



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

59
b
/

LEÇONS D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Par M. l'abbé **DOUBLET**, chanoine d'Arras

ANCIEN PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE
ET D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE AU GRAND SÉMINAIRE D'ARRAS

Auteur de *Saint Paul*
Jésus-Christ, les Psaumes, étudiés en vue de la prédication, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION

Revue par l'Auteur et enrichie de nombreuses annotations

TOME DEUXIÈME

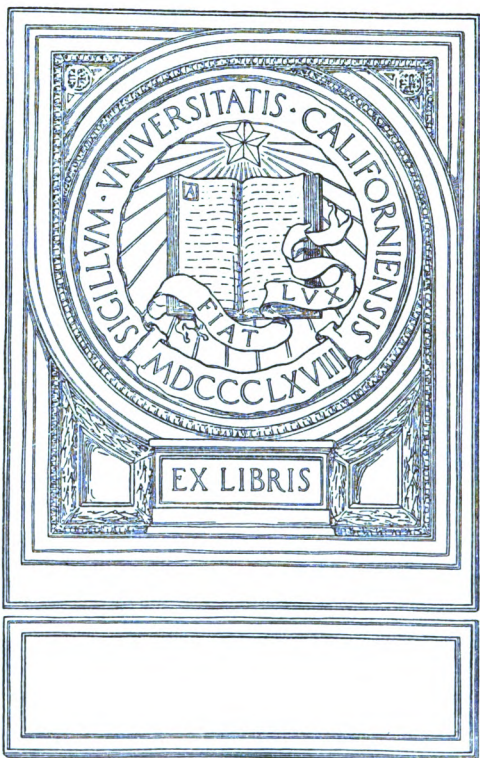
L'ÉGLISE
DE CONSTANTIN A SAINT GRÉGOIRE VII

PARIS
BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1888

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



LEÇONS
D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

II

Librairie **BERCHE et TRALIN**, 69, rue de Rennes, **Paris**.

DU MÊME AUTEUR

LES PSAUMES

ÉTUDIÉS EN VUE DE LA PRÉDICATION

Quatrième édition

3 volumes in-12. Prix, *franco*..... 10 fr. 50

Le but de cet ouvrage n'est point de donner un commentaire littéral qui fasse comprendre et aimer les livres saints, mais d'ouvrir les mines inépuisables que renferme la sainte Bible et qu'exploitent si peu les prédicateurs contemporains.

Il en résulte un ouvrage à la fois sérieux et brillant, remarquable par la solidité de la doctrine, l'élevation des idées, la véhémence oratoire du langage.

(Lettre de Mgr de Luçon à l'Auteur.)

CONFÉRENCES

AUX DAMES DU MONDE SUR LA VIE CHRÉTIENNE

Quatrième édition

3 beaux volumes in-12. Prix, *franco*..... 10 fr. 50

Peu de livres sont aussi lumineux et aussi fortifiants, peu auront une pareille force pour réveiller nos femmes chrétiennes de leur allanguissement, les pousser à l'œuvre régénératrice que réclament d'elles les désolations et les dangers du moment.... Après avoir tracé les règles générales de la vie chrétienne, M. l'abbé DOUBLER, dans ses admirables *Conférences*, aborde en particulier et dans le détail, les devoirs, les défauts, les héroïsmes comme les défaillances de nos dames chrétiennes au milieu du monde. Et là, quel coup d'œil ! quelle expérience ! quel discernement ! Tout est traité avec une justesse, une modération et en même temps avec une vigueur vraiment admirables.

(Compte rendu au journal *l'Univers*.)

L'HEURE DÉLICIEUSE

AUX PIEDS DE JÉSUS DANS L'EUCCHARISTIE

Magnifique édition encadrée d'une dentelle en rouge

1 vol. in-32, broché, couverture rouge et noire : Prix : *franco*... 2 fr. 50

Reliure toile. — Tranches dorées ou rouges..... id..... 3 fr. 50

Relié chagrin 2^e choix, tranches dorées ou rouges..... id..... 5 fr. »

Relié chagrin 1^{er} choix, tranches dorées ou rouges..... id..... 6 fr. »

Le petit volume intitulé : *L'Heure délicieuse aux pieds de Jésus* justifie son titre. C'est un recueil de méditations et de courtes lectures que nous voudrions voir entre les mains de tous ceux qui recherchent dans leur dévotion les aliments de l'amour et de la vérité.

R. P. Théodore RATISBONNE,

Supérieur des prêtres et des religieuses de N.-D. de Sion.

LEÇONS D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Par M. l'abbé **DOUBLET**, chanoine d'Arras

ANCIEN PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE
ET D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE AU GRAND SÉMINAIRE D'ARRAS

Auteur de *Saint Paul*

Jésus-Christ, les Psaumes, étudiés en vue de la prédication, etc., etc.

DEUXIÈME ÉDITION

Revue par l'Auteur et enrichie de nombreuses annotations

TOME DEUXIÈME

L'ÉGLISE
DE CONSTANTIN A SAINT GRÉGOIRE VII

PARIS
BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1888

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

BR145

D67

1887

v. 2

IMPRIMATUR.

Atreb., die 7 Januarii 1887.

† DESIDERATUS, JOSEPHUS,

Episc. Atreb. Bol. et Audomar.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE, CONTANT-LAGUERRE.

L'ÉGLISE

DE CONSTANTIN

A SAINT GRÉGOIRE VII.

DIXIÈME LEÇON.

LES HÉRÉSIES DU IV^E SIÈCLE.

Ce fut assurément un grandiose et merveilleux spectacle que celui de l'établissement, de la diffusion, des luttes sanglantes, du définitif triomphe de l'Église, tel que nous l'avons contemplé dans le cours du premier volume.

Un autre spectacle plus splendide encore nous est réservé au début de celui-ci. — S'il fut beau de voir le Christianisme pénétrer dans la société païenne, la dominer, la transfigurer toute entière, refaire un monde après l'avoir vaincu, combien il est plus beau encore de voir, au travers de mille péripéties diverses, de luttes, de dangers, d'attaques furieuses, d'obscurcissements pervers, la Vérité catholique, le Dogme, c'est-à-dire ce que l'Église et par elle le monde possède de plus riche et de plus divin, se dégager

magnifiquement des entraves, dissiper les brumes et les nuages de l'hérésie, monter au firmament des âmes comme un radieux et irrésistible soleil! — Tel sera le spectacle dont nous allons étudier les splendeurs. A mesure qu'une hérésie s'élève, toutes les forces de la vérité catholique se réunissent contre elle, et le dogme brille d'un éclat d'autant plus vif que l'erreur le voulait plus obscurcir. Si cette époque est l'époque des *grandes Hérésies*, c'est avant tout celle des *grandes Définitions Dogmatiques*, des *grands Conciles* et des *grands Docteurs*.

Dans cette leçon, nous étudierons l'une après l'autre les hérésies : *L'Arianisme*, le *Pélagianisme*, le *Nestorianisme*, l'*Eutychianisme*; puis après quelques *erreurs diverses*.

I. Les Donatistes. Avant les grandes hérésies l'histoire d'un schisme nous arrête et nous force à l'étudier : c'est celui des Donatistes et celui des Méléciens. Nous verrons ces derniers schismatiques mêlés dans une assez large mesure aux agissements de l'Arianisme.

L'élection parfaitement régulière du diacre Cécilien en 311 au siège de Carthage ayant irrité quelques prêtres ambitieux, ils ameutèrent contre le nouvel élu les mécontents et les faibles, une femme nommée Lucile que Cécilien avait dû reprendre de sa dévotion indiscrete, des vieillards auxquels il avait fait rendre des dépôts confiés. Comme ce n'était d'abord qu'une simple affaire d'ambition personnelle, cette cabale, sans se roidir encore contre l'autorité de l'Eglise, chercha seulement à faire casser l'élection de Cécilien. On prétendait que le consécrateur de Cécilien, Félix d'Aptonge, était *traditeur*; de plus, que les évêques de Numidie n'avaient pas été consultés. Ces motifs étaient faux et vains, mais, la jalousie et le mécontentement aidant, les évêques numidiens se tournèrent contre Cécilien, ordon-

nèrent à sa place un certain Majorin, créature de Lucile, et s'efforcèrent de détourner toutes les Églises de la communion du vrai évêque de Carthage pour entrer dans celle de l'intrus. Aucune ne répondit, et Cécilien était ferme dans son bon droit et dans la communion de l'Église Romaine, « où a toujours été en vigueur la principauté de la Chaire Apostolique (1). »

Ici commence l'immixtion malheureuse de Constantin le Grand dans cette affaire. Ses intentions étaient excellentes, mais ses lumières trop courtes et sa bonne foi trop facile à surprendre. Quant au schisme, il se montrait ce qu'il n'a jamais cessé d'être, ce qu'il est sous nos yeux en Russie : il lui fallait l'empereur et son glaive pour se protéger contre Rome et l'autorité légitime. Les fauteurs du schisme demandèrent à être jugés par l'empereur et telle était l'effronterie de leur requête, que Constantin ne put s'empêcher de s'écrier : « Que je les juge, moi qui dois être jugé par Celui dont ils sont les ministres ! » Mais ce cri du bon sens ne se soutint pas, et l'empereur commença une intervention, qui, bénigne et légitime d'abord, se tourna rapidement en faute. Il commença par demander au pape saint *Miltiade* (2) d'assembler un concile où il envoya lui-même des évêques, Materne de Cologne, Marin d'Arles, Rhéticius d'Autun. Ce concile tenu en 313 dans le palais de Latran rétablit d'abord un point de la plus haute importance : le consécrateur de Cécilien, Félix d'Aptonge, fût-il *traditeur*, aurait encore consacré valablement. D'ailleurs les crimes dont on chargeait Cécilien restaient sans preuve. Son ordination fut maintenue.

Comme toujours les révoltés mécontents en appelèrent à un concile mieux informé et plus juste. Constantin ayant

(1) Saint Augustin, Ep. 43.

(2) Ou Melchiades.

désiré ce nouveau concile, l'Église dans sa patiente mansuétude le lui accorda, et Arles vit (314) l'une des plus importantes réunions d'évêques que le monde romain eut vue encore. Dans l'intervalle de ces deux conciles, saint Miltiade était mort et le Siège Apostolique était occupé par saint Sylvestre. Les décisions du concile d'Arles, entièrement conformes à celles du concile de Rome de l'année précédente, furent envoyées au pape avec cette déclaration solennelle qui fixe pour les siècles les rapports du Saint-Siège avec les conciles et la nécessité absolue de sa confirmation : « Nous avons fait ces règlements d'après l'inspiration de l'Esprit-Saint et de nos bons anges, *ce qui ne nous fait pas oublier que c'est à vous, à cause de votre autorité supérieure et de votre juridiction, de leur apposer le sceau principal et de les intimer à toute l'Église.* »

Frappés de ces foudres les schismatiques en appelèrent avec un redoublement d'audace, non plus à l'Église, mais à l'empereur : Constantin eut le tort considérable de prendre au sérieux cet appel et de se constituer juge dans cette cause toute ecclésiastique et que l'autorité ecclésiastique avait jugée. Il eut bientôt à s'en repentir. Son jugement fut méprisé, le schisme, qui prit dès lors son nom de Donat, autre évêque intrus de Carthage, se porta à ses derniers excès. Les Donatistes armèrent des troupes de furieux appelés Circoncellions et commencèrent de tels ravages, qu'il fallut envoyer contre eux les troupes impériales pour les réduire et les disperser (1).

Le concile d'Arles et deux autres conciles tenus, croit-on, à la même époque, ceux de Néo-Césarée et d'Ancyre, nous ont laissé des canons disciplinaires aussi précieux par leur antiquité que par leur importance. Les principaux ont

(1) Sur le schisme des Donatistes, les sources les plus étendues et les plus sûres sont les écrits de saint Augustin contre Donat et son parti.

trait à l'ordination, les fonctions, les devoirs, les fautes des clercs. On voit d'après les décrets de ces conciles combien le célibat ecclésiastique était dès lors généralement imposé (1).

Un autre schisme, dont nous verrons les auteurs mêlés aux agissements de l'Arianisme, était né en 305. Méléce, évêque de Nicopolis en Thébaidé, ayant été condamné pour avoir sacrifié dans la persécution et s'être rendu coupable d'autres crimes, donna le change en accusant lui-même son juge et en se séparant de sa communion. Ce schisme s'appela de son nom le schisme des Méléciens.

Dieu ne permet les hérésies et les schismes qui déchirent le sein de l'Église que pour mieux montrer la divine force dont la vérité catholique est remplie. De la révolte donatiste il fit jaillir plus lumineuse et plus puissante la définition de la vraie Eglise de Jésus-Christ. Tous les siècles devaient savoir d'elle deux choses, où se résument sa vie et sa mission : d'abord qu'elle « est, selon la magnifique parole de saint Paul, pleine de toute la plénitude de Dieu, » que tout en elle, la grâce qu'elle répand, la lumière qu'elle verse, la puissance qu'elle exerce, l'infailibilité dont elle revêt ses sentences, tout vient de Dieu, tout est de Dieu. Il fallut l'impudence du schisme à prétendre, comme le faisaient les Donatistes, que la grâce, la vérité et la puissance dépendent de la sainteté personnelle du ministre, il fallut cette erreur destructive de l'Église, pour provoquer les définitions lumineuses et infailibles de la théologie catholique. C'est en combattant les Donatistes que saint Augustin développa avec une lucidité et une force si merveilleuses l'idée de la *vraie Église*, de la distinction essentielle

(1) Voir surtout la Patrol. latin. d. Migne, t. XI. — Noël Alexandre, *sæc.* iv^e, diss. 1 et seq. — S. August., *passim*.

entre le visible et l'invisible dans l'Église, distinction qui n'implique pas *deux Églises*, mais qui énonce les deux éléments constitutifs d'une *seule et même Église*. L'Église catholique est à la fois *divine* et *humaine* : humaine dans les éléments dont elle se forme, divine dans l'esprit qui la vivifie. Dans sa partie humaine, le péché peut se trouver sans que ce péché de l'*homme* ait la force d'arrêter le cours irrésistible de la grâce de Dieu.

II. L'Arianisme. Avant d'entrer dans l'histoire même de l'Arianisme, il est logique que nous connaissions le fond même de cette erreur, et pour connaître ce fond, étudions-le d'abord dans ses traits généraux, puis après dans ses formules précises.

1. L'Arianisme se rattache à cette série éternelle de tentatives faites par l'orgueil et les passions de l'homme pour se débarrasser des gloires mais aussi des devoirs qui découlent de l'union de l'homme avec Dieu. Le Polythéisme évitait cette étreinte en multipliant ses divinités, en leur enlevant toute force et tout prestige, et surtout en en faisant les complices déshonorés de ses passions. Le Gnosticisme fuyait aussi l'union divine en reléguant le Dieu véritable dans l'inaccessible lointain de sa gloire, et en ne faisant communiquer le monde qu'avec des *Eons*, créatures subalternes de ce Dieu. Le Philosophisme alexandrin prit un chemin, différent en apparence, mais qui en réalité menait à la même désunion de l'homme d'avec Dieu. Dans la théologie plotinienne il ne restait plus que l'*un absolu*, l'*âme universelle*, dont l'indécis et le vague amusaient l'esprit sans gêner le cœur. L'*Arianisme* reprend la même tentative en opérant la même scission. L'HOMME-DIEU n'est plus. Le rapprochement, la fusion ineffable n'est pas faite,

ni Dieu ne s'est plus abaissé jusqu'à l'homme, ni l'homme ne s'élève plus jusqu'à Dieu. Arius est un rationaliste parfait, et avec son erreur le mystère de l'Incarnation se dépouille de ses divines obscurités. Le mystère de la très sainte Trinité disparaît aussi et fait place à un système moyen entre le Polythéisme, dont les intelligences, trop chrétiennes déjà, ne voulaient plus, et la confession du dogme catholique, dont elles ne voulaient pas encore. Si nous nous faisons une idée exacte de ce *vieux monde* dont l'Eglise avait recueilli les meilleurs éléments, de cette société en décadence où les esprits n'étaient pas plus fermes que les cœurs n'étaient purs, nous nous rendrons compte aisément de la facilité avec laquelle les erreurs naissaient et se propageaient; nous sommes perpétuellement ramenés à ce mot de saint Paul : *à ceux qui périssent le mot de Croix est folie*. Le vieux monde revenait toujours d'instinct et d'habitude à ses anciennes croyances, et à de sublimes mais crucifiants mystères il préférerait les extravagances et les contradictions de l'erreur. Les passions que comprime si durement le code catholique trouvaient admirablement leur compte dans l'Arianisme. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, sa parole n'est plus que la parole d'un sage; il peut fasciner, il peut entraîner par le charme de sa doctrine, il n'impose plus de haut ni son dogme ni sa morale. C'est un nouveau Platon qu'on écoute peut-être avec ravissement, mais qu'on délaisse quand il monte au calvaire pour y être crucifié et y crucifier ses disciples. Ajoutons qu'alors comme dans tous les temps le servilisme jouait un rôle immense dans l'état et la direction des esprits et des consciences. Les vrais chefs de l'Arianisme furent les césars de Byzance. Comme il fallut être arien pour plaire à César ou éviter ses sanglantes rancunes, tout ce qu'il y eut d'âmes faibles, vénales et basses embrassèrent l'hérésie comme on prend un chemin qui mène à la fortune et aux faveurs.

On ne voyait que l'intérêt du moment, on n'apercevait pas ou on ne voulait pas apercevoir la profondeur de l'abîme où l'Arianisme précipitait la foi. Mais cet abîme était sans fond : si le monde y fût tombé, sa perte, que le Christianisme conjurait déjà si efficacement fût devenue irrémédiable. Sans tenir compte ici de cette vérité si fondamentale, que, la divinité de Jésus-Christ enlevée, rien ne reste plus des espérances de l'homme, ni de ses destinées supérieures, tout est désespoir dans l'individu, tout est chaos dans l'histoire, les événements ne s'y suivent pas, la succession des faits cesse d'y être compréhensible, sans nous arrêter à ces considérations générales, remarquons que l'Arianisme faisait d'un coup reculer le vieux monde de trois siècles, et le remettait au point où Jésus-Christ l'avait trouvé : même polythéisme, même naturalisme, même scepticisme, même domination des césars. Constance a bien des traits de similitude avec les empereurs persécuteurs, et Byzance au temps de l'Arianisme ne ressemble que trop à la Rome des trois premiers siècles. Mais aussi l'Église fut ici ce qu'elle avait été là ; comme elle vainquit l'idolâtrie par son invincible force, cette même force lui fit vaincre la plus formidable des hérésies.

Le spectacle est double à qui étudie l'Arianisme : spectacle hideux et écœurant d'une part, grand et magnifique de l'autre. Quels hommes et quels hommes ! quelle histoire et quelle histoire ! Rien de basement lâche comme cette tourbe des fauteurs de l'Arianisme : aucun crime ne leur coûte, aucun procédé ne les étonne, aucune infamie ne les trouve hésitants. Le parjure, la fourberie, la falsification des textes, les faux en écritures publiques, le mensonge et la calomnie sont leurs armes habituelles. Était-il faible et incertain de lui-même ? l'Arianisme rampait ; triomphait-il ? il ne reculait devant aucune violence et aucune atrocité. On ne sait dire de ces évêques hérétiques

s'ils sont juifs ou païens, tant leurs impiétés sont abominables et leurs cruautés révoltantes. On ne sait dire non plus de ces empereurs ariens, un Constance, un Valens, s'ils portent la couronne impériale ou s'ils ne sont pas plutôt de vulgaires bandits, tant leurs procédés contre leurs adversaires sont bas et inavouables, tant ils ne semblent plus faits que pour d'iniques et cruels coups de main. Mais en regard quelle majesté et quelle gloire ! La Vérité catholique, calme, sereine, inébranlable, affirme son symbole, définit sa croyance, suit sa marche victorieuse à travers les violences du palais comme les artifices et les vilenies des conciliabules. Quel homme que ce grand Athanase auquel son époque comme la postérité n'ont pu refuser avec une admiration profonde le nom de *grand* ! Quels hommes après lui que ces Grégoire de Nazianze, ces Bazile de Césarée, ces Hilaire, dont le génie illuminait leur siècle et dont l'intrépidité déconcertait toute la puissance des césars ! Quel héros que ce grand Osius de Cordoue, quel autre héros que ce pape Libère torturé par la brutalité impériale comme Pie VII devait l'être plus tard, plus torturé encore par la fourberie hérétique et plus maltraité par l'injustice de l'histoire. Si les Conciles de cette époque eurent une fréquence abusive et surtout subirent des pressions désastreuses, les plus solennels d'entre eux n'en sont pas moins devenus, sous la direction et par la sentence confirmative de la Papauté, les plus fermes remparts de l'orthodoxie et les plus indestructibles monuments de la foi.

Quelle fut au juste et dans ses formules précises, l'hérésie arienne ? Remarquons tout d'abord qu'elle se scinda de bonne heure en deux parts : l'Arianisme absolu et le Semi-arianisme. — L'Arianisme absolu c'est la négation complète, absolue, de la nature divine en Jésus-Christ. Et voici comment cette négation est fatalement amenée. Arius, tout

pénétré du Gnosticisme et des idées de Philon, ne veut ni de la Trinité, ni du Dieu créateur. Il admet le Dieu unique du Gnosticisme, sans divines Personnes et sans la possibilité de créer lui-même le monde. Dieu est trop grand, trop élevé, trop pur, pour condescendre à créer le monde. Que fit-il? Il *créa* tout d'abord un être supérieur qu'il chargea ensuite de tout créer. Cet être intermédiaire, plus grand que toutes les autres créatures, mais moins grand que Dieu, c'est le *Λογος*, le Fils de Dieu. Tel est le fondement premier de l'erreur arienne. Arius la développa dans la suite et l'accentua plus encore. Ne comprenant pas le mystère de la Sainte Trinité, il le nia. Il n'y a, disait-il, qu'un seul Dieu, donc il n'y a qu'un seul Être divin, donc le Fils ne possède pas cet être, autrement il serait un autre Dieu, et il n'y a qu'un Dieu. Comme tous les autres hérétiques, Arius voulait raisonner *humainement* des choses *divines*, et comme tous nos rationalistes, il se donnait la liberté facile mais absurde de nier tout ce qu'il ne comprenait pas. D'une essence différente de celle du Père, inférieur au Père, pure créature, le Verbe Fils de Dieu n'a donc pas toujours existé (*ἦν ὅτε οὐκ ἦν*). Pure créature, le Verbe pouvait donc démériter comme les autres, et s'il s'est *divinisé* jusqu'à un degré suréminent, s'il domine de très haut toutes les autres créatures, c'est qu'il fit un plus excellent usage de sa liberté, et ce n'est que postérieurement et prévoyant ce résultat que Dieu a donné au Verbe les appellations sublimes dont l'Écriture fait mention : Fils de Dieu, Verbe de Dieu, » etc. Originellement elles ne convenaient pas à Jésus-Christ. Ainsi tout croulait successivement du dogme catholique, et dans l'Arianisme se trouvaient concentrées toutes les erreurs subséquentes, comme l'Arianisme lui-même était en germe dans la gnose : « *In circuitu impii ambulat* (1). »

(1) Dans l'Arianisme se trouvent renfermées toutes les erreurs des

En somme toute la lutte arienne se concentrait autour du mot *consubstantiel*. Le Verbe était-il ou non de la même substance que le Père, « Dieu de Dieu, » comme le chante l'Église; ou bien était-il d'une autre nature, *non-consubstantiel*, créature autre et inférieure; était-il Dieu ou n'était-il qu'un homme? Les Ariens purs ne reculaient pas devant le blasphème et arrachaient au Christ l'auréole de sa divinité. Tels étaient Arius, Acace, Aétius, Eudoxe, Euno-mius, tous gens tarés et perdus de mœurs, aussi impurs dans leur conduite qu'insensés dans leurs systèmes et audacieux dans leurs négations.

Au-dessous de ces chefs trop décriés et trop pervers se plaça le Semi-arianisme, avec ses fauteurs lâches et fourbes, ses discussions déloyales, ses compromis perfides, ses voies toujours tortueuses, ses révoltes toujours renaissantes à mesure que la vérité catholique parvenait à les comprimer. Condamnés dans une formule, les semi-ariens en composaient une autre; ils allèrent même jusqu'à en composer d'orthodoxes comme la première de Sirmium, sauf à les répudier. Le plus souvent ils dissimulaient leur erreur sous de misérables équivoques, et au pis-aller s'abritaient derrière des réticences plus misérables encore. Voici ce que l'histoire a pu démêler de leur hérésie, à travers leurs perpétuelles tortuosités. Tantôt, accordant la *consubstantialité* au Verbe, par une folie inconcevable ils lui refusaient la co-éternité et l'égalité, comme s'il pouvait y avoir désunion et déchirure dans l'Être infini! D'autres semi-ariens moins insensés mais plus fourbes se contentaient de cette formule :

Antitrinitaires, celle du Nestorianisme, du Sabellianisme; le Manichéisme lui-même y a son plus mortel venin. — Quant à la puissance destructive de l'Arianisme, il nous suffit pour l'apprécier de nous rappeler que le Christianisme a pour premier but d'unir l'homme à Dieu. Le flot de la grâce était intercepté, puisque toute grâce qui inonde l'humanité jaillit primitivement de l'Homme-Dieu.

le Fils est semblable au Père, dans laquelle ils taisaient soigneusement le mot : « semblable *en substance*. » D'autres poussés par la logique de la vérité se résignèrent même à adopter la formule : *en tout* semblable au Père, mais ils sous-entendaient traîtreusement : *sauf en substance*.

Nous serions injustes si nous n'ajoutions pas que cette dernière formule, hérétique chez les hérétiques de volonté et de cœur, cessait de l'être pour un certain nombre d'évêques et de prêtres qui l'adoptaient sans voir l'abus auquel elle se prêtait. Ces hommes droits mais simples ne rejetaient pas le terme de *consubstantiel* par opposition au dogme catholique de la divinité du Verbe, mais parce qu'on leur avait persuadé que ce terme niait la distinction des personnes en Dieu, et que l'adopter c'était ne confesser qu'un Dieu, où tout se résumait dans une unité de Personne.

2. Nous entrons maintenant dans l'histoire elle-même de l'Arianisme. Qui n'en étudierait que la surface n'y verrait que des hontes et des crimes, des vilenies et des violences ; un chaos douloureux, parfois sanglant, s'offrirait à lui. Mais le soleil catholique illumine ce chaos magnifiquement, et les mesquines proportions de la lutte arienne s'effacent devant le grandiose monument que l'hérésie donne occasion à l'Église d'élever. — Dans cette histoire, souvent compliquée et inextricable, nous ferons autant que possible des divisions et des coupures qui y mettent quelque clarté.

Dans la première de ces divisions nous poursuivrons l'histoire jusqu'après le saint Concile de Nicée. Ce début de l'Arianisme n'est rempli que par les erreurs et les intrigues d'Arius.

Arius, prêtre d'Alexandrie, formé sous Lucien à Antioche, était un homme instruit, mais l'ambition le dévorait sourdement, et l'amour de la nouveauté et de l'éclat ne tardèrent

pas à lui faire abandonner « la voie étroite » pour la voie large de l'erreur. Gêné comme tous les hérétiques par la croix du Christ, il nia pour s'en débarrasser la divinité de Celui qui y était mort pour nous. A la première apparition de l'impiété arienne, les fidèles s'émurent et saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, après avoir tenté sans succès les voies de la douceur, assembla un concile, anathématisa l'hérésiarque et avertit le pape saint Sylvestre du scandale et du danger qui menaçaient l'Église. Arius condamné dut se retirer en Palestine, mais ne cessa pas de propager son erreur. Profondément rusé, raisonneur subtil, d'un abord grave et imposant, il gagna des diacres, des religieux, quelques évêques, mais surtout les femmes et le peuple. Pour séduire la multitude il avait mille ressources et usait de tous les moyens ordinaires aux intrigants, et, comme toujours, l'erreur gagnait à elle tout ce qu'elle trouvait d'intelligences déchristianisées, de cœurs malades, de vies équivoques, et surtout d'orgueil et d'ambitions en quête de bruit et de faveur. Des évêques partisans d'Arius pas un n'était intact, plusieurs étaient foncièrement mauvais; à leur tête, Eusèbe de Nicomédie, apostat sous Licinius et courtisan de ce persécuteur, coupable de s'être de lui-même et sans autorisation canonique transféré du Siège humble et pauvre de Bérythe à la ville impériale de Nicomédie. Un autre Eusèbe, celui de Césarée, eut le malheur de conniver à l'erreur arienne sans conniver aux crimes de l'évêque de Nicomédie. Sûr de ces appuis, Arius travaillait la population avec une ardeur et une astuce inouïes; accessible et populaire comme tous les intrigants, il raisonnait avec les femmes et les gens du peuple, et bientôt en faisait de fanatiques apôtres de son erreur. Constantin qui n'avait vu d'abord dans cette hérésie qu'une querelle de mots indigne d'attention et de répression, connut trop tard, par les représentations d'Osius, la profondeur du mal et l'urgence du remède. Ce remède fut un

grand et œcuménique concile que saint Sylvestre, consulté par Constantin (1), ordonna de réunir. — C'est le Concile œcuménique de :

Nicée (325).

Rien d'aussi solennel et d'aussi grand ne s'était vu dans l'Église. Des trois cent dix-huit évêques, sans compter les prêtres et les diacres qui composèrent l'assemblée de *Nicée*, presque tous étaient des saints et des athlètes de la foi, couverts des cicatrices de la persécution, et prêts à mourir pour cette foi dont ils allaient témoigner. Les légats du pape saint Sylvestre, Osius de Cordoue, Vitton et Vincent, présidaient le saint Concile, que Constantin rehaussait de l'éclat du trône. Les deux puissances s'unissaient pour la grande œuvre commune, l'exaltation du Christ ; pour cette divine cause les deux glaives étaient tirés, et à la majesté divine de l'Église s'ajoutait la majesté de l'empire. Au milieu de tous un homme apparut plus grand que tous les autres, un homme merveilleux de force, de sainteté et de doctrine, que Dieu prédestinait à devenir le héros de cette vaste guerre, et qui seul, poursuivi, persécuté à outrance, cinq fois jeté en exil, recherché pour le supplice, continuellement voué à la mort, tiendra en échec toute la fureur de l'hérésie, et toutes les forces de l'Empire : nous voulons parler du diacre d'Alexandrie *Athanase*. — Le parti arien amena à *Nicée*, avec ses vingt-deux évêques, son esprit d'entêtement et de chicane que rien désormais ne fera plus fléchir.

Après quelques conférences préliminaires où l'arien Eusèbe de Nicomédie déploya tour à tour l'astuce et l'audace du sectaire, le diacre Athanase toute la puissance de la logique

(1) Ainsi que le portent les Actes du 6^e Concile œcuménique, Act. XVIII. — Le pape saint Jules et les historiens du temps, Socrate et Sozomène, nous apprennent que c'était dès lors une règle de l'Église « qu'on ne devait ni tenir de concile ni décréter quoi que ce fût sans le consentement de l'Évêque de Rome. »

et du savoir, le saint concile de Nicée ouvrit ses sessions. Constantin y assistait avec une simplicité à la fois humble et pleine de majesté, mais ne prenait aucune part aux choses qui s'y traitaient : « Je ne suis qu'un homme sans caractère dans les choses saintes, avait-il dit, jamais je ne m'ingérerai à juger ceux qui, tenant la place de Dieu, sont eux-mêmes nos maîtres et nos juges (1). » Quand on présenta aux ariens les termes de l'Écriture qui, si formellement et avec une clarté si victorieuse, établissent la divinité du Fils, son égalité parfaite, sa consubstantialité absolue, ils s'efforcèrent par mille subtilités de contourner à leur profit le sens des passages allégués par les Pères du concile ; il fallut pour se garantir de leurs rélicences et de leurs fallacieuses équivoques trouver un terme dont il leur fut impossible de tourner le sens et d'esquiver la force. Le terme de *consubstantiel*, *ὁμοουσιος*, fut choisi : terme admirable de précision, et qui frappait si bien au cœur l'hérésie, que les efforts des ariens ne cesseront plus de s'épuiser contre lui. Ils alléguaient la nouveauté de ce terme, comme si dès le troisième siècle les docteurs ne l'avaient pas employé, et comme si surtout l'Église n'avait pas le pouvoir de préciser et de garantir sa doctrine sous des formules nouvelles opposées à de nouvelles erreurs !

D'ailleurs l'œuvre du Concile de Nicée fut plus vaste encore ; des sessions qui s'y tinrent contre Arius et son parti, jaillit une profession entière de la foi connue sous le nom de *Symbole de Nicée*. Le temps n'a pas entamé ce granit éternel, et l'Église, après quinze siècles, chante encore ce magnifique Symbole. — A la suite des décisions de la foi devait venir la punition des coupables : Arius et les évêques opiniâtres dans son erreur furent exilés sur-le-

(1) Ce qui n'empêche pas M. Ampère de présenter Constantin comme « le chef et le président du concile. » L'ignorance de ces hommes là dans les choses religieuses tient du prodige et n'a d'égale que la témérité de leurs affirmations.

champ, son recueil de chansons populaires intitulé : *Thalie* et ses autres livres hérétiques furent brûlés. Constantin avait compris quels troubles profonds peuvent causer dans l'État les dissensions religieuses, il n'épargna rien pour amener le peuple à la foi de Nicée. Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée persistant dans leur révolte furent exilés à leur tour quelque temps après.

Avant de se séparer le saint concile donna ses soins à trois points importants. Il prononça dans l'affaire de la *Pâque* et la dissidence des Quartodécimans une décision souveraine d'après laquelle la célébration de la fête de Pâques fut fixée pour l'Église entière au premier dimanche après la pleine lune du printemps. — Il s'efforça d'éteindre le schisme Mélézien en traitant Méléce avec mansuétude, en lui laissant son rang épiscopal et en confirmant les ordinations déjà faites, sauf à lui de n'en plus faire de nouvelles. — Enfin de graves décisions furent prises touchant la discipline ecclésiastique.

3. La seconde phase de l'histoire de l'Arianisme se déroule, non plus sous le pontificat de saint Sylvestre, mais sous celui de ses successeurs *saint Marc* (336), qui n'occupa le trône pontifical que dix mois, *saint Jules I^{er}* (337) qui soutint vaillamment le combat de la foi contre l'Arianisme et un empereur arien. Nous touchons aussi aux dernières années de Constantin.

Ces années sont une ombre aux premières. Constantin se laissa gagner par la duplicité des ariens, et commit la faute de rappeler Arius avec les évêques ariens exilés. Cette première faute l'entraîna dans une série d'autres. Rentrés en grâce, les évêques ariens reprirent plus furieusement que jamais leurs intrigues qui se concentrèrent toutes contre les évêques orthodoxes qu'il fallait perdre à tout prix. Tous ces évêques, les uns après les autres, furent sacrifiés aux per-

fidies ariennes et à la faiblesse de l'empereur. Le grand *Athanase*, non plus diacre mais archevêque d'Alexandrie, était plus redoutable à leurs yeux que leurs autres adversaires réunis ensemble : ils le chargèrent de crimes auprès de Constantin, le déposèrent dans un conciliabule tenu à Tyr et l'empereur abusé exila à Trèves l'intrépide défenseur de la foi. La terrible intervention de Dieu l'arrêta au moment où il allait, par force, réintégrer Arius, à Constantinople. L'hérésiarque périt honteusement au milieu du cortège triomphal qui le menait à la basilique des saints Apôtres (336). Constantin le Grand termina en 337 sa carrière dont ses dernières faiblesses ne peuvent ternir à nos yeux l'éclat ni les bienfaits.

Sous Constance, son troisième fils qui ne tarda pas à devenir maître de l'Empire, l'histoire de l'Arianisme devint désolante. Athanase réintégré dans son Eglise par le vœu de Constantin mourant, fut de nouveau l'objet des attaques furieuses d'Eusèbe de Nicomédie et de tout son parti, et cette fois le fougueux arien était plus redoutable, car à force de bassesses et d'intrigues il était parvenu, en 339, après la mort de l'évêque de Constantinople, à chasser de ce siège Paul que l'on venait d'y élire et à se mettre à sa place. Son plan dès lors était simple : s'appuyer sur la force impériale, traiter, lui évêque de Constantinople, d'égal à égal avec l'évêque de Rome, faire prévaloir l'Arianisme, et sur les ruines de l'orthodoxie s'assurer une puissance incontestée. Comme toujours Dieu laissa faire, jusqu'à l'heure où il lui plut de briser ses ennemis.

Le grand obstacle au succès des Eusébiens était l'illustre docteur Athanase, dont rien ne pouvait ni étonner le courage, ni briser l'âme de fer, ni surprendre la finesse, ni tromper le coup d'œil. Chose merveilleuse ! la vérité catholique semble si bien incrustée en lui et ne faire qu'un avec lui, que toute la lutte se concentre en lui seul ; recevoir ou

condamner Athanase, être dans sa communion ou la rejeter sera désormais le signe de l'orthodoxie ou de l'erreur. — Au plus fort de l'orage suscité contre lui il recourut au Saint-Siège, et ses ennemis payant d'audace en firent autant. Le pape saint Jules I^{er} assembla un concile à Rome en 343 où se rendit une foule d'évêques de la Thrace, de la Cœle-Syrie, de la Palestine, etc., mais dont les Eusébiens, après l'avoir provoqué, refusèrent de faire partie. Dans ce concile, l'innocence et l'orthodoxie d'Athanase furent exaltées et les agissements de ses ennemis dénoncés et flétris. La suite ne se fait que trop pressentir : fureur des hérétiques, mécontentement et obstination de Constance, mépris des décisions du concile tenu à Rome. — Jules I^{er} ne vit bientôt plus qu'un seul moyen d'apaisement possible, la convocation d'un nouveau concile à Sardique, ville de Dacie, désignée par l'empereur.

Ce concile de *Sardique* est, après celui de Nicée, l'événement le plus important de cette époque. Les évêques de l'Occident réunis à ceux de l'Orient confirmèrent la foi de Nicée, proclamèrent l'orthodoxie d'Athanase, excommunièrent les chefs de l'hérésie arienne dont les excès aussi nombreux que graves furent mis en pleine lumière. Tels étaient ces excès que Constance, honteux lui-même d'appartenir à un semblable parti, dut ratifier les sentences des Pères de Sardique et rendre Athanase à son siège d'Alexandrie. — Quant aux Ariens, ils avaient déserté le concile, s'étaient réunis à Philippopolis en conciliabule schismatique, et s'intitulaient audacieusement les Pères du *vrai* concile de Sardique (1).

(1) Plusieurs des vingt canons disciplinaires de Sardique ont une grande importance relativement à l'histoire de cette époque. — Quelques uns regardent les ordinations des évêques, et en règlent de nouveau le mode et les conditions. — D'autres, très importants, concernent les *appels au Pape*. Déjà depuis longtemps pratiqués, ces appels sont ici explicitement indiqués et le concile en règle et en explique l'usage.

4. Ici commence ce que l'on pourrait intituler : la phase sanglante de l'Arianisme. Tout y est plein de violence, souvent de sang. Eusèbe de Nicomédie, mort en 331, laissait à l'Arianisme des chefs aussi audacieux et aussi pervers que lui ; Constance, devenu seul maître de l'Empire, de théologien maladroit et entêté allait se faire persécuteur. La vérité catholique s'acheminait vers de sanglants combats, dont le saint pape *Libère*, successeur de saint Jules I^{er} en 352, allait affronter noblement et intrépidement les dangers et les douleurs.

Aux accusations ordinaires contre Athanase, d'autres accusations, renouvelées du prétoire de Ponce-Pilate, jetèrent Constance dans une irritation plus violente que jamais : Athanase, dans sa résistance obstinée, était un perturbateur public, un violateur de la majesté impériale, il prétendait imposer des bornes à la toute-puissance de César. Pour César c'est le grand crime : le despotique Constance sentit se réveiller tous ses instincts de persécuteur. Au concile d'*Arles* convoqué par *Libère* en 353, les fureurs des hérétiques et l'attitude hostile de Constance furent telles, que le légat du pape *Vincent de Capoue* s'en laissa effrayer et signa la condamnation d'Athanase. *Libère*, outré d'indignation contre son légat et pénétré de douleur par ce scandale, flétrit publiquement la conduite de *Vincent de Capoue*. « Je pensais, écrivit-il à *Osius*, qu'entre ses mains l'Evangile ne périrait pas... *Vincent* est tombé dans le mensonge, et me voici moi-même navré de douleur... Il ne me reste donc plus qu'à mourir pour mon Dieu. » A Constance irrité du désaveu solennel de ce qui s'était fait à *Arles*, *Libère* proposa comme seul remède aux maux de la situation la convocation d'un concile général. L'empereur y ayant consenti et choisi pour sa tenue la ville de *Milan*, trois cents évêques, surtout de l'Occident, s'y rendirent en 355. Les légats du Pape étaient *Lucifer de Cagliari*, le prêtre *Pancrace* et le diacre

Hilaire. La violence impériale fit de l'assemblée de Milan moins un concile qu'un brigandage. Aux premières propositions catholiques qui furent faites, comme celle d'Eusèbe de Verceil, de signer avant toutes choses le Symbole de Nicée, les Ariens s'agitèrent en tumulte, Constance furieux fit entendre des menaces, en même temps que ses légions entouraient l'église. Ce n'était déjà plus un concile, ce le fut bien moins encore quand le lendemain la faction arienne se retira au palais impérial, où un ordre de Constance appela bientôt après les évêques orthodoxes. Voici en trois mots ce que furent ces réunions anti-canoniques. Le despotisme aveugle et brutal de Constance y était la loi. « Ce que je veux doit être pour vous une loi de l'Église... Obéissez ou partez en exil ! » Les ariens pliaient à toutes les volontés du maître et trahissaient pour la faveur impériale toutes les lois de la conscience et de l'honneur. Mais si Milan voyait un despote arrogant et des hérétiques lâchement à ses ordres, Milan eut aussi et surtout le magnifique spectacle de l'intrépidité des évêques catholiques. Pas un ne céda, pas un ne laissa les insolences impériales sans quelque sublime réponse. Constance au milieu de sa victoire était vaincu. Ses efforts les plus désespérés s'étaient brisés contre l'inébranlable résistance du saint pape Libère, qui, mandé à Milan devant l'empereur, n'avait opposé à ses menaces que le dédain, à ses caresses que le mépris, à ses promesses que les refus. Libère emporta intacts dans son exil à Bérée, ville de Thrace, le dépôt de la foi et la majesté du Saint-Siège. Ses légats, les évêques orthodoxes, Lucifer de Cagliari, Hilaire de Poitiers, Eusèbe de Verceil, Denys de Milan, le vénérable Osius, une foule d'autres, ne furent retirés des cachots que pour être jetés en exil. Athanase fut chassé de son siège par des soldats.

Restait une dernière iniquité à commettre, c'était de nommer un pape à la place de Libère exilé. Les Ariens

choisirent Félix : choix étrange, car Félix garda toujours inviolable la foi de Nicée. Peut-être était-ce le seul moyen de fléchir les Romains et de leur faire accepter le nouveau venu : en tous cas le moyen ne put réussir, les Romains, malgré son orthodoxie et ses qualités réelles, ne voulurent jamais de Félix qui avait communiqué avec les Ariens, et gardèrent à Libère un attachement que rien ne fut capable d'altérer (1).

Cependant les violences de Milan avaient leur contrecoup dans tout l'Empire : partout la foi catholique était poursuivie à outrance, les grands sièges tombaient coup sur coup en la puissance des Ariens, on ne voyait partout qu'évêques traînés devant les magistrats ou conduits en exil, églises forcées et envahies, fidèles obligés par force de communiquer avec les hérétiques. Mais rien n'égala la détresse de l'Église d'Alexandrie. Comme Athanase était pour Constance et ses Ariens le grand coupable, il devait être la grande victime ; sa demeure et son Église furent assaillies, il n'échappa lui-même que par miracle à la mort, et pendant que du fond d'une impénétrable retraite il soutenait par des lettres vigoureuses son peuple persécuté, un misérable capable de tous les crimes, George de Cappadoce, souillait son Église et déshonorait son siège archiépiscopal. Avant de l'apaiser Dieu laissait l'orage déployer ses dernières fureurs. Tous les grands sièges étaient vides de leurs pasteurs. Félix occupait le siège de Rome, George celui d'Alexandrie, Macédonius celui de Constantinople à la place de Paul martyrisé, Auxence celui de Milan, Auxence, homme misérable et grossier qui ne savait pas même le latin.

(1) Une controverse s'est élevée au sujet de ce Félix. Est-il antipape comme plusieurs l'ont pensé ? (Noël Alex., Tillemont, Palma, Orsi, etc.) Non, beaucoup plus probablement. Il le faut considérer comme un simple évêque administrateur.

Mais déjà dans une apparente défaite la foi catholique préparait son triomphe. Comme toujours, « l'iniquité se mentait à elle-même, » après avoir menti à la vérité. Ainsi que nous le verrons faire au Protestantisme, l'hérésie arienne se divisait en sectes différentes, et s'épuisait en efforts stériles pour rendre quelque ombre d'unité à ses tronçons épars. A côté des sectaires qui admettaient l'erreur pleine et absolue, se fractionnaient les semi-ariens qui, forgeant perpétuellement de nouveaux symboles, essayaient toujours, quoique en vain, de s'entendre. Dès 341 ils en avaient déjà forgé quatre à Antioche, mais les plus célèbres sont restées les *quatre formules de Sirmium*, dont la première pouvait passer pour orthodoxe et les autres s'écartaient de la vérité à des degrés différents. — Méprisant ces tentatives inutiles et timides, les francs ariens, Aétius, diacre d'Antioche, Eunomius, évêque de Cyzique, à la négation absolue de la divinité du Verbe ajoutaient la prétention de comprendre par leurs forces naturelles l'essence divine. Ces hérétiques furent nommés tantôt anoméens, tantôt aéliens, tantôt eunomiens. — Constance honteux et irrité de cette confusion qui régnait dans le parti qu'il soutenait avec tant de sollicitude et au prix de tant de violences, entreprit de la faire cesser au moyen d'un double concile convoqué, l'un à *Séleucie*, l'autre à *Rimini* (359).

L'année précédente le pape saint Libère était sorti d'exil et avait été reçu par son peuple de Rome en véritable triomphateur, avec des témoignages extraordinaires de vénération et d'amour. Constance en le rappelant avait vraisemblablement cédé aux réclamations pressantes et presque comminatoires des Romains qui le révéraient comme un martyr de la foi et le chérissaient comme un père (1). Osius

(1) Voici les témoignages formels des historiens du temps. « L'admirable Libère s'en retourna donc. » (Théodoret.) » L'empereur consentit

était mort, mais à côté d'Athanase et de Libère était venu se ranger pour la lutte un nouvel athlète envoyé de Dieu, Hilaire de Poitiers, aussi illustre par sa doctrine que par son invincible courage. Constance allait à Séleucie se trouver en face de ce rude adversaire et les Orientaux effrayés de sa puissance ne songeaient qu'à le renvoyer au plus vite dans les Gaules pour échapper à ses coups. Telle était la situation quand s'ouvrirent les deux conciles de Séleucie et de Rimini.

malgré lui à ce que Libère retournât à Rome et y reprit son siège. » (Socrate.) « Libère entra dans Rome comme un vainqueur, et le peuple alla à sa rencontre avec une joie immense. » (Saint Jérôme.)

Ici s'offre tout naturellement à nous la question fameuse *de la chute du pape Libère*. — Trois choses jettent bas et détruisent cette invention hérétique du iv^e siècle, renouvelée depuis chaque fois qu'il a fallu infirmer l'autorité du Saint-Siège, et devenue comme tant d'autres mensonges historiques une véritable machine de guerre. Tout d'abord remarquons l'*incertitude*. Quand après avoir parlé de la *chute* du pape Libère on vient à rechercher quelle elle a été, tout disparaît, tout fuit, tout échappe, impossible à l'historien de retrouver aucune trace de cette fameuse chute, et une accusation si grave est réduite à ne s'appuyer que sur des conjectures ! Libère, toujours intrépide, toujours orthodoxe, communiqua-t-il par condescendance avec les hérétiques ? Où est en cela la *chute* ? Signa-t-il une formule de Sirmium ? Comme chez Caïphe « les témoignages ne concordent pas : » on ne sait plus quelle formule de Sirmium faire signer à Libère, et des autorités très fortes affirment qu'il n'en signa jamais. Voici mieux : Bossuet travaille des années pour établir la chute de Libère, et tout ce travail d'un grand savoir et d'un grand génie se termine par ces lignes : « J'ai rayé tout ce qui regarde le pape Libère comme ne prouvant pas bien ce que je voulais établir en ce lieu. »

Mais l'incertitude n'est pas la seule présomption en faveur de saint Libère : l'impossibilité de faire cadrer sa prétendue chute avec le reste de l'histoire, de la faire entrer quelque peu naturellement dans le tissu des événements, en est une autre bien plus forte. De quelque part que l'on se tourne dans l'ensemble historique relatif à cette question, on se rencontre face à face avec ces trois points absolument incontestables : l'intrépidité soutenue de Libère : la haine soutenue des ariens : la vénération soutenue des Romains et des Grecs, des Orientaux comme des Occidentaux. Libère devant Constance, au plus fort de la persécution, quand les terreurs impériales, les pressions de la force, les menaces de mort, le circonviennent et l'enveloppent, Libère est intrépide. Jeté en exil il y emporte sa foi immaculée et sa vigueur intacte. Rentré à Rome, il casse

Dans celui de *Séleucie*, le Semi-arianisme triompha. Hilaire de Poitiers soutint la foi orthodoxe avec la plus grande énergie, mais les Semi-ariens l'écrasèrent sous le nombre ainsi que saint Cyrille. — A *Rimini* ce fut l'Arianisme pur qui remporta à la fin un triomphe de violence et de persécution. Ouvert avec intrépidité par les évêques catholiques qui anathématisèrent Arius et sa doctrine, le concile de Rimini se termina au milieu de la défaillance et de

avec une énergie sans pareille ce qui s'est fait à Rimini : où placer une chute de faiblesse dans cet ensemble ? Où trouver aussi un moment de complaisance et de faveur de la part de Constance et des ariens ?

Voici le point d'attaque qui semble le plus victorieux. On objecte quatre auteurs contemporains comme ayant parlé de la chute du pape Libère : saint Athanase, saint Libère lui-même, saint Hilaire et saint Jérôme. — Très bien : mais les passages allégués sont fort loin d'être regardés comme authentiques. On fait parler Athanase (*Apolog. contr. Arian.*) de la chute de Libère plusieurs années avant l'époque où de l'aveu de tous cette chute pouvait avoir lieu. Le faussaire ne songea pas à tout. D'ailleurs s'il est un fait avéré c'est celui de l'altération de certains passages des écrits d'Athanase par les ariens. — On cite des lettres de Libère où ce pape s'accuse lui-même et gémit de sa chute, mais ces lettres, absolument différentes de style et de manière des lettres du saint pape, de plus inconciliables avec la marche générale de l'histoire, sont absolument et entièrement apocryphes, comme le P. Stilling l'a démontré avec une irréfutable évidence. — Les *fragments* de saint Hilaire sont remplis en ce qui a trait à Libère de tant et de si grossières bévues que des hommes comme Dupin ont dû eux-mêmes les rejeter avec mépris. C'est de ses *fragments* que Rufin disait : « Les livres si instructifs composés par saint Hilaire pour amener à l'orthodoxie les évêques de Rimini ont été dans la suite tellement falsifiés, qu'Hilaire lui-même ne les reconnaîtrait pas. — Les textes attribués à saint Jérôme se contredisent, et dans un exemplaire des *chroniques*, que Mamachi qualifie « de très haute antiquité, » aucun mot d'accusation contre Libère ne se voit, rien qui fasse pressentir l'ombre même d'une faiblesse dans ce grand et intrépide pontife.

En train de falsifier et de mentir, l'hérésie, qui n'avait pu faire fléchir *Osius*, répandit aussi partout le bruit de sa chute. Le « mot mentez, mentez toujours » des ariens du iv^e siècle ne fut pas sans réussir quelque peu. Le P. Gams, dans son édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Mœlher, nous paraît avoir solidement établi que cette chute d'*Osius* est une fable arienne tout aussi dénuée de fondement que la prétendue chute de saint Libère.

la défection. Constance prévenu secrètement par les ariens de la fermeté et du triomphe probable des catholiques envoya contre le concile des troupes ou plutôt des bandits ; le bruit des armes se fit entendre , d'horribles menaces étaient proférées , le préfet Taurus se disposait à saisir et à emprisonner les évêques , tout était plein de trouble , les âmes étaient brisées par la frayeur , en même temps que les hérétiques redoublaient d'astuce et adoucissaient leurs formules jusqu'à la plus trompeuse orthodoxie. Bref , les évêques signèrent une formule de foi équivoque et qui laissait aux ariens la faculté de lui donner le sens de leur erreur. C'était une victoire , mais Constance et l'Arianisme comptaient sans la Papauté. Libère était là inébranlable comme toujours , prêt à l'exil et à la mort pour la défense et le soutien de la foi. Il désapprouva ce qui s'était fait à Rimini , tous les évêques coupables se reconnurent et révoquèrent aussitôt ce que , sous la pression de la peur , ils avaient imprudemment signé. « Les évêques qu'on avait trompés , écrit saint Jérôme , prenaient à témoin le corps de Jésus-Christ et tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'Église , qu'ils n'avaient jamais eu l'idée de signer rien de contraire à la foi. Ils versaient des torrents de larmes , et se montraient partout disposés à condamner leur souscription et tous les blasphèmes des ariens. » La faute de ces évêques était réelle autant que leur douleur de l'avoir commise était grande : n'en exagérons point néanmoins la portée. Ils signèrent sous la terreur : ils signèrent non pas une formule hérétique , mais une formule dont la perfidie arienne avait effacé le terme de *consubstantiel*. Enfin , quand saint Jérôme dit que « l'univers gémissait de se voir arien , » entendons-nous : des six mille évêques que comprenait alors le monde catholique , quelques centaines étaient tombés dans l'hérésie , mais tous les autres enseignaient la bonne doctrine , de grands docteurs l'illuminaient de leur génie , d'invincibles athlètes

la soutenaient de leurs efforts, les populations demeuraient orthodoxes, Dieu d'ailleurs avait compté les jours de l'erreux et Constance allait mourir. Son influence et sa force mouraient avant lui. Hilaire de Poitiers, après avoir vainement convié les ariens à des conférences publiques, fut renvoyé à son diocèse. Son voyage pour s'y rendre fut un triomphe, partout il ranimait les courages et rétablissait le combat. On tint des conciles où la foi de Nicée était solennellement proclamée, l'ὁμοούσιος adopté partout. « Les Gaules, dit Sulpice-Sévère, durent au seul Hilaire d'avoir été délivrées de l'hérésie. »

En 361, Constance mourait et Julien l'Apostat, qui devait persécuter si cruellement le Christianisme, servit à son insu contre l'hérésie arienne la cause de la Vérité. Le moyen, selon lui, de brouiller tout dans l'Église était de rappeler les évêques catholiques exilés, afin que réunis aux hérétiques leurs discussions fussent plus interminables et plus violentes. Il les rappela. Les évêques catholiques montrèrent en rentrant dans leurs Églises à l'égard des hérétiques une douceur qui déconcerta les plans de Julien, en commençant au concile d'Alexandrie une puissante pacification. Deux grands malheurs attristèrent seuls ces consolants débuts : Lucifer de Cagliari, mécontent de cette condescendance, se sépara et fit un schisme (celui des *Lucifériens*); le grand Athanase fut de nouveau chassé de son siège par Julien, qui le redoutait seul plus que tous les autres ensemble. Rétabli sous Jovien, il fut une cinquième fois exilé sous le règne de Valens, successeur du despotisme hérétique de Constance. La fin de ses luttes et de ses souffrances fut la fin de sa vie : Athanase mourut en l'année 373. Saint Hilaire était mort six ans auparavant.

Dieu faisait jaillir pour remplacer ces deux grands astres de vives et puissantes lumières : il donnait à son Église les plus beaux génies de l'Orient, Basile le Grand, Grégoire de

Nazianze, Grégoire de Nysse, après eux Dydime l'aveugle, Amphiloque, le diacre Ephrem, Cyrille de Jérusalem, Epiphane : liste glorieuse terminée par un nom plus glorieux encore, celui de S. Jean Chrysostôme, Jean à la bouche d'or. Saint Jérôme était né, et allait bientôt consacrer à la défense de la foi et de la discipline sa rude et puissante nature, et à l'exégèse son immense érudition. — Le trône de Pierre passa en 366 du pape saint Libère à *Damase I.*

Nous n'avons plus qu'un mot à dire de l'hérésie arienne. Cette hérésie périssait de vétusté après une si courte vie ; les divisions profondes qui la fractionnaient en de nombreux symboles achevaient de l'affaiblir et de la perdre ; jamais la vérité catholique, soutenue, expliquée, défendue par les docteurs, n'avait jeté un pareil éclat. Les derniers emportements du despotisme impérial venaient de se briser contre l'intrépide attitude de Basile le Grand : l'Arianisme n'est plus qu'un cadavre auquel nous ne devons désormais que la sépulture et l'oubli.

L'Orient se pacifiait de plus en plus sous le règne réparateur de Théodose ; en Occident, autour du pape Damase se groupaient des évêques illustres par leur doctrine et leur sainteté, à la tête desquels se plaçait saint Ambroise de Milan. — Un malheureux schisme retardait seul l'entier rétablissement de la paix, le schisme de Mélèce à Antioche, suite de l'Arianisme. En 360 saint Mélèce avait été porté sur le siège d'Antioche à la fois par les catholiques et les ariens. C'était un saint évêque universellement admiré et aimé pour ses vertus ; néanmoins des catholiques, à cause de la part prise à son élection par les ariens, refusèrent de le reconnaître ; les uns retenaient d'Eustathe, le précédent évêque, le nom d'Eustathiens ; les autres s'appelaient Méléciens. Lucifer de Cagliari augmenta la confusion et créa un troisième parti en faisant ordonner évêque le prêtre Paulin. Plus tard encore Apollinaire le jeune abandonnant la com-

munion de Méléce forma une fraction nouvelle, et la situation d'Antioche devint tout à fait déplorable, lorsqu'aux questions de personnes les partis ajoutèrent des erreurs de doctrine. Saint Jérôme, qui s'occupa de cette grave affaire, prit le seul moyen possible et légitime de lui donner une solution : d'Antioche il écrivit au pape Damase. Cette solution ne fut pas immédiate : Rome sait attendre et se garde toujours de briser des roseaux déjà froissés. Flavien successeur de saint Méléce fut reconnu par le pape saint Sirice, et le schisme, grâce aux efforts persévérants de saint Jean Chrysostôme, s'éteignit peu à peu.

Ces tristesses et ces dangers de détail n'empêchaient pas la foi catholique de remporter partout un éclatant triomphe. En 380, Théodose, de concert avec Gratien et Valentinien, envoyait au monde romain tout entier l'ordre suivant : « Nous voulons que tous les peuples de notre obéissance s'attachent à la doctrine que l'apôtre Pierre a prêchée aux Romains, doctrine enseignée aujourd'hui par le pape Damase, en sorte que tous reconnaissent une seule divinité et une seule puissance dans la Trinité des Personnes divines. Nous ordonnons que ceux qui professent cette foi portent seuls le nom de *Chrétiens catholiques* et que les autres soient désignés sous le nom infâme d'*Hérétiques*, leur défendant en outre de donner à leurs assemblées le nom d'Eglises. »

Cet édit était un triomphe; un autre, ce fut le :

Concile de Constantinople (381).

Ce Concile, provoqué par Théodose en 381 et auquel l'assentiment des évêques d'Occident et la confirmation du Pape assurèrent l'œcuménicité, confirma solennellement la doctrine de Nicée et déclara contre les erreurs ariennes que le Saint-Esprit doit être adoré comme le Père. Des adjonctions rendues nécessaires par les erreurs diverses

nées de l'Arianisme et que nous étudierons tout à l'heure furent faites au Symbole. Dans le Symbole de Constantinople l'Eglise s'exprime ainsi :... *Il est descendu des cieux, s'est incarné par l'Esprit-Saint de la Vierge Marie, et s'est fait homme. Il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate, il a souffert et a été enseveli. Il est ressuscité le troisième jour, suivant les Écritures. Il est monté aux cieux, est assis à la droite du Père, et viendra de nouveau dans sa gloire juger les vivants et les morts, et son royaume n'aura pas de fin* (1). Relativement à la troisième Personne de la Très Sainte Trinité, le Symbole de Nicée portait seulement : « Nous croyons au Saint-Esprit; » celui de Constantinople ajoute : *Nous croyons au Saint-Esprit qui est aussi Seigneur et source de vie, qui procède du Père qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils et qui a parlé par les prophètes.* La formule de foi relative à l'Eglise fut dès lors complète pour tous les siècles : *Nous croyons en une, sainte, catholique et apostolique Eglise* (2).

Durant ce concile plusieurs graves événements s'étaient passés. Nectaire remplaçait sur le siège de Constantinople saint Grégoire de Nazianze et se disposait à faire de Constantinople le premier siège après celui de Rome. D'une distinction purement honorifique, les évêques de Constantinople passèrent à des prétentions persévérantes et orgueilleuses de juridiction et de puissance, tyrannisèrent les Eglises orientales, et posèrent les premières assises du schisme et de la division. Ces suites funestes expliquent l'improbation de Rome au troisième canon de Constantinople qui attribuait « à l'évêque de la nouvelle Rome les honneurs de la primauté après l'évêque de l'ancienne (3). » Remarquons en

(1) Symbol. Constantinop.

(2) Dès le vi^e siècle ce Symbole se récita à la messe. L'Espagne peu après adopta cet usage, deux siècles plus tard tout l'Occident s'y conformait.

(3) Rome ne reconnut ce canon qu'en 1215, lorsque Constantinople au pouvoir des Latins ne lui causait plus les mêmes inquiétudes de schisme.

général que si les décisions dogmatiques du deuxième concile de Constantinople furent tout aussitôt confirmées par le Saint-Siège, les canons disciplinaires ne le furent que plus tard, et ce ne fut que plus tard aussi et par la volonté formelle de la Papauté qu'un concile, où ne siégeaient ni les évêques occidentaux ni les légats du pape (1), put devenir œcuménique. Damase seul lui donna la force et l'efficacité.

Outre ces deux grands conciles, il s'en tint près de deux cents autres particuliers. Il y avait là certainement abus. A force de condescendance on rendait les sectaires plus entreprenants et plus tenaces; toutefois ne perdons pas de vue cette vérité générale que les conciles sont dans tous les siècles un puissant moyen de maintenir l'union, de donner aux règlements disciplinaires une vigueur uniforme, qu'ils provoquent des réformes utiles, signalent et corrigent très efficacement les abus, qu'ils sont enfin parfaitement dans l'esprit de l'Église et dans les desseins de Dieu. L'Église n'avait pas vécu un quart de siècle que déjà un concile tranchait les difficultés naissantes. Saint Grégoire voulait qu'on révérait les quatre premiers conciles à l'égal des quatre Évangiles, tant le rôle des conciles dans la sphère du dogme est puissant, tant leur portée est considérable. — Pour nous restreindre à l'époque qui nous occupe, c'était grâce aux nombreux conciles qui s'y tinrent que la discipline ecclésiastique se précisait et s'affermissait, que les désordres des laïques et même des clercs trouvaient tour à tour leur répression puissante, que le culte étendait et épurait ses magnificences. Nous verrons plus tard la part considérable que prendront les conciles dans la formation de l'Europe chrétienne et l'éducation des rudes peuplades dont elle est sortie.

(1) Néanmoins Baronius, d'après ses recherches faites dans les manuscrits du Vatican, pense que ce concile fut convoqué de concert avec saint Damase.

Après Théodose l'Arianisme, qui se mourait dans l'Empire et n'y faisait plus que de très partiels ravages, se réfugia chez les Barbares, envahisseurs de l'Empire par tous les côtés à la fois. L'empereur Valens gagna les Goths à l'Arianisme par Ulphilas leur évêque. L'hérésie espéra un instant, grâce aux officiers goths nombreux et influents dans l'Empire, ressaisir son influence et recommencer son règne. Mais Gaïnas trouva en Orient dans saint Jean Chrysostôme un adversaire invincible sous le règne d'Arcadius. En Afrique Ségisvult brisait ses efforts au génie et au courage de saint Augustin. — Mais si les grands docteurs empêchèrent la résurrection de l'Arianisme dans le vieux monde, ils ne purent pas toujours arrêter son invasion chez les peuplades qui en forçaient les barrières et y prenaient de force un sol et une patrie. Les Visigoths furent infectés de cette hérésie jusqu'à leur défaite par Clovis en 508. — Les Burgondes pervertis sous Gondebaut ne rentrent dans l'orthodoxie que sous Sigismond. — Dans l'Espagne qu'ont envahi les Suèves, les Alains et les Vandales l'Arianisme règne jusqu'au roi Récarède en 587; — en Italie sous les Hérules puis les Ostrogoths jusqu'à leur défaite par Bélisaire et Narsès. — En Afrique, les Vandales, déjà ariens, deviennent persécuteurs, et l'atrocité des supplices qu'ils infligent aux catholiques laisse derrière elle les plus horribles cruautés des empereurs romains. Bélisaire les défait en 533. — Les Lombards ne se convertirent que vers la fin du VI^e siècle.

III. Sectes dépendantes de l'Arianisme. En niant la consubstantialité du Verbe, Arius et les hérétiques ébranlaient le symbole catholique presque entier, et c'était le mystérieux dessein de Dieu que toutes les vérités fussent niées ou dénaturées une à une, afin que une à une aussi les parties diverses du *Credo* sortissent de la contradiction plus lumineuses, et

des ébranlements momentanés de la lutte plus fermes et plus immuables.

1. Déjà Marcel d'Ancyre avait fait entre le *Λογος* et le Fils de Dieu une distinction bien dangereuse, son disciple *Photin* l'accentua, la développa jusqu'à l'hérésie. Pour lui le Verbe n'était point une personne mais seulement une vertu de Dieu qui avait pénétré en Jésus-Christ. Jésus-Christ était un juste auquel Dieu avait confié une grande et sublimine mission : tant que dura cette mission, la vertu de Dieu, *Λογος*, se manifesta en lui, mais l'œuvre accomplie, il fut abandonné. C'était le plein Arianisme. L'évêque de Sirmium *Photin*, condamné déjà à Antioche, à Milan, déposé au concile de Sirmium en 351, fut de nouveau condamné au concile de Constantinople.

Deux hommes distingués par leur savoir, et adversaires vigoureux d'Arius, les deux *Apollinaire*, cherchèrent indépendamment en dehors des voies orthodoxes des réponses contre l'Arianisme qu'ils croyaient victorieuses et qui n'étaient qu'hérétiques. Aux ariens, qui, pour rendre Jésus-Christ inférieur au Père, appliquaient à la nature divine ce qui lui est dit mortel et passible, les *Apollinaire* répondaient que, en Jésus-Christ, l'humanité était absorbée par la divinité, que l'âme humaine n'existait pas, que la chair, venue du ciel, était impassible, que cette chair n'était pas formée de la Vierge Marie, que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence, et en apparence aussi était mort. Cette suite fatale de propositions semblait nécessaire à ces hérétiques pour débarrasser des passages de l'Évangile où l'Homme-Dieu est représenté comme « triste, » troublé, « frémissant, » d'où les ariens argumentaient contre la divinité du Verbe fait chair. — Cette hérésie donna à nos docteurs une admirable occasion de préciser le dogme des deux natures distinctes en une seule divine personne. Si Jésus-Christ souffre

meurt, c'est selon sa nature *humaine* : s'il est consubstantiel, coéternel, égal au Père, c'est selon sa nature *divine*. Et comme les deux natures ne font qu'une personne unique, le dogme catholique dit de Jésus-Christ : *Dieu souffre, Dieu meurt*, sans impliquer aucune infériorité du Verbe par rapport au Père. Dès que ces hérésies parurent, les docteurs saint Athanase, saint Grégoire de Nysse, saint Augustin, saint Jean Chrysostôme démontrèrent avec une force invincible les deux natures distinctes en Jésus-Christ, et aussi l'unité de personne.

2. Mais l'histoire du dogme faisait un pas encore. Les Pères ne pouvaient pas défendre la divinité du Fils sans toucher à la question du Saint-Esprit, et les hérétiques de leur côté ne pouvaient pas être ariens, c'est-à-dire négateurs de la divinité du Fils, sans rompre le faisceau sacré de la Trinité des personnes divines, et nier du même coup la divinité du Saint-Esprit. Le semi-arien *Macédonius*, successeur d'Eusèbe de Nicomédie sur le siège de Constantinople se chargea de formuler cette conséquence et d'en faire sortir une nouvelle hérésie. La vie de cet indigne évêque est un tissu de crimes, d'intrigues, de divisions et de cruautés. Détesté même des ariens qui le déposèrent en 360, Macédonius partagea sa haine entre eux et les catholiques. En haine des ariens, il confessa la divinité du Fils : en haine des catholiques il nia la divinité du Saint-Esprit : tout le symbole de cet hérésiarque dépendait de ses colères et de ses dépit. Il fut condamné au concile œcuménique de Constantinople, en 381.

3. Nous avons trouvé dans le Gnosticisme les premiers germes de l'Arianisme : par un retour naturel, de l'Arianisme renaissaient des sectes gnostiques et manichéennes. La première est celle des *Priscillianistes*. Née en Égypte,

apportée en Espagne par un certain Marc de Memphis, la secte étalait, avec les erreurs renouvelées de la gnose, des turpitudes et des infamies sans nom, que le secret et l'usage perpétuel du parjure ne réussissaient que trop bien à cacher. Un riche espagnol nommé Priscillien apporta à cette hérésie l'appoint de ses talents, de son crédit et de ses richesses, et elle commença à étendre de tous côtés ses ravages. Deux évêques d'Espagne, Idace et Ithace, se levèrent pour la défense de la foi et des mœurs, et livrèrent à Priscillien et à sa secte une guerre, dont saint Léon, saint Ambroise, et saint Augustin blâmèrent plus d'une fois les trop sanglantes et trop implacables rigueurs. L'usurpateur et le meurtrier de Gratien, Maxime, fut trop mêlé à cette affaire, et le glaive impérial frappa des coups que l'Église ni ne réclamait, ni ne permettait. Les conciles, entre autres ceux de Sarragosse, de Bordeaux, et de Tolède, condamnèrent l'erreur, et le concile de Turin blâma ouvertement la conduite des ithaciens.

4. Aux priscillianistes nous pouvons joindre d'autres sectes honteuses dont les erreurs dogmatiques n'avaient d'autre but que de couvrir les plus monstrueux excès. Pour Jovinien pas de distinction de gravité entre les péchés, pas de péché possible à qui a été bien baptisé, pas d'excès de la chair qui, rapporté à Dieu, ne puisse devenir légitime et saint. La virginité n'a aucun mérite propre. La Mère de Jésus-Christ n'est pas restée vierge après l'enfantement divin. — *Helvidius* et *Bonose*, imitateurs des dissolutions de Jovinien, lui empruntèrent aussi ses erreurs. — *Vigilence* suivit les traces de ces misérables, copia leurs hérésies et les grossit de réquisitoires violents contre la continence, la vie monacale, le culte des saints, etc. C'est eux que saint Jérôme a écrasés sous ses invectives et son mépris indigné.

IV. Le Pélagianisme. 1. Quand Jésus-Christ eut annoncé au monde les vérités divines et apporté aux intelligences dévorées par le doute la seule solution possible ici-bas des grands problèmes, les esprits dociles qui acceptèrent cette révélation d'en haut, jouirent d'une paix lumineuse ; les autres, rebelles et superbes, après avoir refusé les solutions chrétiennes, se remirent avec un fiévreux désespoir à la recherche de la vérité et ne rencontrèrent de tous côtés que de nouvelles et plus profondes erreurs. — L'Orient s'acharna au problème de Dieu, l'Occident à celui de l'homme. L'Orient voulut pénétrer, en dehors de la lumière chrétienne, la nature divine, et tomba dans les erreurs successives de l'Arianisme, du Nestorianisme, de l'Eutychianisme. L'Occident moins spéculatif se tourna vers l'homme, remua de nouveau le terrible problème de sa nature, de sa destinée, de sa création primitive, de sa situation présente. Là fut l'abîme. A qui recevait l'enseignement de la foi l'abîme était franchi sans peine ; à qui le rejetait, l'abîme ouvrait des profondeurs sans issue.

Pélage, moine Breton, et surtout *Célestius*, ancien avocat, homme plus hardi et plus entreprenant, firent en Occident, en 406, cette fatale expérience. Eux aussi n'avaient en Jésus-Christ qu'une foi indécise et chancelante, et ils n'admettaient pas le mystère fondamental de la Rédemption. — Cette négation, arienne dans son fond, changeait complètement la condition de l'homme. Jésus-Christ ne le sauvant point qu'advient-il de lui ? Un système aussi absurde qu'il est cruel, le Manichéisme, avait tranché brutalement la question en faisant venir l'homme d'un principe mauvais, et en le livrant à la mortelle étreinte de la fatalité. *Pélage* et *Célestius* qui repoussaient cette solution pleine de désespoir en cherchèrent une autre dans le Rationalisme. Ils nièrent que l'homme eut besoin de rédemption, et cette première négation les mena rapidement à dévaster et à anéantir toute la

théologie catholique. L'homme créé bon est resté bon, et si Pélagé est obligé de rendre compte en l'homme de la douleur morale et physique et de la mort, il en fait des éléments providentiels de lutte et de mérite : l'homme n'est sujet à l'ignorance, à la concupiscence, à la douleur, à la mort, que parce que l'homme est un combattant. — Le péché originel n'existe donc pas : l'homme naît aujourd'hui comme naquit Adam. Ce n'est pas une ruine, c'est un édifice construit primitivement tel qu'il nous apparaît. — Le baptême n'est donc pas nécessaire, s'il existe c'est comme un pur symbole et une marque qui distingue les enfants de Dieu. — Les négations qui précèdent mènent droit à l'erreur la plus profonde et la plus vaste, celle qui à elle seule suffit à caractériser tout le Pélagianisme : pour Pélagé la *grâce* n'est qu'un mot, et le *surnaturel* qu'une fiction.

Avec Pélagé nous entrons dans le Naturalisme pur. D'une part l'homme se suffit à lui-même dans sa vie d'ici-bas; d'autre part il conquiert seul, par ses forces naturelles, par ses mérites propres, ses éternelles destinées. La doctrine catholique tient que l'homme, pour se conduire, a tellement besoin de la grâce, que même innocent, quand sa nature vierge et intacte possédait des puissances que son péché a dévastées et mutilées depuis, l'homme avait besoin de la grâce. Sans doute il n'en avait besoin ni autant ni sous autant de rapports, mais il en avait besoin. La doctrine catholique sur l'Incarnation, la Rédemption, la grâce, la destinée humaine, l'œuvre divine dans l'homme est fondée toute entière sur la distinction entre la *nature* et la *grâce*, le *surnaturel* et le *naturel*. Jamais, dans aucune situation, à quelque degré d'élévation que l'on suppose une créature, cette créature ne peut par ses forces *naturelles* atteindre à la sphère supérieure et absolument inaccessible du *surnaturel* : créé sans ailes, incapable d'aucun essor, ne lui demandez pas un vol impossible à travers l'immensité. La

nature n'est pas faite pour s'élever d'elle-même, sans un secours étranger et supérieur dans les hauteurs du *sur-naturel*. — Dieu destine l'homme au *sur-naturel*. Que conclure? Qu'un secours étranger, supérieur, surnaturel, comme la destinée où il porte, soulèvera l'homme des bassesses de sa nature pour le porter jusqu'aux sommets infinis qui continuent à Dieu : *suscitans a terra inopem*. De là tout l'ensemble des moyens *surnaturels* préparés par Dieu pour élever l'homme jusqu'à ses *surnaturelles* destinées; de là l'Homme-Dieu Rédempteur, l'Esprit de Dieu Sanctificateur et Vivificateur; de là la Grâce, de là les Sacrements. Pélage en niant le *sur-naturel*, niait tout le Christianisme et séparait l'homme de Dieu. Il prenait pour arriver à ce terme fatal une autre route qu'Arius, mais il y arrivait. Pélage est le véritable ancêtre du Rationalisme et de la Religion naturelle. Cela suffit à expliquer les éloges fastueux dont l'ont comblé plusieurs de nos écrivains rationalistes contemporains.

L'hérésie pélagienne trouva prêts à la combattre et à la terrasser un grand pape et un grand docteur, le pape *Innocent I* et le plus profond des docteurs, saint Augustin. — A saint Damase, nous avons vu succéder saint *Sirice* en 385, à saint *Sirice* saint *Anastase I* (398) qui ne règne que trois ans et laisse le trône pontifical à *Innocent I* en 402.

Après avoir dogmatisé à Rome, mais sourdement et avec précaution, Pélage et Célestius semèrent leurs erreurs dans la Sicile, de là passèrent en Afrique, et s'efforcèrent de pervertir l'Église de Carthage. La grande âme d'Augustin s'émut et son zèle s'enflamma contre la plus désastreuse des hérésies. Dans un premier concile de Carthage, en 412, Célestius fut condamné. Pélage, parti pour l'Orient et obligé de se justifier au concile de Diospolis en Palestine, usa de tant d'hypocrisie et de si habiles subterfuges qu'il

surprit la bonne foi des évêques et resta dans la communion de l'Église. Triomphant de ce résultat, il prêcha ses erreurs avec plus d'ardeur que jamais, et eut l'audace d'envoyer à saint Augustin son Apologie où il se prétendait absous par les Pères de Diospolis. Augustin voyant le mal grandir usa du souverain remède, il en appela au pape Innocent I. Cet appel était suivi de deux autres, l'un des évêques réunis en concile à Carthage, l'autre des évêques réunis en concile à Milève en 416. Dans sa réponse à ce triple appel, saint Innocent I affirme tout d'abord la pleine autorité du Saint-Siège dans la question de foi et de discipline : « Lorsque la question de foi est agitée, tous nos frères, évêques et coévêques, n'ont qu'à en référer à Pierre de qui viennent leur nom et leur dignité. C'est ainsi que sera procuré l'avantage de toutes les Églises répandues dans le monde. » Puis le pape établit solidement la doctrine du péché originel, la nécessité de la grâce, il condamne Pélagé, Célestius et tous leurs sectateurs, et les retranche jusqu'à rétractation de la communion de l'Église. Chose bien remarquable : nous sommes au cinquième siècle et la décision dogmatique du pape est reçue comme infaillible par toute l'Église, il n'est nullement question de rechercher le consentement des Patriarches et des Évêques : saint Augustin prononce le vrai mot de la situation : « *Il est venu des rescrits de Rome, LA CAUSE EST FINIE.* »

Le même docteur ajoutait : « Plaise à Dieu que l'erreur le soit aussi ! » Il connaissait trop l'orgueil et la tenacité hérétiques pour ne pas craindre, et ses craintes ne furent que trop bien justifiées. Jamais le serpent de l'hérésie ne meurt sans les convulsions et les contorsions de la colère. Pélagé ne trouvant plus en Orient ni créance ni asile poussa l'audace jusqu'à vouloir séduire et abuser le pape lui-même. Saint Innocent I était mort en 417, et Zosime lui avait succédé Saint Zosime peu instruit encore de cette affaire eut à

subir toutes les ruses de Pélage et de Célestius. Les deux hérésiarques protestèrent de leur pleine et absolue fidélité à la foi catholique : ils avaient pu se tromper : « Je suis homme, disait humblement Célestius, j'ai pu me tromper, mais je sou mets tout à votre jugement apostolique. » Zosime, touché de ces dispositions dont il répugnait à suspecter la droiture, accueillit les deux fourbes comme des fils repentants et détachés de leur erreur. Et il poussa si loin la crainte « d'éteindre la mèche qui fume encore, » qu'il déposa deux évêques, Eros d'Arles et Lazare d'Aix, comme trop acharnés à la poursuite des deux moines anglais.

Les évêques africains, très inquiets d'une indulgence dont ils entrevoyaient les fâcheuses suites, se réunirent en concile à Carthage au nombre de deux cent quatorze et envoyèrent à Zosime une lettre synodale, où ils le suppliaient de surveiller les ruses des deux hérésiarques. Zosime, passant de l'indulgence à l'étude approfondie de cette grande cause, fut pleinement convaincu bientôt qu'il avait à faire, non pas à un vrai repentir, mais à la fourberie hérétique : il confirma solennellement toutes les condamnations prononcées par les évêques d'Afrique contre Pélage et Célestius (1). A ce nouveau coup de foudre les hérésiarques se démasquèrent tout à fait, et en appelèrent du pape à un concile général. La sentence de Zosime demeura inébranlable (2), et l'empereur bannit des domaines de l'Em-

(1) Le pape Zosime a été accusé de favoriser le Pélagianisme. Sa pleine justification est dans le simple récit des faits. Tant qu'il crut à la pénitence des hérésiarques il les accueillit avec bonté : à peine dut-il cesser d'y croire qu'il les frappa sans pitié.

(2) Bossuet, attelé à sa malheureuse besogne de déprécier la Papauté pour pousser d'autant la marche de la *Déclaration*, a essayé d'accuser saint Zosime dans l'affaire des Pélagiens. L'inanité de ses preuves fait justice de sa tentative.

On trouvera dans Baronius, Saccarelli, Noël Alexandre, de solides travaux sur cette question.

Voir aussi le P. Garnier, in *Mercator*. — D. Constant, S. S. P. P. Epist.

pire Pélage et Célestius. Dix-huit évêques, amis des hérésiarques et sectateurs ardents de leurs erreurs, partagèrent la sentence de l'Église et la peine de l'exil prononcée par l'empereur Honorius.

Un de ces dix-huit évêques a laissé un nom, c'est Julien d'Éclane. Julien plus modéré que Pélage adoucissait l'erreur, commençait à en faire une sorte de semi-pélagianisme, et surtout donnait habilement le change en accusant ses adversaires d'idées manichéennes et de doctrines fatalistes. Après la mort d'Honorius et celle du pape saint Zosime (417-418), il essaya de tromper le pape *Célestin* (1), mais ne reçut que des blessures nouvelles dans de nouvelles condamnations : frappé de nouveau par le concile d'Éphèse en même temps que Nestorius, il s'en alla mourir obscurément dans un village où il s'était fait maître d'école. — Pélage était mort lui-même en 421 et de Célestius on ne sut plus rien, pas même sa mort.

Comme nous l'avons dit plus haut, le grand et victorieux adversaire du Pélagianisme est saint Augustin. Son génie pénétra d'un coup dans les profondeurs encore si inexplorées de la grâce, il poursuivit son ennemi de retraite en retraite, de défense en défense, et le résultat de cette rude guerre fut de révéler au monde les merveilles, les bienfaits et aussi les mystérieuses obscurités de cette *grâce*, dont l'homme jouit sans la bien comprendre, et en face de laquelle, si son cœur palpite de reconnaissance, son regard se trouble et son intelligence recule plus d'une fois épouvantée.

Saint Augustin décrit avant tout l'état primitif de l'homme, son état d'innocence. Le premier homme, quand il sortit

Migne, *Patr. lat.*, t. XX, col. 645. — Tillemont, t. X, p. 678. — Labbe et Mansi.

(1) S. Célestin avait commencé à régner dès 422, après S. Boniface dont le règne va de 418 à 422.

des mains de Dieu était à la fois parfait dans les dons de la nature et ceux de la grâce. — Il était libre, mais la grâce le soutenait. Adam pouvait pécher : il pécha ; et comme il était chef de race, il enveloppa toute sa race avec lui dans son péché. Dans son état de déchéance l'homme a un plus indispensable besoin que jamais du secours de la grâce. S'il se tourne vers son Rédempteur, c'est par l'effet de la grâce, et c'est la grâce que nous trouvons à la racine même de la justification et du salut, Dieu ne donne pas à l'homme la grâce première parce qu'il l'a méritée par quelque œuvre, mais l'homme au contraire ne mérite que parce que cette première grâce lui est tout d'abord donnée. — Même après sa justification l'homme continue à avoir besoin de la grâce, et ce besoin l'accompagne jusqu'à son dernier soupir, puisque la persévérance finale est une grâce et la grâce sans laquelle les autres ne serviraient pas. — Ainsi de quelque côté qu'il se tourne dans la sphère du salut, l'homme est impuissant par lui-même et doit tout à la grâce. La grâce qui le prend à son berceau le suit jusqu'à sa tombe, et toute sa vie n'est qu'un tissu formé des dons de Dieu.

Saint Augustin devait nécessairement dans cette carrière ardue rencontrer les grands abîmes de la prédestination : il les rencontra, et sans pouvoir en sonder les profondeurs, ce qui restera interdit à jamais à l'intelligence de l'homme ici-bas, il essaya au moins d'y faire pénétrer quelque tremblante clarté. Il n'est pas douteux que toute la race humaine, ayant péché en Adam, pervertie dans sa racine, mérite la damnation. Mais dans la masse Dieu choisit de toute éternité ceux qu'il veut rendre heureux. Il leur donne sa grâce, il les mène au salut, non pas *nécessairement*, car il n'anéantit pas leur libre arbitre, mais *infailliblement*, parce qu'ils ne résisteront certainement pas à l'appel et à l'invitation toute-puissante de leur Dieu. Quant à la réprobation des méchants, Dieu n'agit pas, il permet. L'homme qui se perd, se

perd toujours par sa faute, car Dieu lui donnait amplement de quoi se sauver. — Nous verrons en son temps l'abus que fera l'hérésie de cette doctrine. Elle en inférera le fatalisme, elle blasphémera que Dieu damne positivement les uns comme il sauve positivement les autres, elle osera prétendre, et selon elle d'après saint Augustin, que l'homme n'est pas libre, qu'il est fatalement ou élevé à la gloire ou jeté dans la damnation. L'hérésie mentira (1). En de très nombreux passages saint Augustin établit l'existence du libre arbitre dans l'homme. Quant à faire Dieu auteur de la réprobation, c'est une absurdité plus encore peut-être qu'un blasphème.

Mais si le grand docteur de la grâce ne cessa, même quand il s'avança par des chemins hardis, de rester orthodoxe, quelques téméraires poussèrent à l'extrême plusieurs de ses propositions et tombèrent dans la désespérante hérésie du *Prédestinarianisme*. L'histoire cite le prêtre *Lucide* comme ayant formulé au cinquième siècle l'erreur des prédestinariens. Pour ces hérétiques la volonté positive de Dieu est cause de la perte de l'homme. Si Adam pécha, c'est que Dieu avait résolu sa chute de toute éternité. La chute de l'homme consiste en ce qu'il est entièrement dépourvu de son libre arbitre. Par une prédestination semblable, de même intensité, de même nature, Dieu voue les uns au bonheur, les autres au malheur éternel. *Lucide* plusieurs fois condamné reconnu enfin et rétracta ses erreurs dans un concile d'Arles en 475.

(1) Nous ne devons que le mépris à l'inconcevable légèreté de nos rationalistes contemporains qui, sans notion théologique d'aucune sorte, munis de leur seule ignorance, se sont permis sur saint Augustin les appréciations les plus fantaisistes. De ce nombre M. Ampère, *Hist. littér. de la France*, t. II, chap. 14; *id.*, 17.

Sur la doctrine de saint Augustin, voyez Noël Alex., *sæc. V*, c. 4, art. 3; Roncaglia, *In Nat. Alex.*, *sæc. V*, t. V; card. Noris, *Vindicianæ Augustinianæ*; du même, *Historia Pelagiana*.

2. Une grande erreur, même alors qu'elle disparaît, laisse après elle un air vicié, des germes morbides, qui, sans causer la mort violente, peuvent altérer les constitutions les plus robustes et miner les santés les plus florissantes. La maladie qui resta quelque temps encore après la disparition de Pélage et de son erreur porte à juste titre le nom de :

Semi-Pélagianisme.

Plusieurs hommes qui étaient loin d'être sans valeur sous le double rapport de la science et de la vertu, *Jean Cassien*, moine, et auteur des « Institutions monastiques » et des « Conférences aux moines ; » *Fauste*, abbé de Lérins puis évêque de Riez ; *Vincent*, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre Vincent de Lérins ; enfin *Gennade*, prêtre de Marseille, furent les fauteurs, plus malheureux que coupables, de la nouvelle hérésie. Ils s'étaient mépris sur la doctrine de saint Augustin, ils avaient cru reconnaître que le saint évêque d'Hippone détruisait le libre arbitre, anéantissait l'opération de l'homme et le livrait à une sorte de désespérante inactivité. C'est l'activité humaine qu'ils prétendirent sauvegarder. Ils ne nièrent ni le péché originel ni ses suites, ni la nécessité de la grâce : ils nièrent sa *gratuité*. Cette grâce de justification qu'ils affirmaient nécessaire avec tous les catholiques, ils prétendaient que Dieu l'accorde aux mérites passés ou futurs de l'homme. C'était mettre Dieu au second plan, détruire l'universelle causalité divine, et faire l'homme première cause et premier principe de son salut. La *nature* franchissait d'elle-même le *surnaturel*. Il fallait des ailes sans doute, mais ces ailes l'homme lui-même se les pouvait donner. Là était l'erreur, et par cette erreur il était facile de rentrer dans le Pélagianisme pur.

Commencée chez les moines d'*Adrumète* en Afrique, cette hérésie avait surtout son centre d'action à Marseille. De là

elle commençait à se répandre dans l'Italie et les Gaules. Deux amis de saint Augustin, Prosper et Hilaire, l'avertirent du nouveau danger qu'allait courir la foi. Le grand docteur recommença la lutte, mais le siège d'Hippone par les Vandales, sa maladie, et sa mort en 430 l'interrompirent et laissèrent à d'autres docteurs, Prosper, Hilaire, Fulgence, le soin de la continuer. En 431 le pape saint Célestin I condamna le Semi-pélagianisme. Il le fut dans deux conciles, l'un d'Orange en 529, l'autre de Valence en 530. Le pape saint Boniface II confirma le canon de Valence ainsi conçu : « Si quelqu'un dit que soit l'accroissement soit le commencement même de la foi, et le premier mouvement de la volonté, qui nous fait croire en Celui qui justifie le pécheur, n'est point un effet d'une grâce donnée par Dieu, il contredit les dogmes apostoliques (1). »

Deux points de doctrine d'une immense importance venaient d'être mis en lumière dans les controverses pélagiennes. Tout d'abord le *surnaturel* de la vie chrétienne. A toutes les époques l'orgueil humain se sépara de Dieu pour se faire le maître absolu de ses destinées (2). L'impie prononce dans

(1) Sanct. Augustin, *De diversis quæst.*; — *De prædest.*; — *De dono persever.*; — *De grat. et lib. arbitr.*

Voy. Sur les erreurs des moines d'Adrumète, Saccarelli, an. 424, n. 3, t. VIII.

(2) Ce point si essentiel, de la doctrine catholique, a été magistralement traité par le cardinal Pie dans les *Lettres pastorales sur les principales œuvres du temps présent*.

Dans ces lettres, l'illustre auteur, prenant à partie les négations de notre école rationaliste contemporaine, établit : 1° le souverain domaine de Dieu sur ses créatures et par suite pour celles-ci la nécessité d'occuper dans la création le rang que leur assigne l'Ordonnateur suprême des choses; — 2° L'existence d'un ordre surnaturel et la nécessité pour l'homme de s'y élever; — 3° L'illusion coupable et désastreuse des naturalistes et rationalistes qui prétendent atteindre leur fin dernière par la seule religion naturelle; — 4° L'existence des moyens surnaturels appropriés à la destinée surnaturelle de l'homme; — 5° La perte éternelle inévitable pour les orgueilleux qui auront nié leur fin surnaturelle et fait fi des moyens surnaturels d'y atteindre.

l'Écriture : notre âme est à nous, qui donc est notre maître ? Horace réclame de la divinité la santé et la fortune : *quant à la vertu*, il se suffit à lui-même et il s'en charge. A vingt siècles d'Horace, un autre impie s'écrie :

Soyez juste, il suffit, le reste est arbitraire.

Ce reste c'est Dieu ! Ainsi partout et toujours l'homme refuse à la fois par orgueil toute destinée surnaturelle et tous moyens surnaturels pour y parvenir. Cette existence d'une vocation surnaturelle, cette nécessité absolue, perpétuelle, universelle, d'un moyen surnaturel qui est la grâce pour atteindre à cette surnaturelle destinée, furent pleinement mises en lumière dans la controverse pélagienne et semi-pélagienne. Saint Paul, dans ses passages les plus profonds et aussi les plus obscurs, fut expliqué pour la première fois avec une force entière et une pleine lucidité.

Mais plus on sauvegardait l'efficacité de la grâce plus on s'exposait à un danger très grave et qu'il importait à tout prix d'écarter. Si Dieu fait tout, que fait l'homme ? Cette question forme tout le fond du *Prédestinarianisme*. Dans cette nouvelle erreur, qui est le contre-pied de la précédente où l'homme était tout, l'homme n'est plus rien. C'est un être immobile et inerte, porté sans sa participation soit à la vie soit à la mort. Contre le Prédestinarianisme les docteurs défendirent le libre arbitre, la coopération exigée de l'homme à son propre salut. Sans doute les Pères du cinquième siècle, pas plus que saint Thomas d'Aquin, n'ont pu montrer clairement comment se concilient le libre arbitre de l'homme et la causalité divine : ce sera toujours un profond et insondable mystère ; mais ils ont avec une irréfutable évidence démontré l'existence des deux éléments dont se composent la justification et le salut : le *surnaturel* et le *naturel*, Dieu et l'homme.

Avec le *Nestorianisme* nous rentrons, en Orient, dans

la grande lutte de l'erreur contre la personne de l'Homme-Dieu. Pendant que en Occident l'hérésie mutilait l'homme, en Orient elle continuait à mutiler, à *dénouer* Jésus-Christ.

V. Le Nestorianisme (1). C'est un spectacle admirable entre tous que cette poursuite de l'Erreur par la Vérité catholique victorieuse à travers tous les subterfuges, tous les retranchements, toutes les obscurités et les équivoques, toutes les négations. Quand Sabellius anéantit la personnalité du Verbe, la Vérité catholique établit cette personnalité avec une invincible force. Quand Arius arrache à cette personnalité reconquise l'auréole de la divinité, Athanase se lève et avec lui l'Eglise entière pour écraser l'hérésiarque sous des foudres qu'il est impuissant à braver. Quand les *docètes*, se tournant vers le corps du Christ, en nient la réalité, cette réalité est mise dans une irrésistible lumière. Quand enfin Apollinaire prétend nier pour l'âme de l'Homme-Dieu ce que les *docètes* niaient pour son corps, les mêmes armes frappent les mêmes coups et le Christ s'offre aux adorations du monde dans son intégrité glorieuse, le Christ tout entier, son corps, son âme, sa divinité.

Que restait-il à *dénouer* de cette unité toute-puissante? Restait l'union des deux natures. Dieu voulait la faire apparaître dans un jour plus éclatant, et pour cela il permit à une hérésie nouvelle de l'attaquer. — L'importance du dogme de l'union des deux natures en une seule divine Personne ne peut échapper à aucun esprit qui y réfléchit sérieusement. Si en Jésus-Christ les deux natures divine et humaine ne sont pas hypostatiquement unies jusqu'à ne former qu'une personne unique, tout croule du mystère de

(1) Voy. le P. Garnier, *Notes et dissertations sur Marius Mercator*; Noël Alexandre, *sæc.* VI, dissert. 6; Thomassin.

l'Incarnation et de la Rédemption, Dieu n'est pas devenu nôtre, l'homme n'est pas élevé jusqu'à Dieu, le mur de séparation est debout, nous ne pouvons plus être dits « de la famille, » « de la parenté » de Dieu. Dieu n'est plus mort pour nous, l'homme seul est mort, et sa mort n'a plus et ne peut plus avoir de valeur infinie. Impossible d'adorer Jésus-Christ, puisque cette adoration aurait un côté faux et sacrilège. Dans l'Eucharistie, ce n'est plus à la chair et au sang d'un Dieu que nous participons. Telles sont en partie les immenses ruines accumulées par la négation de Nestorius.

On comprend la stupéfaction et l'émoi causés, non-seulement en Orient, mais dans toute l'Eglise, lorsque en 428 ce patriarche de Constantinople prêcha publiquement que Marie n'était pas Mère de Dieu, Θεοτόκος, mais seulement du Christ, de l'homme, Χριστοτόκος. Ainsi était brisée l'union des deux natures, et deux personnes apparaissaient, l'une Dieu, l'autre seulement homme. Le fils de Marie devait être appelé *Théophore*, « qui porte Dieu, » Dieu était en Jésus-Christ comme l'hôte qui habite une maison étrangère, *le Verbe ne s'était pas fait chair, Dieu ne s'était pas fait homme. L'agitation du peuple, l'irritation de Constantinople s'étendit rapidement dans l'Orient, et de l'Orient dans les contrées occidentales; des réclamations véhémentes s'entendaient de toutes parts, mais plus vibrante et plus victorieuse s'élevait au milieu d'elles la voix d'un grand docteur. De même que à l'hérésie arienne Dieu avait opposé Athanase, Augustin aux blasphèmes de Pélage, de même il opposait à Nestorius le patriarche saint Cyrille d'Alexandrie (1). Les réfutations de saint Cyrille étaient foudroyantes, mais, comme toujours, l'hérésie appelait l'intrigue et la ruse à son secours. L'oncle de Cyrille et son prédécesseur au siège*

(1) Sur saint Cyrille d'Alexandrie, voy. Tillemont, t. XIV; Noël Alexandre, S^{ec.} V; Thomassin, *In Concil. Ephes.*

d'Alexandrie, le patriarche Théophile, ayant été longtemps le violent adversaire de saint Jean Chrysostome, Nestorius exploitait habilement les souvenirs acrimonieux que Constantinople avait conservés de cette persécution. D'ailleurs l'hérésie nestorienne, en offrant tous les attrails de la révolte, déchargeait l'intelligence du poids d'un lourd mystère et surtout le cœur et la volonté de l'écrasant fardeau de la croix. Jésus-Christ, devenu simplement un homme, n'était plus à craindre, et l'homme était une fois encore débarrassé de Dieu. De plus comme tous les hérésiarques, Nestorius dissimulait chaque fois qu'il en était besoin la crudité de son hérésie sous des formules traîtreusement adoucies. A la faveur de ces différentes causes le Nestorianisme se propageait rapidement quand le troisième des conciles œcuméniques, le saint et glorieux *concile d'Ephèse*, l'arrêta et le frappa à mort.

Voici la suite rapide de l'histoire. Dès que le scandale donné par Nestorius fut connu, saint Cyrille entra en lice et défendit avec une merveilleuse vigueur le titre donné à Marie de *Mère de Dieu*, titre qui renfermait toute la doctrine catholique de l'Incarnation que déchirait l'hérésiarque. Le mal n'étant pas arrêté, faisant au contraire de jour en jour de nouveaux progrès, l'Église d'Orient, saint Cyrille à sa tête, réclama du pape infailible le salut de la foi. *Célestin I*, qui avait en 422 succédé à saint Boniface I, s'occupa immédiatement de cette grave affaire, assembla un concile à Rome, y examina la doctrine nestorienne, la condamna, et manda cette condamnation aux évêques Jean d'Antioche et Cyrille qu'il chargea de pleins pouvoirs. Saint Cyrille dans un esprit d'apaisement réunit un concile à Alexandrie, formula la doctrine catholique en douze propositions appelées *douze anathèmes*, qu'il présenta à signer à Nestorius. Nestorius résista aux douze anathèmes de saint Cyrille, opposa douze contre-anathèmes où il accusa

saint Cyrille d'Apollinarisme. En même temps, l'évêque Jean d'Antioche gagné à l'erreur passait secrètement dans son parti, l'éminent évêque de Cyr, Théodoret, faisait presque de même; pour comble de danger l'empereur Théodose II était prévenu contre saint Cyrille. C'est dans ces critiques circonstances que s'assembla, en 431, le saint et œcuménique :

Concile d'Éphèse.

Près de deux cents évêques y étaient réunis : les légats de Célestin, les évêques Arcadius et Projectus accompagnés du prêtre Philippe, n'ayant pu arriver à temps pour l'ouvrir, saint Cyrille muni des pouvoirs du pape en présida lui-même les séances (1). Dès la première session l'hérésie fut condamnée, mais les hérétiques, au lieu de se soumettre, se révoltèrent ouvertement. Nestorius et Jean d'Antioche, qui avaient refusé de paraître au concile, tenaient des conciliabules que protégeait le représentant de l'empereur, et où l'on est douloureusement surpris de trouver Théodoret. Mais ces efforts de la révolte ne purent rien contre la puissance du pape et les décisions du saint concile. « Forcés, disent les Pères par les sacrés canons *et par la lettre de notre saint père, évêque de l'Eglise de Rome*, nous sommes dans la triste nécessité d'excommunier, de déposer Nestorius et de lui dire anathème : Anathème donc à Nestorius ! » — Les légats arrivèrent au moment

(1) Voir ici une très importante dissertation de Muzarelli, *De Auct. Rom. Pont.*

Les gallicans ont inféré du jugement du saint Concile d'Éphèse, venant après celui du pape, que le jugement du pape était réformable par celui du concile. A lire attentivement les Actes du saint Concile, c'est le contraire qui apparaît. Voy. Muzarelli, *op. cit.*; d'Aguirre, *De Auct. infallib. R. Pont.*; Orsi, *De reformab. Rom. Pont. judicio.*

même où le saint concile prononçait cette solennelle condamnation. Le prêtre Philippe s'exprima ainsi : « Il est reconnu depuis les siècles que Pierre, le prince et le chef des Apôtres, la colonne de la foi, le fondement de l'Église, vit dans ses successeurs et exerce le droit de juger.... Notre saint père Célestin nous ayant envoyés pour le suppléer, nous confirmons par son autorité la sentence de déposition et d'excommunication portée contre Nestorius. »

Quant au peuple d'Ephèse ou plutôt quant au monde catholique, à peine eut-il appris la sentence du concile, et qu'il pouvait adorer dans son Christ un Homme-Dieu et vénérer dans sa Mère la *Mère de Dieu*, il se laissa aller à d'inexprimables transports de joie, la ville d'Ephèse s'illumina toute entière et ne cessa de retentir d'hymnes et de cantiques à la louange de la *Mère de Dieu*.

Les Pères d'Ephèse avaient envoyé à l'empereur les actes du concile, mais rien ne parvenait à Constantinople que les mensonges des nestoriens. Le comte Candidien interceptait toutes les correspondances, pendant qu'il retenait en prison et accablait de mauvais traitements les évêques orthodoxes. Mais la fourberie fut connue, Candidien exilé par Théodose, Nestorius banni. Jean d'Antioche et Théodoret reconnurent leur erreur et abandonnèrent l'hérésiarque impénitent, qui mourut affreusement en 439, le corps pourri et rongé des vers.

Le Nestorianisme vaincu à Constantinople se réfugia dans l'école d'Édesse, d'où l'empereur Zénon le chassa en 489 en fermant l'école. Il passa alors en Perse, où il vit encore de nos jours pour le malheur de nos missionnaires catholiques.

Après divers règlements de discipline, on agita un instant au concile d'Ephèse la condamnation de Théodore de Mopsueste d'où venait le premier germe de l'hérésie nestorienne. Saint Cyrille écarta cette question dans un esprit

de prudence et de charité. Nous verrons le cinquième concile général de Constantinople, en 553, condamner la personne et les écrits de Théodore, la lettre d'Ibas évêque d'Edesse, et les anathèmes de Théodoret.

VI. L'Eutychianisme. Après saint Célestin (432), le glorieux vainqueur du Nestorianisme, la chaire de saint Pierre avait été occupée durant huit ans par *saint Sixte III* (432-440), dont tous les efforts se tournèrent vers la conciliation et l'apaisement des esprits. En 440 montait sur le trône pontifical l'un des plus grands papes de l'Eglise, *saint Léon le Grand*, qui durant un règne de vingt et un ans, au milieu des effroyables secousses des invasions, au sein des ruines, quand tout un monde s'effondrait dans le tumulte et la douleur, se montra constamment à la hauteur des devoirs les plus difficiles, des missions les plus vastes, des dangers les plus terribles. C'est lui encore que Dieu destina à écraser une nouvelle hérésie, la dernière qu'il fut possible à l'enfer de susciter contre la personne de l'Homme-Dieu.

L'Eutychianisme est le contre-pied de l'erreur nestorienne. Où Nestorius divisait, le moine Eutychès confondit. Il prétendit que si, avant l'union, les deux natures en Jésus-Christ étaient distinctes, après l'union la nature humaine avait été absorbée de telle sorte par la nature divine, qu'elle n'existait plus et que la seule nature divine restait à Jésus-Christ. Les conséquences de cette erreur étaient monstrueuses : la divinité avait souffert : la divinité était morte. D'autre part l'absorption complète, absolue de la nature humaine en la nature divine menait droit au Panthéisme. Eutychès, moine orgueilleux, ignorant et entêté ne semblait rien voir à ces monstruosité, il changeait de symbole, il modifiait son hérésie selon que le poussaient ou son caprice ou les circonstances, et lui-même dans

l'histoire de son hérésie n'occupe qu'un rôle assez souvent ridicule, toujours médiocre et insignifiant. — Mais derrière lui il y a des factieux de premier ordre, des personnalités violentes, des nuées de moines fanatiques; la cour impériale prend le parti de l'erreur et la sert de son tyrannique pouvoir. Là est la gravité et le caractère de l'hérésie eutychienne. C'est une hérésie toute de troubles et de violences, son histoire est un drame plein de tumulte et parfois de sang. Au-dessus de ces scènes hideuses, où le fougueux Dioscore patriarche d'Alexandrie joue toujours le principal personnage, apparaissent puissantes et sereines les figures de Flavien de Constantinople et de saint Léon le Grand. La lutte est entre la partie saine, croyante et vertueuse de l'Église orientale et l'élément vicieux qui s'y est introduit, qui ne cesse d'infecter les sièges épiscopaux, qui a franchi dans une large mesure l'enceinte des couvents, et qui prépare à l'Orient ses siècles de décrépitude et de mort. La lutte eutychienne est la dernière; à sa suite la malheureuse Église orientale ne cessera plus de se consumer dans de honteuses et fatales discussions. L'empire, lâche contre les Barbares qui l'envahissent, ne trouve d'énergie que pour persécuter la saine doctrine et soutenir l'erreur. Les convulsions que nous allons contempler sont les dernières; après elle l'Orient ne nous offrira plus que l'image de la mort (1).

Condamné dans un concile de Constantinople, en 448, Eutychès fit ce qu'avaient fait les précédents hérésiarques : il en appela de tous les côtés à la fois, réclamant à Rome

(1) « Il serait superflu de rappeler à quel point ils fatiguèrent l'Église dans les premiers siècles. Possédés du démon de l'orgueil et de celui de la dispute, ils ne laissent pas respirer le bon sens; chaque jour voit naître de nouvelles subtilités : ils mêlent à tous nos dogmes je ne sais quelle métaphysique téméraire qui étouffe la simplicité évangélique. Voulant être à la fois philosophes et chrétiens, ils ne sont ni l'un ni l'autre, ils mêlent à l'Évangile le spiritualisme des platoniciens et les rêves de l'Orient. Armés d'une dialectique insensée ils veulent diviser l'indivisible, pénétrer l'im-

des juges, gagnant des créatures dans les couvents et sur les sièges épiscopaux ; et surtout s'efforçant de pénétrer à la cour et d'y prendre sont point d'appui. Saint Léon déjoua toutes les intrigues et termina l'affaire avant même que se déroulissent les péripéties qui la devaient si tristement remplir. A Flavien de Constantinople, qui l'avait mis au courant des erreurs opiniâtrément soutenues et des intrigues d'Eutychès et de son parti, saint Léon écrivit cette magnifique lettre que tous les siècles ont regardée et admirée comme l'exposition la plus parfaite du mystère de l'Incarnation, résumant en elle toute la théologie de l'Homme-Dieu. Ce monument, désormais inébranlable, résistera à tous les assauts de l'erreur et sera la lumière de toutes les discussions. L'hérésie pourra devenir furieuse, jamais elle n'entamera cet indestructible granit.

Le premier acte de fureur fut ce que l'histoire a nommé si justement *le brigandage d'Éphèse*, conciliabule convoqué par le faible et maladroit empereur Théodose, que circonvenaient l'eunuque Chrysaphius et Dioscore d'Alexandrie. Là tous les genres d'iniquités furent commis. Dioscore présida l'assemblée au mépris des légats que saint Léon, quoique bien à regret, s'était décidé à y envoyer. L'hérésiarque Eutychès fut absous, les évêques souscrivirent sa doctrine, les uns de cœur et de conviction, les autres, comme Domnus d'Antioche et Juvénal de Jérusalem, par lâcheté, par peur des mauvais traitements et de la mort.

pénétrable. Au lieu de croire on dispute, au lieu de prier on argumente, les grandes routes se couvrent d'évêques qui courent au concile ; les relais de l'empire y suffisent à peine ; la Grèce entière est une espèce de Péloponèse théologique où des atomes se battent pour des atomes. L'histoire ecclésiastique devient, grâce à ces inconcevables sophistes, un livre dangereux. A la vue de tant de folie, de ridicule et de fureur, la foi chancelle, le lecteur s'écrie plein de dégoût et d'indignation : *Pene moti sunt pedes mei !* (J. de Maistre, *Du Pape.*)

Seuls les légats de Léon restèrent inébranlables au milieu de ces hideuses violences, et l'un deux, Hilaire, put s'échapper et aller rendre compte au pape de cette sanglante infamie. Saint Léon cassa tous les actes d'Éphèse et rétablit la mémoire de Flavien. Aux résistances furieuses de la cour de Bysance, aux persécutions contre les évêques orthodoxes, Dieu répondit par un de ces coups subits dont sa puissance garde toujours la ressource. En un instant l'eunuque Chrysaphius tombe en disgrâce, Théodose, le prince bon mais faible meurt, l'Empire est aux mains de l'excellente princesse Pulchérie, qui, en se donnant pour époux Marcien, donne à l'Empire un grand capitaine et à l'Église un défenseur intelligent et dévoué. Le concile œcuménique, dont saint Léon avait vainement demandé à Théodose la convocation, fut immédiatement résolu par Pulchérie et Marcien, et il fut convoqué pour le 8 octobre 451 à *Chalcédoine*, dans la splendide basilique de Sainte-Euphémie. Ce grand et mémorable :

Concile de Chalcédoine (451)

compta jusqu'à six cents membres, et fut présidé par cinq légats du Saint-Siège. Dès la première session, sur l'ordre des légats, l'orgueilleux Dioscore passa des bancs des Pères à celui des accusés. A la deuxième, la fameuse lettre de saint Léon à Flavien, fut lue, et suscita, au milieu des acclamations d'admiration et de joie, cette grande parole qui restera comme le plus magnifique témoignage de la croyance des siècles à l'infailibilité du Siège apostolique : *Petrus per Leonem ita locutus est*, « C'est Pierre qui a ainsi parlé par la bouche de Léon. » Dioscore dépouillé de la charge épiscopale fut exilé en Paphlagonie, et le féroce Barsumas, l'un des fanatiques bourreaux des défenseurs de la foi, s'en alla continuer en Perse une vie de brigand. Après la

sixième session le saint concile ne s'occupa plus que des dispositions disciplinaires. De vives dissensions de préséance entre plusieurs grands sièges orientaux furent heureusement terminées. Jérusalem fut érigée en patriarcat avec juridiction sur les trois Palestines. Antioche présida aux deux Phénicies (1). Le concile de Chalcédoine, sans s'occuper des écrits de Théodoret et d'Ibas, exigea d'eux une profession de foi contre Nestorius qu'ils firent sans hésiter.

Ainsi s'acheva dans le quatrième concile œcuménique la définition du grand dogme de l'Homme-Dieu. Saint Léon envoie la formule de la vérité catholique, le concile la reçoit, la lit, l'acclame, la copie. « Jésus-Christ, disait le pape, c'est un enfant dans l'anéantissement de la crèche, c'est aussi l'Éternel dans les splendeurs des cieux. Hérode le veut faire mourir, les Mages le cherchent et l'adorent. Comme un pécheur il reçoit le baptême de Jean, l'Éternel à la même heure le proclame *son Fils bien-aimé*. Comme homme il est tenté par le démon, comme Dieu il est servi par les anges. Comme homme il éprouve la faim, la soif et la lassitude, comme Dieu il commande aux flots et avec cinq pains il rassasie cinq mille personnes. C'est l'œuvre d'une nature différente et de pleurer un ami et de le ressusciter, d'expirer sur une croix et de mettre en deuil le soleil et toute la nature. » Après le pape, le concile définit : « Nous déclarons, conformément à la doctrine des Pères, qu'on doit reconnaître un seul et même Jésus-Christ, parfait dans son humanité et dans sa divinité, le même vraiment Dieu et vraiment homme, c'est-à-dire ayant une âme et un corps; le même tout ensemble consubstantiel au Père

(1) Quant aux prétentions du siège de Constantinople à devenir le *second siège après celui de Rome*, sans doute dans la session quinzième le concile en exprima le vœu, en fit même la demande, à laquelle se joignirent les instances de Marcien, mais saint Léon demeura ferme et cassa tout ce qui avait été proposé et décidé sur cette question. (Ep. 104, 105.)

selon la divinité, à nous selon l'humanité; engendré du Père avant tous les siècles selon la divinité; né dans le temps de la Vierge Marie, Mère de Dieu, selon l'humanité; enfin un seul et même Jésus-Christ, Fils unique, en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation, chacune d'elles demeurant distincte et conservant ses propriétés, quoique par leur union elles ne forment qu'une seule personne ou hypostase, en sorte que Jésus-Christ n'est pas divisé ou séparé en deux personnes, mais il est un même Fils unique, Notre Seigneur. »

VII. Les erreurs où l'Orient achève de se débattre et de mourir. La lettre de saint Léon et les décisions dogmatiques du concile œcuménique de Chalcédoine eussent pu sauver l'Orient en y ramenant l'unité de foi et la paix : l'esprit de contention et de chicane, la fureur de discuter des matières religieuses sans règle et sans frein qui avait envahi les couvents et perverti les moines, la faiblesse maladroite des empereurs, l'audace des ambitieux qui trouvaient dans l'hérésie des chemins à l'élévation et à la fortune, toutes ces causes réunies empêchèrent la foi de Chalcédoine d'obtenir en Orient la soumission humble et paisible que de suite lui avait accordée l'Occident.

1. De nouveaux partis se formèrent sous le nom de *monophysites*, qui trouvèrent le moyen d'anathématiser à la fois Eutychès et le concile de Chalcédoine, et remplacèrent une absurdité par une autre. Eutychès prétendait que la nature humaine était en Jésus-Christ entièrement absorbée par la nature divine et il faisait Dieu souffrir et mourir : les *monophysites*, tout en repoussant l'*absorption*, ne voulaient en Jésus-Christ qu'une nature comme il n'y avait qu'une Personne. C'était l'incompréhensible ou plutôt

l'absurde : mais qui ignore que l'erreur préfère toujours l'absurde au mystère ? D'ailleurs le fond dogmatique importait peu à ces hommes et ne leur servait qu'à entretenir les troubles au profit de leur ambition. Ces troubles auxquels se mêlent des révolutions de palais prennent un aspect hideux. Acteurs et drames, tout devient écœurant, tout sent le Bas-Empire, une odeur de cadavre s'exhale désormais de ce triste Orient, qui, à demi dévoré par les Barbares, ne s'agit plus que dans de misérables débats d'hérésie. Le chef des monophysites, Théodose, est par violence porté sur le siège de Jérusalem, d'où on le chasse quelque temps après (452). Le dernier des hommes, un misérable nommé par dérision Timothée le Chat, envahit à main armée le siège d'Alexandrie, d'où le chasse l'empereur Léon, où le rétablit l'usurpateur Basiliscus. A Antioche un autre misérable, Pierre le Foulon, déshonore, grâce à l'appui de Zénon, le siège de saint Marc et la cité qu'illustra Chrysostôme. Chassé peu après par le même empereur Zénon, il est rétabli par Basiliscus. C'est ce Basiliscus qui faisait anathématiser la lettre de saint Léon et le concile de Chalcédoine. — Quand Zénon recouvra la pourpre impériale, il se mêla plus ardemment que jamais aux luttes théologiques et acheva de tout brouiller. Son *Hénotique* ou « projet d'union » qui, sans donner satisfaction aux monophysites, blessait les catholiques en infirmant vaguement l'autorité du concile de Chalcédoine, fut universellement repoussé. Les monophysites abandonnèrent leurs chefs qui avaient tous, en prélats courtisans, souscrit l'Hénotique, ce qui fit donner à l'hérésie le nom d'*acéphale*.

Mais un déchirement bien autrement grave est celui qui commence à séparer l'Orient d'avec l'Occident par un schisme de 35 ans. Les papes tenaient ferme pour la foi de Chalcédoine tandis que la cour de Bysance ne donnait les sièges épiscopaux qu'aux évêques qui souscrivaient l'Héno-

tique de Zénon. L'extinction de ce malheureux schisme, qui ne fit qu'inaugurer tous les autres, n'eut lieu qu'en 627 sous l'empereur Justin I et le pape Hormisdas.

Quant aux monophysites, il allèrent se divisant en des sectes extravagantes, les *Sévériens* qui rendaient la divinité passible et corruptible, les *Julianistes* qui enlevaient à Jésus-Christ la réalité de ses souffrances, enfin les plus fous de tous, les *Nicobites*, qui niaient en Jésus-Christ toute différence entre le divin et l'humain. L'empereur Justinien, zélé pour le concile de Chalcédoine, mais desservi par sa manie théologique et souvent trompé par sa femme Théodora, ardente monophysite, essaya de ramener la paix et ne fit que fomentér d'irréremédiables discordes. Grâce à l'influence de Théodora, des évêques monophysites se succédaient sur le siège de Constantinople, et plus la cour intervenait dans les affaires religieuses plus la position de l'hérésie se consolidait.

2. Bientôt, aux précédentes querelles s'ajouta l'ardente lutte de l'*Origénisme*. Au point où nous en sommes de l'histoire, c'est une reprise de l'Origénisme que nous rencontrons : déjà la lutte avait éclaté auparavant, et pour être complet, nous devons rétrograder un instant.

Origène, ainsi que nous l'avons vu, n'était pas sans donner prise à l'accusation. Plusieurs points de sa doctrine étaient dangereux et hardis, d'autres positivement erronés ; mais il eût fallu tenir compte de trois choses : de ses intentions toujours droites, de ses rétractations et rectifications, des interpolations faites par les hérétiques à ses œuvres. A une époque de calme, cette justice lui eût été rendue : dans le siècle d'effervescence religieuse où il vécut, ce bénéfice des circonstances atténuantes lui fut refusé. Au commencement du iv^e siècle, Méthodius avait attaqué Origène, Pamphile l'avait ardemment défendu. La lutte in-

interrompue par l'Arianisme reprit après, avec une vivacité nouvelle, dans l'Égypte et la Palestine, entre les moines adversaires et amis du grand docteur. Saint Jérôme et Rufin défenseurs d'Origène, Epiphane son accusateur, entrèrent en lice, et la lutte s'échauffa d'une manière éminemment regrettable quand Epiphane eut accusé d'origénisme Jean de Jérusalem. Rufin, l'ancien ami de saint Jérôme, envenima tout de son côté en insinuant traîtreusement que celui-ci admirait et soutenait sans réserve la doctrine d'Origène. Ces acrimonieux démêlés forcèrent le pape Anastase en 400 à condamner les erreurs d'Origène. Théophile d'Alexandrie porta le désordre à son comble, quand, se tournant contre Origène, il fit cause commune avec les grossiers moines anthropomorphistes et persécuta les autres, surtout quatre religieux renommés pour leur savoir et qu'on appelait les *grands frères*. Bientôt la cour se mêla à la question, et comme toujours, pour l'envenimer. Saint Jean Chrysostôme, auprès duquel les victimes de Théophile cherchaient refuge, ayant dû tonner contre les désordres de la cour et les passions de l'impératrice Eudoxie, Théophile tourna à son profit le ressentiment impérial; l'illustre docteur fut accusé d'origénisme, vit s'élever contre lui, même cet Epiphane qui l'aimait et le vénérail, et subit une condamnation ignominieuse au conciliabule du *Chêne* que présidait le vindicatif et astucieux Théophile. Saint Chrysostôme en ayant appelé au pape Jules I, fut pleinement absous, mais Arcadius et toute la cour lui avaient voué une haine implacable; il fut de nouveau accusé, condamné, exilé, et mourut des rigueurs de l'exil et des mauvais traitements de ses bourreaux (407). La question de l'Origénisme s'assoupit quelque peu, mais pour reprendre après avec une violence nouvelle et sans frein.

3. L'incendie, à peu près éteint en 407, reprit en 530

avec fureur, au milieu des couvents de la Palestine. Quelques moines remuants et ambitieux jetèrent certaines propositions d'Origène comme un brandon de discorde au milieu des solitudes monastiques. Bientôt ce fut un ébranlement et un tumulte général. Justinien, ravi de pouvoir faire de nouveau le théologien dans l'Église, lança des condamnations contre Origène, qui irritèrent et jetèrent de nouveau le trouble en Orient.

A la question de l'Origénisme un intrigant persuada à l'empereur de joindre la question nestorienne : c'était là selon lui un moyen infaillible d'opérer la fusion entre les monophysites et les catholiques ; condamner Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas, appelés *τρία κεφάλαια*, *les trois chapitres*, c'était faire cesser les discordes qui dévoraient l'Église orientale et y ramener infailliblement la paix. Justinien publia inconsidérément un *édit théologique* contre *les trois chapitres*, édit qu'il imposa par violence et dont il voulut faire pour tous une règle de foi. Le pape régnant était alors *Vigile* que nous allons voir mêlé à ces tristes et dangereuses questions. Elu au Siège apostolique par l'intervention de l'impératrice Théodora qui comptait en faire un pape complaisant et tolérant à l'erreur (1), *Vigile* eut ce malheur d'être élevé par une telle main à un trône que *Silvère* ne laissait pas encore vacant. Mais peu après, *Silvère* emprisonné, exilé, abreuvé d'amertumes, brisé de mauvais traitements à l'instigation de Théodora, mourut, ou peut-être même fut assassiné (538). *Vigile* alors fut reconnu par toute l'Église comme le seul vrai pape. Quant aux espérances que la cour avait fondées sur sa vé-

(1) Ce fait que *Vigile*, encore diacre de Rome aurait promis à Théodora d'être complaisant à ses vues, est, il est vrai, soutenu par de nombreuses et fortes autorités. D'autres aussi nombreuses et aussi solides refusent absolument d'y croire comme non suffisamment prouvé. — Cette question a été solidement traitée dans E. Dumont : *La papauté*.

nalité ou sa faiblesse, elles furent aussitôt et complètement trompées. Vigile se prononça avec une force inébranlable contre l'hérésie et se montra prêt à tout souffrir plutôt que de servir Bysance dans ses projets et ses entreprises hérétiques (1). Il refusa de remettre sur son siège l'évêque hérétique Anthyme, il refusa d'infirmier les décrets dogmatiques de Chalcédoine, il condamna expressément les acéphales, mais dans un *judicatum* publié en 548, il ne fit pas difficulté de condamner les *trois chapitres* que n'avait pas condamnés le concile de Chalcédoine. Si ce concile ne les avait pas condamnés, ce n'est pas qu'ils ne fussent condamnables, c'est que cette cause fut écartée pour d'autres matières plus urgentes. D'ailleurs en condamnant les *trois chapitres* Vigile avait soin de réserver pleinement le respect dû aux décrets de Chalcédoine (2). Les Occidentaux n'en furent pas moins inquiets et se tournèrent contre le pape. — Comme tout s'envenimait et se hérissait de difficultés de toutes sortes, Vigile et Justinien recoururent à un nouveau concile universel (le deuxième) de :

Constantinople (550).

Plus la cour devenait tyrannique plus Vigile restait fort. Déjà il avait repoussé les sollicitations de l'empereur et bravé ses menaces en disant : « Vous pouvez faire violence à ma personne, mais quant à Pierre vous ne le violenterez pas. »

Mais l'incertitude et l'indécision, si elles n'étaient pas dans

(1) Une accusation aussi grave qu'elle est gratuite et dénuée de preuves solides est ici formulée contre Vigile. Sur la foi de quelques historiens et chroniqueurs hostiles au pape et pleins de haine, on a prétendu qu'en même temps que Vigile soutenait à Rome vaillamment l'orthodoxie, il entretenait avec la cour de Bysance une correspondance toute favorable aux vues hérétiques de Théodora. Rien n'est prouvé dans cette accusation, et la conduite entière du pape Vigile la dément.

(2) « ... Salva tamen reverentia Synodi Chalsedonensis. »

l'âme du pape, étaient dans la situation et faisait tout le fond de cette question des *trois chapitres* si malheureusement soulevée par les manies théologiques de Justinien. Le pour et le contre s'offrait de tous côtés dans cette déplorable affaire. Les écrits de Théodore de Mopsueste, de Théodoret de Cyr et d'Ibas donnaient certainement prise à la condamnation; d'autre part, le concile de Chalcédoine avait, pour ces trois auteurs, écarté la question de *personnes* (1). Vigile pouvait les condamner : mais n'était-ce pas revenir sur une chose jugée, et par là toucher à un concile? Était-ce prudent? L'Occident manifestait en cela de l'opposition à Vigile (2). D'autre part, l'empereur menaçait de tout compromettre, et faisait courir à l'Église le plus grand danger. Cette situation compliquée et difficile n'explique que trop bien les atermoiements et les changements du pape Vigile que l'on met gratuitement sur le compte de sa faiblesse, et qu'il ne faut attribuer qu'à l'anxiété même de la question. — La sanglante persécution que Vigile subit à Constantinople, quand, l'ouverture du concile traînant en longueur, Justinien prit les devants, publia un édit contre les *trois chapitres* et fut énergiquement réprimé par le pape, montre assez que si Vigile tergiversait dans les questions libres où le tact seul et la prudence faisaient loi, il ne connut jamais les lâches défaillances qui trahissent l'orthodoxie. Après des traitements indignes qui faillirent lui coûter la vie, Vigile rendu à la liberté permit, à Constantinople, l'ouverture du

(1) Le saint Concile avait, sans protestation, entendu Théodore de Mopsueste et il avait reçu dans sa communion Théodoret et Ibas; toutes choses qui parlaient en faveur d'eux trois, mais n'excluaient nullement les quelques erreurs possibles dans leurs écrits.

(2) Les évêques d'Afrique élevèrent plus que tous les autres d'excessives réclamations, Pontien, Victor de Tunone, Facundus d'Hermiane. Deux diacres de Carthage, Ferrandus et Liberat, écrivirent pour la défense du Concile de Chalcédoine.

cinquième concile œcuménique, le deuxième de Constantinople. Ce concile, exclusivement composé d'évêques orientaux, ne devint concile véritable et général que par la confirmation de Vigile, qui fit cesser les divergences qui, à la quatrième, cinquième et sixième session avaient existé entre lui et les évêques : les évêques condamnant sans restriction de personnes les trois chapitres, Vigile ne consentant à condamner que les écrits erronés des trois auteurs. Ces divisions jetèrent des ombres et des inquiétudes en Occident, le cinquième concile n'y fut reçu qu'après les efforts de plusieurs papes, en particulier de saint Grégoire le Grand (1).

Ce concile de Constantinople qui avait eu pour premier but d'éteindre les troubles suscités par les acéphales et de réconcilier les monophysites avec les catholiques manqua ce but. La secte des hérétiques se constitua plus fortement que jamais en Égypte, où, sous le nom de *Coptes*, elle établit une contre-église, et se donna un patriarche « soi-disant catholique. » Les monophysites favorisés par les Perses en

(1) « Tourmenté pendant sa vie, Vigile n'a cessé de l'être après sa mort. On l'a surtout accusé d'inconstance, mais injustement. Il n'était question à Constantinople d'aucun point de foi à décider, mais seulement de prononcer sur des écrits erronés, que leurs auteurs avaient rétractés eux-mêmes, au moins implicitement, par une profession de foi catholique. Convenait-il de les condamner formellement? Non, en certaines circonstances, telles que celles où se trouvaient les Pères de Chalcédoine; oui, en d'autres temps. Toute la question pour Vigile revient donc à demander si les circonstances où il se trouvait demandaient de lui cette condamnation? Or, il est évident que la réponse est également oui ou non : oui, pour ménager les Orientaux et éviter le schisme; non, pour ménager les Occidentaux et éviter le schisme encore. On comprend maintenant comment l'homme qui tenait en quelque sorte en sa main la paix du monde catholique, et se trouvait placé dans une si cruelle alternative, ait varié dans ses déterminations au milieu des mille incidents qui devaient les influencer. Du reste, Vigile montra une fermeté et un courage qui en eussent fait un grand homme dans l'histoire, si ses souffrances n'avaient pas été une éclatante expiation. » (L'abbé Blanc.)

haine des Romains s'étendirent dans une grande partie de l'Orient, et dans certaines contrées prirent, d'un fanatique apôtre de leur hérésie nommé Jacob Bordai, le nom de *Jacobites*.

4. Les interventions misérables de Justinien et de Justin II dans les affaires religieuses, furent imitées avec la même ardeur maladroite et la même stérilité par l'empereur Héraclius. Des évêques, comme l'Orient les comptait en si grand nombre, hommes légers de doctrine et toujours partisans des habiletés humaines et des compromis, lui persuadèrent d'adopter une formule neutre, capable de satisfaire à la fois monophysites et catholiques : par exemple on dirait : *Il y a en Jésus-Christ deux natures, mais une seule opération*. C'était redire avec Eutychès que la volonté humaine, fondue et anéantie dans la volonté divine, n'a plus d'action propre ; c'était nier dans le Christ deux natures distinctes en en niant les deux distinctes opérations. Héraclius, s'érigeant comme ses prédécesseurs en arbitre de la foi, défendit qu'on parlât davantage de *deux opérations en Jésus-Christ*. La cour trouvait pour la servir de rusés prélats habitués à la fourberie, aptes au mensonge, et ne reculant pas devant des falsifications de textes et des faux en écriture : c'étaient Sergius de Constantinople, Cyrus d'Alexandrie, Macaire d'Antioche. Tronquant un texte de saint Denys l'Aréopagite qui avait dit : « Jésus-Christ n'a fait ni les actions divines en Dieu ni les actions humaines en homme, mais en Dieu fait homme, nous faisant apparaître *une certaine opération nouvelle* qu'on peut appeler *théandrique* ; » supprimant les mots explicatifs : « nous faisant apparaître une certaine et nouvelle, » ils firent dire crûment à saint Denys qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'*une seule opération théandrique*. Cette formule pouvait trop bien se prêter au sens de l'Eutychianisme pour que les

acéphales ne l'acceptassent pas. Ils l'acceptèrent, et les évêques orientaux écrivirent au pape Honorius une lettre entortillée, où ils lui apprenaient avec une effusion de joie que la réconciliation si longtemps désirée était enfin accomplie entre les monophysites, eutychianistes, acéphales et les catholiques. Sergius ajoutait que puisque les deux expressions de *une opération* et de *deux opérations* causaient toutes les divisions, ils les remplaçaient par une formule parfaitement orthodoxe : *Un seul et même Jésus-Christ opérant à la fois les choses divines et les choses humaines*. — Cette formule exprimait assurément bien le dogme catholique, mais la fourberie grecque comptait en abuser et la rendre eutychienne.

Honorius sans se méfier d'aucune ruse, l'accepta, félicita Sergius et les Orientaux, et permit la formule suivante : *Jésus-Christ est une seule Personne qui opère à la fois par la divinité et par l'humanité*. L'orthodoxie du pape Honorius était aussi parfaite que sa conduite était sage et douce : le venin oriental empoisonna tout. Sergius, afin d'empêcher saint Sophrone de Jérusalem de dénoncer sa ruse, l'avait prévenu en insinuant dans sa lettre à Honorius que *certain*s Orientaux enseignaient en Jésus-Christ deux volontés *contraires*, et qu'un danger très grave commençait à poindre de ce côté. C'est à cela qu'Honorius répondit dans sa lettre à Sergius qu'on devait se contenter de dire qu'en Jésus-Christ une même Personne accomplissait à la fois les actions divines et les actions humaines. Quand Honorius parle d'une volonté en Jésus-Christ, il l'entend de l'Humanité sainte en laquelle ne se trouvent pas, comme en l'homme déchu, deux vouloirs opposés (1). *Decessor meus*, dit

(1) N'oublions pas de plus que les plus fortes autorités soutiennent l'altération ou même la supposition des lettres d'Honorius alléguées en faveur du *Monothélisme*. Ces lettres n'apparaissent que neuf ans après, et sont produites par Pyrrhus, autorité éminemment suspecte. Durant toute l'affaire du Monothélisme ces lettres sont passées sous silence. Pouvait-il en être ainsi,

Jean IV, *docens de mysterio incarnationis Christi dicebat in eo non fuisse, sicut in nobis peccatoribus, mentis et carnis contrarias voluntates*. Qu'on reproche à Honorius d'avoir trop peu connu les perfidies grecques, de s'en être trop peu méfié, d'avoir trop vite, sans un examen assez approfondi de l'affaire, donné, non pas une constitution dogmatique, mais une simple règle de conduite; que sa charité ait trop entrepris sur sa fermeté et sa vigilance : soit (1). Seulement qu'on n'oublie pas qu'à toutes sortes d'égards, pour des raisons absolument invincibles, il est impossible de faire de lui un pape qui ait erré dans les enseignements de la foi. Peut-être fut-ce un tort d'avoir imposé silence aux justes et nécessaires réclamations des défenseurs de la foi, qui, placés en face des monothélites, étaient au fait de leurs perfidies et dévoilaient leurs projets (2).

si elles eussent favorisé Sergius, les empereurs Héraclius et Constant et tout le parti monothélite? — Les critiques les plus sérieux retrouvent visibles et palpables les traces d'interpolations. — Les falsifications des actes des conciles, des lettres des papes, des écrits des Pères, étaient des pratiques familières aux Grecs. Anastase écrit d'eux : « Ajouter ou ôter aux actes des conciles sont des entreprises ordinaires aux Grecs. » — Honorius ne cessa de jouir de son temps d'une haute réputation de doctrine et de sainteté. — Enfin le concile de Latran sous Martin I en 649 et celui de Rome sous Agathon en 680 qui condamnent si expressément le Monothélisme ne font aucune mention d'Honorius.

(1) Et encore n'oublions pas que saint Agathon, tout voisin des événements et parfaitement à même d'être renseigné, n'admet nullement cette solution, mais affirme (saint Agath., *Épist. I, Patr. Lat.*, t. LXXXVII, col. 1172) qu'Honorius a complètement dans cette affaire rempli les devoirs de sa charge.

(2) Bossuet se contredit absolument dans deux passages où il juge le fait d'Honorius. Dans la *Défense de la Déclarat.*, il ose soutenir le cas d'hérésie dans Honorius; il parle tout autrement dans son *Hist. universel.* — La Luzerne, dans son *Apologie des quatre art.*, n'admet nullement qu'Honorius ait pu enseigner l'hérésie.

Consulter, sur ce point d'histoire, un travail de MM. Loth et Weil : *La cause d'Honorius, Documents originaux.* — Un autre de M. H. Colombier, *La condamnation d'Honorius et l'infaillibil. du Pape. Études religieuses*, mars 1870, p. 374.

Après avoir trompé le pape, les Orientaux circonvinrent les empereurs, et jusqu'au vi^e concile œcuménique nous assistons à des scènes dont la violence le dispute à la bassesse et à l'iniquité. Sergius fait publier par Héraclius, un an après la mort du pape Honorius, une *Ecthèse* ou exposition de la foi toute favorable au Monothélisme. Le pape *Séverin*, successeur d'Honorius, condamne l'Ecthèse qu'Héraclius est forcé de désavouer. C'est alors que pour se venger de la papauté, Pyrrhus fabrique, mutile, interpole, falsifie des lettres dont l'effet doit être de faire passer Honorius pour un pape monothélite. Ces fourberies ne réussissant pas encore assez au gré des hérétiques, l'empereur Constant publie son *Type* ou formulaire de foi, qui impose le silence absolu aux défenseurs de la doctrine orthodoxe. La Papauté résiste à toutes les violences comme elle déjoue toutes les fourberies. Après le pape *Séverin* qui condamne l'Ecthèse, son successeur *Martin I*, frappe le *Type*, irrite la cour, et, arraché de Rome, accablé à Constantinople de traitements atroces, meurt martyr pour la cause de l'orthodoxie (655).

Enfin après cinquante années de ruses, de violences, de crimes, le Monothélisme fut frappé au sixième concile œcuménique, celui de :

Constantinople (680).

Ce concile fut convoqué par le pape Agathon et l'empereur Constantin Pogonat. Les dix-huit premières sessions seules de ce concile, ouvert dans un palais de Constantinople nommé *Trullus* ou le Dôme, furent présidées par les légats d'Agathon et sont canoniques, les autres devinrent acéphales. Dans les sessions régulières et canoniques du vi^e concile œcuménique de Constantinople l'autorité infaillible du pape fut comme toujours solennellement proclamée : « C'est Pierre qui a parlé par Agathon. »

Mais l'étude de cette histoire religieuse du Bas-Empire n'en reste pas moins un véritable martyre pour l'historien. Telle est l'impudence grecque, telle est, dans cette société bysantine, l'habitude, le *naturel* de la falsification; si continuellement on surprend ces hommes misérables en flagrant délit de suppression, de supposition, de fabrication, d'altération de pièces publiques et privées, qu'on ne marche plus que sur un sol incertain, ou comme le voyageur dans une forêt infestée de détrousseurs (1). — Dans la treizième session, les Pères anathématisent et rejettent de l'Église les monothélites Théodore de Pharan, Sergius, Pyrrhus, Paul de Constantinople. Rien de mieux : mais les Pères ajoutent : Nous croyons devoir aussi proscrire et anathématiser de Rome, parce que nous avons remarqué dans sa lettre qu'il s'est conformé en tout aux vues de Sergius. » Dans la seizième session l'anathème est plus formel encore : *Honorio hæretico anathema!* On s'est donné bien des efforts pour

(1) Nous serions infini si nous voulions citer toutes ces fraudes : quelques-unes feront juger du reste. — En 347 les évêques orientaux hérétiques fabriquent de faux actes de *Sardique*, et cela avec un tel succès que saint Augustin rejeta quelque temps le vrai concile trompé par les actes du faux. — Pendant le concile d'Ariminum (359) les ariens fabriquent de faux actes à Nicée (en Bithynie) qu'ils font circuler comme les canons dogmatiques du concile œcuménique de *Nicée*. — Les lettres privées étaient continuellement fabriquées, et ce moyen déloyal dont saint Paul se plaignait déjà et accusait les hérétiques, servit aux Grecs pour jeter la confusion, faire suspecter les docteurs orthodoxes, entraîner les faibles et les simples. Cette arme est employée en 352 pour perdre plus sûrement Athanase. — Pour perdre Constance, Julien l'Apostat fabriqua toute une correspondance qu'il lui attribua et qui devait le rendre odieux à l'Empire. « L'Industrie du *faux*, dit E. Dumont, était très commune au temps du vi^e concile. Celui qui en a falsifié les actes serait un certain Théodore, évêque de Constantinople, ligué avec Macarios d'Antioche pour le Monothélisme, et déposé par ordre de l'empereur Constantin IV entre la convocation et la réunion de l'assemblée. Agathon avait demandé la condamnation de tous deux. Détail curieux : dans les actes falsifiés, la condamnation de Macarios apparaît, mais de celle de Théodore pas un mot. Le faussaire effaça tout ce qui dans cet endroit le regardait directement. »

montrer la distinction que le concile met entre Sergius et Honorius, pour établir que les mots *hæresis* et *hæreticus* se prêtaient à cette époque à un sens plus large et moins strict qu'à présent, etc. : ces efforts sont louables, mais ils nous semblent bien superflus. S'il est un fait prouvé en histoire, c'est assurément bien le crime continuellement commis durant cette triste époque par les Grecs, des falsifications des actes publics comme des écritures privées. Des savants de premier ordre affirment positivement la falsification de ces endroits des actes du vi^e concile : Bellarmin, Baronius, Pighius, Calleo, Roncaglia, Turrécrémata, etc. Saint Théophane, auteur grec qui écrit longuement l'histoire du Monothélisme, ne dit pas un mot de cette condamnation. Paul diacre et Anastase ne semblent pas même la supposer. Voici bien mieux : le pape Agathon dans une lettre lue à la sixième session, dit expressément que « l'Eglise de Rome est restée entièrement pure de toute erreur, que nul de ses prédécesseurs n'a été entaché d'hérésie. On lit cela sans réclamation dans un concile qui condamne un pape comme hérétique ! Quand l'empereur envoya au pape Léon II la relation qu'il copie sur les actes mêmes du concile, il ne dit pas un mot de la condamnation d'Honorius : il ne la connaissait donc pas : et saint Léon II autorise la condamnation d'un pape, sans qu'elle lui ait même été signifiée ! Dans un concile de Tolède réuni en 684 dans le but unique d'adhérer au vi^e concile œcuménique, pas un mot, pas une allusion au fait d'Honorius. N'ayons garde non plus d'oublier que les quatre lettres de saint Léon II où se retrouve le souvenir de cette condamnation sont manifestement et de l'aveu des critiques sérieux des pièces fabriquées. Nous le répétons, rien n'est moins établi que l'authenticité de la condamnation d'Honorius par le vi^e concile œcuménique (1).

(1) Le sixième concile œcuménique rencontra de telles oppositions qu'on

Nous devons arrêter ici la triste histoire du Bysantinisme pour ne pas dépasser nos limites. Quand nous jetterons de nouveau les yeux sur l'Église d'Orient, ce sera pour y considérer de nouveaux déchirements, et nous attrister devant de nouvelles et irrémédiables ruines : *Statuta desolatio*. — Mais retournons en arrière, et, au lieu du lamentable et honteux spectacle que nous ont offert le Bas-Empire, ses moines fanatisés et ses tristes évêques, contemplons de pures et éclatantes gloires : les Pères de l'Église.

tint un second synode *in trullo*, ou *quini-septe*. Ce synode où les Latins ne furent pas appelés et où les apocrisiaires du pape ne souscrivirent pas ou souscrivirent sans mandat, déplut en Occident et dans sa tenue générale et dans plusieurs de ses canons disciplinaires. Le treizième permet aux prêtres, diacres et sous-diacres mariés avant leur ordination de cohabiter avec leurs femmes. Le pape Sergius, en dépit des menaces et des violences de Justinien, refusa constamment de confirmer le concile *in trullo* qui est resté le code disciplinaire des Grecs.

ONZIÈME LEÇON.

LE GRAND SIÈCLE DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

I. Étude générale. Avant d'étudier en détail tant de splendeurs, arrêtons-nous un instant à distance et jetons sur l'ensemble de ce merveilleux siècle un rapide regard.

1. Ce iv^e siècle est providentiel comme l'ont été les trois siècles de persécution qui le précèdent. Là il fallait le témoignage du sang, le déploiement d'une force que le monde ne connaissait pas et ne pouvait même soupçonner : Dieu devait « se faire admirable au milieu de ses saints, » « dans la mort précieuse de ses saints. » Mais après le solennel témoignage du sang qui donna au credo catholique pour toute la durée des siècles une inébranlable force de persuasion (1), il fallut la lumière qui rend compte, la leçon qui explique, le génie qui élève. Alors au premier temps de la paix de l'Église, apparut la magnifique armée des docteurs. Jamais à aucune époque, l'esprit humain ne fut illustré ni par un tel nombre, ni par une si prodigieuse élévation. La Grèce et Rome produisirent le long des siècles de beaux et brillants génies, loin de nous d'y contredire : mais que l'on compare, qu'on juge entre ces génies du Pa-

(1) On connaît le mot de Pascal : « J'aime les témoins qui se font tuer. »

ganisme et les nôtres sous le triple rapport de la *profondeur*, de la *variété*, de la *beauté*.

Les grands écrivains du Paganisme écrivaient avec des plumes d'or de pauvres et incertaines idées. Leur morale chancelle, leur philosophie est une philosophie d'enfant, à peine soulèvent-ils les grands problèmes, bien loin de les résoudre. Leur théologie est incohérente comme les rêves du malade, jamais chez eux l'esprit n'est à l'aise, on sent que la vérité manque et que la lumière fait défaut. Ils *disent* admirablement bien; ils *pensent* pitoyablement mal. Étudiez nos grands docteurs : quel abîme franchi ! quel magnifique ensemble de vérités conquises ! Comme nous voici en pleine lumière, pénétrant sans hésitation, sans incertitude, au cœur des plus obscurs et des plus effrayants mystères ! Tout est étudié, scruté, discuté, éclairci des formidables questions de Dieu, de l'homme, de la destinée. Là où Platon balbutie Chrysostôme affirme, Augustin creuse, Ephrem fait entendre la voix de la vérité, pleine d'émotion et de tré-saillissement. Quels tâtonnements misérables dans la pensée du païen ! Quelle assurance magnifique dans les leçons de nos docteurs ! — Quelle variété aussi ! Le génie païen, enfermé dans l'étroite prison de ses doutes, de ses ignorances et de ses négations, y étouffe, faute d'air : le génie chrétien s'épanouit en pleine immensité. De là dans la littérature païenne cette monotonie désespérante, ce peu d'idées, cette pénurie de ressources, ces vues courtes et perpétuellement les mêmes, de là cette nécessité de dépenser dans le fini de la surface les plus splendides trésors du génie, et d'user les plus riches natures à polir des riens. Dans les Pères de l'Église, la variété des matières, du ton, de la forme, accompagne constamment la solidité et la profondeur. Nos docteurs sont tout à la fois théologiens, philosophes, historiens, orateurs, poètes. Leurs œuvres renferment tous les genres de littérature, toutes les splendeurs du vrai et du

beau. Pendant qu'Augustin creuse intrépidement les plus profonds problèmes, ou que Chrysostôme passionne les foules et les fait bondir sous l'aiguillon de sa parole, Grégoire de Nazianze se livre, solitaire et rêveur, aux calmes et douces contemplations de la vérité, Jérôme fait retentir le désert des plaintes, vraies pour la première fois, de la nature humaine déchue et douloureuse, Ephrem chante dans une inimitable langue les grandes et formidables histoires de l'avenir que le monde vient d'apprendre de la bouche même de Dieu. — Pour beaucoup d'esprits prévenus exalter nos Pères de l'Église sous le rapport de la *beauté* est un paradoxe. Rien pourtant n'est plus victorieusement vrai. Quand nous aurons accordé que les Pères latins, venus trop tard, dans un siècle de décadence littéraire, ont payé quelque tribut aux vices de la forme et au mauvais goût de l'époque, quand nous aurons avoué que les Pères grecs, bien que très supérieurs en beauté et en perfection de la forme, ont eu une vie trop militante et trop tumultueuse pour donner à leur œuvre le dernier fini : ces réserves faites nous pourrions défier le littérateur le plus exigeant de trouver, en aucun siècle, dans aucune société, autant de magnificences et de suavités réunies. L'âme refaite, le cœur rajeuni, le génie épuré et fortifié au contact de la foi, poussèrent des fleurs que le Paganisme ne pouvait même soupçonner. Les grandes pensées, les sentiments magnanimes, la logique pressée et incisive, le tressaillement des grandes âmes, tout ce qui constitue la richesse du fond et de la matière trouvèrent pour les exprimer une langue à la fois puissante et douce, véhémence et suave, des tours neufs et gracieux, des manières pathétiques, des formes candides et printanières que le renouvellement divin des intelligences et des cœurs pouvait seul mettre au jour (1).

(1) On pourra lire un ouvrage de Villemin, *les Pères du IV^e siècle*. — Ouvrage assez superficiel et dont plusieurs jugements sont à récuser.

2. Et là n'est encore que le côté le plus superficiel de la question. Si le iv^e siècle, le *grand siècle des Pères de l'Eglise*, est un siècle providentiel, c'est avant tout sous le rapport de la doctrine. Les docteurs du iv^e siècle étaient placés par Dieu tout ensemble et devant leur époque et devant la postérité. Leur époque était pleine de trouble et d'obscurité. Les nuages du Paganisme n'étaient pas déchirés encore que ceux de l'hérésie s'épaississaient sur les intelligences; les dogmes de la foi si nouvellement introduits dans le monde y causaient à la fois des anxiétés douloureuses qu'il fallait calmer, des difficultés qu'il fallait aplanir, des oppositions qu'il fallait vaincre, des haines, des guerres, des attaques furieuses qu'il fallait victorieusement repousser. Tel fut le premier rôle des docteurs du iv^e siècle : ils furent suscités de Dieu comme une milice intrépide et invincible contre l'immense coalition du Paganisme et des hérésies. Dieu leur donna les deux forces qu'il leur fallait pour remplir leur grande mission : la force du caractère pour triompher de la puissance civile, la force de la science et du génie pour triompher de l'astuce et des fourberies de l'hérésie, et prêter au dogme attaqué l'inébranlable appui de leur doctrine. — Mais ces docteurs sont immortels, *defuncti adhuc loquuntur*, Dieu les a donnés à son Église comme des astres étincelants dont la lumière doit se projeter à travers tous les siècles et guider toutes les générations. Par eux tous nos dogmes ont été expliqués et défendus, l'Écriture a entr'ouvert ses profondeurs mystérieuses, nous suivons sous leur conduite une route sûre autant que large et puissante au travers des immensités de la doctrine et des abîmes du mystère. Leurs œuvres sont pour nous, après tant de siècles, l'arsenal où nous trouvons nos armes les mieux trempées, la mine d'or d'où nous extrayons nos plus inépuisables richesses. L'Ange de la théologie, le merveilleux docteur Thomas d'Aquin viendra après, qui déclarera n'avoir de lumière et de science que

celles que les Pères lui ont fournies. Notre scholastique n'est que la doctrine des Pères mise dans un ordre plus serré, et enseignée d'après des formules plus concises.

Si maintenant nous ouvrons leurs œuvres et que nous y jetions un regard d'ensemble, voici quelles différentes perspectives se découvriront à nous. Le dogme catholique fait le fond de ces écrits des Pères si nombreux et si variés. Le dogme s'y montre sur tous ses aspects, éclairé dans toutes ses obscurités et ses profondeurs, muni de toutes ses preuves, paré de toutes ses fleurs et couvert de tous ses fruits. Tout est ramené au dogme, tout part de lui comme d'un centre, tout rayonne autour de ce point fixe et invariable. La foi y a son objet, la science y cherche ses développements, la morale y trouve sa base et son point d'appui. Or jamais dans les Pères l'enseignement dogmatique ne se montre étroit ni mesquin, jamais desséché ni défléuri : les Pères ont entrevu mieux que tous les autres et mieux aussi ont exprimé la sublimité et la magnificence, la grâce et la suavité attachantes de nos vérités de foi. De là chez eux l'ampleur en même temps que l'onction et la grâce, de là cette noblesse sans raideur, cette sublimité condescendante, cette *bonne grâce* née de l'amour chrétien dont sont empreints tous leurs écrits.

Dans ces écrits la morale tient, après le dogme, la plus large part. Quel champ nouveau, quelle vaste carrière à exploiter et à parcourir ! Sans doute Socrate, Platon, Aristote avaient passé par ce champ et avaient tenté cette carrière : mais dans *ces chercheurs de ce siècle*, quelle marche maladroite ! quelle course brisée ! quels effets stériles, ou plutôt quelles chutes profondes et quels désastreux faux pas ! Eclairés d'en haut, guidés par l'Évangile, nos docteurs organisèrent l'immense pays des vertus. Ils rectifièrent les erreurs de la morale païenne, suppléèrent à ses grossiers oublis, écartèrent ses sentences impies, ses maximes déna-

turées, ils réparèrent ses mutilations sacrilèges. Le code entier de la justice fut par eux rédigé d'après l'Évangile, et l'homme apparut, nouvelle et radieuse créature, lavée de ses fanges, armée pour les luttes du bien, instruite puissamment sur la nature, l'étendue, la sanction de ses devoirs.

Une remarque précieuse pour l'intelligence des Pères est celle de la ressemblance de notre société actuelle avec la leur. Sans doute nous sommes loin de dire que notre société contemporaine est malade comme l'était leur société, toute imprégnée encore de polythéisme, toute souillée des vices que de longs siècles d'idolâtrie avaient accumulés : mais des traces saisissantes de leur décadence sont marquées sur nous : nous avons avec toute sorte de raisons nommé leur monde *le Vieux monde* : Un poète parlant du nôtre, rendant compte en sa propre ruine de la ruine commune, a dit :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux !

Nous sommes vieux d'intelligence et de cœur : tout en nous sent l'envieillesse, presque la décrépitude. A voir notre absence de principes, notre folie de jouissance, notre impuissance à rester un peuple fort, le byzantinisme de nos gouvernements, la lourde indifférence de nos foules, l'impudeur de nos incrédulités, l'incohérence, la confusion, l'extravagance des idées régnantes, des maximes qui ont cours : tout nous voue aux hontes d'un Bas-Empire, tout nous condamne aux sénilités d'un *monde trop vieux*. Lisez les Pères ; lisez Augustin ou Chrysostôme, écoutez ces grandes voix tonner contre les désordres de la société où ils vivent et qu'ils s'efforcent d'épurer : vous vous croiriez souvent en plein dix-neuvième siècle, et Bysance est trop souvent Paris.

C'est dire le soin que mettent nos docteurs du iv^e siècle

à flageller les vices, et par conséquent le parti que le moraliste peut en même temps que le théologien retirer de leurs immortels chefs-d'œuvre. — Signalons maintenant ces chefs-d'œuvre un à un.

II. Etude détaillée. Nous diviserons cette rapide analyse en deux parties, car nous y ferons rentrer 1° les Pères grecs, 2° les Pères latins.

1. La liste des premiers s'ouvre par le grand nom d'*Athanase* (1), l'invincible athlète de l'orthodoxie dans les luttes de l'Arianisme. Né en 296, élevé au diaconat en 319, puis porté au siège d'Alexandrie par les vœux unanimes du peuple et le choix du patriarche Alexandre, sa vie, par une singulière antithèse, ne fut qu'une défaite douloureuse et un éclatant triomphe ; toujours chargé des plus atroces calomnies, toujours en vénération auprès du clergé et du peuple ; cinq fois banni, cinq fois reçu par son Église ou plutôt l'Église entière avec d'incroyables témoignages de joie. A Nicée il devient la grande lumière des évêques catholiques, depuis il ne cesse plus de répandre sur le dogme attaqué l'éclat de son génie et de sa science. Dialecticien puissant, esprit subtil autant que profond, souple et vif autant que grave, en même temps qu'il déjoue les ruses de l'hérésie les plus habilement ourdies, il embrasse la vérité catholique avec force et ampleur, il rend le dogme dans des formules sobres et précises. Sa langue, toujours pure et élégante, est remarquable surtout par sa noblesse, son élévation, sa dignité soutenue. Comme son génie embrassait la

(1) La meilleure édition de ses œuvres est celle de Montfaucon, 3 vol. in-fol. Paris, 1698. — On les trouve dans Migne, *Patr. græc.*, t. XXV-XVIII. — Voir Voigt.

vérité catholique toute entière, sa plume en a exposé et défendu les différentes parties. « Il prouve l'existence de Dieu, la création du monde et la Providence dans ses livres contre les Gentils. Il établit la trinité des trois Personnes divines et l'unité de nature et de substance presque dans tous ses ouvrages. Il parle admirablement de la chute du premier homme, des peines du péché, de la nécessité et des effets de l'Incarnation du Fils de Dieu (1). » Ce grand mystère est le continuel objet de sa prédication et de ses luttes. Il en défend toutes les parties différentes contre les hérésies multiples qui s'acharnent à le mutiler. Dans Athanase encore nous trouvons nettement exposés et définis la spiritualité et l'immortalité de l'âme, le bonheur futur, les sacrements, la règle de la foi dans l'Écriture et la Tradition, le magistère suprême et infaillible de l'Église. Les points les plus importants de l'ancienne discipline se retrouvent aussi dans le cours de ses écrits.

Les œuvres d'Athanase le Grand comprennent tout d'abord ses livres de polémique : *Discours contre les Grecs*, *Discours sur l'Incarnation du Verbe de Dieu*. Puis vient une série d'ouvrages contre les hérétiques ariens, macédoniens, apollinaristes. *Expositio fidei*, *In verba* : « omnia mihi tradita sunt a Patre, etc. » *Epistola encyclica ad episcopos*, id. *ad Episcopos Ægypti et Lybiæ*, lettres encycliques où le saint déjoue les machinations et les ruses des ariens, *Orationes IV contra Arianos*. Contre les macédoniens et les apollinaristes saint Athanase composa : *quatre lettres à Sérapion*, *Traité de la Trinité et du Saint-Esprit*; douze livres contre les apollinaristes sur l'Incarnation, *Sermon sur la foi* dont nous n'avons que des fragments, *lettres à divers personnages*. A ces œuvres toutes dogmatiques, l'infatigable champion de la foi contre l'hérésie arienne ajouta de nombreux mémoires his-

(1) Voir la *Vie de saint Athanase*, par Mœlher.

toriques, où sont dévoilées les perfidies de ses adversaires et rétablie victorieusement la vérité des faits. De ce nombre sont des *Lettres sur les décrets de Nicée*, *Du sentiment de Denys évêque d'Alexandrie*, *Histoire des ariens*, *Récit de la mort d'Arius*, *Relation sur les conciles de Rimini et de Séleucie*, *Lettres aux évêques d'Afrique*. — La carrière presque exclusivement militante de saint Athanase ne lui permit guère les longs et calmes travaux d'exégèse, il nous a laissé néanmoins des commentaires sur les *Psaumes*. — *La vie de saint Antoine*, admirable biographie, pleine de noblesse, de simplicité et de charmes, nous retrace dans la seule vie du moine illustre le tableau de toute la perfection religieuse (1).

Saint *Ephrem* naquit à Nisibe en Mésopotamie, mais habita surtout la ville d'Édesse en Syrie. A Édesse il dirigea l'école catéchétique et inaugura une méthode d'exposition de l'Écriture qui tenait le milieu entre l'interprétation allégorique outrée d'Alexandrie, et l'autre contraire, trop sèche, trop grammaticale, d'Antioche. Ses œuvres renferment des explications sur l'Écriture presque entière. Le dogme, quoique moins cultivé chez lui que la morale, révèle néanmoins un admirable théologien. Éphrem, orateur tout de feu, âme remuée par des émotions profondes, poète au coloris oriental, fait tressaillir encore ses lecteurs comme il exaltait puissamment ses auditoires. Les grandes visions de la foi, les scènes formidables de la justice, les tendresses ineffables de l'Incarnation, les suavités de la Vierge, les terreurs du péché, les angoisses de la conscience, lui arrachent tour à tour des cris de joie ou de détresse, prêtent à son pinceau vigoureux les teintes douces et charmantes ou bien les couleurs sombres et les tableaux effrayants. Toujours le diacre Ephrem nous instruit en nous émouvant. Il mourut en 381.

(1) Voir la *vie de saint Athanase*, par Mæller.

Saint *Cyrille de Jérusalem* eut une vie toute militante, mêlée constamment aux commotions et aux violences de la lutte arienne. Chassé plusieurs fois de son siège, assailli par les ariens, en but à des tracasseries perpétuelles d'administration, saint Cyrille ne connut guère que les combats et les douleurs. C'est lui qui assista à la tentative impie de Julien l'Apostat de rebâtir le temple de Jérusalem, tentative dont ses prières hâtèrent l'avortement. Il mourut en 386. — Il nous reste de lui des *catéchèses* ou instructions faites tant aux fidèles qu'aux catéchumènes et dans lesquelles la doctrine chrétienne se trouve admirablement reproduite et résumée. Si saint Cyrille ne se rallia pas de suite au terme de ὁμοούσιος c'est qu'il y redoutait une formule favorable au Sabellianisme. Son orthodoxie n'a jamais pu être sérieusement contestée. Son langage sur la Trinité manque peut-être quelque peu de clarté, mais quant à l'Incarnation il est d'une précision inattaquable. Ses textes sur l'Eucharistie sont des plus formels, des plus complets et des plus beaux.

Voici trois noms illustres entre tous, les noms de trois Cappadociens qui soutinrent en Orient l'œuvre d'Athanase avec un éclat et une force merveilleuse : *saint Basile*, *saint Grégoire de Nazianze*, *saint Grégoire de Nysse*.

Saint Basile s'est peint dans toute sa force épiscopale et la fière intrépidité du génie chrétien lorsque, mandé devant le préfet Modeste, le dialogue suivant s'engage entre l'évêque désarmé et l'officier impérial tout-puissant. « Quoi! s'écrie le préfet, ne craignez-vous pas de m'irriter et de ressentir les effets de ma colère? — Quels effets, demande Basile? — La confiscation, le bannissement, les tortures, la mort. — Ce sont là toutes vos menaces? alors faites-m'en d'autres, car aucune d'elles n'a lieu de m'effrayer. Qu'est la confiscation à qui n'a rien? à moins que vous ne songiez à enrichir le fisc de ces quelques hardes qui me couvrent et des quelques livres qui font mon trésor.

Je ne puis subir d'exil moi qui, n'ayant que le ciel pour patrie, suis partout également exilé sur la terre. Quant aux tortures, mon pauvre corps exténué n'en pourrait guère supporter la rigueur. La mort ! Ah ! la mort est ma délivrance, elle qui me réunit au Créateur pour qui seul j'ai la vie. — Jamais, dit Modeste, évêque ne m'a parlé de la sorte. — C'est donc, reprit Basile, que jamais évêque n'a paru devant vous. » Tel nous voyons l'illustre archevêque de Césarée devant le préfet impérial, tel il fut toute sa vie, moine austère, évêque intrépide, penseur profond, athlète infatigable, administrateur aussi judicieux qu'actif et puissant, homme d'un aussi grand caractère que d'une admirable doctrine. La variété des postes que Dieu confia à son infatigable zèle amena la variété de ses écrits. Né vers l'année 330 d'une riche et pieuse famille de Césarée en Capadoce, Basile fit à Césarée, à Constantinople et à Athènes de brillantes études, embrassa la vie ascétique, fut promu au sacerdoce malgré les résistances de son humilité en 364, puis élevé au siège archiépiscopal de Césarée, d'où il ne cessa plus de combattre intrépidement pour la foi de Nicée. Dans les calamités de l'Empire il resta grand autant que les détresses qu'il secourait, et la vie cénobitique ne compta pas de promoteur plus éclairé et plus saint.

Voici la liste de ses principaux ouvrages. Le premier est un guide pour l'étude des auteurs profanes : *De legendis gentiliū libris*. Comme de nos jours, la jeunesse chrétienne devait trop souvent subir les leçons de maîtres sans religion et sans foi; saint Basile la précautionne contre les dangers d'une éducation incrédule. Ses ouvrages de polémique dogmatique sont : les *cinq livres contre Eunomius* et le *Traité du Saint-Esprit*. Ses trois cent trente-six *lettres* sont d'admirables modèles de correspondance chrétienne, aussi solides de fond que charmantes de forme et variées de ton. Trois d'entre elles, nommées *canoniques*, renferment de pré-

cieux monuments de la discipline ecclésiastique aux premiers siècles. Saint Basile comme Athanase s'attaque avec une vigueur sans égale aux grandes hérésies de son temps. Outre les cinq livres contre Eunome et son premier Traité du Saint-Esprit, saint Basile écrivit contre les Πνευματομαχοι; un second traité du Saint-Esprit, où il défend par l'Écriture la consubstantialité du Saint-Esprit. — Dans son magnifique *Hexameron* ou description de l'œuvre des six jours, le grand docteur nous promène au travers des merveilles de la création. Ce livre faisait les délices de saint Grégoire de Nazianze. Les treize homélies *sur les Psaumes* et le commentaire sur *Isaïe*, qui renferment autant de beautés que le précédent ouvrage, sont plus remplies d'enseignements pratiques sur tous les points de la vie chrétienne. Saint Basile mourut en 379.

Moins énergique, moins organisateur, moins homme d'action que son illustre ami l'archevêque de Césarée, saint *Grégoire de Nazianze* (328-390) se montre plus profond théologien. Grégoire, âme douce et méditative, ne demandait que la solitude et le silence, quand il fut malgré lui élevé à l'épiscopat par saint Basile, et bientôt après plus malgré lui encore, promu au siège de Constantinople. La tempête était violente, les ariens dominaient tout, à peine si la foi orthodoxe comptait quelques disciples : Grégoire ranima cette fragile étincelle, et par la puissance de sa parole comme par le prestige de sa sainteté il forma en plein cœur de l'hérésie impériale une nombreuse et florissante communauté orthodoxe. Triompher ainsi, c'était se vouer à la persécution : Grégoire dut céder à l'orage, quitta son siège et se retira dans sa retraite chérie de Nazianze où il acheva la composition de ses admirables ouvrages.

Dans son traité sur la *fuite*, sorte d'apologie où il se justifie d'avoir fui le sacerdoce, sont accumulées les idées les plus sublimes sur la dignité sacerdotale. Les plus illustres

maîtres, saint Jean Chrysostôme et saint Grégoire le Grand y ont largement puisé. — Les discours et homélies du saint sont nombreuses, très variées d'objets et de matières, et toujours remplies de la plus ferme et la plus haute éloquence. Cette éloquence, d'ordinaire sereine et douce, bouillonne parfois comme un fleuve irrité, témoin l'œuvre intitulée *Invectives contre l'empereur Julien*. Il est des critiques qui ne craignent pas de le mettre au-dessus de tous les orateurs de la Grèce. — Ses poésies, remplissent largement la moitié de ses œuvres ; mais, chose étrange, elles sont souvent moins poétiques que ses discours, moins saisissantes et moins pittoresques que son éloquence. Le feu de la jeunesse ne les anime plus. Ses poèmes théologiques sont nombreux : ses poésies plus courtes et moins solennelles ont plus de charmes et de sensibilité, ainsi celles intitulées : *De seipso* ou *De vita sua*, qui offrent de délicieuses peintures, font entendre parfois des accents pathétiques, et s'impreignent de la plus vraie et de la plus profonde émotion. — Enfin nous avons de saint Grégoire deux cent quarante-deux lettres, qui, au mérite de la doctrine et aux beautés de la forme, joignent de très précieux documents sur l'histoire du temps. — Saint Grégoire mourut vers l'année 390 dans sa chère solitude de Nazianze.

Saint Grégoire de Nysse, frère puîné de saint Basile, naquit en 330, étudia sous son frère, puis passa de la vie du monde à la vie sacerdotale, et fut, en 371, consacré évêque de Nysse. Chassé de son siège sous Valens dans la tempête arienne, défenseur intrépide de l'orthodoxie, il joua un rôle considérable au deuxième concile œcuménique, à Constantinople, prêcha plusieurs fois solennellement la vraie doctrine dans cette capitale, y prononça les oraisons funèbres des impératrices Pulchérie et Flaccile, et subit de la part des hérétiques de longues et cruelles persécutions.

Dans son *Explication de l'Hexameron* et son livre *De la*

création de l'homme, il reprend et complète le travail de saint Basile. Il poursuit ses travaux exégétiques dans sa *Vie de Moïse*, ses *Commentaires sur les Psaumes*, son *Exposition de l'Ecclésiaste*, ses quinze homélies sur le *Cantique des cantiques*, ses cinq discours sur l'*Oraison dominicale*. — Le plus étendu de ses traités dogmatiques est écrit contre Eunome, *XII libri contra Eunomium*. Dans un autre contre Apollinaire, *Antirrheticus contra Apollinarem*, il établit avec force la nécessité de l'Incarnation et de la réalité de la chair dans le Christ. Mais l'ouvrage dogmatique qui domine tous les autres est la *Grande catéchèse* ou série d'instructions faites aux païens pour les amener à la foi et les y fortifier. — D'autres traités précieux sur la vie religieuse et l'ascétisme couronnent dignement l'œuvre du saint docteur. Moins homme d'action que saint Basile, moins orateur que saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse les surpasse tous deux par la puissance de l'exposition et l'ampleur de la méthode.

Didyme l'Aveugle restera comme un prodige d'érudition acquise par la force de la volonté contre les obstacles de la nature. Aveugle dès l'âge de quatre ans, il ne se livra pas moins à de profondes études et dirigea avec beaucoup d'éclat l'école catéchétique d'Alexandrie. — Les travaux qui nous restent de Didyme roulent sur le dogme et l'exégèse. Ce sont des traités *sur la sainte Trinité*, *sur le Saint-Esprit*, *contre les Manichéens*. Plusieurs œuvres de polémique contre les ariens sont perdues. Dans un livre perdu aussi, il essayait de justifier le *Périarchon* d'Origène. Didyme était né en 308.

Saint Epiphane, évêque de Salamine, dans l'île de Chypre, né vers 310, montra souvent dans les luttes de l'Origénisme un zèle ardent et sincère, mais que ne servaient pas assez le tact et la prudence. Ce défaut le rendit victime de la ruse de Théophile, qui le tourna contre saint Jean Chry-

sostôme, suspect d'aimer et de défendre Origène. Saint Epiphane n'en fut pas moins vénéré dans toute l'Eglise d'Orient à cause de sa grande vertu. — Ses ouvrages se ressentent de son défaut de caractère : on y trouve plus de savoir que de pénétration. Il composa le *Πανάριον* « la boîte aux remèdes » contre les hérésies, puis, comme sorte d'appendice, l'*Exposition de la foi*. Dans un livre intitulé : *Anchora*, il traite d'une manière trop longue et trop diffuse les principaux dogmes, surtout celui de la très sainte Trinité.

Saint Jean Chrysostôme (344-407). Voici un de ces noms magnifiques qui sont pour nous comme le résumé même de la science, du génie et de la vertu. Homme extraordinaire qui n'a pas fait seulement tressaillir son siècle d'admiration, mais qui soulève encore à travers tous les âges chrétiens les transports de l'amour en même temps qu'il commande la vénération la plus profonde. Que manqua-t-il à cette gloire? Quelle ombre a passé sur cette grande lumière? Vertu, science, génie, éloquence, vigueur toute apostolique dans la pratique du ministère, intrépidité digne des Athanase et des Hilaire dans les combats de la foi. Dans un seul homme toutes les perfections se réunissent, tous les dons s'accroissent; Jean est à la fois le moine dans la sublime austérité de sa solitude, l'évêque dans les glorieux tumultes de son administration, le soldat de l'Eglise dans la puissance de ses armes, le martyr dans la gloire de sa confession et la majesté de ses souffrances. Il est à lui seul le bienfaiteur de la société toute entière, il délivre les petits, soutient les pauvres, brise, comme parle l'Ecriture, « la dent du lion » prête à dévorer les faibles et les déshérités. Il sait quand il le faut résister aux grands et l'éclat du trône ne lui fait pas peur. Il lui arrive à Antioche de relever et de soutenir lui seul tout un grand peuple qui s'abandonne, à Constantinople de former à la vertu une cité immense que le vice a toute entière envahie. Partout il fait

sentir une irrésistible influence, l'Orient le tient pour son oracle, et depuis tant de siècles l'Église le regarde comme l'un de ses plus admirables docteurs. Saint Jean Chrysostôme est orateur toujours. Jeune homme il brille au barreau, jeune diacre il fait entendre en faveur des moines persécutés les premiers accents de son ardente éloquence, jeune prêtre il commence à Antioche un ministère de prédication dont Constantinople recevra bientôt la succession glorieuse, et qui ne se terminera qu'avec sa vie. Jean à *la bouche d'or* prêche durant le calme, il redouble durant la tempête, chaque péripétie de son existence, chaque phase de la vie de son peuple, chaque événement, chaque joie ou chaque détresse offre à son infatigable parole une occasion nouvelle de retentir. Et que dire de cette parole? Comment peindre cette magique éloquence? Saint Jean Chrysostôme toujours orateur populaire, n'en a jamais les défauts, il reste élevé tout en s'abaissant, il se fait entendre de la foule sans cesser d'être magnifique; toujours il instruit, toujours il entraîne; à la science divine, il joint une connaissance approfondie des hommes et des choses de son temps, ou plutôt de tous les temps, car à le lire nous le croirions de notre siècle et qu'il parle pour nous. Nulle part ailleurs nous ne trouverons un pareil éclat soutenu par une telle force, une telle énergie unie avec une semblable magnificence. Ses combats contre les vices sont des combats à mort, ses invectives sont des tonnerres, tout cède à l'impétuosité de ses ardentes saillies. Et en même temps, quelles insinuations délicates! quelles divines habiletés de son cœur! quels flots de tendresse! quelles larmes paternelles! et quelles effusions de l'amour! On a comparé saint Jean Chrysostôme à Cicéron : il y a entre les deux, à l'avantage du premier une grande différence dans l'éclat, dans la souplesse, dans la variété, et même dans la véhémence! Bossuet dit hardiment de saint Chrysostôme « qu'il est l'un

des plus illustres prédicateurs, et sans contredit, le plus éloquent qui ait enseigné l'Église. »

Les discours d'exégèse forment la plus belle partie de ses œuvres. Dans cette classe rangeons : les *Sermons sur la Genèse*, les *Expositions des Psaumes*, cinq *Discours sur Anne* et trois *Homélies sur David et Saül*, des fragments d'un commentaire sur le prophète *Isaïe*. Mais là ne sont pas encore ses grandes œuvres. Ses principales, ses plus belles sont ses *Homélies sur saint Matthieu*, d'autres sur saint Jean, d'autres sur les *Actes des Apôtres*, et, dépassant en profondeur et en éclat toutes les précédentes, les *Homélies sur les Épîtres de saint Paul*. — A côté de ces premiers discours se placent tous ceux que le saint prononça contre les hérétiques ariens, et contre les juifs. — Ceux que provoquèrent diverses circonstances, par exemple les *homélies sur les statues*, les discours à l'occasion de son *exil*, etc. — Ceux qu'il fit pour les fêtes des saints et des martyrs. Saint Jean Chrysostôme, tout entier à la prédication composa peu de traités suivis, mais ceux que nous avons sont des chefs-d'œuvre, le traité du *sacerdoce*, l'exhortation à *Théodore*, les traités pleins de verve et de feu contre les adversaires de la vie monastique, le traité de la *componction*, celui au moine *Stagyre* sur les tentations, ceux de la *Providence*, de la *Virginité*, à une jeune veuve sur les *secondes noces*, aux *prêtres* sur la cohabitation des femmes, des *adversités et de ceux qui s'en scandalisent*. — Enfin un recueil de *Lettres*, peu fourni mais précieux pour la double histoire du saint et de son époque, termine la glorieuse liste de ses ouvrages (1).

Un nom et un mérite bien moindres ne sont cependant pas indignes de mention. *Synésius*, après une vie assez tourmentée, accepta quoique à regret la charge épiscopale vers

(1) Parmi toutes les éditions de saint Jean Chrysostôme, celle de Gaume (Paris) est une des plus estimées. — V. sa vie, par Martin d'Agde.

l'an 409 et occupa dignement le siège de Ptolémaïs. Peu de ses œuvres nous sont parvenues : quelques traités, des lettres, des discours, des hymnes. Esprit délicat et âme pleine de sensibilité et de grâce, Synésius répand un grand charme dans ses ouvrages, mais Synésius est tout païen encore dans sa diction, parfois même dans ses idées. Il s'offre à nous comme s'offriront plus tard sous la Renaissance ces cardinaux qui invoqueront Jupiter et jureront par Hercule.

Nous passons à travers des noms plus obscurs, Macaire, Astérius, Némésius, Nonnus, Proclus, pour nous arrêter, dans l'Église latine, à d'autres magnificences et à d'autres trésors (1).

2. Il nous semble mieux, pour rentrer dans l'esprit et l'ordre de cette leçon, de nous arrêter tout d'abord, et sans nous rendre esclave des dates aux noms plus illustres et aux docteurs dont l'influence a été plus profonde et plus vaste; après viendront les écrivains de second ordre. — Cinq grands noms s'offrent tout d'abord à nous, qui résument toute la science et tout le génie chrétiens de l'Occident au iv^e siècle : *Saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Léon le Grand.*

Saint Hilaire, né à Poitiers l'an 320, devenu, après une studieuse jeunesse et dans une précoce maturité, évêque de cette ville, se jeta avec une impétuosité que rien ne put rompre et une science qu'aucune perfidie ne put déconcerter dans la grande lutte de l'Arianisme. Chassé de son Église, chassé de Milan, errant dans l'Asie Mineure, renvoyé dans

(1) Dans les siècles suivants la patrologie grecque inscrit encore les noms suivants : *Isidore de Péluse, saint Nil, Denys, Basile de Séleucie, Enée de Gaza, Procope de Gaza, Leontius, saint Jean Climaque, Anastase le Sinaïte, Jean Philipone.*

son Église par la terreur qu'inspiraient aux évêques ariens sa présence et ses combats dans les réunions, les audiences, les conciles, Hilaire est déclaré par saint Jérôme, saint Augustin, Sulpice Sévère, le sauveur des Gaules contre l'invasion arienne. Il ne cessa de la combattre que quand il en fut victorieux. — Contre elle il composa deux beaux et solides traités *sur la Trinité, des Synodes ou de la foi des Orientaux*. Dans le premier il établit invinciblement contre l'Arianisme la consubstantialité des trois Personnes divines, et multiplie de la divinité de Jésus-Christ les plus puissantes preuves : dans le second, il découvre avec une finesse merveilleuse les ruses dont étaient pleines les formules employées par les Ariens. Dans les *Discours à l'empereur Constance* l'intrépide évêque s'élève contre les persécutions dont la vraie foi est assaillie. Dans les livres *contre Auxence* l'Arianisme est dévoilé et réfuté à fond. L'exégèse recueillit aussi les fruits du génie et de la science d'Hilaire de Poitiers. Ses deux commentaires *sur les Psaumes, sur l'Évangile de saint Matthieu*, sont remplis de doctrine et de beautés. — La piété et l'ascétisme retinrent de lui une *Lettre sur la virginité*. — Par un décret de la Congrégation des Rites, en 1851, et un bref apostolique donné peu après, le titre de *Docteur* de l'Église universelle fut attribué au grand évêque de Poitiers.

Un autre grand évêque en même temps qu'illustre docteur est *saint Ambroise* (340-397), archevêque de Milan. De laïque, élevé subitement par un coup providentiel à ce grand siège, Ambroise fut mêlé aux luttes de toutes sortes, aux tumultes, aux détresses, aux ruines d'une époque la plus tourmentée et souvent la plus désastreuse. En même temps qu'il combat l'hérésie, il résiste aux tyrannies impériales, il offre sa tête aux eunuques et aux favoris de Bysance, mais il leur impose sa volonté et sa foi. Théodose souillé de sang recule devant lui et fait pénitence ; l'usurpateur et le meur-

trier de Gratien, Maxime, trouve en lui un inflexible accusateur. Toujours doux et calme, plus fort que la tempête dont il ne cesse d'être assailli, père de son peuple, providence des faibles et des pauvres, lutteur intrépide contre la tyrannie et les entreprises des grands, vénération et amour de l'Occident, Ambroise, avant d'être docteur de l'Église s'offre à nous comme le modèle des évêques. A tant de gloire il en joignit une autre, peut-être la plus précieuse, celle d'avoir conquis à l'Église saint Augustin.

« Ses travaux littéraires ont pour but la réfutation ou plutôt la comparaison du Paganisme avec le Christianisme : ils roulent sur la controverse dogmatique, l'exégèse, la morale, l'ascétisme, sans parler de ses lettres et de ses hymnes (1). » Dans son livre intitulé : *De officiis ministrorum* la morale chrétienne apparaît dans toute sa perfection. Pour combattre l'erreur arienne il composa les ouvrages suivants : *Les cinq livres de la foi* et *les cinq livres de l'Esprit-Saint, le livre sur le sacrement de l'Incarnation*. Contre les Novatiens il fit paraître un traité intitulé : *De Pœnitentia libri II*. — L'étude de l'Écriture sainte absorbait ses plus précieuses heures et ses études nous ont valu de solides et beaux ouvrages : un *Hexameron*, des *Commentaires sur douze Psaumes de David*, une *Exposition du Psaume CVIII*, une *Exposition de l'Evangile de saint Luc*. — Ses traités moraux sont comptés parmi ses plus belles œuvres : *De virginibus*, *De viduis*, *De virginitate*, *De institutione virginis*, *et S. Mariæ virginitate perpetua*, *Exhortatio virginitatis*. — D'autres traités nous font apparaître les principales figures bibliques : *De paradiso*, *de Caïn et Abel*, *de Arca et Noe*, *de Abraham*, *de Isaac*, etc. — Les prédications continuelles du saint docteur nous ont laissé un nombre relativement petit de discours, la raison en est que de ces discours saint

(1) Mœlher.

Ambroise faisait ensuite des traités. — Très zélé pour la splendeur du culte, il travailla à une liturgie qui porte son nom, et composa de belles hymnes dont l'Église a gardé le trésor. — Enfin, à la tendresse de son cœur et à l'effusion de l'amitié fraternelle nous devons la délicieuse œuvre : *De la mort d'un frère*. Si sublimes dans leur essor doctrinal, nos docteurs faisaient entendre pour la première fois au sein des égoïsmes du vieux monde les vraies et profondes voix de la douleur chrétienne, exquis mélange de cris déchirants et de plaintes apaisées par l'espoir.

Avec *saint Jérôme* nous habitons ce semble un autre monde et nous assistons à de tout différents spectacles. Après une jeunesse où l'étude quoique assidue laisse place à des fautes pleurées ensuite amèrement, Jérôme désabusé du monde, détaché même des creuses sonorités de la littérature païenne, est au désert de Chalcis, moine austère, partagé entre les macérations de la pénitence, la prière et une étude assidue. Sorti de Chalcis, il passe en Asie Mineure, s'occupe à apaiser le schisme de Méléce à Antioche, part dans ce but pour Rome et y est apprécié du saint pape Damase, qui utilise son immense érudition dans des travaux d'exégèse et son ardente orthodoxie dans les combats contre l'hérésie. A Rome encore le moine de Chalcis répand les lumières et le feu de son ascétisme dans la haute aristocratie, devient le directeur d'admirables femmes qu'il fait monter aux héroïsmes de la perfection. A la mort du pape Damase, son protecteur et son ami, saint Jérôme quitta Rome et commença une longue suite de courses ou de science ou de piété à travers l'Orient, courses qui se terminèrent à Bethléem, où, redevenu ascète, Jérôme termina dans les exercices de la piété, les luttes contre l'hérésie, et surtout d'immenses travaux d'exégèse sa dure et austère vie (420). Inhumé à Bethléem, ses restes furent plus tard transportés à Rome.

Les œuvres qui ont surpassé toutes les autres et caractéri-

sent la gloire du saint docteur sont ses œuvres d'exégèse : elles sont immenses et ont une immense valeur. Après quelques travaux préparatoires, tels que son *Interprétation des noms hébraïques*, son livre *De situ et nominibus locorum hebraïcorum*, il entreprit la traduction de toute la Bible d'après les textes hébreux et grecs. Sa vaste érudition et sa connaissance profonde des langues de l'Orient le servirent dans d'importantes révisions de la traduction des Septante. Au travail sur le texte saint Jérôme joignit celui des commentaires. A une traduction de l'interprétation d'Origène sur le *Cantique des cantiques*, il ajouta, faits par lui-même, des commentaires sur l'*Ecclésiaste*, sur les quatre grands *Prophètes*, sur les douze petits *Prophètes*, sur saint *Matthieu*, sur les *Epîtres aux Galates*, aux *Ephésiens*, à *Tite* et à *Phlémon*. Dans sa manière d'interpréter l'Écriture, saint Jérôme suit le milieu entre la route trop allégorique d'Origène et des Alexandrins, et la méthode trop littérale et trop sèche de l'école d'Antioche. Mêlé souvent aux luttes dogmatiques de son temps, saint Jérôme nous a laissé de beaux traités contre les hérétiques : une âpre *Apologie contre Rufin* dans la lutte origéniste, un *Dialogue entre un Luciférien et un orthodoxe*, les livres *contre Helvidius*, *contre Jovinien*, *contre Vigilance*, trois *Dialogues* contre les ariens. Dans tous ces ouvrages de polémique, la rudesse du Dalmate perce à travers la science et le génie : aux reproches qui lui en étaient faits il répondit par son *Apologie à Pammaque*. — Une partie, belle entre toutes les œuvres de saint Jérôme, comprend ses lettres et ses traités de direction. Grande et sainte âme, directeur énergique autant qu'aimant et dévoué, il sera à jamais le modèle et le guide des prêtres dans le délicat et difficile ministère de la direction des âmes. Nous avons de lui : *Une lettre à Népotien sur la vie sacerdotale*, *une lettre à Océanus sur la vie de l'évêque*, de nombreuses lettres sur la perfection chrétienne à Paula, Eustochium, Marcella, Fa-

biola, Asella, etc. — A cette classe d'écrits nous pourrions joindre des ouvrages tels que *la vie de saint Paul premier ermite*, *la vie de saint Hilarion*, *de saint Malchus*; un autre ouvrage, l'un des plus parfaits du saint docteur, est plus scientifique : *Des écrivains ecclésiastiques*.

Saint Augustin (354-430). Les meilleurs maîtres, Bossuet en tête, ne font pas difficulté d'avouer que voici le génie le plus universel et en même temps le plus profond qu'aient vu les siècles. Homme prodigieux qui a tout su, tout scruté, tout pressenti, tout abordé des questions les plus ardues, des plus désespérants problèmes. Explorateur intrépide, il pousse à travers les régions philosophiques où les anciens avaient reculé des conquêtes victorieuses, et dans le domaine de la foi, dans les abîmes de la grâce, il se fraie des routes que le génie de Thomas d'Aquin n'aura plus qu'à élargir et à prolonger. Les plus hautes vues de l'histoire, les mystères des chiffres, les mille voies de la science sont dominées par son regard d'aigle. Rien ne lui semble échapper de ce que l'esprit humain peut apprendre, et il embrasse à lui seul plus d'immensités scientifiques que bien d'autres intelligences réunies n'en pourraient pressentir. « Je regarde ce Père comme le plus grand de tous les esprits, comme celui où l'on trouve le dernier degré de l'intelligence dont l'humanité est capable, un miracle de doctrine, celui dont la doctrine nous montre les bornes dans lesquelles doit se renfermer la théologie, l'apôtre de la grâce, le prédicateur de la prédestination, la bibliothèque et l'arsenal de l'Église, la langue de la vérité, le foudre des hérésies, le siège de la sagesse, l'oracle des treize derniers siècles, l'abrégé des anciens docteurs (1). » « Qu'il ait ses défauts comme le soleil a ses taches, je ne daignerais ni les avouer, ni les nier, ni les excuser ou les défendre. Tout ce que je sais certaine-

(1) Garnier.

ment, c'est que quiconque saura pénétrer sa théologie aussi solide que sublime, gagné par le fond des choses et par l'impression de la vérité, n'aura que du mépris ou de la pitié pour les critiques (1). »

Les ouvrages de saint Augustin sont variés et universels comme son génie, ils embrassent toutes les branches des connaissances humaines et divines. La liste seule en est effrayante. Saint Augustin avait trop profondément étudié la philosophie humaine pour ne s'en point préoccuper après sa conversion. Il composa les trois livres *contre les Académiciens*, le livre *de la vie heureuse*, celui *de l'ordre*, sur le gouvernement de la Providence. On doit joindre à la série de ses œuvres philosophiques ses magnifiques *Soliloques*, ses traités *de l'immortalité de l'âme*, *de quantitate animæ*, *du Maître*, où il montre en Jésus-Christ le seul Docteur véritable. — Dans la classe de ses œuvres théologiques nous pouvons ranger son traité *De la vraie religion*, *Du Symbole de la foi*, *De la foi en l'invisible*, le *Manuel* à Laurent, *De agone Christiano*, *De la foi et des œuvres* contre quelques précurseurs de Luther qui trouvaient commode de se sauver sans les bonnes œuvres, *De la Trinité*. — Un ouvrage unique dans son genre, unique par le génie qui y plane, est la *Cité de Dieu*, le plus vaste panorama de l'histoire humaine et en même temps que sa plus profonde philosophie. — Comme les autres Pères, Augustin fut athlète de la foi contre le schisme et l'erreur. Ses ouvrages contre les Donatistes élucident merveilleusement toutes les questions relatives à l'Eglise. Contre les *Manichéens* il défend les grands dogmes de Dieu, de l'homme, de la création, etc. Contre les *Pélagiens* il développe avec sagacité et une profondeur inconnues avant lui les mystères de la grâce. — Après les combats de la doctrine, l'exégèse occupa longuement et pro-

(1) Bossuet.

fondement le grand docteur. Le fruit de ses perpétuelles études sont les ouvrages suivants : *De doctrina Christiana*, qui pose les bases d'une bonne interprétation de l'Écriture, ses divers travaux sur la *Genèse*, son magnifique commentaire des *Psaumes*, son livre *De consensu Evangelistarum*, ses *Questions sur l'Évangile*, son *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, ses fragments d'interprétation sur les *Épîtres aux Romains et aux Galates*. — L'âme si pieuse d'Augustin ne pouvait pas ne pas s'épancher en de tendres effusions d'amour : Ses *Confessions*, ses *Soliloques*, ses traités de la *patience*, de la *continence*, etc., ses nombreux *Sermons*, témoignent de cette tendre et ardente piété. — Des *Lettres*, ou de piété, ou de science, ou de circonstances, terminent glorieusement cette liste si magnifiquement remplie.

Il nous resterait à parler de *saint Léon le Grand* (457), mais la seule étude possible de ses œuvres serait l'étude vaste et approfondie de son pontificat. Saint Léon est grand dans son style, grand dans sa doctrine, comme il est grand dans son administration. Ses *Décrétales* s'en vont porter dans toutes les parties du vieux monde qui s'écroule l'organisation d'une vie nouvelle. Ses *Lettres* embrassent tous les points de la foi, toutes les luttes contre les hérétiques, toutes les parties de la discipline; son immortelle *Lettre à Flavien* tue pour jamais l'impiété eutychienne, monophysite et monothélite. A côté du Pasteur universel, « *du Chef de l'universelle Eglise*, » nous trouvons dans saint Léon le pasteur tendrement dévoué à son Église de Rome : pour elle il compose ses *Sermons*, admirables modèles de grandeur, de simplicité, d'élégance, unies à la plus solide doctrine et à la plus merveilleuse orthodoxie.

Tels étaient les grands astres qui illuminaient l'Église. Après eux ne dédaignons pas d'autres clartés moins vives mais précieuses encore. Dans ce ciel étincelant du iv^e siècle, toute étoile quoique « différant d'une autre étoile »

doit être fidèlement observée. D'admirables évêques soutenaient avec *saint Martin de Tours* (316-400) la foi dans les Gaules. Ils fondaient des Églises, rétablissaient la foi corrompue par l'hérésie, et relevaient les ruines que commençaient à amonceler les Barbares. *Saint Pacien*, évêque de Barcelone de 310 à 390, nous a laissé des ouvrages remarquables. *Saint Eusèbe de Verceil*, que nous avons vu intrépidement sur la brèche au temps de la lutte arienne; *saint Optat de Milève*, le pieux, suave et docte *saint Paulin de Nole*, *saint Gaudence*, évêque de Bresce, que Rufin ne craint pas d'appeler « la gloire de son siècle; *Sulpice Sévère*, excellent historien de l'Église, surnommé le « Salluste chrétien; *Rufin* dont les violences dans la lutte de l'Origénisme ne doivent pas nous faire oublier le vrai mérite; *saint Damase*, pape illustre par ses quelques écrits comme par les actes de son pontificat, d'autres écrivains ecclésiastiques dont la liste serait trop longue, n'atteignaient pas sans doute à la hauteur des maîtres mais apportaient encore à la doctrine et à l'Église un précieux appoint. Plus tard, en plein tumulte des invasions, quand les Barbares sont définitivement maîtres de l'Empire, des noms illustres reposent les yeux des spectateurs de l'invasion : *Vigile de Tapse*, *Gennade de Marseille*, *saint Pierre Chrysologue* et *saint Maxime*, *Boèce* et *Cassiodore* qui poursuivirent à la cour des rois nouveaux venus de puissantes études et préludèrent aux gloires chrétiennes du moyen-âge.

Au milieu de cette armée d'écrivains et de docteurs, au sein de ce travail vraiment gigantesque des intelligences, quand toutes les questions s'agitaient à la fois et que les plus ardues problèmes étaient scrutés avec une intrépidité et une ardeur jusque-là sans exemple, l'Église, sûre d'elle-même, plus puissante dans sa doctrine, plus ferme dans l'orthodoxie que tous les génies qu'elle suscitait, l'Église éclairait tous les chemins, réglait tous les efforts, arrêta

tous les écarts, conduisait cette armée immense de grands esprits à travers des abîmes, sans leur permettre, tant qu'ils demeuraient dociles, ni le brisement ni la chute. Jamais si magnifique spectacle ne s'était vu (1).

(1) « L'épreuve de l'hérésie n'est pas plus fatale à l'Église que celle des persécutions; elle contribue au contraire à la manifestation des dogmes sacrés. Si les Domitien, les Dioclétien, les Valérien, les Maxence ont fait surgir par leurs violences les saint Sixte, les saint Laurent, les Polycarpe, les Perpétue, et tant d'autres martyrs de la foi : les hérésiarques ont suscité les plus éminents docteurs de la science chrétienne. Arius a fait grandir saint Athanase; Pélage, saint Augustin; Nestorius, saint Cyrille..... Ces formidables hérésies se brisent tour à tour contre la digue romaine. Loin d'altérer la pureté de la foi, elles servent à la mettre dans un jour plus lumineux. Le dogme se détermine dans une définition plus rigoureuse, par l'effet même des subtilités qui le menacent, et l'étude donne l'essor à la science théologique; les docteurs de l'Église surgissent. Jérôme, simple prêtre retiré dans la grotte de Bethléem, entreprend des travaux immenses et fixe le texte de la divine parole dans une version que l'Église admire et consacre. Le savant Augustin, que sa propre mère enfante à la grâce, devient l'apôtre de la grâce, et brille d'un admirable éclat au milieu des lumières du monde. » R. P. Th. Rastibonne, *Histoire de saint Bernard et de son siècle*. — Bon travail, plein de science et d'onction, dont nous ne saurions trop recommander la lecture.



DOUZIÈME LEÇON ⁽¹⁾.LES MOINES DANS LES PREMIERS SIÈCLES.

Nous avons remis jusqu'ici à étudier l'une des plus vastes et des plus précieuses institutions de l'Église : le *Monachisme*. Il faut que cette institution ait ses racines bien profondes dans le Christianisme, il faut que l'Église de Dieu la veuille d'une volonté bien absolue et qu'en même temps les âmes y trouvent leur satiété bien impérieuse, pour que toujours et partout nous la voyions invinciblement surgir. Où s'établit l'Église, où son clergé gouverne, combat, fait des conquêtes, le Monachisme se montre, quelque famille religieuse prend place au foyer commun. Assurément le sacerdoce dans sa magnifique plénitude suffit à régir le monde catholique, Dieu lui a donné toutes les missions, l'a muni de tous les pouvoirs, lui confie jusque dans l'intime des âmes les postes les plus délicats et les plus essentiels, le clergé est revêtu d'une sainteté éminente par

(1) Tous connaissent le bel ouvrage de Montalembert, *Les Moines d'Occident*. — On consultera avec fruit l'ouvrage de M. Martin, *Les Moines et leur influence sociale*. — A. Thierry, *S. Jérôme et la Soc. Rom.*, t. II.

Parmi les sources anciennes, citons : Socrate, IV, 23 et suiv. — Sozomène, I, 12-14; III, 14; VI, 28. — Pallad., *Hist. Lausiac.* — Théodoret, *Hist. relig.* — S. Nil, *Vit. ascet.* — Sulpic. Sev., *Dialog.* — Cassian., *Instit. cenob.* — Hieronym., *Vitæ Anachor.* Athanas., *Vit. S. Antonii.*

Celui qui a dit : *Je vêtirai mes prêtres de sainteté*, il domine tout, régit tout, suffit à tout. Mais le prêtre séculier est l'homme absorbé par les luttes du dehors, le monde entier pèse sur ses trop faibles épaules; le clergé séculier c'est Paul *qui se doit à tous, aux Grecs comme aux Barbares, aux savants comme aux ignorants*, c'est plus que Paul écrasé sous *la sollicitude de toutes les Eglises*, c'est le Christ que *la foule presse et tourmente* et qui lui donne toutes les heures du jour et souvent les veilles de la nuit. A ce clergé Dieu envoie des auxiliaires, et ces auxiliaires seront le moine et le religieux (1).

Le *Monachisme* a tenu, dès le premiers siècles de l'Eglise, une place si grande et si glorieuse dans la société; il a répondu à de tels besoins et accompli de telles œuvres, qu'il serait impardonnable de passer sans jeter un regard sur cette magnifique institution. Or ce regard sera double : 1° nous étudierons le Monachisme dans son ensemble; 2° nous en ferons, pour les six premiers siècles, l'histoire de détail.

I.

Aperçu général sur le Monachisme.

Si nous voulons nous rendre compte de la force invincible, de la sublimité et de la perfection des œuvres et des

(1) Nous ne confondons pas des institutions saintes et salutaires mais sujettes à toutes les infirmités humaines avec la seule institution fondée par Dieu et pour l'éternité. Nous ne nierons pas que l'Eglise puisse subsister et triompher sans elles. Mais jusqu'à présent il a plu à Dieu d'établir une glorieuse solidarité entre la prostérité de l'Eglise et celle des ordres religieux. Pendant dix siècles les institutions monastiques ont doté

bienfaits sans nombre du Monachisme, il nous faudra parcourir les points de vue suivants : — La vie religieuse et la nature intime de l'homme : — La vie religieuse et l'Évangile : — La vie religieuse et la société : — La vie religieuse et la science.

1. La vie religieuse a ses racines dans les replis cachés et les plus intimes profondeurs du cœur de l'homme. Elle donne satisfaction à trois besoins tout mystérieux de l'âme humaine, et répond à la triple situation qui nous est faite ici-bas. Nous sommes tout ensemble des *exilés* tenus, pour un temps, éloignés de leur patrie; des êtres *déchus* qui nous sentons sous le coup de la justice et ne trouvons que dans la privation et la souffrance volontaires la perspective consolante de la réhabilitation et du pardon; enfin des *enfants de Dieu*, des êtres grands et nobles, de divines créatures, faites pour le ciel, destinées aux splendeurs d'une éternité, et qui par les héroïsmes de la vertu préludons aux magnificences de la gloire. Or la vie religieuse remplit admirablement cette triple condition de notre vie d'ici-bas.

Exilés, portant au fond de l'âme une invincible tristesse, fatigués du monde et de ses tumultes, blessés au cœur par toutes les déceptions de la vie, trouvons-nous quelque solitude silencieuse, quelque demeure retirée, quelque cloître ignoré de la foule, notre âme s'y trouve en paix et à l'aise, la grave et austère enceinte du couvent parle puissamment à notre cœur. « Oui, cette sainte tristesse qui porte avec soi le détachement de toutes les choses terrestres est le sentiment que l'Église veut inspirer et conserver aux ordres religieux,

l'Église à la fois d'une armée active et permanente et d'une réserve éprouvée. Comme les armées différentes d'une même armée, elles ont déployé dans la diversité même de leurs règles et de leurs tendances cette variété dans l'unité qui constitue la beauté féconde, la souveraine majesté du Catholicisme (Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Préface).

lorsqu'elle environne de recueillement et de méditation leurs silencieuses demeures (1). » Ne cherchons pas ailleurs l'attrait qui chasse les âmes des bruits rauques et tumultueux du monde et les pousse vers la solitude. — Dans le cloître d'ailleurs la solitude et la prière sont accompagnées de la pénitence. Si l'homme est exilé loin du ciel; il est mieux encore l'être déchu et par suite voué à l'expiation. Si les saintes tristesses du cloître s'harmonisent avec sa situation dans l'exil, les austérités du cloître remplissent nos mystérieux désirs d'expiation : — Enfin quand l'âme sait s'élever au-dessus des choses terrestres et contempler hardiment ses sublimes destinées, quand elle se voue toute entière aux gloires éternelles pour lesquelles elle se sent créée, aussitôt l'idée de vertu et de perfection s'impose à elle, l'Évangile lui ouvre non plus seulement la voie des préceptes rigoureux et indispensables, mais même celle des plus parfaits et des plus héroïques conseils.

2. Tel est en effet le fond de la vie religieuse : c'est une vie de perfection et de hauteur spirituelle. L'Évangile y est rempli dans sa plénitude, Jésus-Christ y est servi et imité jusque dans ses plus sublimes vertus. Assurément nous devons vouer une admiration profonde pour toutes les âmes qui affrontent la vie commune, et gardent au milieu des corruptions mondaines une vertu immaculée; admirable est sans doute ce clergé séculier qui toujours en arme, toujours sur la brèche, supporte tous les orages, subit tous les travaux, respire sans se corrompre les miasmes pestilentiels du milieu où le place sa vocation; n'oublions pas que saint Thomas voulait le prêtre occupé dans les ministères de l'Église plus parfait que le moine dans sa solitude; mais la vie religieuse, toute entière vouée à la pratique des conseils

(1) Balmès, *Cath. compar.*

évangéliques, placée par Dieu dans les conditions les plus favorables au développement tranquille et régulier des vertus chrétiennes, est destinée à reproduire les traits les plus sublimes de l'Homme-Dieu : sa pauvreté, son abnégation, sa pénitence, sa prière, son zèle ardent pour la gloire de son Père, et les sublimes profondeurs de sa perpétuelle méditation.

3. Gardons-nous d'ailleurs de cette idée absolument fausse que le Monachisme se renferma dans l'égoïsme de sa perfection, et que, tout entier à soi-même, il négligea les autres (1); les services sociaux rendus par le Monachisme furent immenses et étonnement variés. Dès le troisième siècle nous le voyons devenir l'auxiliaire puissant du clergé dans l'œuvre double de la conversion du vieux monde et la formation du nouveau. Depuis, à travers des péripéties et des vicissitudes diverses, ce rôle n'a plus cessé.

Parcourons son œuvre dans le vieux monde. Le Paga-

(1) La mauvaise foi ou l'ignorance a été poussée à ses dernières limites quand on a osé faire aux moines le reproche d'égoïsme et de paresse. « Quoi ! s'écrie Montalembert, ces moines étaient paresseux ! quoi ! c'était là le vice de ces hommes qui, de l'aveu unanime, ont défriché de leurs mains la moitié de l'Occident, et dont les laborieuses veilles nous ont conservé toutes les œuvres de la littérature antique et les monuments de dix siècles de notre histoire ? La paresse des moines ! Mais de tous les moines, les plus anciens et les plus nombreux étaient les Bénédictins, et ce nom est devenu, même dans le langage vulgaire, le type et le synonyme du travail sérieux, modeste et infatigable. La paresse des moines ! Mais qui donc, si ce n'est eux, a supporté le poids du jour et de la chaleur dans toutes les missions d'Orient et d'Amérique, dans les chrétientés persécutées de l'Europe, dans l'œuvre du rachat des captifs, dans la lutte contre les hérésies et contre les mauvaises mœurs, et jusque dans l'administration spirituelle des peuples les plus catholiques ? Et qu'il ferait beau voir ceux qui ont le plus largement prodigué ce reproche aux moines, astreints pour un seul jour à cette vie de fatigues incessantes, de dégoûts, de privations, de veilles, de courses lointaines, qui est le partage du dernier des missionnaires ou du plus obscur des confesseurs, que les Ordres monastiques fournissent à l'Église ! »

nisme avait à ce point matérialisé cette société antique que l'Église n'avait pu qu'avec mille efforts, avec des flots de sang et trois siècles de martyre, façonner les âmes aux héroïsmes d'une vie surnaturelle, dégagée des sens, plus haute que les grossières jouissances du plaisir. Nous avons vu comment, durant la période des persécutions, le moindre intervalle de paix inaugurerait immédiatement une ère de décadence. Dans toutes les hérésies nous avons trouvé, comme fond, l'invincible désir de se débarrasser de la lourde croix d'un Christ trop sanglant et trop impérieux. Quel danger courra donc l'Église, quand la conversion de Constantin lui aura non-seulement rendu la sécurité et le calme, mais y aura ajouté les richesses et les splendeurs ! Dieu pourvut à ce danger par les institutions monastiques. « Les déserts de la Thébaïde, les solitudes embrasées de l'Arabie, de la Palestine et de la Syrie présentent des hommes que l'Esprit de Dieu vient de susciter. Un manteau de poils de chèvre, un grossier capuchon, tel est le luxe par lequel ils confondent le luxe et l'orgueil des mondains. Leurs corps, exposés aux rayons du soleil et à toute la rigueur du froid, exténués par de long jeûnes, ressemblent à des spectres sortis des sépulcres : l'herbe des champs est leur unique aliment, l'eau leur breuvage, le travail de leurs mains leur procure les faibles ressources dont ils ont besoin (1). » Tel était le vivifiant spectacle qu'offraient des multitudes de moines répandus d'abord dans les solitudes de l'Orient, puis versées bientôt par l'Esprit de Dieu dans les contrées occidentales. Le monde chrétien retenait à leur vue et à leur contact la sévère discipline que le luxe et la volupté du vieux monde lui eussent fait perdre infailliblement. — C'est à ce même dessein providentiel que nous devons rattacher les vocations extraordinaires, dont l'Orient nous donne

(1) Balmès, *Cath. comparé*, chap. xxxix.

alors le spectacle. Au commencement du .v^e siècle, *sainte Marie Egyptienne* expie par des macérations inouïes sa voluptueuse vie d'autrefois. Un peu après *saint Siméon Stylite* et d'autres stylites, ses imitateurs, debout sur une colonne, exposés durant de longues années à toutes les inclémences du ciel, ne vivant que d'austérités et de prière, enseignant les foules qui les envahissent, donnent au monde stupéfait l'invincible démonstration de la grâce et de la puissance du Dieu qui les a appelés et qui les soutient. « Ne perdons pas de vue que l'intelligence humaine se trouvait comme matérialisée par la corruption et la grossièreté de la religion païenne; le culte de la nature, des formes sensibles, avait poussé de si profondes racines, que pour élever les esprits à la conception des choses supérieures, il fallait une réaction puissante, extraordinaire, il fallait en quelque sorte anéantir la matière pour ne présenter à l'homme que l'esprit. La vie des solitaires de l'un et de l'autre sexe était ce qu'il y avait de plus propre à produire cet effet. Il semble, en lisant l'histoire de ces solitaires, qu'on se trouve transporté hors de ce monde : la chair a disparu, il ne reste plus que l'esprit. Tous les liens de la terre ont été rompus, l'homme se met en communication intime avec le ciel. Les miracles se multiplient prodigieusement dans ces *Vies*, les apparitions s'y renouvellent sans cesse. Les demeures des solitaires semblent une arène dans laquelle les bons anges luttent contre les mauvais anges, le ciel contre l'enfer, Dieu contre Satan..... On ne pourra pas refuser de convenir qu'une réaction semblable était très propre à spiritualiser les idées, à réveiller chez l'homme les forces intelligentes et morales, à lui donner le sentiment de cette vie intérieure dont jusqu'alors il ne s'était jamais occupé (1). »

Les deux extrémités de la société antique étaient mortel-

(1) Balmès, *Cath. comparé*, chap. xxxix.

lement malades et réclamaient un remède différent et approprié. La grandeur s'était changée en orgueil et en oppression, l'esclavage en dégradation et en abrutissement. Le moine s'interposa puissamment entre ces deux termes pour créer entre eux de nouveaux et vivifiants rapports. Le moine se sentait assez fort par son détachement et sa souffrance pour parler aux puissances le langage de la vérité et au besoin du reproche et de l'objurgation, et, en même temps, son genre de vie pauvre et grossier le rapprochait de l'esclave et du pauvre et donnait à ses leçons une force invincible et une merveilleuse onction.

Mais les moines n'avaient pas que le vieux monde à guérir, Dieu fit apparaître leur immense famille au moment où des nuées de Barbares se jetaient sur l'Empire romain pour le déchirer et le dévorer comme une proie. C'est une grave et décisive parole que celle d'un auteur contemporain, témoin oculaire de l'œuvre de préservation opérée par les premiers moines : « Il n'est pas douteux que sans ces humbles pénitents le monde ne subsisterait plus. » « Autour d'eux tout était calculé pour semer l'effroi et le désespoir. D'un côté les hordes sauvages de cent peuples ennemis emplissaient de sang et d'horreur la Gaule, l'Italie, l'Espagne, l'Illyrie, l'Afrique, toutes les provinces tour à tour, et après Alaric, après Genséric, après Attila, le pressentiment légitime de la chute définitive de Rome et de l'Empire grandissait chaque jour dans tous les cœurs. De l'autre, l'Arianisme avec son implacable et féconde obstination, et tant d'autres hérésies qui se succédèrent sans relâche, déchiraient l'Église, troublaient les consciences, achevaient de faire croire au bouleversement universel. Quand, aux premières années du v^e siècle le jugement de Dieu éclate, le monde perd la tête. Les uns se plongent dans la débauche pour jouir brutalement d'un dernier reste de bonheur, les autres s'enfoncent dans une incurable mélancolie. — Seuls les amants de la solitude, les hommes

de la pénitence, du sacrifice, de la mortification volontaire, savent vivre, espérer, résister, rester debout. Eux seuls se montrèrent au niveau de tous les besoins et au-dessus de toutes les terreurs. Jamais le courage humain ne fut plus éprouvé que chez les moines, jamais il ne déploya plus de ressource et plus de constance, jamais il ne se montra plus viril, plus inébranlable. Ils opposaient aux flots successifs de l'invasion barbare une insurmontable barrière de vertu, de courage, de patience et de génie, et, quand toute résistance matérielle fut devenue impossible et inutile, il se trouva qu'ils avaient créé, pour tous les germes de civilisation et d'avenir, des abris sur lesquels le flot pouvait passer sans les engloutir; au sein de ce déluge qui allait anéantir l'Europe romaine et l'ancien monde, ils se concentraient dans une sphère haute et pure qui devait survivre à tout ce chaos et d'où la vie devait descendre sur un monde nouveau (1). »

Et non-seulement les moines furent les apôtres et les civilisateurs des peuples barbares qui les entouraient et les envahissaient, mais ils allèrent au-devant de ces flots dévastateurs, ils se firent missionnaires, et, incapables, ce semble, dans l'ardeur de leur zèle, d'attendre le danger et le labeur, ils se répandirent au loin pour semer l'Évangile et recueillir la souffrance et le martyre. Le résultat de ces missions entreprises sur tous les points du monde barbare devait être de tarir la source des grandes invasions. Si les nations barbares les premières établies dans l'ancien monde, les Goths, les Visigoths, les Suèves, les Burgondes, les Francs, les Lombards, étaient intéressés à défendre contre des invasions nouvelles leur patrie de conquête et d'adoption, cette défense allait leur devenir impossible. Des nuées d'autres Barbares, les Angles, les Saxons, les Francs saliens, les Frisons, les Allemands allaient se précipiter sur les invasions

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident*, I, 288.

anciennes et détruire l'édifice déjà commencé de la nouvelle civilisation. Comment conjurer ce danger ? L'Église le conjura, elle le conjura en grande partie par ses moines missionnaires. Avant que les derniers Barbares fissent irruption sur la nouvelle société chrétienne qui commençait à se former des débris du vieux monde et des premières invasions, les moines allèrent les convertir chez eux. « Le centre de cette nouvelle propagande civilisatrice était toujours Rome, son chef n'était plus le sénat ou l'empereur mais le pape, et, au lieu de soldats, elle employa les moines. » Les moines missionnaires du sixième siècle relevèrent les ruines de la foi prêchée déjà aux Barbares mais assaillie et emportée dans le tumulte des invasions. Ils s'échelonnèrent le long du Rhin et du Danube. Le moine Sévérin travaillait la Norique, d'autres en grand nombre se répandirent sur d'autres points du sol barbare. Les moines romains convertissent l'Angleterre, et l'Angleterre convertie répand à son tour des troupes de moines missionnaires qui travaillent avec une infatigable ardeur à convertir le vaste pays des Frisons (1) et les contrées non moins vastes occupées par les Saxons et dont est formée l'Allemagne. Les monastères d'Irlande versent par flots intarissables ces conquérants de l'Évangile. Luxeuil dans les forêts des Vosges devient un centre d'où part pour tous les points du territoire barbare un véritable essaim de missionnaires, et où affluent à la fois Irlandais, Francs, Gallo-Romains et Burgondes. Saint Gall conquiert la sauvage Helvétie, saint Colomban, son maître, pousse jusqu'aux plaines occupées par les Lombards et fonde Bobio. La Gaule n'était pas oubliée dans cette vaste croisade de la civilisation par les moines. Les invasions y avaient accumulé les ruines

(1) Ce pays correspondait à peu près au nord de la France, à la Belgique, à la Hollande, à la Prusse-Rhénane, et était occupé non-seulement par les Frisons, mais par d'autres nombreuses peuplades barbares.

de toutes parts, de toutes parts aussi les moines les relèvent. « Des essaims de moines se répandirent non-seulement dans les champs, dans les villes, dans les castella, dans les bourgs, mais dans le fond des déserts (1). » « Les moines convertirent les habitants et cultivèrent le pays. Saint Vandrille fut l'apôtre de la Seine-Inférieure, saint Valéry de la vallée de la Somme, saint Omer du pays de Téroouane, saint Riquier de Ponthieu, saint Eloi de Cambrais, saint Ouen des côtes de la Neustrie, saint Amand des Ardennes et de la Belgique moderne. Les grands monastères de Saint-Denis, de Fontenelle, de Jumièges s'élèvent sur les bords de la Seine; ceux de Saint-Maur-les-Fossés, de Jouarre sur la Marne; ceux de Fécamp, de Mont-Villiers, de Montreuil, de Sithiu sur les côtes de l'Océan; ceux de saint Valéry, de saint Riquier, de Corbie sur les rives de la Somme; celui de saint Vaast dans l'Artois; ceux d'Hautvilliers, de Montier-en-Der, de Saint-Basle au nord de la Marne; ceux de Nivelles, de Gand, de Saint-Chislin, de saint Amand dans les Ardennes. » Ainsi les moines Irlandais et Gallo-Francis avaient conquis à la foi chrétienne et à la civilisation la Gaule septentrionale. Les moines Anglo-Saxons conquerront la Germanie. Mais déjà nous franchissons les siècles qui limitent cette période; dans la suivante nous retrouverons ces héroïques missionnaires et nous esquisserons leur œuvre gigantesque. Nous verrons l'œuvre de saint Boniface chez les Saxons; plus tard dans la Scandinavie, celle d'autres moines sortis presque tous de Corbie. La race Slave sera à son tour visitée et conquise à la foi par les moines Saxons de la Nouvelle-Corbie et les moines de Fulde.

A cette conquête des peuples barbares s'en rattache une autre, celle du sol qu'ils habitaient. En même temps qu'ils

(1) *Ex Vita Salabergæ*, cité par M. Martin dans son bel ouvrage sur les *Moines et leur influence sociale*.

triomphaient de la sauvagerie des peuples nouveaux venus, les moines triomphaient des ruines amoncelées sur un sol devenu désolé et stérile, ils luttèrent avec une infatigable ardeur contre une nature devenue partout inclemente et aride. Pour bien comprendre cette nouvelle œuvre des moines, immense comme les autres, rappelons-nous ce qui s'était passé. Sous l'Empire, une fiscalité dévorante avait tellement frappé la culture du sol que l'agriculture, devenue une ruine, avait été presque partout délaissée. Les Barbares avaient dans leurs incursions furieuses dévasté les campagnes restées florissantes, et le sol européen ne présentait plus qu'une image de désolation et de mort. Saint Jérôme disait : « Tout ce qui se trouve entre les Alpes et les Pyrénées, entre le Rhin et l'Océan, a été ravagé par le Quade, le Vandale, le Sarmate, l'Alain, le Gépide, l'Hérule, le Burgonde, l'Alaman, et par le plus cruel de tous, par le Hun (1). » « Les hommes avaient été moissonnés par le glaive, les villes, les villages, les habitations agricoles dévastés par le feu. Ce qu'une horde sauvage avait épargné, une autre l'avait détruit, partout l'œil attristé ne rencontrait que des ruines. A mesure que les bras avaient diminué, la culture s'était réduite à quelques oasis, comme dans les déserts. Les forêts druidiques qui subsistaient encore s'étant étendues avaient gagné de proche en proche et s'étaient rejointes de toutes parts; elles couvraient d'immenses contrées, les clairières qu'elles laissaient çà et là n'étaient que des landes incultes, les bas-fonds des marécages; les rivières et les fleuves se traînaient dans leurs lits encombrés, les bêtes sauvages, dont plusieurs espèces ont aujourd'hui disparu, s'étaient multipliées à l'infini,..... la sécurité n'existait nulle part et les rares habitants se procuraient avec peine une chétive nourriture. C'est là que

(1) S. Jer., *Epist ad Ageruchiam*.

commence un prodigieux travail des moines (1). » Ce travail commence par quelques solitaires autour desquels se groupent quelques disciples, des colonies de moines agriculteurs se forment ensuite, bientôt une armée entière s'organise qui fait d'une nature devenue rebelle et malfaisante un siège en règle. « Le monastère fondé, la terre mise en culture, les gens d'alentour s'en rapprochaient pour y trouver assistance, protection, sécurité. Un village, une ville se formaient, la solitude inhabitée se peuplait de ruches d'hommes. « Bientôt, dit Mabillon, à la culture du sol ils songèrent à ajouter l'embellissement d'un pays jusque-là presque entièrement inculte et désert.... » Que l'on se figure ce que devait produire avec les siècles cet immense et infatigable travail agricole et civilisateur qui avait simultanément des milliers de foyers en Europe, depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'à ceux du Rhin et du Danube d'abord, puis, après le neuvième siècle, jusqu'aux bouches de l'Elbe et du Weser, jusqu'au fond de la Scandinavie et aux côtes glacées et inconnues du Groënland. Le défrichement des contrées forestières et marécageuses du Nord est à peu près exclusivement l'œuvre des moines. Quant à la France on a calculé que le tiers de son territoire avait été mis par eux en culture et que les trois huitièmes de ses villes et de ses villages leur doivent leur existence (2). »

(1) Martin, *Les Moines*, I, 59.

(2) Martin, *Les Moines*, I, 70. — « Déployons la carte de France. Que nous disent les noms de ces villes actuelles : Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Léonard, Saint-Yrieix, Saint-Junien, Saint-Calais, Saint-Maixent, Saint-Servan, Saint-Valery, Saint-Riquier, Saint-Omer, Saint-Pol, Saint-Amand, Saint-Quentin, Saint-Venant, Bergues-Saint-Vinox, Saint-Germain, Saint-Pourçain, Saint-Pardoux, Saint-Diey, Saint-Avoid, Saint-Sever? Elles portent toutes des noms d'hommes, oui, et des noms de saints, et, qui plus est, des noms de moines! » (*Les Moines d'Occident*, Introduc.).

Un nombre très considérable de villes en France et dans les autres pays d'Europe doivent à un monastère leur première origine.

Citons entre autres : Guéret (fondé par saint Pardoux, en 720), Pamiers,

4. C'est là un service que nous ne pourrons jamais trop apprécier : les moines en ont rendu néanmoins de plus précieux encore dans les champs plus nobles de l'esprit et la culture des sciences. Pendant que les moines agriculteurs défrichent et fécondent la terre, les moines savants remplissent l'Orient et l'Occident de leurs travaux. — Les monastères versent continuellement dans la société chrétienne ses plus grands évêques et ses plus illustres docteurs. Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Jérôme, Epiphane, Augustin, Martin de Tours, Sulpice Sévère, Jean Chrysostôme, etc., ont été moines, et c'est dans d'austères et silencieuses solitudes qu'ils se sont formés. Et si nous jetons dans l'intérieur même des monastères quelque regard ils nous apparaissent autant comme des écoles de savoir que comme des asiles de sainteté. Les écoles monastiques rivalisent avec les écoles épiscopales, l'activité scientifique est prodigieuse dans ces centres où se réunissent pour se fortifier mutuellement les plus pures et les plus vigoureuses intelligences. La grammaire, l'histoire, la poésie, la philosophie, la science de l'Écriture sainte, la théologie, tout est ardemment cultivé à la fois. L'étude du grec presque entière-

première dépendance de l'abbaye de Fredelas, Perpignan, Aurillac, Luchon, Tulle, Saint-Pons, Saint-Papoul, Saint-Girons, Saint-Lizier, Lescar, Saint-Denis, Redon, La Réole, Nantua, Sarlat, Abbeville, Domfront, Altkirch, Remiremont, Ulserche, Brives, Saint-Jean-d'Angely, Gaillac, Mauriac, Brioude, Saint-Amand en Berry ; dans la seule Franche-Comté : Lure, Luxeuil, les deux Baume, Faverney, Château-Chalon, Salins, Morteau, Mouthe, Montbenoit et Saint-Claude, tous fondés par ces moines qui ont peuplé le Jura et ses versants. En Belgique : Gand, Bruges, Mons, Maubeuge, Nivelles, Stavelot, Malmédie, Malines, Dunkerque, Saint-Trond, Soignies, Ninove, Renaix, Liège. En Allemagne : Fulda, Fritzlar, Wissembourg, Saint-Goar, Verden, Hoxter, Gandersheim, Quedlinbourg, Nordhausen, Lindau, Kempten, Munster. En Angleterre : Westminster, Bath, Reading, Dorchester, Wihthby, Beverley, Ripon, Boston, Hexham, Evesham, Saint-Edmundsbury, Saint-Yves, Saint-Albans, Saint-Neots. En Suisse : Saint-Gall, Soleure, Saint-Maurice, Einsiedeln, Appenzell, Schaffhouse, Seckingen, Glaris, Lausanne, Lucerne et Zurich.

rement négligée au milieu des tumultes des grandes invasions est reprise dans les monastères, Aristote et Platon s'y réfugient pour se sauver d'un oubli éternel et d'une entière destruction. Le latin ne s'y altère que pour former nos langues modernes et devenir le puissant idiome de la scholastique du moyen-âge. Les Pères de l'Eglise grecque et latine y sont l'objet d'une étude assidue. Les canons des conciles, les monuments de la tradition se joignent aux collections des Pères et aux chefs-d'œuvre de l'antiquité profane. Le monastère était une vaste école où la science entretenait, développait et fécondait ses multiples créations. L'enseignement des mathématiques, de la géométrie, de l'astronomie était loin d'être négligé. On préludait, dans les monastères des sixième, septième et huitième siècles, aux prodigieuses investigations du moine Gerbert (Sylvestre II), ancêtre incontesté des Albert le Grand, des Roger Bacon, des Galilée, des Newton, des Leibnitz. — Pour les arts, les moines montrèrent une véritable passion. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture monastiques dotèrent toute la période du moyen-âge d'une multitude de chefs-d'œuvre.

« Les couvents devinrent des espèces de forteresses où la civilisation se mit à l'abri sous la bannière de quelque saint : la culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique, qui renaquit de la vérité religieuse. La vérité politique, ou la liberté, trouva un interprète et un complice dans l'indépendance du moine, qui recherchait tout, disait tout, et ne craignait rien. Ces grandes découvertes dont l'Europe se vante n'auraient pu avoir lieu dans la société barbare : sans l'inviolabilité et le loisir du cloître, les livres et les langues de l'antiquité ne nous auraient point été transmis, et la chaîne qui lie le passé au présent eût été brisée. L'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, le droit civil, la physique et la médecine, l'étude des auteurs profanes, la grammaire et les humanités, tous les arts eurent

une suite de maîtres non interrompue, depuis les premiers temps de Khlovigh jusqu'au siècle où les universités, elles-mêmes religieuses, firent sortir la science des monastères. Il suffira, pour constater ce fait, de nommer Alcuin, Angilbert, Éghinard, Téghan, Loup de Ferrières, Éric d'Auxerre, Hincmar, Odon de Cluny, Gherbert, Abbon, Fulbert. »

Enfin n'ayons garde d'oublier un travail plus humble mais non moins précieux : la transcription des ouvrages de l'antiquité profane et des auteurs chrétiens. Sans l'infatigable labeur des moines, dont la vie entière se desséchait sur ces nobles pages, que de chefs-d'œuvre eussent disparu dans l'écroulement du vieux monde et les sanglants tumultes des invasions (1)!

Et les moines ne copiaient pas seulement dans le silence, ils n'étudiaient pas seulement dans la solitude les monuments de la science sainte, ils sortaient parfois de leurs retraites, au temps des grandes luttes et des dangers de la foi, ils répandaient alors à flots les lumières qu'ils avaient puisées dans le désert ou le couvent. Athanase devenait l'invincible champion de l'orthodoxie, Antoine sorti de sa solitude livrait à l'Arianisme des combats puissants, Hilaire de Poitiers et une foule d'autres formés dans la vie mona-

(1) « On voit dans le catalogue de l'abbaye de Saint-Riquier, en 831, des exemplaires de Cicéron, d'Homère et de Virgile. On trouve au dixième siècle, dans la bibliothèque de Reims, les œuvres de Jules César, de Tite-Live, de Virgile et de Lucain. Saint Bénigne de Dijon possédait un Horace. A Saint-Benoît sur Loire, chaque écolier (ils étaient cinq mille) donnait à ses maîtres deux volumes pour honoraires; à Montierender, on montrait, en 990, la *Rhétorique* de Cicéron et deux Térence. Loup de Ferrières fit corriger un Pline mal transcrit; il envoya à Rome des Suétone et des Quinte-Curce. Dans l'abbaye de Fleury, on avait le traité de Cicéron de la *République*.

« La musique, la peinture, la gravure, et surtout l'architecture, ont des obligations infinies aux gens d'Eglise. » (Analyse raisonnée de l'*Hist. de France*.)

cale se faisaient les défenseurs de la vraie doctrine contre les erreurs multiples dont elle ne cessait d'être assaillie. Parlant de l'un d'eux et dépeignant une seule des scènes dont la société si agitée du quatrième siècle fut si souvent témoin, M. de Montalembert dit : « Antoine ne sort de son désert que pour combattre le Paganisme et l'hérésie. Il va à Alexandrie, d'abord pour y encourager les chrétiens et pour y rechercher lui-même le martyr pendant la persécution de *Maximin*; il y retourne à la tête d'une armée de moines pour y prêcher sur la place publique et rendre témoignage à la divinité du Christ. »

Nous n'avons pu qu'esquisser trop rapidement ce trop vaste sujet, mais nous en avons dit assez pour laisser au moins pressentir les immenses services rendus par les moines dès les premiers temps de l'Eglise, et l'éternelle reconnaissance que nous leur devons.

Dans tous les siècles ils se signalent par leurs bienfaits, à toutes les époques de l'Eglise ils s'en montrent les ouvriers les plus actifs. « Au lendemain de la paix de l'Eglise, les moines de la Thébàide et de la Palestine, de Lérins et de Marmoutier assurent d'innombrables champions à l'orthodoxie contre les tyrans ariens du Bas-Empire.

« A mesure que les Francs achèvent de conquérir la Gaule et deviennent la race prépondérante entre toutes les races germaniques, ils se laissent émouvoir, convertir et diriger par les fils de saint Benoît et de saint Colomban.

« Du septième au neuvième siècle, ce sont les missionnaires et les évêques Bénédictins qui donnent à l'Eglise la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Scandinavie, et qui fournissent aux fondateurs de tous les royaumes de l'Occident des auxiliaires indispensables à l'établissement de la civilisation chrétienne.

« Aux dixième et onzième siècles, ces mêmes Bénédictins, concentrés sous la forte direction de l'ordre de Cluny, lut-

tent victorieusement contre les dangers et les abus du régime féodal, et donnent à saint Grégoire VII l'armée qu'il lui fallait pour sauver l'indépendance de l'Église, pour détruire le concubinage des prêtres, la simonie et l'investiture temporelle des bénéfices ecclésiastiques.

« Au douzième, l'ordre de Cîteaux, couronné par saint Bernard d'une splendeur sans rivale, devient l'instrument principal de la bienfaisante suprématie du Saint-Siège, sert d'asile à saint Thomas de Cantorbéry et de boulevard à la liberté de l'Église, jusque sous Boniface VIII.

« Au treizième et au quatorzième, les Ordres nouveaux institués par saint François, saint Dominique et leurs émules, maintiennent et propagent partout l'empire de la foi sur les âmes et sur les institutions sociales; renouvellent la lutte contre le venin de l'hérésie, contre la corruption des mœurs; substituent aux croisades l'œuvre de la rédemption des captifs chrétiens; enfantent dans saint Thomas d'Aquin le prince des docteurs et des moralistes chrétiens, que la foi consulte comme le plus fidèle interprète de la tradition catholique (1). »

II.

Historique du Monachisme.

Si nous voulons remonter jusqu'à sa source le grand fleuve du Monachisme, nous trouvons cette source dans la vie même des premiers chrétiens. Les premières communautés chrétiennes sont de véritables monastères où l'on prie, l'on jeûne, l'on se mortifie, l'on pratique tout l'ensemble

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Introduction.

des vertus évangéliques. — Mais cette première ferveur tombe, les familles chrétiennes s'altèrent et le foyer domestique cesse peu à peu d'être un sanctuaire immaculé. Dieu alors ouvre aux âmes des sanctuaires nouveaux, des oasis sont ménagés au sein du désert aride, et les âmes y prennent bientôt un vaste essor. Le monde se couvre de couvents à l'Orient d'abord, à l'Occident un peu plus tard. Le Monachisme est fondé.

I. Les Moines en Orient. Les premières tentatives de la vie monastique datent de la terrible persécution de Dèce. Les chrétiens, pour fuir la corruption du Paganisme et vivre tout à Dieu, se sont retirés dans les déserts de la Thébàide; le modèle à jamais illustre de ces anachorètes est *saint Paul* ermite (vers 230). Séparés et menant la vie solitaire, ces anges du désert sont aussi réunis en communauté par un autre saint, l'émule de saint Paul, *saint Antoine*. Jeune et riche, Antoine entend et goûte un appel mystérieux, vend ses biens, en distribue le prix aux pauvres, et se retire au désert pour livrer à sa chair et au démon de longs et héroïques combats. Le prix de cette terrible lutte est une sainteté éminente, dont les parfums se répandent de toutes parts et lui attirent des disciples par milliers. Ces disciples il les accueille, les forme, les aguerrit dans tous les exercices de la pénitence, de la contemplation et de la vertu, puis les réunit en troupes angéliques et remplit de leurs communautés les déserts de la Thébàide. Vers l'an 305 il commença ces fondations, les unes à l'Orient du Nil les autres vers la ville d'Arsinoé, et tel fut leur nombre, telle fut la multitude des moines qui s'y rangèrent sous sa direction, que saint Athanase comparait le pays entier à un temple rempli par la foule des fidèles. Vers la fin de sa vie saint Antoine alla chercher une solitude plus profonde sur le mont

Colzim, et mourut vers l'an 356, laissant pour règle à ses milliers de disciples la perfection de ses exemples et le souvenir de sa sainteté.

Saint Pacôme retiré au désert de Tabenne près de Diospolis donna à l'ordre monastique sa première règle écrite. Né de parents idolâtres dans la Haute-Thébaïde (292), Pacôme servit dans les armées de Maximin, mais, ayant été profondément touché des vertus des chrétiens et surtout de leur charité magnanime, il quitta la milice, abjura l'erreur, reçut le baptême, et se mit sous la direction du saint ermite Palémon. Saint lui-même, il ne tarda pas à être assiégé par une foule avide de solitude et de sainteté, et, dans la Haute-Thébaïde, au désert de Tabenne, il se vit entouré de sept mille moines. Une organisation à la fois simple et forte devenait nécessaire au milieu de semblables multitudes. Pacôme fut chargé par Dieu de la donner.

De premiers groupes de trente à quarante moines formaient autant de maisons ou communautés. Un certain nombre de ces maisons formaient le *monastère*, qui pouvait comprendre jusqu'à quinze cents religieux. Chaque monastère était gouverné par un *abbé* qui avait avec lui un *second* chargé de le remplacer et de partager son gouvernement. Chaque fraction ou communauté dont se composait le monastère avait son *prieur* pour la conduire. Des cellules habitées par deux ou trois religieux composaient chaque maison. La réunion des différents *monastères* formait la congrégation sous la direction générale de saint Pacôme, qui faisait activement la visite de tous ses religieux. Tous se rendaient chaque année à Baum pour y célébrer la fête de Pâques. Quelques mois après saint Pacôme tenait une assemblée générale, où se trouvaient les abbés des monastères et les prieurs des communautés. Dans ces chapitres on s'édifiait, on se retrempait dans la vigueur monastique et on traitait les affaires d'administration. — Chaque communauté était divi-

sée en catégories différentes correspondant aux aptitudes et au degré de perfection de chaque religieux. Chaque réunion de moines avait ainsi une attribution spéciale et vaquait à un travail déterminé. L'une était chargée des aliments, l'autre des vêtements, celle-ci de la réception des hôtes, celle-là des professions manuelles. Ainsi le monastère entier était une ville où l'on se suffisait, et dont tous les habitants s'acquittaient des emplois nécessaires à la vie. Merveilleuses cités, où le riche servait le pauvre, le grand seigneur l'esclave et où tous servaient Dieu !

Sur ce modèle si simple et pourtant si parfait et si complet de fonctionnement et d'administration se formèrent bientôt des monastères de femmes, entre autres celui que fonda une sœur même de saint Pacôme. Les monastères d'hommes se multipliaient hors de toute mesure ; il semble que le désert dut reculer ses bornes pour les tous contenir. Le moine Apollonius dirigeait jusqu'à cinq cents moines ; un autre moine, Ammon, remplissait de ses monastères les solitudes de Nitrie et de Scété. De l'Égypte le Monachisme fit avec *saint Hilarion* invasion dans la Palestine, le désert de Gaza compta bientôt jusqu'à trois mille moines, et ce grand fleuve grossissant toujours, ce fut bientôt aux déserts de l'Idumée, de l'Arabie, de la Mésopotamie, et du reste de l'Orient à être inondé de ses flots. La Syrie le fut pareillement. Les alentours d'Antioche s'étaient couverts de monastères, et c'est vers ces angéliques solitudes que la parole ardente de saint Jean Chrysostôme poussait les populations avides d'en contempler, ne fût-ce qu'un instant, les vertus, les œuvres et les miracles. Vint bientôt saint Basile le Grand (358) qui après avoir étudié la vie ascétique dans les monastères de Mésopotamie, d'Égypte et de Palestine, devint lui-même dans la Cappadoce et le Pont le père d'une immense famille religieuse. Sa règle qui éclaircit, perfectionne, augmente les précédentes règles de saint Pacôme

de saint Isaïe, de saint Macaire, de saint Paphnuce, de saint Sérapion, resta célèbre dans l'Orient tout entier. Très large dans sa conception, et pouvant s'appliquer à beaucoup d'aptitudes, de perfections et de services divers, elle donne à l'éducation des enfants et des jeunes gens la plus large place. Les conditions d'admission définitive y était rigoureuses, le noviciat ardu, la vie que menaient les cénobites était une école des vertus les plus hautes.

Cette splendeur est la dernière qu'aura l'Orient. A partir du ^v^e siècle un vent de dessèchement et de mort passe sur cette végétation luxuriante, le Monachisme subit largement la décadence où tombe l'Église orientale toute entière. L'Orient n'a pas compris que toute vie qui circule dans l'Église découle de la Papauté; il se sépare, il fait schisme, il s'obstine par orgueil à décider lui seul des questions de discipline et de foi, il est discuteur, il est sophiste, les erreurs succèdent aux erreurs, les hérésies s'ajoutent aux hérésies. Les monastères sont bientôt envahis par les luttes doctrinales et c'en est fait de leur sainte solitude et de leur angélique simplicité. Oublieux de leur perfection, les moines discutent, se font théologiens, finissent presque tous par être corrompus par l'erreur. Alors s'étale un triste et écœurant spectacle. Des moines turbulents et vagabonds franchissent l'enceinte de leurs *laures* protectrices, se répandent dans la société, non plus pour y donner comme autrefois le vivifiant spectacle de leurs vertus, mais pour y semer leurs erreurs et y scandaliser trop souvent les âmes au contact de leurs vices. Le concile de Chalcédoine tente une réforme que les hérésies eutychiennes et monophysites et l'origénisme ne rendent que trop infructueuse. Le Monachisme périt du même mal d'orgueil et de révolte dont meurt l'Orient tout entier.

II. Les Moines en Occident. Le Monachisme, qui devait

être en Occident bien autrement vigoureux qu'en Orient, ne naquit parmi nous que plus tard, vers 336, au moins dans sa forme régulière et son organisation extérieure. Sans doute bien avant 336 l'Occident possédait des religieux, c'est-à-dire des hommes qui, franchissant les étroites limites de la vie commune, s'élevaient vers les hauteurs de la perfection, mais plus positif et plus agissant que l'homme de l'Orient, c'est davantage au milieu de la foule que le Latin menait sa vie héroïque; il n'était point solitaire, il n'était point *stylite*; aussi passait-il plus inaperçu. — Quoi qu'il en soit de ces premiers germes du Monachisme en Occident avant 336, saint Athanase, dans son exil de Trèves, apprit aux chrétiens latines la vie cénobitique, et cette première étincelle ne tarda guère à allumer un vaste incendie. Un autre exilé illustre, saint Eusèbe de Vercell, que les fureurs hérétiques avaient chassé jusque dans la Thébàide, après avoir contemplé les merveilles monastiques de ces solitudes, voulut lui aussi les faire connaître à l'Occident. Saint Jérôme, dans sa retraite de Bethléem, formait à la vie cénobitique des chrétiens fervents, d'héroïques femmes, qui, rentrés en Occident, y fondaient des monastères dont l'Orient leur avait donné l'idée et le modèle. Des monastères furent fondés à Rome, et les îles de la péninsule se couvrirent de communautés religieuses. Un vaste monastère fut bientôt, à Milan, sous la direction de saint Ambroise, rempli de fervents cénobites. Saint Augustin y puisa sans doute l'ardeur de la vie religieuse, car, rentré en Afrique, à Hippone, il transforma sa demeure épiscopale en monastère, et fonda sous une règle nouvelle un véritable ordre religieux. Carthage, Tagaste et bien d'autres villes subirent la contagion sainte et ouvrirent des couvents à de nombreux et fervents religieux. De Milan sortit encore saint Martin qui fonda à Ligugé près de Poitiers un florissant monastère (360). Plus tard devenu évêque de Tours, il en fonda un autre à Marmoutiers, où il

laissa à sa mort jusqu'à deux mille moines (397). Quelques années plus tard un autre monastère demeuré plus célèbre et qui eut en Occident une gloire et un rôle immenses était créé par saint Honorat, évêque d'Arles, à Lérins (410). C'est de cette petite île des côtes de Provence que sortirent par centaines, les évêques, les saints, les savants, les missionnaires illustres. Lérins fut au v^e siècle ce que Cluny sera au xi^e. Lérins donna des écrivains célèbres, Vincent de Lérins, Salvien; des évêques, saint Eucher métropolitain de Lyon, saint Césaire archevêque d'Arles, saint Loup évêque de Troyes, et une foule d'autres qui illustrèrent les sièges de Fréjus, Valence, Metz, Nice, Vence, Carpentras, etc. Vers le même temps Cassien, de retour de la Thébaïde, fondait le couvent de Saint-Victor à Marseille, saint Romain et saint Lupicin couvraient de leurs monastères les solitudes du Jura, saint Domitien fondait le monastère de Bébron plus tard Saint-Rambert, saint Sévère celui d'Agde. Près d'Auxerre, dans une solitude créée par la fiscalité romaine du dernier siècle, s'élevait le monastère de Réome. L'Auvergne n'était pas moins riche en fondations monastiques qui réparaient les ruines effroyables qu'avaient, au commencement du v^e siècle, accumulées les Vandales et les Visigoths. « La plupart des villes et des villages modernes de l'Auvergne doivent leur origine à des communautés qui se formèrent à travers les invasions du v^e et vi^e siècle. »

Saint Benoît est envoyé de Dieu à la fin du cinquième et au début du sixième pour redonner au grand arbre monastique une sève nouvelle et plus puissante. Sa mission, en réveillant l'esprit religieux qui semble pâlir un instant, est de le former à une règle moins variée, moins éphémère et moins incertaine, et d'étendre à presque tout le Monachisme occidental une organisation aussi large qu'elle est puissante dans son unité. « En Occident aussi, vers la fin du cinquième siècle, l'institut cénobitique, sembla atteint de la torpeur et

de la stérilité de l'Orient. Après saint Jérôme, mort en 420, et saint Augustin, mort en 430, après les Pères de Lérins dont la splendeur pâlit vers 450, il y a comme une sorte d'éclipse... Pour tenir les promesses que l'ordre monastique avait faites à l'Église et à la jeune société chrétienne il lui manquait, au commencement du sixième siècle, une impulsion nouvelle et énergique propre à concentrer et discipliner tant de forces éparses, irrégulières et intermittentes, une règle uniforme et universellement acceptée, un législateur qui s'inspirât d'un passé déjà fécond et glorieux pour fixer et dominer l'avenir, Dieu pourvut à cette nécessité en faisant naître saint Benoît (1). » « Qui ignore ce qu'était à cette époque l'Italie, je dirai mieux, l'Europe entière? Quelle ignorance! quelle corruption, que d'éléments de dissolution sociale! Et c'est au milieu de cette situation déplorable qu'apparaît le saint solitaire, enfant d'une illustre famille de Nurcia, résolu à combattre le mal qui menace de s'emparer du monde. Ses armes sont ses vertus; l'éloquence de son exemple lui donne un ascendant irrésistible. Plus grand que tout son siècle, brûlant de zèle et en même temps rempli de prudence, il fonde cet institut qui doit demeurer, à travers le bouleversement des âges, comme une pyramide immobile au-dessus des ouragans du désert. Quelle idée a été plus bienfaisante, plus pleine de prévoyance et de sagesse? Dans un temps où le savoir et les vertus n'ont plus d'asile, où l'ignorance, la corruption, la barbarie étendent rapidement leurs conquêtes, élever un refuge pour l'infortune, former un dépôt sacré pour les monuments précieux de l'antiquité, ouvrir des écoles de science et de vertu, où les hommes destinés à figurer un jour dans les affaires du monde viendront puiser des leçons, n'est-ce point une grande pensée? Considérez la silencieuse demeure du Mont-Cassin; voyez de

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident*.

toutes parts se diriger vers ce monastère les fils des familles les plus illustres de l'Empire, les uns avec le projet d'y demeurer pour toujours, les autres pour y recevoir une haute éducation, et rapporter au milieu du monde un souvenir des graves inspirations que le saint fondateur avait reçues au désert de Subiaco; voyez les monastères de l'ordre se multiplier, s'établir comme de grands centres d'activité, en tous lieux, dans les campagnes, dans les forêts, dans les contrées les plus inhabitées : n'éprouvez-vous point une vénération profonde pour l'homme qui a conçu de si grands desseins (1) ? »

Saint Benoît naquit à Nurcie d'une noble et grande famille vers 480. Désabusé du monde dès sa jeunesse et fatigué de ses corruptions, il se retira, vers 496, dans une caverne déserte à 50 milles à l'ouest de Rome dans la campagne de Subiaco sur les rives de l'Anio. Après quelques années de contemplation, de pénitence, de vertus et de miracles, Benoît déjà illustre et assiégé de disciples, fondateur d'un premier monastère, se retire en 529 au *Mont-Cassin*, dans la terre de Labour, et y fonde le célèbre monastère du Mont-Cassin qui restera comme le centre et le berceau de son ordre. A quelques milles de là, sainte Scholastique bâtit pour elle et de nombreuses compagnes un autre couvent. Au Mont-Cassin affluaient les religieux et les visiteurs, l'aristocratie de l'Empire, l'élément barbare, la vieille et la nouvelle société venaient ensemble se former au contact de la sainteté et de la science. Les enfants nobles y puisaient une virile éducation, des milliers d'hommes du monde recouraient aux conseils et aux prières du saint; Totila, le ravageur de l'Italie, brisait devant lui son orgueil et sa férocité, réclamait son intercession, et obtenait de lui les révélations de l'avenir. — C'est au Mont-Cassin que le

(1) Balmès, *Cath. comparé*.

patriarche de la vie monastique en Occident écrivit sa *règle*, chef-d'œuvre de foi, de grandeur et de bon sens. Elle est à la fois large et stricte, elle étreint le moine dans d'indissolubles anneaux, mais en même temps elle ne le froisse ni ne le meurtrit, elle ne gêne pas la liberté légitime de ses mouvements, elle ne tyrannise pas ses goûts particuliers ni n'étouffe ses aptitudes propres. De fer pour les points essentiels, elle se prête avec une charité pleine de condescendance, avec une élasticité pleine de sagesse, aux applications les plus multiples et les plus variées. Tous peuvent être reçus dans les monastères de saint Benoît, enfants, adolescents, hommes faits, riches et pauvres, seigneurs et manants, roturiers et nobles, doctes et ignorants, laïcs et clercs. Cette largeur de conception répondait aux besoins de l'époque, à cet immense *sauf qui peut* qui poussait vers l'espérance et le salut d'innombrables bandes de vaincus, de fuyards, de blessés; et en même temps elle permettait à l'ordre Bénédictin d'employer à la régénération sociale et à la formation de la nouvelle société des travailleurs de toute sorte, des soldats de toute arme. « Cette règle fut la loi, la force et la vie de ces pacifiques légions destinées à leur tour à inonder l'Europe, mais pour la féconder, pour relever ses ruines, cultiver ses champs dévastés, peupler ses déserts et conquérir ses conquérants (1). »

D'après la règle Bénédictine, les postulants ne sont reçus qu'après les plus sérieuses épreuves, quand des lectures réitérées, des explications multiples leur ont fait pénétrer toute l'étendue des obligations à subir. Après un an de cette probation vigoureuse le novice faisait profession : il promettait la conversion de la vie, la stabilité, l'obéissance qui sous-entendait la pauvreté et la chasteté. Ces promesses se faisaient dans un écrit qui était déposé solennellement sur

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident*.

l'autel. Toutes les fautes étaient punies , mais une sage proportion était mise dans ces corrections.

Quand on se figure que l'ordre Bénédictin est exclusivement un ordre livré au travail ou intellectuel ou manuel , on se trompe : la louange de Dieu, l'*office divin* y tient la place d'honneur et y absorbe la plus longue partie du temps. Cet office divin , saint Benoît le divise en trois parties : l'une qui se chante la nuit, la seconde qui se chante au point du jour, la troisième qui se répartit dans les heures de la journée. Le dimanche le *Te Deum* s'ajoutait à la fin des Nocturnes. La distribution des Psaumes était telle que chaque semaine le Psautier était récité en entier.

La nourriture des Bénédictins se composait de légumes cuits. L'abstinence de la viande était chez eux perpétuelle. Ils faisaient eux-mêmes la cuisine et se servaient mutuellement tour à tour.

Saint Benoît, l'homme providentiel, mourut vers l'an 547. Sa sainte sœur, Scholastique, l'avait précédé de peu dans le ciel. La postérité du saint patriarche sera innombrable ; ce grand fleuve traversera désormais par lui-même et ses affluents tous les champs de l'histoire, et nous le suivrons à la trace de ses gloires et de ses bienfaits.



TREIZIÈME LEÇON.

L'ACTION DE LA PAPAUTÉ DANS LES PREMIERS SIÈCLES.

Il ne nous a pas été difficile de voir, dès la naissance de l'Église et le début de son histoire, comment la Papauté est l'âme et la vie de cette Église, la pierre angulaire, le fondement unique par lequel tout l'édifice est supporté. Jésus-Christ institue Pierre pasteur suprême, il lui donne, avec l'infailibilité (1), la charge d'enseigner l'Église entière. Pierre commence l'œuvre par lui-même et la développe par ses successeurs, de là cette parole familière aux conciles des premiers siècles : « Pierre a parlé par la bouche de Léon, d'Agathon. » La primauté de Pierre, sortie toute complète de l'institution de Jésus-Christ, se développe et s'étend à mesure que s'étend l'Église elle-même. Du sein des catacombes les papes gouvernent; mais leur pouvoir se montre dans un jour plus éclatant après la conversion de l'Empire à la foi. Nous avons vu ces choses, mais éparées dans la suite du récit, il est bon maintenant de les rassembler et d'en composer un unique tableau (2). D'ailleurs nous

(1) Luc, xxii, 32.

(2) Voy. Poinsignon, *Les origines de la société moderne*. 2 vol. Paris, Bray et Retaux.

avons laissé inachevée l'histoire des papes et leur succession, depuis Constantin jusqu'à saint Grégoire le Grand. Nous étudierons ici tout ensemble *La Papauté*, et, pour compléter la trame historique, *les papes* sous lesquels s'achèvent les premières périodes de l'histoire de l'Eglise.

I.

La Papauté dans les premiers siècles.

Quatre aspects différents de la Papauté s'offrent à nous et nous convient à quatre différentes études. — La Papauté dans l'exercice de sa puissance *spirituelle* : — La Papauté dans son *domaine temporel* : — La Papauté dans *les rapports de l'Eglise et de l'Etat* : — enfin la Papauté dans le rôle de *bienfaisance* et de protection qu'elle remplit si puissamment au moment de la décadence de l'Empire, du sanglant tumulte des grandes invasions et de l'enfantement pénible et dangereux de l'Europe chrétienne.

I. Puissance spirituelle. Nous n'avons pas à relever en particulier les nombreuses manifestations de la puissance spirituelle de la Papauté à travers les siècles que nous venons de parcourir, mais à les réunir et à les présenter dans leur ensemble. — Voici ces quatre manifestations.

D'abord ce fut, dès les premiers siècles, une persuasion générale dans l'Eglise et dans l'Empire que l'évêque de Rome était le chef universel, le pasteur suprême du troupeau tout entier. Les auteurs qui parlent d'invasions successives, qui assignent des dates, qui bâtissent des systèmes, qui fondent sur de *fausses décrétales* comme ils disent, la puissance de juridiction de la Papauté, mentent à

l'histoire. Les décrétales attestent cette puissance et ne la créent pas. Depuis saint Pierre, les papes se sont affirmés tous comme les chefs de l'Eglise universelle. Dès l'ère des Catacombes, l'Orient envoyait ses plus illustres pontifes, les Ignace et les Polycarpe, conférer avec les évêques de Rome, Victor tranchait pour l'Eglise entière la question si grave de la Pâque; Sirice écrivait : « Nous portons les fardeaux de tous, ou plutôt c'est Pierre qui les porte en nous. » Innocent I^{er} affirme que la papauté est la source de l'épiscopat, Léon le Grand dit solennellement que Rome, le siège de Pierre, règne sur toutes les Eglises de l'univers. Le pape Gélase réclame pour le siège de Rome l'universelle obéissance. Tous les conciles tant particuliers que œcuméniques ont la même foi et tiennent le même langage. Au concile de Sardique, les Pères appellent le pape Jules I^{er} « le chef de toute l'Eglise. » Au concile d'Éphèse, le légat Philippe dit : « Personne ne doute et *tous les siècles* savent que Pierre a reçu de Notre Seigneur les clefs du royaume et que Pierre vit dans ses successeurs (1). »

Cette persuasion de l'Eglise et cette confession solennelle reposaient sur des faits décisifs. Depuis saint Pierre, tous les papes font, en doctrine et en mesures disciplinaires, des actes de suprême autorité. Si saint Pierre règle toutes choses, définit les points de foi, termine les questions de discipline, manie l'arme terrible des pouvoirs coercitifs, tous ses successeurs le suivent dans cette voie d'omnipotence.

(1) Les témoignages affirmant cette primauté affluent, dès les premiers siècles, de telle sorte que l'exposé nous en est impossible. En voici quelques-uns pris dans la masse. Tertull., *Op. Edit. Pamellii*, p. 999. — *Id.*, *Scorpiac.*, c. x. — Saint Optat, *Contr. Parmen.*, n. 3. — Saint Cyprien, *Epist.* 32. — Saint Ephrem, *op.*, p. 725. — Saint Augustin, *Serm.*, CCXCVI. — Saint Greg. de Nysse, t. III, p. 314. — Concil. Suess. — Concil. Chalced., sess. III. — *Id.*, sess. XVI. — Concil. Carthag., *Ep. ad Damas.* — Saint Ambroise, *In I Tim.*, III. — Saint Chrysost., *Hom. II, in divers.* — Orig., *Hom. LV, in Matth.* — Saint Ignace, *Epist. ad Rom.*

tence ; c'est par les légats de Léon que Dioscore est déposé, et c'est là un fait entre une foule d'autres. — Nous trouvons un nombre relativement considérable de points de dogme et de discipline décidés par les papes des premiers siècles, tout aussi simplement, tout aussi victorieusement que nous avons vu Pie IX définir l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge Marie.

Dans les rapports avec les conciles des premiers siècles, cette même autorité suprême apparaît dans le jour le plus éclatant. Dès l'antiquité il est reconnu que les conciles ne se rassemblent, ne siègent, ne décident qu'avec l'agrément et la confirmation des souverains Pontifes. Toute la puissance césarienne de Byzance, toute l'ambition, toute l'outréissance et l'orgueil des Orientaux n'y peuvent rien. Un concile n'a de force que quand le pape l'a confirmé ; les conciles de Constantinople ne deviennent universels que par la confirmation du souverain Siège. Quand les conciles s'écartent de la droite voie, les papes, comme le pape Libère à Rimini, cassent leurs décrets.

Ajoutons les appels. Dès les premiers siècles, dès les origines même de l'Église, dès l'époque apostolique, quand Paul « allait voir Pierre » pour conférer avec lui, quand du fond de l'Orient saint Polycarpe venait à Rome pour y traiter d'une question de discipline, les appels étaient pratiqués, les questions douteuses, les hérésies naissantes, plus tard les oppressions du despotisme théologique de la cour de Byzance les provoquaient à chaque instant. Saint Cyprien en appelle au pape pour le schisme de Novat, saint Augustin pour les agissements des donatistes et les perfidies de Pélage, saint Jean Chrysostôme pour la tyrannie du pouvoir impérial. A ces appels les papes répondaient par des *décrétales*. Nous aurons lieu d'y revenir, car cette question des décrétales a donné sujet à beaucoup d'assertions légères et à des systèmes de mauvaise foi.

II. Pouvoir temporel. A la puissance spirituelle la Providence joignit un pouvoir temporel. Roi des âmes, le pape fut fait de par la Providence roi d'un état terrestre. Non pas que cette royauté temporelle soit de l'essence de la Papauté au même titre et au même degré que sa puissance et ses prérogatives spirituelles, mais cette royauté temporelle a été donnée à la Papauté comme sauvegarde et garantie de l'autre. Comme Dieu protège le fruit dans son écorce, comme il fait vivre l'âme dans un corps, il a uni l'âme de la Papauté, c'est-à-dire sa domination spirituelle, à un corps qui est son pouvoir temporel. Sans doute Dieu, par des ressources de puissance et de force qui sont à lui, peut conserver la vie à la Papauté quand son pouvoir temporel lui est momentanément ravi, mais c'est là une existence anormale, un état violent, que la Providence se charge, après un temps plus ou moins long, de faire cesser. — Nous avons ici à étudier d'abord le *droit*, puis le *fait* de ce pouvoir temporel.

1. Aucune souveraineté temporelle ne se justifie par de semblables titres : origine, mission, bienfait. Si le domaine temporel de la Papauté n'est pas légitime, s'il n'est pas sacré, s'il n'est plus inviolable, si le premier venu, un soldat de fortune, un bandit sous le diadème, le peuvent légitimement violer, toute royauté est un vol, toute propriété une injustice, toute spoliation une revendication permise; les trônes chancelleront, les dynasties antiques vivront leurs dernières heures, plus aucun royaume ne connaîtra la sécurité d'un lendemain. Et de fait l'Europe contemporaine nous offre ce spectacle de désorganisation et de chaos. Le domaine temporel a été jugé inutile et sa possession séculaire sans titres valables, on l'a spolié aux applaudissements des cours européennes. Voici venir déjà les jours de représailles, et une implacable logique passe sur les autres domaines tem-

porels en les condamnant à mort. Les pouvoirs publics ont jugé que le pape n'avait rien à voir avec un règne temporel : la Révolution est en train de décider que les couronnes sont iniques, et que les rois, voleurs des nations, doivent rendre leurs pouvoirs usurpés aux nations qui les revendiquent.

Le premier titre sacré du domaine temporel des papes est son *origine*, origine divine et humaine tout à la fois. La Providence et les peuples, Dieu et les siècles, se sont unis dans cette question. Après que Dieu eut fait passer la Papauté par l'épreuve d'un martyr de trois siècles, afin de bien révéler au monde que cette institution est de lui, qu'elle n'est pas tributaire des moyens vulgaires d'existence ni de la mortalité commune, quand vint le moment de lui donner, selon la promesse, le règne sur les nations, il fit sortir de Rome les césars et y établit le trône de la Papauté. Tout cela se fit absolument en dehors des prévisions et de la puissance humaines, tout cela n'est explicable que par l'intervention divine, c'est de Dieu, *a Domino factum est istud*. Le monde devenu chrétien connut d'instinct cette organisation providentielle et la seconda largement. L'Église n'était pas sortie de Jérusalem que déjà dans les biens que vendaient les fidèles et dans le prix qu'ils apportaient à Pierre on pouvait voir la première assise du domaine temporel de la Papauté. Durant les persécutions, quand les papes administrent l'Église la plupart du temps cachés dans les catacombes, de larges aumônes leur sont faites, des domaines leur sont concédés, les grandes familles en se convertissant donnent à l'Église leurs palais de la ville comme leurs villas des champs. Saint Soter est assez riche pour nourrir des Églises lointaines, Callixte fait travailler dans des hypogées qui sont à lui ; dès avant Dioclétien l'Église romaine possède dans Rome de nombreux édifices. Non-seulement l'Église avait assez de biens pour subvenir à l'entretien des clercs, des orphelins, des veuves et des pauvres, mais elle était

déjà riche en champs, maisons, villas, que les païens respectaient de temps en temps, pillaient et dévastaient souvent, convoitaient toujours, mais qui néanmoins grandissaient et augmentaient sans cesse d'importance en dépit des persécutions. Après les persécutions les empereurs devenus chrétiens forment avec un zèle jaloux le patrimoine de l'Église; les Barbares eux-mêmes rivaliseront dans ces largesses avec les césars qu'ils ont remplacés.

Le second titre de l'Église à son domaine temporel est sa *mission*. Chaque partie de cette mission exige une royauté temporelle, modeste sans doute, mais respectée. L'Église, avant toutes choses, pour le bon gouvernement spirituel, doit être libre. Esclave et enchaînée, prisonnière du premier venu, trainée de force de Savone à Fontainebleau par quelque soldat de fortune, la Papauté sans doute ne périt pas, mais elle est forcément inactive, la brutalité de la force intercepte tous ses moyens d'action et brise entre ses mains toutes ses armes. Or ces gênes et ces inactions ne peuvent être l'état normal de l'Église et, par conséquent, de la Papauté. La Papauté doit avoir un *chez elle*, un État respecté comme tous les autres, d'où elle puisse librement dispenser la lumière et diriger les consciences. — La Papauté doit agir partout également. Rome est la commune capitale de tous les catholiques, à Rome expirent toutes les questions de nationalité. Or cette égalité parfaite, cette justice distributive, cette dispensation toujours équitable des biens spirituels et divins à tous les peuples sans distinction, comment seraient-elles possibles, si le pape, au lieu d'être maître et roi chez lui, n'était plus que le pensionnaire et le protégé d'une nation? Le rêve de Napoléon I^{er} était de s'emparer du pape, de le garder comme son hôte, et par lui de gouverner, non plus seulement les corps, mais les âmes, et de dominer le monde par son côté le seul tout-puissant, les consciences. Mais, hôte et homme-lige de Napoléon, que

fût devenu le pape pour les autres peuples? Quelle confiance eût inspiré sa domination? Quelle force eussent conservé des sentences qu'on aurait pu toujours croire dictées et imposées par la tyrannie et le despotisme d'un maître? Quand Pie VII était à Fontainebleau, on s'écriait en Angleterre, en plein parlement : « Je pense que le pape n'ose pas faire un mouvement sans l'ordre de Napoléon. » L'Anglais se trompait sans doute, mais il n'en montrait pas moins ce que penseraient tous les autres peuples d'un pape devenu le pensionnaire d'un despote. Napoléon, dans les moments de bon sens que son ambition lui laissait, disait lui-même : « Ce chef est étranger, et il faut en remercier le Ciel. Le pape est hors de Paris et cela est bien. Il n'est ni à Madrid ni à Vienne et c'est pourquoi nous supportons son autorité spirituelle. A Vienne, à Madrid, on est fondé à en dire autant. Croit-on que, s'il était à Paris, les Viennois, les Espagnols consentiraient à recevoir ses décisions? On est donc trop heureux qu'il réside hors de chez soi, et qu'en résidant hors de chez soi il ne réside pas chez des rivaux. » — Mais la mission du pape est plus difficile et plus incisive encore que de répandre la lumière divine et de prêcher à tous la vérité. Ses pouvoirs sont plus profonds, il tient un glaive, il doit frapper, il est constitué gardien de la justice, défenseur de la vertu sur la terre. A quelque sommet qu'habite le crime, il le doit juger et punir. Cette charge sacrée l'élève au-dessus des rois, il les doit reprendre, il les doit châtier. Dans l'exercice de ce pouvoir est la sécurité du monde et la plus haute garantie de la faiblesse opprimée contre l'iniquité triomphante. Mais comment exercer cette puissance de coercition, quand on est soi-même ni libre ni chez soi? Le président Hainault disait : « Le pape a à répondre dans l'univers à ceux qui commandent, et, par conséquent, aucun ne doit lui commander. » Évidemment les papes, pour frapper, devaient être libres; pour engager les luttes magnanimes

qui sauvèrent en Europe tous les principes et toutes les grandes causes, pour revendiquer, comme ils l'ont fait durant de longs siècles, les droits violés de la justice, pour venger la cause des faibles écrasés par des passions puissantes, ils devaient n'être point les prisonniers du pouvoir coupable et excommunié. — Ajoutons un mot encore. Quand, au lieu d'un seul Empire, les invasions barbares eurent découpé et morcelé l'Europe, quand elles y eurent ménagé la fondation d'une multitude de principautés et de royaumes, la Papauté qui les avait tous créés à son souffle en demeura le tuteur et l'arbitre. La Papauté seule avait un tribunal plus haut que tous les autres où se jugeaient les causes des rois et des peuples, des rois et des rois. Comment ce rôle d'arbitrage, qui compose à lui seul le trait le plus saillant de la Papauté au moyen-âge, qui empêcha l'Europe barbare de devenir un chaos plein de ruines et de sang, comment eût-il été possible sans le domaine temporel qui laissait le pape libre et inviolé?

Enfin un troisième titre consacre aussi puissamment que les autres la royauté temporelle de la Papauté, c'est le *bienfait*. Le don volontaire serait déjà un titre sacré, et si, par vénération et amour, les siècles avaient donné aux papes leurs domaines, les papes seraient en Europe les possesseurs les plus augustes et les plus légitimes. Mais il y a plus ici qu'un simple don, il y a le paiement d'une dette. Quand la Papauté formait peu à peu son domaine temporel, elle le conquérait sur la misère, elle le formait de tous les malheureux qui se réfugiaient vers elle, et recevaient d'elle la protection et la vie. Ses sujets furent tous ceux que sa main puissante autant que secourable arrachait, quant tout les abandonnait et les trahissait, à d'inexprimables et suprêmes détresses. Les papes furent au moment des invasions les vrais, les seuls sauveurs des populations. Est-il étrange que ces populations, que livrait l'Empire, se donnassent à leurs

sauveurs? Neuf fois prise d'assaut Rome fut neuf fois relevée par les papes. Trouvera-t-on dans une seule des dynasties européennes, dans une seule monarchie et un seul empire de pareils titres et une semblable origine? Auparavant, quand l'Église romaine ne possédait encore que de l'argent et quelques biens fonds, pour quel usage étaient ces revenus, et de qui venaient-ils? Ils nourrissaient les pauvres et c'est pour cet usage sacré entre tous qu'ils avaient été donnés.

2. Telle est, quoique trop incomplètement esquissée, la question de droit; quant à celle de *fait*, à savoir comment s'est peu à peu formée la royauté temporelle des papes, il nous reste à en dire un mot. De saint Pierre à Constantin, cette royauté commence et s'accroît insensiblement; puis vient Charlemagne qui l'étend, la complète et la consolide.

Nous ne parlons plus des biens de l'Église acquis au sein des persécutions. La conversion de Constantin devait avoir pour effet naturel l'accroissement de ces biens. Il en fut ainsi. Quelle que soit la manière dont on résolve la question de la *donation de Constantin*, voici des faits en dehors de toute discussion possible. Dès l'année de sa conversion Constantin fit à l'Église des dons considérables. Les grands patriarchats d'Orient, les églises de Jérusalem et de Constantinople furent amplement dotés, mais nulle ne le fut comme celle de Rome. L'Église de Latran possédait pour plus de deux millions de vases sacrés; un revenu de 150 livres servait aux frais du culte, les biens fonds dont Constantin enrichit cette illustre église produisaient un revenu annuel de 234,000 fr. de notre monnaie. D'autres largesses immenses avaient enrichi les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul, de Sainte-Croix, de Sainte-Agnès, de Saint-Laurent, de Saint-Marcellin, etc. A ces dons il faut ajouter la restitution de

tous les legs et domaines volés à l'Église dans le cours des persécutions.

Mais le don par excellence fait par Constantin à la Papauté est le don même de Rome. Les vues politiques guidèrent l'empereur dans l'abandon de Rome et le choix de Constantinople, nous sommes loin d'y contredire. Mais si Constantin faisait cette donation sans en avoir conscience, Dieu savait ce qu'il faisait accomplir à Constantin. Aussi dès lors Rome, par un prodige unique dans l'histoire, convoitée par toutes les ambitions, envahie par tous les princes, proie éternelle de la force, Rome reste au pape, et une main invisible en écarte à mesure les envahisseurs. C'est à Milan qu'Honorius place son empire, non à Rome. Les Hérules s'établissent à Ravenne, les Goths qui chassent les Hérules, les Lombards qui chassent les Goths, s'établissent à Pavie, et si les descendants d'Alboin mettent sur Rome une main devenue sacrilège, ils en périssent. Charlemagne vient qui les châtie et les dévaste, mais pour laisser aux papes cette Rome que la vaillance de son bras vient de ressaisir.

Dès avant Charlemagne, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, nous voyons la royauté temporelle des papes dessinée déjà par de puissants contours. L'Église romaine possède en Afrique, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, en Illyrie, en Dalmatie, en Italie, en Asie et jusque dans les Gaules des patrimoines qui lui viennent, soit des fidèles, soit des empereurs. Naples payait une rente au Saint-Siège dès 590; dès la même époque des troupes à la solde du Saint-Siège veillaient à la garde des biens pontificaux. A une ville (1) le pape saint Grégoire écrit : « Nous avons ordonné à Léontius de se charger du gouvernement de votre ville. » Sur l'Italie les papes exerçaient dès le

(1) Celle de Nepi.

sixième siècle un pouvoir de beaucoup supérieur au pouvoir impérial, ils traitaient avec l'Empire, ils fléchissaient les Barbares, ils se montraient la seule puissance sage, ferme, victorieuse. Gibbon, le haineux accusateur de la Papauté, frappé de ce spectacle, ne peut s'empêcher de dire : « ce sont les peuples qui ont forcé les papes à régner. » Un monument précieux réunit en lui les révélations qui précèdent, et nous fait foi tout ensemble et du fait même de la royauté temporelle des Papes dès les premiers siècles et du bienfait de cette royauté pour les peuples et de la nécessité de cette domination terrestre pour la papauté elle-même. Aux odieuses provocations de Léon l'Isaurien, Grégoire II répond : « Vous pensez m'effrayer et vous nous dites : J'enverrai à Rome, j'enlèverai Grégoire chargé de fers comme Constant mon prédécesseur fit enlever Martin. Cependant vous devez savoir que les pontifes sont à Rome comme des arbitres de paix et des modérateurs entre l'Orient et l'Occident..... Essayez ! vous verrez tous les Occidentaux prêts à venger les injures dont vous effrayez l'Orient. Une seule chose nous contriste, c'est qu'au moment où les Barbares se civilisent, vous, prince d'une nation civilisée, vous retourniez à la barbarie. »

Voilà, même avant Charlemagne, quelle était, dans une société tyrannisée par les Barbares du Nord et les Barbares civilisés et plus dangereux de Bysance, cette influence prépondérante et cette autorité bienfaitrice. Les papes, rois temporels, pouvaient déjà repousser au nom de la civilisation et de l'humanité les sauvages agressions de Léon l'Isaurien.

III. Puissance politique. Considérée dans les rapports de l'Église et de l'État l'histoire de la Papauté offre à partir de Constantin, des traits nouveaux qu'il nous importe de

marquer exactement. Durant trois siècles, la papauté livrée au glaive des césars païens ne devait montrer au monde, avec son incroyable héroïsme, que son invincible vitalité : c'était l'ordre formel de Jésus-Christ et l'objet de sa prophétie formidable : *tradent vos*. Mais quand, selon le mot de l'Église, les Apôtres et leurs successeurs « eurent planté, » arrosé, fait croître le Christianisme « dans leur sang, » quand l'Église victorieuse fut devenue reine dans cette humanité, où durant trois siècles elle n'avait été qu'une victime sanglante; deux puissances se trouvèrent en présence, et leurs rapports durent s'harmoniser. Cette harmonie commence à apparaître dans un mot de Constantin. Parlant du sacerdoce, il disait : « Vous êtes l'évêque du dedans; » parlant de lui-même et de la puissance impériale, il disait : Je suis l'Évêque du dehors. » A l'Église de gouverner l'humanité chrétienne : à l'empire de seconder et de protéger l'Église. Le Sacerdoce et l'Empire sont distincts l'un de l'autre, l'Église ne doit pas absorber l'État, l'État ne doit pas empiéter sur l'Église : ni absorption, ni séparation, mais harmonieuse pondération des attributions et des pouvoirs.

Ces premières idées ne tardèrent pas à se préciser. Le pape Gélase écrit à l'empereur Anastase : « Ce monde, auguste empereur, est gouverné par deux puissances : celle du sacerdoce est d'autant plus grande que le prêtre, au jugement, doit rendre compte à Dieu pour l'âme du roi. Vous savez qu'encore que votre dignité vous tient élevé au-dessus des autres hommes, vous vous abaissez néanmoins devant le pontife chargé de l'administration des choses divines. C'est à lui que vous vous adressez pour être conduit dans la voie du salut, en tout ce qui concerne la dispensation des sacrements vous reconnaissez que bien loin de pouvoir lui commander vous lui devez obéir. Sur tout cela vous dépendez de leur jugement, et vous n'avez pas le droit de les assujettir à votre volonté. Si les ministres de la religion obéissent à

vos lois dans tout ce qui concerne l'ordre temporel, parce qu'ils savent que vous avez reçu d'en-haut votre puissance, avec quelle affection, je vous prie, devez-vous obéir à ceux qui sont chargés de dispenser les augustes mystères (1)? » Le pape Symmaque expose aux mêmes empereurs de Byssance la même fondamentale vérité sur la distinction des deux puissances et l'impossibilité où est la puissance civile de s'immiscer légitimement dans les affaires de la puissance ecclésiastique. « Il y a entre elles autant de différence qu'il y a entre un administrateur des choses de la terre et un administrateur des choses du ciel. Vous, prince, vous recevez du pontife le baptême et les sacrements, vous lui demandez des prières, vous réclamez sa bénédiction, vous recevez de lui la pénitence. En un mot, tandis que vous n'avez soin que des choses humaines il vous dispense les biens du ciel. Sans doute nous obéissons aux puissances de la terre quand elles se tiennent à leur place, et qu'elles n'opposent point leur volonté à celle de Dieu. Si toute puissance vient de Dieu, celle qui est établie pour régler les choses divines en vient à plus forte raison. Respectez Dieu en nous et nous le respecterons en vous. » « Les deux puissances ont donc chacune leur objet propre, leur action spéciale et leurs fonctions distinctes. Elles sont souveraines chacune dans sa sphère. Les pontifes sont tenus d'obéir aux puissances de la terre en tout ce qui regarde l'ordre temporel, comme les princes sont obligés d'obéir à l'Église en tout ce qui regarde l'ordre spirituel. Cette indépendance réciproque, reconnue par les empereurs chrétiens, proclamée dans les capitulaires, célébrée par saint Pierre Damien, trouva dans les décrets du troisième concile de Latran une autorité nouvelle (2). »

(1) Sanct. Gelas. *Epist. ad Anast.* Apud Labbe, t. IV, p. 1182.

(2) Card. Mathieu, *Le pouvoir temporel.*

Mais remarquons-le, distinction et indépendance ne veulent pas dire *séparation*, encore moins *servitude*. La puissance civile devant l'Église n'a le droit ni de divorcer ni d'opprimer. Si l'Église est le plus précieux appui du pouvoir et la plus ferme assise du trône, le trône à son tour, le pouvoir civil quel qu'il soit et quelque forme qu'il revête, doit soutenir l'Église, la défendre, la protéger, la venger, il est le bras de l'Église, il est l'*évêque du dehors*, prêtant à la puissance divine l'appui de son bras humain. « Gélase et Symmaque, ces grands pontifes, assignant à chaque pouvoir ses fonctions et sa sphère indiquent la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Cette supériorité est manifeste : la nier ce serait nier que l'âme l'emporte sur le corps, le ciel sur la terre, la justice de Dieu sur celle des hommes, les choses de l'éternité sur celles du temps (1). »

Mais ne l'oublions pas, la distinction des deux pouvoirs n'implique nullement l'incompatibilité à la puissance ecclésiastique de posséder l'autre. Un pontife peut être roi ; gouvernant les âmes, rien ne peut l'empêcher de gouverner aussi les corps, et la couronne temporelle peut être portée par la même tête sur laquelle se pose la tiare.

Sans pouvoir entrer dans les mille détails d'application que comportent les rapports entre l'Église et l'État, disons avec l'éminent auteur que nous citons plus haut : « C'est l'honneur des grands siècles d'avoir vu les princes et les pontifes travailler de concert à l'édification du monde. » Ce grand travail inauguré par Constantin, imité par les plus grands de ses successeurs, développé et précisé par Charlemagne, poursuivi à travers plus ou moins d'obstacles durant tout le moyen-âge, assura le bonheur et la puissance de l'Europe chrétienne, et après l'avoir fait naître, la fit grandir et la porta jusqu'aux gloires fécondes de sa maturité.

(1) Card. Mathieu, *Le pouvoir temporel*.

Dès la conversion de Constantin nous voyons l'harmonieux et efficace rapprochement des deux pouvoirs.

L'Église ouvrait à l'empereur l'entrée honorifique de ses conciles : l'empereur se chargeait des moyens matériels de convocation, il protégeait de son épée ces assemblées saintes et veillait à l'exécution des décrets et des sentences conciliaires.

Les lois ecclésiastiques devenaient le plus souvent lois de l'Empire, tout au moins les décrets validés par l'Église étaient reconnus et observés par l'État. La grande loi du repos dominical fut depuis Constantin loi de l'Empire. Léon I obtint de l'empereur Valentinien II que toutes les lois émanées du Saint-Siège auraient force de loi au même titre que les décisions des tribunaux. Cette disposition était précieuse, car les mêmes évêques prêts à résister au pape ne l'osaient pas à une loi de l'empire. Un article des lois impériales fixait l'un des points les plus délicats des rapports entre l'Église et l'État. Voici cet article. « Dans tous les cas où la loi civile serait en contradiction avec la loi ecclésiastique elle devrait être modifiée dans le sens de cette dernière. » Quand une Nouvelle dit que les lois ecclésiastiques pourront être abrogées par les lois de l'État, elle ne contredit pas la précédente, car elle n'entend plus les lois essentielles de l'Église comme plus haut, mais des règlements accessoires.

Dans les cas de disputes et de procès, les clercs relèvent du tribunal de l'évêque; les laïcs en dispute avec les clercs seront jugés par l'évêque, mais avec droit d'appel. L'empereur Justinien dans son Code exhorte les évêques à s'informer de ce qui se passe dans les cours civiles et à réprimander les juges coupables de négligence ou d'iniquité. L'une des interventions les plus précieuses de la puissance ecclésiastique était celle qui conférait aux évêques le droit d'*intercéder*. Que de violences, que d'abus, que de crimes

la Papauté et l'épiscopat firent cesser par cette intervention bénie !

IV. Puissance tutélaire. Nous voici ramené à la thèse la plus universelle et la plus riche : la bienfaisance de la Papauté dans les siècles que nous parcourons. Après la puissance et l'autorité de Dieu qui firent du pape un roi libre et le chef suprême de l'humanité régénérée, le *bienfait* fut l'agent le plus perpétuel et le plus efficace de cette domination. Elle s'inaugure, elle grandit, elle triomphe, elle monte sur un trône de plus en plus incontesté, à force de bienfaits, par la continuité même des protections qu'elle accorde aux peuples et du salut qu'elle leur vaut. Sans doute, voir dans le bienfait l'origine de la puissance papale serait mentir à la tradition comme à l'Écriture et méconnaître toute l'œuvre divine ; mais il est très vrai de dire que le chemin parcouru par cette puissance venue de Dieu et voulue par Dieu, est le chemin du bienfait. Impossible ici d'embrasser les mille détails des interventions où les papes devinrent le salut des particuliers, il faut lire les lettres de saint Léon le Grand et de saint Grégoire le Grand pour se faire une idée de cette chaîne infinie de bienfaits, qui, partie de la Papauté embrassait le monde dans ses replis d'or.

A n'envisager cette question que par ses sommets, trois immenses bienfaits des papes remplirent les premiers siècles. Premièrement leur intrépidité et leur martyre sauvèrent l'humanité de la dégradante tyrannie des césars païens. En versant tout leur sang pour l'affranchissement et la liberté des âmes, ils créèrent de ce sang la race des hommes libres. Leur *Non possumus* fut plus fort à briser l'oppression césarienne que ne l'eussent été les tentatives les plus vastes et les guerres de liberté les plus longues et les plus sanglantes. Du jour où la puissance impériale se trouva en face d'un

pontife qui savait résister et mourir, cette puissance fut brisée pour toujours. Un second bienfait de la Papauté fut de délivrer le monde des tyrannies théologiques de Bysance, les pires et les plus dangereuses de toutes. Sans les papes s'opposant aux caprices doctrinaux des princes, à leur manie de dogmatiser, à leur fureur d'imposer des croyances, c'en était fait de la magnifique révélation de l'Homme-Dieu. Ses vérités fussent rapidement devenues méconnaissables, et, d'hérésie en hérésie, d'erreur en erreur, on en revenait aux folies du Polythéisme et aux désespoirs de la négation. Pour comble de malheur, les conciles chancelaient parfois; la vérité y était ou obscurcie par la fourberie hérétique, ou accablée et étouffée sous la brutale et violente oppression des empereurs. Les papes seuls eurent la force d'y maintenir l'orthodoxie et d'écarter du dogme les tyrannies du pouvoir civil. Enfin, en troisième lieu, les papes furent dans le moment de la chute de l'Empire les sauveurs universels. Ils sauvèrent les peuples des excès du pouvoir, ils protégèrent ce triste pouvoir impérial lui-même contre les représailles des opprimés, ils sauvèrent opprimés et oppresseurs des sauvages dévastations des Barbares (1).

(1) Il faut que la force de la vérité soit parfois bien irrésistible pour avoir arraché à Gibbon, le plus haineux et d'ordinaire le plus déloyal des ennemis de la Papauté, les aveux suivants. « Les malheurs de Rome remettaient entre les mains du pontife les soins de l'administration et les affaires de la guerre. Il tira l'empereur de sa léthargie, il exposa les crimes ou l'incapacité de l'exarque et de ses ministres, il excita les Italiens à défendre leurs villes et leurs autels, et, dans un moment de crise, il consentit à nommer des tribuns et à diriger les opérations des troupes de la province. » Ce serait l'objet d'un travail aussi beau qu'étendu de montrer comment les papes seuls protégèrent l'Occident contre les mille désastres qui fondaient sur lui, alors que de lâches ou incapables empereurs trahissaient leurs peuples et les livraient sans défense aux Barbares.

II.

La suite des Papes.

La succession des papes forme assurément l'une des études les plus importantes de l'histoire ecclésiastique. Outre l'intérêt qu'y jettent les grands faits et les vertus magnanimes de la plupart des souverains Pontifes, cette étude est la plus précieuse et la plus haute des garanties de l'*Apostolicité* de la vraie Église de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ a dit en parlant de son Église au premier des papes : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, combien n'importe-t-il pas que nous ne perdions jamais cette mystérieuse *pierre* du regard, puisque tout ce qui ne repose pas sur elle s'écroule et se disperse, et que la Papauté est seule à soutenir l'Église comme le fondement seul soutient la construction ?

De la naissance de l'Église à Constantin, de *Pierre* à *Sylvestre*, nous avons suivi scrupuleusement la chaîne des souverains pontifes. Plus tard, dans la période du triomphe, la multiplicité des matières et leur variété ont pu jeter quelque embarras et obstruer la suite et l'enchaînement de cette succession. Nous la reprendrons donc brièvement et nous la poursuivrons jusqu'au pape *saint Grégoire le Grand*. Ce dernier pape nous semble appartenir, non plus à l'histoire de l'Église au milieu du vieux monde, mais plutôt à la période où se forme l'Europe chrétienne des débris du vieux monde et des peuples barbares nouveaux venus.

Saint Marc, successeur de saint Sylvestre, ne régna que quelques mois de l'année 336. Son successeur, *saint Jules I* (337), dans un pontificat de quinze ans, fit de grandes choses, dont la plus grande fut sa lutte intrépide avec les hérésies. Aux Eusébiens qui le bravaient dans une lettre in-

solente, il répondit par une épître restée fameuse, où, à l'explication de la vraie doctrine, se joint la revendication énergique des droits du Saint-Siège. Nous avons assez parlé du successeur de saint Jules, *saint Libère* (352-366), pour nous contenter ici d'une simple mention.

A saint Libère succéda, en 366, *saint Damase*, dont le règne commença par des douleurs. Un ambitieux nommé Ursin voulut s'emparer de force de la tiare, et, chassé deux fois de Rome, ne finit ses sacrilèges coups de main que lorsqu'il fut exilé dans les Gaules. Après lui les schismatiques de son parti ne cessèrent de poursuivre saint Damase de leurs calomnies. Ces calomnies passèrent et ce qui reste est un pontificat grand et fécond que le pape remplit de règlements, d'institutions, de travaux, et aussi de luttes, et qu'illustrèrent les monuments d'exégèse élevés par saint Jérôme, et la condamnation de l'hérésie de Macédonius au deuxième concile œcuménique, celui de Constantinople, en 381.

Mort en 385, saint Damase fut remplacé par *saint Sirice*. Ce pape nous a laissé des *décrétales*, c'est-à-dire qu'à partir de lui les lettres dans lesquelles les papes exposaient des points de doctrine ou réglaient des questions disciplinaires prirent généralement ce nom. Nous reviendrons sur cette question qu'une bévue historique, à propos de prétendues *fausses décrets*, a rendue importante.

A saint Sirice succéda *saint Anastase I*, en 398. Ce pape fut mêlé aux controverses origéniennes et adressa à ce sujet une constitution dogmatique à l'Église universelle. Il mourut à temps pour n'être pas le témoin désolé du sac et de la dévastation de Rome par Alaric, roi des Goths. Avec *saint Innocent I* (402) nous entrons dans la grande hérésie pélagienne et les vilenies persécutrices de la cour de Byzance contre l'illustre saint Jean Chrysostôme. Le saint fut énergiquement défendu par Innocent I qui travailla du même

coup à réconcilier avec l'orthodoxie les Églises grecques déjà incorrigibles dans leur esprit de dispute et d'orgueil. Il couronna son œuvre en poursuivant à outrance les novatiens et les cataphrygiens. Le pape *saint Zosime I*, monté sur le trône pontifical le 18 mars 417, eut, comme nous l'avons vu, à subir les ruses et les déloyautés des pélagiens qu'il frappa à la fin avec une vigueur sans merci. *Saint Boniface I*, son successeur en 418, vit les débuts de son règne troublés par les démarches ambitieuses d'un certain Gullius qui s'efforça un instant d'usurper le souverain pontificat. A saint Boniface succéda, en 422, *saint Célestin I*, que Dieu suscita contre l'hérésie nestorienne. Tout ce pontificat se signala par l'énergie de l'action et l'éclat de la doctrine. Nestorius fut condamné, le concile d'Éphèse rassemblé et confirmé, les pélagiens chassés d'Italie, les novatiens dépouillés de leurs églises, le semi-pélagianisme combattu dans son premier germe et saint Augustin magnifiquement loué et défendu dans une lettre aux évêques des Gaules (432). *Saint Sixte III*, successeur de saint Célestin, assista au triomphe de l'Église sur les grandes hérésies, mais eut à gémir plus que les autres des divisions profondes et des troubles violents dont l'Église orientale était de plus en plus travaillée. Il eut au moins la consolation d'étouffer un schisme en réconciliant saint Cyrille avec Jean d'Antioche.

Un pontificat plus grand que tous ceux qui précèdent a laissé dans l'histoire les plus beaux souvenirs, c'est celui de *saint Léon le Grand* (440). Jamais l'action de la Papauté, quoique toujours réelle, profonde, toute-puissante depuis saint Pierre, le premier pape, n'avait paru aussi vaste et aussi féconde. Le génie de saint Léon le Grand embrasse tout à la fois le gouvernement de l'Église, le maintien de l'orthodoxie, le soutien du vieux monde, la conversion des Barbares, la consolation de l'Occident qui vit déjà dans le sang et les larmes, la pacification de l'Orient tou-

jours agité dans les tempêtes de l'hérésie. Pendant que son énergie, l'éclat de sa sainteté et la puissance de ses prières font reculer les flots de Barbares qu'aucune barrière ne suffit plus à contenir, ses décrétales vont par le monde catholique, illuminant les obscurités du dogme, précisant la croyance, maintenant les mœurs, corrigeant les abus, rétablissant partout la discipline que dévastent partout les perturbations et les calamités. En même temps qu'il frappe le *brigandage d'Ephèse*, il combat au prix de mille efforts les défaillances et le mauvais vouloir de la cour de Bysance, et finit par obtenir la convocation du concile œcuménique de Chalcédoine, où l'Eutychianisme est foudroyé. Pendant dix ans qu'il survécut au concile de Chalcédoine, Léon engagea des combats terribles contre toutes les hérésies à la fois, les ariens, les apollinaristes, les nestoriens, les novatiens, les donatistes qu'il poursuivit partout où ils tentaient de reprendre la vie et la domination. Il écrasa le Pélagianisme à Aquilée et lui ferma l'accès de Rome. Il fouilla les abominables mystères des sectes manichéennes et priscillianistes et s'arma contre elles des plus énergiques dispositions.

En même temps il terminait heureusement dans les Gaules de difficiles et acrimonieux conflits de juridiction. Vienne eut la direction des quatre sièges de Valence, Tarentaise, Genève et Grenoble; Arles sentit d'abord le poids de son autorité, quand il remit sur leurs sièges deux évêques déposés trop précipitamment par saint Hilaire d'Arles, et quand il lui enleva la juridiction sur la province de Vienne; puis, bientôt après, les faveurs de sa mansuétude quand, à une prière respectueuse, il répondit en lui rendant une grande partie de ses privilèges anciens (1). Si

(1) « Saint Hilaire d'Arles, dit l'abbé Blanc, se compromet par une démarche irrégulière : il avait déposé, contrairement aux droits du métro-

son action embrassait tout le monde catholique, ses *lettres* en étaient la lumière et la vie; l'on y retrouvait tous nos dogmes, nos croyances, nos sacrements, notre discipline. On comprend l'embarras que ce pontificat à jamais mémorable a toujours causé aux protestants. Eux, dont toute la thèse consiste à présenter notre discipline, notre foi et notre culte comme des adjonctions adultérines que la simplicité des anciens temps ne connaissait pas, se trouvent mal à l'aise dans un pontificat où toutes ces choses sont consignées traits pour traits.

A saint Léon le Grand succéda en 461 *saint Hilaire* qui, dans une décrétale puissante adressée aux Eglises d'Orient, exposa la vraie foi contre les hérésies qui dévoraient ce malheureux Bas-Empire. *Saint Simplicie*, élu pape en 468, trouva l'Orient dans le plus lamentable désordre. La violence hérétique ne connaissait plus de limites, Pierre Monge, Pierre le Foulon occupaient par force les plus grands sièges. Acace, à Constantinople, ajoutait au schisme une fourberie qui ne devenait que trop bien le patrimoine des Grecs. Son pontificat fut rempli de douleurs. L'empire d'Occident n'était plus qu'une ruine, les peuplades barbares s'étaient faites ariennes en haine de l'Eglise catholique et pour succéder sans obstacle au césarisme qui disparaissait. Pour comble, l'empereur Zénon avec son *Hénotique* favorisait l'hérésie à Rome même jusque sous les yeux du pape.

politain, Célidoine, évêque de Besançon, accusé d'avoir été ordonné avec un empêchement canonique. Célidoine en appela au Pape, devant lequel il se justifia, et fut rétabli, tandis que saint Hilaire, qui l'avait suivi à Rome, se défendit mal et se retira secrètement. Saint Léon, ayant reçu de nouvelles plaintes contre saint Hilaire, lui ôta les droits de métropolitain, et prévint le retour des irrégularités dont on s'était plaint. Sa décrétale est adressée aux évêques de la province de Vienne et Valentinien l'appuya d'un rescrit pour en assurer l'exécution. Saint Hilaire sut reconquérir l'estime de saint Léon par son humilité, sa vie sainte, austère et régulière, que la mort termina en l'année 449. »

Sa vigueur apostolique triompha de tout et la foi romaine fut sauvée. *Félix II* (1) reçut de lui en 483 un héritage de lutttes et de douleurs. Acace continuait à Constantinople ses fourberies audacieuses et sa résistance au Saint-Siège, ses successeurs l'imitaient. Zénon altérait toujours la vraie foi par ses tentatives maladroites et obstinées de conciliation. Enfin Odoacre faisait peser sur le Saint-Siège le poids de sa victoire et de son règne. L'énergie de *Félix* fit face à tous ces dangers. *Saint Gélase* (492), successeur de saint Félix, joignit à la sainteté, à la science, à une charité merveilleuse, une intrépidité égale à celle de ses prédécesseurs. Son *Sacramentaire* est resté fameux dans l'Eglise, et ses lettres à l'empereur Anastase sont pleines de la plus ferme doctrine. C'est lui qui, dans une de ces lettres expose avec une admirable clarté la distinction des deux pouvoirs. Au milieu du déluge de maux que versent sur le vieux monde les grandes invasions, *saint Anastase II* (496) recueille une précieuse joie dans la conversion à la vraie foi de Clovis et de ses Francs : c'était une première lueur au milieu de la nuit et du chaos qui pesaient sur la société du cinquième siècle. *Saint Symmaque*, ordonné pape en 498, se vit menacé d'un antipape et d'un schisme par Zénon, qui voulait voir sur le Saint-Siège Laurent, sa créature prête à favoriser son hérésie. Théodoric soutint Symmaque, mais ce bon et irréprochable pontife n'en fut pas moins poursuivi par d'atroces calomnies de la part de ses adversaires déçus et furieux. *Hormidas*, son successeur en 514, eut la consolation de terminer le schisme grec de Constantinople après la mort de l'impie et violent empereur Anastase. Le Pélagianisme reçut de lui un coup sensible dans la condamnation de Fauste de Riez, en 520. C'est pendant son pontificat que saint Benoît fon-

(1) Ou Félix III, si l'on veut donner le II au Félix qui gouvernait l'Eglise durant l'exil et après la mort de saint Libère.

dait son illustre et sainte famille (1). Voici un nouveau pape martyr, *saint Jean I* (523) que Théodoric voulait forcer au relèvement de l'Arianisme, qui résista héroïquement et qui mourut en prison des traitements barbares dont fut payée sa noble fermeté. Ce meurtre avait, dans l'intention sacrilège du roi des Goths Théodoric qui l'avait ordonné, pour conséquence, de placer la future élection papale sous la puissance absolue du pouvoir séculier. De fait le droit plia devant la force, *Félix III* (ou *IV*) (526) fut choisi pour éviter de sanglants retours de colère; mais Dieu, qui se joue des hommes et trompe leur plus ferme attente, fit de Félix III (526), non point le serviteur d'un roi arien, mais l'intrépide défenseur de l'indépendance de l'Eglise et de la foi. Ce fut la persécution. Mais Théodoric, souillé du sang de ses trois nobles victimes, Symmaque, Boèce et le pape Jean I, coupable d'avoir porté sur la Papauté et l'Eglise une main sacrilège, mourut en 526, et le joug fut quelque peu soulevé et amoindri. Athalaric, successeur de Théodoric, s'il persécuta moins, joua de ruse en essayant de fomenter un schisme, et en soutenant contre *Boniface II* élu régulièrement à la mort de Félix III, en 530, un antipape du nom de Dioscore. Dioscore mourut, le schisme s'éteignit, mais la menace d'oppression pesait toujours sur l'élection pontificale. Boniface voulait prévenir tout danger en statuant de son vivant sur le choix de son successeur : mesure trop directe et trop engagée qu'il révoqua peu après lui-même.

(1) « Saint Hormisdas, qui vit l'Eglise d'Orient rentrer dans l'unité catholique, eut encore la consolation d'apprendre la conversion du roi de Lazes, en Colchide, et celle du roi des Ethiopiens. Ce dernier triompha du roi juif des Homérites, peuple arabe, et vengea les Chrétiens, qu'il persécutait cruellement. Il vit enfin les évêques d'Afrique rappelés de leur exil par Hildéric, qui succéda à Thrasamond, et rendit la liberté aux Catholiques (523). Ce grand pape mourut cette même année, après avoir gouverné l'Eglise avec autant de bonheur que de sagesse et de gloire. »

C'est pendant son pontificat que commença le règne resté fameux de *Justinien*, mélange de grandeur et de petitesse, de belles et salutaires œuvres et de tyrannies bysantines. Ses travaux sur la législation et le code qui porte son nom sont connus de tous. Pendant que Justinien s'absorbait dans ces travaux, ses généraux Bélisaire et Narsès lui gagnaient des batailles et reconquéraient quelques débris du vaste empire que les Barbares dévoraient (1). Nous avons vu dans l'histoire des hérésies monophysites et monothélites quelles ombres obscurcirent cette gloire et comment dans les questions de foi Justinien ne fut plus qu'un dogmatiseur dupé et un vulgaire tyran (2). Quatre papes, *Jean II*, élu en 532, *Agapet*, élu en 535, *Sylvère*, élu en 536, *Vigile*, élu en 538, furent les nobles et intrépides victimes de sa tyrannie. En mission à Constantinople, Agapet soutint intrépidement devant Justinien la vraie doctrine sur les deux natures et une seule personne en Jésus-Christ : l'empereur s'irrita,

(1) « Bélisaire combattait les Perses et commençait cette suite d'exploits militaires qui l'ont élevé au rang des plus grands capitaines dont parle l'histoire. Il reconquit l'Afrique en quelques mois sur les Vandales (533) ; la Sicile lui coûta encore moins (535), et il s'ouvrit l'Italie par la prise de Naples (536). Théodat avait succédé au jeune Athalaric, par le moyen de la reine Amalasonte, sa cousine, que cet ingrat fit mourir. Les Ostrogoths le méprisèrent et lui substituèrent le brave Vitigès, qui assiégea vainement Bélisaire dans Rome. Assiégé à son tour dans Ravenne, Vitigès fut pris et envoyé à Constantinople (540), où déjà Gélimer, le roi des Vandales, avait orné le triomphe de son vainqueur. Théobalde et Alaric ne firent que passer, et les Ostrogoths conservèrent enfin Totila. Ce vaillant capitaine reprit presque toute l'Italie, d'où Bélisaire avait été rappelé pour la seconde fois (550). L'eunuque Narsès y entra à son tour et l'enlève de nouveau aux Ostrogoths. Il mit fin à leur monarchie, et fit régner la paix et l'abondance dans ces belles contrées depuis si longtemps ensanglantées et ravagées (553-563). (L'abbé Blanc, *Hist. eccles.*)

(2) « Justinien eut, avec beaucoup de qualités et de défauts médiocres, un très grand défaut et aussi une qualité éminente qu'il avait héritée de son oncle Justin. Il sut apprécier les hommes supérieurs et ne craignit pas de les élever. Et cette qualité, la plus précieuse dans les hommes qui gouvernent, suffit à immortaliser Justinien et son règne. Malheureusement le même prince sacrifia toute sa gloire et le repos de l'Église à une sorte

menaça, et s'attira du saint pontife des réponses telles que les martyrs les savaient donner. Sylvère ne cessa d'être calomnié poursuivi, maltraité et finit par mourir en exil de misère et de mauvais traitements. Vigile, dont nous avons vu l'élection entachée d'abord, régularisée ensuite, soutint à Constantinople le même combat et souffrit les mêmes traitements indignes, traîné dans les rues, la corde au cou, puis jeté au fond d'un cachot.

L'Orient fatiguait ainsi l'Église et désespérait ses sauveurs devenus impuissants. Le successeur de Vigile fut son diacre Pélage qui avait administré l'Église de Rome durant son absence et avait sauvé la ville des fureurs de Totila. Devenu pape sous le nom de *Pélage I* (555), il condamna les *trois chapitres*, mais ne parvint pas à pacifier l'Orient. Les acéphales et les nestoriens continuèrent leur révolte, ni décrets des conciles, ni édits des empereurs n'y faisaient plus rien : l'Orient se condamnait définitivement à mort. En Occident,

de manie théologique qui faisait trop souvent du chef de l'empire un despote dogmatiseur et un sophiste. — Durant ce long règne de trente-huit ans, tous les fléaux réunis, la guerre, la peste, la famine, l'incendie, les tremblements de terre, les séditions, les Barbares, affligèrent successivement, et quelquefois ensemble, l'Orient et l'Occident : mélange de gloire et de faiblesse, de bien et de mal, qui explique tous les jugements divers portés sur cette mémorable époque.

Ce fut sous le règne de Justinien que la Petite-Bretagne, ou l'Armorique, accueillit plusieurs hommes apostoliques sortis d'Angleterre, qui l'illustrèrent par leurs vertus et leurs prédications. Saint Sanson bâtit à Dol un monastère que saint Magloire gouverna après lui; saint Malo, saint Brieuc et saint Pol de Léon fondèrent des évêchés sur la côte septentrionale, dans les villes qui portent encore leur nom. Saint Méen s'établit dans l'intérieur des terres, et la petite ville de Saint-Méen se forma autour de son monastère. Saint Gildas le Sage s'établit sur la côte méridionale, dans la presqu'île de Rhuys, près de Vannes. Son petit écrit sur la ruine de la Bretagne (la Grande-Bretagne envahie par les Anglo-Saxons), de *Excidio Britannix*, lui mérita d'être appelé le Jérémie de la Bretagne. Dans l'année même de la mort de Justinien, la nation des Pictes, docile aux prédications de saint Colomban l'Ancien, qui fut leur apôtre, se convertit à la religion chrétienne. » (L'abbé Blanc.)

Pélage I eut d'abord beaucoup de peine à faire tomber les défiances sur sa personne, comme ancien défenseur des trois chapitres, et les oppositions que suscitait le cinquième concile. Peu à peu néanmoins, à force de douceur et de prudence, le pape apaisa les défiances et ramena la paix. Le pape Jean III (560-573), qui régna après Pélage, poursuivit un pontificat bouleversé et douloureux au milieu de l'invasion des Lombards en Italie. Telle était la terreur dont était frappée cette contrée que *Benoit I* ne put être élu qu'après une vacance de dix mois du Saint-Siège (574). Sa mission fut une mission de consolation et de secours au sein des calamités effroyables qui fondaient de plus en plus sur la malheureuse Italie. Quand son successeur *Pélage II* fut élu en 577, les Lombards avaient tout envahi sauf Ravenne et la ville de Rome dont ils commençaient le siège. Pélage poussa un cri de détresse, chercha des défenseurs à la malheureuse ville, se tourna vers les Francs, mais déchirés par leurs divisions intestines, troublés par les sanglantes rivalités de Frédégonde et de Brunehaut, les Francs n'entendirent ou n'écoutèrent pas la voix du pape. Pélage fut plus heureux dans son administration : il fit rentrer dans l'obéissance les évêques d'Istrie qui avaient seuls persévéré dans le schisme en opposition au cinquième concile. — Nous touchons à un grand pontificat. Grégoire, qui deviendra bientôt le pape *saint Grégoire le Grand*, était à Constantinople l'apocrisiaire de Pélage II. Issu d'une des plus nobles familles romaines, Grégoire avait, à l'âge de trente-cinq ans, quitté les dignités du monde, avait revêtu l'habit monastique et dérobait au fond d'un cloître, son grand savoir et sa grande sainteté. Pélage sut l'en retirer pour l'envoyer comme son représentant auprès des empereurs de Constantinople Tibère, puis Maurice. La mission de Grégoire était surtout d'obtenir des secours pour sauver l'Italie. Ces secours furent précaires : l'ancien monde achevait d'expirer (582).

Au moment où nous sommes arrivé, terminant l'histoire du vieux monde et des efforts de l'Eglise pour le transfigurer, saint Grégoire le Grand monte sur le trône de Pierre ; des nuées de Barbares encore idolâtres ou Ariens ne promettent que dévastations, n'amoncellent que des ruines, ne font entrevoir dans l'avenir qu'un sanglant chaos. — Jamais la barque de l'Eglise n'a traversé de flots plus furieux et ne s'est vue assaillie par de si gigantesques tempêtes. Nulle lueur n'apparaît encore dans le ciel noir. — Mais, comme aux jours de la Création, « l'Esprit de Dieu plane sur les eaux, » le chaos va retentir du *fiat* organisateur ; les Barbares vont se convertir ; leur sang neuf, leur rudesse vigoureuse, vont donner à l'avenir un monde nouveau. « Quand la poussière qui s'élevait de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés, quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes, quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé : alors on aperçut une croix, et, au pied de cette croix, un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Evangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux » (1).

(1) Châteaubriand, *Études historiques*.

QUATORZIÈME LEÇON.

LES INVASIONS DES BARBARES.

Voici l'Eglise au milieu du sanglant tumulte des grandes invasions. — Ces invasions sont d'abord exclusivement dévastatrices, elles passent sur le vieux monde comme un déluge vengeur, elles châtient ses crimes séculaires, et, ainsi que S. Jean l'avait montré dans son Apocalypse, en renversant la Rome païenne elles vengent Dieu et les martyrs sur « cette prostituée, qui avait enivré le monde du vin de sa prostitution. » Durant cette période l'histoire n'enregistre que des désastres et ne se heurte qu'à des ruines. — Bientôt les invasions changent d'aspect, leur but providentiel se dessine, il devient manifeste que le même Dieu, qui faisait d'Attila « son fléau, » allait par les Barbares régénérer le vieux sang Gallo-Romain corrompu et épuisé et fonder avec des peuples neufs une société jeune et vigoureuse. De tous les Barbares qui se sont précipités sur le vieux monde, les uns opiniâtres dans l'idolâtrie ou l'hérésie arienne et inaptes à l'œuvre disparaissent rapidement; les autres, l'heure venue, se convertissent à la foi catholique, se fixent sur le sol que leur a conquis la victoire, deviennent sous la main de l'Eglise qui les travaille et les façonne de vigoureuses assises pour l'édifice européen. En tête de tous ces peuples est le peuple Franc, en tête des Papes qui du chaos des

invasions font surgir les premières nations chrétiennes est le glorieux pape saint Grégoire le Grand.

Deux études se partageront cette leçon quatorzième. Tout d'abord nous apprécierons dans son ensemble ce grand fait providentiel des *Invasions*, et nous jetterons un regard sur ces peuples nouveaux venus qui débordent par tous les points à la fois des immenses solitudes du Septentrion.

Puis, dans une seconde étude, nous ferons l'historique détaillé de chacune des invasions.

1.

Aperçu général sur les grandes invasions.

1. L'immense débordement des Barbares sur le vieil empire romain se présente à nous sous trois différents caractères : c'est à la fois un châtiment, une rénovation, une épreuve.

C'est un *châtiment*. Le vieux monde a comblé la mesure de ses crimes, l'idolâtrie a persisté dans les régions officielles en dépit des efforts de l'Église, la foule en est restée obstinément infectée, le sang des martyrs crie vengeance, et l'empire romain, en tant qu'empire, n'a songé à aucune solennelle expiation. D'ailleurs la corruption romaine et gallo-romaine est effrayante, ce n'est plus seulement le vice, c'est la pourriture; le monde romain pourrit dans sa tombe ignominieuse, son sang s'est tari dans des débauches séculaires, et à ces débauches de la luxure il joint celles de l'esprit, l'impiété d'un orgueil sans mesure et sans frein. Comme tous les peuples en décadence, marqués déjà pour le châtiment et la mort, le peuple romain insulte Dieu et persécute son Église. Dieu, après le long silence de sa patience, se réveille enfin pour la justice. Depuis plusieurs

siècles la parole de saint Paul restait suspendue sur Rome : *Thesaurisas iram in die iræ*. Ce « trésor de haine » est amassé, « le jour de la haine » est venu. Les Barbares, qui ont conscience de la terrible mission qu'ils accomplissent, qui se sentent appelés par la Providence et qui s'appellent eux-mêmes le *fléau de Dieu*, fondent sur le vieux monde, ivres d'une mystérieuse haine, et le déchirent affreusement.

C'est une *rénovation*. Dieu ne châtie que pour bénir et ne renverse que pour réédifier; il jette à bas des siècles honteux pour refaire une société toute neuve et toute vigoureuse, apte aux grandes choses qu'il médite pour elle, capable des vastes entreprises dont il veut remplir les temps nouveaux. Tout était caduc et chancelant dans le vieux monde, tout devait être vigoureux dans le nouveau; à ce prix seul l'Église pouvait, dans l'ordre religieux social et politique, construire un édifice digne de sa grandeur et correspondant à sa mission. Aux vérités hautes et puissantes qu'elle apportait il fallait des esprits vigoureux et de robustes intelligences; aux préceptes difficiles et à la législation héroïque qu'inaugurait l'Évangile il fallait des volontés magnanimes; aux aspirations toute célestes qu'elle substituait aux grossières satiétés des voluptés terrestres il fallait ce que dans sa langue, elle nommait les *nouveaux cœurs*; enfin, pour les grands ouvrages qu'elle avait résolu d'accomplir et qui allaient changer la face du monde des bras vaillants étaient nécessaires, un sang généreux et fort devait couler dans les veines de l'humanité. Ni l'Orient qui se mourait dans les vilenies de son Bas-Empire, ni Rome qui périssait de débauche et d'impiété ne pouvaient fournir à Dieu cette triple vigueur de l'esprit, du cœur, du sang : Dieu avait à refaire avant toute chose une humanité nouvelle : il en tire les éléments les plus vitaux des peuples barbares qu'il appelle à l'heure voulue des steppes du Septentrion.

Enfin c'est une *épreuve*. Nous nous ferions des grandes invasions une idée bien fausse si nous n'y voyions pour l'Église qu'une aurore de joie et de puissance et l'arrivée d'hôtes attendus et d'auxiliaires précieux. En réalité, l'irruption des Barbares fut pour l'Église une seconde et effroyable tempête. Si le vieux monde l'avait recouverte sous un océan de sang et de vices, l'invasion barbare la couvrit de ruines et ne fit tout d'abord que prêter à l'hérésie un appui victorieux. Le triomphe de l'Église sur les Barbares n'est pas moins merveilleux que son précédent triomphe sur le vieux monde, et ne fait pas apparaître avec moins d'éclat sa divinité.

2. D'où vinrent les Barbares et qu'étaient-ils.

Comme toutes les migrations des peuples, celles des cinquième et sixième siècles partirent de l'Orient. Comme les flots poussent les flots, ces peuples se jetant les uns sur les autres, et, se chassant mutuellement, firent tour à tour irruption sur le vieux monde. Trois bans de nations barbares s'échelonnaient dans l'ordre suivant : aux frontières de l'Empire les *Germaines*; derrière les Germains, vers le Nord, les *Slaves*; derrière encore, les peuplades *Asiatiques*. Quand, vers le temps de la mort de Théodose (395), les hordes asiatiques cantonnées sur les rives du Volga commencèrent à s'agiter comme un fleuve irrité de ses rives trop étroites et qui s'efforce de les franchir, quand elles refoulèrent les Slaves vers l'Occident, les Slaves eux-mêmes par un pareil mouvement refoulèrent les Germains et les jetèrent dans l'Empire. L'Empire aux abois cherchait bien de temps à autre à arrêter ces flots immenses, mais les flots grossissaient sans cesse et la puissance de l'Empire à les comprimer allait s'amointrissant chaque jour. — Toute la frontière romaine se trouva bientôt envahie par les peuplades germanes. Au midi les Suèves ou Souabes, les Ala-

mans, les Bavaïois. A côté, plus à l'Est, les Marcomans, les Quades, les Hérules. A l'Ouest, le long du Rhin inférieur s'échelonnait la confédération des Francs (Saliens, Ripuaires, Sicambres, Bructères, etc.). Au Nord des Francs, les Saxons et les Frisons; à l'Est les Vandales, les Burgondes, les Lombards; plus loin, vers le Nord, les Jutes, les Danes, les Scandinaves.

Telles étaient, pour ne citer que les principales, les peuplades qui s'agitaient en tumulte dans les plaines de la Germanie. — Et comme nous l'avons dit plus haut, ces plaines qui relient l'Europe à l'Asie étaient à leur extrémité septentrionale assiégées par les hordes plus innombrables encore et plus remuantes des Goths, des Slaves, des Huns. De ces régions immenses « la première partie, entre la mer Caspienne et la Baltique, n'est qu'une vaste plaine, ouverte du côté de l'Orient, comme afin de recevoir toutes les émigrations qui en sortent. On n'y voit que des steppes, des pâturages, et, à mesure qu'on avance vers le Nord, des terres marécageuses entrecoupées de sapins, sans montagnes, sans barrières pour arrêter les populations, sans attrait pour les captiver. Ces déserts ne devaient avoir d'autres habitants que les hordes mobiles comme les chariots qu'elles traînaient à leur suite. » Ainsi une vaste route formée d'immenses plaines va verser à flots sur l'Europe méridionale les peuples du Nord. Trop désertes et trop pauvres pour les retenir, ces plaines les mèneront aisément aux régions fécondes et délicieuses de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Afrique, juste au cœur du vieux monde que Dieu a résolu de détruire pour le réédifier.

Reste à nous faire quelque idée des peuples Germains, Slaves, Scandinaves et Hunniques que Dieu charge de ce grand œuvre. Quelles étaient leurs mœurs, leur caractère, leur manière de vivre? Quelle était leur religion?

Tacite a bien saisi le caractère de ces peuplades ger-

maines quand il parle de leur bravoure déjà chevaleresque et aventureuse, de leur amour des combats, de leur passion pour la liberté, de leur vie nomade et de leur besoin perpétuel de changement. L'homme du Nord est peu attaché au sol, il le cultive comme à la hâte et pour y puiser une nourriture d'un moment. Chaque année, dit César, le magistrat de la bourgade fait la distribution des lots de terre à cultiver, afin que cette incertitude et cette mobilité les détachent de l'amour du sol pour les pousser à celui de la guerre et du mouvement. » La même préoccupation les empêche de bâtir des villes, de songer au commerce, de s'adonner aux arts, et de cheminer vers quelque civilisation. Pas de luxe, nul bien-être, aucune mollesse, rien qui tienne des civilisations efféminées de l'Orient ou de la Rome gallo-romaine, tout dans ces peuples, jusqu'au vêtement, est viril et austère. Le Christianisme trouvera en eux, sans doute beaucoup de rudesse, mais aussi beaucoup de force et d'énergie. Si nous devons rabattre de ce que Tacite nous raconte de leur chasteté et de leur sobriété, si nous devons accorder que le Germain unit volontiers l'ivresse à la barbarie, alors qu'il boit dans un crâne humain comme dans une coupe d'honneur, et qu'il termine ses festins par des rixes sanglantes, si nous le trouvons joueur jusqu'à la passion, jusqu'à se jouer lui-même et se livrer comme esclave à son vainqueur, s'il nous faut dire que la barbarie a ses vices comme la civilisation a les siens, — nous n'en verrons pas moins les qualités éminentes de ces peuples et les précieux éléments qu'ils prêteront à la civilisation chrétienne. Les rapprochant des Romains du ^v^e siècle, un auteur du temps s'écriait : « Le Romain est impudique au milieu des Barbares si admirables par leur chasteté. Que dis-je, les Barbares eux-mêmes sont dégoûtés de nos impuretés ! L'adultère est chez eux un crime, et il est chez nous un honneur. Et nous espérons la victoire ? Nous nous étonnons que

nos terres aient été données par Dieu aux Barbares, lorsque les Barbares purifient par leur chasteté cette terre que les Romains souillent de leur luxure (1). »

Leur amour de l'indépendance, leur humeur aventureuse et mobile, ne comportaient rien de régulier, moins encore de centralisateur et d'absolu dans le gouvernement. Aussi ce gouvernement est-il formé par une assemblée (*mall*) à laquelle tous prennent part. C'est là chez eux l'institution sacrée et inviolable; les dieux, disent-ils, en sont les premiers auteurs. La monarchie chrétienne du Moyen-âge sera le perfectionnement de cette institution. L'assemblée germanique se tenait à des jours consacrés, dans une enceinte verdoyante, ouverte à l'Orient par un hémicycle, formée de vingt-quatre pierres blanches. Les guerriers réunis délibéraient; le choc des boucliers marquait l'applaudissement, le violent murmure la désapprobation. La justice se rendait dans les mêmes assemblées. — Chaque canton avait son chef ou magistrat, la nation entière un roi, *Konning*, élu dans une famille qui possédait héréditairement ce titre. A la guerre, les Germains choisissaient le chef qu'ils voulaient suivre. Dès que le jeune homme présenté à l'assemblée muni du bouclier et de la *framée*, entrait par cette investiture dans la vie publique, il s'attachait à quelque chef dont la renommée l'attirait, il devenait *leude* et *fidèle*, lié au chef de son choix par une obligation et des devoirs universels et incessants. — Tels sont les traits divers qu'il est possible de recueillir et parfois seulement de risquer sur l'organisation sociale des Barbares (2).

Sans doute, comme nous l'avons dit, ils apportaient au

(1) Salvien.

(2) Ozanam, *Les Germains avant le Christianisme*. — Dussieux, *Les Origines et le Moyen-âge*. Paris, Lecoffre. — César, *Commentaires*. — Tacite, *Mœurs des Germains*. — Salvien, *Œuvres*.

Christianisme et à l'Europe nouvelle une âme jeune et un sang resté pur, mais d'en faire des recrues toutes formées, des auxiliaires et des hôtes prêts à adopter l'austère et sublime morale de l'Évangile, à se plier à une orthodoxie, pleine pour leur orgueilleuse indépendance de freins et de privations, il y aurait une exagération voisine du mensonge historique. Un écrivain éminent trace ainsi le portrait de ces peuples dont l'Église fera plus tard des hommes et des héros, mais dont elle subit avant tout la sauvagerie implacable. « Fixons notre attention sur les peuples qui envahirent et renversèrent l'Empire romain : en ajoutant aux traits que l'histoire nous a conservés les conjectures qu'autorisent les circonstances mêmes et les données générales que la science moderne a pu recueillir de l'observation immédiate de diverses tribus d'Amérique, il ne nous sera pas impossible de nous former une idée de ce qu'était l'état de la société et de l'individu chez les Barbares envahisseurs. Dans leur pays natal, au milieu de leurs montagnes et de leurs forêts couvertes de neige, ils avaient aussi leurs liens de famille, leur religion, leurs traditions, leurs mœurs, l'enthousiasme pour les hauts faits des ancêtres et pour la gloire acquise dans les combats, enfin le désir de perpétuer après eux une race robuste, vaillante et libre ; ils avaient leurs distinctions de famille, leurs tribus, leurs prêtres, leurs chefs, leur gouvernement. En laissant de côté tout ce qu'il y aurait à dire sur leur monarchie, sur leurs assemblées publiques et telles autres questions (lesquelles renferment toujours quelque chose d'hypothétique), je me contenterai d'observer une chose qui, pour tous les lecteurs sera incontestable : c'est que chez eux l'organisation de la société était telle qu'on pouvait l'attendre d'idées rudes et superstitieuses, d'habitudes grossières et de mœurs féroces. En d'autres termes, leur état social ne dépassait pas le niveau qui naturellement se trouvait marqué par deux nécessités impérieuses : la première, d'empêcher que l'anar-

chie la plus complète ne régnât dans leurs forêts ; la seconde, d'avoir quelque chef pour guider au combat leurs hordes confuses. Nés dans des climats rigoureux, s'embarrassant les uns les autres par leur étonnante multiplication, pauvres par cela même de moyens de subsistance, ces peuples enviaient l'abondance des contrées spacieuses et cultivées qui se déroulaient sous leurs yeux. Ils se sentaient à la fois pressés par de grands besoins et excités par la proximité de la proie. Devant eux point d'autre digue que les faibles légions d'une civilisation caduque. Les bras pleins de force, le cœur plein de courage et d'audace, leur multitude même augmentant leur hardiesse, ils se détachaient sans peine de leur pays natal, un esprit d'entreprise et d'aventure s'emparait d'eux, ils se précipitaient sur l'Empire comme un torrent qui tombe d'une roche élevée et inonde les plaines voisines (1). »

La religion des Germains (2) s'harmonise avec leurs habitudes guerrières, leurs passions violentes, leurs mœurs féroces. Leurs divinités sont rudes comme leurs instincts, fantastiques comme leur imagination vagabonde et aventureuse. Mais on retrouve aussi dans leur olympe des traces précieuses de vérité et des expressions nobles et chastes de leur droiture et de leur honnêteté. Avec *Odin* qui chaque soir quitte son palais pour chevaucher dans les airs, *Donar* le dieu des combats aventureux, sorte d'Hercule germain, *Walhalla* aux mœurs sanglantes et aux joies féroces, dont le bonheur suprême et éternel est dans les rixes et les orgies, nous retrouvons les divinités plus douces et plus gracieuses,

(1) Balmès.

(2) On pourra consulter sur la religion des peuples du Nord : Tacite, *De mor. germ.* — *Id.*, *Annal.*, XIII, 57. — *Id.*, *Hist.*, IV, 64. — Grimm, *Mythologie de l'Allemagne*. — Eckermann, *Manuel de la relig. et de la Myth.* — Philipps, *Hist. de l'Allemagne*. — Stuhr, *Croyances, sciences, poésies des anc. Scandinaves*. — Sozomène, VI, 37. — Socrate, IV, 33.

Fréa la Vénus du Nord, *Holda* la chaste déesse, blanche comme la neige, qui erre au milieu des frimas. Sous des noms divers les peuples Germains adoraient la nature : *Hertha* la terre, *Suma* le soleil et *Mani* son frère. Comme à Rome et en Grèce on retrouve dans la mythologie germanique les vestiges des révélations primitives. Les coupables souffrent des tourments dans le *Niflheim*. La douleur et la mort ont atteint jusqu'aux dieux. Le fils d'Odin est tombé dans la déchéance. Un jour doit venir durant lequel toutes les puissances de l'abîme, contenues par les héros bienfaisants, les Ases, seront déchaînées : ce sera la fin du monde. Le monde périra consumé par les flammes, une nouvelle terre sera créée. A travers les imaginations toujours sombres, parfois fantastiques et bizarres de la mythologie germanique, apparaît sans cesse une puissance mystérieuse et souveraine qui gouverne tout, triomphe de tout ; c'est à elle qu'est réservée la restauration du monde (*Alfadur*). Les Germains n'élevaient guère de sanctuaires à leurs divinités, et ne façonnaient que peu d'idoles, mais ils avaient un culte, des prêtres, des sacrifices, où le sang humain n'était pas sans couler quelquefois.

Au caractère des Germains, à leur religion, à leur culte et à leur croyance, nous pouvons déjà pronostiquer ce qu'ils apporteront à la société nouvelle (1). Leur âme s'ouvrira aisément aux grandes conceptions de la foi chrétienne, leur cœur aux chastes nécessités de la morale de l'Évangile, mais en tout et partout ils imposeront la sanglante rudesse de leur caractère et de leur première éducation.

(1) 1° Le sentiment pur et tendre avec lequel ils embrassèrent l'Évangile ; 2° le profond respect qu'ils eurent pour les prêtres chrétiens, quoique presque tous étrangers dans les premiers temps ; 3° les formes diverses et nombreuses des Ordalies, des épreuves du feu, des jugements de Dieu ; 4° enfin le génie de leur architecture et de leur peinture religieuse. « Leurs églises, aux dômes élevés, aux innombrables et sveltes colonnes, aux

II.

Le récit des grandes invasions.

I. Historique des grandes invasions. Avant d'étudier le rôle de l'Église, étudions les invasions en elles-mêmes.

Les *Huns*, établis depuis le troisième siècle avant Jésus-Christ, dans les plaines de l'Asie centrale, se remuèrent à la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Les guerres civiles divisèrent ce peuple immense en deux tronçons. Les *Nephtalites* ou Huns blancs restèrent longtemps la terreur des Perses, les autres traversèrent le Volga, et poussèrent vers l'Occident, entraînant avec eux les *Alains*. Leur invasion se trouvant arrêtée par le vaste empire Gothique, ils le heurtèrent violemment et le forcèrent à son tour à déborder sur les frontières romaines (374). Des trois peuples qui formaient l'empire des Goths, les *Ostrogoths* se soumirent, les *Gépides* échappèrent probablement au désastre mais l'histoire en perd assez vite la trace mal imprimée, les *Wisigoths* reculèrent vers les frontières romaines et demandèrent un asile à l'empereur Valens (376),

voûtes hardies, aux tours gigantesques, aux flèches délicates et élancées, avec leurs fleurs sculptées et leurs feuilles taillées dans la pierre, et leurs statuettes charmantes et bizarres, ne sont-elles pas les symboles spiritualisés des bocages de la Germanie, désormais consacrés à l'adoration du vrai Dieu? L'obscurité mystérieuse et simple de ces temples, ces ogives si artistement percées à jour et à travers lesquelles le soleil se joue magiquement comme à travers les cimes transparentes des hautes futaies, ne sont-elles pas les reflets des vieux sanctuaires de la Scandinavie? » (*Romains et Germains, feuilles histor. et polit.* — Alzog, *Hist.*, t. II, p. 17.)

asile qui, accordé forcément, valut bientôt à l'Empire les désastres d'une invasion et aux *Wisigoths* eux-mêmes le désastre pire de l'hérésie arienne. Convertis au Catholicisme dès le second siècle, leur contact avec l'arien Valens les pervertit après leur invasion dans l'Empire.

C'est à ce moment, et durant plus d'un demi-siècle que l'empire d'Occident va être foulé sous quatre terribles invasions : celle d'*Alaric* et des *Wisigoths* ; celle de *Radagaise* suivi des Suèves, des Alains, des Vandales et des Burgondes ; de *Genséric* avec les Vandales ; enfin celle d'*Attila* avec les Huns. Théodose est mort emportant les derniers jours de force et de victoire, l'Empire se partage entre ses deux fils Arcadius et Honorius. Si Arcadius en Orient est épargné par le flot des invasions, il le doit au cours que ce flot prend vers l'Ouest ; l'Occident et son trop faible empereur Honorius en porteront tout le poids et en subiront toutes les dévastations sanglantes.

1. En 395 les *Wisigoths* ayant à leur tête *Alaric* se révoltent contre Arcadius, fondent sur la Thrace et la Macédonie, ravagent l'Attique ; *Stilicon* ne suffit pas à les soumettre, et l'empereur grec n'a d'autre ressource que de donner à *Alaric* la dignité de maître de la milice. Il fallait plus au Barbare : il lui fallait des terres à ravager et des pays à conquérir. Il mène ses bandes en Italie, fait fuir l'empereur, et, battu par *Stilicon*, n'en est que plus honteusement pour l'Empire nommé par Honorius son général. Ces lâchetés ne sauvaient pas l'Occident désormais voué aux horreurs de la grande invasion.

2. Après *Alaric* voici venir *Radagaise* des bords de la Baltique. Au mystérieux désir de renverser le vieux monde se joint pour *Radagaise* et ses Suèves le besoin de fuir devant la marche torrentielle des hordes Hunniques. Il en-

traîne avec lui les Alains, les Burgondes et les Vandales et fond avec deux cent mille d'entre eux sur l'Italie. Stilicon accourt au secours de l'Empire : le clergé catholique horriblement maltraité par ces masses ariennes et idolâtres, vient plus puissamment encore au secours de la foi.

Radagaise avec ses deux cent mille Barbares avait échoué en Italie, mais plus de deux cent mille autres Germains, Burgondes, Alains, Suèves et Vandales, retardés un instant sur les frontières de la Germanie, les franchirent en 406, et, prenant une autre direction, se jetèrent sur la Gaule, où, pendant deux années, jusqu'à leur passage en Espagne, ils commirent d'horribles dévastations (1).

Peu après l'Italie subit le même sort. Alaric, battu par Stilicon et fait général par Honorius, ne s'était retiré un instant sur les rives de l'Isonzo au fond de l'Adriatique (408) que pour revenir plus terrible. Stilicon meurt assassiné en 408; en 409, Alaric fond sur l'Italie, c'est la plus terrible des premières invasions. Le Barbare franchit les Alpes, pilla Aquilée et Crémone, passa le Pô, escalada les Apennins et parut devant Rome. Rome ne se défendit pas, elle se racheta moyennant 5,000 livres pesant d'or et 30,000 livres pesant d'argent, et le chef Barbare se retira en Toscane. Joué par l'astuce impériale, il revint bientôt contre Rome une deuxième et une troisième fois. « Cette nouvelle Babylone, comme parle Bossuet, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, tombe aussi comme elle d'une grande chute. » Elle est, durant trois jours, livrée au pillage, les églises chrétiennes sont seules, pour les fugitifs qui s'y entassent, des refuges respectés (409).

(1) Consulter : C. Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid. sous la domin. des Germains*. — Vaissette et Vic, *Hist. gén. du Languedoc*. — Grégoire de Tours, *Hist.*, II, 25. — Sidoine Appollinaire, VIII, c. 6.

Le reste de l'histoire de cette invasion wisigothe se remplit de sang. Après la mort d'Alaric (410), Ataulf qui lui succède se met au service de l'Empire, épouse, en 413, Placidie, sœur d'Honorius, entre en Espagne pour y vaincre les Barbares qui y débordent déjà de toutes parts, et meurt assassiné à Barcelone. Ses enfants sont massacrés par le Goth Sigerick qui l'est lui-même sept jours après (415). Wallia lui succède, extermine les bandes d'Alains qui ravagent l'Espagne, refoule les Suèves dans le Nord-Ouest du pays, les Vandales dans la Bétique, qui prend d'eux le nom d'Andalousie.

Avant de passer à la troisième invasion dévastatrice, celle des *Huns*, signalons la création de quatre royaumes, fruits éphémères et inconsistants des invasions précédentes, mais dont nous aurons tout à l'heure à nous occuper, quand nous retracerons l'histoire religieuse de l'invasion. — Le chef Suève, Hermanrick, refoulé par les Goths dans les montagnes des Asturies et de la Galice, y fonda un royaume, qui sous ses rois Rechila et Rechiaire devint florissant, et sans les Goths, eût pu conquérir toute l'Espagne. — Les Goths de leur côté fondèrent dans le Midi de la Gaule un royaume dont Toulouse fut la capitale, et qui bientôt après s'étendit jusqu'à la Loire et au Rhône (419). Non contents de cette domination dans la Gaule, les Goths rentrèrent en Espagne et y commencèrent leurs conquêtes. Leur roi, Théodoric II, vainquit, en 456, les Suèves que Léovigilde soumit définitivement en 585. Les Goths furent alors les seuls maîtres de l'Espagne, mais dès 507 nous verrons les Francs les chasser de leur royauté de Toulouse et les refouler au delà des Pyrénées (1). — Le troisième royaume fondé à la suite des pre-

(1) Voy. Florez, *Memorias de las regnas catholicas*.

nières grandes invasions fut celui des Burgondes en 413. Il fut formé des deux revers du Jura (Suisse et Franche-Comté), concédés au chef des Burgondes par Honorius (1). Nous ne faisons ici qu'une simple et rapide mention de ces trois royaumes, nous reviendrons plus bas sur leur histoire religieuse. Du reste ils disparurent assez rapidement : le royaume Suève en 585 sous l'effort des Wisigoths; celui des Burgondes en 534; celui des Wisigoths dans la Gaule en 507; dans l'Espagne en 711. — Le quatrième royaume barbare est celui des Vandales en Afrique. Pendant que les trois monarchies précédentes s'établissaient dans la Gaule et dans l'Espagne, les *Vandales* faisaient pour le désastre de l'Église la conquête de l'Afrique (2). Voici dans quelles circonstances. Honorius était mort, le fils de sa sœur Placidie, Valentinien III, lui succédait et n'apportait au trône que son impuissance. L'empire prenait à son service les barbares qui le dévoraient, et de misérables intrigues de cour, en les irritant, provoquaient leurs représailles, et leur ouvraient les dernières entrées. Le gouverneur d'Afrique, Boniface, jaloux du crédit d'Aélius auprès de Placidie, se vengea en appelant en Afrique les Vandales. Pris de repentir, il voulut ensuite repousser l'invasion qu'il avait provoquée : il était trop tard. *Genséric* avec ses bandes, se jeta sur l'Afrique et y causa les plus épouvantables dévastations. Pendant que saint Augustin mourait dans Hippone assiégée, les Romains, vaincus partout, abandonnaient l'Afrique et la livraient sans défense aux fureurs implacables des Barbares. Genséric, au moyen de traités astucieux avec Valentinien III, endormait la puissance romaine et achevait de conquérir ou plutôt de

(1) Socrate, VII, 30. — Orose, VII, 32, 38. — Schæpflin, *De Burgundia Commentat. histor.* — Pariset, *S. Avil, sa vie et ses écrits.*

(2) Victor de Vite, *Hist. persécut. Vandalic.*, l. V. — Ruinart, *Hist. pers. Vand. Commentar.* — Procope, *De bell. Vandal.* — Isidor., *Hist. Vandal.* — Louis Marcus, *Hist. des Vandales.*

détruire l'Afrique. Tout était mis à feu et à sang, tout périssait dans les supplices et dans les chaînes, l'Église africaine ne fut, sous ce roi barbare et fougueux, qu'une ruine ensanglantée. Puis, après avoir dévasté l'Afrique, Genséric envoya ses flottes fouiller la Méditerranée toute entière et ruiner les côtes de l'Italie, de l'Espagne et de la Grèce. Cette histoire de l'invasion Vandale, n'est qu'une histoire de terreur et de sang (439). Nous retrouverons tout à l'heure le terrible Genséric sous les murs de Rome.

3. Nous reprenons maintenant le récit des grandes invasions. Deux ont déjà versé sur le vieux monde leurs flots dévastateurs : celle d'Alaric et de ses Wisigoths, celle de Radagaise avec les Suèves, les Burgondes, les Alains et les Vandales. La troisième, l'invasion effroyable entre toutes, est celle des *Huns* (1).

Les Huns d'*Attila*, qui appartiennent à la race Tartaro-Finnoise, nous sont représentés par les historiens du temps comme la dernière expression de la barbarie. Ammien-Marcellin les appelle *bêtes à deux pieds* et les compare aux grossières et grotesques sculptures dont on ornait la tête des ponts. Leurs visages osseux, leurs petits yeux percés comme deux trous à leur front, des lèvres énormes, un nez plat, des oreilles écartées, une peau noirâtre, les faisaient apparaître aux populations européennes comme des êtres fantastiques. Les Germains les prétendaient nés des génies infernaux et des sorcières de la Scythie, leur bravoure menaçait de les rendre les conquérants de l'Europe entière, leur férocité mieux encore en fera la terreur.

Appelé par le Vandale Genséric, Attila poussa sur les Gaules 700,000 Barbares, Huns, Slaves, Ostrogoths, Gép-

(1) Voy. Alex. de Saint-Chéron, *Hist. du pontificat de S. Léon le Grand et de son siècle*. — Améd. Thierry, *Les fils et successeurs d'Attila*.

des, Lombards, Alamans, Hérules. C'était, dit un auteur, un vaste et irrésistible torrent de feu. Les populations fuyaient devant les Huns, prises d'une indicible épouvante; rien, après leur passage, ne restait que des ruines; Attila détruisait pour détruire, « l'herbe, disait-il, ne pouvait plus croître où son cheval avait passé. » Il ravagea la Belgique, passa la Moselle, détruisit Metz et vingt autres cités florissantes. Soixante-dix villes furent renversées, réduites par le fer et la flamme, jusqu'à ne plus être qu'un méconnaissable amas de débris. Dans cette tempête de feu et de sang, les saints furent les seuls protecteurs des populations affolées. Troyes fut sauvée par son évêque saint Loup. A l'approche des Barbares, l'évêque rassemble son peuple et ordonne des prières publiques, lui-même passe les jours dans le jeûne et les prières, puis quand Attila est aux portes, revêtu de ses habits pontificaux et escorté de son clergé, il vient majestueusement à lui, « Qui es-tu, » demande-t-il au terrible Barbare? « Le fléau de Dieu, » répond Attila. « Nous respecterons, reprit le saint, ce qui nous vient de Dieu; mais toi, fléau dont Dieu veut nous châtier, songe à ne faire que ce que Dieu t'a permis. » Attila, vaincu par l'évêque saint Loup, passa par la ville sans y commettre le plus léger excès. Dieu aime à manifester sa force dans la faiblesse. A Paris, ce fut une humble bergère, sainte Geneviève, qui arrêta le torrent par la puissance de sa supplication; Dieu, par son intercession, brisa la marche des hordes dévastatrices, qui portèrent ailleurs leurs fureurs et leurs coups. A Orléans, l'évêque Aignan fit faire à son peuple des prodiges de vaillance. Les murailles délabrées furent reconstruites et on se prépara à subir l'effroyable choc des Barbares. Ce choc eût sans doute tout emporté, Orléans ne pouvait subir un assaut semblable, mais saint Aignan, aux prières ferventes, joignait la sollicitude et l'énergie, il avait réclamé le secours d'Aétius, et, au moment où la ville allait

être emportée, un nuage de poussière annonça la délivrance, Aétius accourait avec une armée composée à la fois de Romains et de Barbares, Wisigoths, Saxons, Francs Ripuaires, Burgondes, Francs Saliens. Attila recula et alla choisir dans les plaines de Châlon-sur-Saône un champ de bataille plus favorable. Ce combat, l'un des plus gigantesques que l'histoire mentionne, fut comme l'effroyable choc de toutes les nations à la fois. Le sang coula à torrents, la plaine resta jonchée de 160,000 cadavres : Attila vaincu, mais toujours terrible, put librement rentrer dans la Germanie (451).

Et ce n'est là encore que la première scène de ce terrible drame. L'année suivante, le *fléau de Dieu* sortit de sa retraite, ivre d'une fureur nouvelle, et se jeta sur l'Italie. Aquilée fut détruite (1), Vicence, Padoue, Vérone furent réduites en cendres, Pavie et Milan se soumirent. Rome était perdue : le pontife et le saint le plus illustre du cinquième siècle la sauva. Saint Léon le Grand se présenta intrépidement au camp d'Attila. Attila fut vaincu et désarmé : Comment ? par quelle force mystérieuse ? par quel prodige ? « Il y a là, dit un historien du grand pape (2), un de ces secrets déposés dans les trésors de la miséricorde céleste, que l'humilité du grand pape ne révéla jamais, et sur lequel nous rencontrons dans les historiens les rapports les plus confus et les plus divers (3). Ce qui est certain, c'est que, con-

(1) Ses habitants s'enfuirent dans les lagunes et y fondèrent la ville de Venise.

(2) *Saint Léon le Grand*, par M. de Saint-Chéron.

(3) M. de Saint-Chéron est ici en opposition complète avec la leçon du Bréviaire Romain à laquelle on ne peut pas refuser la plus absolue clarté. Cette Leçon porte qu'Attila fit connaître aux siens le prodige qui l'avait vaincu. « Interrogatus a suis, quid esset quo præter consuetudinem tam humiliter Romani Pontificis imperata faceret, respondit se astantem quemdam alium, illo loquente, sacerdotali habitu, veritum esse, sibi stricto gladio minitantem mortem, nisi Leoni obtemperaret. Quare in Pannonia reversus est. »

tre toute prévision humaine, Attila victorieux, Attila qui n'a qu'à lancer son cheval pour se rendre maître de la ville des Césars, de cette Rome, but magnifique de la convoitise de tous les peuples barbares, Attila se rend à la parole de ce chef d'une religion à laquelle il ne croit pas, accorde sans hésiter tout ce qui lui est demandé : la paix, sa retraite de l'Italie. Aussitôt il exécute sa promesse et la foule de ces Barbares avides de sang et de pillage repasse le Danube. C'est la quatrième fois que le chef des Huns se voit arrêté dans sa marche par le Dieu de sainte Geneviève, de saint Aignan et de saint Loup. » — Quelques mois après il mourait dans un village royal près du Danube (453). Sa mort fut le signal de la dissolution de son immense empire. Les peuples soumis par lui s'affranchirent, des luttes intestines déchirèrent et décimèrent sa famille, la domination des Huns passa comme ces ouragans effroyables qu'on ne connaît plus bientôt que par les ruines dont ils ont jonché la terre.

4. L'invasion Hunnique n'avait pas néanmoins épuisé la terrible coupe des vengeances divines entrevue par saint Jean, et que l'ange de la Justice tenait renversée sur le vieux monde. Voici une quatrième invasion. Le Vandale Genséric fit, en 455, subir à l'orgueilleuse et impénitente Rome le supplice qu'Attila, grâce à saint Léon, lui avait épargné. Valentinien III fit déborder la coupe en outrageant la femme du sénateur Maxime; Maxime dissimula, priva l'empereur de son plus solide appui en perdant Aétius, fit alors sans peine assassiner Valentinien, épousa malgré elle sa veuve Eudoxie et usurpa la pourpre impériale. Eudoxie, pour se venger de l'usurpateur, appela les Vandales, et Genséric fondit avec eux sur Rome destinée au suprême châtement. Saint Léon s'interposa encore entre les victimes et les bourreaux, et obtint au moins pour la population de Rome grâce du fer et du feu. Durant quatorze jours, la ville est livrée

au pillage; elle expie son orgueil séculaire, et ne montre que trop que la dernière heure de l'empire d'Occident a sonné. Les Barbares se jouent de la pourpre, et les derniers empereurs qui la portent ne font plus que passer sur un trône prêt à s'écrouler. Le roi des Wisigoths en revêt le rhéteur Avitus; le Suève Ricimer la transporte au sénateur Majorien; Majorien, homme noble et de grand cœur, aurait pu ruiner la puissance des Vandales, il est trahi par ses généraux et assassiné par Ricimer (461), qui fait passer sur le trône trois fantômes d'empereurs : Sévère, Anthémius, Olybrius (471-472). Le Pannonien Oreste donne la pourpre à son fils Romulus Augustule. C'est sous ce prince qu'achève de mourir l'empire d'Occident dès longtemps à l'agonie. Le roi des Hérules *Odoacre* s'empare de Ravenne et de Rome, chasse Augustule et prend le titre de *roi d'Italie*. Cette dernière ruine ne fit aucun bruit et ne donna au monde aucune commotion, tant le vieux monde était déjà habitué aux Barbares et façonné à leur joug (476).

Genséric survécut d'un an à la chute de l'empire d'Occident, dont il avait miné plus que tous les autres les dernières assises. Son royaume tombera 57 ans après lui sous les coups de Bélisaire.

II. L'Église au milieu des grandes invasions. Telle est l'histoire politique des premières invasions. Il y a l'histoire religieuse que, pour plus de clarté, nous avons laissée dans l'ombre et sur laquelle, avant d'aller plus loin, il nous importe de revenir.

Le rôle de l'Église grandit magnifiquement au sein des premières invasions, sa puissance miraculeuse se montre dans un incomparable éclat (1). « L'action de l'Église va

(1) « A partir de l'invasion, pendant plus de cinquante ans, le clergé

s'agrandir, le théâtre change. Ce n'est plus l'ancienne Europe qui la persécute, c'est une Europe nouvelle, Europe habitée par des races étrangères, qui s'avancent en renversant la domination romaine, descendent le cours des grands fleuves, passent hardiment sur la rive opposée pour planter leurs tentes au milieu de l'Empire ouvert et envahi de toutes parts. Dans ces contrées et dans ces temps où la barque de l'Église portait le salut du monde, les papes nous apparaissent avec une influence qu'ils n'avaient pu exercer jusqu'alors. » Une seule hiérarchie demeurerait debout, celle de l'Église. Ce fut elle qui, à la chute de l'Empire romain, soutint et dirigea seule l'humanité éperdue et croulant de toutes parts. « Laissons-la pénétrer dans toutes les relations publiques et privées, étendre sa juridiction sur les affaires politiques et civiles, prendre en main la cause des cités que les Barbares menacent ou que les rois oppriment, et devenir d'abord par ses larmes et ses prières, puis par sa parole et ses conseils, aujourd'hui le sauveur des peuples, et demain leur arbitre et leur juge (1).

Comme toutes ses autres grandes œuvres, l'Église inaugura celle-ci par le martyre (2). Pour conquérir l'Europe nouvelle, comme pour renverser le vieux monde, elle donna largement son sang. Trois dispositions chez les Barbares nouveaux venus les lui rendaient hostiles et faisaient d'eux à son égard d'acharnés persécuteurs. Tout d'abord la férocité

sauve ce qu'on peut encore sauver de la culture humaine. Il va au devant des barbares ou les gagne aussitôt après leur entrée; service énorme! » Tel est l'aveu arraché à un incrédule par la force de la vérité. Voy. Taine, *Les orig. de la France contempor.*; *l'Anc. régime*, p. 4 et 5.

(1) Card. Mathieu, *Le Pouvoir temporel* — Taine, *Les origines de la France contemporaine*; *L'ancien régime*, pag. 4, 5, 6. — Voy. aussi : *Les Moines d'Occident*, de Montalembert, I, 277 et suiv.

(2) Voy. *Les Moines et leur influence*, etc., par l'abbé Martin, tom. I, p. 33. — S. Grégoire, *Dial.*, IV, 21. — *Acta Sanct. ord. Bened.*, t. I, p. 180.

naturelle à ces hordes. Elles n'avaient franchi les frontières romaines que pour piller et détruire, l'Église se trouvait comme Loth dans Sodome exposée aux flammes communes et à l'universelle dévastation. De plus, les Barbares sentirent vite dans l'Église la seule puissance capable de leur résister. Les faibles empereurs d'Occident et de Byzance, à chaque soufflet qu'ils recevaient des Barbares, faisaient correspondre quelque lâche complaisance et quelque ignominieux compromis : l'Église seule ne biaisait pas et ne cédait jamais. Enfin les Barbares s'infectèrent tous les uns les autres d'arianisme, heureux de se faire de l'hérésie une arme toujours prête contre une rivale détestée. Dans la première période des invasions que nous avons justement nommées *dévastatrices*, nous n'aurons donc à enregistrer, du côté des Barbares que des haines aveugles et brutales et souvent des persécutions atroces; du côté de l'Église d'admirables monuments de sa force, de sa sainteté et de son amour (1).

1. Lorsque l'an 256 les Goths firent leurs premières conquêtes dans l'Empire, ils ramenèrent des esclaves chrétiens et avec eux les premières semences de la foi chrétienne; l'un d'entre eux, le prêtre Eutychius, fut au milieu de ces hordes encore barbares un véritable missionnaire; saint Athanase faisait, dans ses écrits et ses discours, allusion à ces essais de conversion du monde barbare, et, parlant de l'évangélisation des Goths, il rapportait de cette chrétienté naissante les traits les plus touchants (2). Vers 323, Constantin, dans

(1) Consulter Orose, VII, 37; *Patr. lat.*, t. XXXI, col. 1159, 1160. — Salvien, *De Gubernat. Dei*, VI, c. 13, 14.

(2) « Qui a, s'écrie-t-il, réconcilié, par une paix solide, ceux qui se haïssaient mortellement, si ce n'est le bien-aimé du Père, le Sauveur de tous les hommes, Jésus-Christ, qui, par amour pour nous et pour notre salut, a tout souffert? La prophétie d'Isaïe (II, 4), s'est réalisée, et, chose

les guerres qu'il livra aux Goths et les relations qui s'ensuivirent, accentua encore le mouvement et les progrès de la foi. Quarante mille Goths soumis au signe de la Croix combattaient dans les armées de l'Empire. Dès l'année 347, Cyrille de Jérusalem parlait « des prêtres, des moines, des religieuses » du pays des Goths. En 380, nous voyons l'illustre patriarche de Constantinople, saint Jean Chrysostôme, s'occuper activement de l'évangélisation des Goths, former une école de prêtres et de missionnaires, et donner aux Goths un culte et une liturgie. Saint Jérôme reçut un jour une lettre de deux Goths, Sumia et Fretella, sur des questions d'exégèse biblique. « Qui l'aurait cru, s'écriait à ce propos le solitaire de Bethléem? Les Goths barbares s'inquiètent des textes originaux de la Bible, et les Grecs dorment dans leur insouciance et leur oubli (1). » Mais un coup terrible avait, sous Valens, frappé ce Christianisme déjà si florissant. L'hérésie arienne le ravagea presque de fond en comble. Quand les Huns se furent remués dans les profondeurs de l'Asie, eurent poussé de leurs masses l'Empire gothique et forcé les Goths à demander asile sur les terres de l'Empire, l'hospitalité que leur accorda le fougueux arien Valens devint la perte de leur orthodoxie. L'évêque Ulfilas, qui fut député à Valens, fut le premier perverti par les évêques ariens qui encombraient la cour impériale. L'empereur promit tout si Ulfilas passait à l'arianisme, et Ulfilas, soit simplicité, soit calcul, abandonna la vérité pour l'erreur. Sans doute il est peu croyable que la nation entière ait été

incroyable! ces peuples dont les mœurs sont naturellement barbares, et qui, tant qu'ils ont été idolâtres, se sont rués les uns contre les autres et sont toujours restés les armes à la main, dès qu'ils ont admis la doctrine de Jésus-Christ, ont abandonné la guerre pour se livrer à l'agriculture!»

(1) *Hieronym.*, ép. 106 : Quis hoc crederet ut Barbara Getarum lingua Hebraicam quæreret veritatem, et dormitantibus, immo contententibus Græcis, ipsa Germania Spiritus sancti eloquia scrutaretur? » (Opp., t. I, p. 641).

pervertie, mais le venin n'en avait pas moins été inoculé aux Barbares, et ce venin, circulant et s'étendant de horde à horde et de nation à nation, finit par corrompre la presque totalité des peuples de l'invasion. Nous avons vu comment les Goths avaient conquis l'Espagne en y apportant le double désastre de leurs dévastations et de leur erreur.

2. Nous avons vu pareillement d'autres tribus germanes, Alains, Suèves, Vandales, vaincues et chassées par les Goths, s'établir, les uns dans la Lusitanie, les autres dans l'Afrique : toutes étaient ariennes.

Les Vandales d'Afrique furent de plus de fougueux persécuteurs. A peine maître de l'Afrique, Genséric fit peser sur les catholiques les mesures les plus tyranniques, en attendant qu'elles devinssent les plus sanglantes. Il commença par interdire au clergé catholique toute fonction de leur ministère, bientôt il les condamna au bannissement, sous peine, s'ils étaient trouvés sur les terres de la domination Vandale, d'être vendus comme esclaves. Un grand nombre le furent, un plus grand nombre encore mis à mort. Cette malheureuse église fut livrée aux horreurs d'une persécution qui semblait vaincre en cruautés celles des Dèce et des Domitiens. Elle les surpassa par sa longueur, puisque commencée en 428, elle ne s'apaisa qu'à la mort de Genséric vers 477. Hunéric, successeur de Genséric, laissa quelque peu respirer les fidèles, à l'instigation et aux conseils de l'empereur Zénon. L'Église africaine retrempée dans la persécution montrait une admirable ferveur; ses évêques et ses prêtres rappelés de l'exil ou ordonnés nouvellement reprenaient, l'évêque Eugène à leur tête, sur les populations, le double ascendant de la science et de la sainteté. Le contraste avec la perversion et l'ignorance du clergé arien était trop flagrant pour que bien des haines ne se réveillassent pas; après quelques années du règne d'Hunéric la persécution

recommença. Les prêtres, les évêques et les diacres furent de nouveau emprisonnés, mis à mort ou bannis. Un jour qu'Hunéric avait voulu les réunir dans une conférence et les faire discuter avec les Ariens, quand ceux-ci eurent été confondus par la puissante logique de la foi orthodoxe, les prêtres catholiques payèrent, de cent coups de bâton chacun, leur victoire sur l'hérésie (484). Sous Gontamond le clergé jouit de quelque relâche (494), mais sous Thrasamond la persécution reprit de nouveau ses fureurs, et de nouveau prêtres et fidèles en soutinrent noblement le sanglant effort. Un de ces héros dont l'histoire a conservé les noms est Fulgence, évêque de Ruspe, égal aux plus savants par son érudition immense, supérieur à tous par sa sainteté. Hildéric, successeur de Thrasamond (523), paya de sa vie la faveur qu'il accordait aux catholiques : son assassin et son successeur Gélimer reprit pour la cinquième fois la persécution; mais la mesure était comble, l'empire arien des Vandales était condamné à périr, et Bélisaire, général de Justinien, fut chargé par la Providence d'exécuter l'arrêt de sa mort. L'Église africaine fut ainsi délivrée des persécutions, mais, hélas! elle trouva dans la paix l'affaiblissement et la décadence. Ses gloires épiscopales deviennent rares, son clergé tombe, les vices rongent cette société romaine que le sang barbare ne régénère pas, et Salvien, qui dépeignait en traits si sombres les calamités dont l'Afrique était écrasée sous la domination des Barbares, ne fait pas des Romains qui en étaient les victimes des peintures moins désolées. A la corruption s'ajoute l'hérésie. Les Donatistes gagnent partout en audace et en influence, les ordinations sont vénales, les sièges les plus importants occupés par des sujets indignes ou des enfants, tout croule, tout se désagrège dans cette Église africaine naguère si illustre et si florissante : les Mahométans en la détruisant ne détruiront presque plus que des ruines.

3. Ainsi que nous l'avons vu plus haut dans l'exposé des premières invasions, les Wisigoths avaient fondé une double domination dans la Gaule et l'Espagne. Aux Wisigoths se mêlaient d'autres bandes, les Vandales, les Alains et les Suèves. Tous ces Barbares furent aussi ariens et persécutèrent l'Église. Parfois la persécution devenait violente et se portait aux derniers excès; les prêtres étaient mis à mort, les églises étaient détruites, les fidèles étaient poursuivis et dispersés. Le roi Euric (476) se montra l'un des plus acharnés et des plus cruels ennemis des catholiques. « Euric, dit Sidoine Apollinaire, chassa les évêques en grand nombre, interdit toute ordination, et ainsi les églises de la Gaule et de l'Espagne restées veuves de leurs pasteurs tombèrent en ruine, l'herbe croissait dans les sanctuaires et recouvrait les autels, les bêtes sauvages faisaient leur demeure des temples ruinés : » Bien avant cette funeste époque, durant les premiers efforts des Alains et des Suèves pour conquérir la Lusitanie, l'Église catholique livrait contre les fureurs barbares et hérétiques de magnanimes combats (412). L'évêque saint Pancrace de Braga réunissait ses collègues et les animait héroïquement au martyre : « Vous voyez, mes Pères, l'état de l'Espagne, combien elle est ravagée, comment le clergé est mis à mort, les églises sont détruites, les monuments des saints renversés : tout est bouleversé jusqu'à nos tombes et nos cimetières ! Dans un moment pareil sauvons au moins la foi. Engageons-nous par serment à ne pas désertir nos églises et à ne point abandonner nos troupeaux. » Tous prêtèrent le serment, tous y furent fidèles, et ainsi fut sauvée la foi dans la terre d'Espagne. Nous serons tout à l'heure ramené à cette domination wisigothe, quand nous retracerons la conversion de tous ces peuples barbares à la foi catholique.

4. Au moment du grand ébranlement des nations ger-

maines, vers 412, les Bourguignons ou Burgondes, fixés probablement sur les bords de la Vistule, firent, eux aussi, leurs invasions et s'arrêtèrent sur les deux rives du Rhône. Comment se trouvèrent-ils ariens? l'histoire n'en sait démêler ni les causes ni le point de départ. Mais s'ils furent hérétiques, au moins se montrèrent-ils beaucoup plus doux aux catholiques que les autres Barbares. Gondebaud, l'un de leurs rois, mêlé volontiers aux controverses religieuses, estimait et affectionnait les évêques catholiques, les consultait avec plaisir et rendait hommage à la supériorité de leur savoir. Ces dispositions permettaient aux évêques orthodoxes de prêcher la foi et de préparer puissamment la conversion de la nation entière des Burgondes. Saint Patient, évêque de Lyon (491), fut des plus illustres, saint Avit (1), évêque de Vienne, homme d'État consommé en même temps que savant distingué et saint éminent, était le familier de Gondebaud; tant de secours et de lumières eussent dû vaincre l'obstination de ce roi, d'ailleurs si bon et si serviable aux catholiques, la pusillanimité et les tristes calculs de la politique l'arrêtèrent. Dans des conférences entre ariens et orthodoxes qu'il faisait tenir devant lui, il témoignait un profond dégoût pour les évêques hérétiques, qui, comme Boniface, injuriaient grossièrement leurs adversaires au lieu de répondre; il confessait volontiers la foi de saint Avit, mais il n'eut jamais le courage qu'eut après lui son fils Sigismond (517), celui de renier publiquement l'erreur. Nous verrons cette conversion de la Burgondie devenir universelle et immuable lorsque cet éphémère royaume tombera, en 534, sous la domination des Francs.

5. Il nous resterait à parler des rapports de l'Église catholique avec les Hérules et leur roi Odoacre, que nous

(1) Voy. Pariset, *S. Avit, sa vie et ses écrits*, Louvain, 1839.

avons vu renverser en Italie l'empire d'Occident. Un mot suffit. Odoacre, durant les onze années de son règne, se montra plutôt favorable qu'ennemi du Catholicisme, et l'Église d'Italie respira plus librement que ses sœurs de Gaule, d'Afrique et d'Espagne. Mais cette royauté des Hérules fut plus éphémère encore que les autres premières royautés barbares. Odoacre se faisait proclamer roi d'Italie en 476, et dès 488, Théodoric avec ses Ostrogoths de Pannonie conquérait l'Italie, la Sicile, la Rhétie, la Norique, etc., et le renversait.



QUINZIÈME LEÇON.

CONVERSION DES BARBARES PAR L'ÉGLISE.

I.

Histoire de la conversion des Barbares.

Nous venons de voir les premiers efforts de l'Eglise aux prises avec les Barbares.

1. Mais l'œuvre n'est encore qu'ébauchée : or elle doit être immense. Il s'agit pour l'Eglise de fusionner dans un même creuset tant d'éléments divers et si obstinément rebelles, du chaos des grandes invasions de faire surgir une Europe nouvelle ; pour cela, de convertir les hordes barbares qui remplissent le sol du vieux monde de leurs flots tumultueux. — Jamais depuis sa naissance l'Eglise ne fut jetée dans une si terrible tempête ; jamais elle ne courut, à parler humainement, un si imminent danger d'être anéantie. Sous le césarisme romain, qui parfois l'écrasait, elle profitait au moins d'un ordre matériel, d'une paix publique, d'une centralisation puissante, d'une unité politique, qui, en dépit des persécutions, favorisaient ses progrès et lui ouvraient toutes les voies. Aujourd'hui, la persécution des barbares ariens, est presque aussi universelle et aussi violente que

celle des Césars d'autrefois, mais l'unité politique n'existe plus, toutes les voies sont coupées, des barrières s'élèvent de toutes parts, les provinces sont pleines de troubles, le chaos est partout. « Qu'on se représente cette foule immense de Barbares dont l'Occident se trouva couvert pendant tout le v^e siècle. Les Francs et les Burgondes ont envahi les Gaules, les Wisigoths ont campé en deçà et au delà des Pyrénées, les Vandales, opprimés en Espagne et appelés par le romain Boniface, mettent le comble aux maux de l'Afrique, font douter, tant leurs excès sont cruels, si Dieu n'a pas abandonné sans retour le gouvernement des choses humaines, et obligent l'éloquent prêtre de Marseille à prendre la plume pour venger la providence de ce doute odieux. Mais ces peuples eux-mêmes étaient inquiétés et poussés en avant par les mouvements des Huns. Attila leur chef, dont le souvenir rappelle la dévastation et la ruine, marchait à la tête d'une multitude subjuguée par son glaive et entraînée comme un tourbillon de poussière derrière le char de ses conquêtes. Le pillage, le meurtre et le sang signalaient partout le passage de ces bandes affreuses, et le monde crut toucher à sa dernière heure. On cherche sur le trône les appuis de cette société en ruine, et on n'y rencontre que des empereurs indignes de ce nom ou des femmes indignes de l'Empire. » Une seule puissance est debout, celle que le vieux monde avait juré de faire périr et contre laquelle il avait épuisé toutes ses forces, celle que des nuées de Barbares assaillent à l'heure même furieusement. Et non-seulement l'Eglise est debout, elle seule, mais elle est à l'œuvre, elle travaille cette société barbare dont l'étreinte brutale doit mille fois l'étouffer, elle y pénètre par des issues mystérieuses, et nous allons rapidement contempler ce prodige : les nations barbares vont se convertir, celles qui s'opiniâtreront dans l'erreur vont disparaître pour laisser la place libre, toutes tomberont, comme l'avaient si

souvent et si clairement marqué les prophètes, sous le glaive dominateur de Jésus-Christ.

2. Mais l'Église a besoin, pour son œuvre, d'un auxiliaire; il lui faut une épée, qui prenne sa défense, un gardien vigilant qui préserve ses droits des mille agressions qui les meurtrissent; son domaine temporel lui devient absolument indispensable, une puissance séculière qui le lui garantisse lui est nécessaire; enfin il faut un peuple qui, à la droiture de l'âme, à l'énergie du caractère, à la puissance des armes, joigne à un haut degré l'esprit de prosélytisme et l'ardeur chevaleresque et chrétienne des missions : voici poindre dans l'histoire la nation française, voici commencer la magnifique devise que quatorze siècles ont consacrée : *Gesta Dei per Francos*.

Dieu commence par appeler à la foi la petite nation des Francs, puis de ce peuple converti il ne cessera plus de faire tour à tour son missionnaire et son soldat. « Etudions un moment la physionomie religieuse du monde chrétien au temps de la conversion des Francs sous Clovis, l'an 496.

Un catholique qui jetait alors les yeux sur le monde devait éprouver dans son cœur de terribles angoisses. En Afrique il voyait, assis sur le trône royal, Pharamond le Vandale; en Italie le trône des Ostrogoths était occupé par un roi arien, Théodoric le Grand; chez les Wisigoths, possesseurs d'une partie considérable de l'Espagne, Alaric le jeune ceignait le diadème royal; en Bourgogne régnait Gondebaud, qui ne songeait pas à répudier l'arianisme. Dans l'empire romain d'Orient, il n'était pas rare que le trône fût occupé par des princes monophysites. Ainsi de quelque côté qu'on tournât ses regards, l'avenir paraissait sombre et désespéré. Cependant la face des choses allait changer complètement dans un court délai. Il était réservé à une tribu germane, non encore chrétienne jusque-là, de renouveler la figure du

monde (1). » A peine converti à la foi catholique, le peuple Franc y appellera tous les peuples. Une princesse Franque, Ingonde, convertira le Goth Herménégilde et par lui Reccarède. Les premières semences du Christianisme seront répandues dans les îles Britanniques par une autre fille des Francs, la princesse Berthe. En Allemagne, par des légions de missionnaires, par des alliances, par des guerres, l'influence des Francs se fera rapidement considérable. La Bavière sera convertie, par eux, et, en retour, Théodelinde préparera la conversion des Burgondes. Mais l'histoire même de cette nation prédestinée nous fera, mieux que toute autre étude, pénétrer dans cette transfiguration presque soudaine du sol européen (2).

I. L'Eglise convertit les Francs. — La France fille aînée de l'Eglise. On suppose, mais sans fondement solide et en dépit du silence de Grégoire de Tours, que, entre 420 et 428, les Francs Saliens étaient gouvernés par un roi nommé Pharamond. Vers 428, nous leur voyons pour chef Clodion le chevelu, ils franchissent leurs frontières, font irruption jusqu'à la Somme, mais sont repoussés par le général de l'Empire, Aétius. Mérovée, autre chef des Francs Saliens, assiste avec ses guerriers à la fameuse bataille de Châlon-sur-Saône contre les bandes d'Attila, et c'est lui qui fonde la dynastie mérovingienne. Son fils, Childéric I,

(1) Mœlher.

(2) Ouvrages à consulter : Grégoire de Tours, *Hist. ecclés. des Francs*. — L.-B., *Des Francs*. Chambéry, 1861. — Lecoy de la Marche, *Etude critiq. sur le texte de Grég. de Tours*. — W. Junghans, *Chlodwich*. — Darboy, *Les saintes femmes, fragment d'une hist. de l'Egl.* — Ventura, *La femme catholique*. — Montalembert, *Les Moines d'Occident*. — Aug. Thierry, *Les récits Mérovingiens*. — Fr. Gay, *S. Clotilde et les origines chrétiennes de la France*. — Bouquette, *S. Clotilde et son siècle*, Paris, 1867. — Ozanam, *La civilisation chrétienne chez les Francs*. — Martin, *Les Moines*.

est un instant chassé pour ses désordres par les Francs qui se donnent à Ægidius, maître de la milice romaine, mais bientôt mécontente d'Ægidius, la tribu franque rappelle Childéric qui la pousse vers la Loire, inaugure son premier établissement et pronostique ses futures conquêtes (481).

1. Avec *Clovis (Hlodovigh)*, fils de Chilpéric, commence vraiment la nation Française, sa puissante histoire et ses magnifiques destinées. A vingt-cinq ans, Clovis ne régnait encore que sur le pays de Tournai, et sa bande ne se composait guère que de quatre mille guerriers. Mais une bravoure sans rivale et une politique raffinée s'alliaient en lui avec l'humeur aventureuse et le besoin de mouvement qui caractérisaient les Germains. L'occasion d'ailleurs était belle : l'unité de l'Empire avait disparu, et à sa place ne se voyaient plus que les dominations multiples, souvent précaires, des hordes barbares et des restes défigurés et méconnaissables de ce qui avait été l'Empire romain. Le fils du comte romain Ægidius, Syagrius, n'occupait plus guère que Beauvais, Soissons, Troyes et Reims, le reste de la Gaule était aux Barbares : le sud de la Loire aux Wisigoths; le pays depuis Langres à la Durance, et de la Loire aux Alpes, aux Bourguignons; l'Alsace et le pays entre le Rhin et les Vosges, aux Allemands. Des restes d'Alains campaient sur la Vilaine, une tribu saxonne occupait Bayeux, les chefs Francs régnaient sur Cambrai, Théroutanne, jusqu'à Cologne; seule l'Armorique avait gardé son indépendance. Telle était la division ou plutôt la désunion, la désagrégation complète du sol français à la fin du v^e siècle. — Une nation s'élève qui embrassera rapidement tous ces pays dans une unité puissante, et cette unité territoriale ne sera dans cette nation ni la seule ni la plus importante, une autre, mille fois plus efficace et plus précieuse, lui servira de fondement : l'unité de la croyance et de la religion. L'heure

vient où Dieu, par son Église, va constituer la monarchie très chrétienne des Francs. Tous les éléments de ce grand œuvre sont prêts. Des évêques, des prêtres d'une sainteté et d'une science éminentes, illustres survivants des désastres et des ruines du v^e siècle, saint Vaast (1) de Toul, saint Avit, saint Remi (2) le *Samuel français*, comme Bossuet le nomme, veillent au berceau de la monarchie naissante; plus qu'eux tous, une faible femme en prépare dans l'ombre le splendide épanouissement. En 493, Clovis avait épousé une nièce de Gondebaut, la princesse Clotilde. Gondebaut avait fait périr son père Chilpéric et toute sa famille avec lui, Clotilde restait seule au milieu d'une cour odieuse pour ses souvenirs comme pour sa foi : catholique ardente autant qu'éclairée, elle avait à subir la persécution religieuse de la part d'ariens fougueux. Elle fit dans cette cour le noviciat de ses vertus, et s'y prépara à l'œuvre immense à laquelle Dieu la destinait (3). Épouse de Clovis, elle sut rapidement, par son angélique douceur, gagner le cœur du Sicambre et assouplir peu à peu ses mœurs farouches. Peu à peu aussi elle le disposait à l'illumination de la foi (4). Elle lui parlait souvent de l'inanité des idoles, des grandeurs et des suavités de la religion chrétienne et de ses éternelles espérances. Si le Barbare ébranlé ne se rendait pas encore, au moins laissait-il baptiser son premier-né Ingomer. Mais l'heure de Dieu n'était pas arrivée : l'enfant mourut, et Clovis fit à sa sainte épouse des plaintes amères, attribuant ce malheur à la colère de ses dieux. Clotilde souffrit et se tut. Étonnante puissance de la sainteté ! Elle réussit à faire baptiser son

(1) Voy. Alcuin, *Vita Vedasti*.

(2) Voy. Vorigny, *Hist. de saint Remi*.

(3) Aimoin *Hist. Franc.*, l. I, ch. 13, *Patr. Lat.*, t. CXXXIX, col. 652.
— Frédégor., *Hist. Franc. épitomat.*, cap. XVIII, *Patr. Lat.*, t. LXXI, col. 584.

(4) Voy. Ventura, *La femme catholique, Clotilde*.

second enfant, Clodomir; comme l'aîné, Clodomir tomba malade, et la colère de Clovis éclata à ce coup terriblement; mais Dieu, qui ne voulait qu'éprouver une dernière foi Clotilde, rendit bientôt, à sa prière, la vie à l'enfant (1). C'est l'aurore des magnifiques faveurs de Dieu sur les Francs.

En 496, Clovis, en guerre avec les Allemands, leur livrait bataille près de Cologne, dans les plaines de Tolbiac (2). Son armée se débande, la victoire lui échappe, lui-même va tomber au pouvoir de ses ennemis : à ce moment décisif, les enseignements de Clotilde passent devant son souvenir : « Dieu de Clotilde, s'écrie-t-il, tombant à genoux, sauvez-moi, rendez-moi la victoire, et je n'aurai plus d'autre Dieu que vous ! » — La France catholique naît de cette prière du premier de ses rois. — Les Allemands se troublent, reculent, se mettent en fuite, et ceux que le carnage n'atteint pas se livrent au vainqueur. Le Dieu de Clovis avait vaincu, l'œuvre de Clotilde était finie, celle des évêques commençait. Joseph de Maistre a dit que « les évêques avaient fait le royaume de France comme les abeilles font leur ruche, » leur œuvre commença à Clovis lui-même. Après Tolbiac, saint Vaast et saint Remi de Reims, s'adonnèrent tout entiers à l'instruction du royal catéchumène, et la veille de Noël de l'an 496, vit l'imposante cérémonie du baptême du premier de nos rois. Tout s'unit pour rehausser la pompe de la solennité, un clergé nombreux, de brillants décors, le chant des hymnes, la présence de trois mille guerriers Francs, prêts comme leur roi à quitter pour Jésus-Christ le culte des idoles. Sur les fonts baptismaux, Remi fit au roi Franc le sublime avertissement qui reste gravé dans toutes

(1) Greg. de Tours, *Hist. Franc.*, l. II, ch. xxix, *Patr. Lat.*, t. LXXI, col. 224.

(2) C'est l'ancienne tradition, contredite, mais sans éclaircissement péremptoire par M. Ravenez dans son mémoire *Clovis était-il à Tolbiac*, Paris, Lecoffre, 1855.

les mémoires : « Courbe docilement la tête, ô Sicambre ! Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » Paroles grandioses, scène pleine d'enseignements et de lumière qui terminent les impiétés et les désastres du vieux monde, et inaugurent les mâles grandeurs des temps nouveaux. L'ordre spirituel, représenté par l'évêque Remi, domine, dirige, sacre la puissance civile, le césarisme a disparu ; dans la société nouvelle on répudie tout ce qui, dans l'ancienne, avait dégradé l'homme et outragé Dieu. « On brûle ce que l'on adorait ; » au contraire, cette religion que les siècles précédents avaient vu bannie, persécutée, sanglante, prenait place au-dessus de toute royauté humaine et faisait baisser la tête aux rois subjugués et soumis (1). — Le baptême de Clovis (2) et la conversion à la foi catholique de la nation entière des Francs Saliens fut pour la race Gallo-Romaine l'objet d'une immense joie. Tous avaient comme le pressentiment que le chaos des invasions allait finir, et qu'une unité puissante s'enfantait. Mais nulle joie ne fut comparable à celle du saint pape *Anastase* qui, dans une lettre de félicitations pleine d'allégresse et de cœur, dit à Clovis ces paroles où se révèlent toutes les espérances de l'Église : « Glorieux et illustre fils, soyez la consolation de votre mère, soyez-lui une colonne de fer pour la soutenir... Notre barque est battue d'une furieuse tempête, mais nous espérons contre toute espérance, et nous louons le Seigneur de ce qu'il vous a tiré de la puissance des ténèbres pour donner à son Église, dans la personne d'un si grand prince,

(1) Aug. Thierry, *Récits des temps Mérovingiens*. — Pétigny, *Études sur l'époque Mérovingienne*.

(2) Voy. Alcuin, *Vit. Vedasti*. — Greg. de Tours, *Hist.*, l. II, c. 31. — Aimoin, *Hist. Franc.*, l. I, c. 46. — Hincmar, *Vit. S. Remigii*, c. 37.

Sur le miracle de la Sainte-Ampoule, voy. Hincmar, *Vit. S. Remig.* — *Id.*, *Caronat. Caroli, Calvi, Patr. Lat.*, t. CXXV, col. 806. — Aimoin, *Hist.*, l. I, c. 46. — Flodoard, *Hist. eccles. Remens.*, l. I, c. xiii. *Patr. Lat.*, t. CXXXV, col. 52.

un protecteur capable de la défendre contre tous ses ennemis (1). » — Des deux sœurs de Clovis, l'une, Alboflède, encore païenne, l'autre, Lanthilde, tombée dans l'hérésie arienne, reçurent le baptême et la réconciliation. Comme leur frère, elles sortirent du baptistère de Sainte-Marie de Reims, transfigurées dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour.

Quelques historiens mal avisés ont essayé de jeter des doutes sur la sincérité de la conversion de Clovis. Mais la vie entière du prince Franc repousse ces soupçons, la trame de l'histoire s'y oppose, les auteurs du temps les rendent impossibles. Quelle autorité d'ailleurs pourront avoir contre la voix des siècles et le poids des faits, quelques suspicions hasardées sans la moindre preuve, sans même aucune vraisemblance ni la plus légère argumentation? Sans doute il resta toujours en Clovis quelque chose du barbare, mais ce Barbare n'en fut pas moins dévoué d'instinct et de foi à Jésus-Christ et à l'Église; il se révéla tout entier dans ce mot qui lui échappa, quand ses catéchistes lui retraçaient le drame sanglant et douloureux de la passion du Sauveur : « Que n'étais-je là avec mes Francs (2) ! » De fait, partout où l'Église fut flagellée et clouée à quelque croix douloureuse, Clovis ou par lui-même ou par ses successeurs, les *rois très chrétiens*, fut toujours là avec ses Francs. Hélas ! quand la France a, tout récemment, déserté le calvaire de Pie IX, ses grandes détreesses ont commencé !

Les guerres de Clovis furent toutes entreprises dans une pensée d'unification religieuse (3). Sans doute quand nos historiens français, Augustin Thierry, Michelet, etc., avancent que les évêques catholiques livrèrent la Gaule à Clovis

(1) Gorini, *Déf. de l'Égl.*, I, p. 352.

(2) Aimoin, *Hist. Franc.*, l. I, c. 16, *Patr. Lat.*, t. CXXXIX, col. 655.

(3) Gorini, *Défense de l'Église*. I.

ils exagèrent étrangement la puissance de ces évêques, en même temps qu'ils jettent à l'Église une toute gratuite calomnie (1). Non ! les Évêques ne livrèrent rien à Clovis, mais partout on attendait Clovis comme un libérateur ; la population catholique, ou foulée par l'invasion, ou tyrannisée par les chefs barbares ariens, devait désirer un joug sous lequel leur orthodoxie fût à l'aise. Qui fera un crime à cette population d'avoir aimé la délivrance en aimant notre premier roi ? En deux victoires Clovis conquiert la Gaule. La première de ces victoires fut remportée sur les Bourguignons. Gondebaud était le meurtrier de ses deux frères et de sa belle-sœur, la mère de Clotilde. Clovis s'en alla venger ces crimes. Vaincu près de Dijon, Gondebaud ne conserva qu'à force de précautions et de concessions un royaume qui, peu après, tomba sous l'entière domination des Francs. Ariens comme les Bourguignons, les Wisigoths, réunis entre la Loire et les Pyrénées sous le sceptre d'Alaric II, furent ensuite attaqués par Clovis. « Ce m'est une grande peine, avait dit le Franc, de voir ces ariens posséder une si grande partie de la Gaule ; allons, et, avec l'aide de Dieu, battons-les et soumettons-nous leur pays. » Alaric II fut vaincu près de Vouillé dans le Poitou, et cette nouvelle victoire de Clovis lui livra tout le midi de la Gaule, de la Loire aux Pyrénées (507). L'empereur Anastase lui envoya les insignes consulaires : acte dérisoire d'une autorité qui n'existait plus. L'Orient périsait tandis que Dieu faisait des Francs les champions de l'orthodoxie et les colonnes de son Église. Néanmoins, ne nous y trompons pas, nous avons encore en face de nous un Barbare, et l'eau baptismale elle-

(1) Voy. les victorieuses réfutations de ces auteurs souvent si inexacts, presque toujours si iniquement hostiles dans le puissant ouvrage de l'abbé Gorini, *Défense de l'Église*, etc., t. I, p. 307 à 453. — Michelet, Fauriel, Aug. Thierry, Guizot, Quinet, etc., sont réfutés par Gorini de la façon la plus péremptoire.

même, qui l'a sacré roi chrétien et fils de l'Eglise, n'a pas effacé en lui les traces vives de son ancienne condition. La *farda*, coutume germanique, d'après laquelle chaque guerrier s'attribue le droit de se faire justice à lui-même, va ensanglanter les actes du roi Franc. Ce n'est plus à la victoire qu'il va demander l'agrandissement de sa puissance, c'est au meurtre. Un jour il envoya dire au fils du roi des Francs Ripuaires, Clodéric : « Si Sigebert, ton père, qui se fait vieux, venait à mourir, tu aurais son royaume et mon amitié. » Clodéric tue son père. Clovis alors fait périr Clodéric, puis se présentant aux Francs Ripuaires : « Vous le savez, dit-il, je suis étranger à ces choses, mais puisqu'elles se sont accomplies, mon conseil est que vous recouriez à moi. » Ainsi réunit-il les deux tribus franques des Saliens et des Ripuaires. D'autres meurtres, ceux de Cararic, roi de Théroüanne ; de Ragnacaire, roi de Cambrai ; de Rignomer, roi du Mans, achevèrent de placer toute la Gaule sous sa domination. Lui-même mourut le 27 novembre 511. — Sa sainte épouse Clotilde se retira dans la basilique de Saint-Martin de Tours pour y servir les pauvres.

2. La vaste domination de Clovis fut ravagée profondément par les divisions de ses fils et ensanglantée par leurs crimes. Après un premier partage entre eux quatre, Clodomir, l'un d'eux, étant mort, ils massacrèrent ses enfants (1) et refirent un nouveau partage qui sépara la Gaule en deux portions, toute différentes de mœurs, et qui seront pour longtemps rivales acharnées : l'Austrasie et la Neustrie. L'Austrasie confinait à la Germanie et en avait gardé les

(1) Sauf Clodoald que des seigneurs emportèrent et cachèrent et qui devint moine et donna son nom de *Saint-Cloud* au monastère qu'il fonda près de Paris.

mœurs rudes et sauvages, les coutumes nationales, l'humeur guerrière. Sans cesse en lutte avec les peuplades germaniques, arrière-garde des grandes invasions, et qui, elles aussi, voulaient franchir le Rhin et jouir de la curée commune, l'Austrasie demeura essentiellement guerrière, et il était facile de lui prédire la domination à courte échéance sur le pays entier des Francs. Toute différente, la Neustrie avait largement subi le contact de l'ancienne civilisation Gallo-Romaine, et s'était amollie en se civilisant. — Une lutte terrible ne tarda pas à s'engager entre ces deux portions du royaume de Clovis, et cette lutte se personnifie en deux noms restés tristement célèbres, Frédégonde et Brunehaut, et elle déroule ses péripéties au milieu de crimes et de cruautés dont la multiplicité et le cynisme font horreur. L'Église luttait énergiquement contre la brutalité des Barbares, elle luttait tantôt par sa douceur, tantôt par ses anathèmes, mais sa voix était trop souvent étouffée par le bruit des armes et méprisée par le crime victorieux. Attaqué traîtreusement par Frédégonde et les forces Neustriennes, le roi d'Austrasie Sigebert et surtout Brunehaut jetèrent sur la Gaule méridionale une véritable invasion de nouveaux Barbares; Frédégonde se délivra du danger par l'assassinat de Sigebert, et ainsi cette longue guerre n'est qu'un tissu de forfaits et de désastres. Saint Germain, le moine saint Colomban, les évêques s'interposèrent vainement et ne purent à la fin que faire retentir la formidable annonce des châtiements dont tant de crimes seraient suivis.

3. C'est le côté sombre de cette partie de l'histoire, mais au milieu de ces scènes et de ces commotions sauvages, l'Église se fortifiait et s'étendait. La glorieuse lignée des saints ne s'appauvriissait pas, les monastères couvraient le sol que d'ardents missionnaires sillonnaient de toutes parts.

Clotilde vivait encore quand une autre reine Franque,

sainte Radegonde, princesse Thuringienne, épouse de Clotaire I^{er}, remplissait tour à tour le monde et le cloître des merveilles de sa sainteté. Après avoir fait pénétrer à la cour dissolue de son époux des saints illustres tels que saint Éloi et saint Ouen, elle continua du fond du cloître à arrêter le torrent de crimes et de cruautés que Frédégonde ne faisait que trop largement couler. Le trône fournissait d'autres noms illustres aux annales de la sainteté. La sœur de sainte Clotilde, Chrona, vouait à Dieu sa virginité; Arnould, seigneur Franc, Sigismond, roi de Bourgogne, méritaient l'honneur du culte public. Un peu plus tard sainte Bathilde, princesse Anglo-Saxonne, femme de Clovis II, roi de Neustrie, faisait revivre dans la famille mérovingienne les vertus de sainte Clotilde. Ainsi l'Église savait cueillir ses plus belles fleurs sur le sol à peine cultivé de la barbarie. — Mais aussi les ouvriers ne faillissaient pas à la tâche, l'Épiscopat ne cessait d'enfanter des saints, presque chaque siège épiscopal en comptait un : Orléans saint Prosper, Chartres saint Lubin, Bayeux saint Vigor, Auxerre saint Censarius, Reims saint Remi, Vienne saint Avit, Arras saint Vaast, Noyon saint Médard, Rouen saint Prétextat, etc. Non-seulement ces saints évêques prêchaient les populations où les grandes invasions avaient presque desséché la foi (1), non-seulement ils intervenaient dans les affaires publiques pour y faire prévaloir les idées de justice et de douceur, mais ils fondaient dans leurs écoles épiscopales et presbytérales des centres d'influence d'une incalculable puissance. Les révolutions avaient balayé les écoles laïques, les intelligences découragées ou effrayées par les

(1) « L'Église, avoue Aug. Thierry, eut l'initiative du mouvement de vie et de progrès... Une abbaye n'était pas seulement un lieu de prière et de méditation, c'était encore un asile ouvert contre l'envahissement de la barbarie sous toutes ses formes. » *Essai sur l'hist. de la format. et des progrès du Tiers-État*, p. 18.

tumultes des invasions et des guerres languissaient dans la torpeur et reprenaient les chemins de la barbarie : l'Église sauva l'esprit humain en le recueillant dans ses écoles. Chaque évêché eut d'abord la sienne ; mais comme beaucoup de centres importants ne possédaient pas d'évêque, un archiprêtre fut chargé d'y diriger une école où s'enseignaient les sept arts libéraux. Enfin chaque bourgade et chaque village eurent leur école paroissiale dont le curé avait la direction. Ainsi, dès la fin du ^{vi}^e siècle, au milieu même des agitations politiques les plus formidables, un immense réseau d'enseignement s'étendait sur la Gaule entière et embrassait les intelligences dans toutes les conditions et à tous les degrés. — Et comment, au sein de tant d'obstacles, l'Église parvenait-elle à donner à la science un pareil développement et un si puissant essor ? Nous l'avons dit, les sièges épiscopaux comptaient presque tous de grands évêques ; ces évêques déployaient un infatigable zèle, et afin que ce zèle fût toujours soutenu et réglé, les lumières se mettaient en commun dans d'innombrables Conciles.

4. Les Conciles, durant cette période, revêtirent une forme particulière et eurent une importance tout à fait spéciale. Nous l'avons dit, et on le comprend assez, au lendemain des grandes invasions, la confusion régnait partout, la situation des Gallo-Romains était, en face des Barbares leurs vainqueurs, pleine de difficultés et de périls ; de plus les peuples nouveaux venus n'étaient guère en mesure de se tracer leur voie dans la civilisation que l'on réclamait d'eux ; enfin les restes des iniquités et des tyrannies de l'ancienne société lui avaient survécu, et il importait de les faire disparaître, et de les remplacer par les dispositions si essentiellement équitables et humaines de la loi évangélique. Si la puissance ecclésiastique et les droits de l'Église avaient été foulés aux pieds, que serait devenue la société euro-

péenne en formation? Quelle force restait en face des agressions sauvages de la barbarie victorieuse? Les passions avaient, au milieu de la licence des combats et des ivresses sanglantes de la victoire, pris un extraordinaire essor. Nous venons d'en voir la terrible explosion chez les Mérovingiens, dans les luttes de Brunehaut et de Frédégonde : que seraient devenues les terres envahies par les Barbares si la main de fer de l'Église n'avait comprimé ces désastreuses saillies? Ni le mariage n'eût été sacré et son indissolubilité inviolable, ni la puissance paternelle n'eût adouci ses cruautés tout en conservant sa nécessaire vigueur, ni la condition des esclaves, des vaincus, des serfs, ne se fût dégagée du joug dégradant et des étreintes dénaturées où la retenait la société antique ; le pouvoir public n'eût trouvé d'équilibre ni dans la modération des princes ni dans l'obéissance et le respect des peuples ; l'ordre ecclésiastique lui-même courait les plus imminents dangers, mêlé qu'il était à ces mille passions grossières, recruté désormais dans les rangs des envahisseurs Barbares, risquant à toute heure d'être opprimé dans son élection. Toutes ces questions et bien d'autres vitales au premier chef étaient continuellement à poser et à résoudre. Et, remarquons-le, pour qu'une solution puissante y fût donnée et que l'éducation des Barbares se fit efficacement par l'Église, leurs chefs devaient assister à ces Conciles, qui devenaient ainsi pour le bien de tous des assemblées mixtes. La législation civile devant s'empresdre dans une mesure de plus en plus grande de l'esprit chrétien, les lois civiles ne devant être souvent que les lois mêmes édictées par la puissance ecclésiastique, il devenait indispensable que les princes séculiers prissent part à ce grand travail dans de communes délibérations. Ne doutons pas, de plus, que les nations européennes ne doivent à ces premiers Conciles l'habitude et l'habileté des Assemblées délibérantes. Elles firent dans ces réunions calmes, intelligentes et exclu-

sivement dévouées au bien, l'apprentissage de leurs patriotiques délibérations. Chose bien digne de remarque, à mesure que nos Assemblées révolutionnaires se dépouillent des derniers restes de l'esprit chrétien, des derniers souvenirs des traditions passées, elles ont un aspect turbulent et grossier, elles dégénèrent en tumulte stérile et en honteux cynisme.

Parmi les Conciles tenus à cette époque, citons ceux de Lyon, d'Épaone, de Reims, d'Agde, d'Arles, de Carpentras, de Clermont, d'Orange, de Vaison, de Valence, d'Angers, de Tulle, d'Orléans. Plus de cent trente Conciles particuliers s'occupèrent de la discipline. Dans ses quarante-huit canons, un concile d'Arles, tenu en 506, contient les dispositions suivantes. Son douzième canon, préludant à l'institution des bénéfices, permet aux clercs de posséder un usufruit des fonds ecclésiastiques, sauf les droits de l'Église et avec l'autorisation des évêques. Le quinzième enjoint aux fidèles la communion aux fêtes solennelles de Pâques, de Pentecôte, de Noël. Les oratoires privés sont accordés dans le canon vingt et unième avec les réserves et les restrictions d'usage. Ces restrictions, qui privaient de temps en temps les seigneurs et les grands de la messe dans leurs oratoires et les forçaient à la messe commune, les rappelaient à l'humilité et à l'autorité supérieure de l'Église. Dans une disposition d'un concile d'Orléans de 511, nous voyons un exemple de la condescendance des évêques pour les princes. Clovis demande au Concile de statuer que les laïcs n'entreront pas dans les ordres sans son consentement : c'était beaucoup accorder et les évêques eurent souvent à lutter pour la juste liberté des ordinations.

Le mariage, formant une des questions les plus vitales dans cette société neuve et souvent si désunie, occupa largement les Conciles. Comme il importait de fusionner peuplade à peuplade, région à région, vainqueurs à vaincus, et que

les mariages entre parents eussent rétréci toutes les frontières et perpétué toutes les divisions, les conciles des v^e, vi^e et vii^e siècles se montrent les adversaires énergiques des mariages consanguins. Un Concile de Tolède de 531 interdit les mariages entre parents à tous les degrés possibles à reconnaître. C'était du même coup conserver aux races qui venaient providentiellement régénérer le vieux monde la vigueur de leur sang. Une autre question préoccupait à bien juste titre ces Conciles, c'était le recrutement du clergé. Dans le premier Concile de Tolède et celui de Vaison, il est prescrit aux ecclésiastiques de se charger de la première éducation des jeunes gens que l'on destine à la cléricature. Les pauvres n'échappaient point à la sollicitude de ces assemblées. Le cinquième canon d'un Concile de Tours (567) enjoint à chaque ville de nourrir ses pauvres. Les prêtres de la campagne nourriront les leurs. — Comme les biens des Églises n'étaient que trop exposés à la rapacité des princes, le Concile de Tours excommunie les usurpateurs des biens des Églises *comme meurtriers des pauvres*.

Une particularité est à noter dans l'un de ces Conciles, celui de Mâcon, en 585, parce que, très insignifiante en elle-même, elle a servi à l'impiété du xviii^e siècle à échaffauder contre les Conciles du Moyen-âge les plus absurdes accusations. Sortant des matières ordinaires, un évêque soutint la thèse assurément erronée, mais encore plus oiseuse : que cette dénomination générale : *l'homme* ne pouvait s'appliquer aux deux sexes. Sur quoi Bayle affirme qu'au Concile de Mâcon on avait discuté si la femme était un être humain et avait une âme. Cette grotesque méprise continue à être copiée par nos auteurs contemporains ; l'un d'eux, M. Aimé Martin, s'indigne contre ces évêques du Moyen-âge coupables de telles monstruosité. Et voilà la science de beaucoup de nos historiens contemporains !

Le rôle du clergé grandissant chaque jour, un Concile de

Tolède de 589, confirmé par ordonnance royale, donne aux évêques la charge d'inspecter les intendants et les juges des domaines royaux. Ces intendants et ces juges doivent eux-mêmes assister aux Conciles, afin d'y apprendre à régir tout avec justice et sainteté. Ainsi se vérifiait de plus en plus la parole célèbre : « Les évêques ont fait la France comme les abeilles font leur ruche. »

5. Ce qu'on dit des évêques on le doit dire aussi des moines qui furent d'ardents auxiliaires aux évêques dans l'œuvre immense de la civilisation des Barbares et de la formation de l'Europe chrétienne (1). Les écoles monastiques rivalisaient de vertu et de science avec les écoles épiscopales et presbytérales. Chaque monastère possédait la sienne, que dirigeait un religieux et où les enfants du peuple comme les fils des seigneurs venaient puiser, avec la culture de l'intelligence, l'assouplissement des mœurs barbares et la pratique des plus mâles vertus du Christianisme. Tous les moines étaient obligés à la lecture de l'Écriture et des Pères; beaucoup d'entre eux s'appliquaient à copier les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Sans ce travail des moines, que fussent devenus tant de trésors littéraires au milieu des troubles et des dévastations des v^e et vi^e siècles? L'étude du grec était partout florissante dans les couvents, l'antiquité païenne mêlait ses chefs-d'œuvre à ceux des Docteurs de l'Église. Cette continuelle activité de l'esprit dans les monastères supposait et réclamait de riches collections d'ouvrages : aussi le soin des bibliothèques était-il pour les moines en tête des autres soins. Les religieuses elles-mêmes apprenaient, à l'exemple de Césarie, abbesse de Saint-Marie d'Arles, à copier les livres. — Ces détails nous expliquent

(1) Voy. Montalembert, *Les Moines d'Occident*. — Martin, *Les Moines et leur influence*.

comment les monastères des v^e, vi^e et vii^e siècles, furent des centres d'où sortaient à chaque instant, pour se répandre dans la société, des hommes d'un esprit éminent en même temps que d'une haute vertu : saint Ennode, saint Avit, saint Fulgence, saint Césaire d'Arles, saint Grégoire de Tours, saint Fortunat de Poitiers, saint Grégoire le Grand.

Si tous les grands hommes ne sortirent pas des monastères, tous ressentirent profondément l'influence des institutions monastiques. Saint Avit, fils de sénateur, puis évêque de Vienne, succéda à son père en 490 dans ce siège. Génie universel qui embrassait à la fois toutes les routes du savoir, âme ardente qui remua plus d'une fois la Burgondie arienne et prépara sa conversion, saint Avit joua un rôle considérable dans les événements de son époque. Il nous a laissé des œuvres de réelle valeur. Saint Fulgence quitta le monde pour le cloître, puis fut élevé malgré lui, en 500, sur le siège épiscopal de Ruspe près de Tunis. Il fut, durant la persécution de l'Église d'Afrique, le soutien de la foi. Ses ouvrages ont presque tous trait à la divinité de Jésus-Christ. Le poète Arator avait été secrétaire du roi Athalaric. Entré dans les ordres, il se porta l'intrépide défenseur de l'orthodoxie. Ses poésies furent jugées dignes d'être lues dans l'Église par le pape Vigile. Saint Césaire se forma à la piété et à la science dans le monastère de Lérins. Sur le siège d'Arles, où il fut élevé en dépit de sa résistance, il se montra constamment le modèle accompli des pasteurs, sa charité lui faisait fondre parfois les vases sacrés pour subvenir aux détresses des prisonniers et des pauvres, et, plusieurs fois calomnié auprès des rois Alaric et Théodoric, il ne se défendit que par l'éclat irrésistible de sa vertu. En 513, le pape Symmaque lui confirma tous les privilèges de l'Église d'Arles, l'établit vicaire apostolique du Saint-Siège avec droit d'inspection sur toutes les affaires ecclésiastiques des Gaules et de l'Espagne. Saint Césaire d'Arles mourut en 542 ; nous

possédons de lui une règle pour les moines, des lettres et des homélies. Cassiodore, qui occupe une place si illustre dans le règne de Théodoric et remplit tour à tour les plus illustres charges, se retira déjà âgé dans la solitude et y fonda plusieurs monastères. C'est là qu'il composa tant et de si beaux ouvrages; ouvrages qui embrassent toutes les branches des sciences humaines et divines, Ecriture, théologie, philosophie, littérature, histoire. Cassiodore mourut en 562, âgé de plus de cent ans. De saint Grégoire de Tours né en 539, mort en 595, nous possédons plusieurs écrits, mais le plus célèbre est son Histoire ecclésiastique et profane en dix livres. Comme historien, Grégoire de Tours peut laisser parfois à désirer, sans néanmoins mériter les reproches acerbes qu'on lui fait parfois de sa crédulité et de son manque de tact historique (1). A saint Grégoire de Tours se joint naturellement saint Fortunat son ami, le biographe de beaucoup de nos saints du v^e siècle. Les écrits de saint Fortunat sont très importants pour l'histoire de son époque, ses biographies et ses poésies elles-mêmes sont remplies de détails précieux sur les coutumes, les mœurs, les événements du vi^e siècle. Nous ne nommons ici saint Colomban que pour mémoire, nous aurons plus loin occasion de revenir sur cette grande et originale figure du moine Irlandais.

Il ne nous reste plus qu'à dresser la liste sèche mais précieuse des monastères qui s'élevaient partout au milieu des ruines accumulées par les grandes invasions. Ils furent l'œuvre combinée de la sainteté monacale et de la munificence des princes. Dès la conversion des Francs, nous

(1) Pour les faits contemporains, saint Grégoire de Tours est d'une exactitude et d'une bonne foi que l'on ne trouve pas en défaut. — Quant à l'archarnement que l'école historique rationaliste met à le dénigrer, il ne s'explique que par le désir d'atteindre, en passant par Grégoire, l'Eglise de France et de nier ou de dénaturer ses origines. — On trouvera dans Gorini, *Défense de l'Eglise*, de très justes appréciations sur Grégoire de Tours.

voyons Clovis et les princesses Franques avides de fonder partout des monastères. Sainte Clotilde, sainte Radegonde versent pour cette sainte œuvre les plus royales largesses; beaucoup de seigneurs les imitent; les évêques, à l'exemple de saint Remi et d'une foule d'autres, rivalisent avec les princes de zèle et de munificence, et les saints plus que tous les autres font naître autour de leurs retraites des asiles qui rapidement se transforment en vastes couvents. Ainsi font saint Vigor, saint Paterne, saint Martin de Vertou, saint Evroul, saint Marcou. A l'impulsion extraordinaire que saint Martin de Tours avait déjà précédemment donnée à la vie et aux institutions monastiques, vint s'ajouter, à la fin du v^e siècle, l'influence de l'ordre Bénédictin, et presque au même moment celle du moine Irlandais Colomban. — Dans l'époque qui nous rapproche de l'ère Carlovingienne, vers la fin du vi^e siècle et le cours du septième, le courant monastique devint plus puissant encore. Alors se fondaient l'abbaye de Lobbes, au diocèse de Cambrai, par les générosités d'un seigneur Franc, saint Landelin; l'abbaye d'Hau-mont, celle de Mons, de Maubeuge, de Josse, de Tournay et de Noyon. Nous serions infini si nous voulions les citer toutes, plus infini encore si nous prétendions faire mention de tous les saints qui en sortaient pour occuper les dignités de l'Église, ou qui embaumaient la solitude de leurs vertus. La période qui s'étend entre la fin du vi^e siècle et le milieu du vii^e a été justement nommée « un âge d'or » par le savant Mabillon. « Entre les terribles invasions barbares, du sixième et du huitième siècles, dit le savant cardinal Dom Pitra, Dieu sembla réserver le septième tout entier pour réparer le passé et préparer l'avenir. Il frappa du pied le sol chrétien, et en fit jaillir des milliers de monastères, d'écoles, de grands évêques et de saints (1).

(1) Dom Pitra, *Hist. de S. Léger*.

Au moment où nous reprendrons l'histoire de l'Église chez les Francs, au temps des maires du palais, particulièrement Charles Martel, cette prospérité de l'Église Franque aura quelque peu pâli : Charles et les seigneurs Francs auront livré les sièges épiscopaux à des sujets indignes, leurs créatures; la discipline aura partout chancelé, la science avec la discipline; il faudra pour réveiller la foi et arrêter ce mouvement de décadence la sollicitude et le génie d'un Charlemagne.

II. L'Église convertit l'Angleterre (1). Par une sainte et irrésistible contagion le Christianisme, qui florissait dans la Gaule du ^{vi}^e siècle, franchit le détroit et alla dompter et civiliser les Anglo-Saxons qui avaient fait irruption en Angleterre vers 455 et avaient, en asservissant l'ancienne population, effacé les derniers vestiges de la primitive évangélisation de ces contrées.

1. Pour donner l'histoire complète du Christianisme dans les îles Britanniques nous devons reculer dans l'histoire, et, afin que l'exposé religieux soit plus clair, il importe de le faire précéder de l'exposé politique.

Assez incomplètement conquise par les Romains, l'Angleterre avait sous leur domination conservé ses trois peuples distincts : les Calédoniens (Pictes et Scots) au Nord, dans l'Écosse actuelle que les Romains n'avaient jamais entamée; à l'Est et au Sud les Logriens que Rome avait conquis et

(1) Ouvrages à consulter. J. Lingard, *Hist. d'Angl.* — *Id.*, *Antiquities of the Anglo-Saxon*. — Cotton, *Fasti Eccles. Hibern.* Dubl., 1847. — Kemble, *Die Sachsen in England*, Leipz. 1853. — Walter, *Das alte Wales*. Bonn. 1859. — Montalembert, *Les Moines d'Occident*, t. III. — Moore, *Hist. of Ireland*. Mayence, 1836. — *Opuscula S. Patricii*. — Surtout le vén. Bède, *Hist. de l'Égl. d'Angl.*

qu'avait assez profondément atteint la civilisation romaine. A l'Ouest, derrière la Severn, les Cambriens ou Gallois qui, retranchés dans leurs montagnes, étaient restés indomptables et indomptés. — Tant que les armes romaines gardèrent leur force dans le Sud, les incessantes invasions des Calédoniens du Nord furent brisées; dès que Rome, sous Honorius, harcelée et mise aux abois par les hordes Germaniques, eut rappelé à elle ses légions, les Logriens et les Cambriens abandonnés durent se défendre eux-mêmes. L'union les eût sauvés, la discorde les perdit tous les deux. Contre les Calédoniens ils'eurent la déplorable idée d'appeler à leur secours les Anglo-Saxons. Ces étranges libérateurs devinrent rapidement leurs plus durs et leurs plus impitoyables maîtres.

Quant à ces Anglo-Saxons qui s'emparèrent de la Grande-Bretagne au v^e siècle, et dont la conversion à la foi est l'un des plus grands événements du vi^e siècle, voici ce que nous en savons. De tous les peuples de race Germanique c'était le plus opiniâtre, le plus intrépide, le plus avide d'indépendance. Comme les précédentes invasions lui avaient coupé les autres chemins, et lui rendaient impossibles les autres conquêtes, il avait pris pour lui l'Océan, et il en ravageait tout le littoral. Sortis en trois émigrations successives du pays qui sépare la Baltique de la mer du Nord, les Anglo-Saxons engagèrent avec l'ancienne population de l'Angleterre une lutte d'un demi-siècle, conquièrent l'île, moins le littoral et les montagnes de l'Ouest, et y fondèrent par le fer et le feu les sept royaumes connus sous le nom d'Heptarchie. Venus les premiers, les Jutes s'étaient conquis une domination qui fut le royaume de Kent. Les Saxons proprement dits, qui envahirent l'Angleterre après les Jutes, fondèrent le royaume d'Essex, de Sussex et de Wessex. Dans cette dernière de leurs conquêtes, ils touchèrent aux Cambriens et durent engager contre eux une lutte terrible,

où apparaît le fameux Arthur, le héros légendaire de la Grande-Bretagne, l'objet de presque tous les chants guerriers des bardes, et qui arrêta pour un moment les victoires et les conquêtes des Saxons. Aux quatre royaumes déjà fondés, les Angles, derniers envahisseurs, ajoutèrent, en 547, le royaume de Northumberland, en 571 celui d'Estanglie, en 584 celui de Mercie.

L'invasion Anglo-Saxonne donnait sans doute aux îles Britanniques un peuple vigoureux, plus tard à l'Église les éléments d'une chrétienté solide et généreuse; mais au moment de la conquête les Anglo-Saxons n'offrent au regard que les traits de la plus hideuse barbarie. Leur religion est un mélange de férocité et de débauche, leurs dieux sont Woden le dieu des massacres et Freya la Vénus aux infâmes mystères; leur ciel est la promesse du carnage et de la volupté. Les Anglo-Saxons vendaient comme esclaves leurs fils et leurs filles, dont les longues suites garnissaient les marchés de Rome; ils n'avaient plus même gardé les traditions primitives de la barbarie Germaine, et si de tous les Germains ils étaient les plus intrépides, ils étaient aussi les plus féroces et les plus corrompus. — Voilà le peuple dont l'Évangile va faire la conquête, et auquel saint Grégoire le Grand envoie ses missionnaires et ses apôtres en 596.

Évangélisée du temps même des Apôtres (1) et sous la conquête romaine, l'Angleterre avait, à travers bien des vicissitudes, conservé jusqu'au ^v^e siècle ses églises que ré-

(1) Nous savons qu'on nie volontiers cette évangélisation primitive de la Grande-Bretagne, mais ces négations trop légères ne tiennent pas contre les formels témoignages des plus hautes autorités. Théodoret, dont on connaît l'érudition et la prudence, attribue *aux Apôtres* la première conquête des Bretons à la foi. Saint Hilaire affirme de même que les Apôtres ont fondé des Églises « jusque dans les îles de l'Océan. » Tertullien va plus loin et assure que les conquêtes de l'Évangile dépassèrent, en Grande-Bretagne, les limites de celle des Romains. — Au Concile d'Arles, en 314, assistent des évêques Bretons. Nous pourrions multiplier les témoignages.

veillaient et ressuscitaient de temps à autre d'infatigables apôtres. En 429 le pape Célestin I envoya chez les Bretons des missionnaires pour arrêter l'hérésie pélagienne qui y faisait d'alarmants progrès.

C'est durant cette mission que saint Germain d'Auxerre, qui en avait la direction, apprit que l'Irlande comptait elle aussi un assez grand nombre de chrétiens et qu'un missionnaire zélé y pourrait établir la plus florissante Église. Pallade y fut envoyé, mais ne réussit que médiocrement. Dieu avait des vues sur un autre des compagnons de saint Germain, l'illustre Patrice, le véritable apôtre des Irlandais. Né en Armorique vers 387, Patrice emmené en Irlande comme esclave, y avait préludé à sa vie de moine et d'apôtre, puis, fugitif dans la Gaule, et formé à la vie monastique dans les couvents qui y florissaient, il avait été distingué par saint Germain d'Auxerre et choisi pour la grande mission d'Angleterre de 429. En 432, encouragé par le Pape, il entreprit la conversion entière de l'Irlande. Jamais mission ne fut plus extraordinaire, la parole de Patrice, tour à tour suave et terrible, pénétrait les âmes invinciblement : la foule, les princes, jusqu'aux druides, subirent le joug de Jésus-Christ; dès 465 l'île entière était chrétienne, et commençait cette carrière de foi et d'intrépidité que n'ont pu briser ni l'effort des siècles ni la sanglante violence des persécutions. Un nombre infini de monastères s'y fonda dès le ^{ve} siècle, et nous verrons de ces monastères sortir, par émigrations successives, les missionnaires qui évangélisèrent l'Italie, les Gaules et jusque la Germanie. C'est d'un de ces monastères, celui de Bangor, que sortait, vers l'an 575, l'illustre moine saint Colomban, pour évangéliser la Gaule, fonder dans les Vosges l'abbaye de Luxeuil, puis en Italie celle de Bobbio, et donner à l'ordre monastique cette *règle*, qui, plus sévère et moins large que la règle Bénédictine, lui disputa quelque temps l'empire et s'étendit merveilleusement.

L'Irlande convertie convertit elle-même le nord de la Bretagne, l'Écosse actuelle, dont les apôtres furent, pour la partie du sud l'évêque Ninian, pour la partie nord le moine Colomba.

N'ayons garde d'oublier l'une des plus belles figures de la sainteté Irlandaise du vi^e siècle, sainte Brigitte, dont l'influence fut considérable dans toutes ces régions. Pendant que le Christianisme se répandait ainsi dans l'Angleterre du Nord, le Sud agonisait sous la terrible étreinte des Anglo-Saxons (449). Écrasés dans une lutte gigantesque, comme nous l'avons vu plus haut, les Bretons succombèrent et le Christianisme avec eux. Mais vaincus sur les champs de bataille, les Bretons ne pouvaient-ils donc pas vaincre dans les combats plus puissants de la civilisation et de la foi? L'Irlande était remplie de moines Bretons, la Cambrie leur avait ouvert ses inaccessibles retraites, comment cette multitude de religieux, ce clergé Breton innombrable, n'entreprirent-ils pas la conversion des Barbares qui les avaient politiquement subjugués? Cette question se pose comme naturellement, mais la réponse qu'y fait l'histoire est désolante (1). Le clergé Breton refusa de convertir les nouveaux venus; il émigra ou s'enfonça dans les montagnes vers l'Ouest et le Nord, mais ne songea pas au seul moyen de sauver la patrie Bretonne avec la foi. Peut-être faut-il voir la cause de cette inertie dans la sombre peinture que Gildas le Sage trace du clergé de la Grande-Bretagne au v^e siècle; peut-être aussi cette peinture est-elle exagérée; en tous cas la Providence préparait pour la conversion des Anglo-Saxons et la formation de la nouvelle Angleterre catholique au vi^e siècle d'autres et plus puissants moyens.

Un jour le diacre Grégoire, qui devait peu après devenir

(1) Gildas, *Liber querulus apud Gallandi*, t. XII, p. 198. — *Id.*, *De ex-cidio Britan.*

l'illustre pape saint Grégoire le Grand, vit sur un marché de Rome exposés et vendus à l'encan une troupe d'esclaves. « A leur vue, frappé de la beauté de leur visage, de la blancheur éblouissante de leur teint, il s'informa de leur patrie et de leur religion. Le marchand lui répondit qu'ils venaient de l'île de Bretagne et qu'ils étaient païens. Alors, poussant un profond soupir : « Quel malheur, s'écria-t-il, que le père des ténèbres possède des êtres d'un visage si lumineux, et que la grâce de ces fronts réfléchisse une âme vide de la grâce intérieure! » Le marchand avait dit au saint diacre que ces esclaves étaient des Angles (*Angli*). « Eh bien, s'était écrié Grégoire, il faut qu'ils deviennent des anges dans le ciel! » et plein d'une inexprimable ardeur, il alla demander au pape Pélage II la permission de s'en aller prêcher la foi aux Anglo-Saxons. Mais le saint diacre était déjà la lumière et le soutien de l'Église, la population de Rome et de l'Italie le réclama avec larmes et supplications, force fut au Pape de le retenir, et la mission fut ajournée. Dieu néanmoins continuait à préparer son œuvre, une princesse Franque, Berthe, devenait l'épouse du roi de Kent Ethelberth, et les premières semences de la foi étaient silencieusement répandues sur ce sol ravagé et devenu stérile après avoir porté le surnom glorieux d'*île des Saints*.

En 590, Grégoire était pape, et six ans plus tard, au milieu de l'océan d'affaires, de soucis et de dangers où il était submergé, il ne perdait pas le souvenir de ces Angles dont il avait juré de faire des anges pour le ciel. En 596, il fit partir de Rome une troupe de missionnaires à la tête desquels il plaça le moine Augustin, et les adressa à la pieuse Berthe et à son époux Éthelberth, païen encore mais déjà subjugué par les vertus de son angélique épouse (1).

(1) Voir dans *Les Moines d'Occident*, t. III, p. 335, S. Augustin, et les *mission. Rom. en Angl.*

« L'histoire de l'Église, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand Roi Notre Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. » Augustin était porteur de nombreuses lettres de recommandation; Charibert, roi des Francs, la reine Brunehaut s'étaient intéressés à son entreprise, et, sur le sol Anglais, il trouvait une ardente catholique toute prête à le seconder. Berthe, reine de Kent, avait déjà, à Cantorbéry, résidence royale, une église catholique; Éthelberth la laissait libre de suivre sa religion, et grâce à sa prière le prince Saxon reçut honorablement Augustin et ses compagnons, et en échange obtint bientôt de Dieu le don inestimable de la foi. Le roi de Kent fut baptisé en 597, dix mille de ses sujets le suivirent dans sa conversion glorieuse; la nouvelle Église d'Angleterre était fondée. Du royaume de Kent la sainte contagion de la foi se répandit rapidement dans le reste de l'Heptarchie, le seul royaume de Sussex restait à convertir, et le fut en 680. Le pape saint Grégoire, informé de ces succès, en conçut une joie immense et s'occupa de suite de la première organisation de sa précieuse conquête.

Avant tout, il importait que les missionnaires se conservassent dans la modération, la douceur et l'humilité évangéliques, eux dont dépendait une œuvre si importante. Saint Grégoire les prémunit contre l'orgueil qui eût tout renversé. Un autre conseil était urgent encore, c'était celui d'une délicate prudence envers les païens convertis. Il était mieux de transformer les temples d'idoles en églises chrétiennes que de les abattre au risque de déconcerter et d'irriter les populations. Même habileté condescendante envers certains usages païens comme les repas en l'honneur des faux dieux : mieux valait les conserver en leur don-

nant une autre signification. « Pour gagner le sommet d'une échelle, disait le saint Pape, il faut monter d'échelon en échelon : qui voudrait franchir d'un bond l'intervalle du premier au dernier, tomberait infailliblement et se donnerait la mort. » Du reste cette condescendance de forme ne fit pas en Angleterre plus qu'ailleurs fléchir la rigidité de la discipline. Quand Gadbald, successeur d'Éthelberth, eut contracté une union incestueuse, il se vit, par l'inflexible fermeté d'Augustin, forcé de la rompre. En même temps qu'il réglait les questions difficiles, saint Grégoire organisa l'Église naissante. Le siège de Cantorbéry fut créé par lui et donné au moine Augustin qui avait reçu auparavant l'onction épiscopale des mains de saint Virgile d'Arles. « Nous voulons, lui écrivit saint Grégoire, que tous les évêques de la Grande-Bretagne vous soient soumis, nous vous en remettons entièrement le soin, mais vous n'aurez aucune juridiction sur les évêques des Gaules. » De Cantorbéry la foi se répandit dans le reste de l'Angleterre, grâce au zèle des missionnaires, grâce surtout à la sollicitude de la Papauté dont l'Angleterre est la fille. Un évêché fut créé à Londres, un autre à Rochester. Le Northumberland reçut la foi grâce à une autre sainte princesse, Édelberge, fille d'Éthelberth et épouse du roi Edwin. Edwin se fit baptiser avec ses fils, ses thanes, et jusqu'aux prêtres des faux dieux, et un évêché nouveau fut fondé à York dont l'évêque Paulinus fut le premier titulaire. Du Northumberland, le Christianisme gagna dans l'Est-Anglie et chez les Merciens.

2. Mais nous nous ferions de la conquête de l'Angleterre à la foi chrétienne une fausse idée si nous la croyions accomplie sans luttes et sans périls. Dès le temps d'Augustin, ces luttes se firent jour et entravèrent l'œuvre des missionnaires. Les anciens Bretons catholiques, les moines eux-mêmes, que nous avons vu refoulés dans les montagnes de

l'Ouest par les envahissements des Anglo-Saxons, ne virent pas sans défiance ni un certain dépit la mission qui convertissait leurs anciens vainqueurs ; un esprit national mal entendu leur faisait redouter la suprématie d'Augustin, enfin l'entêtement dans leurs usages particuliers leur était une cause perpétuelle d'éloignement et de désunion. Le terrible châtiment des moines de Bangor ne guérit pas cette plaie profonde, et la mission en fut longtemps attristée. A la mort de l'archevêque de Cantorbéry Augustin, sous son successeur Laurent, ces mauvais vouloirs réunis à une tentative du paganisme faillirent détruire en grande partie l'œuvre déjà faite : deux évêques, saint Mellit et saint Juste se virent contraints de céder à la tempête et de se retirer dans les Gaules. Laurent resta à son poste et bientôt la conversion du roi de Kent, Edbald, rendit le courage aux missionnaires et le succès à la mission. Édelberge venait elle-même de convertir son époux Edwin, roi de Northumberland. Edwin se fit apôtre et convertit le roi d'Est-Anglie Carpwald avec une partie de son peuple. Un évêque des Gaules, Félix, vint achever cette conversion.

Ces progrès ne s'obtenaient pas sans orages. En 633, le Northumberland catholique faillit succomber sous les coups des Merciens et des Bretons, il fallut les victoires de saint Oswald et son zèle ardent pour rétablir cette Église bouleversée. L'évêque Aidan lui fut envoyé par l'Église d'Irlande, et de son siège de Lindisfarne il parvint à ressusciter partout la foi. Un évêque italien prêchait durant ce temps (636) dans le royaume d'Ouessex, convertissait le roi Cinégisle et établissait d'après l'ordre d'Honorius un siège épiscopal à Dorchester. Quant aux Merciens et aux populations de l'Est-Anglie, c'est un roi des Northumbres, Oswi, qui, après une grande victoire sur leurs rois Penda et Éthelrick, profita de ses succès en faveur de l'Évangile, et leur fit envoyer comme évêque le prêtre Dimna. Cette

défaite de Pinda et cette victoire du Christianisme marquent la fin de l'idolâtrie dans la Grande-Bretagne et le règne définitif de Jésus-Christ.

Restait une lutte plus opiniâtre, celle que continuait à susciter la divergence des coutumes romaine et celtique. — Les moines de l'Irlande méridionale se soumirent les premiers aux usages romains, notamment au cycle pascal ; l'Irlande septentrionale, dominée par l'influence des moines de Hy, resta rebelle. Dans l'Angleterre la même division existait. Les Papes, que cette obstination contristait, écrivaient aux Églises Anglo-Saxonnes (640), mais sans succès. La résistance ne cessa qu'en 664, et voici comment elle fut alors vaincue. L'évêque d'York, saint Wilfrid, qui avait longuement étudié en Gaule et en Italie les usages romains demanda une conférence publique où se discuterait le meilleur parti à embrasser par les Églises de l'Angleterre. Telle fut la clarté et la force de son argumentation que tous les évêques Bretons se rendirent, le roi Oswi émit l'avis qu'il fallait obéir à Pierre et se garder de « contredire ce portier du ciel. » En 703, saint Adamnan introduisit les rites romains dans l'Irlande septentrionale, et le prêtre Egbert les fit même adopter par les plus fougueux opposants, les moines de Hy. Les Bretons Xambriens cédèrent les derniers en 770.

3. L'acte de soumission provoqué par saint Wilfrid dans la conférence du Phare fut comme le signal de la prospérité et de la gloire de l'Église d'Angleterre : les relations avec Rome furent si continuelles et si étroites, l'affection filiale des Anglais pour Rome si sincère et si efficace, que lorsqu'un jour (668), il s'agit de pourvoir au siège de Cantorbéry, les Anglais demandèrent un titulaire au pape saint Vitalien, qui leur envoya Théodore, sacré évêque de sa propre main. Avec saint Théodore nous parvenons à l'orga-

nisation dernière et puissante de l'Église Anglo-Saxonne. Il parcourut toute l'Angleterre, régla les pénitences, organisa les paroisses qui jusque-là n'étaient, ainsi que les églises cathédrales, que les monastères eux-mêmes. Et afin que cette œuvre d'organisation fût plus universelle et mieux unie il rassembla un concile national à Herefort en 673. Pendant ce temps le saint missionnaire Wilfrid, devenu archevêque d'York, mettait à profit les persécutions et les exils dont l'animosité des moines celtiques et les rancunes des princes ne cessaient de l'affliger, pour continuer dans le Sud, au milieu des derniers Saxons idolâtres, ses travaux évangéliques et pour se rendre à Rome auprès de la Papauté, protectrice de tous les opprimés. Deux fois chassé de son siège, deux fois il y fut remplacé par les papes Agathon et Jean VII.

A ces deux grands apôtres de l'Angleterre, il convient d'ajouter un nouveau nom qui n'est pas sans gloire, celui de saint Thomas Biscop. Ardent promoteur de la perfection monastique, de la science religieuse, des sciences et des arts ecclésiastiques, Thomas Biscop passa sa vie à parcourir les monastères pour y introduire la règle bénédictine et y faire fleurir la culture intellectuelle en même temps que la sainteté. Dans les six voyages qu'il fit à Rome il rapporta à son pays, avec les reliques des saints, les idées et les coutumes romaines. Le chant et la liturgie de Rome furent enseignés à l'Eglise d'Angleterre par un chanteur de Saint-Pierre, Jean, que Thomas Biscop avait emmené avec lui. Imitateur des autres saints évêques, saint Cuthbert de Cantorbéry doit être regardé comme l'un des plus puissants apôtres de l'Angleterre. La rapidité du récit nous force à passer bien d'autres noms illustres, et nous arrivons, en 673, au vénérable Bède, l'un des plus saints religieux et des plus savants hommes de son temps. Bède passa sa vie dans les monastères, et ses puissantes études nous

ont laissé des fruits précieux. Après ses commentaires sur l'Écriture, ses Homélies, ses nombreux traités sur la poésie, la grammaire, la musique, les mathématiques, signalons son *Histoire de l'Église d'Angleterre*, mine historique d'une admirable richesse, travail de première valeur qui lui a mérité le nom de « Père de l'histoire. » Bède fut le précepteur et l'ami d'Alcuin; la sûreté de sa doctrine en même temps que la sainteté de sa vie, lui ont fait, le premier des rejetons de la race Barbare, conquérir une place parmi nos Pères et nos Docteurs.

Toutes ces gloires monastiques valurent à l'Église Anglo-Saxonne une ère de prodigieuse prospérité. Les rois rivalisaient de zèle et de sainteté avec les moines, et souvent après les tumultes de leur vie guerrière, échangeaient, à l'exemple d'Ina, le roi conquérant de l'Ouest, la pourpre royale contre le froc religieux. C'est cet Ina qui paraît avoir établi le premier dans ses États le filial tribut du *Denier de saint Pierre*. Rome devenait le centre de toutes les affections comme le but de tous les pieux pèlerinages; la foule comme les princes, les laïcs comme les moines, toutes les conditions comme tous les sexes allaient rendre hommage au vainqueur de Jésus-Christ. Telle était l'affluence des Anglais à Rome qu'un quartier de la ville portait leur nom : *Vicus Saxonum*, qu'un cimetière leur fut attribué, et qu'une vaste école, *Schola Saxonum*, fut fondée pour eux.

4. Cette prospérité et cet éclat ne furent pas sans tristesse et sans nuages. La fin du VII^e siècle voit les plus graves abus ternir la belle et vigoureuse Église de l'*Ile des Saints*. La discipline se relâche, les décisions du Concile d'Herefort cessent en partie d'être observées, et aucun autre Concile ne se tient pour remédier aux désordres qui s'introduisent. Les pèlerinages dégénèrent souvent en licence, et, symptôme plus inquiétant, la liberté des ordinations subit de

graves atteintes de la part des seigneurs. Les monastères envahis par des laïcs perdent leur austérité comme leur solitude; l'ignorance, l'oisiveté, parfois même l'ivrognerie, infectent certains moines dégénérés. L'Anglais, saint Boniface, que nous allons retrouver l'ardent apôtre de l'Allemagne, joignait ses reproches et ses avertissements à ceux de la Papauté. — Ne nous étonnons ni ne nous scandalisons de ces taches et de ces défaillances, elles accusent le néant de l'homme et prouveront l'invincible vitalité de l'Église et la force de Dieu. Réformée et purifiée, l'Église d'Angleterre reprendra son rang et sa mission civilisatrice. Par l'influence des évêques et des abbés dans les conseils des grands et les assemblées nationales, les pouvoirs publics subiront, pour la sécurité de tous, le frein de la religion; des lois d'humanité et de justice remplaceront l'arbitraire de la force, l'apaisement se fera dans les races tout à l'heure si acharnées à se haïr; l'unité de religion, de législation, de mœurs, de coutumes prépare doucement et par un travail tranquille l'unité politique dont jouira l'Angleterre en 800, quand l'Heptarchie entière sera réunie sous le sceptre unique d'Egbert de Wessex.

III. L'Église convertit l'Allemagne (1). L'évangélisation de l'Allemagne présente deux périodes très distinctes, l'une de début, l'autre, à partir du commencement du huitième siècle, d'organisation définitive et d'achèvement complet.

(1) On pourra consulter : *Vie de saint Boniface* ap. Pertz, II. — *Les Annales de saint Gall*, Baluze, pars. I, an. 691-764. — *Vie de saint Chrodegang*. — *La vie de saint Gall*. — *Monumenta Boica*, vol. I-XXXVIII. — Contzen. — Héfélé, *Hist. de l'Introd. du christ. dans l'Allemagne mérid.* — Klein, *Hist. du christ. en Autriche et en Styrie*. — *Vie de saint Colomban*, dans Mabillon. — Sur les Moines Irlandais, apôtres de l'Allemagne, voir Montalembert, *Les Moines d'Occident*.

1. La période des débuts pourrait aussi se diviser en deux époques, la première parcourue sous la domination romaine et les premiers désastres des invasions; l'autre, postérieure aux invasions, postérieure aussi à la conversion des îles Britanniques et des Gaules.

Dès le deuxième et le troisième siècles, le Christianisme avait été prêché dans les régions du Rhin et au delà du Rhin, vers le Danube, dans l'Helvétie, la Norique, la Rhétie. Mais de ces florissantes Eglises, de ces cités que la puissance romaine avait fondées ou que le Christianisme primitif avait fait naître, l'histoire ne retrouve plus, après la tempête des grandes invasions, que quelques souvenirs et de méconnaissables débris.

Au début du sixième siècle l'œuvre était à refaire; les populations allemandes sans pasteurs, sans églises, sans même d'existence assurée, foulées sans cesse sous les pieds des peuples qui traversaient la Germanie pour assaillir l'Empire, retombèrent dans une profonde barbarie. C'est vers 517 que nous retrouvons les premières traces de la foi chrétienne en Helvétie. Au Concile d'Épaône siège un évêque Helvétique, Bubulcus. A un autre Concile, celui d'Auvergne de 535, un autre évêque, Grammaticus, nous est signalé comme évêque de Vendonissa. Déjà en 511, un missionnaire du nom de Fridolin avait évangélisé l'Allemagne. Auparavant encore un missionnaire Belge, Valentin, avait prêché la foi dans le pays de Passau, puis après dans le Tyrol. Mais la grande figure qui domine toute cette époque des invasions est celle de saint Séverin, l'apôtre de la Norique. Homme de naissance illustre, de profond savoir, de manières nobles, mais fait pauvre pour Jésus-Christ, anachorète d'une contemplation et d'une austérité extraordinaires, thaumaturge plus extraordinaire encore, saint Séverin était entouré de la vénération universelle. Les princes Barbares visitaient sa cellule et écoutaient respectueusement ses con-

seils. A lui seul il suffisait à réparer dans ces contrées les désastres des guerres et des invasions, il nourrissait des milliers de pauvres, et ce que ne pouvaient son influence et son industrie naturelles, ses continuels miracles achevaient de l'accomplir. Cet homme extraordinaire mourut en 482.

Jusqu'ici nous avons des efforts partiels, des succès de détails et assez clair-semés : vient le moment où de la Gaule convertie, de l'Irlande et de l'Angleterre devenue l'*Ile des Saints*, des flots de missionnaires vont surgir. Avant d'entrer dans l'étude des détails, jetons sur ces missions diverses un regard d'ensemble. L'introduction définitive de la foi dans l'Allemagne occupe deux siècles, du *vi*^e au *viii*^e. Les ouvriers sont avant tous les autres, les *moines*; après eux nous admirons le zèle de certains princes qui se font leurs ardents coopérateurs. Trois sortes de moines missionnaires se retrouvent, durant ces deux siècles, sur le sol allemand, les Irlandais, les Francs, les Anglo-Saxons, et partout nous les retrouvons les mêmes.

Trois moyens sont également, et avec un succès semblable, employés par eux. Tout d'abord ils fondent des monastères, et dans ces asiles naît, grandit, s'aguerrit et se prépare toute une génération de savants, saints, intrépides apôtres. A ces monastères, ils joignent des écoles, où se rassemble la rude population germanique, et où se commence sa difficile éducation; puis, à côté, dans une large mesure, des colonies agricoles qui habituent les hordes nomades à vivre d'une existence fixe et à cesser leurs désastreuses invasions. Tel est le premier moyen qu'employèrent les moines missionnaires et qui inaugura la transformation physique et morale de l'Allemagne. — Un second, le moyen universel et indispensable, fut la prédication. Or, cette prédication fut admirablement adaptée par la Providence aux rudes natures de l'Alémanie. L'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, avaient plus d'un point de contact avec la Germanie, et leurs moi-

nes, aux mœurs austères, à la parole pittoresque, à l'imagination ardente, à l'âme de feu, étaient bien faits pour ces peuples que la civilisation romaine n'avait jamais atteints, ni amollis. La parole, chez ces missionnaires, n'est pas le moyen unique d'entraîner les foules : leur vie austère, leurs vertus éclatantes, leurs miracles incessants, parlent plus encore et plus efficacement aux yeux et au cœur. Ils sont l'incarnation vivante de cette religion chrétienne qu'ils viennent annoncer et propager. — Enfin un troisième moyen d'action et de succès, le plus puissant quoique le moins visible était l'influence de la Papauté avec laquelle les moines missionnaires ne cessèrent d'être unis dans les plus intimes rapports. Une grande loi domine l'histoire, et seule illumine le tissu et l'agencement des événements : cette loi se formule ainsi : Dès qu'un peuple se rapproche de Rome et se vivifie au contact de la Papauté, il est fort, son histoire est généreuse, et ses jours sur la terre deviennent longs et puissants ; dès qu'un peuple, comme les Grecs d'Orient, se sépare du centre de la catholicité, jalouse Rome, la répudie et la délaisse, la défaillance le gagne, la décadence l'envahit, et, en attendant, les commotions, l'ébranlement et les révolutions le ravagent en l'épuisant. C'est d'après cette loi que l'Orient ne vécut plus, depuis sa rupture avec la Papauté, qu'une vie de Bas-Empire, que les nations ariennes disparurent, et qu'au contraire la Gaule devint une France glorieuse et forte, que l'Angleterre mérita d'être appelée l'*Ile des Saints*, et que par la France et l'Angleterre, la Germanie fut conquise à la civilisation. Les moines Francs et Irlandais ne parlaient pour leurs missions de Germanie qu'avec les instructions et les pouvoirs des Papes, aucune difficulté n'était tranchée que par Rome, aucune institution n'était créée qu'à son souffle vivifiant. De là cette marche toujours sûre d'elle-même, de là surtout cette unité d'action, indispensable condition de succès.

Après le travail des moines, n'ayons garde d'oublier l'active et dévouée coopération des princes et des seigneurs. Telle doit être la part de succès que nous devons leur attribuer, que là où pas un duc n'apparaît comme auxiliaire aux moines, l'œuvre languit d'abord, parfois est abandonnée, toujours ne triomphe qu'avec plus de temps, d'efforts, de martyre; là au contraire, où, comme en Bavière, l'Évangile est soutenu par l'exemple des grands et les ressources de leur influence, la conquête est plus rapide et le triomphe mieux assuré. Dire que la puissance séculière est nécessaire à l'Église, serait atténuer dans l'Église la force divine qui se suffit à elle-même, mais la rejeter et en faire fi serait méconnaître les vues de Dieu et les données de l'histoire. A la tête des princes qui secondèrent les missions de Germanie se placèrent les princes Francs. C'est Clotaire II qui prépare la conquête de la Bavière; c'est Charles Martel que nous verrons tout à l'heure soutenir l'illustre apôtre de l'Allemagne, le moine Anglo-Saxon Boniface; Pépin sera plus dévoué et plus ardent encore, Charlemagne les surpassera tous dans cette œuvre de protection et de soutien. L'intervention séculière était bien parfois un peu rude, sa pression parfois douloureuse, la douceur de l'Évangile parfois meurtrie, mais n'oublions pas que nous sommes en pleine société barbare, et que nos princes Francs, Allemands et Bavares étaient hier encore de farouches Germains.

Nous avons vu plus haut les moines d'Irlande se répandre pour évangéliser dans les îles Hébrides, dans les montagnes de l'Ecosse et la Northumbrie : bientôt ce théâtre trop restreint ne suffit plus à leur zèle; ils franchirent le détroit, abordèrent, les uns dans la Neustrie, les autres dans les Flandres, puis, d'étape en étape, de mission en mission, poussèrent jusqu'en Alémanie, et prêchèrent dans la Bavière. Le chef de cette première armée de moines missionnaires fut saint Colomban qui quitta, avec

douze compagnons, le monastère de Bangor et commença dans la Gaule et l'Allemagne une suite de courses et de missions. Nous le trouvons dans les Vosges en 610; là il fonde les monastères d'Anegray, de Luxeuil, de Fontaines. Chassé des Gaules par la colère vindicative de Thierry II et de Brunehaut, saint Colomban poussa ses courses et ses conquêtes apostoliques au delà du Rhin, dans la Suisse actuelle, souvent poursuivi par des populations rebelles, et réduit à se chercher, près du lac de Constance, un refuge et un abri. Il avait fondé un monastère et converti une partie des habitants de ce pays, quand une persécution nouvelle le chassa en Italie, où il mourut en 615. Son plus cher disciple, saint Gall était resté sur le sol allemand. Saint Gall continua de prêcher dans les pays qui avoisinent le lac de Constance, et, après avoir refusé le siège de Constance sur lequel il fit placer son disciple Jean, il se retira dans le monastère d'Arbon où il mourut en 627. Le roi Dagobert I consolida l'œuvre de saint Colomban et de saint Gall, renferma Augsbourg, Bâle, Strasbourg, Lausanne, dans la circonscription de Constance, et le Christianisme prit entièrement possession de cette sauvage contrée. — Pendant ce temps d'autres moines Irlandais entreprirent la conquête de la Thuringe et de la Bavière. Le Christianisme n'y était pas inconnu, les Francs, en renversant l'ancienne domination des Thuringiens, y avaient répandu les premières lueurs de l'Évangile, ce sol avait même, dans sainte Radegonde, poussé l'une de ses plus belles fleurs, mais l'ensemble de la nation n'en était pas moins restée païenne. Son véritable apôtre fut saint Kilien, qui, s'étant rendu à Rome en 686 pour obtenir du pape Conon des pouvoirs, s'en revint avec les prêtres Colman et Totnan ses disciples, prêcha à Wurtzbourg, convertit le duc Gozberg, puis scella de son sang la foi qu'il annonçait à ces Barbares, quand ayant reproché à Geilana, femme du duc, son union illégitime, Geilana le fit assassiner.

Pendant que les moines Irlandais semaient l'Évangile dans l'Alémanie, la Thuringe, et tentaient de convertir la Bavière sur l'invitation du roi Franc, Clotaire II, les moines Francs défrichaient le sol devenu inculte des contrées allemandes du royaume d'Austrasie. Au v^e siècle ces contrées avaient possédé de florissantes Églises; avant même, dès le iv^e siècle, on avait vu s'élever les évêchés de Cologne, de Mayence, de Spire, de Strasbourg sur le Rhin, de Trèves, Metz, Toul et Verdun sur la Moselle, de Tongres, de Tournay et d'Arras dans la Belgique (l'évêché de Tongres avait été transféré à Maëstricht en 452; ceux de Tournay et d'Arras à Cambrai en 545). Mais les invasions avaient passé sur ces pays en les ravageant profondément; en même temps que le sol jonché de ruines était envahi de nouveau par les bois impénétrables, les marais, ou une aridité désolante, les âmes étaient ressaisies par une barbarie plus désolante encore. Luxeuil devint à cette époque la providence de l'Austrasie retournée à l'idolâtrie et aux grossières superstitions du Paganisme. Une armée de missionnaires et d'évêques en sortirent qui s'attachèrent à reconquérir ces contrées perdues pour la foi chrétienne et pour la civilisation. Saint Donat se fit l'apôtre de Besançon, saint Ragnacaire d'Augt et de Basle, saint Achar de Noyon et de Tournay, saint Audomar de Boulogne, de Théroüanne, du Sithiu, saint Valéry de l'Amiénois, saint Riquier des contrées du Sud de la Somme.

Si Luxeuil étendait au loin sa bienfaisante influence, cette influence conservait pour les Vosges elles-mêmes sa première vigueur et sa plus puissante efficacité. A voir les monastères dont se couvrirent ces montagnes, les solitudes qui s'ouvrirent à la piété de troupes entières de saints moines, les retraites où les anachorètes cherchaient le silence et qu'ils sanctifiaient de leurs héroïques vertus, on eût pris cette contrée bienheureuse pour une nouvelle Thébaidé.

Pendant ce temps (vii^e siècle), les plaines du Brabant et de la Flandre étaient visitées et fécondées par le zèle des plus éminents évêques, saint Amand, évêque de Maëstricht, saint Audomar, le fondateur de l'abbaye de Saint-Bertin, saint Éloi qui, de ministre du roi Dagobert, devint évêque de Noyon, arracha à l'idolâtrie renaissante son vaste diocèse, évangélisa les Flamands, les Frisons, les Suèves des environs de Courtray.

Pendant que le Nord de l'Austrasie était ainsi défriché et cultivé par ces ouvriers infatigables, la Bavière reçut définitivement le don de la foi. Des essais y avaient été tentés, mais son véritable apôtre fut saint Emmeran, évêque de Poitiers, puis missionnaire pour satisfaire la soif des âmes qui le dévorait. Accompagné du prêtre Vital, saint Emmeran se présenta au duc Bavarois, Théodon, pour en obtenir la faculté de prêcher la foi aux Avars. Théodon le retint dans la Bavière et le saint y répandit ses sueurs en attendant, qu'en 652, il y donnât son sang. Un autre nom illustre précède celui de saint Emmeran, c'est le nom de Rupert. En 577, Rupert était évêque de Worms, distingué par sa naissance royale, plus encore par sa sainteté et sa mâle et ardente éloquence, objet de vénération et d'amour pour son peuple qu'il avait amené à la foi. Le duc de Bavière ambitionna de l'avoir pour apôtre, Rupert céda, plus encore à son zèle des âmes qu'à la demande du duc, quitta Worms, évangélisa la Bavière, et, suivant le cours du Danube, se dirigea vers la Pannonie. C'est lui qui, des ruines d'une ancienne cité romaine, Juvavia, créa l'évêché et la ville de Salzbourg. Après ses grandes œuvres qui l'ont fait nommer l'apôtre de la Bavière, il retourna à Worms pour y mourir, en 618 selon les uns, selon les autres en 623. En 730, un missionnaire Franc, saint Corbinien de Chartres, muni des pouvoirs de Rome, se mit à prêcher dans la Gaule, et de là en Bavière où il consolida l'œuvre de Rupert et d'Emmeran. Il fonda l'évêché

de Frisingue. — Grâce aux travaux dont nous venons de donner une trop rapide esquisse, la Germanie compta vingt évêchés : cinq en Bavière : Salzbourg, Ratisbonne, Frisingue, Passau et Seven; cinq dans l'Alémanie : Augsbourg, Coïre, Constance, Bâle, Strasbourg; dix dans l'Austrasie septentrionale : Mayence, Spire, Worms, Trèves, Metz, Toul, Verdun, Cologne, Maëstricht, Cambrai. L'Évangile remplaçait l'Empire, l'Église fixait ses centres d'action où Rome païenne avait élevé ses capitales, dans les cités antiques dont les invasions n'avaient plus fait que de méconnaissables ruines.

2. Ces premiers travaux avaient disséminé l'Évangile dans l'Allemagne, des sièges avaient été créés, des églises florissantes surgissaient comme des oasis sur ce sol tout à l'heure encore si dénudé et si barbare : l'œuvre néanmoins était incomplète. Outre que de vastes régions restaient encore à conquérir, un lien puissant manquait capable de rattacher en un corps compact tant de tronçons épars, et de former avec les œuvres particulières une Église d'Allemagne vaste et unifiée. D'ailleurs la barbarie reprenait vite son empire dans ces contrées évangélisées de si fraîche date, les abus reparaissaient facilement, même en plein sanctuaire, et beaucoup de ces prêtres Germains retournaient à leurs instincts violents ou grossiers. Il fallait un homme, un homme à la fois apôtre intrépide, organisateur robuste, saint éminent. Dieu le donna à l'Église d'Allemagne en lui donnant saint *Boniface*, après Rome et la Papauté, le véritable père de l'Église allemande.

Boniface (1), dont le nom fut d'abord Winfried, naquit

(1) Consulter : *Vit. sancti Bonifacii*, auct. *Wilibaldo*. Bonifacii, *Epistolæ*, Mogunt. 1789. — *Monumenta Moguntina* Jaffé, Bérol, 1866, t. III, Biblioth. Ber. Germanic. — Ozanam, *Établiss. du Christ. en Allemagne*. — *Seiters, Bonifac. Apost.* — Hefélé, *Concilien geschichte*. — *Passio sancti Bonifacii*.

en 680 d'une noble et opulente famille dans le comté de Devonshire en Angleterre. Jeune homme, il fut confié par ses parents à un couvent de Bénédictins, puis après de brillants débuts dans les études, il alla se perfectionner dans l'excellente école de Nhutscelle. Entré dans les ordres, son mérite qui dépassait déjà de beaucoup ses années, le désignait aux plus hautes fonctions; les charges et les missions, les plus importantes lui étaient confiées par les évêques, les conciles même mettaient largement à profit sa science profonde et sa merveilleuse éloquence, Winfried était à trente ans l'orgueil et l'espérance de l'Église anglo-saxonne : lui méditait l'humble et rude existence du missionnaire, et la conversion de l'Allemagne était mystérieusement désignée à son zèle et à sa foi. Dès 713, il tenta avec plusieurs compagnons une mission dans la Frise : le tumulte et les désordres de la guerre le forcèrent au retour. — Ce contre-temps n'ayant fait qu'enflammer davantage son zèle, il partit pour Rome, obtint de Grégoire II l'autorisation et les pouvoirs nécessaires, et entra en 715 dans la Thuringe. L'idolâtrie disparut rapidement devant sa prédication ardente et le spectacle de ses œuvres et de ses vertus, les ruines de la foi précédemment annoncée se relevèrent, les abus furent réprimés, l'organisation devint puissante. En 723, après huit années d'apostolat, la Thuringe entière était définitivement conquise à la foi.

En 723, Boniface se rendit de nouveau à Rome, et le pape Grégoire le sacra évêque en le renvoyant à sa grande moisson d'Allemagne. Cette fois la Hesse fut ajoutée comme champ de travail à la Thuringe (1), les forêts les plus sau-

(1) Ozanam, *La civilis. chrét. chez les Francs*, p. 174. — On trouvera dans les lettres de S. Boniface à l'évêque Daniel de Winchester et de Daniel au saint les détails les plus intéressants et les plus émouvants sur ces missions. — Consulter aussi l'ouvrage de M. Mignet, *De l'introduct. de l'ancienne Germanie dans la société civilisée*.

vages, les populations les plus barbares et les plus délaissées furent visitées, évangélisées, converties; l'ardent apôtre, avec de nouveaux renforts reçus d'Angleterre, assura pour toujours la solidité de sa nouvelle conquête. Ainsi que faisait la Rome conquérante en construisant ses camps retranchés, ses Castella et ses Oppida, l'Évangile retenait sous le joug du Christ les contrées nouvellement soumises, en y élevant de distance en distance des monastères et des évêchés. — De la Thuringe, Boniface passa dans la Bavière, y renouvela ses merveilles d'éloquence, de vertus, de miracles; ses victoires sur le Paganisme furent aussi continuelles et ses conquêtes aussi solides et aussi étendues.

Telle est comme la première phase de l'apostolat de saint Boniface. Jusqu'ici il nous apparaît surtout comme missionnaire, désormais il nous apparaîtra comme organisateur. En 738, il entreprend un troisième voyage à Rome; il y reçoit avec le *pallium* le titre et les pouvoirs de légat pour l'Allemagne. Son autorité était haute et étendue, elle lui permit d'organiser les affaires ecclésiastiques dans ces vastes contrées. En Bavière, nous le voyons fixer les limites des diocèses, ceux de Salzbourg, Frisingue, Ratisbonne. Dans le reste de l'Allemagne tout était de même commencé, rien n'était fini, les évêques étaient indépendants, les limites même de leur juridiction restaient dans la plus préjudiciable indécision, point de provinces ecclésiastiques, point de métropoles, plus de conciles possibles, partant nulle unité, nulle vue d'ensemble, nulle faculté aux évêques de se concerter et de multiplier leurs forces dans l'union. L'œuvre à accomplir était immense, saint Boniface fut à sa hauteur et la sut dominer par la double puissance de son génie et de sa sainteté. Le premier moyen employé par lui, le plus efficace et le mieux agréé de tous fut la tenue de nombreux et importants Conciles. Le premier fut tenu en 742 à Augsbourg ou à Ratisbonne, un autre le fut à Lep-

tines, (près de Cambrai,) l'année suivante d'autres suivirent. Ces assemblées établissaient désormais entre les évêques et les Églises des liens puissants, les abus ne pouvaient plus se généraliser, la discipline trouvait dans les décrets conciliaires une inviolable sauvegarde. — En même temps qu'il assemblait des Conciles, saint Boniface continuait à établir des évêchés nouveaux. Au siège d'Eischstædt il proposa Wilibad qu'il avait ramené de Rome dans l'un de ses précédents voyages ; à celui de Wurtzbourg, il donna pour évêque saint Burkard ; deux autres évêchés furent créés, celui d'Erfurt et celui de Burabourg, qui plus tard fut transféré à Paderborn.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, saint Boniface constitua l'Allemagne catholique dans la plus étroite et la plus puissante union avec le Saint-Siège. Ses communications avec Rome étaient continuelles, il y puisait ses lumières et en recueillait ses décisions, de là la grande sagesse et l'invincible force qui ont présidé à son œuvre entière. Cette œuvre comme son auteur a été amèrement critiquée ou plutôt furieusement poursuivie par l'école historique protestante, copiée ici comme partout, par nos historiens universitaires ; mais la haine n'est pas la raison, et ces déloyales attaques ni n'ébranlent l'œuvre, ni ne souillent la gloire de son auteur.

L'Allemagne protestante devait avant tout s'irriter de voir le concours si incessant de la Papauté dans la formation de l'Église allemande, aussi ne s'en est-elle pas fait faute. Mais que signifient ces accusations ? Au nom de qui et avec quels pouvoirs prêche-t-on l'Évangile et constitue-t-on les églises particulières, sinon de par Rome et avec l'autorité dont l'unique source est le successeur de Pierre et le vicaire de Jésus-Christ ? Que si l'on prétend que cette puissance romaine, saint Boniface en a arbitrairement et tyranniquement usée, les nombreux Conciles nationaux assemblés par

lui sont là pour répondre. Bien loin que le saint organisateur de l'Église allemande ait méconnu la part légitime d'autorité qu'ont en elles les Églises particulières, par les réunions des prélats et des abbés qu'il avait soin de tenir, il habitua les Allemands à se régir eux-mêmes et à mettre dans leur administration ecclésiastique l'esprit d'ordre et de suite qui en fait la puissance et la sécurité. Quant à exclure de l'Église la Papauté qui seule en est la vie, c'est une rêverie protestante et rationaliste que l'histoire intelligente et sérieuse ne peut que prendre en pitié. — Saint Boniface a-t-il été dur et tyrannique avec le clergé allemand? Si on l'affirme par cela seul qu'on lui voit frapper des coups décisifs et profonds, on fait un procès ridicule à toute justice et à tout tribunal. Par suite du trouble de cette époque tourmentée, les plus graves abus, les plaies les plus dangereuses, les scandales les plus révoltants, affligeaient souvent le sanctuaire. Des prêtres et des évêques indignes, des hérétiques audacieux, des manichéens même et de détestables sectaires bouleversaient les églises et corrompaient les populations. Voilà les coupables qui trouvèrent Boniface héroïquement impitoyable. Un Franc appelé Clément, un Irlandais du nom d'Adalbert, un exalté du nom d'Éremfulh renversaient tous les fondements, non-seulement de la foi et de la morale religieuses, mais même aussi les bases de la société civile : derrière ces chefs une foule de prêtres immoraux et turbulents méritaient et reçurent de l'intrépide Boniface les plus rudes châtiments. C'était justice et ce fut le salut de l'Allemagne catholique naissante. — L'histoire légère et passionnée a fait grand bruit d'une condamnation de Virgile de Saltzbourg. On le prétend condamné pour avoir enseigné la sphéricité de la terre et l'existence des antipodes : il l'a été pour avoir affirmé qu'il y avait, sous la terre, une race d'homme, éclairée par un autre soleil et habitant un autre sol qui n'avait participé ni

à la chute d'Adam ni à la rédemption de Jésus-Christ. Le plus curieux, c'est que tandis que la sphéricité de la terre était connue et enseignée depuis longtemps (1), Virgile paraît en avoir lui-même douté.

Saint Boniface ne se contenta pas d'avoir consolidé l'Église d'Allemagne, il songea à l'avenir et prévint les dévastations et les ruines qui suivraient infailliblement sa mort. Il prit soin de réunir des disciples, de les former à son zèle, à sa science et à ses vertus, et il en fit d'ardents et passionnés continuateurs de son œuvre. Citons parmi eux saint Grégoire d'Utrecht, Lulle de Mayence, saint Sturme fondateur de la fameuse abbaye de Fulde, que saint Boniface affectionnait et visitait souvent. A l'exemple de leur maître, ces disciples attiraient autour d'eux une foule de jeunes gens qui, après une éducation brillante, les accompagnaient dans les solitudes, montaient sur les sièges épiscopaux, remplissaient les postes divers du clergé régulier et séculier, ou bien, rentrés dans le monde, servaient puissamment l'Église dans les emplois civils et les dignités de l'État. Comme en France, comme en Angleterre et en Espagne, de nobles et saintes femmes associaient leurs œuvres aux travaux des apôtres et des martyrs. Cunihilde travaillait dans la Thuringe; Thècle gouvernait une communauté florissante à Kitzingen; sainte Lioba, sainte Walburge, Chunitrude, solidement instruites elles-mêmes, fondaient l'éducation chrétienne chez les femmes, et préparaient à la civilisation nouvelle les plus précieux éléments (2).

(1) Lucrèce, Plin, Aristote, saint Augustin, saint Grégoire de Nysse, saint Hilaire, Origène, etc.

(2) Pour l'évangélisation des pays du Nord, consulter en outre : *Annales Guelferbitani*, ap. Pertz, t. II, an. 769-805. — *De gestis Caroli magn.*, poetæ Saxon. — *Vita Ludgeri*. — Einhardi, *Annales*. — *Vita S. Faroni*, apud Mabilon, III, 1. — *Passio S. Ewaldorum*, auct. Beda. ven. — *Vita S. Willebadi*, auct. Anskario. — Langebeck, *Scriptor. rerum Danic.* — Saxo Grammatic.,

Des parties de l'Allemagne conquises par ces ouvriers infatigables l'Évangile débordait même sur les régions germaniques restées jusque-là inaccessibles. Les Saxons, en attendant l'ère de Charlemagne, recevaient les premières lueurs de la foi, et s'ils y restaient rebelles, au moins en gardaient-ils quelques féconds souvenirs. Quand saint Faron convertit une bande de Francs, prisonniers des Saxons, on peut croire que les nouveaux convertis ne furent pas sans faire entendre à leurs vainqueurs le nom du Christ. Suithbert, disciple de saint Willibrod, s'avança, mais sans grand succès, dans l'intérieur de la Saxe; les deux frères Ewald le suivirent; plus tard encore la victoire de Pépin le Bref sur ces intraitables tribus saxonnes, facilita la venue et la prédication de nouveaux missionnaires. Néanmoins la conquête spirituelle de ce pays était réservée au zèle de Charlemagne; nous ferons cet historique plus loin.

La grand missionnaire et le saint illustre qui donna, par ses nombreux disciples, le branle à ces missions diverses, saint Boniface était mort en 755, ajoutant à ses gloires précédentes la gloire plus brillante encore du martyre. Parti avec cinquante-deux missionnaires pour évangéliser une dernière fois la Frise, il fut surpris par une bande de Frisons et massacré avec ses compagnons. Saint Boniface est une des plus grandes figures historiques de cette époque, si terrible par ses secousses politiques et si grande par ses créations.

Hist. Danic. — Daugaard. — Daniel, *Der heil Angar*, etc., Dahlmann, *Gesch. V. Danemark.* — Kruse, *Chronic. Nortmannor.* — Fimus Johann., *Hist. Eccl. Island.* — Maurer. — Zeleny, *De relig. Christ. in Bohem.* — Alex. Maciejowsky, *Essai historique sur l'Égl. chrét. primitive chez les Slaves*, trad. par Sauvé, 1846.

IV. L'Église convertit l'Espagne (1). **1.** Nous avons déjà tracé les premiers traits de l'histoire des Wisigoths ariens de la Septimanie et de l'Espagne. Refoulés par Clovis à la bataille de Vouillé (508), les Wisigoths ariens, qui avaient conquis et entraîné à l'erreur les Alains et les Suèves, restèrent maîtres de la Septimanie et de l'Espagne. Sous leur domination longtemps persécutrice, l'Église eut cruellement à souffrir (2), mais à partir de la mort d'Amalaric, que les fils de Clovis châtièrent pour avoir persécuté leur sœur Clotilde, et que ses propres sujets massacrèrent ensuite, fatigués de ses crimes, l'hérésie arienne alla en s'affaiblissant. En 562, Théodomir, roi des Suèves, est converti à la foi par d'éclatants miracles, et saint Martin, aidé de Dume, affermit cette conversion par ses prédications et sa sainteté. Les Wisigoths persécutaient encore, mais pour eux aussi la conversion était proche. Leur roi Lévigild, dominé par sa femme Goswinde, arienne fanatique, opprimait l'Église; mais son fils Herménégilde était converti par son épouse, la princesse Franque Ingonde. Son père, le fougueux Lévigild, le fit périr en 586; mais quand Lévigild mourut lui-même en 587, Récarède, son autre fils, suivit l'exemple de son frère, le saint martyr Herménégilde, abjura l'erreur arienne, et, secondé puissamment par sa femme Rigonthis, autre princesse Franque, il amena tout son peuple à la foi. Le baptême de l'Espagne catholique fut presque immédiatement suivi de la tenue du Concile de Tolède, le troisième de cette ville (589). Le premier acte du Concile fut de proclamer la suprématie de l'Église romaine : « les constitu-

(1) Ouvrages à consulter : Aschbach, *Hist. des Wisigoths*. — Sidoin, *Epist. 6 ad Bas.* — Sirmondi, *Opp.*, t. I. — Greg. Turon., *Hist.*, II, 25. — Florez, *Memorias de las regnas catholic.*

(2) Paul Orose, Idatius font de lamentables peintures de ces persécutions. — Dans un Concile de 412, réuni à Brague, les Pères font le tableau des horribles dévastations de l'Église d'Espagne.

tions des Conciles et les épîtres synodiques des saints Pontifes conserveront toute leur force. » L'hérésie arienne attira ensuite toute l'attention des Pères et provoqua leurs anathèmes. Puis la grande question de la continence sacerdotale fut traitée : les évêques, prêtres, diacres, convertis de l'Arianisme, y furent absolument soumis. Le chant du *Credo* de Nicée fut introduit dans la messe afin d'empêcher le peuple de désapprendre la vraie foi. Dans le reste des dispositions du Concile apparaît merveilleusement l'accord de l'Eglise et de l'Etat : l'Etat protégeant l'Eglise, l'Eglise donnant à la puissance civile, avec sa consécration vénérable, l'inviolabilité et le respect. Nulle part ailleurs nous ne voyons aussi clairement la nécessité et la puissance de cet accord, c'est lui qui fait l'Espagne, c'est lui qui l'arrachera tout à l'heure à l'étreinte effroyable de l'Islamisme, lui assurera une glorieuse et féconde histoire durant de longs siècles, et lui conservera la paix intérieure, alors même qu'au seizième siècle les autres nations européennes seront déchirées par leurs divisions religieuses. Et, chose remarquable, la prospérité de l'Espagne sera toujours proportionnée en elle à l'influence sociale de l'Eglise. Pour nous restreindre à l'époque que nous esquissons, quand l'Eglise convertit l'Espagne au septième siècle, l'Eglise la trouve dans les agitations sanglantes que lui suscite l'élection de ses rois. Ces agitations elle les apaise, les problèmes si délicats et si difficiles des formes du pouvoir public, elle les dénoue victorieusement. Cette prospérité dure près d'un siècle. Puis la splendeur de l'Eglise se voile, les abus se glissent dans les élections ecclésiastiques et enlèvent au clergé une partie de son influence : alors les jours deviennent mauvais pour l'Espagne, une rupture momentanée du sacerdoce et de la royauté (710) les affaiblit tous les deux, la nation se trouve comme paralysée, les Musulmans connaissent que l'heure est favorable, et ils assaillent l'Espagne désarmée et meur-

trie. Telle est la chaîne des événements que nous allons parcourir de 589 à 712.

2. Après la mort du roi Récarède, sept princes périrent de mort violente, le trouble était partout, les ambitions furieuses mettaient continuellement le trône à l'encan : l'Église vint au secours du pouvoir public éperdu. Il fut convenu entre les évêques et le roi que les Conciles de Tolède seraient désormais des assemblées nationales en même temps que religieuses (1). Le quatrième Concile de Tolède, convoqué par le roi Sisenand, après s'être occupé des questions de foi et de discipline ecclésiastique, donne tous ses soins à corriger les abus et à apaiser les troubles dont le pouvoir public se voit assailli ; il s'efforce de rendre impossibles les révolutions continuelles qui ôtent au gouvernement toute force et toute stabilité. Quiconque, dit le Concile, aura, soit en conjurant soit en se livrant à l'esprit de parti, violé le serment qu'il prête au roi pour le salut de la patrie et la conservation du monarque, quiconque aura attenté à la vie du prince, quiconque l'aura dépouillé de sa dignité pour s'en revêtir, qu'il lui soit anathème devant Dieu et devant ses anges, qu'il soit chassé de l'Église profanée par son parjure et banni du milieu des chrétiens. » Le Concile applique séance tenante son décret en frappant de l'anathème énoncé plus haut Suintila et en le déclarant déchu de tous les honneurs de la royauté. Mais si les rois sont protégés contre des entreprises révolutionnaires, eux-mêmes aussi sont liés aux plus stricts et aux plus sacrés devoirs. Les Conciles de Tolède les leur rappellent avec énergie. Il régneront avec justice et modération, ils ne prononceront pas seuls ni arbitrairement dans les causes qui intéressent leurs sujets, ils tempéreront l'exer-

(1) Voyez pour ces Conciles la Collection de Labbe. — *Concil.*, t. VI, col. 1311 ; t. VI, coll. 1361.

cice de la justice, et un anathème formidable est suspendu sur tout roi qui s'arrogerait une puissance tyrannique. Admirable pondération, merveilleux équilibre, dont nos peuples apostats de l'Europe moderne n'ont plus à l'heure présente même une vague et dernière idée!

A Sisenand succéda son frère Chintila élu par la nation en 636. Il fit reconnaître cette élection par un Concile de Tolède que présidait l'archevêque de cette ville, saint Eugène, et le Concile consacra presque toutes ses séances à dresser la constitution politique de la nation. L'organisation du pouvoir était difficile. On ne pouvait toucher au mode électif de la royauté, et ce mode était une ressource toujours prête à l'esprit de trouble et aux révolutions. Le roi, les évêques et les seigneurs s'efforcèrent de restreindre au moins les limites de l'élection, le Concile décida que le roi devait toujours être élu dans la plus haute aristocratie de la nation des Goths, et que l'élection n'appartiendrait qu'aux évêques et aux seigneurs; la personne comme l'autorité du roi sont de nouveau entourées de la protection des décrets civils et des anathèmes religieux. Comme les précédents Conciles de Tolède, celui-ci, en protégeant le roi contre le peuple, ne négligea pas de protéger le peuple contre l'absolutisme du roi. « Quand, dit-il, tous suivent les préceptes de l'évangile, les rois sont contents des peuples, les peuples sont contents des rois, et Dieu est content des deux. »

La grande préoccupation de l'Espagne catholique, dès sa naissance, fut de sauvegarder son unité religieuse. C'est cette unité qui la sauvera, durant les crises les plus périlleuses, comme c'est l'anarchie des croyances qui a perdu et perd encore les nations modernes assez insensées pour faire fi de cette unité. Le quatrième Concile de Tolède lance un anathème spécial contre les rois qui souffriront les Juifs (1)

(1) Durant toute la durée du Moyen-âge les Juifs ne cessèrent de cons-

et les infidèles dans leurs États. Enfin, pour rendre plus majestueuse et plus inviolable la puissance royale, les Conciles ajoutèrent à l'élection la cérémonie du *sacre*. Le roi devenait ainsi le représentant de Dieu. — Cette période de l'histoire de l'Espagne de 631 à 680 est l'une des plus prospères que cette nation ait traversées. De Sisenand à Ervige, la paix fut continuelle, et cette paix devint féconde en toute sorte de biens. Chindasuinth, auteur d'un code de lois nouvelles, s'efforça de fusionner dans un seul corps de nation les éléments divers qui se partageaient l'Espagne. Goths et Romains furent astreints aux mêmes devoirs, et protégés par la même législation. Sous son règne, le septième Concile de Tolède reprit et développa la multiple tâche des précédents. — Sous Rescewinde, successeur de Chindasuinth, l'œuvre des Conciles devient plus difficile et leurs décrets disciplinaires plus durs et plus fermes. C'est qu'une modification dans les élections ecclésiastiques avait amené de graves abus et laissait pressentir une prochaine décadence. Jusque-là les dignités de l'Église avaient été confiées aux anciens Romains, maintenant on y admettait les Barbares, et les Barbares y apportaient les restes trop vivants encore de leur première grossièreté. La féodalité puissante ajoutait ses désordres à ces abus déjà désastreux, les évêques feudataires faisaient forcément prendre les armes, parfois les prenaient eux-mêmes, et le laisser aller des camps envahissait le sanctuaire. De là les mesures rigoureuses, les règlements sévères, que devaient prendre les Conciles.

3. En 675, lors de la convocation du onzième Concile de

pirer avec les pires ennemis de l'Espagne. — Tout à l'heure ils feront cause commune avec les Musulmans, et dans une série de complots ils s'efforceront de leur livrer l'Espagne. — Au temps de l'Inquisition sous Ferdinand et Isabelle, les Juifs ne cessaient de conspirer avec les Maures d'Afrique.

Tolède, la décadence s'accroît et fait prévoir la destruction et la mort. L'Église d'Espagne produit encore ces saints illustres dont nous dresserons tout à l'heure la liste, mais le clergé se relâche, les mœurs s'altèrent, l'ignorance descend comme une ombre sur cette glorieuse Église. Et là encore n'est pas le symptôme le plus alarmant. Ce symptôme est dans la rupture de l'Église et de l'État. La royauté est devenue ombrageuse et elle opprime l'Église qui l'avait créée et qui seule la protégeait. Après la retraite du roi Wamba (680), on déchira l'ordonnance des Conciles de Tolède qui restreignait l'élection royale à la plus noble aristocratie des Goths. Des étrangers, à commencer par le Grec Ervige, furent portés sur le trône, et avec eux le mépris des lois nationales et des traditions du passé. Plus la royauté s'égare, plus elle éconduit le sacerdoce pour suivre plus librement le chemin de la décadence et de la perdition. Sous Vitiza, le deuxième successeur d'Ervige, qui se livra à tous les débordements des passions, la noblesse se corrompt presque toute entière, et le clergé fut largement entamé par la commune corruption. L'unité religieuse se rompit, les infidèles et les Juifs étaient les favoris de la Cour. Vitiza finit par être détrôné (710), mais pour laisser le trône à Rodrigue presque aussi vicieux que lui. On raconte que Rodrigue ayant flétri Florinde, fille du comte Julien, gouverneur de l'Andalousie et de la Mauritanie Tingitane, Julien outré appela contre l'Espagne les Maures et les Sarrazins. En 711, les Musulmans passent le détroit de Gibraltar, gagnent la fameuse bataille de Xères où périt Rodrigue, et en dix mois l'Espagne est subjuguée (712). — La noble nation catholique expiera, dans la terrible étreinte musulmane, la faute de son aristocratie, de son clergé et de ses rois; mais Dieu la destine à un glorieux réveil, quand la désunion funeste qui l'a perdue fera place à une unité héroïque, quand les princes ligués avec les évêques, l'État sacré de nouveau par

l'Église, engageront contre le Croissant la plus magnifique des luttes et remporteront le plus fécond et le plus puissant des triomphes. En attendant, Pélage, avec une poignée de braves, abrite dans les montagnes des Asturies sa foi catholique et sa liberté d'où germera le salut pour plus tard. Le reste de l'Église d'Espagne passe par des vicissitudes diverses de persécutions et de relâches, de troubles et de calme relatif jusqu'au jour de sa délivrance et de son salut.

4. Retournons en arrière, pour étudier les personnages illustres, les savants, les saints qu'a produits l'Espagne durant la première phase de son histoire, de sa naissance à son désastre de 712. Saint *Léandre*, évêque de Séville, ouvre cette liste, il eut la gloire de ramener l'Espagne à la foi catholique. Son frère, saint *Isidore* de Séville, fut non-seulement un grand et magnanime évêque, père et consolateur de son peuple, mais encore, par la profondeur de son savoir et l'éclat de son génie, il devint la lumière de l'Église d'Espagne. Un Concile de Tolède l'appelle « la lumière de son siècle, » le pape Innocent XIII l'a proclamé docteur de l'Église universelle. Son ardeur pour répandre la science, sous toutes ses formes et à tous ses degrés, était incomparable; il fit d'un vaste monastère une école d'où l'instruction jaillissait sur l'Espagne entière. Ses ouvrages décèlent une immense érudition : citons en tête son Dictionnaire universel ou Encyclopédie sous le nom de Traité des Origines ou Étymologies. L'auteur y traite de toutes les connaissances humaines. Un autre ouvrage précieux à un différent titre est son traité des Offices ecclésiastiques. Dans cet ouvrage, où saint Isidore décrit toutes les parties du culte, nous trouvons une inépuisable mine pour nos recherches sur la Tradition, et la preuve la plus irréfutable de l'antiquité de la discipline sur le jeûne eucharistique, la réception des sacrements, la célébration des fêtes, surtout l'oblation du saint

sacrifice de la messe. Le saint travailla sans doute à la liturgie *mosarabique* dont saint Léandre avait été le premier et le principal auteur. Cette liturgie contient plusieurs adjonctions assez importantes et quelques cérémonies toute spéciales, par exemple, avant le *Pater*, la fraction de l'hostie en neuf particules, etc. Saint *Eugène*, archevêque de Tolède, se distingua par ses travaux liturgiques, et dans le domaine de la foi il composa un *Traité* sur la sainte Trinité, sans doute contre les ariens. Son successeur, saint *Ildefonse*, s'est acquis plus de gloire et a laissé un plus vif souvenir. Ses œuvres sont considérables; saint Julien, son biographe, les range en quatre classes : *Traités* théologiques, *Lettres*, *Sermons*, *Homélies*, *Œuvres liturgiques*, enfin *Opuscules* en vers et en prose. Saint Ildefonse avait pour la sainte Vierge une piété ardente, et son beau *Traité* « de la virginité perpétuelle de la sainte Mère de Dieu » a puissamment contribué à répandre le culte de Marie dans la catholique Espagne. Le biographe de saint Ildefonse, saint *Julien*, archevêque de Tolède (680), jeta dans l'Espagne un grand éclat. Son ouvrage « sur la Vie future, » ses *Considérations* sur les âges différents de l'histoire du monde, etc., témoignent de l'élévation et de la profondeur de son esprit. Beaucoup d'œuvres lui sont attribuées, mais il est difficile à la critique de le maintenir en possession de toutes. Saint Julien termine l'ère de prospérité et de gloire de l'Espagne au VII^e siècle, après lui l'ombre descend et la décadence apparaît.

V. L'Église en Italie durant cette période (1). L'Italie présente un tout autre et bien moins consolant spectacle

¹ Ouvrages à consulter : Hurter, *Hist. des Ostrogots et du roi Théodoric*, 1807. — Sartorius, *Hist. des Ostrogots*, 1811. — Manso, *Les*

que les différentes contrées de l'Europe dont nous venons de voir la naissance à la foi et à la civilisation chrétienne. Sans doute, en Italie comme ailleurs, l'Église est puissante, la Papauté enfante des merveilles, Léon le Grand et Grégoire le Grand donnent à Rome et à l'Italie les prémices de ce génie sanctificateur et conquérant dont le monde entier ressent l'influence. Mais tandis que dans les autres contrées la Papauté est soutenue et servie, elle est ici trop souvent entravée et captive. Partout ailleurs nous nous sommes trouvés délivrés des Grecs du Bas-Empire, de leurs intrigues et de leurs mesquines violences : en Italie ils reparaissent, ils règnent, ils mêlent aux affaires de la Péninsule leurs brouilleries hérétiques. Entre Théodoric l'Ostrogoth et la domination Lombarde, les Orientaux font peser sur l'Église d'Italie une domination pire que celle des Barbares. Ici encore, il faudra la providentielle épée des Francs.

Afin d'être complet, nous devons nous condamner à reprendre d'assez haut l'histoire du Christianisme en Italie au début des temps nouveaux.

1. Ainsi que nous l'avons vu, le roi des Hérules, Odoacre, mit fin, en 476, à l'empire d'Occident. L'ascendant des Papes, le prestige de la sainteté empêchèrent Odoacre, encore qu'il fût arien, de devenir persécuteur; ses douze années de règne furent pour l'Église, en Italie, douze années d'assez complète tranquillité.

En 488, la royauté des Hérules est renversée par les

Ostrogots en Italie, 1811. — Muratori, *Rerum Italic. scriptor.* Ab. an. 500 ad 1500. — Reumont, *Geschichte der Stadt Rom.*, t. I. — Du Roure, *Hist. de Théodoric le Grand*, Paris, 1846. — Cassiodori, *Chronicon breve*. — *De rebus Gothorum*, Cassiodori apud Jordanes. — Hartmann, *De Odoacre dissert.* Hall. 1863. — De Sainte-Marthe, *Vie de Cassiodore* — Mabillon, *Annal.*, V, 6-24.

Ostrogoths que Théodoric amène dans la Péninsule des confins de la Pannonie. Il est incontestable que Théodoric fut un grand prince; des qualités éminentes, un esprit vif, un regard profond, une science consommée du gouvernement lui assurèrent une puissance considérable. S'il périt, c'est qu'il s'obstina dans l'Arianisme et que Dieu ne pouvait admettre dans son immense édifice européen des matériaux vermoulus. Sous la domination des Ostrogoths, l'Église d'Italie traversa des vicissitudes diverses de paix et de guerre, de faveur et de persécution. Deux grands hommes, Boèce (1) et Cassiodore, s'emparèrent du Barbare et le dominèrent longtemps par la puissance de leur génie. Cassiodore surtout, plus prudent, plus souple, plus habile, rendit d'immenses services aux catholiques en déjouant les plans hostiles, parfois cruels, que Théodoric méditait contre l'Église et la Papauté. Saint Césaire d'Arles était aussi de ceux que le prince Ostrogoth écoutait volontiers, et à la voix duquel tombait parfois sa férocité naturelle. Toutefois, après trente-six ans d'un règne plutôt favorable que persécuteur, Théodoric lâcha les freins à sa nature, devint ombrageux, et d'ombrageux cruel. Il s'empara de la personne du pape Jean I^{er}, le jeta en prison et l'y fit périr dans les tortures de la faim (526). A la mort de Félix, le successeur de Jean I^{er}, la persécution se continua. Le roi des Ostrogoths, Athalaric, irrité de l'élection régulière et canonique de Boniface, lui suscite un anti-pape, Dioscore, qui heureusement meurt aussitôt. A la mort de Boniface, il recommence ses brigues et ses violences, mais qui ne peuvent priver le trône pontifical de son saint et intrépide élu, Jean II (532).

(1) Voir sur Boèce, Baur, *De Boetio Christianæ doctrinæ assertore*. — Suttner, *Boetius*, 1852. — Montalembert, *Les Moines d'Occident*, t. II, liv. V.

A ce moment l'Italie change de maîtres, sans que pour cela l'Église change de fortune. Les victoires de Narsès brisent et dispersent la puissance des Ostrogoths; mais ces victoires livrent l'Église au Bas-Empire, et la Papauté aux vilenies de ces empereurs misérables, qui ne s'acharnent plus que contre l'orthodoxie. Saint Agapit, entré à Constantinople pour remplir une mission, n'y trouve de la part de Justinien que violence et traitements indignes. Silvère (536) passe bientôt par la même voie douloureuse et gravit le même calvaire. Tandis que Théodat, le roi des Ostrogoths, s'efforce de dominer et d'avilir Silvère, l'impératrice Théodora lui cherche un rival dans Vigile, et Bélisaire, le général victorieux, souille la gloire de ses conquêtes par la lâcheté de ses attentats contre un pontife désarmé. Vigile, devenu légitimement pape (540), trouve dans sa consécration la force et les vertus d'un grand pontife. Il est persécuté avec la dernière violence, et résiste pour la défense de la foi avec une suprême magnanimité. Ce furent les derniers exploits du Bas-Empire dans l'Italie.

2. En 578, elle change de maîtres de nouveau (1). Appelés par une trahison de Narsès, les Lombards s'y jetèrent et en commencèrent la conquête. Le Bas-Empire laissait le pays sans défense, les villes sans murailles, les populations sans secours et même sans pain. Seul le pape Pélage II (578-590) s'occupait de réunir des secours; mais délaissé, il était réduit à signer avec les Barbares une paix précaire qui sauvait Rome du pillage, mais ne garantissait pas le reste de l'Italie. C'est au milieu de ces calamités, et en face d'un

(1) Vid. *Origo Gent. Longobard.* Turin, 1855. — Paulus Warnefrid, *Hist. gentis Longobardorum.* — De Partounaux, *Hist. de la conquête de la Lombardie*, Paris, 1841. — Carlo Troya, *Del. Condiz. de' Roman. Vinti da' Longobard.* Milan, 1844. — Mainbourg, *Hist. de S. Grégoire.* — Consulter surtout les œuvres de S. Grégoire.

avenir plus désespérant encore, que Dieu suscita, pour le salut de l'Église et de l'Italie, l'un de ses plus illustres papes, saint Grégoire le Grand (590). Son pontificat est un triomphe : jamais encore la Papauté n'a eu une action si forte et si universelle, mais cette action s'exerce au milieu de mille embarras et de mille dangers. Entre les Lombards victorieux qui veulent l'Italie pour eux seuls et l'Empire Grec qui, malgré sa faiblesse, garde l'ambition d'en retenir les débris, la Papauté voit grandir et se multiplier à l'infini les difficultés de sa mission pacificatrice. Quand les Lombards menacent Rome, le Pape fait appel aux exarques de Ravenne; quand ceux-ci trahissent son espoir, il traite avec les Barbares et s'efforce d'endiguer leurs flots impétueux. Entre les souverains et leurs peuples, c'est encore le Pape qui se porte arbitre, et tous, Romains et Barbares, rois et sujets, reconnaissent sa mission et acceptent son arbitrage. Quant au domaine temporel de la Papauté, il devient de plus en plus considérable. Saint Grégoire le Grand possède une forte portion de l'Italie, de la Sicile et de la Corse, il a de vastes possessions dans les Gaules, en Afrique et jusque dans l'Asie. En somme, la Papauté, en ce temps de bouleversement et de provisoire, est la seule puissance assise fortement et universellement influente.

Après saint Grégoire le Grand, la succession des Papes fut étonnamment rapide, le ^{vii}^e siècle n'en vit pas moins de vingt-quatre passer sur le siège de Pierre, de 604 à 715. La mission de tous ces Papes était pareille, leur œuvre fut identique : d'une main ils arrêtaient les envahissements des Lombards, de l'autre ils arrachaient à la ruine les victimes de plus en plus nombreuses des lâchetés du Bas-Empire, et ils se dégageaient eux-mêmes des liens tyranniques dont cette misérable royauté prétendait les enlacer. « Dans une époque où Constantinople devait le plus ménager Rome, une sorte de fatalité les séparait avec plus

d'éclat. Ainsi les empereurs envoient en Italie des exarques qui se rendent ridicules par leurs prétentions ou odieux par leurs violences. En temps de guerre, les Papes sont lâchement abandonnés, en temps de paix on les persécute plus lâchement encore. Si l'ennemi est aux portes, c'est aux Papes d'organiser les secours, de fortifier les villes, de recruter et de payer les soldats; si le calme revient, les patrices et les exarques semblent avoir pour mission de traverser l'administration des Papes, de leur susciter mille querelles, d'entraver la liberté de leur élection, de s'assurer de leur personne ou de conspirer contre leur vie (1). » Et ces violences n'étaient que les moindres maux. L'hérésie et le schisme étaient devenus le mal chronique de Constantinople. Le trône grec n'avait plus d'empereurs, mais des dogmatiseurs entêtés et brouillons, qui prétendaient se substituer à la chaire inébranlable de Pierre, et se vengeaient autant qu'ils le pouvaient sur les Pontifes de Rome de leurs ridicules insuccès. Après saint Libère, saint Agapit, Silvère, Vigile, martyrs de cette odieuse manie, saint Martin avait, sous l'empereur Constant, expié dans d'affreuses tortures la noble intrépidité de sa confession (655). Sergius (687) allait subir le même martyre quand le peuple de Rome indigné l'arracha des mains de l'exarque. Son successeur, Jean VI (701) trouva dans Justinien II un persécuteur nouveau, et dans la population romaine les mêmes tout-puissants soutiens. Le Bas-Empire s'avilissait de plus en plus dans ces odieuses violences, et dans sa noble et seréine résistance la Papauté grandissait en force et en éclat. Mais, nous l'avons vu, délivrés des Grecs, les Papes se virent perpétuellement assaillis par les Lombards. Ce n'est qu'au prix de l'or que Jean VII sauva Rome du pillage dont la menaçait Gisulphe. Plus heureux fut son successeur qui

(1) Cardinal Mathieu, *Pouvoir temporel*.

obtint d'Aribert, chef des Lombards, la restitution des Alpes Cotiennes, du mont Viso au mont Cénis. La Papauté, malgré ses détresses intermittentes, affermissait son règne et dominait puissamment. Quand en 614 l'empereur Philippe, monothélite fougueux, voulut imposer à Rome son autorité, ses officiers furent honteusement chassés, et, sans le Pape, eussent infailliblement perdu la vie dans une émeute populaire. Rome désormais, ne voulait plus d'autre monarque que le Vicaire de Jésus-Christ.

Nous n'avons plus, pour mener cet exposé historique jusqu'à l'époque de Charlemagne, qu'à franchir de nouvelles détresses et de nouveaux triomphes. Grégoire II (715-731), était en mesure de répondre aux menaces de l'iconoclaste Léon l'Isaurien, et quand, après avoir rempli de sang et de ruine l'Église orientale, ce misérable empereur eut soulevé contre lui les colères de l'Italie, quand tous les peuples indignés de ses folies sacrilèges en voulaient finir avec les derniers restes de la domination impériale, il ne trouva plus de défenseur que le Pape magnanime qu'il avait six fois tenté d'assassiner. Délivré de Léon l'Isaurien, Grégoire II est menacé de nouveau par les Lombards. L'intrépide Pontife arme les Vénitiens, fait battre les Lombards, et, chose admirable, exemple unique de générosité et de grandeur d'âme, il semble n'user de la victoire qu'en faveur de ces empereurs Grecs dont il avait cent fois éprouvé la félonie et subi les rigueurs. Mais plus le Pontife se montrait magnanime, plus Byzance se montrait odieusement ingrate; l'exarque de Ravenne, sauvé par Grégoire II de la ruine dont le menaçaient les Lombards, se ligua avec ces Lombards pour faire périr le Pape auquel seul il devait le salut. Le Lombard Luitprand allait envahir et saccager Rome, quand Grégoire le désarma par la suavité de sa prière et la majesté de son aspect. Le Barbare se jeta, touché jusqu'aux larmes, aux pieds du Pontife et lui demanda sa bénédiction: « Ja-

mais, dit-il, je ne troublerai le repos de cette ville qui renferme en elle les cendres des saints Apôtres. » Le haineux Gibbon ne peut s'empêcher de s'écrier ici : « Rome, après avoir perdu ses légions et ses provinces, voyait sa suprématie restaurée par le génie et la fortune de la Papauté. » — Le successeur de Grégoire II, Grégoire III (731-741), inaugura dans la puissance papale une phase nouvelle, en faisant de la France son alliée et son soutien. Nous nous arrêtons ici, pour reprendre le fil de l'histoire au moment où les Papes confient au peuple qui bientôt sera le peuple de Charlemagne, le soin de leur défense et l'accroissement temporel de leur grandeur.

II.

L'œuvre de la Papauté dans la conversion des Barbares. — Saint Grégoire le Grand.

Les détails particuliers et les traits épars de l'œuvre de la Papauté à cette époque où l'Europe chrétienne se forme, ne nous sauraient suffire : trop de choses ont été omises, de trop vastes perspectives nous sont restées voilées. Retournons en arrière. Il nous importe, en contemplant ce monde barbare, qui tourbillonne d'abord dans la sanglante tempête des invasions, puis se compose, se façonne en nations civilisées, il nous importe de distinguer et d'étudier de tout près la souveraine Puissance au souffle de laquelle cette création nouvelle et splendide surgit, s'organise, s'implante en Europe, et y remplace le vieux monde fini. — Or, de même que la Papauté à l'époque que nous venons de parcourir, résume en elle toutes les forces de la société nouvelle et concentre toutes les œuvres, de même la Papauté semble

se résumer dans un vaste et illustre pontificat. En étudiant saint *Grégoire le Grand* (1), nous étudions la Papauté des débuts du Moyen-âge, dans ce qu'elle eut de plus caractéristique en influence et en grandeur (790-604).

Homme vraiment prodigieux dont le génie plane sur tout ce siècle si tourmenté, si tumultueux, dont le coup d'œil universel perce d'un bout à l'autre du monde, embrasse tous les besoins, voit toutes les œuvres, démêle tous les dangers, pressent tous les secours. Tout relève de sa puissance ou de sa charité, les pays les plus lointains l'ont pour sauveur, l'Italie le possède comme son seul rempart, il amène à la foi les Barbares qui le harcèlent, il comprime la tyrannie imbécile du Bas-Empire, il brise l'orgueil de l'hérésie et désespère par sa fermeté les menées séditieuses du schisme, il purifie le sanctuaire, régénère le clergé, prête au culte de toute nouvelles splendeurs, et en même temps, comme si nous nous trouvions en face du moine le plus silencieux, du docteur le plus solitaire, nous voyons sous cette plume infatigable naître spontanément les plus admirables écrits. D'autres grands hommes brillent dans des spécialités puissantes : Grégoire les a toutes, et chacune qui illustrerait un nom n'est chez lui qu'un détail de l'immense patrimoine de sa sainteté et de son génie. Saint Grégoire le Grand s'offre à nous tout ensemble comme prince, administrateur, organisateur de royaumes, nourricier des multitudes, pasteur, réformateur, Père de l'Eglise, liturgiste, théologien et docteur. Pas un titre ne lui a manqué, et telle en est la profusion étonnante que pour étudier ce Pape, il le faut comme séparer et scinder. — En lui étudions d'abord le *prince*, nous réservant après d'étudier le *pasteur* et l'*écrivain*.

(1) On pourra consulter une vie de S. Grégoire par M. l'abbé Clausier. Paris, Berche et Tralin, 1887.

1. Né d'une famille sénatoriale en 540, dès l'âge de 33 ans ses talents l'ont fait nommer préfet de Rome, sa sainteté l'a chassé des honneurs, revêtu du froc et enfermé dans la solitude du mont Cassin sous la règle bénédictine. Là il est consommé dans les héroïsmes de la vie religieuse quand la Providence le retire du cloître pour le jeter dans la féconde agitation des affaires ecclésiastiques. Pélage II l'envoie à Constantinople avec les pouvoirs les plus étendus et pour les missions les plus délicates. Pélage meurt en 590, et Grégoire, déjà aimé et admiré dans l'Église, est élu (590).

Son élévation le plaçait à la fois devant une grande situation et au milieu d'universels désastres. De date déjà ancienne le domaine temporel s'était considérablement accru, ou par la libéralité des princes, ou par le vœu des populations, qui, abandonnées de l'Empire, trahies par leurs défenseurs naturels, se donnaient au seul chef chez lequel elles trouvaient protection, sécurité, tout jusqu'au pain (1). Des

(1) Il importe de revenir sans cesse sur ce point historique. L'Italie fut au pape comme le plus légitime domaine, parce que le pape sauvait l'Italie, parce que l'Italie se donnait au pape son sauveur, parce que le Bas-Empire n'avait sur l'Italie qu'il abandonnait et trahissait aucun droit réel. Écoutons là-dessus d'irrécusables témoignages. « On ne peut considérer ce fait comme une usurpation sur les droits de l'empereur d'Orient, qui lui-même n'était qu'un usurpateur en Italie ; car il ne faut pas oublier que, bien loin de vouloir rétablir dans son intégrité la seconde partie de l'empire qu'ils avaient perdue, les Grecs ne traitaient l'Italie qu'en pays conquis, de la manière la plus arbitraire, et sans songer à lui rendre sa dignité, sa constitution, sa force primitives. L'autorité des rois francs ne peut donc être comparée à celle des empereurs grecs : le pape lui-même s'en déclarait tout à fait indépendant, etc. » — (Savigny, *Hist. du droit romain dans le Moyen-âge*). — Écoutons Menzel : « Depuis la conquête de Bélisaire et de Narsès, Constantinople considérait l'Italie non comme une partie, non comme un des sièges de l'empire, mais comme une province conquise. De quel droit les tyrans de l'Orient auraient-ils prétendu tenir, même de seconde main, des conquêtes qu'ils ne savaient ni régir ni défendre ? Il semblerait, d'après quelques historiens modernes, que l'Europe entière, jusqu'au Rhin et au Danube, devait être à jamais soumise, par les décrets de la Providence, au joug de Byzance, et que chercher à secouer ce joug était une impardonnable injus-

nombreuses possessions de l'Église, en Italie, en Sardaigne, en Dalmatie, en Gaule, dans la Corse, dans l'Afrique, jusque dans l'Égypte, les unes étaient affermées au nom de l'Église romaine qui en percevait la rente, les autres étaient régies immédiatement par les officiers et les gouverneurs du Saint-Siège. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit ailleurs de la nécessité du pouvoir temporel : ce domaine au temps de saint Grégoire, sauva seul non-seulement l'Église mais l'ordre social que les Barbares et les Grecs du Bas-Empire, plus dangereux que les Barbares, ne cessaient de menacer. Sans ses richesses et l'influence que lui donnait sa souveraineté temporelle, tout le cœur, tout le génie d'un Grégoire le Grand n'eût abouti qu'à la stérilité. Au moment où il montait sur le trône pontifical la détresse était partout. Jamais heure plus critique et plus douloureuse n'avait sonné pour l'Église et le monde. Les inva-

tice. Rome fit, sous ces évêques, ce que d'autres peuples réalisèrent sous leurs rois. Elle profita du moment favorable pour secouer un joug étranger et briser des rapports contre nature. Il n'y a prince ni peuple d'Europe qui puisse s'appuyer sur d'autres droits à la possession de son territoire que ceux qu'eut Rome elle-même par son affranchissement et sa possession séculaire. Depuis longtemps on avait répondu à l'objection de la prétendue incompatibilité entre les fonctions épiscopales et doctrinales du père de la chrétienté et celles du gouvernement séculier. Rome eût été anéantie si ses évêques ne l'avaient protégée, défendue. La reconnaissance avait fait trouver au peuple le gouvernement qui lui convenait le mieux, et les papes étaient princes dans Rome par le fait, s'ils ne l'étaient de nom, longtemps avant la donation de Ravenne. » — Écoutons Herder : « Si tous les empereurs, rois, princes et chevaliers de la chrétienté devaient faire valoir les titres d'après lesquels ils parvinrent à la puissance, le grand lama de Rome, orné de sa triple couronne, porté sur les épaules de ses prêtres pacifiques, pourrait les bénir tous et leur dire : « Sans moi vous ne seriez pas devenus ce que vous êtes. » Les papes ont sauvé l'antiquité, et Rome est digne de rester le sanctuaire paisible où se conservent tous les précieux trésors du passé. » (*Idées sur l'hist. de l'humanité*. Stuttgart, 1827, in-16, P. IV, p. 108.)

On trouvera cette question savamment traitée dans un opuscule de Belarmin : *De translatione Imperii Romani a græcis*. — *Id.*, Mœlher, *Fondation de l'empire chrétien*.

sions Lombardes ne cessaient de menacer Rome et l'Italie, la famine, la peste, des dévastations de tout genre, jetaient les peuples dans la torpeur du désespoir. « Voici maintenant la merveille : un vieillard débile, qui ne soupire qu'après une pieuse solitude, se voit appelé d'office, par la nécessité absolue des événements, à s'interposer pour son troupeau défaillant. Il devient l'appui, le défenseur de son pays, le redresseur de tous les torts ; il supplée à la pénurie, à l'incurie malévole de la cour Byzantine, il protège seul les malheureuses populations foulées par ce gouvernement qui devrait les défendre. Il avertit, il prie, il presse, il reproche, il commande. Approvisionnements, administration, négociations, guerre, rien ne se fait sans lui, rien ne réussit que par lui, et il suffit à tout avec une facilité, une fermeté incomparables ; il est de fait, à son insu, le seul pouvoir efficace en Italie (1). » Quand Agilulfe, le roi des Lombards, fut devenu menaçant pour Rome et que saint Grégoire faisait d'incessants efforts pour le contenir, l'exarque de Ravenne, Romanus, détruisait tout par sa légèreté à provoquer Agilulfe, perdait tout par sa lâcheté. Bientôt le Pape se trouva réduit à la dernière extrémité, quand le duc de Spolète Ariulfe et le duc de Bénévent Arigise se furent mis en campagne et eurent uni leurs forces aux forces de plus en plus redoutables d'Agilulfe. Grégoire multipliait les prodiges de valeur, réunissait des troupes, poussait en avant les généraux, stimulait la paresse des gouverneurs des villes et des châteaux-forts. Pendant ce temps l'exarque l'accusait de trahison auprès de l'empereur et faisait croire qu'il abandonnait l'Italie aux Lombards ! « Saint Grégoire est le vrai pacificateur de l'Italie et l'unique garant de la tranquillité de la ville. Les Lombards, qui sentaient leurs forces, voulaient avoir la Péninsule sans partage ; les empe-

(1) Ed. Dumont.

reurs, qui sentaient leur faiblesse, aspiraient du moins à garder les derniers restes de leur domination. De là un état de guerre perpétuelle. Le Pape intervient avec une mission vraiment extraordinaire dans ces tristes conjonctures. Tantôt il montre la ville de Rome investie par les Barbares et presse l'exarque de Ravenne de venir au secours de la place menacée ; tantôt il traite lui-même de la paix avec les Lombards, et il facilite le succès des négociations par ses libéralités ou ses instances. Prince autant que Pontife, son autorité est également respectée des empereurs et des Lombards, son intervention également invoquée et par les souverains et par les peuples. La confiance universelle a fait de lui, pendant un pontificat de treize années, l'arbitre de la paix et de la guerre, et de Rome le centre d'un gouvernement qui commence aux applaudissements de l'univers (1). »

2. Tel est le grand aspect de cette administration pontificale dès le début du Moyen-âge : il y a aussi un autre aspect, moins grandiose mais plus doux. Saint Grégoire, n'est pas seulement le prince mêlé aux vastes mouvements de la politique universelle, il est *pasteur*, il est père, il est le pourvoyeur de toutes les nécessités, il est le secours de toutes les misères.

Il entre dans les plus minces détails de cette administration de la charité. Ses terres sont cultivées par des serfs dont il a réglé la condition, fixé le salaire, de beaucoup adouci l'ancienne servilité. Il charge les intendants de lui faire connaître les plus fidèles de ses serviteurs, les plus laborieux de ses colons, et l'affranchissement de ses serfs est sa plus ordinaire récompense. Apprend-il que ses intendants ont augmenté les fermages, il s'indigne, il réprimande ;

(1) Card. Mathieu, *Pouvoir temporel*.

mais aussi il ne tolère aucun gaspillage des finances pontificales ; il appelle ses richesses le *res pauperum*, et il en est le plus fidèle et le plus diligent économe, afin de les mieux réserver aux nécessiteux.

Ses charités étaient immenses. Il s'était fait dresser les listes des pauvres afin qu'aucun n'échappât à sa sollicitude. Des intendants spéciaux avaient le service des rues de Rome pour y recueillir les malheureux. Le premier jour de chaque mois se faisaient d'immenses distributions de pain, de viande, de vin, de légumes, d'huile. Des personnes discrètes portaient ces secours chez les pauvres honteux ; le Pape avait lui-même chaque jour à sa table douze pauvres qu'il servait de sa main.

Ces soins, déjà si immenses qu'il les comparait à un océan presque infini où il demeurerait submergé, ne lui firent jamais perdre de vue le gouvernement de l'Eglise et le soin des âmes. Contemplée de ce côté, son administration apparaissait même plus vaste et plus forte. Sa grande âme planait sur le monde entier. En même temps qu'il travaillait avec le secours de la princesse Théodelinde, femme d'Agilulfe, à la conversion des Lombards, il voyait l'Espagne abjurer l'Arianisme et revenir à la foi, il sillonnait de ses missionnaires les côtes et les terres de la Grande-Bretagne. Les désastres des invasions avaient, en dispersant les évêques et les prêtres, laissé une multitude d'Eglises sans pasteurs et sans secours : saint Grégoire inaugura un mode nouveau d'évangélisation, en faisant partir pour toutes les directions des évêques et des prêtres qui, sans sièges et sans paroisses fixes, devaient parcourir des régions entières pour y ressusciter la foi. La hideuse gangrène du Paganisme rongea de nouveau des pays naguère encore florissants, l'infatigable Pape réussit presque partout à l'extirper. L'exemple de la Sardaigne retournée presque toute entière au Paganisme et rendue par les missionnaires de saint Grégoire

aux lumières de l'Évangile, peut nous initier à l'œuvre complète du grand pontife.

Il avait, entre tous les peuples, distingué le peuple Franc, et il pressentait la haute mission que Dieu destinait à la France : de là cette sollicitude incessante, ces efforts énergiques, cette tendresse, parfois ces rigueurs, toujours ce dévouement, dont il entourait la race providentielle de Clovis. C'est à un roi de France qu'il écrivait ces lignes si remarquables. « Autant la dignité royale est au-dessus des conditions humaines, autant votre royauté l'emporte sur les autres royautés des nations. Car ainsi qu'une grande lampe brille de tout l'éclat de sa lumière dans l'obscurité d'une profonde nuit, de même la splendeur de votre foi rayonne au sein des ténèbres volontaires où vivent vos voisins. »

Ce Pape, dont la domination était si étendue, l'influence si universelle, inaugura la formule si humble adoptée depuis par ses successeurs : *Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu*. Humilité suprême dans une suprême grandeur, qui contrastait étrangement avec l'orgueilleuse et infirme prétention des évêques de Constantinople à s'appeler *Patriarches œcuméniques*. On peut voir dans les lettres de saint Grégoire son intrépidité à combattre l'ambition des Grecs et à revendiquer pour le siège de Rome le privilège inaliénable de l'universelle domination.

Si jamais encore la Papauté n'avait déployé plus magnifiquement sa puissance temporelle, jamais non plus sa domination spirituelle n'avait été ni si pénétrante ni si étendue. Saint Grégoire réalisait dans son sens le plus sublime le mot dit dans l'Écriture de l'action divine dans le monde : « Il atteignait d'une extrémité à l'autre avec une invincible force, en disposant tout avec une merveilleuse douceur. » Dès le siècle précédent l'immixtion des princes dans les élections ecclésiastiques y avait causé de véritables désastres, la simonie et l'incontinence rongeaient le sacerdoce, c'est de

cette plaie purulente que le grand Pape disait : « Après l'avoir touchée avec douceur, j'y mettrai ensuite le fer » (1). Ses Conciles, ses décrétales, ses lettres privées, ses exhortations, ses anathèmes implacables là où il n'espérait plus l'amendement, eurent en bien des endroits raison de ce terrible mal. Le célibat des clercs trouva en lui un défenseur et un propagateur infatigable, et ce célibat il le reculait avec les vraies traditions de l'Église, jusqu'au sous-diaconat. Quand l'empereur Maurice mit imprudemment au jour un édit qui interdisait aux officiers civils et aux militaires l'entrée dans la cléricature et la vie monastique, saint Grégoire s'éleva contre cette mesure attentatoire au clergé avec toute la vivacité de son zèle, et ses nobles et généreuses remontrances fléchirent Maurice et épargnèrent à l'Église un désastre. Sa sollicitude sur les ordinations des évêques était universelle, et après avoir longtemps souffert et pris patience, sa fermeté, dans cette question vitale pour l'Église, lui faisait ensuite prendre les plus énergiques mesures et affronter les plus graves dangers. Le même regard d'aigle embrassait l'administration de ces évêques et de ces pasteurs à l'élection desquels il avait tant veillé. En Occident comme en Orient, tantôt par lettres, tantôt par l'intermédiaire de ses légats, il tranchait toutes les questions disciplinaires, réveillait le zèle endormi, réprimait les abus, châtiât les révoltes obstinées et sans repentir. Nous le voyons pousser les évêques africains à la lutte contre les

(1) Conf. Epp., lib. XI, ep. 60, Theodeberto, regi Francorum : « Itaque Excellentia Vestra, Dei nostri mandatis inhærens, studium ad congregandum synodum pro sua mercede adhibere dignetur, ut omne a sacerdotibus corporale vitium, et *simoniaca hæresis*, quæ prima in ecclesiis iniqua ambitione surrexit, potestatis vestræ imminente censura, concilii definitione tollatur, et abscissa radicitus amputetur : ne si plus illic *aurum* quam Deus diligitur, etc. » (Opp., t. II, p. 1146). Cf. Epp., lib. XI, ep. 61 et 63. — Conf. Epp., lib. IX, ep. 106 (t. II, p. 1010 et 1011).

donatistes, aux Esclavons il rappelle le soin des pauvres, en Sicile, où le pouvoir séculier entreprend sur les ordinations ecclésiastiques, il presse le clergé de résister à cet envahissement. Tous les abus qui se glissent, toutes les incertitudes et les ignorances, toutes les défaillances et les faiblesses trouvaient dans sa lumière et sa fermeté le secours opportun. L'orgueil oriental n'était pas à ses jugements et à ses sentences une barrière assez puissante. A cette parole : « Le Siège apostolique est la tête de toutes les Églises, » il joignait les faits. Il évoquait à son tribunal les causes majeures, il rétablit sur son siège, Adrien, évêque de Thèbes, injustement déposé par l'évêque de Larisse, Grégoire. Il fit de même pour deux prêtres, Jean de Chalcédoine et Athanase de Lycaonie, condamnés injustement par Jean le Jeûneur, archevêque de Constantinople, sur l'accusation d'hérésie.

3. Chose vraiment incroyable! au sein d'une administration qui eût dévoré plusieurs existences, assailli de soins de toute sorte, parfois réduit aux plus désespérantes extrémités, brisé par le travail, souvent par la maladie, saint Grégoire le Grand dut à sa prodigieuse facilité d'écrire des œuvres à la fois volumineuses et remarquables par la solidité, la force et l'onction. C'est peut-être le seul Pape auquel nous devons un aussi grand nombre d'ouvrages. Dans ses *Lettres*, au nombre de plus de huit cents, saint Grégoire traite tous les sujets, répond à tous les besoins; c'est tout ensemble, l'évêque, le pape, le protecteur, l'ami, l'administrateur, le politique, le souverain spirituel et le prince temporel qui tient la plume. Par-dessus tout, nous y trouvons le défenseur des faibles et le vengeur des opprimés. — Ses *Homélies* sur Ézéchiel et sur les Évangiles, témoignent d'une étonnante facilité de pensée et de style. Sans doute le Saint y paie un double tribut et au mauvais goût du siè-

cle et à la multiplicité des affaires extérieures, qui lui enlèvent le loisir des méditations prolongées et lui rendent impossibles les œuvres soigneusement polies : mais telles que nous les avons, elles n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre. — Ses *Commentaires* ou *Morales sur Job*, continuent les leçons des homélies et y ajoutent des tableaux précieux sur les calamités du vi^e siècle. Les *Lamentations de Job* servent à d'autres douleurs, mais réveillent dans les âmes les mêmes sentiments de force, de résignation et d'espérance. Saint Thomas savait ce beau livre par cœur.

Au milieu des ténèbres que les invasions Barbares avaient amoncelées, de vives lumières brillaient dans le cloître ou en plein théâtre du monde : saint Grégoire, sous le titre de *Dialogues*, nous en a conservé l'éclat. Les saints que Dieu a suscités à son Eglise durant ces siècles tourmentés, les miracles qui se sont multipliés outre mesure, les héroïsmes qui se sont fait jour à travers la barbarie des peuples nouveaux, forment le tissu du livre de saint Grégoire. L'école protestante et rationaliste s'est récriée contre ce spectacle si continu du merveilleux et du surnaturel : c'est follement méconnaître la sagesse de Dieu et l'ordonnance des moyens les mieux appropriés à la conversion du monde barbare. Le Barbare nouveau-venu n'était ni académicien ni philosophe, deux choses le frappaient et lui montraient Dieu : la vertu surhumaine et le miracle : Dieu les lui dispensa dans une large mesure, et, dans la même mesure, saint Grégoire, en historien fidèle, les a consignés dans son ouvrage. Fait aussi remarquable que victorieux, le livre des *Dialogues* contribua puissamment à la conversion des Lombards. — Si les *Dialogues* sont pour la foule, le *Pastoral* est le code par excellence de la vie ecclésiastique, des devoirs, des obligations, des vertus des pasteurs. Livre inimitable par sa force, sa concision, sa justesse, sa sainteté. Tout y est dit de ce que le prêtre et le pasteur doivent savoir. Ozanam a fait

en deux mots de ce traité le plus magnifique éloge : « *Le Pastoral* a fait les évêques qui ont fait les nations modernes. »

Aussi rempli de piété qu'il était plein de zèle, saint Grégoire s'occupa longtemps et activement du culte et de la liturgie. Les mélodies graves, solennelles et suaves recueillies dans son *Antiphonaire* composent ce chant dont le cours des siècles a pu altérer la pureté, mais qu'il n'a pu ni remplacer ni faire disparaître. Nous lui devons un rituel connu sous le nom de *Benedictionale*. Il retoucha le *Sacramentaire* du pape saint Gélase, et l'agencement des diverses parties de la messe, tel que nous le possédons encore est presque entièrement de lui, sauf que le chant du Symbole lui est postérieur. On peut juger du respect qui accompagnait dès lors la liturgie sainte par les tempêtes qu'attirèrent au saint Pape l'adjonction à l'*Hanc igitur* de ces deux mots : *Dies que nostros in tua pace disponas*. Outre sa haute valeur intrinsèque, le *Sacramentaire* de saint Grégoire est une précieuse et irréfutable démonstration, contre les calomnies protestantes, de l'antiquité de nos cérémonies catholiques, jusqu'à celles qu'on voudrait regarder comme les plus insignifiantes et les plus petites. Ainsi sont réfutés tous les mensonges. A ceux qui accusent l'Eglise d'avoir, par des innovations successives, altéré l'antique simplicité du Christianisme, l'œuvre de saint Grégoire se montre, monument irrécusable, preuve invincible, que l'Eglise actuelle est celle des premiers siècles et que celle des premiers siècles nous est parvenue et vit en nous dans sa pureté primitive, sans mélange, ni altération, ni adjonction. Ce que nos pères croyaient, nous le croyons; ce qu'ils célébraient, nous le célébrons, leurs chants sont nos chants, leur culte est le culte qui déploie sous nos yeux ses magnificences, d'innombrables erreurs ont passé, l'hérésie s'est toujours montrée mobile et changeante : seule la vérité divine ne change pas.

SEIZIÈME LEÇON.

PHYSIONOMIE DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ.

L'Eglise se mêle à cette société pour la transformer, comme elle avait fait dans le vieux monde : l'Eglise sera toujours le ferment caché sous la masse pour la soulever et lui communiquer sa divine saveur. Mais cette présence de l'Eglise dans la société nouvelle a d'essentielles différences. Dans le vieux monde, l'Eglise opérait son œuvre de transformation par la mystérieuse efficacité du martyre : dans l'Europe nouvelle elle est déjà maîtresse, elle règne. Dans le vieux monde presque tout était souillé d'erreurs et de vices, c'était une ruine qu'il fallait faire crouler jusque dans ses derniers débris. L'Eglise après avoir sauvé de cette société en décrépitude les seuls éléments possibles à employer, abandonna le reste à la destruction, dont les Barbares furent, à l'heure donnée, les artisans providentiels. La société Barbare s'offre sous un tout autre aspect. Tout y est neuf; tout y est naïvement rude, les caractères, les intelligences, les mœurs, les usages; que fera l'Eglise? brisera-t-elle cette société naissante? Nullement. Avec une patience que rien ne pourra lasser, avec des précautions délicates et selon les règles d'une habile progression, elle tirera parti, sans les briser, de ces durs et sauvages éléments. Elle n'en-

lèvera aux Barbares que ce qui est incompatible absolument avec l'esprit et la pratique de l'Évangile; elle profitera du reste pour les tourner à la vertu et aux héroïsmes du bien; elle comptera sur le temps pour parfaire une éducation difficile, et, en attendant, elle donnera aux rudesses, aux énergies, aux violences des Barbares, des exercices véhéments, elle les poussera, pour les exténuer, vers de vastes entreprises, ou les usera en détail dans l'étreinte d'une discipline de fer. Tel est l'aspect général de cette société nouvelle, hier encore barbare, aujourd'hui chrétienne, mais sans comprendre encore les délicatesses de la civilisation. Nous aurons plus d'une fois à le remarquer, les jugements iniques que l'on porte sur le Moyen-âge ont presque tous leur cause dans une impardonnable étourderie. On juge de cette société primitive comme on jugerait de la nôtre, sur laquelle ont passé de longs siècles de civilisation; on exige du Barbare du septième siècle ce que réalisent l'homme et la société du dix-neuvième, l'on s'étonne de trouver dans le Moyen-âge des coutumes qui blessent notre délicatesse et des abus que notre siècle ne connaît pas : c'est violer les règles les plus élémentaires de la logique et ne rien comprendre à la vie des nations.

Ainsi que nous venons de le dire, l'Eglise, en dehors des vices et des abus qu'il fallait arracher à tout prix, parce qu'ils renversaient l'essentiel même du Christianisme, laissa aux Barbares une partie de leurs coutumes, et ne songea pas à entamer leur organisation. Elle entra dans leur esprit, se plia à leurs usages, adopta leurs mœurs, autant qu'il lui fut possible et qu'il était nécessaire pour leur bien. — Cette condescendance nous oblige à partager en deux cette étude. Comme un grand nombre de mesures disciplinaires furent adaptées aux mœurs et à l'organisation barbare et que pour ainsi dire le Christianisme se greffa sur la barbarie, ainsi que la bonne branche sur le sauvageon, il nous importe

avant tout de nous rendre compte de ce qu'était en elle-même l'organisation de la société Barbare. Après, il nous sera plus facile d'étudier les institutions chrétiennes que l'Eglise sut si habilement y adapter.

I. De l'organisation civile et politique du monde barbare. 1. Ce qui s'offre à nous tout d'abord, au moment où, après le tumulte de l'invasion, les Barbares s'organisent, c'est le partage du sol. Les vainqueurs le partagent avec les vaincus, sans néanmoins que ce partage détruise les distinctions de personnes existant tant dans la société Romaine que dans la société Barbare. Du reste, ce partage se fait assez inégalement. Les Bourguignons et les Wisigoths s'emparent des deux tiers du sol, les Hérules, les Ostrogoths et les Lombards seulement du tiers, les Anglo-Saxons prennent le tout. Quant aux Vandales, aux Suèves et aux Francs, nous n'avons de leur partage que d'insuffisantes données. — Voici dans ce partage les donations de diverses sortes, fort importantes à étudier, car elles sont le point de départ de toute l'organisation féodale. Une première portion de terre porte le nom d'*Alleux*, (*al od* : terre pleinement possédée,) ce sont les terres que se partagent tout d'abord les conquérants et qu'ils obtiennent à titre immuable et perpétuel. Plus tard les rois détachent de leurs *Alleux* certaines parties qu'ils concèdent à leurs fidèles, mais à un titre plus précaire, viagèrement ou avec hérédité, et en les obligeant à certaines charges et devoirs spéciaux. Ces *benefices* ou *fiefs* donnent naissance à la classe si nombreuse et si influente des *leudes*. Telle fut l'aristocratie de la conquête.

Au-dessous d'elle s'échelonnèrent les degrés divers du servage, déterminés par le titre auquel la terre était concédée.

A l'état du sol correspondait l'état des personnes. La pre-

mière classe comprenait les *hommes libres* ou *leudes*, *antrustions*, *vassaux*, *thanes*. Ils étaient maîtres de leur personne, ils possédaient le sol, mais ils devaient au roi certaines marques de vassalité, et surtout le service militaire. C'est parmi les leudes que le roi choisissait les *ducs* et les *comtes* qui commandaient les armées, régissaient les villes et les provinces. Nous ne tarderons pas à voir cette aristocratie maîtresse de domaines considérables écraser la royauté sous sa masse, et les rois eux-mêmes faire mille efforts pour secouer son joug parfois intolérable et toujours humiliant. — Au-dessous de l'homme libre est le *lite*. Le *lite* est l'ancien colon romain, il ne possède pas la terre qu'il cultive, mais il ne peut non plus en être arbitrairement arraché. Il tient une sorte de milieu entre l'homme libre et l'esclave. C'est un fermier qui n'est tenu qu'à payer une redevance au propriétaire. Au-dessous du colon ou *lite* l'*esclave* ne possède rien et est lui-même possédé. L'Église qui a déjà commencé l'émancipation de l'esclavage, au milieu même du vieux monde et au sein des persécutions, va continuer parmi les Barbares, avec autant de circonspection et de prudence et plus de succès encore, son œuvre de justice et de charité.

2. Le gouvernement sous lequel vivent la plupart des peuples nouveaux est la monarchie, non pas, certes une monarchie absolue et arbitraire, mais une monarchie fondée sur des lois constitutives et réglée par des conventions que nous retrouvons presque identiques chez tous les Barbares. La succession au trône est tout ensemble héréditaire et élective, seulement les femmes sont exclues de l'élection et le choix reste dans les rangs de la haute aristocratie. Le roi exerce de véritables pouvoirs, il gouverne véritablement, mais des assemblées nationales servent de digues infranchissables aux excès du pouvoir souverain.

Dans ces assemblées, qui jouent un rôle immense dans l'histoire des peuples nouveaux, on décide la paix ou la guerre, on rend les sentences les plus graves, en un mot, on tranche les plus importantes affaires et on règle les plus hauts intérêts. — Dans les grandes assemblées (*mallum*, *placitum*), qui, en France, prirent le nom de *Champ de Mars* ou de *Mai*, la nation entière, c'est-à-dire, l'ensemble des hommes libres fut d'abord réunie; peu à peu cependant, à cause des difficultés même de semblables réunions, les leudes et les évêques en firent presque exclusivement partie. — Au-dessous de cette centralisation puissante apparaît l'administration locale, la *bourgade* (*vicus*, *burg*), le *canton*. Tandis que les assemblées générales s'occupaient des grandes affaires, les réunions du bourg ou du canton traitaient des moindres intérêts.

Quant à la royauté, elle retint toujours quelque chose des conditions constitutives de son origine. Cette origine la voici. Une tribu Germaine allait à la guerre, c'était une bande guerrière qui se jetait sur les terres de l'Empire. Or, pas d'expédition possible sans un chef, le chef était donc choisi, il l'était tout naturellement parmi les familles les plus influentes de la tribu : voilà le roi futur, tel qu'il apparaîtra quand les bandes d'envahisseurs se constitueront en peuples Européens. L'élection l'élève, une continuité d'élections semblables peut maintenir la royauté dans une même famille. On donne au roi la fidélité et le dévouement, mais on ne lui accorde pas l'absolutisme. Cependant la constitution de la monarchie n'est pas uniquement germaine, elle ne s'appuie pas seulement sur la fidélité des leudes, elle emprunte à l'Empire Romain la puissance territoriale, le roi est le premier et le plus grand possesseur du sol. Dès lors il arrive que la puissance royale se mesure au nombre des leudes et à l'étendue des domaines. A la mort du roi, ses fils se partagent ses possessions et dissèquent ainsi sa

royauté. Les filles ne pouvant posséder de terres, ne peuvent non plus aspirer au trône.

3. L'ordre judiciaire est ainsi déterminé. — La *cour du roi*. Le roi préside cette assemblée judiciaire en personne ou par son délégué naturel, le comte Palatin. — La *cour du comte* se compose d'un certain nombre d'hommes libres du district. Au-dessous de ces deux assemblées judiciaires, nous trouvons celle de la *centurie*, présidée par le *centenier*, celle de la Marche présidée par le *doyen*. La procédure judiciaire variait selon que le peuple était plus ou moins resté barbare. En général, on peut affirmer que les nations germaniques admettaient trois genres de preuves : 1° la preuve par *serment* : les *conjureurs* affirmaient par serment ; 2° l'*ordalie* ou *jugement de Dieu* : celui qui sortait vainqueur de l'épreuve, était réputé innocent ; les épreuves étaient d'ordinaire celles du feu, de l'eau, de la croix, le combat singulier ; 3° enfin la preuve par *témoins* (1). — Quant aux peines, elles étaient de deux sortes : la peine de mort contre tous ceux qui commettaient quelque crime contre l'État, le souverain, les magistrats, la paix publique, la religion : la peine d'argent, *wehrgeld*, pour toutes les offenses faites aux particuliers.

Telle est dans son organisation séculière la société Bar-

(1) « L'Église se voyait obligée de condescendre aux besoins de ces peuples grossiers, de supporter avec longanimité leurs préjugés païens, si profondément enracinés, sous peine d'abandonner leur éducation et leur avenir. C'est ce qui explique comment les oracles et les *jugements de Dieu* du paganisme (ordalies, épreuves par les éléments) passèrent, malgré des réclamations nombreuses et graves, jusque dans la législation de Charlemagne. L'abolition complète des usages païens fut une œuvre longue et difficile, et qui ne s'accomplit que beaucoup plus tard : l'usage de plus en plus fréquent et sérieux du serment, des témoins assermentés, jurant dans l'Église, contribua puissamment à abolir peu à peu les preuves superstitieuses et païennes » (Alzog, *Hist. de l'Égl.*).

bare, tel est le mécanisme social dont va se servir l'Église sans le meurtrir ni le briser. Comme nous le disions plus haut, l'Église fut bientôt la seule force intellectuelle et morale capable de recueillir les ruines éparses d'un monde écroulé et de dominer les nouveaux venus qui avaient renversé ce monde. Elle fut la conseillère naturelle des rois, la modératrice des pouvoirs, la protectrice des populations. Elle fit bientôt des lois, régla les intérêts complexes des vaincus et des vainqueurs; dans les Conciles, plus efficacement encore que dans les Champs de Mars ou de Mai, l'organisation sociale prit ses développements et obtint son perfectionnement. C'est ce travail de l'Église au milieu de la société Barbare qu'il nous reste à parcourir.

II. De l'organisation chrétienne du monde barbare.

1. Il importait avant tout de faire à la *Papauté* sa place grande et forte. Le Pape, au milieu du chaos des invasions était la seule lumière et la seule vie des sociétés nouvelles. Nous avons vu dans l'étude précédente le rôle immense et les pouvoirs presque universels que saint Grégoire le Grand exerçait. Pour remplir ce rôle, il fallait avant tout à la Papauté la liberté de l'indépendance. C'est à quoi les Papes ne cesseront plus de travailler. L'élection se faisait encore par le concours des évêques et du clergé, avec l'acclamation des magistrats et du peuple. Odoacre commença à prétendre à un droit de suzeraineté sur l'élection papale. Après lui, Théodoric accentua plus encore cette prétention, et abusa de sa grande puissance pour imposer au Siège romain un droit de confirmation. Poussant plus loin encore une tyrannie devenue simoniaque, il exigea pour le Siège de Rome et aussi pour les autres Sièges, une somme d'argent du nouvel élu. Les empereurs Grecs succédèrent dans

ces abus oppressifs aux rois Odoacre et Théodoric, et ce n'est que sous Constantin Pogonat que l'élection pontificale se vit libérée de cette oppression. La Papauté en subira d'autres et nombreuses et terribles, l'histoire du Moyen-âge en sera remplie; néanmoins la souveraineté pontificale est dès maintenant un fait acquis au milieu des nations nouvelles. Les Germains ne cessent plus de regarder le Pape comme le chef de toute la Chrétienté. Depuis Léon le Grand et Grégoire I, les légats pontificaux sillonnent en tous sens l'Europe devenue Catholique; tout à l'heure c'est le pape Zacharie qui sanctionnera une transmission du pouvoir royal, et qui fera couronner Pépin, à Soissons, par saint Boniface.

La prédominance absolue du Pape sur tout l'épiscopat était universellement reconnue, les capitulaires Francs affirmaient le droit du Pape à sanctionner, pour leur donner la vie, les décrets des Conciles provinciaux. Les Papes envoyaient le *pallium* aux métropolitains, eux seuls dirimaient les grands conflits du clergé, et cassaient les sentences injustes que rendaient parfois contre des prêtres et des évêques innocents les titulaires des plus hauts sièges. Dès 668, l'Empire Grec laissait élire librement les papes Léon II et Benoît II sans qu'on attendit la confirmation de Constantinople et de Ravenne. Sans doute, Léon l'Isaurien fera de nouveau sentir son joug odieux; mais Rome résistera (714); les Lombards se feront aussi oppresseurs, mais l'ère de Charlemagne approche et l'affranchissement de la Papauté dans son élection ira de pair avec sa domination universelle. La France est déjà le bras armé qui garde le trône de Pierre, aucune autre nation ne porte à la Papauté plus d'obéissance, de vénération et d'amour.

2. Au-dessous du Pape s'offrent à nous l'épiscopat et le clergé. Des changements considérables se font dans la vie et la situation de l'épiscopat. Les évêques se mêlent à la

féodalité, sont souvent issus d'elle, toujours marchent de **pair** avec les leudes et les seigneurs. Et il le faut ainsi. Au milieu d'une société barbare encore, exposés, eux, leurs églises, leur clergé et leur peuple à mille violences et à de continuels coups de main, il leur faut plus que leur puissance spirituelle trop souvent méconnue. Obligés à des relations incessantes avec les feudataires et les rois, membres nécessaires et les plus influents de toutes les assemblées nationales, conseil et guides des peuples nouveaux, âme et vie de l'Europe nouvelle, ils devaient offrir aux Barbares ce qui seul les captivait et les maintenait : le prestige de la dignité et l'influence de la force matérielle (1). D'ailleurs, quand même les évêques eussent repoussé les biens allodiaux et les possessions seigneuriales, la force des choses les en eût rendus malgré eux possesseurs. Les peuples se donnaient ardemment aux seigneurs ecclésiastiques, sûrs de trouver en eux plus de justice, de clémence et de protection.

Mais il faut le reconnaître, cet état de choses, qui rendit à la société du Moyen-âge de si éminents services, fut souvent très préjudiciable à l'Église, en lui donnant pour évêques des hommes tout absorbés dans les choses terrestres, respirant la guerre ou le luxe, créatures serviles des rois qui les avaient dotés. Nous verrons ces tristesses de l'Église s'étendre, et ce mal devenir profond sous Charles Martel. L'Église, sans jamais rompre l'alliance des deux pouvoirs, sans retirer aux rois autre chose que l'abus d'une autorité dont elle voulait bien subir l'exercice juste et modéré, résista par des ordonnances pleines de force à la décadence de son

(1) J. de Müller dit ici très justement : « Les Barbares n'avaient pas de sens pour la dignité intérieure ; il fallait que leurs maîtres fussent magnifiques comme les évêques et extraordinaires comme des solitaires » (*Histoire de la Suisse*. Stuttgart, 1832, in-16, P. I, p. 138).

haut clergé. La tenue annuelle des Conciles fut rendue obligatoire dans chaque province ecclésiastique, les évêques furent strictement obligés à la résidence et à la visite de leur diocèse. C'est vers le huitième siècle que nous trouvons le partage des diocèses en archidiaconats. Les archidiacres partageaient la sollicitude des évêques et l'aidaient dans son administration.

On sentait plus que jamais, dans cette société nouvelle, tumultueuse, pleine encore des excès des invasions et des luttes de la barbarie contre la civilisation, le besoin d'un clergé aussi saint qu'instruit. Saint Grégoire le Grand donna le branle à toutes les réformes et inaugura les plus précieuses institutions. Il réunissait les jeunes clercs autour de lui, formait avec eux des séminaires et des écoles, d'où sortaient de saints évêques et d'admirables apôtres. Dès le vi^e siècle plusieurs séminaires étaient fondés en Espagne. Des missionnaires Anglo-Saxons et Irlandais en avaient institué en France. En Allemagne, saint Boniface se montra le plus instruit et le plus intrépide réformateur du clergé. Après lui, son œuvre fut reprise et étendue par Chrodegand de Metz, qui prit soin de réunir en communauté les clercs qu'il formait à la science et à la vertu. Ces tentatives donnèrent bientôt naissance aux réunions canoniales, *canonici*, dont l'usage précieux se répandit si rapidement en France, en Allemagne et en Italie. Bientôt ce ne fut plus seulement autour de l'église épiscopale que se groupèrent les prêtres, ils formèrent dans d'autres églises les *collégiales*.

3. Les moines furent, dans toute l'époque que nous venons de traverser, les véritables propagateurs du Christianisme et le plus ferme appui de la sainteté et de la foi. Moins exposés que les prêtres au contact du monde, formés dans le silence et la solitude, broyés aux fatigues et aux macérations du cloître, ils devinrent les plus robustes et les plus

intrépides ouvriers de l'Évangile. Nous allons, recueillant les traits forcément épars dans nos pages précédentes, faire du monachisme occidental un rapide tableau. Le moine d'Occident n'est pas isolé comme le solitaire de l'Orient, il est mêlé à la vie générale, il lutte ardemment dans le tumultueux combat des grandes invasions, il intervient entre le Romain qui succombe et le Barbare qui s'est rué sur lui, il s'occupe à guérir les blessures et à relever la société de ses ruines; c'est le missionnaire et le civilisateur par excellence. A la prière et à la prédication le moine d'Occident joint le travail des mains, et non pas individuel mais collectif, et c'est ainsi que le monachisme, en même temps qu'il entame la barbarie des âmes, triomphe sur toute la surface de l'Europe des aridités et des désolations du sol. Enfin à la prière, à la prédication, à la pénitence, aux travaux manuels, le moine d'Occident joint l'étude, et dès les ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, prélude aux merveilles d'érudition et de science dont les siècles suivants seront témoins.

L'historique du monachisme occidental précède la rédaction des règles comme l'établissement définitif des Germains dans l'Empire. Dès avant l'arrivée des Francs, nous trouvons de nombreux monastères établis dans la Gaule, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne. Clovis, les princes et les princesses, royales donnent à l'érection des monastères une impulsion nouvelle. Clovis fonde l'abbaye de Micy; sa fille, Saint-Pierre-le-Vif à Sens; en même temps Sigismond fonde ou restaure le monastère d'Agaune, où 900 religieux chantent jour et nuit l'office divin. Sainte Radegonde réfugiée à Poitiers, bâtit deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes. Les traditions de l'Orient se retrouvaient dans tous ces monastères, aucune règle fixe n'y soutenait encore les volontés, n'y réglait la ferveur, n'en écartait les germes de décadence. Les Conciles durent souvent provoquer des réformes, mais la vitalité et la puissance allaient leur venir

des constitutions écrites. Comme nous l'avons vu, l'Angleterre et l'Irlande jouirent d'une floraison religieuse qui tient du prodige. Les monastères y étaient innombrables et innombrables aussi les moines qui les remplissaient. Celui de Bangor n'en comptait pas moins de 3,000. Là, encore aucune règle écrite, mais des débris de tradition orientale. La culture des lettres s'y développait admirablement, mais comme sur le continent, la décadence ne tardait jamais à menacer les abbayes les plus florissantes. Partout manquait ce que Dieu donna bientôt dans une large mesure : la constitution régulière, l'unité, le frein puissant de la règle écrite.

Nous ne reviendrons plus ici sur ce que nous avons dit de saint Benoît et de sa règle dans le précédent volume. Saint Benoît est avant tout le génie sage, calme, pratique. Sa règle est un chef-d'œuvre de bon sens : large dans sa conception, inflexible dans les points fondamentaux, facile et coulante sur les accessoires. La prière en faisait le fond, le travail manuel et l'étude s'y ajoutaient comme d'indispensables auxiliaires. L'abstinence et le jeûne étaient habituels mais tempérés : les punitions étaient la flagellation, l'excommunication, et à la fin l'exclusion. L'abbé, élu à vie, avait un pouvoir très étendu, mais avec l'obligation de prendre conseil des dizainiers dans les moindres affaires, de tous les moines dans les plus importantes. La règle bénédictine s'étendit rapidement en Italie et en Espagne. Dès le milieu du sixième siècle, elle envahit la plupart des monastères de la Gaule ; un siècle plus tard, elle pénétra en Angleterre et disputa la prééminence à la règle de saint Colomban.

Nous avons vu saint Colomban partir de Bangor avec douze moines, passer en France, fonder Luxeuil, froisser les évêques et le clergé par ses usages celtiques, les princes par la véhémence de ses objurgations, évangéliser l'Helvétie, puis enfin mourir en Italie. Sa règle est plus rigide que celle de saint Benoît. Dans un assez grand nombre de mo-

nastères, durant le cours du VII^e siècle, ces deux règles se fusionnèrent, mais la règle bénédictine continua d'obtenir une prédominance que les âges suivants ne firent qu'étendre et fortifier. — Quand nous étudierons tout à l'heure l'époque qui avoisine l'ère régénératrice de Charlemagne, nous aurons à contempler bien des ruines et une décadence déjà profonde dans l'ordre monastique : l'oppression civile est tombée sur les abbayes jusque-là florissantes, des laïcs possèdent les monastères et y jettent le relâchement et le désordre, Charles Martel désole les couvents comme il désole les sièges épiscopaux. Dieu suscitera, sous Charlemagne, un puissant réformateur saint Benoît d'Aniane, que les Conciles aideront dans son œuvre de régénération.

Vers le milieu du VIII^e siècle, en regard de l'ordre monacal, s'élève une nouvelle famille religieuse, celle des *chanoines réguliers*. Saint Chrodegang réunit, à l'exemple de saint Augustin, des prêtres autour de lui, il leur donne la vie commune, les soumet à une règle, mélange de celles du saint évêque d'Hippone et de saint Benoît. Les chanoines jouissaient de l'usufruit de leurs biens, pouvaient accepter des dons et des honoraires, mais ils donnaient leur patrimoine à l'Eglise, ils étaient astreints à la vie commune, ne sortaient que le jour, gardaient l'abstinence à certains temps, devaient s'occuper des pauvres, ajoutaient à l'office canonial la lecture, la méditation et l'étude. En sus de leur confession hebdomadaire à un simple prêtre, deux fois l'an ils devaient se confesser à l'évêque. Les commotions et les décadences du X^e siècle scinderont cet ordre en deux parties dont l'une formera les *chanoines réguliers*, l'autre les *chanoines séculiers*. Dans plusieurs contrées, notamment en Belgique, des communautés de *chanoinesses* se formèrent, qui, elles aussi, par la force des circonstances, se sont divisées en deux tronçons.

4. A qui étudie les questions disciplinaires ecclésiastiques au début du Moyen-âge, et la conduite que tient l'Eglise au milieu de la société nouvelle dont elle fait la difficile éducation, trois questions surgissent. A ces questions l'école historique protestante et rationaliste donne une solution toujours odieuse pour l'Eglise, toujours obscure et inexplicable au simple bon sens et surtout à la simple bonne foi. L'Eglise se mêle à toute la vie civile et impose des solutions à tous les problèmes sociaux : pourquoi? L'Eglise, toute de mansuétude et de charité dans sa doctrine, devient de fer dans sa discipline : pourquoi? Enfin l'Eglise si puissante au milieu des Barbares, ne semble pas avoir profité de sa force pour détruire les habitudes sanglantes et les procédures inhumaines que les peuples nouveaux venus rapportaient de leur primitive barbarie : pourquoi? — Nous nous sommes déjà expliqué sur la première de ces trois difficultés. Pour qui possède la foi chrétienne et voit dans l'Eglise du Fils de Dieu la maîtresse, la reine, le guide de l'humanité, sa présence et son immixtion dans les choses humaines, sont de volonté et de droit divins. Pour le rationaliste les faits parlent seuls, mais ils parlent victorieusement. L'Eglise agit au milieu de l'Europe du Moyen-âge comme au sein d'une famille qui est la sienne, qu'elle a enfantée, qu'elle protège et qu'elle nourrit. Les Gallo-Romains s'étaient donnés à elle comme à la seule espérance du salut; nous avons vu les vainqueurs se donner à elle comme à la seule puissance capable de les guider et de les civiliser. L'Eglise donc usait d'un droit qu'elle tenait tout ensemble de Dieu et des peuples. — Pourquoi sa discipline fut-elle si rigoureuse? Parce qu'elle devait refréner des peuples violents et encore grossiers, faire plier sous le joug de la civilisation une féodalité naissante pleine d'orgueil et avide de licence. De là les prescriptions si strictes et si sévères relativement à la confession. De là ces *examens de conscience* qui se faisaient

devant l'évêque, et où des dizainiers devaient dénoncer toutes les infractions graves. Les fautes publiques et scandaleuses étaient soumises à des pénitences publiques. La confession et l'absolution secrètes n'en entraînaient pas moins des pénitences ultérieures, toujours assez rigoureuses, de longues prières, des jeûnes, des aumônes, des pèlerinages, la délivrance des captifs, etc. Le rebelle qui se riait des peines canoniques et refusait de les subir, était excommunié par la puissance ecclésiastique et poursuivi par la puissance séculière; l'Etat traitait comme son ennemi propre l'ennemi de l'Eglise et de Dieu. Le bon sens du Moyen-âge avait compris que l'homme qui se révolte contre la loi de Dieu, respectera moins encore les lois humaines, que l'Etat ne court pas moins de danger que l'Eglise à tolérer le libertinage et l'impiété. Quand il frappait pour la cause de l'Eglise, c'est pour sa propre cause que l'Etat frappait. Quant à notre tolérantisme moderne, qui proclame comme un axiome inébranlable et sacré que toucher à la liberté du mal c'est attenter à la dignité humaine, que la liberté absolue des doctrines, du langage, des écrits, des professions de foi, est l'un des plus inaliénables patrimoines d'une nation, nos pères ne connurent pas ces théories extravagantes. Pour eux un péché était un acte punissable, une violation de la loi divine était une malédiction et un danger pour la société humaine, la liberté de faire le mal était la liberté laissée au voleur de voler et à l'assassin d'assassiner. Sans l'inflexible unité de la foi et la rigueur des peines canoniques, les Barbares seraient restés barbares, et les grandes invasions n'auraient plus été qu'une tempête sans espérance et une ruine sans lendemain. — L'Eglise usa, dans l'éducation des Barbares, de beaucoup de prudence et de longanimité. Trouvant en eux une foi vive et ardente, elle les poussa, au sein des cloîtres et sur les champs de bataille, à des héroïsmes que nos siècles policés ne connaissent plus. Trou-

vant en eux une rudesse et des instincts de bête fauve, elle dut tolérer durant longtemps leur législation brutale et leurs procédures sanglantes. Elle empêchait le plus qu'elle pouvait les atrocités, mais elle devait passer sur d'excessives rigueurs. Telles sont les *épreuves*, grossières dans leur conception, terribles dans leur tenue. L'Eglise dut les subir, mais elle y ajouta l'épreuve par la réception de l'Eucharistie. Ce qu'elle faisait d'elle-même était toujours mansuétude et charité

5. Tandis que le clergé gardait la robe longue, *vestem thalarem*, l'usage barbare du vêtement court s'étendait dans la société nouvelle. A la robe longue les clercs, dès le vi^e siècle, ajoutent la tonsure monacale qu'ils reçoivent sans recevoir d'ordre. La continence étendue au sous-diaconat est immuablement fixée en Occident. — Le baptême s'administre encore par immersions, par une seule à partir du vi^e siècle. Le baptême par infusion devient néanmoins de plus en plus fréquent. La confession et la communion des fidèles sont l'objet des préoccupations et des ordonnances des Conciles. Quant aux prêtres, leur piété les amène à célébrer, ou s'ils ne célèbrent pas, à communier chaque jour. Ce sont encore les fidèles qui apportent le pain et le vin pour la communion et le sacrifice. Au viii^e siècle, on commence à rencontrer l'*honoraire*, qui se substitue aux offrandes en nature. Les fidèles communient encore sous les deux espèces. Les moines qui trois fois l'an, à Noël, à Pâques, à la Pentecôte, ne s'approcheraient pas des sacrements seraient excommuniés. D'ailleurs la communion de chaque semaine est fortement et universellement recommandée, et avec la communion la confession. Nous avons vu saint Chrodegang en faire un point de sa règle. Quant à la pénitence publique, elle tombait de plus en plus en désuétude, et fut remplacée par des œuvres pies de diverses

sortes. Contrairement à l'ancienne discipline, la pluralité des autels dans une même église commence à s'introduire, et, avec le besoin de nombreuses reliques, la coutume, autrefois combattue, des *translations*. L'usage de l'orgue (1) et des cloches date de cette époque. Le style des églises est le roman.

6. L'histoire de la science ecclésiastique durant les siècles qui inaugurent le Moyen-âge en fermant l'ère du vieux monde est une histoire aussi complexe que la vie publique est tourmentée. — En Italie, sous Théodoric le Grand, la culture intellectuelle est généralement florissante, Boèce et Cassiodore en commencent et en soutiennent l'impulsion. Au siècle suivant, l'Espagne catholique nous offre, dans ses plus saints et ses plus grands évêques, des savants et des littérateurs les plus distingués. L'invasion Lombarde tua durant quelque temps en Italie la culture des lettres, que relevèrent bientôt avec gloire, en dépit de l'oppression et du tumulte des armes, les écoles monastiques, surtout celles qui s'épanouissaient dans l'ordre Bénédictin.

En France, les lettres prirent au ^{vii}^e et au ^{viii}^e siècle un assez puissant essor, les écoles laïques et ecclésiastiques devenaient nombreuses et étaient presque partout florissantes; les rois de la première race, les reines et les princesses se faisaient gloire du titre de savants et de lettrés. Dans le palais même des Mérovingiens, les rois avaient fondé une école spéciale pour l'instruction des clercs de la cour et des

(1) Dès lors nous voyons la sollicitude de l'Église pour le chant ecclésiastique, elle y façonne la rudesse des Barbares et bientôt les plus inimitables chefs-d'œuvre vont surgir.

Consulter Gerbert, *De cantu et music. sacr. a prim. Eccles. ætat.* — *Scriptores Ecclesiastici de musica sacr.* — Coussemacker, *Scriptor. de music. sacr. medii ævi*, Lille, 1865. — *Traité inédit sur la musique du Moyen-âge*, Lille, 1865. — *Histoire de l'harmonie au Moyen-âge*, Lille, 1852.

fil des leudes. Cette école, sous Clotaire II, était extrêmement florissante : elle le resta alors même que scindée en deux parts, elle se fixa à la fois à la cour de Dagobert et à celle de Clotaire. La littérature païenne tenait une grande place dans toutes ces écoles, place trop grande, qui, à la fin du VII^e siècle, amena dans les écoles ecclésiastiques une réaction en faveur des lettres chrétiennes.

L'Irlande resta plus que la France, au VII^e siècle, avide des lettres païennes, surtout des lettres grecques. Dans ses monastères, la théologie elle-même s'empreint parfois d'un rationalisme que la simplicité de la foi ne préserve pas assez de regrettables écarts. A travers sa haute sainteté, l'anglo-saxon Aldhelm cède trop aussi à cette manie dangereuse des subtilités mesquines que réprouvera toujours un savoir profond. Ce savoir, Bède, nous l'avons vu, en fut alors le représentant le plus illustre. La Germanie nous présente la même ardeur littéraire, parfois aussi les mêmes tendances et les mêmes écueils. Déjà l'on y prélude aux subtiles et inextricables querelles du Moyen-âge.

Nous avons déjà, dans le cours du récit, été amené à citer des noms illustres assez nombreux, achevons rapidement cette liste qui certes n'est pas sans gloire. Les premiers écrivains se rattachent encore à l'histoire du vieux monde et nous apparaissent les champions de la vérité catholique contre les précédentes hérésies surtout l'Arianisme : *Vigile* de Tapse qui écrivit contre les Ariens et les Eutychiens; saint *Fulgence* de Ruspe, comme *Vigile*, docteur de l'orthodoxie contre l'Arianisme. Partout nous le trouvons le disciple fidèle et l'ardent défenseur de saint Augustin. D'autres noms sont plus obscurs : *Liberatus*, *Facundus* qui erra dans l'affaire des Trois-Chapter, les diacres *Paschasius*, et *Rusticus*.

Mais ce n'est plus à Constantinople, c'est désormais dans le nouvel Occident qu'il nous faut chercher la forte et belle

littérature chrétienne. Un nouveau caractère s'y manifeste. Il ne s'agit plus de combattre les hérésies, ce combat est terminé et la vérité catholique est victorieuse; ce que poursuivent activement les Pères et les écrivains de l'Occident, c'est l'éducation des Barbares : de là la forme essentiellement pratique de leurs écrits. Nous avons pu en juger par saint *Grégoire le Grand*, tous les autres écrivains ecclésiastiques ou bien lui ont frayé ce chemin ou bien l'y suivent. Aux Sermons de saint *Césaire* d'Arles, il nous faudrait ajouter bien d'autres œuvres que ne comportent pas les limites de ce résumé. Citons dans des genres divers des noms qui, pour être moins connus, ne sont pas sans valeur : *Junilius*, *Primasius*, *Victor* de Capoue, le poète *Arator*, l'Irlandais *Adamnan*, que nous avons rencontré évangélisant la Germanie; *Julien Pomère*, prêtre d'Arles, écrivain acétique, *Taion* de Sarragosse, *Defensor*, moine de Ligugé. — L'histoire et la biographie avaient leurs écrivains de mérite : *Jornandès*, qui écrivait, d'après Cassiodore, un abrégé de l'histoire des Goths; le schismatique *Victor*; saint *Grégoire* de Tours, auteur précieux pour notre histoire nationale, très riche de documents, parfois en défaut sous le rapport du tact historique; *Frédégair*, continuateur froid et peu intéressant de Grégoire de Tours; le moine anonyme de Saint-Denis; *Marculfe* de Paris, *Paul Winfrid*, tous auteurs de chroniques qui nous rendent possible l'histoire compliquée et difficile de la nouvelle société. Parmi les hagiographes, citons rapidement *Eugypsius*, saint *Ouën*, *Ursin*, *Jonas*, le poète *Venance Fortunat*, auteur d'un grand nombre de poèmes et d'hymnes, et aussi de vies de plusieurs saints évêques de la Gaule.

Dans les lettres, comme dans la discipline, comme dans la vie publique, tout se prépare, tout s'élabore, rien n'est encore ni solide, ni parfait. Avant le magnifique épanouissement intellectuel du xiii^e siècle, la nouvelle société devra

se livrer à de bien héroïques efforts, affronter bien des luttes, courir des dangers bien terribles : le plus terrible de tous, le moment est venu de l'étudier.



DIX-SEPTIÈME LEÇON.

L'EMPIRE ANTI-CHRÉTIEN DE MAHOMET (1).

La plus profonde et la plus vraie des définitions de l'histoire de l'humanité depuis sa chute sera toujours celle qui nous montre, en lutte éternelle, les deux peuples, les deux cités, le bien et le mal, Dieu et Satan, l'Eglise et le monde. Le génie de saint Augustin a illustré cette idée et l'a développée magnifiquement. A l'origine, quand l'Eglise a pour représentant le juste Abel, l'empire anti-chrétien s'incarne dans le fratricide Caïn. Quand Isaac est fils de la promesse, Ismaël, l'enfant du désert et de la rébellion, le violente et le persécute. Quand Moïse et le peuple de Dieu réside en Egypte, l'empire anti-chrétien de Pharaon l'opprime et l'exténue. Quand victorieuse et puissamment constituée sous sa loi écrite, l'ancienne Eglise prend possession de

(1) Ouvrages à consulter : De Pastoret, *Zoroastre, Confucius et Mahomet comparés*. — Fresnel, *Lettres sur l'hist. des Arabes*. — Gagnier, *Vie de Mahomet*. — D'Herbelot, *Biblioth. orient.* — Cardonne, *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la dominat. des Arabes*. — Sylvestre de Sacy, *Hist. des Arabes av. Mahomet*. — Mœlher, *Ueber das Verhältniss des Islam Zum Evangelium*. — Weil, *Mohammed*, 1845 — Sale, *Observ. histor. et critiq. sur le Mahométisme*. — Surtout Maracci, *Alcoran textus univers.*, etc. Patav., 2 vol. in-fol. — Kasimirski, *Notice biograph. sur Mahomet*. — Poujoulat, *Hist. de Constantinople*. — Darras, *Hist.*, t. XV, p. 376. — De Hammer.

la Terre promise, et semble vouée désormais aux délices et aux sécurités de la paix ; l'empire anti-chrétien de Chanaan ne cesse de la harceler et de la menacer de la ruine et de la servitude. Après la venue du Rédempteur et la formation de l'Eglise chrétienne proprement dite, le plan de Dieu, loin d'être modifié, s'accroît davantage. De l'Eglise comme de son Fondateur il est écrit : « *qu'elle règnera au milieu même de ses ennemis.* » A chacun de ses développements correspondra quelque gigantesque lutte, à chacune de ses grandes époques, elle trouvera dressé devant elle quelque vaste empire anti-chrétien. Quand, née au Calvaire, elle sort de Jérusalem pour conquérir le monde, elle rencontre le colossal empire de Rome idolâtre. Au moment où cet empire s'effondre, l'hérésie se lève, et, durant trois siècles, charie dans l'Eglise toutes les immondices et accumule sur elle toutes les haines. — Quand le vieux monde n'est plus sous la hache des Barbares qu'un monceau de ruines et qu'avec ces Barbares eux-mêmes l'Eglise forme un monde nouveau, l'Eglise, soit par le concours des circonstances, soit, pour parler plus juste, par la vertu et la nécessité même de sa mission, conquiert une influence sociale considérable et ajoute à sa puissance spirituelle une domination temporelle que tous les peuples acceptent en la bénissant. Que sera alors l'empire anti-chrétien ? Se contentera-t-il comme l'hérésie de tuer le dogme ? Non, il suivra l'Eglise sur le nouveau théâtre de ses victoires et de ses conquêtes. L'Eglise est puissance temporelle : pour la mieux écraser le mal s'incarnera dans une puissance temporelle, l'enfer se concentrera dans la force matérielle, afin que glaive contre glaive, l'Eglise du Christ soit vaincue et détruite. « Mahomet se posa entre le monde ancien qui expirait et le nouveau monde qui surgissait de toutes parts, espérant les écraser tous les deux et se faire, sur leur double ruine, le précepteur dernier et le dominateur unique du genre humain. » S'il nous

faut, pour rendre complet ce tableau, anticiper sur les années de l'Eglise, nous verrons, quand l'Islam se sera ruiné dans sa propre corruption, quand l'héroïsme des Papes aura brisé son épée longtemps invincible et qu'au début du seizième siècle l'Eglise se mettra à la tête d'un immense mouvement civilisateur pour y diriger la société à travers les hardiesses des temps modernes, nous verrons surgir un nouvel empire anti-chrétien, plus terrible encore que l'hérésie, plus dévastateur que l'Islamisme : la *révolution* naîtra de Luther pour finir dans les commotions sociales et les dissolutions suprêmes dont notre siècle sera le témoin épouvanté. C'est ainsi que de transformation en transformation, et de tentative en tentative, l'empire du mal nous mènera à son évolution dernière qui sera l'empire de l'Ante-Christ à la fin des temps.

Actuellement occupons-nous de sa troisième manifestation, dans les impiétés et les fureurs sanglantes de *Mahomet*. Trois études se partageront cette leçon : la première, sur Mahomet et sa doctrine; la deuxième, sur les conquêtes et l'histoire extérieure de l'Islamisme; la troisième, sur les rapports de l'Islamisme avec les peuples chrétiens.

I.

Mahomet et sa doctrine.

1. Jamais théâtre ne fut mieux choisi par un conquérant que cette Arabie où Mahomet prêcha son imposture et d'où il lança, dans toutes les directions, ses Musulmans fanatisés. Ayant au Nord l'Asie, se rattachant au Nord-Ouest à l'Afrique, se projetant au Sud jusqu'au golfe d'Aden, à l'Est voyant s'étendre devant elle les immenses pays de

l'Asie orientale, l'*Arabie* commande à la fois aux trois parties les plus puissantes du monde. Ses déserts inaccessibles peuvent recéler des forces que nul peuple ne pourra atteindre, ses contours opulents lui assurent les plus inépuisables ressources, les mers s'ouvrent devant ses guerriers, la Méditerranée en portera jusqu'en Espagne, en Gaule et en Italie les multitudes sans cesse renouvelées.

La population, elle aussi, était toute préparée pour les sanglantes et voluptueuses impostures de Mahomet. Dans les deux régions extrêmes de l'*Arabie* habitaient des populations autrefois vigoureuses et conquérantes, mais que la décadence avait abattues. La contrée du centre qui borde la mer Rouge et qui porte le nom de l'Hedjaz avait remplacé en influence les races tombées, mais laissait voir à son tour tous les traits d'un peuple vieilli. Quatre agglomérations différentes formaient ce peuple. La première partie en était idolâtre, de cette idolâtrie vieille et fatiguée qui multiplie d'autant plus les dieux qu'elle en a davantage répudié le culte. Avec l'idolâtrie, le Sabéisme et le Judaïsme retenaient leur part de la population. Enfin le Christianisme, sans y être florissant, ne laissait pas d'y avoir ses racines et d'y compter des croyants. L'idolâtrie, qui dominait dans l'Hedjaz, y avait son centre et son boulevard à la Mecque, dans le temple de la *Caaba* que remplissaient plus de trois cents idoles, et où était organisé un culte à la fois sensuel et grossier : beaucoup de tournées processionnelles autour de la *Caaba*, peu ou point de vertus ni de religion. Les gardiens et les défenseurs de la *Caaba*, les Coréischites étaient les premiers incrédules; quand ils s'armeront tout à l'heure contre Mahomet, ce ne sera ni le zèle de la croyance, ni l'amour de leurs dieux qui les poussera, mais la jalousie d'un culte rival et la crainte de perdre le riche monopole de la dévotion.

2. Mahomet naquit du Coréischite Abdallah, en 570. Privé tout jeune de son père, orphelin de sa mère dès l'âge de six ans, livré à la tutelle d'un oncle, sans fortune et sans avenir, il se fit conducteur de chameaux, ce qui lui permit de longs et continuels voyages. En Syrie, il se lia avec un moine de Bostra, qui lui apprit les mystères du Christianisme, et avec un rabbin juif qui l'initia aux livres de l'Ancien Testament et aux folies rabbiniques, d'où est sorti le Talmud. Mahomet recueillait ainsi à la hâte et sans profondeur les notions judaïques et chrétiennes que nous trouverons pêle-mêle entassées dans le Coran. De bonne heure aussi, il manifesta sa valeur guerrière, prit part à une lutte de tribu et s'y fit remarquer par sa bravoure. Jusqu'ici néanmoins, son ambition démesurée restait à l'étroit dans l'obscurité d'une vie besogneuse. Le moment de la fortune allait poindre. Pris comme domestique par une riche veuve commerçante, il géra ses affaires avec tant d'habileté qu'elle l'épousa.

Avait-il eu déjà des projets de législateur et de conquérant? Il est difficile de le dire. Mais maintenant que l'opulence lui prête ses loisirs et son crédit, nous le trouvons rempli des plans de révolution religieuse et surtout de domination et de conquête. Dès 606, il jouait à l'illuminé et au prophète. Il se retirait dans la montagne de Hira, il y passait les nuits en méditations profondes; ses fréquentes attaques d'épilepsie lui servaient à contrefaire grossièrement l'extase. Bref, dès l'an 611, nous avons devant nous un ambitieux visionnaire qui ne rêve pas assurément la conquête du monde, qui ne se doute guère de la fortune que fera plus tard son imposture, mais qui veut à tout prix dominer ses compatriotes et bâtir sur les ruines des cultes établis une religion nouvelle dont il sera le prophète, un empire dont il sera le chef tout-puissant. Comme une religion véritable ne vient que de Dieu, Mahomet, de même que tous les imposteurs,

se prétend gratuitement et sans preuves l'envoyé et le mandataire de Dieu. En 611, il s'ouvre de ses projets à son cousin Ali, à son affranchi Zeid, à son ami Abou-Bèkre. Il les informe des volontés de Dieu qu'un ange, Gabriel, lui donne la mission de manifester et de répandre partout. Dieu veut que l'on efface d'une part les derniers vestiges de l'idolâtrie, de l'autre, les superfétations que le Mosaïsme et le Christianisme ont ajoutées à la religion d'Abraham. L'idolâtrie doit être poursuivie à outrance, la religion judaïque et la religion chrétienne contiennent des choses bonnes et vraies, mais qu'il faut dégager d'un alliage impur : Mahomet, le dernier Messie, vient fonder la dernière et la plus parfaite des religions. Ali nous révélera tout à l'heure comment s'introduira la religion nouvelle et quel sera son mode de propagation, lorsqu'à cette question de l'imposteur : « Qui veut être mon lieutenant ? » il s'écrie : « C'est moi qui le serai ! Prophète de Dieu, je te seconderai, et si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, je lui casserai les jambes ! »

3. Arrêtons-nous un instant devant la doctrine, ou plutôt le rassemblement incohérent des doctrines dont Mahomet forma son *Coran* (1). Dans son système religieux, les dogmes particuliers n'ont qu'une importance secondaire, trois points fondamentaux doivent avant tout nous préoccuper. Le premier est la négation formelle de l'idolâtrie : l'imposteur avait compris que le Polythéisme, blessé à mort par l'Évangile, ne pouvait plus rien de puissant dans le monde, il le répudia pour confesser l'unité de Dieu. Le second dogme de sa religion est la haine de tout ce qui lui résistera. « Combattez,

(1) Le *Coran* se compose de 114 chapitres (*Sura*) ; chacun de ceux-ci est divisé en *Ajat* (*versus*). Il comprend deux parties, l'*Iman* (doctrine de la foi), le *Din* (doctrine morale).

dit-il à ses fidèles, jusqu'à ce que toute religion soit exterminée, mettez à mort ceux qui vous résistent; quand le carnage aura affaibli vos ennemis, réduisez le reste en servitude, et écrasez-le sous les tributs. Le glaive est la clef du ciel; une nuit sous les armes vaut deux longs mois de prières(1). » Ainsi l'Islamisme devenait une milice et l'assemblée des croyants un champ de bataille. Pas d'autre miracle que le coup de l'épée, pas d'autre puissance que la terrible puissance de l'invasion armée et de la conquête. Le dernier mot de ce symbole monstrueux restera toujours : « Crois ou meurs! » En troisième lieu, Mahomet, suivant la marche de toutes les hérésies et de toutes les fausses religions, confond ensemble les deux puissances spirituelle et temporelle, religieuse et civile. Comme les césars païens ou hérétiques, Mahomet prétend posséder tout ensemble l'âme et le corps, la conscience intime pour s'emparer de l'homme tout entier. Il est à la fois prêtre, pontife, prophète, roi, chef d'armée, conquérant. L'erreur et le vice se reconnaissent aux mêmes marques dans tous les temps.

Quand le césarisme antique eut touché au sommet de sa puissance et à celui de sa folie sanglante, il formait le vœu que le genre humain n'eût qu'une tête pour la pouvoir abattre d'un coup; quand les empereurs hérétiques eurent fait de Byzance le boulevard du schisme et de l'erreur, en abandonnant la vérité, ils chassèrent la sainte liberté chrétienne et prétendirent dominer les consciences et enchaîner à leur sceptre séculier jusqu'à l'âme de leurs peuples. Quand l'impôsteur Mahomet forgea sa religion nouvelle, il n'eut garde de s'écarter du chemin qu'avaient tenu ses devanciers. Quand le césarisme allemand eut repris les traditions du césarisme idolâtre et revendiqué comme domaine la possession des âmes, Frédéric II jeta sur le musulman Saladin

(1) Coran, Cap. II, IV, VIII, IX, XLVII, XLVIII, XLIX.

un regard d'envie, le félicitant de n'avoir pas de pape au-dessus de lui et de pouvoir à l'aise confisquer, avec la religion et la conscience, le plus noble, le plus fort des privilèges de l'homme, la plus sûre garantie de sa liberté. Le schisme grec mettra le symbole, le culte et la morale sous la tutelle du sabre, et un officier de cavalerie, délégué du czar, tranchera de son épée les questions doctrinales et les points les plus fondamentaux de la foi. C'est le signe. Où le Christ ne délivre plus, l'absolutisme asservit. A l'heure où nous écrivons ces lignes, le César le plus abject, le plus despote, le plus absolu et le plus intolérant, la *Révolution*, est en train d'asservir les âmes, de tyranniser les croyances, et de réunir dans une même main sacrilège les deux pouvoirs civil et religieux.

Quant au détail du système religieux de Mahomet, en voici les points les plus saillants. Mahomet ne veut pas plus du Christianisme que de l'idolâtrie. Il proclame l'unité de Dieu, mais rejette en Dieu la pluralité des personnes; il rejette pareillement l'Incarnation. Tout en professant pour Jésus-Christ une admiration et un respect hypocrites, il le dépouille de sa divinité. Mahomet ne paraît pas avoir même soupçonné les mystères de la Rédemption, de la justification, de la grâce; il s'arrête au facile mais absurde système qu'embrassera Luther neuf siècles après lui, le fatalisme. L'homme est sauvé sans mérites comme sans vertus. En revanche, le Coran s'étend longuement sur les *fin*s dernières de l'homme, mais les affirmations dogmatiques de Mahomet ne sont que d'informes débris de vérités catholiques unis aux folies thalmudiques et aux voluptueuses imaginations de l'Orient. A la fin du monde la résurrection aura lieu, les méchants auront à traverser un pont étroit comme la lame d'un couteau, et de là seront précipités dans des tourments de toute sorte. Les bons boiront une eau d'immortalité et jouiront d'un paradis qui ressemble fort à

nos lieux mal famés. La partie morale du Coran parle assez des vertus, mais en somme, lâche la bride aux plus éhontés des penchants de l'homme (1).

Si l'adultère est défendu, le divorce avec la hideuse immoralité de ses suites est légitimé. Le Musulman peut posséder plusieurs femmes, et il les renvoie quand son caprice ou sa luxure veulent trouver d'autres proies. N'y eût-il pour juger l'Islamisme que l'effroyable dégradation où il a plongé les populations musulmanes, que c'en serait mille fois trop pour le déclarer, ce qu'il est, une imposture infâme et sanglante à la fois (2). « Vous connaissez l'affreuse dépravation des peuples mahométans, tombés au-dessous des mœurs de la Grèce et de Rome, vivant en vertu de leur loi dans la polygamie la plus effrénée, ayant abaissé la femme dans une servitude et une honte plus grandes que ne les leur avait faites la société païenne, et affichant des excès qu'aucune parole ne saurait retracer. » Là est en grande partie le secret de l'immense fortune que fit l'œuvre religieuse de Mahomet. L'éclat et la puissance des armes abattaient les obstacles extérieurs, la volupté et la licence, en s'insinuant dans les âmes, y conquéraient un irrésistible empire. Un ciel voluptueux était le prix pour tout guerrier qui savait mourir. Quel peuple de cet Orient, déjà amolli et sceptique de vieille date, pourra résister à de semblables entraînements ?

Mahomet regagna en pratiques extérieures ce qu'il consentait à perdre du côté de la véritable et substantielle vertu. Le Coran est rempli de prescriptions cérémonielles. Cinq

(1) Coran, Cap. LV, LXXVI, LXXVIII, LXXXVIII.

(2) Mahomet fut lui-même d'une révoltante lubricité. Ses débauches irritaient ses partisans et déconcertaient ses fidèles. Dans sa vie de Mahomet, M. *Barthélemy Saint-Hilaire*, si étrangement partial pour le fondateur de l'Islamisme, ne peut retenir ici son blâme et son dégoût : Voir *Journal des savants*, p. 651, 573, 653, 652.

fois le jour, le Musulman doit prier le corps tourné vers la Mecque; de fréquentes ablutions sont prescrites, quelques jeûnes, surtout celui du mois de Ramazan, un voyage à la Mecque au moins une fois durant la vie, boire de l'eau dans laquelle a trempé la robe du prophète, etc. — Mahomet ne fabriqua point de sacerdoce proprement dit, mais ses successeurs sentirent bientôt le besoin de combler cette lacune et d'introduire dans l'Islamisme une sorte d'hiérarchie sacrée : les *cheiks* ou prédicateurs, les *kaïbs* ou lecteurs du Coran, les *imans* ou lecteurs des prières publiques, les *muezzins* chargés d'appeler à ces prières, les *kaims* qui veillent à la garde des mosquées, les *ulémas* qui étudient le Coran, les *derviches*, ridicule et grotesque imitation des moines chrétiens. — Les fêtes musulmanes, celle du Baïram, celle qui termine le jeûne du Ramazan, sont aussi vides et aussi stériles que le sacerdoce. En somme l'Islamisme est à la vraie religion, ce qu'un cadavre est à la vie. L'éclat terrifiant des armes put le faire un instant se mouvoir : en réalité, il fut alors, ce qu'il ne cessa d'être, un cadavre. Comment aurait-il donné la vie lui qui était la mort? Aussi par où il a passé, où il a régné, il a créé la solitude morne et stérile, il a tué à la lettre l'Orient tout entier. Il n'a su accumuler que des ruines sans espérance comme sans vie. Même sous le rapport matériel, l'Islamisme a été partout la destruction et la mort. Le travail manuel étant, dans le Coran, flétri comme une peine ignominieuse réservée aux esclaves, l'Islamisme devait avoir et a eu en effet pour conséquence fatale de tuer l'industrie, les arts, le commerce et l'agriculture : où il est, c'est le *statuta desolatio* (1).

(1) Voir *Études et controverses historiques*, par L. Gautier, Paris, 1879, p. 121-134.

4. S'il nous faut revenir à la vie même de l'imposteur, quelques mots y suffisent. Mahomet n'eut pas plus tôt prêché sa doctrine aux pèlerins de la Mecque, que les Coréischites, ses compatriotes, jaloux et inquiets, lui jurèrent une guerre à mort. Mahomet ne préserva sa vie qu'en se sauvant à Yatreb (622). La défaite fut par le fanatisme musulman érigée en triomphe, la fuite de Mahomet devint une *hégyre* sacrée, et Yatreb, la ville sainte où tout croyant doit venir prier. Yatreb se déclara pour le fugitif, embrassa sa cause, entra en guerre avec les Coréischites, de là lui vient le nom de « ville du prophète » *Medinet-al-Nabi* (Médine). Le glaive gardait ainsi l'Islamisme à son berceau, et c'est au glaive qu'il va devoir toutes ses conquêtes. Ce que Dieu faisait pour son Eglise sans aucune force humaine, en dépit même des puissances de ce monde, Mahomet le *singeait* avec les ressources de la force, et en appelait à son aide toutes les puissances. Brave, audacieux, affable, fascinateur, il enrôlait sous son drapeau naissant les tribus arabes du centre, et ouvrait une guerre que neuf siècles allaient remplir. Après une lutte de quelques années contre les Coréischites il finit par s'en rendre maître, entrer en vainqueur dans la Mecque et rattacher à l'Islamisme la tribu vaincue. D'autres entreprises et d'autres victoires lui rattachèrent successivement les autres peuplades arabes, et en 631 il était le chef religieux et militaire de toute l'Arabie. Sa mort, qui suivit d'assez près ce triomphe, est peu la mort d'un prophète et d'un envoyé de Dieu : une femme juive voulant expérimenter s'il avait, comme il l'affirmait sans cesse, la perception des choses cachées, lui servit une épaule de mouton empoisonnée, il en mangea et il en mourut (632).

II.

Les débuts politiques de l'Islamisme.

Quiconque a connu les ressources du fanatisme, l'impétuosité aveugle qu'il est capable de communiquer aux âmes, quiconque surtout a réfléchi sur l'incalculable puissance que donnent le sentiment religieux et la pâture des sens unis ensemble, l'espérance d'un ciel voluptueux, et, en attendant, les sensualités de la terre; des plaisirs éternels payés de la vie, ou surtout les enivrements et les richesses de la victoire achetés par la bravoure et la force de l'épée : celui-là peut commencer à se rendre compte des succès politiques de l'Islamisme. L'état de l'Orient au ^{vii}^e siècle achève d'illuminer la question. Nous sommes depuis plus d'un siècle et demi en plein Bas-Empire, Byzance a brouillé toutes choses, l'Orient entier participe de sa bassesse et subit son énervante influence. Les luttes religieuses, les chicanes théologiques, la manie impériale de dogmatiser et d'imposer symbole sur symbole, ont créé des partis sans nombre et fait des populations orientales un chaos sans lumière, sans ordre, sans vigueur. Tout est défaillant, rien n'est plus lié ni solide, quelques coups de cimeterre musulman auront raison de cet édifice vermoulu.

Mais l'Islamisme porte en soi des germes de mort qui rendront fatalement son action moins vigoureuse et ses triomphes plus courts. Le lien dont le Coran prétend enchaîner et unir les croyants est un lien tressé sur la terre ; trop fragile et trop inconstant, il se rompt bientôt et des déchirements intimes affaiblissent une puissance qui menaçait de tout envahir. — A la désunion violente se joint une

irréversible décadence. Un siècle ne sera pas écoulé sur les vastes conquêtes du Mahométisme que la décadence rongera sourdement le colosse. Fort de sa masse, il sera redoutable encore, il lui restera assez de ressources pour menacer parfois l'Occident et tenir toujours en éveil la bravoure chrétienne; mais ce seront plutôt les agitations d'un cadavre qu'on galvanise, et que la mort tient couché dans un tombeau ignominieux.

Nous limitant dans les siècles qui nous occupent, sans franchir encore le plein Moyen-âge, nous parcourons deux phases différentes de la puissance musulmane : 1° une phase de prodigieuses conquêtes; 2° une autre de désunion et de démembrement, où la puissance matérielle reste mais où la puissance doctrinale est brisée.

1. Mahomet, qui mourut comme l'homme meurt, sans avertissement ni lumière préalable, n'avait rien réglé de sa succession civile, militaire et religieuse, et ne légua à l'Islamisme que des germes de division. Avant de devenir héréditaire, la dignité de khalife demeura quelque temps élective, et Abou-Bèkre (632), puis Omar (634), puis Othman (644), puis Ali, l'époux de Fatime, fille de Mahomet (656), l'occupèrent successivement. A partir d'Ali commencent les déchirements et les révolutions intestines dont nous verrons se dérouler tout à l'heure les sanglantes péripéties.

Cette période de 632 à 661 est celle des vastes et étonnantes conquêtes de la puissance mahométane et de la formation de son immense empire. — Divisées en trois armées conquérantes, toutes les forces d'Abou-Bèkre se partagèrent l'Orient et se dirigèrent de trois côtés à la fois : la première armée acheva la conquête de l'Arabie; la seconde se précipita sur la Syrie; la troisième envahit la Perse.

En Arabie, il s'agissait d'étouffer dans le sang les premières révoltes contre l'imposture et la domination de

Mahomet. Plusieurs peuplades refusaient de reconnaître l'Islamisme, d'autres s'efforçaient, après l'avoir adopté par violence, de secouer son joug devenu odieux. Sur plusieurs points, des tentatives semblables à celles de Mahomet se faisaient jour, de nouveaux prophètes et de nouveaux messies surgissaient qui blasphémaient l'Islamisme en le supplantant; le fer et le feu passèrent sur ces révoltes, et l'Islamisme s'établit sur des ruines au milieu du sang.

L'expédition de Syrie mettait le fanatisme musulman en face de l'indolence byzantine. Héraclius, brave et heureux naguère, ne montra plus ici que faiblesse et incapacité. Une armée grecque de 70,000 hommes fut défaite à Aïznadin; Bostra, la clef du pays, fut emportée et Damas assiégée se rendit. Une dernière victoire à Yermouk livra la Syrie entière aux armes des Musulmans. Les Grecs se battirent avec plus de vigueur, mais vaincus à la fin, ils perdirent près de cent mille hommes (636). La Palestine fut emportée, Jérusalem ouvrit ses portes, et Omar la souilla de sa première mosquée. Après Jérusalem, ce fut le tour d'Alep et d'Antioche; Héraclius et le Bas-Empire se retirèrent de cette terre désolée pour n'y plus revenir (638) (1).

En Perse, vers l'Euphrate, l'invasion musulmane n'était pas moins foudroyante. Comme l'Empire grec, la Perse n'opposait au fanatisme tout jeune de l'Islamisme qu'une décadence déjà vieillie. Son armée de cent cinquante mille hommes qu'elle essaie d'opposer à trente mille Arabes est complètement défaite à Cadésiah (636). Une série d'autres victoires soumettent Ctésiphon, Ecbatane, la Perse entière; le roi Ispahan s'enfuit jusqu'en Chine pour chercher du secours, mais meurt assassiné pendant que son royaume se fait musulman.

Pendant les mêmes années, les armes mahométanes con-

(1) Voy. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XII.

quéraient l'Egypte sur l'Empire Byzantin . Là , comme en Syrie , comme dans tout le Bas-Empire , les divisions religieuses faisaient plus pour l'Islamisme que le fanatique élan de ses guerriers. Alexandrie seule résista quatorze mois à Omar qui finit par s'en emparer, et qui brûla sa magnifique bibliothèque , en rendant de cette barbarie une raison bien digne du fanatisme musulman : « Ou ces livres reproduisent le Coran, et alors ils sont inutiles ; ou ils le combattent, et alors il les faut brûler. » Le fait a été contredit , mais n'en reste pas moins et très vraisemblable et très avéré.

En dépit des discordes intestines qui , à partir de 661 , agitérent violemment l'Empire de l'Islam , les conquêtes suivirent leur torrentiel élan. En 707 , l'Orient fut conquis jusqu'aux limites de l'Empire d'Alexandre. — Plus près de l'ancien monde , du côté de l'Asie-Mineure et de Constantinople , les Arabes tentèrent de vigoureuses entreprises et eurent des succès. A leurs armées de terre ils joignirent sous les Omniades une flotte puissante , et dès l'année 672 commencèrent au cœur du Bas-Empire , contre Constantinople elle-même , de furieux assauts. Mais l'heure dernière de ce triste empire n'était pas venue , il devait traîner encore ses siècles d'ignominieuse faiblesse , de schisme et d'hérésie. En 672 , un Syrien le sauva en détruisant les vaisseaux musulmans à l'aide du feu grégeois. Cette effroyable invention mit deux fois en déroute les flottes arabes en 672 , puis en 717 sous le khalife Soliman.

L'Afrique était , comme le reste de l'Empire Grec , déchirée par les factions religieuses et usée de débauches. Écrasées par les impôts de Byzance , sans patriotisme comme sans foi , les populations de cette terre autrefois si florissante appelèrent d'elles-mêmes les Musulmans. Vaincu un instant par les Maures , le khalife Abd-el-Mélek (692-698) fit , par son général Hassan , reprendre à l'Islamisme le cours de ses succès. Tout le littoral africain fut conquis , Carthage

fut détruite, et le colosse Musulman se trouva, pour la première fois, par les colonnes d'Hercule, en face des Barbares du Nord qui venaient d'envahir l'Espagne et d'y fonder plusieurs dominations.

En 711, Tarik franchit le détroit qui lui doit son nom de Gibraltar (*Djebel-Tarik*). Ici encore, comme en Orient, le flot musulman trouvait dans des divisions et des décadences une pente facile et de rapides moyens de succès. La monarchie des Wisigoths n'offrait plus, sous des princes débauchés et cruels, qu'une ruine demi-écroulée. Le comte Julien et le parti des mécontents appelèrent à leur aide les Arabes pour renverser l'un de ces princes, Rodéric, qui lui-même avait renversé l'infâme Witiza, sorte de Néron Wisigoth, et lui était, après, devenu presque semblable. Une terrible bataille s'engagea à Xérès. Rodéric, trahi par les fils de Witiza, fut complètement défait par les troupes que Tarik menait au combat. Ainsi finit en Espagne la domination des Goths (712). Comme partout et toujours, la destruction suivit et châtia la décadence (1). Les seuls courages restés debout se réfugièrent dans les montagnes, où l'héroïque Pélage conserva son indépendance et sa foi. L'Islamisme, en huit années, fit la conquête du reste de l'Espagne (2). Ses flots vinrent battre les Pyrénées et les franchirent en 720.

Ce fut une heure d'inexprimable angoisse. La France, qui était dès lors, ce qu'elle fut si constamment depuis, le boulevard de la civilisation nouvelle et le centre poli-

(1) Voy. *España Sagrada*, t. XIV. — Cantiveris de los Saracenos. — Vicente de la Fluente, *Hist. eccles. de España*, t. II.

(2) *España Sagrada*, t. X, De la persécution saracénica. — Reinh. Dozy, *Recherches sur l'hist. et la littérat. de l'Espagne pendant le Moyen-âge*. — *Idem*, *Hist de la dominat. des Musulmans en Espagne*, t. I-II. Leyd. 1861. Les témoignages partiels jusqu'à l'iniquité n'en ont que plus de force quand ils avouent les cruautés des Musulmans.

tique de la chrétienté, la France allait-elle être forcée, conquise, musulmane? La pourriture de l'Islam allait-elle gagner et dissoudre l'Europe? C'en était fait du monde nouveau qui eût uni en quelques années les forces du premier âge aux décrépitudes d'une vieillesse prématurée. Dieu, qui destinait des siècles encore au monde occidental, et surtout à son Église des phases glorieuses, ne le permit pas. Nous verrons dans un instant un homme providentiel, comme la France en connut tant, accourir au secours de l'Europe en détresse, *Charles Martel* briser dans les plaines qui s'étendent entre Tours et Poitiers les premiers succès de l'invasion musulmane. Il était temps! Déjà leur cavalerie poussait jusqu'à Sens; Manuza s'établissait en Septimanie et obtenait la main de la fille du duc d'Aquitaine. La victoire de Charles, qui coûta aux Arabes plus de cent mille hommes, fut pour toujours le salut de la France et par elle de la chrétienté.

L'Empire Musulman n'en sera pas moins un danger formidable et permanent pour l'Europe chrétienne du Moyen-âge. C'est le plan divin que l'Islamisme se tienne prêt toujours à châtier les révoltes et les vices des peuples chrétiens, à réveiller leurs sommeils, à stimuler leur vertu, et à provoquer leurs héroïsmes. Pour cela Dieu laissera croître cet empire démesurément. Au moment où nous sommes parvenu de son histoire il atteignait des proportions gigantesques. En cent ans de victoires et de conquêtes il régnait de l'Indus aux Pyrénées et embrassait une longueur de près de deux mille lieues, il entourait la mer Caspienne, s'étendait dans les immenses contrées de l'Asie orientale, descendait au Sud jusqu'au détroit et au golfe d'Aden, en passant par toute l'Arabie; il avait découpé dans l'Afrique une vaste domination, de l'Afrique avait envahi l'Espagne, d'où il menaçait la France et l'Italie et se rendait maître des îles de la Méditerranée.

Mais cet empire fondé sur l'erreur devait périr comme

périssent toutes les erreurs, par la désorganisation et le désordre. Sa masse restera debout, son cimeterre sera longtemps encore terrible, mais au dedans il sera rongé par des schismes qui, en l'affaiblissant, l'empêcheront d'envahir le monde chrétien et de le prostituer à Mahomet.

2. Quand ces schismes seront consommés, l'Islamisme nous offrira aux regards trois immenses tronçons : les Abasides en Asie, les Omniades en Espagne, les Fatimites en Afrique. Un travail parallèle et contraire s'opérera dans les deux empires, l'un de la vérité, l'autre de l'erreur ; l'un du Christ, l'autre de l'Ante-Christ, travail qui les peint et les définit l'un et l'autre. En même temps que par l'unité de croyance et l'inflexible force de cohésion du symbole catholique, les peuples Européens verront leurs inégalités et leurs dissensions disparaître, et eux tous former sous la tutelle du Pape une immense famille de frères, la domination Arabe, bâtie sur l'imposture, se désagrègera et se réduira en poussière. — C'est ce travail de désagrégation et de démembrement que nous allons suivre rapidement.

Il commence au quatrième successeur de Mahomet, dès l'année 656. Ali, qui avait épousé Fatime, fille du Prophète et avait vu avec dépit trois autres khalifes recueillir l'héritage de son beau-père, forma un parti qui devint célèbre, le parti des Fatimites. Quand il monta sur le trône après Othman, les partisans de celui-ci et des deux autres précédents khalifes, Abou-Bèkre et Omar, le regardèrent comme un intrus, et, restant fidèles à l'ancien gouvernement formèrent le parti des *Sonnites* ou Traditionalistes, opposé au parti d'Ali qui fut celui des *Schiïtes* ou Séparatistes. De ce premier germe naîtront des divisions profondes et de sanglants débats. Attaché à Mahomet Ali vit se dresser contre lui une formidable réaction coréischite dont Mohaviah se fit le chef ; des combats acharnés se livrèrent, Ali fut assas-

siné, et Mohaviah commença la dynastie des Omniades qui régna 90 ans. Cette révolution inaugura dans la croyance et les mœurs une altération considérable. Deux excès opposés, l'un de laxisme l'autre de rigidité, enfantèrent ou des sectes infâmes, ou des sectes d'un formalisme fanatique et insensé. Au milieu de ce chaos sanglant, les Omniades ne durent qu'à des hécatombes humaines cent fois renouvelées de garder le pouvoir (691). — A partir de 730, une nouvelle dynastie, née d'un nouveau déchirement, se montre dans l'histoire de l'Islamisme, c'est celle des Abassides qui règnent en Perse sur les ruines des précédentes dominations, et achètent leur victoire au prix des plus horribles massacres. Les Omniades, trahis, traqués, poursuivis partout, sont partout égorgés par milliers. La fureur des Abassides contre leurs ennemis vaincus fouille jusqu'aux tombeaux pour en retirer et en jeter au vent les cendres des morts (750).

Ces déchirements successifs devaient avoir pour résultat naturel la fondation de khalifats séparés. Les Abassides formèrent le khalifat de *Bagdad* (750-1058). Aux scènes sanglantes, aux révolutions intestines, le khalifat persan de Bagdad ajouta une corruption plus complète de la doctrine de Mahomet. Il ne fut plus accepté que « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète, » chaque khalife régnant confisqua pour lui la divinité, se bâtit des temples selon la coutume orientale et se dressa des autels. Le luxe des Perses fut poussé plus loin encore et leurs débauches dépassées. Un nom est resté populaire de tous ces khalifes de Bagdad, c'est celui d'Haroun-al-Raschid, dont nous verrons plus loin les relations avec Charlemagne. Après ce khalife la décadence se fait rapide et profonde parmi les Abassides de Bagdad. Motassem en 833, crée pour sa sécurité la garde Turque, sans s'apercevoir qu'il se donne des maîtres et des bourreaux. Cette soldatesque se fit un jeu de déposer et d'étrangler les khalifes, les khalifes rendus plus féroces par

la défiance, usèrent contre leur garde, au jour de leur force, des plus effroyables représailles : tout était souillé de fange et rougi de sang dans ces cours voluptueuses et cruelles. Quant à leur domination extérieure, elle tombait en lambeaux. L'Afrique s'en détacha, l'Asie se remplit de principautés indépendantes. Les invasions Germaniques vivifiées par le Christianisme et régularisées par l'Eglise, fondaient une Europe grande et une, en réserve pour de brillantes destinées. Nées d'une imposture, les invasions musulmanes n'apportaient que la corruption et la mort.

Détachée du khalifat de Bagdad au neuvième siècle, l'Afrique forma un khalifat indépendant où régna la secte des Fatimites. Avant les Fatimites, les Aglabites dominèrent, et c'est eux qui s'étendirent dans la Corse, la Sardaigne, la Sicile et devinrent plusieurs fois la terreur de l'Italie. Sans les Papes ils eussent forcé Rome elle-même et ménagé à l'Italie des temps plus affreux que ceux des grandes invasions (800-909). En 909, une famille qui se prétendait issue d'Ali et de Fatime supplanta les Aglabites, s'empara du khalifat et bâtit le Caire pour en faire sa résidence. La puissance des Fatimites fut un instant considérable : ils régnaient sur l'Égypte, sur l'Afrique septentrionale, sur la Syrie, même sur Bagdad. Avec eux régna le fanatisme le plus farouche et le plus insensé. Hakem finit par se faire adorer comme Dieu, après avoir souillé le khalifat de ses débauches et l'avoir épouventé de ses cruautés.

Un troisième fragment de la domination musulmane forma le khalifat de Cordoue ; c'est là sur cette terre héroïque, que commencera la lutte de la chrétienté contre l'Islamisme, de la civilisation contre la barbarie. En 759 Pépin le Bref lui enlève la Septimanie ; Charlemagne, en 812, établira jusqu'à l'Ebre sa domination ; les chrétiens réfugiés avec Pélage dans les Asturies ne cesseront de leur côté de ronger les frontières musulmanes pour étendre celles de

leur foi et de leur liberté, jusqu'au jour où une longue et merveilleuse lutte sera couronnée par l'entière défaite du Croissant. D'ailleurs, comme sur tous les autres points de la domination musulmane, le khalifat de Cordoue fut de bonne heure déchiré par des insurrections et des schismes. Au onzième siècle, nous voyons le khalifat d'Occident en proie à une anarchie confuse et sanglante, du milieu de laquelle surgissent des États indépendants, Murcie, Badajoz, Grenade, Sarragosse, Valence, Séville, Tolède. Ce morcellement de la puissance arabe ne sera pas pour les armes chrétiennes un médiocre secours.

Tel fut l'Empire de l'Islam. Il montra tout ce que peut l'homme, il montra surtout ce dont l'homme est incapable, et que seul peut réaliser Dieu. Avec une puissance guerrière formidable, avec des succès prodigieux, placé au milieu des circonstances les plus favorables, en face de cet Orient inerte et mourant, favorisé par les passions du cœur, emporté par l'essor furieux du fanatisme, maître de régions immenses, de ressources inouïes, l'Islamisme n'a fait, sans rien produire, que briller un instant d'un éclat sinistre et faux. Il a répandu des flots de sang et plus encore des flots de fange. Il n'a passé sur l'Orient, sur l'Afrique, l'Égypte, les îles Méditerranéennes, que pour les désoler et les stériliser. Partout il a déposé, avec ses décrépitudes et ses vices, des germes de mort.

3. Les écrivains hostiles au Christianisme ont largement exploité contre l'Église et son œuvre la civilisation musulmane : à les entendre rien ne fut si brillant et si fécond. Si cette barbarie brilla ce fut comme ces mirages sans certitude ni réalité. Quand on s'approche, quand on scrute, rien ne s'offre au regard de vraiment civilisateur. Leur poésie a bien plus d'exagération ridicule que de sentiments vrais et de pensées fortes, leur philosophie ne fait qu'alté-

rer celle d'Aristote en la prétendant commenter. Au moment où le génie chrétien s'était déjà rendu maître de tous les grands problèmes de Dieu, de l'homme, de la destinée, du monde, du bien et du mal, les philosophes arabes en étaient encore à la suite d'Avicenne (1037) à se représenter Dieu comme un être immobile et impuissant au centre du monde et le plus grossier fatalisme livrait l'humanité en proie à un inerte désespoir. Leurs disputes à la fois stériles et furieuses les amenèrent à se diviser en une multitude de sectes opposées et ennemies. Comme la philosophie païenne, comme la pensée protestante, comme la spéculation moderne, la sagesse arabe tomba sous la sanglante ironie de saint Paul. « En se prétendant des sages, ils sont devenus des fous. » — Dans les sciences exactes ils réussirent mieux sans toutefois mériter les fastueuses descriptions qui ont été faites de leurs inventions et de leurs découvertes. On cite parmi eux quelques astronomes. On les fait à tort inventeurs des formules algébriques et des chiffres dits *arabes* : ils ne firent que vulgariser en Europe les trouvailles de l'École d'Alexandrie. — Les Arabes cultivèrent avec un éclat incontestable la médecine : leurs plus grands philosophes Avicenne et Averroës étaient aussi forts dans cet art que faibles dans les spéculations de la pensée. Nous leur devons un assez grand nombre de nos remèdes populaires. — Assez complets dans la géographie, ils demeurèrent nuls en histoire, ne donnant à cette science que de pâles et sèches chroniques. — Nuls absolument en peinture et en sculpture, ils n'offrent en architecture que des corruptions, parfois assez grandioses, presque toujours bizarres, du genre byzantin. Leurs plus beaux palais ne furent guère que de somptueux bazars remplis de tentures et d'or. Fatalistes dans leur religion, voluptueux dans leurs aspirations et leurs habitudes, les Musulmans ne pouvaient s'élever à une véritable grandeur, et de fait au plus brillant de leur civilisation éphémère, ils n'y parvinrent pas.

III.

Rapports de l'Islamisme avec la Chrétienté.

A s'en tenir à la doctrine de Mahomet, l'Islamisme n'eût point dû être persécuteur, Mahomet soudait son imposture sur Abraham, l'ancêtre de Jésus-Christ; de Jésus-Christ il faisait un prophète et un messie vénérable, moins grand sans doute que lui-même, mais digne encore de toute admiration et de tout respect. L'Islamisme singeait le Judaïsme et le Christianisme par leur côté le plus saillant, l'unité de Dieu. Ainsi rien ce semble ne le posait comme antagoniste et persécuteur. Pourtant, toujours et par la force même des choses, il persécuta.

L'élan guerrier et envahisseur donnait à l'Islamisme la brutale violence du soldat victorieux, le fanatisme lui prêtait tous ses aveuglements et toutes ses intolérances.

Ajoutons que Mahomet n'attachait pour les chrétiens de promesses de tolérance et de paix qu'à l'immobilité et à l'inaction. Pour vivre en paix, l'Eglise devait renoncer à sauver les Musulmans de leur erreur pernicieuse. Or, quand l'Eglise accepta-t-elle de semblables conditions?

D'ailleurs, il faut surtout tenir compte de l'instinctive haine que toute erreur porte à la vérité, que tout vice porte à la vertu. Comme l'Islamisme fut essentiellement et affreusement vicieux, il dut porter au Christianisme une haine proportionnée à ses propres vices et aux vertus de celui qu'il jalousait.

Que si du raisonnement nous passons aux faits, partout où l'Islamisme victorieux se trouva en face du Christianisme vaincu et devenu le plus faible, il le persécuta. On

cite bien Omar traitant Jérusalem avec une noble clémence, on se rappelle les termes courtois et bénins de la capitulation, c'est un beau trait, mais il est unique : partout la formule des généraux comme des gouverneurs musulmans était celle-ci : *Crois ou meurs*, il fallait opter entre l'Islamisme et la destruction. Sans doute, au commencement le mot d'ordre était d'exterminer les idolâtres, et de ne faire qu'écraser les chrétiens sous la charge des impôts, mais cette modération, très relative d'ailleurs, fit rapidement place aux mesures les plus oppressives. Dès l'année 649, le pape Martin 1^{er} traçait dans des lettres qui sont de vrais cris de détresse la situation lamentable faite aux chrétientés par l'Islamisme victorieux. Plus d'évêques, plus de prêtres, plus d'églises, les incursions des Mahométans faisaient périr le clergé, dispersaient les fidèles, saccageaient et brûlaient les sanctuaires. Comme toujours et partout, ces fanatiques qui exterminaient les catholiques faisaient cause commune avec les hérésies Eutychiennes, Nestoriennes, Monophysites et les traitaient avec les plus complets ménagements. La vérité seule a l'honneur du martyre, car elle seule a le courage du combat. Quand l'Islamisme envahit l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, les hérétiques de toute nuance et de tout nom l'accueillirent à bras ouverts. — Dès l'an 700, sur tous les points à peu près de la domination musulmane, la persécution qui, sans doute, n'est pas atroce toujours, est néanmoins toujours violente. « Il est défendu aux chrétiens de bâtir de nouvelles églises, on leur interdit même de restaurer les anciennes. » A ces édits oppressifs se joint la violence des coups de main : on assaille les chrétiens, on pille les églises, on brise les croix, on multiplie les outrages et les vexations. Nous avons de l'an 756 des actes authentiques de la persécution. Salem, à Antioche, dépouille les églises de leurs trésors; ailleurs, on ferme les écoles chrétiennes; toute discussion d'un chrétien avec un

musulman est punie de mort. Il est défendu sous peine de mort aux chrétiens résidant dans les contrées soumises aux Musulmans de communiquer avec leurs frères des autres pays.

Telle était dans son ensemble la situation des chrétiens au milieu des Moslemim en temps de paix et d'ordre. Quand régnait l'anarchie, quand les déchirements intimes et les rixes sanglantes amenaient dans la domination Arabe le trouble et les combats, les chrétiens étaient toujours les plus victimes de ces bouleversements qui leur étaient étrangers. Chaque parti, chaque secte musulmane, dans le délire de la victoire ou la rage de la défaite, assaillaient et massacraient ce qui leur était toujours et à tous l'ennemi commun. Alors toutes les cruautés, toutes les horreurs se consummaient à la fois. Il n'était pas rare de connaître ces atrocités par la fuite éplorée des victimes, qui venaient demander aux pays libres un asile contre leurs bourreaux. Plusieurs auteurs aussi légers de science que d'impartialité se sont complu à décrire la douce et sage administration des Arabes en Espagne et la bénignité de leur joug sur les chrétiens. Rien n'est plus fantaisiste. La vérité est que le chrétien est écrasé d'impôts et traité avec une hauteur et une dureté implacables par le Moslim. La peine de mort revient à chaque instant comme punition des relations entre chrétiens et mahométans. On sent partout que *ces chiens de chrétiens* sont un bétail pour l'abattoir, quand ils cessent d'être une ressource pour le fisc. D'ailleurs, n'eussions-nous pas ces éclaircies sur une situation gardée volontairement obscure par les persécuteurs, les Actes des Martyrs sont là et leur témoignage ne peut être récusé.

Ainsi que nous le disions en commençant cette leçon, l'empire anti-chrétien et persécuteur de Mahomet fut permis de Dieu pour le châtiment des fautes et l'exaltation des vertus de ses enfants. Une longue et terrible lutte est ou-

verte entre la puissance musulmane et la chrétienté, l'Europe y trouvera à la fois le remède à ses défaillances et le champ toujours large aux héroïsmes de sa valeur (1).

(1) Voyez Dællinger, *Religion de Mahomet*, etc.



DIX-HUITIÈME LEÇON.DÉCADENCE DE L'ORIENT.

Les succès des Arabes dans l'Orient, l'inertie du Bas-Empire, la morne indifférence des populations qui subissent le joug de l'Islamisme sans laisser trace de quelque généreuse résistance, toute cette mort fait entrevoir dans la malheureuse Église Grecque un dépérissement et une décadence de plus en plus incurables. Rien qu'à ce signe, nous pourrions pressentir que l'Orient se meurt; mais approchons et regardons de près cette navrante agonie.

Elle commençait ou plutôt elle avait déjà fait de désastreux progrès quand nous avons quitté le Bas-Empire au ^{vi}^e siècle (1). Les princes vicieux se succédaient sur le trône impérial avec une continuité désespérante, et le sanctuaire, jusqu'aux plus saints et aux plus nobles sièges, était déshonoré par le passage d'évêques et d'archevêques indignes : un Timothée le Chat qui commettait à Alexandrie des excès à peine croyables, un Acace auquel sa fortune aurait fait renier jusqu'à Dieu lui-même, un Pierre Monge, un Pierre le Foulon qui se rendaient coupables, sans hésitation comme sans remords des plus abominables forfaits.

(1) Tome I.

En 476, quatre cents évêques trahissaient lâchement la foi en condamnant sous la menace de Basilique le saint Concile de Chalcédoine. Le haut clergé, quand on a fait la glorieuse réserve des confesseurs et des martyrs qui furent, là et à cette époque, admirables comme toujours, n'offre plus qu'une troupe d'intrigants et d'ambitieux, pleins d'orgueil envers Rome, basement flatteurs envers leurs tyrans impériaux. Le clergé inférieur, les laures et les monastères n'ont plus même la triste vigueur de la chicane et de l'hérésie. Ils sont immobiles dans leur ignorance et leur corruption. — Sur le trône passent des incapables, parfois des monstres tel que Zénon. Justinien (527) fait luire sur le Bas-Empire une dernière mais courte lueur. Ses généraux Bélisaire et Narsès lui donnent de beaux succès militaires; les jurisconsultes l'illustrent par leurs savants travaux; on ne peut lui dénier à lui-même quelques qualités éminentes; mais il les gâte par sa manie de faire le théologien et sa cruauté à tyranniser ceux qui résistent. — Si quelque chose console l'historien à travers ces pauvretés et ces décadences, c'est la fermeté des Papes quand ils s'efforcent de sauver la foi catholique dans cet Orient qui s'obstine à la perdre. On a beau reprocher à Vigile son trop de condescendance, à Honorius son instant de trop grande confiance, la Papauté n'en combat pas moins, souvent jusqu'au martyre, pour le maintien et la victoire de la vérité. Le pape Séverin oblige Héraclius à désavouer son *Ecthèse*, Martin I meurt victime de son intrépidité à condamner le *Type* de Constant II (649). Au sixième Concile œcuménique, Agathon fait respecter de tous sa suprême autorité.

Nous en étions là quand précédemment nous nous séparâmes de l'Église d'Orient. Nous n'y rentrons que pour constater de nouvelles ruines. L'impiété de l'hérésie accroit ses fureurs, le clergé son orgueil, les princes leurs folies sanguinaires; nous voyons se consommer dans cette mal-

heureuse Église tout ce qui faisait déjà, depuis des siècles, son crime et sa perdition. S'il nous fallait retracer cette lamentable histoire dans chacun de ses détails, nous serions infini : nous nous en tiendrons aux événements plus graves : la guerre impie des Iconoclastes : le schisme de Photius et de Michel Cérulaire qui enlève à l'Église Orientale la dernière espérance de vie. — Avant que la nuit se fasse profonde, quelques docteurs et quelques écrivains y brillent encore, nous nous arrêterons un instant devant cette dernière lueur.

I.

Les maux de l'Église d'Orient.

Avant d'entrer dans l'historique de la guerre sanglante et impie suscitée par les *briseurs d'images*, nous devons dire un mot d'une invasion nouvelle du Manichéisme, qui, vers le commencement du septième siècle, à la faveur des Mahométans, menaca de nouveau l'Arménie et plusieurs contrées de l'Orient. Les *Pauliciens*, ainsi que se nommaient ces hérétiques sans que l'on sache trop pourquoi, gardaient toutes les impiétés de Manès, ses mœurs dissolues, ses débordements abominables, son fatalisme abject, mais, afin de mieux tromper les simples et d'échapper plus facilement à la répression, ils avaient fait disparaître, avec les livres manichéens, les preuves trop reconnaissables de leurs impiétés et de leurs vices. Ils recevaient le Nouveau Testament qu'ils corrompaient suivant leurs erreurs, et prétendaient succéder à la pure doctrine des Apôtres. Justinien les poursuivit à outrance, mais les Mahométans, trouvant dans leur haine contre le Christia-

nisme et le débordement de leurs mœurs des traits de fraternité, les protégèrent. Cette protection leur vint aussi de l'empereur Grec lui-même, Nicéphore. Néanmoins les autres princes, reconnaissant dans ces sectaires des agitateurs de la pire espèce et d'irréconciliables ennemis de l'ordre social, les traitèrent avec la dernière rigueur. Théodora en fit périr un grand nombre, Zimiscès les transporta dans la Thrace. Au XII^e siècle cette secte et une autre assez semblable, les *Bogomiles* de Bulgarie, étaient encore dans la vigueur de leur perversité; Alexis Comnène essaya, pour les réduire, de la persuasion et de la terreur, mais échoua dans ses efforts. Ces révolutionnaires traverseront sous des noms différents les siècles du moyen-âge; nous en retrouverons alors de nombreuses et non moins malfaisantes hordes chez les peuples chrétiens de l'Occident.

I. La persécution des Iconoclastes (1). Dans l'erreur Manichéenne qui précède, celle des Pauliciens, Byzance prend généralement le parti de la vérité contre l'erreur, dans la guerre des Iconoclastes contre les saintes images nous voyons les tristes empereurs Grecs se faire les pires persécuteurs de la foi et de la discipline catholique.

Comment d'abord fut soulevée la question des images? Aux Juifs trop matériels, trop grossiers, trop enclins aux idoles de la gentilité, Dieu avait fait la défense de se sculpter des images. Cette défense était transitoire comme les motifs qui la rendaient nécessaire. Le peuple chrétien, placé dans une toute autre condition et illuminé de tout

(1) Consulter sur cette question : L. Maimbourg, *Hist. de l'hérés. des Iconoclastes*. — Mansi, XIII. — J. Molanus, *Hist. Sacr. Imagin.*, lib. IV. — Héfélé, *Concil.*, III, 335-651. — Lachmann, *Impérial décret de cult. Imag.* — Martyr. S. Stephani abbat. apud Montfaucon, *Annal. græc.* — Nicéphore, *Brev. rerum post. Mauril. gestar.*

autres lumières, ne pouvait subir une semblable interdiction. Dès l'ère des catacombes les fidèles aidaient leur piété de la vue des saintes images, ils ne songeaient pas plus à s'interdire ces souvenirs chers et sacrés, qu'un fils à renoncer aux portraits de ses pères, un sujet aux statues et aux images de son roi, une nation au symbole de son drapeau. Nul ne voyait dans cette vénération qui montait plus haut que le bois et la pierre, aucun vestige de l'ancienne idolâtrie. Il fallut l'imbécillité et l'argutie grecques de Byzance pour trouver dans le culte des saintes images sujet à contestation. Les Juifs (1) et plus tard les Musulmans commencèrent à agiter la question des images en troublant à leur sujet la conscience des fidèles (723). Byzance en prétendant réunir dans un lien religieux commun, juifs, mahométans et chrétiens ne trouva d'autre route que la proscription des images. C'était insensé, ce fut bientôt sanglant.

Cette guerre impie comprend deux phases ; ces phases se terminent chacune par un Concile, dont le premier œcuménique. Elles sont remplies des cruautés et des folies des empereurs Grecs, elles nous font contempler presque constamment la profonde décadence où le clergé oriental est déjà tombé, elles renferment néanmoins de nobles pages et comptent de glorieux noms de martyrs. Dieu poursuit jusqu'au bout de sa miséricorde ce malheureux peuple qui s'obstine à s'éloigner de lui.

1. L'empereur Léon l'Isaurien sortait de l'échoppe d'un cordonnier ou de la cabane d'un marchand de moutons. Parvenu au trône des césars en 717, il eut pour conseiller

(1) Les Juifs, dans cette persécution, comme dans toutes les autres et à toutes les époques du Christianisme, se montrèrent les plus furieux instigateurs des maux de l'Eglise de Jésus-Christ. — Voir le très savant ouvrage de M. des Mousseaux, *Le Juif, le Judaïsme, et la Judaïsation des peuples chrétiens*, Paris, Plon, 1869.

quelques Musulmans qui lui persuadèrent que le culte des images était une idolâtrie. C'en fut assez. La guerre, une guerre effroyable, fut déclarée au culte catholique dans toute l'étendue de l'Empire, partout où sa folie sanguinaire pouvait porter. Durant quinze années, une persécution de vandale désola l'Orient; les images, jusqu'aux plus miraculeuses et aux plus vénérables, tombaient sous la hache des Iconoclastes et alimentaient leurs feux impies. A ceux qui protestaient, on coupait les pieds, les mains, la tête; la bibliothèque impériale était brûlée avec ses professeurs et les splendides collections savantes y périssaient. Sous Constantin Copronyme les atrocités redoublèrent et Constantinople fut comme transformée en champ de supplice et de mort. Les yeux étaient arrachés, les oreilles coupées, le corps entier mutilé affreusement à tous ceux qui persistaient à vénérer les saintes images. Comme un autre Néron, Copronyme s'amusait au milieu de ces tortures, la vue des malheureux qu'on enduisait de poix et qu'on brûlait vifs, d'autres dont on brisait la tête à coups de statues, égayait ses festins et ses fêtes. Dans chaque province, les gouverneurs pour se maintenir en faveur imitaient Constantinople et torturaient les fidèles. Plus que tous, les religieux, les *abominables*, étaient désignés à la haine des Iconoclastes. En une seule ville, à Ephèse, quinze cents furent brûlés vifs ou eurent les yeux crevés. Les vierges subissaient les derniers outrages, tout se remplissait d'horreur et de sang.

Comme le firent toujours les Grecs, Copronyme s'efforçait d'envelopper sa cruauté dans une légalité d'apparat. En 754, il faisait réunir un conciliabule à Constantinople, où, sans légats du Pape, sans aucun envoyé des sièges patriarchaux, trois cent trente-huit évêques, vendus à l'empereur et dignes de lui, prononcèrent anathème contre tout honneur rendu aux images. Cette décision impie arrachée à la

peur fut entre les mains du tyran une arme terrible et la persécution reprit toutes ses fureurs.

Comme toujours, aux temps critiques de l'Église, Dieu proportionna à la violence de l'attaque l'héroïsme de la défense. Avant de le laisser mourir, Dieu donnait à l'Orient ses derniers grands hommes et ses derniers saints. Saint Germain, archevêque de Constantinople, fut l'un des plus intrépides et des plus actifs. En même temps qu'il se multipliait pour préserver les églises d'Orient de l'impiété des Iconoclastes, il s'efforçait, par la puissance de sa doctrine et la ferveur de son zèle, d'arracher Copronyme de ses idées d'intolérance et de persécution. « En quoi la vénération des saintes images touchait-elle à l'idolâtrie? Le païen voit dans l'image un Dieu réel et vivant, avec du bois il croit faire un Dieu : là est la folie et le crime du fétichisme. Ici rien de pareil ; jamais le catholique n'a assimilé Dieu à la pierre, au bois ou à la peinture. Pour lui l'image est un mémorial, un livre, où il apprend les mystères de sa foi, une excitation à sa piété, une consolation à son exil qui le sépare encore des êtres qu'il chérit et dont l'image sainte lui ravive le souvenir. D'ailleurs, continuait l'archevêque de Constantinople, ce n'est pas une innovation capable d'inquiéter les consciences, le culte des images est contemporain de la naissance de la foi, Jésus-Christ et la divine Vierge étaient exposés en images à la vénération des premiers fidèles. » Copronyme fit la réponse que l'on pouvait attendre d'un tyran : il chassa saint Germain de Constantinople et le fit mourir en exil (733). Quand cette grande voix catholique s'éteignait dans l'Asie-Mineure, une autre plus retentissante encore soutenait en Palestine, ou plutôt dans l'Orient entier, la foi orthodoxe : c'était celle de *saint Jean Damascène*, que les Grecs émerveillés de son éloquence surnommaient le *fleuve d'or*. Né vers 696, à Damas, où son père était grand visir des khalifes Omniades, Jean fut instruit

dans la religion chrétienne et les lettres par un religieux italien. D'abord moine, puis élevé au sacerdoce, d'une érudition extraordinaire, d'une force merveilleuse de raisonnement, digne d'être comparé pour la puissance de la logique et la précision des idées à saint Thomas d'Aquin, saint Jean Damascène sut conquérir au milieu des Arabes qu'il initiait à la philosophie et aux lettres une position et une influence considérables. Il était l'oracle de l'Orient quand il intervint dans la lutte des Iconoclastes, maniant tour à tour avec une irrésistible puissance les armes du raisonnement, de l'autorité, de la tradition, de l'Écriture. Léon l'Isaurien régnait quand le saint docteur commençait ses véhémentes prédications contre la guerre impie des saintes images. Il fit ce qu'on devait attendre d'un Grec du Bas-Empire : ne pouvant atteindre le saint, il intrigua pour le perdre auprès des khalifes de Damas. A l'intrigue il joignit le mensonge le plus odieux, il fabriqua une correspondance où saint Jean était censé le supplier d'engager la guerre contre les Musulmans et de marcher sur Damas. A la réception de ces lettres le khalife, outré de colère, ordonna que l'on coupât la main à saint Damascène ; Dieu la lui restitua miraculeusement, et le khalife, à sa colère fit succéder la plus complète et la plus magnifique faveur. Saint Jean de Damas mourut vers 780 (1). Le fils de l'Isaurien, Constantin Copronyme, rencontra, lui aussi, des athlètes intrépides et d'éminents esprits. L'un d'eux, est l'abbé Étienne qu'il avait brutalement arraché de son monastère et auquel il prêchait ainsi le mépris des saintes images : « Imbécile, quand nous foulons aux pieds une image du Christ, est-ce donc le Christ que nous foulons ? » — Saint Étienne prit une pièce de monnaie et dit : « De qui est cette image ? » — « De l'empereur, »

(1) Sa vie a été écrite par Jean de Jérusalem. Migne, *Patr. græc.* t. XCIV, col. 439.

répondit-on : Étienne alors la jeta par terre et la foula sous ses pieds pendant que Copronyme dévorait en silence son dépit. Étienne fut traité en confesseur et il mourut dans les plus atroces supplices (767). Constantin Copronyme expia enfin ses forfaits, finit dévoré vif par d'affreux ulcères et obsédé par l'épouvantable vision de l'enfer. La persécution continua sous Léon IV, digne fils de Copronyme, mais sous l'impératrice Irène, le ciel s'éclaircit et l'on commença à pressentir la fin de cette horrible tempête.

Les évêques se repentaient de leur lâcheté, Paul de Constantinople céda à ses remords en abandonnant son siège, d'autres l'imitaient et se rétractaient, mais telle était la confusion et le trouble qui remplissaient l'Église orientale toute entière, qu'un Concile pouvait seul, ce semble, ramener la sécurité et la paix. Irène en demanda la convocation au pape Adrien, et il se tint à Constantinople d'abord, puis à Nicée. C'est le septième œcuménique, le deuxième de :

Nicée (786, 787) (1).

Les légats du Saint-Siège présidaient et la primauté de Pierre fut tout d'abord proclamée : salut unique de

(1) On lira avec fruit les explications de Cabassut dans son ouvrage intitulé : *Notitia ecclesiastica*, etc., pages 309 et suiv.

Quant aux documents sur le concile lui-même, nous citerons les suivants : Mansi, tom. XII-XIV. — Hardouin, t. III et IV. — Goldastus, *Imperiala decreta de cultu imaginum in utroque imperio promulgata*. Francf., 1608. — Maimbourg, *Hist. de l'hérésie des iconoclastes*, Paris, 1679, 2 vol. — Marx, *La Controverse des images à Byzance*. Trèves, 1839. — Alex. Natalis, *Dissert. sur le septième synode*, t. VI, *Dissert.* III, p. 83 et seq., édit. Venet., 1778. — Walch, *Hist. des hérésies*, X, 500. — Parmi les Pères de l'Église qui ont constaté ou défendu le culte des images, nous nommerons : saint Irénée, *Advers. Hæres.*, lib. I, c. 25. — Tertullien, *De Pudicit.*, c. 7. — Saint Basile, *Epist.* cccxx, *ad Julian.* — Saint Jean Damascène, *Sanct. imag. Apol. lib. tres.* — Saint Grégoire le Grand, I, IX, epist. ix.

On lira avec intérêt, sur les images chrétiennes, un bon traité de Kreuzer, dans la *Gazette de Dieringer*, ann. III, t. I, cah. 2 ; t. II, cah. 1 et 2.

l'Église Grecque, si elle l'avait su comprendre. « La chaire de Pierre, disait l'encyclique d'Adrien, domine toute la terre, elle est chef de toutes les Églises particulières. » Les Pères du septième Concile œcuménique, adhérèrent à ces fortes et puissantes paroles, et, comme le Pape le leur enjoignait ils anathématisèrent le conciliabule de Constantin Copronyme. Les évêques de ce conciliabule avaient nommé leur Concile *œcuménique* : « Comment serait-il œcuménique, disent les Pères du septième Concile, puisqu'il n'avait pas avec lui l'Église Romaine ? » A Nicée, le culte des saintes images fut défendu et vengé, on le déclara non-seulement licite, mais pieux et béni. « On décida que les images seraient honorées en mémoire et pour l'amour des originaux, ce qui s'appelle culte relatif, adoration et salutation honoraires, qu'on oppose au culte suprême et à l'adoration de latrie ou d'entière subjection que le Concile réserva à Dieu seul (1). » A ses décisions dogmatiques, touchant le culte des images, le Concile ajouta vingt-deux canons disciplinaires.

Tel fut le *septième Concile œcuménique*, le deuxième de *Nicée*.

On eut durant quelque temps quelque peine à le recevoir dans la France, la Germanie, l'Italie du Nord et l'Espagne. Voici pourquoi. Dans ces pays l'idolâtrie, à laquelle les grandes invasions avaient sur tant de points fait retourner les peuples, confondait comme autrefois Dieu et l'idole ; pour elle, l'image elle-même était Dieu. On craignait, non sans quelques raisons, que les images des saints ne fussent, par les Barbares, adorées comme des dieux. Mais surtout une falsification ou au moins une traduction très défectueuse d'un passage des actes du septième Concile, arrêtaient court plus de trois cents évêques des pays nommés

(1) Bossuet.

plus haut. Le texte du Concile disait : « J'embrasse les saintes images, et je défère l'adoration de latrie à la seule Trinité. » La traduction faisait dire à ces Pères de Nicée : « Je reçois et j'embrasse avec honneur les saintes images, selon le culte et l'adoration que je rends à la sainte Trinité. » Impossible d'accepter ce sens, et les Occidentaux ne pouvaient comprendre comment les Pères qui avaient parlé ainsi étaient restés dans la communion du Concile. Voilà ce qui déconcertait l'assemblée de *Francfort-sur-le-Mein* de 794. Plus tard la lumière se fit ; le septième Concile obtint l'approbation du Pape, tous le reçurent avec le plus entier respect (1). — Ainsi se termina la première phase de la guerre des Iconoclastes.

2. On pouvait croire l'erreur des Iconoclastes éteinte et l'Église Grecque pacifiée. Mais quand l'astuce et la chicane du Bas-Empire furent-elles jamais vaincues ? Sous Léon l'Arménien, en 815, la persécution se réveille, un concilia-bule hérétique se tient et les décisions du septième Concile œcuménique sont reniées et attaquées. Comme la première fois, les évêques des Gaules s'émeuvent intempestivement, une conférence de Paris (825) fait le pendant du Concile de *Francfort-sur-le-Mein* ; les maladroites suspicions contre les saintes images se fortifient assez pour qu'un évêque, celui de Turin, ait l'audace de se déclarer Iconoclaste. L'effronterie de ce prélat fit bien à la cause de la vérité : les évêques de la conférence de Paris le condamnèrent avec énergie.

Quant à l'Orient tout y tournait à la violence et au sang.

(1) La conduite du pape Adrien fut admirable de modération et de prudence. Les évêques des Gaules paraissaient aigris, Charlemagne était inquiet et ému, les *livres Carolins*, qui contenaient les griefs de l'Occident contre les Pères du septième Concile laissaient trop sentir cette irritation. Adrien sut tout apaiser par sa sage lenteur.

Le prédécesseur de Léon l'Arménien, Nicéphore, était un tyran rapace et sanguinaire. Léon l'Arménien sévit contre les fidèles à la façon de Néron et de Domitien. Le premier s'était fait Manichéen, le second ne songea qu'à étouffer la vérité en favorisant l'erreur. Vint un troisième César plus digne encore de Byzance, Michel le Bègue, qui reniait Jésus-Christ, exaltait Judas et mourut usé de débauches. Enfin Théophile comme Michel n'attaqua pas seulement les saintes images, mais aussi et surtout la divinité de Jésus-Christ. Sa cruauté était atroce; il faisait graver sur les chairs de ses victimes avec des poinçons rougis au feu, les sentences de leur condamnation. Ces monstres, qui souillèrent tout l'Orient de leurs infamies sanglantes, remplirent les martyrologes catholiques des plus illustres noms : dernières fleurs que l'Eglise Grecque donnait au ciel, dernier parfum qu'exhalait une terre si proche de sa dernière et définitive malédiction : saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, saint Théodore Studite, saint Euthymius de Sardes, saint Macaire de Félicite, saint Jean de Cathares, saint Méthode, etc.

Comme pour montrer d'où l'Eglise Orientale aurait pu ressusciter, et reflleurir, ces saints martyrs jetaient vers Rome leurs yeux et leurs cris de détresse. L'un d'eux, Théodore, écrivait au pape Léon III : « Jésus-Christ ayant donné à Pierre la dignité de chef des pasteurs, c'est au successeur de Pierre, ainsi que nos pères nous l'ont enseigné, qu'il nous faut dénoncer les erreurs nouvelles qui s'élèvent dans les Eglises. » Au pape Pascal : « Écoutez, ô vous que revêt la puissance divine, vous le dépositaire des clefs du ciel, le pasteur de tout le troupeau du Christ, la pierre sur laquelle est bâtie l'Eglise, écoutez, accourez au secours de vos ouailles, jamais elles n'ont été comme aujourd'hui assaillies par les loups. Le Fils de Dieu vous a dit de confirmer vos frères : voici le moment, tendez-nous la

main, vous en avez la force et la puissance, ô vous qui êtes le premier de tous. » Noble confession ! appel magnanime ! l'Orient vivrait encore s'il avait compris et imité Théodore. La Papauté comme toujours s'émut à ces cris suppliants ; des légats partirent pour Constantinople, mais les empereurs iconoclastes méprisèrent autant Rome qu'ils foulaient aux pieds leurs propres sujets. Le pape n'avait plus qu'une ressource, celle d'accueillir les confesseurs de la foi : il ouvrit aux Grecs fugitifs à Rome un vaste monastère. Les cruautés de Michel III ne le remplirent que trop bien.

Comme une autre Irène, l'impératrice Théodora, en 842, fit cesser la persécution et rétablit le culte des saintes images. Un concile se tint à Constantinople sous la présidence du saint confesseur Méthodius, où la doctrine orthodoxe fut vengée. Désormais il n'y aura plus d'hérésie dans l'Église Grecque, car nous ne comptons pas la folie des *Hesychiastes*, qui prenaient leurs éblouissements pour des communications de la lumière incréée : il n'y aura plus que l'immobilité de la mort. Le schisme va séparer du tronc catholique ce rameau malheureux ; Constantinople, à force d'orgueil, renoncera tout à l'heure à communiquer avec le centre de la vie, avec Rome d'où la vie divine s'échappe pour couler dans l'univers chrétien. C'en sera fait. Ce grand arbre sera debout encore jusqu'en 1453, mais il n'aura plus de sève ni de vie, et quand Mahomet II l'abattra d'un coup au quinzième siècle, ce n'est qu'un tronc mort et stérile qu'il abattra.

II. Le Schisme grec. La rupture de l'Église Grecque d'avec le centre de l'unité catholique n'est pas un fait subit ni d'une violence instantanée. Une longue préparation amena graduellement l'Orient à cette catastrophe, la plus terrible pour lui et la plus désespérée.

1. Nous avons dans notre *gallicanisme* du siècle dernier et dans notre *libéralisme* du moment actuel quelque idée de ce qui se passa en Orient, dans le temps qui précéda Photius. Le mal fut longtemps à l'état de tendance. On n'avait pas rompu, les liens subsistaient encore, mais on supportait impatiemment et orgueilleusement ces liens. On jalousait Rome, on profitait de toute circonstance pour abaisser cette Église où tout l'univers chrétien voyait la tête et le cœur du Christianisme, et où l'arrogance et la jalousie byzantines ne voulaient voir qu'une rivale plus favorisée par le sort. — La question était plus profonde encore. Cette *tendance* dont nous parlons ne portait pas seulement à abaisser Rome, elle n'écartait Rome que pour élever sur le trône vide la puissance civile. Au lieu des *libertés gallicanes* on a justement fait remarquer qu'il n'y eut bientôt plus pour le clergé Français que les *servitudes gallicanes* : libertés illégitimes et anticanoniques vis-à-vis de Rome : honteuses servitudes de la part du pouvoir séculier. Ainsi fut le Byzantinisme. Le même clergé qui rejetait insolemment la suprématie du Pape, courbait le front sous la main souillée et fangeuse d'un Michel l'ivrogne. Les despotes de tous les pays et de tous les temps, quand ils ont voulu asservir le clergé catholique et en faire un instrument de règne et de puissance, l'ont tout d'abord poussé à rompre avec le Siège providentiel d'où la liberté chrétienne est tombée sur le monde, et sans lequel elle ne s'y peut maintenir. Ce que furent le *gallicanisme* et le *libéralisme* au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, le césarisme allemand le fut dans le cours du Moyen-âge, et le tout était la reprise du despotisme oriental de Byzance. — L'Orient prêtait admirablement à cette prépondérance du pouvoir civil sur l'autorité religieuse, et le servilisme de celle-ci en face de celui-là. Les traditions du césarisme païen y étaient vives encore et s'y rencontraient avec l'abject écrasement des âmes, mal endémique de l'Orient. D'ailleurs

Byzance trouvait dans la distance qui la séparait de Rome des ressources malheureuses contre le noble affranchissement dont Rome donnait la force en même temps que l'exemple. Les sièges orientaux déployaient tant de splendeur, avaient accumulé tant d'antiques gloires, et maintenant élevaient si obstinément leurs orgueilleuses prétentions à l'indépendance, même à la primauté, que la constitution intime et essentielle de l'Église, cette tête, ce centre, cette royauté souveraine concentrés dans le Siège romain de Pierre, échappaient aux regards trompés de l'Orient.

Alexandrie et Jérusalem conservent assez vigoureuse longtemps la communion doctrinale et disciplinaire avec le Siège de Rome, mais dès les v^e, vi^e, vii^e et viii^e siècles, les liens se détendent à Antioche, ils se fatiguent et se brisent à Constantinople, où les traditions du césarisme sont plus vivantes. Suivons un instant dans un rapide coup d'œil rétrospectif la marche du schisme, assez imperceptible d'abord, puis de plus en plus accusée et rapide. Au premier Concile de Constantinople, en 381, une décision se glisse qui inaugure toute une route de prétentions et d'empiètements : « l'évêque de Constantinople obtiendra la suprématie d'honneur après l'évêque de Rome. » La raison qu'on en donne est plus dangereuse encore : « c'est, dit-on, que Constantinople est la nouvelle Rome. » Sans doute cet article ne détruisait pas la monarchie chrétienne et ne renversait pas le siège unique de la juridiction universelle, mais il tendait à voiler ce siège, il en amoindrissait l'éclat unique en se rapprochant trop de lui et en le dissimulant trop dans les splendeurs de la « nouvelle Rome. » On croit que le pape saint Damase ne connut pas ce canon, timidement et presque subrepticement introduit, en tout cas il ne fut jamais reconnu par ses successeurs. Il eut au moins ce résultat funeste qu'il servit de point de départ à des envahissements continus. Le canon portait : *primatum honoris*, les évêques

de Constantinople en firent bien vite un principat de juridiction. Aidés de la puissance impériale, ils étendaient leur autorité d'une province sur une autre, d'un siège sur un autre siège; ils allèrent jusqu'à toucher un instant à l'Illyrie qui dépendait du Saint-Siège. Ils reculaient, eux et les empereurs, quand les Papes se disposaient à les frapper de leurs foudres, mais ils reprenaient ensuite graduellement et par ruse ce que la peur leur faisait lâcher. — Au Concile de Chalcédoine (451), les légats du Saint-Siège sont assez condescendants pour permettre le recours à Constantinople dans certains cas et certaines causes. Profitant ensuite de l'absence de ces mêmes légats et appuyés de la majorité des Pères du Concile, 184 évêques décident que le siège de Constantinople jouira d'une juridiction patriarcale, toujours parce que Constantinople est une « nouvelle Rome. » Les légats protestent, saint Léon le Grand casse ce canon audacieux : on cède, mais plus tard l'opiniâtreté astucieuse des Grecs en usera.

La pente était trop glissante et l'abîme où menaient ces ambitions trop ouvert pour qu'elles n'y tombassent pas : elles y tombèrent avec le schismatique Accacé en 484. Excommunié par le Pape, Accace osa le premier acte positif de rébellion et de schisme, il effaça le nom du Pape des dyptiques, et se mit, toujours soutenu par la puissance séculière, à tyranniser les patriarches et les évêques sur lesquels il étendit une illégitime juridiction. L'époque qui suit vit se continuer le schisme. Les successeurs d'Accace désavouèrent bien la conduite de leur prédécesseur, remirent bien le nom du Pape dans les dyptiques; mais comme ils n'osèrent effacer celui d'Accace, les Papes ne leur purent accorder à eux-mêmes la confirmation qu'ils sollicitaient du Siège souverain. Ils avaient la juridiction provisoire, ils n'obtenaient pas la confirmation canonique. Ce n'est qu'après 35 années que, sous l'empereur Justin, poussé par les ardentes sup-

plications du peuple, le siège de Constantinople se soumet. Le pape Hormisdas envoie en Orient son *formulaire* que signent 2,500 évêques et où se trouve, nettement définie, la nécessité pour toute Église de communiquer avec le Siège souverain et infallible de Pierre. Jusqu'au viii^e Concile général nous verrons le formulaire d'Hormisdas servir comme texte où la foi est confirmée et les hérésies frappées d'anathèmes.

Jamais soumission et réconciliation grecques ne furent sans trahison secrète. Après le formulaire d'Hormisdas, Constantinople n'en continua pas moins sa marche ambitieuse vers une suprématie entière, absolue, unique, sur tout l'Orient. On voulait bien laisser l'Occident à Rome, mais la « Rome nouvelle » réclamait pour elle l'Orient. En 588 Jean le Jeûneur s'arroge le titre de patriarche *œcuménique*, et afin qu'on sût bien que ce n'était pas un vain titre, et qu'il se donnait les pouvoirs en même temps que le nom, il convoque un Concile de tout l'Orient. Les protestations des Papes, notamment de Pélage II et de Grégoire le Grand, *le serviteur des serviteurs de Dieu*, n'arrêtent pas cette usurpation, le schisme s'avance à grands pas. Dans le Concile *in Trullo* (1), en 691, on affecta de se séparer des usages de l'Église romaine, les évêques allèrent même jusqu'à promulguer, avec peines canoniques, des défenses qui étaient contraires à ces usages. Et cette guerre portait sur des points de la plus haute gravité, témoin ce canon xiii^e qui permettait le mariage aux sous-diacres, aux prêtres, quand la discipline romaine s'y opposait formellement ; cet autre, le xxxvi^e, qui attribuait au siège de Constantinople le deuxième rang de

(1) Ce Concile, appelé aussi *Quinisexte*, parce qu'il est censé suppléer à ce que les Conciles V et VI n'avaient point réglé sur la discipline, fut réuni dans le palais même de Justinien II, sous le *dôme* (*Trullus*), et n'était composé que de Grecs sous la présidence du patriarche de Constantinople.

préséance et l'égalité de juridiction avec celui de Rome. Le pape Sergius déclara ces canons invalides, l'empereur eut recours aux ressources ordinaires du Bas-Empire, il tenta de se défaire de lui, et la cour de Constantinople ne cessa plus ses démarches et ses obsessions, afin d'obtenir de la Papauté la confirmation de ces ambitieux envahissements. Seul des papes, Jean VIII déclara approuver dans ces canons *tout ce qui n'est pas contraire aux décrets du Saint-Siège et aux bonnes mœurs*, ce qui n'empêcha pas les Grecs de faire de leur assemblée *in Trullo* un Concile œcuménique.

2. Nous arrivons au grand éclat d'un schisme que de longues révoltes n'avaient que trop bien préparé. — Deux noms, celui de *Photius* (858) et celui de *Michel Cérulaire* (1043), en marquent comme les deux phases et en renferment les honteuses et mortelles péripéties.

La triste figure de Photius s'encadre dans un ensemble plus triste encore (1). Jamais le Bas-Empire n'a été plus avili, jamais la cour de Constantinople n'a été le théâtre de plus d'infamies et de plus de crimes. Michel l'ivrogne, qui fait subir à sa propre mère, Théodora, les plus dégoûtantes avanies, qui, déguisé et masqué, court les rues avec des libertins de bas étage, occupe un trône que après tant de souillures précédentes il trouve moyen de dégrader et d'avilir encore. A ses côtés est un homme instruit, astucieux, fin politique, savant renommé, mais dissolu et fourbe, Bardas, son oncle. Photius est la créature de ces deux personnages sans honneur. Photius semble l'incarnation de l'Empire Grec tout entier. De tous les fourbes c'est le plus fourbe, de tous les faussaires c'est le plus adroit et le plus audacieux. Il entra dans l'Église, il monta sur le trône épiscopal comme le font

(1) L'un des meilleurs ouvrages à lire sur cette époque est l'*Histoire de Photius* de l'abbé Jager.

tous les hérésiarques, par le crime et l'astuce, porté aux honneurs par la faveur d'un pouvoir vicieux. Bardas donnait un scandale public de libertinage, le patriarche de Constantinople, un saint, saint Ignace, lui refusa la communion ecclésiastique; saint Ignace fut chassé de son siège et Photius y monta. Un autre ambitieux, l'évêque de Syracuse Asbestas le sacra et, en six jours, fit un patriarche d'un eunuque déjà perdu de réputation. Le talent ne manquait pas à l'intrus, il avait d'abord rempli toute la carrière et toutes les charges des courtisans, il était à la fois littérateur, philosophe, théologien, mathématicien, astronome, politique, homme d'État; c'était, pour les connaissances humaines, presque un génie, mais une âme fourbe, une ambition sans mesure, une astuce égale à son ambition le désignaient plus encore au mépris que ses talents à l'admiration. Photius, pour masquer son intrusion, avait au moins besoin de la démission d'Ignace : les moyens les plus abominables furent mis en œuvre pour la lui arracher. Des bourreaux furent lâchés contre le martyr comme une meute furieuse, durant huit jours les tortures se succédèrent sans relâche pour l'exténuer. A la fin, comme Ignace gisait à demi mort, on lui prit la main et l'on traça avec elle une croix sur une feuille, où Photius rédigea ensuite l'acte de démission. Peu rassuré encore, l'intrus méditait de couper le bras et de crever les yeux à l'inébranlable martyr pour le rendre à jamais inapte à occuper son siège, mais Ignace lui échappa et put s'enfuir. Pendant que ces horreurs se passaient à Constantinople, le pape Nicolas I recevait cette lettre de Photius : « Quand je songe au fardeau de l'épiscopat, à la faiblesse humaine, à la mienne en particulier, je ne puis dire quelle douleur m'assaille en me voyant engagé sous ce joug écrasant. L'empereur, bon pour tous, cruel envers moi seul, tous les métropolitains réunis, tout le clergé, sont venus à moi, aussitôt que mon prédécesseur eut donné sa

démission, et sans écouter mes excuses ni me laisser me reconnaître, m'ont déclaré qu'il me fallait subir la charge de l'épiscopat, et, en dépit de mes larmes et de mon désespoir, ont exécuté leur volonté. » Une profession de foi entièrement orthodoxe était jointe à la lettre, et l'empereur envoyait le tout par quatre évêques chargés de présents. Le pape Nicolas fut inquiet de ce que, seul dans toute cette affaire, Ignace eut gardé le silence, il soupçonna un piège et envoya à Constantinople deux légats. Ces légats furent terrorisés, et leur lâcheté permit à Photius de terminer son affreuse comédie. Dans un Concile de trois cent huit évêques courtisans, Ignace fut déposé, Photius falsifia tout, refit une lettre dans le genre de la première, où il exprimait de nouveau « ses larmes, ses angoisses, la violence qu'on lui avait faite, malgré ses protestations et ses cris déchirants, etc. »

Mais le Siège de Pierre était occupé par l'un des plus grands papes; Nicolas démêla ce tissu de crimes et d'impostures, et répondit à la comédie sanguinaire qui s'était si audacieusement jouée en excommuniant Photius et en rétablissant Ignace, le saint et intrépide martyr. Photius, trop rusé pour imiter les accès de colère de Michel et de Bardas, ne chercha qu'à étouffer la voix du Pape et à l'empêcher de parvenir dans les Églises d'Orient, il fabriqua des lettres de Nicolas qui lui étaient en tout favorables et les répandit partout. — Il échoua. — La voix de la vérité fut plus puissante que ses mensonges : sa fureur alors succédant à sa feinte assurance et franchissant toute limite, en l'an 886, il excommunia le pape saint Nicolas ! Entre autres considérants de cette excommunication, Photius mettait en avant la continence des prêtres qu'il accusait de manichéisme, et l'addition au Symbole du *filioque*. Comme tous les révoltés, il s'occupa en même temps de se faire une armée de tous les éléments gangrenés que renfermait l'Église, de tous les prélats frappés de censures ou dignes de l'être. Mais cet appel impie resta sans écho sérieux.

Ce fut le dernier forfait avant la vengeance divine. Michel, en 866, faisait massacrer Bardas par un Macédonien nommé Basile. Basile, associé à l'Empire, et bientôt objet de la défiance jalouse du Néron byzantin, allait être massacré lui-même, quand il massacra Michel en 867. Photius perdait ses plus fermes appuis, l'Église d'Orient allait respirer un instant l'air pur de la vérité.

Saint Ignace, rétabli sur son siège grâce à la puissance de Basile, ennemi personnel de Photius, ne vit que dans un Concile général le remède aux maux immenses dont l'Orient se voyait de plus en plus accablé. L'ambassade Grecque qui vint à Rome demander la convocation du futur Concile n'y trouva plus le grand pape saint Nicolas, Adrien lui avait succédé en 867. Plein de joie de cette heureuse issue des affaires d'Orient, le nouveau pape envoya trois légats à Constantinople; qui, dans la splendide basilique de Sainte-Sophie, ouvrirent le huitième concile œcuménique, quatrième de :

Constantinople (869).

Le premier soin des légats fut de lire et de faire signer par les Orientaux une formule qui, quant à la substance, était identique au *formulaire* d'Hormisdas envoyé précédemment à l'Église Grecque, lors du schisme d'Accace. Ce formulaire proclamait : 1° qu'en vertu de la divine promesse, le Siège de Rome gardera toujours la foi catholique inviolable et immaculée. 2° Qu'il faut, sous peine d'être exclu de l'Église, obéir à ce Siège. 3° Qu'en dehors de la foi romaine il n'y a plus ni solidité, ni unité, ni assurance dans la vérité catholique. En somme, dès le neuvième siècle, c'était proclamer comme un fait indiscutable, reçu de tous, et à recevoir de tous, l'infaillibilité du Siège de Rome. Adrien II avait commandé dans les termes les plus absolus d'anathématiser le Concile que Photius avait tenu contre

les lois canoniques et pour l'indigne fin que l'on sait. Les Pères du huitième Concile s'écrièrent : « Nous disons anathème à Photius, tant qu'il n'anathématisera pas lui-même le Concile qu'il a tenu contre l'autorité du Siège Apostolique. » Les dernières paroles des Pères sont bien remarquables : « Oui, ce que l'Église Romaine vient de nous communiquer est sage, est vrai, tous nous l'approuvons. Le Dieu qui a dit à ses apôtres et à ses disciples : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; » et qui a ajouté s'adressant au *premier de tous*, au grand chef des apôtres : « Tu es Pierre et l'enfer ne prévaudra pas, » ce Dieu là est un Dieu fidèle à sa parole. » — C'est dans l'Orient qui finit le dernier cri de la vérité catholique. — Dans les sessions suivantes il s'agissait de juger Photius, on l'amena de force, et il commença par garder opiniâtrément le silence : il singeait le Sauveur ! Convaincu de fourberies et de criminelles machinations, il fut anathématisé par le Concile, qui demanda au pape Adrien II les dispenses nécessaires pour promouvoir au sacerdoce les clercs élevés par Photius aux ordres moindres, puis il réconcilia Théodore, évêque de Carie, qui, trompé d'abord par l'intrus, rentra dans la vérité et dans l'obéissance. — A la conclusion de la grande affaire du schisme, les Pères du huitième Concile œcuménique ajoutèrent des canons de discipline concernant l'élection des évêques et les conditions de leurs assemblées.

Etrange chose que dans cette Église Orientale l'union ne put jamais être complète ni l'obéissance sans retour ! L'attitude de Basile et des Pères orientaux avait été remarquable de bon vouloir et leurs paroles de bon sens. Au dernier moment, ils se heurtèrent à leur incorrigible ambition. L'Église des Bulgares venait d'être constituée, et il s'agissait de déterminer de quel siège elle relèverait. Rome, trop au fait de l'ambition byzantine et désireuse de l'endiguer, réclamait la juridiction immédiate de l'Église Bulgare, l'em-

pereur et le Concile passèrent outre et retinrent pour eux la juridiction en litige. Basile trompa les évêques Bulgares en leur transmettant mal les raisons que les légats faisaient valoir. Adrien II refusa de sanctionner la décision du Concile, mais Rome plus tard pour le bien de la paix ferma les yeux sur cette usurpation nouvelle et la toléra.

Sept ans après le Concile de Constantinople, huitième œcuménique, la brouillerie grecque se fit jour de nouveau, mais dans des proportions et dans des circonstances tout autrement désastreuses. Photius, qu'on croyait écrasé pour jamais par les foudres canoniques, reparaisait à la mort d'Ignace, plus astucieux, plus ambitieux, et aussi plus puissant que jamais. Il avait circonvenu et captivé l'empereur Basile, et fort de la faveur impériale, il remontait sur le siège de Constantinople pour le souiller une deuxième fois. Les ruses anciennes reparurent au jour ; lettres au pape Jean VIII, expressions de douleur, terreurs et désespoir d'avoir été arraché à sa douce solitude, et porté malgré sa résistance au sommet redoutable des honneurs ; l'Orient tout entier réclamait Photius, tout était conjuré pour le précipiter dans une dignité dont son impuissance sentait trop bien l'écrasant fardeau... Basile, aux mensonges de son protégé, joignait pour le Pape les plus fastueuses promesses, notamment de défendre le Saint-Siège contre les Barbares et les Musulmans. Jean VIII peut-être ne reconnut pas assez à fond la perfidie de Photius et son indignité absolue, peut-être aussi que placé dans des circonstances si critiques, entouré de périls, plongé dans des désastres de toutes parts et de toute espèce, il était à une de ces heures où un gouvernement cède sur un point pour éviter de plus grands malheurs. Photius d'ailleurs se soumettait, la mort d'Ignace rendait son élévation légitime : bref, Jean VIII céda et Photius monta sur le siège patriarcal de Byzance. A peine sur ce siège, il recommença ses ruses et ses envahissements ambitieux.

Dans un Concile qu'il convoqua et présida lui-même, en dépit de la présence des légats, il ne lut du Pape que des lettres falsifiées et tronquées, dont il avait fait disparaître tout ce qui avait trait à sa pénitence, à sa sentence, au pardon à demander, etc. Bien plus ! il alla jusqu'à lire un passage où Jean VIII annulait et cassait le huitième Concile ! — Les légats gagnés par faveur ou terrorisés, passèrent sur tout, et ce Conciliabule, où la fourberie de Photius atteint les dernières limites du possible, fut substitué par les Grecs au huitième Concile lui-même. Vraiment ! cette histoire du Bas-Empire se déroule comme les péripéties fantastiques d'un rêve. Tout y est vrai sans pouvoir être vraisemblable (1).

(1) Nous avons laissé de côté plusieurs points historiques pour ne point embarrasser le récit : nous y revenons en deux mots.

Dans la question du *Filioque*, il importe assez de faire la distinction suivante. Les Grecs tout d'abord ne regimbaient pas contre le dogme de la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils : ils admettaient cette procession d'un double principe : ce qu'ils n'admettaient pas, c'était l'adjonction de la formule *Filioque* au Symbole de Nicée. Sans doute, ils avaient tort de croire qu'un Symbole ne peut s'ouvrir à des formules nouvelles, quand tout le monde convient que l'Eglise peut définir certains points de révélation d'abord laissés plus dans l'ombre. C'est un Concile de Tolède de 589 qui avait inauguré cette adjonction au Symbole, les Gaules avaient suivi ; Charlemagne allant plus loin, voulut faire approuver cet usage par Léon III. Les Papes, par prudence, refusèrent d'abord de consacrer une innovation introduite par des Eglises particulières : ce ne fut que vers 1012 que le pape Benoît VIII accorda au pieux empereur Henri la confirmation demandée. La révolte de l'Eglise Grecque étant alors consommée, il n'y avait plus lieu de ménager un roseau qui venait de se briser lui-même sans ressource.

D'après Nicéphore, les Pères du huitième Concile auraient signé les décrets conciliaires avec le sang de Jésus-Christ que l'on venait de consacrer : cette particularité ne s'appuie sur aucune preuve solide, et doit être rangée parmi les contes sans valeur.

Un autre conte plus grave et absolument ridicule est celui de la *papesse Jeanne*. Cette fable a-t-elle une origine quelconque ? Peut-être que des libelles satiriques, attaquant ce que l'on croyait être de la faiblesse et de la sottise dans le pape Jean VIII, que trompa si indignement Photius, se permirent de le traiter de femme, de l'appeler plus crédule qu'une femme, etc. Toujours est-il qu'aux ix^e siècle et suivants, Marianus Scotus, Sigebert,

L'heure de Dieu devait venir sur cet amas d'iniquités, elle vint. Jean VIII, éclairé enfin par un incorruptible et intrépide légat, le légat Marin, épouvanté des crimes de Photius autant que navré des ruses dont sa bonne foi avait été assaillie, poursuivit le coupable sans trêve ni merci (880); ses deux successeurs, Marin et Adrien III firent de même, Dieu leur donna dans l'empereur Léon le Philosophe, fils et successeur de Basile, un appui et un vengeur, Photius fut chassé et exilé en Arménie, où il mourut en 891.

Ce qui ne mourait pas en Orient, c'était l'esprit de division, la sourde animosité contre Rome, et la pensée toujours de plus en plus vive du schisme. Quand à propos des quatrièmes nocces de Léon le Philosophe, les légats se prononcent pour la dispense, les Grecs tiennent obstinément pour leur discipline et font schisme jusqu'en 920. En 984, sous prétexte de paix, on anathématise tout ce qui a été écrit tant contre Photius que contre saint Ignace. En 995, Sisinnius réédite tout ce que Photius a écrit contre Rome. En 999, Sergius enlève des dyptiques le nom du souverain Pontife. En 1024, Eustathe, moins osé mais plus astucieux, implore du Pape pour l'Église de Constantinople le titre d'*Église*

Martin le Polonais, commencèrent à éditer cette fable absurde : qu'entre Léon IV mort en 855 et Benoît III mort en 858, une femme, cachant son sexe, avait sous le nom de Jean VIII occupé le siège pontifical. Ce conte traîna dans quelques manuscrits du Moyen-âge; mais au moment de la Réforme les sectaires crurent en pouvoir faire une machine de guerre puissante et lui donnèrent le plus grand éclat avec luxe de détails scandaleux. — Rien n'est plus misérable que cette invention qui ne peut tenir un instant devant une critique quelque peu sérieuse. Aucun des contemporains ne fait la moindre allusion à cette fable; deux siècles se passent avant que Marius Scotus la mette au jour. Encore dans les plus vieux manuscrits de cet auteur, l'histoire de la papesse Jeanne ne se trouve pas : ce serait donc une adjonction postérieure. Il est maintenant victorieusement établi que cette interpolation est du *xiv^e* ou *xv^e* siècle. Tous les historiens du temps font succéder immédiatement Benoît III à Léon IV. Photius est formel sur ce point. D'ailleurs, les protestants de quelque valeur ont rejeté comme insoutenable cette absurde invention de leurs devanciers.

œcuménique. On le voit, tout s'achemine vers une rupture plus profonde et cette fois définitive. En 1043, Michel Cérulaire paraît et nous y touchons.

3. L'Église Grecque devait être bien atteinte de ce terrible mal du schisme pour qu'un homme d'aussi peu de valeur que *Michel Cérulaire* pût l'en faire si aisément mourir. Michel Cérulaire ou le *cirier* n'apportait sur le siège de Constantinople, à défaut de génie et de savoir, qu'une ambition, un orgueil et une violence sans mesure. L'empereur était alors Constantin Monomaque, homme assez irrésolu, et peu sûr de lui-même, moins sûr encore de la vérité, sans les vices hideux de la plupart des princes du Bas-Empire, mais sans aucune des vertus qui font les grands rois. Michel Cérulaire commença son œuvre par une lettre destinée au Pape qu'il adressait à l'évêque de Terni. Il y déroulait les reproches ou ridicules, ou odieux, ou mensongers dont Photius avait précédemment chargé l'Église Romaine. Il ajoutait d'autres crimes énormes, tels que de consacrer avec du pain azyme, de ne pas chanter pendant le Carême d'*Alleluia*, de se couper la barbe et de manger la chair d'animaux étouffés! Le Bas-Empire en était là. Le pape Léon IX eut la condescendante bonté d'opposer à ces sottises une lettre aussi pleine de douceur que de science, et d'envoyer à Constantinople trois légats afin d'étouffer dans son germe cette nouvelle rébellion. Cérulaire traita les légats d'excommuniés, et, sans l'intervention de Constantin Monomaque, il les eût fait périr. Pour se venger de ce que ce prince les avait couverts de sa protection, il fit éclater contre lui une émeute populaire, puis, quand Constantin mourut en 1054 et que Théodora sa belle-sœur lui eut succédé, il eut toute liberté de consommer un schisme, dont les siècles n'ont pu vaincre la triste obstination. Il excommunia le Pape et toute l'Église d'Occident dans un décret qu'approuvèrent tous les archevêques orien-

taux, un seul excepté, celui d'Antioche, encore ce Pierre d'Antioche se rangea-t-il du côté du schisme quelque temps après. On le voit, ce n'était pas un seul homme, et un homme médiocre qui faisait le schisme, c'était l'Orient tout entier, les deux pouvoirs civil et religieux unis ensemble, le clergé, le peuple, les petits et les grands. — Quant à Michel Cérulaire, il disparaît rapidement de la scène. Après avoir suscité et dirigé une émeute qui détrôna l'empereur Michel Stratiotique et donna le trône à un Italien nommé Isaac Comnène, il se rendit par son arrogance et ses prétentions dominatrices tellement insupportable au nouveau prince, qu'il fut exilé. Il mourut obscurément en 1059.

Michel Cérulaire fut remplacé sur le siège de Constantinople par les voies et dans les conditions ordinaires; mais aucun de ses successeurs ne paraît avoir fait acte de soumission à l'Église Romaine jusqu'au temps du Concile de Lyon. La masse de la population orientale resta dans le schisme; une minorité généreuse resta en communication avec le Saint-Siège sous le nom de l'*Église Grecque unie*; quant au reste, à l'immense majorité de l'Église Grecque schismatique, elle se vit fractionnée en une douzaine de partis indépendants les uns des autres : *sicut pulvis quem projicit ventus*. Les ordinations des Grecs valent-elles? C'est une question que leur orgueilleuse obstination dans le schisme rend inutile à résoudre. Dans sa longanimité ordinaire, Rome continue de les inviter à ses Conciles, mais la grâce a cessé de couler dans ces rameaux détachés et morts.

Quand on revient de ce lamentable spectacle, quand on a vu ce magnifique Orient tomber ainsi par son orgueil dans une décrépitude sans honneur comme sans espoir, on a l'âme saisie d'une exprimable tristesse. Comme le Christ en face des splendeurs de la Ville sainte, on sent les larmes monter aux yeux. Mais il faut adorer les desseins de Dieu qui emploie pour son œuvre, même, nous dirions volontiers

surtout, la perversité de ses ennemis. Que fût devenue l'unité de l'Eglise Catholique, si l'Orient, qui ne cessait de la jalouser et de la combattre, fût resté fort et debout? Il est tombé dans le schisme par son orgueil : du schisme il est tombé dans la faiblesse, la décadence, les honteuses stérilités de son Bas-Empire, et plus tard sous le cimeterre musulman, parce que cette impuissance importait à l'Eglise, parce que l'Orient frondeur et puissant eût été pour le règne de l'Eglise et son œuvre en Occident le plus continuel et le plus puissant des obstacles. Ainsi Dieu à l'épanouissement de la vie fait servir la mort.

II.

Les derniers écrivains de l'Eglise d'Orient.

Toute la littérature chrétienne de l'Eglise Grecque du Bas-Empire porte la profonde empreinte de la décadence : les âmes amoindries sont devenues inaptes aux grandes conceptions, la fureur des discussions dogmatiques ôte l'ampleur à la théologie qui se confine tout entière dans de misérables chicanes de détail. Les grandes œuvres manquent, par contre abondent les travaux des temps de décadence, les compilations, les ouvrages de critique, les commentaires, les recueils d'extraits, etc. L'histoire perd son puissant regard d'ensemble pour devenir la simple chronique, où manque parfois le tact, presque toujours la sobriété et la concision.

Au sixième siècle, nous rencontrons *Jean Philogone*, grammairien de l'école d'Alexandrie, dont nous avons une sorte d'Hexaméron, qui écrivit sur l'éternité du monde, et qui tomba dans les plus graves erreurs. *Evagre* le scholas-

tique qui continua les histoires de Socrate et de Sozomène de 430 à 594. *Cosmas* qui, de marchand, devenu moine, écrivit sur la géographie et la cosmographie un ouvrage des plus médiocres. — La polémique nous donne des travaux un peu plus remarquables : ceux de *Léonce* de Byzance qui écrivit contre Nestorius et Eutychès; ceux d'*Anastase le Sinaïte* qui composa les traités contre les hérésies, mais tomba lui-même dans de lourdes erreurs. — L'ascétisme a un nom célèbre à nous produire : saint *Jean Climaque*, surnom qui lui vient de son ouvrage : « Échelle pour parvenir au paradis. »

Le septième siècle, tout rempli des luttes du Monothéisme, est plus riche en noms vénérables et de réelle valeur : saint *Sophrone*, saint *Maxime*, saint *André de Crète*, *Jean Moschus*, *Georges de Pisidie*.

La guerre des Iconoclastes au huitième siècle suscita quelques défenseurs : saint *Germain* de Constantinople, lettres, discours, traités; saint *Jean Damascène*, homme illustre autant par sa sainteté que par son savoir et son génie. Son principal ouvrage, intitulé : « La source de la science, » renferme trois parties. Dans la première, la « *dialectique*, » le saint traite du langage et des formules philosophiques d'après la méthode d'Aristote. La seconde renferme une réfutation de toutes les hérésies qui ont paru depuis le commencement du monde. La troisième traite, par opposition aux hérésies, *De la foi orthodoxe*, sur la création, l'incarnation, la grâce, etc. Nous avons encore du saint un ouvrage précieux : le *livre des vices capitaux* avec les moyens de les combattre. Son livre *De la dialectique* l'a fait passer pour le premier ancêtre de la belle et puissante méthode scholastique. Ses discours *sur les images* font de lui l'un des plus énergiques et des plus victorieux défenseurs de la foi et du culte. Il ne pouvait manquer d'écrire contre l'Islamisme : nous avons comme souvenir de cette polémique le *Dialogue*

d'un chrétien et d'un Sarrasin. En Écriture sainte, saint Jean de Damas composa un important travail : *les Parallèles sacrés*, où il réunit et range par ordre alphabétique les sentences de l'Écriture. Signalons enfin une exposition des Épîtres de saint Paul, et enfin quelques hymnes tant en vers qu'en prose. — A côté de ce nom illustre, d'autres noms assez obscurs ne doivent néanmoins pas être négligés : le moine *Georges* syncelle de Saint-Taraise, qui nous a laissé une *Chronique* depuis Adam jusqu'à Dioclétien; le confesseur de la foi *Théophane* une *Chronographie* de Dioclétien à l'année 813.

Le neuvième siècle, en continuant les persécutions des Iconoclastes, continue à susciter les apologistes catholiques : saint *Nicéphore*, saint *Théodore Studite*, saint *Méthodius*, *Théodore Abucara*. — *Photius* nous a laissé de nombreux écrits exégétiques, théologiques, philosophiques. Quatre livres contre les Manichéens, un écrit hérétique sur la procession du Saint-Esprit. Un recueil de notes assez précieuses sur ses lectures, intitulé : *Myriobiblion*; son ouvrage, *Nomocanon*, recueil des Canons depuis les Apôtres, enfin les volumineuses apologies de son schisme, lettres, sermons, traités.

Au dixième siècle, nous trouvons des Sermons composés par l'empereur *Léon le Philosophe*. A Byzance, les empereurs laissaient envahir l'Empire par les Musulmans, mais en retour ils gratifiaient le monde de leurs sermons écrits. De *Constantin Porphyrogénète* nous avons un « Cérémonial de la Cour. » Voici un nom vénérable et de valeur : *Siméon Métaphraste*, magistrat de Constantinople, dont nous avons d'abord une « Vie des Saints. » On a pu se partager d'avis sur la valeur critique de cet ouvrage, mais par sa forme et ses charmes elle a servi de modèle à beaucoup d'autres recueils analogues. Métaphraste nous a laissé aussi un « recueil de canons, » des annales, des discours, des poésies, des

lettres. *Œcumenius* recueillit dans les commentateurs précédents, des études exégétiques, morales et dogmatiques sur le Nouveau Testament.

Le onzième siècle nous fournit un nom connu : *Théophylacte*. Ses Commentaires sur le Nouveau Testament sont surtout tirés de saint Jean Chrysostome. Ses discours, ses traités, son « Institution royale » à l'empereur Constantin Porphyrogénète ne sont pas sans mérite. Tout en blâmant le schisme, Théophylacte se montra toujours assez ennemi des Latins. D'autres noms restés obscurs et surtout restés sans orthodoxie, ferment cette courte et maigre nomenclature : *Euthymius de Zigabène*, *Michel Psellus*, *Georges Cedrenus*.

Au douzième siècle nous rencontrons *Théodore Balsamon*, patriarche d'Antioche. Ses travaux canoniques sont restés justement célèbres. Balsamon se montra l'ennemi déclaré des Latins. Le philosophe et théologien *Théorien* composa un écrit d'assez grande valeur, intitulé : *Dispute avec le patriarche arménien Nersès*. D'un moine du mont Athos, nommé *Zonaras*, nous avons des Commentaires, des Canons et des Chroniques, de la création du monde à 1118.

Quelques noms encore termineront cette étude : *Anne Comnène*, *Georges Pachymère*, *Nicéphore Calliste*, l'empereur *Jean Cantacuzène*. — En franchissant l'ordre des temps, à l'époque du Concile de Lyon, nous trouvons deux ardents catholiques tout dévoués à la cessation du schisme, *Jean Veccus* et *Georges Métochite* : quant à *Georges de Chypre*, il resta schismatique non moins ardent. — Nous passons *Grégoire Palamas*, sorte de fanatique visionnaire, et nous arrivons, au temps du Concile de Florence, à *Joseph de Méthone* et au cardinal *Bessarion* qui, tous deux, travaillèrent pour l'union.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

L'ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE.

1. L'histoire comme la nature a ses grandes perspectives ; faute de s'élever assez et de planer d'assez haut sur ces grands ensembles, sur ces lignes qui découpent le paysage, tout s'enchevêtre, se brouille, devient inextricable. L'histoire humaine marche par époques, par vastes et profondes évolutions. De grandes situations se préparent lentement, puis s'imposent dans leur force et leur plénitude, puis s'atténuent et disparaissent, pour faire place, un siècle ou plusieurs siècles après, à des situations nouvelles, à de nouveaux remaniements. Après des siècles heureux et brillants, des siècles de troubles et de détresses prennent place dans l'histoire ; après des révolutions fécondes et glorieuses le regard ne tombe plus que sur les débris épars et insignifiants d'édifices ruinés. Dieu seul a le secret de ces péripéties diverses, seul il sait pourquoi un peuple tombe, un autre se lève puissamment, pourquoi une révolution triomphe, pourquoi une dynastie croule, pourquoi à la gloire et à la paix des nations succèdent la commotion violente, le trouble, parfois la désolation et la ruine. Dieu seul sait user pour le bien de la liberté dont les peuples comme l'individu usent pour le mal. Par ce chemin si divers, à travers cet

océan si tranquille ou si furieux, au milieu de ces sereines campagnes ou de ces précipices effrayants, Dieu conduit son Église d'une main toujours mystérieuse et toujours sûre. La seule loi ferme et lumineuse de l'histoire est celle-ci : *Dieu fait tout pour son Église*, qui elle-même fait tout pour les élus : *omnia propter electos*.

S'il faut nous restreindre ici au spectacle que deux siècles nous offrent, le VIII^e et le IX^e, une époque brillante pour la civilisation chrétienne nous apparaît entre deux temps obscurs. Charlemagne est pour l'Europe politique et l'Église ce point lumineux. Avant lui, c'est encore l'obscurité du crépuscule : les nations sont chrétiennes sans doute, mais l'unité religieuse ne règne pas, le faisceau des peuples catholiques n'est pas composé; la décadence profonde des Mérovingiens menace du chaos la France, cette portion déjà si prépondérante de la chrétienté; la féodalité qui va naître fait déjà pressentir des oppressions désastreuses, et l'Islamisme est là pour profiter de cette désorganisation européenne qui s'annonce et étendre sur ces ruines ses flots envahissants. — Charlemagne paraît : aux dangers succèdent des triomphes; un édifice qui doit être éphémère, mais qui est prodigieux de force et d'étendue, se construit par les puissantes mains du grand empereur. Sa mission a été de réunir les nations européennes neuves et ignorantes encore, de les retenir un instant à une vaste école et de leur inoculer de précieux et féconds enseignements. L'école finie, l'enseignement donné, les écoliers se séparent et remportent, chacun dans sa vie propre, les leçons civilisatrices qu'ils ont reçues. — Après Charlemagne, l'Europe entre dans une de ces périodes sombres et tourmentées qui feraient croire à la fin du monde. Si on y croit en l'an 1000, c'est que des bouleversements profonds, des décadences, des dangers suprêmes, un frémissement universel, des désordres de tout genre ne mènent que trop bien à l'idée de quel-

que vaste ruine. Ici commencent, pour plus d'un siècle, les maux de l'Église, qui enfante, au milieu des douleurs, la vraie société chrétienne dans la triple grandeur de sa foi, de sa constitution et de ses œuvres.

Mais annoncer ces triomphes des **xii^e** et **xiii^e** siècles, c'est dépasser les limites de notre leçon actuelle et de la suivante. Maintenant nous en sommes à une époque d'enfantement douloureux, l'Europe est convertie, mais non encore façonnée à la vie chrétienne. Le temps de Charlemagne brille entre deux points obscurs comme nous le disions plus haut.

2. Demandons-nous maintenant qu'était l'Église au milieu de cette fluctuation des choses, dans ces résurrections et ces décadences, ces temps de calme et de tempête. — Comme elle le devra faire durant tout le cours de sa vie sur la terre, elle *souffrit*. L'Église souffre de tout, de tous, toujours. Si la guerre l'ensanglante, la paix corrompt la foi et les mœurs de ses enfants. Elle souffrit dans les cachots et sous les glaives de la Rome païenne, elle souffrit dans la rude étreinte des Barbares ariens et persécuteurs, elle souffrit pour les apaiser, pour les attendrir, pour les convertir à la foi de Jésus-Christ. Elle devra souffrir beaucoup et longtemps de leur grossière enfance, de leurs violences, de leurs mutineries, de leurs oppressions, elle souffrira de leurs faveurs plus encore que de leurs colères. Or, à travers toutes ces tribulations et ces disgrâces, son œuvre s'accomplira.

Quelle est cette œuvre? — C'est non plus seulement de pénétrer la société nouvelle comme le levain pénètre la masse, mais de régner ouvertement dans cette société, d'y avoir une place prépondérante, non pas seulement d'honneur mais de pouvoir. C'est là le caractère spécial des temps où nous entrons. Dieu, au milieu des Barbares qu'il s'agit de civiliser en les dominant, veut pour ses évêques et ses

papes une domination temporelle. Il le faut pour l'œuvre que Dieu a dessein d'accomplir. Il le faut d'abord pour la sauvegarde et la protection du clergé. Dans les mœurs, les coutumes et les lois germaniques, que nous voyons debout et vigoureuses bien longtemps encore après la conversion des peuples européens, celui-là seul est sûr de la vie et de l'intégrité de ses membres qui possède le sol, qui y a rang de feudataire. La *compensation* qu'entraîne le meurtre ou la mutilation des possesseurs du sol est assez forte pour servir de protection. Grâce à leur position sociale, les ecclésiastiques bénéficièrent largement de cette sécurité. L'archevêque était compté parmi les ducs, les évêques parmi les comtes, les simples prêtres tenaient encore un rang élevé dans l'échelle des compensations. Il fallait être riche pour se passer la fantaisie de tuer un ecclésiastique. Que fût devenu le clergé livré si continuellement aux rancunes et aux convoitises de ces grossiers hommes de guerre, si sa haute position n'avait pas rendu sa mort ou sa mutilation par trop onéreuse à ses assaillants?

Mais vivre n'était point tout pour le clergé de l'époque : il fallait dominer la société Barbare qui venait de s'emparer de tout le sol européen. Là était le seul espoir de la civilisation et même de la sécurité et du salut. Le clergé seul pouvait par sa position, ses lumières, sa force morale, ses traditions de justice, de sainteté, de clémence, faire prévaloir, sur la rudesse barbare, la douceur des nations civilisées. Mais comment dominer des hommes pour qui l'extérieur est tout, la grandeur morale rien encore? Comment retenir les saillies impétueuses des conquérants si l'on a sur eux, qui la méprisent, la seule influence morale? Le seigneur ecclésiastique reçoit dans sa puissance matérielle de quoi faire prédominer la loi chrétienne. Car, remarquons-le, il ne s'agit pas ici de la direction des consciences, il s'agit de la création des sociétés nouvelles d'après la civilisation

et les vertus du Christianisme. Si l'on prétend que la conscience doit être en dehors de toute coercition temporelle, (ce qui du reste est faux,) toujours faut-il accorder qu'une société entière ne se civilise pas sans l'appui de la force et que des lois nouvelles, difficiles, souvent odieuses, ne s'observeront pas sans la sanction énergique d'un pouvoir incontesté.

Ce n'est pas tout. L'usage, german par excellence, des assemblées publiques où se jugeaient les grandes causes, où se traitaient les plus importantes affaires, persévéra après la conquête. Il fallait à tout prix que le clergé eût l'entrée de ces assemblées afin d'y insinuer les idées civilisatrices et de chasser des mœurs des Germains leur rudesse ancienne : mais pour y pénétrer, pour y avoir des voix puissantes, il fallait plus que l'influence morale, il fallait l'indépendance de l'homme libre et le rang du feudataire et du seigneur. Les évêques, possesseurs du sol comme les ducs et les comtes, eurent avec eux et comme eux leurs places dans les assemblées, cette place s'agrandit de tout le prestige qu'exerça leur science, et bientôt les anciennes assemblées germaniques et les Conciles s'unirent ensemble pour ne plus faire que des réunions mixtes d'où sortirent presque tous les règlements et les lois de l'Europe chrétienne. — Il est incontestable que cet état de choses, que l'Eglise dut subir comme une nécessité de sa mission, eut des dangers et des inconvénients considérables. La sainteté sacerdotale y perdit, la liberté des élections en fut gravement compromise, nous verrons les plaies les plus douloureuses être faites à l'Eglise de ce côté ; mais encore une fois cette immixtion des deux sociétés religieuse et séculière était imposée par la force même des choses, l'Europe chrétienne en est sortie.

3. Ce qu'était le clergé dans chaque portion du grand ensemble, la Papauté l'était pour le tout. A travers mille

oppressions et des luttes sans nombre, un trône magnifique s'élève pour la Papauté. Pépin commence à y faire monter les pontifes, Charlemagne les y fixe solidement. Là, du haut de cette grandeur et de cette force temporelles, le Pape est le père, le juge et le roi de l'Europe, les princes sont ses fils comme leurs peuples, il est l'arbitre de leurs causes, il tient entre eux tous la balance auguste de l'équité. Il châtie les coupables, appuie les faibles, venge les victimes, repousse les ennemis du dehors, porte un œil toujours vigilant et toujours assuré sur les dangers du dedans. Cette création grandiose se fait à plusieurs reprises, au milieu de péripéties violentes et en dépit de ravages et de destructions momentanées. Pépin la commence, les Lombards essayent de tout ruiner, Charlemagne l'agrandit et la consolide; l'époque désastreuse qui suit l'écroulement de l'empire Carlovingien semble la devoir anéantir pour toujours, mais Grégoire VII paraît, souffre, lutte, triomphe, et le règne d'Innocent III est préparé.

Pour embrasser ces péripéties diverses, et mettre la lumière dans ce chaos apparent, nous rangerons sous trois titres et soumettrons à trois divisions l'étude que nous commençons de *l'époque de Charlemagne*. Dans la première de ces divisions nous verrons ce qui précède Charlemagne; — dans la deuxième, ce que fut Charlemagne lui-même; — dans la troisième, les événements qui suivirent la mort du grand empereur et inaugurèrent les tristesses et les ruines du x^e siècle.

I.

L'Eglise au temps qui précéda Charlemagne.

Nous nous plaçons vers le déclin du septième siècle, en 650. « Le monde chrétien se présente sous un aspect d'abord assez sombre; les rayons du soleil qui l'éclaire semblent une fois encore interceptés. L'Empire d'Orient s'affaisse : l'Occident paraît prêt à rentrer dans l'état barbare d'où à peine il commençait à sortir. Les affaires des anciennes provinces romaines où de nouveaux royaumes se sont établis, s'embrouillent de plus en plus. En Italie, les Lombards se montrent ingrats et hostiles envers Rome, envers le Chef visible de l'Eglise; l'Espagne est sous le joug des Arabes qui la couvrent de leurs armes et qui de là visent à d'autres conquêtes. Dans la vaste domination des Francs qui s'étend sur la Gaule et sur une grande partie de l'Allemagne, ce ne sont que des fantômes de princes sur la tête desquels brille la couronne royale, tout y va périr si des hommes forts ne saisissent les rênes de la monarchie. Ces hommes se rencontrent et ils sauvent ainsi et le royaume des Francs et l'Europe entière. Les rois *fainéants* passent presque inaperçus, mais tout se ranime par l'énergie des *maires du palais*, qui, après avoir assez longtemps remplacé dans le gouvernement les faibles représentants de la royauté, les remplacent enfin sur le trône (1). »

Nous nous sommes occupé de l'Espagne, l'Allemagne se confond encore avec la puissante domination qu'y ont les Francs; l'Orient ne doit plus arrêter nos regards d'ici à

(1) Freudenfeld, *Tableau analytique de l'histoire.*

longtemps : — en somme, la France et l'Italie concentrent presque à elles seules, à l'époque où nous sommes parvenu, les préoccupations de l'histoire.

I. L'Église en France. 1. Après Dagobert finit en réalité la dynastie mérovingienne, quoique bien des rois de cette race paraissent occuper le trône des Francs ; mais ces rois ne sont plus que des instruments entre les mains d'hommes puissants et habiles qui, sous le nom de *maires du palais*, grandissent d'autant plus que la royauté mérovingienne s'affaisse davantage. Une fois l'an, les maires retirent de quelque villa royale où ils les tiennent éloignés des affaires ces princes à demi ignorés, les montrent un instant au peuple, les font promener dans Paris, puis les relèguent dans leur solitude sans honneur. — Nul pourtant n'osait jeter bas l'antique dynastie déchue et mourante. Les deux fils de Dagobert, Sigebert et Clovis, se partagèrent le royaume Franc ; Sigebert eut l'Austrasie sous la puissance de maire du palais Grimoald, Clovis II la Neustrie et la Bourgondie sous la domination d'Erkinoald. Ici commence une série de luttes, de conjurations, de troubles presque toujours sanglants. A mesure qu'un maire du palais devient trop puissant et inquiète les seigneurs, les seigneurs se conjurent, assaillent le maire et le tuent. Ainsi fut tué Grimoald. Quand plus tard le fameux *Ébroïn*, successeur d'Erkinoald (660), dans la mairie de Neustrie et de Bourgondie, eut fait peser sur les seigneurs une tyrannie insolente, une réaction renversa l'audacieux et le jeta dans le cloître de Luxeuil. Childéric II, roi d'Austrasie, gouverna les trois royaumes, avec Wulfoald et saint Leger pour maires du palais.

Saint Leger est un des plus grands noms qui nous soient restés de cette époque. Né en 606 d'une des plus nobles

familles de France, il fut tout jeune encore placé auprès du roi Clotaire II. Entré dans les ordres, sacré évêque d'Autun, nous le trouvons à la cour de Childéric II, l'ami et le conseiller du roi. Childéric ne suivit pas longtemps sa sage direction, ses passions l'entraînèrent dans des excès qui soulevaient l'indignation générale; saint Leger, pour l'en avoir repris, fut exilé à Luxeuil, et Childéric fut, en 674, assassiné par un seigneur nommé Bodillon qu'il avait fait fouetter en public comme un esclave. Les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne placèrent sur le trône Théodoric III. Ebroïn et saint Leger sortirent de Luxeuil, le second pour retourner à Autun, le premier pour organiser une conjuration contre Théodoric et son maire du palais Leudésius. Le coup de main tenté par l'ambitieux et sanguinaire Ebroïn réussit, il poignarda traîtreusement Théodoric, usurpa la mairie de Bourgogne et de Neustrie et recommença la série un instant interrompue de ses cruautés et de ses crimes. Une foule de seigneurs périrent dans les supplices ou s'exilèrent. Des évêques, neuf périrent et furent remplacés par d'indignes favoris du tyran. De tous les prélats, le plus poursuivi de sa haine était saint Leger. Le saint fut arraché de son église, eut les yeux crevés, la langue coupée, et resta durant trois ans dans un cachot. Enfin, en 680, après tant de tortures, saint Leger fut assassiné par cet Ebroïn auquel autrefois il avait sauvé la vie. — Telle est l'histoire appuyée sur les monuments historiques les plus incontestables (1). Rien de pur, de noble, d'innocent comme cette figure de saint, rien qui prête moins à la calomnie et au mensonge; il a fallu toute la haine et l'impudeur d'un Sismondi pour oser, sans preuves, quand toute la trame historique y contredit, faire du saint l'un des meurtriers de Childéric. Sismondi, pour établir sa calomnie, cite à faux

(1) Voyez la *Vie de saint Leger*, par Dom Pitra.

des documents de l'époque. Daunou forge des pièces, nos légers et haineux écrivains universitaires répètent la même accusation, et, fabricant un saint Leger à leur guise, le jettent ensuite comme une insulte à l'Église catholique qui l'a canonisé. Que de forfaits historiques du genre de celui-ci ont été commis depuis la Réforme par les écrivains protestants et universitaires !

2. C'est à ce moment que nous rencontrons un nom qui deviendra fameux, une famille dont les destinées, tout à l'heure étonnamment hautes, vont être liées à la cause de l'Église. Quand, en 679, le roi d'Austrasie Dagobert fut assassiné par les émissaires d'Ébroïn, l'un des plus puissants seigneurs était *Pépin*, descendant de Pépin l'Ancien et d'Arnoul. Pépin se mit courageusement à la tête de la résistance, et repoussa Ébroïn les armes à la main. Sans doute ces armes furent d'abord malheureuses, Ébroïn put continuer quelque temps encore ses violences et son atroce tyrannie, mais il fut enfin assassiné lui-même en 681 par un Franc qu'il s'app préparait à faire périr. La Neustrie le remplaça par Waradon, qui, par les conseils et l'entremise de saint Ouen, fit la paix avec l'Austrasie. Cette paix, rompue par un autre maire de Neustrie, Bertaire, sorte de nouvel Ébroïn, donna lieu au grand triomphe et à la première élévation de Pépin d'Héristal. Cette victoire de *Testry*, l'une des plus importantes et des plus décisives que l'histoire mentionne, livra à Pépin le gouvernement des trois royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. Après cette victoire, Pépin se fit le restaurateur et l'administrateur infatigable des trois contrées qu'il gouvernait avec un véritable pouvoir souverain. Les églises avaient été en Neustrie et en Bourgogne bouleversées et meurtries par Ébroïn : des Conciles furent réunis pour relever les ruines, chasser les indignes, punir les désordres. Les assemblées du Champ de Mars fu-

rent aussi reprises, Pépin d'Héristal en était l'âme et la force, bien que des fantômes de rois y vinssent présider. Ainsi passèrent comme des ombres Thierry III, Clovis III, Childebert III. Pépin traitait les grandes affaires, recevait les ambassadeurs des Sarrasins, des Lombards, des Avars, des Slaves que sa grande renommée avait émus. Les peuplades germaniques, fières et intraitables depuis leurs précédents succès sur les Austrasiens, crurent le moment venu d'achever l'écrasement de la France : Pépin fit face à toutes victorieusement. Les Alamans, les Bavares, les Thuringiens, les Frisons avaient forcé leurs barrières et menaçaient l'Austrasie d'une invasion formidable : tous furent défaits et refoulés. Pépin d'Héristal ouvrit par une série de victoires la longue et sanglante guerre que la France carlovingienne continuera contre les Barbares du Nord.

Sage et puissant administrateur, guerrier redoutable, Pépin d'Héristal fit, par son zèle pour l'Église, pressentir Pépin le Bref et Charlemagne. De nombreuses armées de moines avaient entamé la masse germanique, mais l'œuvre était ardue, la barbarie reprenait vite le terrain gagné par les missionnaires, et la persuasion demandait à marcher escortée. Trois ans après la bataille de Testry, douze missionnaires Anglo-Saxons, conduits par saint Willibrod, s'adressèrent à Pépin pour obtenir son appui dans leur mission de Frise et des autres peuplades idolâtres de la Germanie, Pépin les aida puissamment dans tous leurs travaux, leur fit les entrées libres, garda leurs œuvres, et se porta partout le défenseur de leurs missions. Son zèle lui mérita la haine des idolâtres, et un Frison païen assassina son fils Grimoald dans la basilique de Liège en 714. Pépin mourut lui-même un peu après.

Un autre nom est resté moins pur mais aussi illustre, *Charles Martel*, qui sauva par son génie et son courage l'œuvre naissante des Carlovingiens. Pépin ne laissait qu'une

veuve et des enfants, son fils illégitime, Charles, pouvait seul s'opposer à un formidable orage qui s'élevait du côté de la Neustrie. Charles, que d'autres victoires devaient faire surnommer *Martel*, les inaugura en portant la déroute dans les armées de Rainfroi et la dévastation dans les terres de Neustrie. Vainqueur de ses ennemis personnels, Charles Martel reprit les guerres commencées en Germanie par son père Pépin d'Héristal, battit les Saxons dans cinq expéditions successives, attaqua victorieusement l'Alamanie et la Bavière, et réduisit la Frise avec son duc Popon. Le flot de l'invasion était brisé du côté du Nord.

Mais, nous l'avons vu, la civilisation chrétienne était, à cette époque critique, assaillie par une invasion double : celle des Germains au Nord, celle des Arabes musulmans au Sud (1). Or ceux-ci, grandissant en force de jour en jour, déjà maîtres de possessions immenses, enivrés de leurs continuelles victoires, tournaient leurs bataillons fanatisés vers la Gaule qu'ils voulaient à tout prix conquérir. C'en était fait de l'Europe nouvelle s'ils eussent réussi. Charles Martel fut à cette heure suprême l'homme de la droite de Dieu. Les Musulmans se répandaient déjà comme un torrent dans l'Aquitaine, massacrant partout prêtres et religieux ; leurs bandes, s'enfonçant dans la vallée du Rhône, pénétraient jusqu'à Sens. Avignon, Viviers, Valence, Vienne, Lyon, Mâcon, Châlons, Besançon, Dijon, Auxerre étaient devenues leurs proies, et, à l'Ouest, Olé-

(1) Sur les terribles invasions musulmanes et l'œuvre de Ch. Martel, consultez : Rainaud, *Invasions des Sarrasins en France*, Dupré, 1836. — Frantin, *Annales du Moyen-âge*, liv. XXII, t. VI, p. 343. — Paulin Paris, *Les grands chroniq. de France*, t. II, p. 28. — Ives de Chartres, *Chronicon*, Patr. Lat., t. CLXII, col. 613. — Hugues de Sainte-Marie, *Hist. eccles.*, Patr. Lat., t. CLXII col. 838. — Ximénès, *Hist. Saracemica*. — Duruy, *Hist. de France*, t. I, p. 147. Se méfier du mauvais esprit constant de cette histoire. Duruy ou est très ignorant des choses ecclésiastiques ou est de très mauvaise foi.

ron, Bordeaux, Bayonne, Poitiers avaient de même subi leurs ravages et leur domination (1). L'évêque de Sens, Ebbon, commença la délivrance en gagnant sur l'Islamisme une première victoire; Charles apparut avec ses hommes du Nord, armée immobile, muraille de fer, contre laquelle les flots musulmans ne se ruèrent que pour se briser (732). Leur immense déroute sauva pour jamais la chrétienté. Charles la compléta plus tard par des expéditions dans le Midi, où, en amoindrissant la domination des Maures, il agrandit et fortifia la sienne (737).

Tout n'est par resté pur et grand dans l'œuvre de Charles Martel. S'il mérita du monde chrétien par sa fameuse victoire sur l'Islam, de la France par son énergique répression de l'anarchie politique, de la dynastie Carlovingienne par l'accroissement et le maniement habile de sa puissance, l'Église fut loin d'avoir toujours à se louer de lui. Il la foula sous ses pieds d'homme d'armes et de guerrier. Ce que l'Église possède de plus délicat et de plus précieux, son clergé, ses moines, sa discipline, fut traité par Charles comme de simples instruments de sa politique et de sa puissance. A ses leudes, pour les récompenser ou les retenir, il distribuait les évêchés et les abbayes; de grossiers hommes d'armes revêtaient l'habit ecclésiastique en le souillant de leurs vices. Les loups entraient de toutes parts dans la bergerie. Et non-seulement les nouveaux venus étaient indignes, mais les anciens se corrompaient. Voyant que les faveurs de Charles étaient pour ses guerriers, les clers por-

(1) C'est en ce temps-là que Dieu accorda à la France l'insigne miracle du Mont-Saint-Michel. L'Archange apparut du haut de la roche appelée jusque-là la *Tumba in periculo mari*. Les miracles s'y firent en foule, un sanctuaire s'y éleva qui fut durant les âges héroïques de la France l'objet d'une immense vénération et le centre d'un illustre pèlerinage. — Voy. dans la Patr. lat., XCVI, col. 1389, l'ouvrage anonyme, *Apparit. S. Michael archang. in partibus occiduus in monte Tumba in Gallia*.

taient les armes et allaient flétrir dans le tumulte des camps leur piété et leur vertu. De là l'irruption dans l'Église de France d'une foule d'abus les plus graves, de vices honteux et sordides, l'avarice, l'incontinence, la simonie, le mépris de la science ecclésiastique, l'oubli des plus essentiels devoirs du sacerdoce. L'éclat du sanctuaire s'obscurcit tristement, et si Charles lui-même s'amenda à la fin de sa vie (741), le mal que fit sa politique ambitieuse et souvent sans justice et sans conscience ne laissa après lui que de trop profondes empreintes, et ces empreintes il faudra tout le zèle, les vertus, l'énergie d'un Charlemagne pour parvenir à les effacer.

A vrai dire la réforme commença avant l'époque du saint et illustre empereur. Dès que le Pape eut appris que Charles Martel était mort (741) et que ses deux fils Carloman et Pépin s'étaient partagé ses États, il chargea saint Boniface, le glorieux apôtre de la Germanie, de remédier aux abus dont l'Église Franque était si tristement travaillée. Depuis près de quatre-vingts ans les Conciles ne se tenaient plus dans la Gaule, les évêchés étaient la proie d'hommes cupides, ignorants, souvent débauchés : la tête manquant tout le corps périssait de vices, ou retournait visiblement à la barbarie. Au Concile de *Leptines*, en Austrasie, présidé par saint Boniface, légat du Pape, en présence de Carloman et de ses leudes, la réforme du clergé fut résolue ainsi que la restitution des biens ecclésiastiques, et la cessation des mariages illégitimes et de la polygamie. Des résolutions semblables furent prises au Concile de *Soissons*. — La discipline se réveilla et l'Église Franque commença à renaître. Nous la quittons un instant, pour suivre en Italie les grandes œuvres d'affranchissement et de puissance, que Dieu va y accomplir par la France : *Gesta Dei per Francos*.

II. L'Eglise en Italie. L'Italie (1), durant la période où la France voyait une race nouvelle, race énergique et habile

(1) Nous avons souvent, depuis saint Grégoire le Grand, parlé des papes qui gouvernèrent l'Eglise dans la crise que subit l'Occident, et l'état plus désastreux de beaucoup où l'Orient s'affaisse et se meurt. Mais ces figures ont été éparées et comme perdues dans la profusion des détails historiques. Nous croyons utile, comme nous l'avons fait jusqu'ici, de grouper ces pontificats successifs afin d'en résumer, d'un trait, le caractère, et surtout d'en montrer la succession et l'enchaînement.

A saint *Grégoire le Grand*, mort en 604, après un pontificat de quatorze ans, dont nous avons vu la fécondité et la gloire, *Sabinien* succède du 1^{er} septembre 604 jusqu'en février 605. Nous avons de ce pape plusieurs règlements importants regardant le culte. — Après lui *Boniface III* eut un pontificat plus court encore (605 à 606). Un instant il força les évêques de Constantinople à renoncer à leur titre de *patriarches œcuméniques*, mais l'orgueil grec reprit bien vite le dessus et le titre fut continué. La confirmation des évêques par le Saint-Siège fut strictement établie et exigée par Boniface III, et c'est lui encore qui ordonna les trois jours d'intervalle entre la mort d'un évêque et la nomination de son successeur. — *Boniface IV* lui succéda en septembre 607. Lorsqu'il obtint de l'empereur Phocas le Panthéon d'Agrippa et qu'il en fit une église en l'honneur de la sainte Vierge et des martyrs, cette dédicace donna naissance à la fête de la *Toussaint*. — Le pape *Deusdedit* régna après Boniface IV, depuis 614 jusqu'en 617. Ses éminentes vertus l'ont fait placer au rang des saints. — A saint Deusdedit succéda *Boniface V* qui régna jusqu'en 625. Son règne fut contemporain des grandes missions dans l'Angleterre, et aussi des désastreux succès de Mahomet dans l'Arabie.

Avec *Honorius I* qui succéda à Boniface V en 626, nous rentrons dans le Bas-Empire et ses hérésies. Honorius fut exposé à toutes les ruses de Byzance, et s'il usa de trop de condescendance au moins son orthodoxie est-elle sortie victorieuse des nuages et des incertitudes dont on avait essayé de l'obscurcir. Honorius fut un des papes les plus magnifiques dans la construction et l'ornementation des églises et des basiliques. — *Séverin*, élu pape le 28 mai 640, fut entravé dans son intronisation comme son gouvernement par la tyrannie théologique de l'empereur Héraclius. Sur son refus de signer l'Ecthèse, le palais de Latran fut envahi par les troupes impériales et le trésor pontifical fut pillé. Séverin resta intrépide et excommunia les monothélites. — Le successeur de Séverin, *Jean IV* (642), acheva l'œuvre de courageuse résistance de son prédécesseur. Il condamna l'Ecthèse d'Héraclius. Ce même pape eut à prémunir l'épiscopat d'Angleterre et d'Ecosse contre les erreurs et les intrigues de Pélage. — *Théodore I* (642-649) fut comme ses prédécesseurs, presque constamment engagé dans les luttes contre le Monothélisme, et y déploya une égale énergie. — A cette énergie du combat l'admirable pape *Martin I* (649-

surgir au milieu des ruines de la première dynastie, était la proie désolée de deux fléaux également désastreux : l'Em-

655) joignit l'héroïsme et la gloire du martyre. Il frappa de ses intrépides condamnations toutes les erreurs des monothélites, il supporta de la part de l'indigne empereur Constant toutes sortes de mauvais traitements, de tortures, d'avanies, puis enfin mourut dans son exil de la Chersonèse en 655. — Depuis quinze mois saint *Eugène* gouvernait l'Eglise de Rome comme vicaire général. L'empereur voulait à tout prix l'élection d'un nouveau Pape afin de faire passer saint Martin, sa victime, comme un intrus : les Romains résistaient à cette prétention anticanonique ; enfin, sur la permission du Pape exilé et mourant, saint Eugène fut élu et intronisé (654). — Saint *Vitalien* succéda à saint Eugène en 658. L'empereur Constant mit bientôt le comble à ses violences et à ses crimes en envahissant Rome et en faisant subir à cette malheureuse ville plus d'atrocités que les Barbares ne le firent jamais. Vitalien lutta avec énergie contre les envahissements orgueilleux des archevêques de Ravenne, son zèle pour les réformes intérieures, comme pour l'embellissement du culte ne fut ni moindre ni moins fructueux. — En 672 saint *Adéodat* occupa le Saint-Siège après saint Vitalien et laissa de nombreuses et précieuses traces de sa charité pour les pauvres comme de son zèle pour les sanctuaires. — Saint *Domnus* lui succéda en 676 et eut le bonheur de terminer le schisme de Ravenne en obtenant de Constantin Pogonat la révocation de l'édit de Constant, qui prétendait exempter l'archevêque de Ravenne de la juridiction de l'Eglise de Rome. — En 679 il laissa le trône pontifical à saint *Agathon*. Sous ce pape se tint le sixième Concile œcuménique. Il en finit avec l'usage abusif et tyrannique, inauguré par les rois Goths, d'après lequel chaque pape donnait à son élection une somme d'argent à l'empereur. — Saint *Léon II* succéda à saint Agathon (682) et laissa une grande réputation de science et de piété. — Saint *Benoit II* (684) gagna sur la tyrannie byzantine une nouvelle et précieuse victoire, il obtint que désormais le Pape serait consacré sans l'intervention de l'empereur ni de l'exarque de Ravenne son représentant ; (peut-être Justinien II reprit-il ce droit abusif). — *Jean V* succéda à saint Benoît II en 685 et revendiqua énergiquement les droits de l'Eglise de Rome sur les ordinations dans la Sardaigne. — *Conon* occupa le Saint-Siège de 686 à 687. Son élection mit fin à un désaccord entre le clergé, le peuple et l'armée, qui eût pu devenir fatal. Le prêtre Conon réunissait toutes les vertus d'un saint, durant son court pontificat il put bénir plusieurs fois les missionnaires qui, à l'exemple de saint Kilien, portaient alors si nombreux à la conquête des contrées idolâtres du Nord. — Saint *Sergius I* (687) eut à déployer une grande fermeté dans les intrigues byzantines. Justinien lui envoya, en 692, les actes du Concile in *Trullo*. Sergius loin de les signer n'en daigna pas même prendre officiellement connaissance. C'est Sergius encore qui éteignit un schisme des évêques d'Italie qui durait depuis cinquante ans. Le

pire Grec et la monarchie Lombarde. L'Empire tyrannisait la Papauté en même temps qu'elle la délaissait et la trahissait au plus fort de ses détresses : les Lombards ne paraissaient disposés à montrer ni la docilité des autres races Germaniques à l'Évangile, ni surtout la simple et loyale générosité des Francs.

La conduite des empereurs de Byzance et de leurs représentants se résumait dans une tyrannie imbécile et une lâcheté devenue incurable. L'orgueil et l'esprit de rapine poussaient Léon l'Isaurien à toutes sortes d'excès; l'Italie exaspérée se jetait toute entière dans les bras de Grégoire II, et le suppliait de secouer enfin le joug aussi insupportable qu'ignominieux de Byzance. Les Papes donnèrent alors le plus magnifique exemple de loyauté et de désintéressement. Constamment ils résistèrent à l'entraînement des Italiens, constamment ils travaillèrent à conserver ces populations irritées sous le joug de leurs anciens maîtres; ces Papes, qu'une histoire ou ignorante ou hostile dépeint si complaisamment comme des ambitieux qui cherchaient à tout réduire

chant de l'*Agnus Dei* à la messe solennelle vient aussi de ce Pape. — *Jean VI* lui succéda en 701. Il éprouva de la part de Justinien II les mêmes obsessions pour obtenir la confirmation des décisions du concile *in Trullo*. Les mêmes refus entraînèrent les mêmes persécutions, mais le Pape fut énergiquement protégé, comme son prédécesseur, par les Romains. Plus tard, assiégé par les Lombards, abandonné par les Grecs, il n'obtint la paix qu'à prix d'or.

Désormais aux tracasseries byzantines vont se joindre les détresses souvent extrêmes de l'invasion Lombarde. *Jean VII* (705) néanmoins reçut d'Aribert, chef Lombard, un acte de restitution, mais ce fait isolé n'empêcha pas les envahissements de ces redoutables Barbares. Comme ses prédécesseurs, Jean VII refusa de reconnaître les décrets « *in Trullo*. » — *Sisinnius* (708-708) ne fit que passer. — *Constantin* (708), obsédé par Justinien II à propos du Concile « *in Trullo*, » éclaira, paraît-il, l'empereur sur les errements de ce Concile. Il régna jusqu'en 715. — Avec saint *Grégoire II* (715-731) nous entrons dans une phase de plus en plus critique de l'Église en face de l'invasion Lombarde et des Grecs Iconoclastes. — Saint *Grégoire III* (731) et saint *Zacharie* (741) appartiennent à l'étude que nous avons ouverte et que nous continuons.

et à tout dominer, ne faisaient d'efforts que pour empêcher l'Italie de se trop donner à eux. Bien plus, c'est eux, c'est Grégoire II, qui va jusqu'à Venise chercher du secours afin de défendre contre les Lombards les possessions italiennes de Léon, que Léon abandonne et ne défend plus !

Mais quoi que pût tenter la vaillance au service d'une telle magnanimité, la lâcheté byzantine trahissait trop l'Italie pour ne pas favoriser les Lombards. Bientôt Ravenne, l'Émilie, la Pentapole, Narni, tombent en leur pouvoir. Luitprand cherche à endormir et à captiver Grégoire II, en lui abandonnant Narni, mais Grégoire II est trop magnanime ou pour accepter ou pour avoir peur. Il appelle les Vénitiens qui battent Luitprand, et Ravenne est rendue à l'empereur. Un écrivain assurément, non suspect d'aimer la Papauté, ne peut s'empêcher d'écrire : « Grégoire II remplit également deux devoirs qui paraissaient incompatibles. Chef intrépide de l'Église, il s'opposa constamment à l'exécution d'un édit contraire à la pratique du Christianisme, il fit tous ses efforts pour détourner l'empereur de son dessein impie, il fortifia les peuples dans la résolution de rejeter les ordres auxquels ils ne pouvaient obéir sans trahir leur religion. Mais, en même temps, fidèle sujet du prince, il se tint lui-même et maintint les peuples dans une juste obéissance, il étouffa l'esprit de révolte, et, malgré les noirs complots que le prince lui-même tramait contre sa vie, prélat vraiment apostolique, supérieur à tout sentiment de vengeance ainsi que de crainte, il fut assez généreux pour conserver au prince l'Italie, prête à lui échapper (1). » Et que faisait l'Empire ? Il se ligua avec Luitprand pour perdre Grégoire II dans un coup de main ! Attaqué à l'improviste par les Lombards, réduit à toute extrémité, livré à ses adversaires, le Pape fit devant le chef Lombard ce que saint Léon avait fait devant

(1) Daunou, ch. I.

Attila. Il alla au-devant de lui en habits pontificaux, environné de son clergé, se fit suppliant, implora pour la ville de Rome : Luitprand versa des larmes et épargna. Un des plus haineux ennemis des Papes, Gibbon, ne peut retenir ici cet aveu : « Rome, après avoir perdu ses légions et ses provinces, voyait sa suprématie rétablie par le génie et la fortune des Papes. » — Le successeur du grand pape Grégoire II, saint *Grégoire III* (731), ne connut que la détresse et l'angoisse. Elles lui vinrent tout d'abord de Byzance. Les fureurs des Iconoclastes étaient parvenues à leur paroxysme, la persécution et le trouble envahissaient tout. Saint Grégoire III réunit un Concile à Rome, y anathématisa l'hérésie des briseurs d'images, et fit partir pour Constantinople une ambassade chargée de faire connaître à l'empereur les décisions du Concile et surtout de gagner l'esprit du prince et de pacifier l'Église Grecque. Léon répondit en maltraitant ces envoyés et en armant une flotte dont la mission sacrilège était de surprendre et de saccager Rome et de se saisir de Grégoire. Ses plans impies furent déjoués, une tempête brisa sa flotte, et les Ravennates, avec leur intrépide évêque, tombèrent sur les troupes byzantines et les dispersèrent. L'empereur se vengea par un redoublement de tyrannie et de cruauté, accabla le peuple de vexations et ravagea le patrimoine de l'Église. Cette détresse, déjà extrême, devait augmenter encore. Luitprand cherche un prétexte de guerre, le trouve quand Grégoire refuse de trahir l'hospitalité en lui livrant un ennemi réfugié dans Rome, il arme, il s'avance sur la Ville Éternelle jurant de la forcer et de la conquérir sans retour. — Jamais la situation de la Papauté n'a été plus critique, jamais l'on n'a pu croire l'Église plus près de sa fin.

Dieu, comme toujours, faisait deux choses : il laissait son Église dans l'angoisse, mais il travaillait en secret à

sa délivrance ; la barque restait agitée dans les flots , mais , sans qu'on pût l'apercevoir , au milieu de la nuit sombre , il s'approchait de la barque pour la sauver. Depuis un demi-siècle , il préparait la France à inaugurer sa vie et sa mission *de fille aînée de l'Église*. A la race Mérovingienne affaiblie et mourante , il en substituait une autre pleine de vigueur et déjà puissante par ses victoires et ses conquêtes. Au premier cri de l'Église , sous Grégoire III , si Charles Martel n'avait pas répondu par le secours des armes , au moins sa parole à Luitprand avait paru assez redoutable pour être respectée , et le Lombard avait reculé ses projets d'envahissement. A Charles Martel succéda Pépin , avec Carloman d'abord (741) , puis seul en 747 quand Carloman se fut fait moine au mont Cassin. La révolution qui devait donner la couronne aux Carlovingiens (1) était déjà dans toutes les pensées et toutes les volontés. Quand Pépin le Bref parut , triompha , déploya la même puissance et les mêmes talents que Charles Martel , le trône des Mérovingiens , usés et disparus depuis longtemps de la scène , s'imposait comme nécessairement à lui. D'autre part , il est incontestable que l'élévation de cette famille nouvelle , la plus puissante , la seule puissante dans l'Europe chrétienne , la seule capable de repousser les dangers de toute sorte qui menaçaient l'avenir des nations chrétiennes et de leur jeune civilisation ,

(1) Quelle est l'origine de la race Carlovingienne ?

« Dans le viii^e et dans le ix^e siècle , l'opinion publique considérait la race carlovingienne comme représentant une fusion entre les deux populations d'origines différentes qui habitaient les Gaules , c'est-à-dire entre le peuple d'origine militaire qui vivait sous le régime de la loi Salique , et le peuple des cités gallo-romaines qui vivait sous le régime du code Théodosien. L'existence du poème que nous avons cité atteste , en outre , que cette croyance était partagée par les rois Carlovingiens eux-mêmes. Pour nous , il en résulte que ces princes descendaient , par les hommes , de la race Gallo-romaine , et , par les femmes , de la race , déjà fort mélangée , des Francs » (Buche , art. dans l'*Encycl. du xix^e siècle* , t. VIII).

la seule surtout qui s'offrit à garder efficacement l'Église dans ses détresses présentes, est un fait providentiel. Pépin fut roi de droit parce que seul il pouvait l'être de fait, et comme, au moins sous les deux premières races la couronne resta élective, les Français qui s'étaient donnés aux descendants de Clovis, purent, quand les Mérovingiens devinrent incapables de les gouverner et de les défendre, se donner aux descendants de Pépin d'Héristal et de Charles Martel.

Mais déjà la Papauté régnait trop puissamment dans la grande famille chrétienne pour que ces changements se fissent sans son intervention. Selon d'anciennes Annales, le pape saint *Zacharie* fut consulté. « Qui doit être roi : l'homme qui, sans en porter le titre, en exerce, pour le bien du peuple, depuis longtemps les pouvoirs, ou bien l'homme qui, avec le nom de roi, ne peut plus exercer la charge de la royauté ? » La réponse s'imposait d'elle-même (1). Saint Zacharie aurait, d'après les mêmes chroniques, répondu « qu'il paraissait convenable que celui-là fût roi qui en pouvait exercer l'autorité. » Cette interrogation et cette réponse sont-elles authentiques ? c'est un problème. Mais deux faits sont palpables : le premier que les Carlovingiens se substituaient légitimement aux Mérovingiens, dont la France ne pouvait plus attendre que l'impuissance et l'anarchie ; le second que les Papes devenaient dès lors les conseillers et les arbitres des peuples Européens.

Quand les historiens ont accusé saint Zacharie de n'avoir

(1) Beaucoup d'insanités haineuses ont été répandues sur cette question pourtant si claire et si simple.

« Traiter d'usurpation l'avènement de Pépin à la couronne, c'est là un de ces vieux mensonges historiques... Il n'y a point d'usurpation là où la monarchie est élective. » Châteaubriant, *Études historiq.*, p. 243.

Le Pape docteur et pasteur des âmes doit une réponse à qui le consulte. Là est tout le rôle de Zacharie.

pu élever la puissante monarchie Carlovingienne qu'en trahissant la cause des empereurs Grecs, leurs maîtres premiers et légitimes, ces historiens ont la vue bien infirme ou la mémoire bien courte. Les Papes, et eux seuls, luttèrent jusqu'au dernier moment pour conserver à Byzance une domination que, par sa lâcheté, son ineptie et ses vexations, Byzance elle-même ne cessait de trahir. Mais ce *dernier moment* vint quand les Papes, après des appels aussi incessants que désespérés, ne furent que trop assurés de n'obtenir contre les Barbares qui dévoraient l'Italie absolument aucune protection et aucun secours. Alors ils se tournèrent vers les Carlovingiens. « C'est que, disent les protestants eux-mêmes, tout le monde convient que les sujets d'un monarque, lorsqu'ils se voient sur le point de périr sans ressource parce que leur prince est impuissant à les sauver, peuvent se donner un autre roi. » -- Mais laissons cette polémique, assez obscure et assez vacillante, remarque un auteur, parce qu'il nous manque, pour nous y mouvoir avec force et justesse, des notions indispensables sur le droit de l'époque, les coutumes régnantes, les idées établies. Le simple narré des faits nous fera bien plutôt la lumière que de stériles discussions.

La grande préoccupation du pape saint Zacharie (741-752), successeur de saint Grégoire III, fut de défendre et de pacifier l'Italie. Il fut assez heureux pour arrêter d'abord lui-même les entreprises des Lombards. Luitprand lui accorda une trêve de vingt ans et fit au Saint-Siège des restitutions importantes. Mais cette trêve pesait trop à l'insatiable ambition des rois Lombards, pour protéger longtemps les anciens maîtres de l'Italie. L'Empire Grec succomba le premier, et son exarchat de Ravenne lui fut enlevé en 752. Ce qui disparaissait était moins qu'une ombre; l'Italie n'en reçut aucune commotion, mais la Papauté, restée seule en face de ces sauvages ennemis, vit bientôt ses dernières espérances

évanouies et ses dernières ressources brisées. *Étienne II* (1) (752-757), successeur de saint Zacharie est par Astolphe réduit à la plus terrible extrémité. Le prince Lombard, traître à sa parole, violateur, après quatre mois, d'une paix qu'il avait jurée pour quarante ans, avertit le Pape qu'il veut Rome, qu'il régnera sur l'Italie entière, et que chaque habitant lui paiera un tribut. Etienne II s'adressa une dernière fois à l'Empire Grec, et sur un nouveau refus, se tourna définitivement vers les Francs. Alors fut consommé le pacte glorieux qui, pendant tant de siècles, lia les destinées de la France à celles de la Papauté (2), pacte providentiel dont la garde fidèle valut à notre pays des destinées si brillantes, dont chaque rupture fut suivie d'immédiates et implacables calamités. Étienne avait d'abord député un messenger à Pépin le Bref, puis lui-même, quelques mois plus tard, après de suprêmes efforts tentés auprès d'Astolphe pour obtenir la paix, arrivait à Pontyon, dans le Perthuis, implorer l'assistance du roi des Francs. Pépin, traçant la voie à tous les rois chrétiens, se prosterna devant le Pontife, en attendant que, le lendemain, le Pontife, suppliant, couvert de la cendre et du cilice, se proternât devant lui pour qu'il le vînt délivrer. Scène noble et touchante! Dans cette réciprocité de supplication et d'honneur, sont renfermées toute la puissance et toute la grandeur de l'union du Sacerdoce et de

(1) Nous disons Étienne II, car un autre Étienne était mort précédemment avant d'être consacré et n'est pas généralement compté parmi les papes.

(2) « Les deux pouvoirs demeurent distincts et unis, avec une dépendance réciproque, fondée sur la nature de chacun d'eux. Le pouvoir ecclésiastique demande au pouvoir civil l'appui de la force et son concours partout où le bras séculier peut intervenir. Le pouvoir civil reçoit sa haute direction morale de l'autorité ecclésiastique, et cela, non-seulement dans les actes privés ou purement religieux et appartenant au culte, mais encore dans l'usage même des biens terrestres et dans les actes de la souveraineté proprement dite. » L'abbé Blanc, *Hist. ecclés.*, Lec. XCVII.

l'Empire. Unis l'un à l'autre, ils procurent avec une efficacité incomparable le bonheur des nations ; désunis, le monde se trouble, les peuples entrent en des convulsions mortelles, l'Europe n'offre plus que l'image d'un chaos. — Pépin accordant tout au Pape, somma d'abord Astolphe de restituer au Saint-Siège les domaines ravés par lui. Astolphe refusa orgueilleusement, et, dans la fameuse assemblée de Quiercy-sur-Oise, la guerre Lombarde fut résolue. La nation entière entraînait dans l'idée divine, entrevoyait sa mission glorieuse, et mettait sur son drapeau ces paroles qui consacreront désormais ses plus belles victoires : *Gesta Dei per Francos*. — Étienne récompensa le service des Carlovingiens avant même de l'avoir reçu : il sacra Pépin, sa femme et ses deux fils, et conféra aux trois princes le titre de *patrices*, que l'empereur Anastase avait autrefois donné à Clovis.

Vers la fin de l'été 754, Pépin passa les Alpes au mont Cenis, battit les Lombards au pas de Suse, assiégea Astolphe dans Pise et lui imposa la paix, avec obligation de restituer les possessions du Saint-Siège et de payer un tribut aux Francs. — Astolphe promit, et les Francs n'avaient pas tous repassé les Alpes, qu'il rompait à la fois la paix et sa parole, se jetait avec une fureur nouvelle sur les domaines du Pape, assiégeait Rome et la réduisait au désespoir. Le nouveau cri d'Étienne fut déchirant, il émut et électrisa la nation franque qui franchit les Alpes comme un torrent, se précipita sur les Lombards et brisa leur puissance et leurs projets. On vit alors un spectacle qui eût prêté au rire s'il n'eût provoqué le dégoût. Le lâche Constantin Copronyme qui n'avait cessé de fuir devant l'ennemi, de trahir le Pape, Rome, l'Italie toute entière, s'en vint, après la victoire, réclamer des Francs le butin que leur sang venait de conquérir. « Ce n'est pas, répondit fièrement Pépin, pour les Grecs que les Francs ont répandu leur sang, ils l'ont versé pour saint Pierre. » Cette fois le roi Franc ne se fiant plus

à la perfidie des Lombards, laissa Furalde, l'abbé de Saint-Denys, en Italie, pour assurer les restitutions et les donations que le traité stipulait pour le Saint-Siège.

« Ainsi fut constitué (1) le domaine temporel des Papes. Il s'étendait alors sur quatre domaines distincts qui furent l'objet de quatre actes authentiques. — Le premier acte regarde le duché de Rome avec les châteaux, bourgs et villages situés sur la rive toscane du Tibre (2). Ces États que possède déjà Grégoire II en 725 se détachent, dans l'extrême nécessité, de l'obédience de l'Empire et forment le noyau du patrimoine de saint Pierre. — Le second acte se rapporte aux villes de Narni, Ancône, Osimo et Numano ajoutées à la circonscription précédente, lorsque Luitprand les *restitua* au Saint-Siège sous le pontificat du pape Zacharie. — Le troisième acte qui est encore une *restitution* nomme vingt villes. La restitution en fut faite sur l'ordre de Pépin en 754, après la première expédition en Italie. — Le quatrième acte, nouvelle et dernière restitution des Lombards, fut dressé après la seconde expédition de Pépin. Il cite de nouveau vingt villes de l'exarchat et de la Pentapole et y ajoute Comachio et Narni.

Ces actes que nous venons de citer sont appelés avec une

(1) *Constitué*, non pas *créé*. Nous avons vu ce domaine naître avec l'Église, se grandir de siècle en siècle, par les causes les plus saintes et les plus légitimes, et selon les titres les plus impossibles à contester. « Nous savons, dit Bossuet, que les biens, les droits, les souverainetés acquises aux Pontifes Romains, sont possédés à un titre aussi parfait qu'il puisse en exister parmi les hommes. »

Sur la donation de Pépin et de Charlemagne et sur la question du domaine temporel, consulter : Card. Mathieu, *Le pouv. temp. des Papes justifié*, Paris, Leclère, 1863. — Card. Grasellini, *Tableau historiq. du domaine temp. des Papes*, 1863. — M^{sr} Pavy, *Esquisse d'un traité sur la souv. temp. des Papes*, 1860. — John Miley, *Hist. des états du Pape*, trad. par Ouin-Lacroix, 1851. — De l'Épinois, *Le gouv. des Papes*, 1866. — *Codex diplomaticus dominii temp.* Rom., 1861-1862.

(2) Voir Dareste, *Hist. de France*, t. I, pag. 348, note 1.

égale justesse, tantôt des *restitutions*, tantôt des *donations*. Les Lombards restituent ces domaines parce qu'ils les avaient usurpés, les Francs les donnent parce qu'ils les avaient conquis. — Le duché de Rome appartenait au Pape par le choix libre de ses habitants. C'est le fruit de la nécessité et de la politique. L'exarchat et la Pentapole lui furent attribués en vertu des restitutions des Lombards et des donations des Francs : c'est la réparation de l'injustice obtenue par les lois de la guerre. — Trois sortes de droits consacrent donc désormais la royauté temporelle des Papes : le *droit des gens* qui autorise un peuple aux abois à se détacher du prince qui l'abandonne et de se donner au prince qui le nourrit et qui le défend. Le *droit des traités* qui oblige un usurpateur à restituer ce qu'il a pris et à reconnaître sa faute en la réparant. Le *droit de la guerre* qui permet au vainqueur de garder le territoire qu'il a conquis ou de le donner à qui il lui plaît. — Les Papes sont donc véritablement des rois avec le triple aveu des peuples qui les ont choisis, des ennemis qui les ont attaqués, des voisins qui les ont secourus. Italiens, Francs, Lombards, ont également reconnu leur pouvoir temporel : les Italiens l'ont invoqué et établi, les Lombards l'ont restitué, les Francs l'ont défendu et affermi. Le grand dessein préparé et mûri depuis tant d'années dans les conseils de la Providence s'achève ainsi dans le milieu du VII^e siècle. C'est l'œuvre du temps ou plutôt de Dieu (1). »

Quant aux Papes, dociles à ce plan divin, invincibles gardiens de ce dépôt voulu et donné par Dieu pour la protection du pouvoir spirituel, l'indépendance du Saint-Siège, et aussi pour le bien des nations chrétiennes, ils n'ont plus cessé de revendiquer avec une infatigable énergie, espérant parfois contre toute espérance, la possession de leur royaume temporel. De Grégoire II à Pie IX et à Léon XIII ils ont,

(1) Card. Mathieu, *Œuvres*.

en repoussant le sophisme des habiles comme la violence des tyrans et des envahisseurs les plus victorieux, soutenu leurs droits sans les trahir jamais. Les Papes, dépouillés momentanément, ou possesseurs affermis de leurs domaines, n'ont pas cessé un moment de parler, d'écrire, d'agir en souverains. Pie IX à Gaëte ne parle pas autrement qu'Innocent III au comble de sa puissance. D'autre part, durant les longs siècles où l'Europe fut chrétienne dans sa foi et dans sa conduite, elle ne cessa pas de traiter les Papes en souverains temporels.

Nous voici parvenu aux derniers temps de Pépin et à l'époque plus glorieuse et plus féconde encore de Charlemagne. Pépin était le plus puissant prince de l'Occident et de l'Orient. L'Empire Grec se mettait basement à ses pieds, les Musulmans avaient reculé devant lui, les Lombards n'osaient plus affronter sa colère, l'Allemagne du Nord, plusieurs fois vaincue, pressentait un Charlemagne. Le monde entier commençait à connaître les Francs pour les respecter en les redoutant. Pépin mourut en 768 et laissa son royaume déjà étendu à ses deux fils Charles et Carloman. On pouvait redouter un partage qui eût affaibli la domination française; mais Dieu voulait Charlemagne, et Carloman disparut après trois mois de la scène où tant de grandes choses allaient se dérouler.

II.

Charlemagne (1).

Quand Dieu veut glorifier son Église et, par son Église élever l'humanité à l'un de ces sommets de force, de civili-

(1) Ouvrages à consulter : *Diplômes et capitulaires*. — *Vita Caroli im-*

sation et de gloire qui est l'un des plus beaux dons de sa munificence, d'ordinaire il suscite un grand homme. Cet élu de sa droite il le munit de toute arme, le dote des trésors du génie, met la fortune à son service et le monde à ses pieds, et quand le héros est fidèle, quand il répond aux vœux divines et ne trahit pas sa mission, il laisse après lui, mieux encore que les sillons lumineux de sa gloire, il laisse une œuvre féconde, dont ses contemporains ont joui et dont les siècles suivants garderont la bienfaisante influence.

Tel est Charlemagne.

Son œuvre était immense à concevoir et à accomplir. — Les nations Européennes étaient en grande partie gagnées à la civilisation chrétienne, mais leur éducation n'était encore que grossièrement ébauchée, l'unité ne régnait pas dans le faisceau Européen; ni mœurs, ni lois, ni idées, ni volontés, ni soumission communes ne comprimaient encore les saillies des Barbares et n'arrêtaient sur la pente de la décadence ceux d'entre eux qui s'y précipitaient. L'Europe ne formait pas cette vaste famille croyante et guerrière qui plus tard sera capable des plus gigantesques exploits. — Or cette famille n'était pas constituée, parce que l'autorité n'y avait pas encore son règne vigoureux et incontesté. L'ancien Empire n'existait plus, et l'Orient qui en gardait les

peratoris, par Eginhard. — *Annales Palatii*. — *Gesta Karoli imperatoris* de l'abbaye de Saint-Gall. — *De Vita Caroli magni imperatoris* sous le nom de Turpin, 1110. — Thil. Lorrain, *Les ancêtres de Charlemagne*. — Guizot, *Hist. de la civilisat. en France*, t. II. — Ozanam, *La civilisation chrét. chez les Francs*. — Ampère, *Hist. littér. de la France sous Charlemagne*. — Hauréau, *Charlemagne et sa cour*. — Vétault, *Charlemagne*. — Pitre-Chevalier, *La Bretagne ancienne*, p. 108, Paris, Didier, 1859. — Frédéric Hénau, *Charlemagne d'après les traditions liégeoises*, Liège, 1878. — Hubsch, *Monum. de l'architect. chrét. depuis Constantin jusqu'à Charlemagne*. — Mably, *Observat. sur l'hist. de France*, liv. II, ch. 2. — Léon Gautier, *Les épopées franç.*, t. III. — Darras, *Hist. de l'Egl. Charlemagne*.

derniers vestiges ne pouvait que le compromettre en le déshonorant. Cette autorité universelle, ce nouvel Empire, Charlemagne les constituera. — Mais l'Empire est avant tout et essentiellement dans les vues divines l'*Empire chrétien*. Dieu l'a esquissé un instant dans Constantin et Théodose, mais le cadre vermoulu où l'esquisse fut enfermée s'était rompu, Byzance était trop mesquine pour s'élever jamais à de pareilles conceptions; puis les Barbares vinrent, l'Europe fut renouvelée, l'Empire chrétien devait désormais se former d'éléments nouveaux. Dieu et l'Eglise préparèrent tout d'abord ces éléments en convertissant les Barbares; quand vinrent Pépin et Charlemagne, l'*Empire chrétien* fut possible et la Providence le réalisa. Comment? En mettant l'Eglise à la tête de l'Europe, en unissant les deux puissances, le Sacerdoce et l'Empire, dans une même pensée, une volonté identique, une commune action, et en donnant à l'Empire pour appui, pour guide et pour sanction le Sacerdoce. L'œuvre de Charlemagne fut encore de constituer définitivement et d'affirmer la puissance temporelle de la Papauté, comme aussi en retour, l'œuvre de la Papauté fut de rétablir et de sacrer l'Empire dans la personne de Charlemagne. — Mais l'œuvre était environnée de toutes parts des plus immenses dangers. L'Italie était pleine de troubles, l'Islamisme frémissait contre ses barrières, le Nord recélait encore des nuées de Barbares qui n'attendaient plus que le moment favorable pour faire irruption. Charlemagne fit face à tout, fut vainqueur partout. — Et Dieu qui lui donna le génie du conquérant, lui donna aussi le génie de l'organisateur. Ce grand homme embrassa tout de son puissant coup d'œil : constitution de l'Empire, législation, administration, organisation civile et militaire, questions religieuses, position sociale du clergé, institutions de tout genre; répondant avec une justesse et dans une plénitude merveilleuses à tous les besoins de la société et du temps, Charle-

magne créa tout, dirigea tout, sut tout défendre et maintenir. Tout plia sous la force irrésistible de ses armes, tout céda à la puissance plus irrésistible encore de son génie, tout reçut l'empreinte de sa haute sagesse, accepta ses institutions et se courba sous ses lois. — Or, ne l'oublions pas, car ce serait méconnaître Charlemagne et son œuvre entière, c'est du Chef suprême de la chrétienté, c'est du Pape, représentant et vicaire de l'Homme-Dieu ici-bas qu'il reçut avec la sanction divine la direction et le conseil.

Pour résumer ces idées et éclairer notre marche par une division précise : Charlemagne s'offre à notre étude tour à tour comme *fondateur chrétien*, comme *guerrier et conquérant chrétien*, comme *organisateur d'un nouvel Empire chrétien*.

I. Charlemagne fondateur chrétien. Tournons notre regard vers deux objets également grandioses : la Papauté et l'Empire ; des deux côtés nous trouverons les empreintes profondes du génie fondateur de Charlemagne. Pour l'Église, il achève l'œuvre commencée par Pépin : quant à l'Empire, il le crée et le constitue avec le Pape et pour l'Église.

Lorsque Charlemagne inaugura son règne en 768, le trône pontifical était occupé par *Etienne III* (1), (767). C'est ce Pape qui commença à former le héros chrétien et à jouir de la protection de sa vaillante épée. Quand Charles eut répudié la fille de Didier, roi des Lombards, la princesse Hermengarde, le Barbare irrité et attribuant cette disgrâce à Etienne III, médita de se jeter de nouveau sur les possessions du

(1) Voici encore la chaîne des successions pontificales. A Etienne II succéda Paul I en 757. — A Paul I, Etienne III que nous trouvons sur le trône pontifical en 768 au moment où Charlemagne inaugure sa domination. — Après Etienne III, Adrien I monta sur le trône en 772 et après Adrien, Léon III en 795.

Saint-Siège. Ce fut, non plus Etienne III, mais *Adrien I*, élu en 772, qui supporta les fureurs de ce nouvel orage. Comme ses prédécesseurs, c'est vers la France qu'il tourna les yeux. Ses légats trouvèrent Charlemagne à Thionville, lui remirent les lettres où Adrien lui dépeignait la détresse du Saint-Siège : l'expédition fut résolue, et rapide comme la foudre l'armée française tomba sur les Lombards, les mit en déroute et alla assiéger Didier dans Pavie.

Durant le siège, comme s'il fût déjà assuré du succès, Charles alla célébrer à Rome les fêtes de Pâques. Une première et puissante alliance entre la Papauté et le futur Empire chrétien fut conclue. Charlemagne, après s'être fait présenter l'acte de donation dressé par son père, le reconnut et le confirma, puis au domaine déjà possédé par le Saint-Siège il ajouta la Corse, Parme, Mantoue, l'exarchat de Ravenne dans son entier, Venise, l'Istrie, les duchés de Spolette et de Bénévent. Après cet acte mémorable, le roi des Francs revint sous les murs de Pavie, pressa le siège et ne laissa bientôt plus à Didier que l'espérance de la vie. Maître de la ville, il y prit solennellement la couronne de fer, et y plaça une garnison Franque. Les seigneurs auxquels il laissa leurs domaines, se soumirent à lui et il put lui-même repasser les Alpes.

Mais derrière lui se forma un nouvel orage. Les ducs de Bénévent, de Frioul et de Clusia, tramèrent contre le Saint-Siège une vaste conspiration où la cour de Byzance n'était peut-être pas étrangère. Adrien fit part à Charlemagne de ce nouveau danger. Le héros chrétien n'hésita pas. Il repassa les Alpes, fit rentrer les ducs révoltés dans l'obéissance, et pour affermir des conquêtes nouvelles encore, il les enveloppa dans un vaste réseau administratif, avec des lois, des règlements, des officiers, des juges, le tout harmonisé au génie national (781). Cinq ans après une troisième rébellion motiva un troisième voyage (786). Mais

déjà le poids de sa colère et le choc de ses armes étaient trop redoutés pour que la révolte osât tenir devant lui.

Le Saint-Siège avait désormais dans la France un soutien et une défense. L'œuvre européenne eut de son côté son couronnement dans la restauration de l'Empire d'Occident. L'an 800, un acte d'atrocité inouïe rappelait Charlemagne à Rome. Après la mort d'Adrien, son successeur Léon III (795), assailli par des assassins, eut les yeux crevés et la langue coupée, et, guéri miraculeusement, alla trouver Charles à Paderborn, pour réclamer son intervention (799). L'année suivante, le roi des Francs fit à Rome une entrée solennelle, châtia les coupables et rétablit l'ordre un instant troublé. — Alors eut lieu la cérémonie auguste du sacre et du couronnement (800). — Se faisant l'interprète des sentiments de l'Europe entière, Léon III rétablit l'Empire d'Occident, et posa sur le front de Charlemagne l'antique couronne des Césars. Charlemagne de son côté fit entendre dans quelles conditions, à quel titre, pour quel but élevé et saint l'Empire était restauré par le Pape, vicaire et mandataire du Christ, Roi des peuples et Dominateur des nations. « Je jure, dit Charles, à genoux sur les marches de l'autel, le diadème en tête, la main posée sur l'Évangile, je jure au nom du Christ, devant Dieu et le bienheureux apôtre Pierre, je jure et je promets d'être le protecteur et le défenseur de cette sainte Église Romaine, dans ses besoins, autant que me secourra la grâce divine, autant que je saurai et pourrai. » Ces paroles sont graves et décisives, appesantissons-nous un instant sur elles. La grande et parfois terrible question *du Sacerdoce et de l'Empire* y est toute entière renfermée.

Pour apprécier sagement et sûrement les événements de cette mémorable époque, il faut, avant toute chose, reconnaître qu'au sein des grandes invasions, lors de l'écroulement du vieux monde et de la tumultueuse formation du

nouveau, quand l'Empire d'Occident se fut effondré et que celui d'Orient ne fit plus que trahir les peuples qu'il devait défendre, la seule autorité dans l'Europe nouvelle fut l'autorité des Papes. Les peuples se donnèrent à ce pouvoir qui seul savait comprendre leurs détresses et y pourvoir. C'était donc désormais au Pape comme la plus haute autorité qu'il y eût alors sur la terre à choisir les épées généreuses qui pussent protéger les populations aux abois et sauver la société des atteintes d'une barbarie sans cesse et de tous côtés menaçante. C'est ainsi que les Papes confèrent aux rois Francs le titre de *patrices*, et plus tard, à Charlemagne, la dignité d'empereur.

L'autorité du patrice n'est donc pas une dignité indépendante, mais subordonnée. Le mot de *patrice* entraîne avec lui l'idée de protecteur. Dans leurs lettres les Papes, comme Paul I et Adrien I, s'attribuent la souveraineté de Rome, et y appellent les rois Francs comme protecteurs, défenseurs, tuteurs. Le sénat et le peuple s'expriment de même; c'est l'idée et le langage universels. — A partir de 800, ce n'est plus un patrice, c'est un empereur que les Papes nomment et sacrent. La dignité est plus élevée, les liens sont plus étroits encore entre les deux puissances, il est incontestable que tout en laissant intacte leur suprématie pontificale, les Papes confèrent à l'empereur des pouvoirs et des droits.

Quels sont ces pouvoirs et ces droits? Autant il serait important de le bien définir, autant il est malaisé de le faire. La confiance réciproque, la bonne volonté mutuelle, une sorte de courtoise prévenance, empêchaient de trop préciser les droits et les attributions de chacun. Les grandes lignes étaient sauves, on ne regardait pas de trop près ni avec une rigueur jalouse aux détails. Le Pape était au sommet de la hiérarchie sociale, il nommait l'empereur, il le sacrait, il lui rendait le fraternel hommage de l'*adoration*,

il l'associait même à son œuvre intime, il lui ouvrait l'enceinte des Conciles, il le voyait sans crainte et avec joie travailler au maintien de la discipline; l'empereur pour lui devait être en quelque sorte *l'évêque du dehors*. Le Pape et les Conciles dressaient des règlements dont l'empereur faisait ensuite des lois de l'Empire, et cet accord donnait à la législation une incalculable puissance.

Mais ne prenons pas le change. Dans l'intégrité et la pureté de son institution primitive l'Empire ni ne détrône ni n'opprime la Papauté. Nommé par le Pape, sacré par lui, l'empereur n'usurpe pas sur le Pape les droits temporels, bien loin qu'il entreprenne sur sa puissance spirituelle. Si, grâce au bon accord et à la plus fraternelle condescendance Charlemagne a dans Rome même une considérable autorité, si de concert avec le Pape il règle beaucoup de choses, si les Romains lui font, (en sauvegardant tous les droits du Pape,) serment de fidélité, si plusieurs Papes datent leurs actes des années de l'empereur, si les monnaies frappées à Rome portent sur une face le nom de l'empereur, sur l'autre, le nom et la figure du Pape ou de saint Pierre, ces circonstances et ces faits ne livrent aucun argument contre l'indépendance du Pape et l'intégrité de ses possessions et de ses pouvoirs. Nous ne pouvons voir en tout cela qu'une marque d'entente et de concessions mutuelles des deux puissances. Écoutons d'ailleurs un homme qui, au travers de nombreuses et souvent très lourdes erreurs, dut à ses profondes études d'émettre aussi les idées les plus justes et de faire de ces premiers temps de la nouvelle Europe des esquisses de la plus frappante vérité. Monsieur Guizot dit donc : « Il ne faut pas croire que Charlemagne, en retenant sur les territoires qu'il donnait au Pape une certaine souveraineté, crût devoir se réserver et conservât en effet tous les droits qui aujourd'hui nous semblent inhérents à ce mot. En même temps que le Pape, à titre de propriétaire,

avait dans ses domaines des administrateurs, des juges, des chefs militaires même choisis par lui et dépendants de lui, Charlemagne y percevait des impôts, y envoyait comme dans tout le reste de ses États des *missi dominici* chargés de tout inspecter et de réprimer les abus. La souveraineté, en un mot, n'était pleinement attribuée ni au Pape ni à l'empereur : elle flottait entre les deux, incertaine et partagée, et de là sont nées toutes les difficultés d'une question qui n'existe pas aux yeux de quiconque connaît et comprend l'époque dont nous parlons (1). » Le Pape prêtait serment de fidélité au chef et au défenseur visible et armé de la Chrétienté, mais ce serment ne le constituait nullement vassal de l'empereur. Sous Charlemagne, nous n'avons devant les yeux que deux rois indépendants dans des sphères distinctes, unis dans les affaires d'intérêt commun, amis toujours et en tout, se pénétrant l'un l'autre dans beaucoup de questions mixtes, et mettant le pied avec une égale aisance sur leurs domaines réciproques. Tels furent le Sacerdoce et l'Empire tant que vécut Charlemagne (2).

Mais cette indécision deviendra, nous le verrons trop vite, une cause de désastreux conflits. Viendront des empereurs qui, au lieu d'être fils dévoués de l'Église, défenseurs et tuteurs du Saint-Siège, ne se serviront des anciennes franchises que pour usurper, et profiteront de l'incertitude

(1) M. Guizot, *Cours d'histoire moderne*, t. III, p. 75.

(2) « Dans ces temps naïfs et sincères où toutes choses n'étaient pas pesées avec une exactitude minutieuse, examinées au-dedans et au-dehors, où l'Église n'était point soupçonnée de desseins secrets, on se traitait avec beaucoup plus d'ouverture et de franchise. Les ordres du pouvoir civil, ceux du pouvoir ecclésiastique surtout étaient reçus avec une pleine confiance, et les pouvoirs eux-mêmes traitaient les affaires avec un loyal abandon, au lieu de cette précision rigoureuse et tracassière qu'on remarque de nos jours. Ainsi pour bien apprécier l'époque et la situation de Charlemagne, il faut avoir égard à toutes les relations et à toutes les circonstances du temps. » Mœlher, *Histoire de l'Église*.

de quelques limites pour en franchir d'autres des plus certaines et des mieux déterminées. Alors se lèveront sur la société et l'Église leurs plus mauvais jours. Dieu avait voulu dans l'harmonieuse entente des deux puissances assurer la paix et la force de toute la chrétienté, quand les empereurs se sentirent repris de la tentation du césarisme, quand les Henri d'Allemagne et d'Angleterre, les Philippe le Bel de France, les Louis de Bavière, ne songèrent plus, bien loin de protéger et de servir l'Église, qu'à la rendre vassale et à la tyranniser : tout s'ébranla et fut bouleversé, l'Église subit de nouveau le martyre, les peuples furent malheureux, les rois frappés de la foudre expièrent leur tentation sacrilège dans de longues et implacables calamités. Mais nous n'avons pas atteint encore ces tristes temps : continuons à nous réjouir du spectacle que nous donne au neuvième siècle la cordiale entente des deux pouvoirs. Le Pape traite Charlemagne comme son fils et en même temps son tuteur qu'il aime et vénère; Charlemagne ne vit, ne règne, ne combat, ne triomphe, que pour le bien de l'Église, le bonheur des peuples, la gloire de Dieu (1).

(1) Un problème historique se rattache à cette époque, auquel nous ne voulons ni donner une importance qu'il ne nous semble pas mériter, ni laisser dans un silence qui pourrait sembler celui de la défaite. Nous voulons parler des *Décrétales* dites d'*Isidore Mercator*.

Vers la fin du VIII^e siècle commença à paraître en France et en Allemagne un recueil de *Décrétales*, recueil dont la date comme l'auteur sont restés assez incertains. Les Papes ne donnèrent à ce recueil aucune approbation, ni ne reconnurent l'authenticité de toutes les pièces qu'il renferme. — La conclusion qu'ont voulu tirer de cette publication, faite au VIII^e siècle, les historiens protestants, incrédules et universitaires, est absolument inacceptable. Ils ont prétendu que c'était grâce à cette législation promulguée par les *Décrétales Isidoriennes* que la puissance des Papes avait pu prendre en Europe de tels accroissements, sans s'apercevoir que la fortune du recueil, la façon simple et naturelle dont il s'implanta, la facilité avec laquelle on l'accepta sans y opposer la moindre réclamation ni même l'ombre d'un étonnement, sont les plus irrésistibles preuves que la puissance des Papes était déjà un fait partout accepté et

II. Charlemagne conquérant chrétien. Nous ne cessons pas de nous mettre à ce point de vue : Considérer autrement Charlemagne, ce serait ne rien comprendre au héros chrétien. Tout à l'heure il était pour la cause de Dieu

reconnu, et que ces *Décrétales* ne faisaient que constater un règne et une juridiction en exercice depuis longtemps déjà. Les historiens dont nous parlons ne se sont pas rendu compte de l'énormité qu'ils commettaient en donnant à un recueil obscur, sans date, ni nom d'auteur, ni patronage, ni autorité d'aucune sorte, la prodigieuse puissance de créer un règne tel que celui des Papes au Moyen-âge, si ce règne n'eût d'ailleurs déjà existé.

Mais que penser des *Décrétales Isidoriennes*? — Faut-il, comme les uns l'ont fait, les poursuivre des accusations de supercherie et de mensonge? Faut-il avec d'autres se mettre à la torture pour établir leur authenticité? Ni l'un ni l'autre : selon nous la vérité tient le milieu entre ces deux opinions extrêmes, et nous établirions volontiers les trois propositions suivantes:

Ces *Décrétales* sont *inauthentiques*;

Elles ont une *considérable valeur*;

Elles sont *un fait indépendant de la puissance de la Papauté*.

1^o Elles sont *inauthentiques*. Le recueil d'Isidore contient plus de cinquante lettres des Papes des quatre premiers siècles. Or nul n'entendit parler de ces lettres. La première mentionnée par Denys le Petit est de 385 et du pape Sirice. — Plusieurs de ces lettres renferment des morceaux entiers pris à des lettres postérieures. — Un certain nombre des pièces du recueil Isidorien n'ont nullement le style et la manière des Papes; c'est souvent une mosaïque de l'Écriture et des Pères. Encore, remarquons que les textes Scripturaires, pris des traductions de saint Jérôme ne sont donc pas du premier siècle. — Des anachronismes, parfois assez grossiers peuvent être relevés dans ces lettres. Telle décrétale interpelle un empereur qui ne naîtra que plus tard. — Le latin de l'auteur paraît être celui du neuvième siècle. — Où a dû naître ce recueil? probablement dans la France occidentale; au moins un grand nombre de décrétales visent les mœurs, les coutumes, les besoins, les violences, les désordres de la société Franque du milieu du neuvième siècle : violations d'églises, pillages d'évêchés, dépositions violentes et arbitraires des évêques, oppression des clercs. Il y a entre les décrétales dont nous parlons et les décrets des Conciles du temps de frappantes analogies. Plus de justice, plus de tribunaux, plus de recours possibles : de là, dans le recueil d'Isidore des cas si fréquents d'appel au Pape, seule autorité restée debout au milieu d'une anarchie devenue générale.

2^o Elles sont *d'une réelle et considérable valeur*. Il était facile et spécieux de partir du fait de ces décrétales pour accuser l'Église du Moyen-

et de l'Église *donateur et fondateur du Saint-Empire*, le voici pour la même cause *guerrier et conquérant*.

Le règne de Charlemagne auquel toutes les gloires étaient réservées à la fois, ne fut pas seulement un règne organi-

âge d'ignorance et d'erreurs. Dans ces ténèbres, dans cette enfance de la société Européenne, un recueil se glisse furtivement, on l'accepte, il fait loi, et voilà la tyrannie ecclésiastique fondée. La réponse est aussi victorieuse qu'elle est aisée. Les Papes n'approuvèrent pas ce recueil : les Papes ne s'en servirent pas, sinon quand ils répondirent aux évêques de la Gaule qui en conservaient et en admettaient la teneur. Ainsi pas de reproche raisonnable à formuler. Mais nous allons plus loin. Il serait absolument faux et inique de dénier au recueil d'Isidore une réelle et considérable valeur. — D'abord un grand nombre de pièces sont parfaitement authentiques. — Beaucoup d'autres, supposées quant au temps, à la personne, au texte, sont absolument authentiques pour le fond. — L'auteur, assez inconnu, comme nous l'avons dit plus haut, a dû être, non pas un faussaire, mais un homme de véritable valeur. Voulut-il tromper? La preuve du contraire est la pleine lumière où il mit tout d'abord son travail et l'acceptation de ce travail, immédiate, universelle, sans conteste, sans réclamation d'aucune sorte.

Elles sont un *fait sans relation avec la fondation de la suprématie pontificale*. Ces décrétales n'ont en aucune manière, comme le prétendent des adversaires trop irréfléchis, introduit et consacré la puissance des Papes. — Voici d'abord qui est incontestable. Dès le premier siècle, sept cents ans avant l'apparition des décrétales, les Papes s'affirment dans leurs droits souverains. Ils gouvernent l'Église universelle, ils ont des possessions temporelles, ils donnent des décisions doctrinales dans les affaires mixtes, c'est-à-dire où la puissance séculière est mêlée. Les pièces abondent : c'est la lettre de Jules 1^{er} au Concile de Sardique, celle de saint Léon aux Pères de Chalcédoine, celle du même Pape dans les démêlés d'Hilaire d'Arles. Les Papes jugent, absolvent, condamnent, rétablissent, ils fixent la foi, ils délimitent la discipline dans toutes les contrées du monde catholique. Et l'assentiment à cette universelle puissance est universel comme elle. Les Papes confirment, déposent, rétablissent les évêques. On en appelle au Pape, dès les premiers siècles, dans toutes les affaires importantes, de tous les points du monde chrétien. En 646 les évêques affirment le besoin absolu qu'ont les Conciles de la confirmation du Pape. Les Conciles et les décrets des Conciles auxquels les Papes, dès les premiers siècles, refusèrent leur approbation, n'eurent jamais force ni vie. Bien avant la publication des Décrétales Isidorienne tous les Conciles, tenus en Allemagne, ne le furent qu'avec l'assentiment du Pape, et cette condition était la seule sauvegarde des évêques, que le caprice ou les passions des princes poussaient de force à des Conciles sans règle comme

sateur, il fut aussi un règne guerrier (1). D'autres pourront faire ressortir la valeur et le génie militaires du héros, la rapidité et pour ainsi dire l'instantanéité de ses attaques, la puissance de ses conceptions, la vaste étendue de son regard, la sûreté et l'irrésistible force de ses coups : un seul point de vue doit être le nôtre : le but civilisateur de

sans nécessité. Bien avant les Décrétales, les peines graves infligées à un évêque reentraient dans les causes majeures réservées au jugement du Pape. Nous pourrions poursuivre encore ce travail, toujours nous aboutirions à la même conclusion : bien loin que les Décrétales Isidoriennes aient rien innové dans l'Eglise, elles ne furent elles-mêmes acceptées que parce qu'elles ne faisaient que proclamer les idées, les coutumes, la législation canonique de leur époque. — C'est le point capital, le reste est assez indifférent. Quel est le véritable auteur du recueil ? Est-ce saint Isidore de Seville ? Est-ce quelque autre ? Toujours est-il que ce recueil n'a rien innové, rien bouleversé, rien introduit d'inconnu dans la discipline ecclésiastique des *viii*^e et *ix*^e siècles.

(1) Voici, par années, la série des expéditions de Charlemagne :

(769) Guerres contre les provinces en révolte à la mort de Pépin. — (772) Guerre contre les Lombards. — Première guerre contre les Saxons. — (774) 2^e guerre contre les Saxons. — (775) 3^e guerre contre les Saxons. — (776) 4^e guerre contre les Saxons. — Guerre contre les Lombards. — (778) 5^e guerre contre les Saxons. — Guerre contre les Arabes d'Espagne. — (779) 6^e guerre contre les Saxons. — (780) 7^e guerre contre les Saxons. — (782) 8^e guerre contre les Saxons. — (783) 9^e guerre contre les Saxons. — (784) 10^e guerre contre les Saxons. — (785) 11^e guerre contre les Saxons. — Guerre contre les Thuringiens. — (786) Guerre contre les Bretons. — (787) Guerre contre les Lombards de Bénévent. — Guerre contre les Bavares. — (788) Guerre contre les Avars. — (789) Guerre contre les Slaves-Wilzer. — (791) Nouvelle guerre contre les Avars. — (794) 12^e guerre contre les Saxons. — (795) 13^e guerre contre les Saxons. — (796) 14^e guerre contre les Saxons. — Guerre contre les Avars. — (797) 15^e guerre contre les Saxons. — (798) 16^e guerre contre les Saxons. — (801) Guerre contre les Arabes d'Espagne. — (802) 17^e guerre contre les Saxons. — (804) 18^e guerre contre les Saxons. — (805) Guerre contre les Slaves de Bohême. — (806) Guerre contre les Sarrasins de Corse et les Arabes d'Espagne. — (807) Continuation de la guerre contre les Sarrasins. — (808) Guerre contre les Normands. — (809) Guerre contre les Grecs. — Guerre contre les Arabes d'Espagne. — (810) Guerres contre les Arabes, les Grecs, les Danes. — (811) Guerres contre les Danes, les Avars, les Bretons. — (812) Guerre contre les Slaves. — Guerre contre les Sarrasins. — (813) Guerre contre les Sarrasins.

ses guerres et de ses conquêtes. Charlemagne est unique dans l'histoire; seul de tous les autres conquérants il a entrepris ses guerres pour frayer à l'Évangile c'est-à-dire à la vraie civilisation l'entrée des peuples qui y étaient restés étrangers, y demeuraient rebelles, ou en faisaient le danger. — Au moment où il paraît, la civilisation chrétienne est entourée d'ennemis redoutables, tout peut faire craindre que l'Europe, à peine arrachée au déluge des invasions, ne soit plongée de nouveau dans la barbarie, qui de toutes parts la bat furieusement de ses flots.

Le Nord est rempli de Barbares qui s'efforcent de briser leurs barrières. Charlemagne, dans une guerre de 33 ans, entreprend de les réduire pour les convertir à la foi et, par là, les rendre des frères et des soutiens. — Dans une première série d'expéditions, de 772 à 780, accompagné d'une véritable armée de missionnaires, il envahit la Saxe et détruisit, sous les ruines de son temple, la fameuse statue du dieu germain de la guerre, *Irmensul* (1), battit continuellement les Saxons, et ne se retira qu'après l'entière soumission du pays (775). Après une révolte, il revint en Saxe, recommença ses victoires; les vaincus lui donnèrent leurs serments; plusieurs milliers, à ces serments, ajoutèrent le baptême (777). Il croyait l'œuvre faite, mais il avait compté sans le fameux Witikind, qui révolutionna les Saxons et les poussa de nouveau par bandes furieuses contre les places fortes et les garnisons des Francs. Le héros quitta subitement l'Espagne où il faisait une expédition, tomba lourdement sur la Saxe étonnée, la vainquit, après la paix conclue, la divisa en huit évêchés, et la fit sillonner par les missionnaires. — De 782 à 785, une nouvelle série d'expéditions est rendue nécessaire par la haine de ces peuples intraitables contre l'Évangile, et surtout le sauvage patrio-

(1) Voy. Eloi Zohanneau, *Descript. de l'idole Irmensul.*

tisme de leur chef Witikind. Les lois germaniques étaient terribles contre la révolte : Charlemagne crut devoir, en présence des trahisons continuelles et des dévastations épouvantables des Barbares, user d'elles dans toute leur rigueur. 4,000 révoltés furent punis de mort à Verden. La Saxe répondit par de nouvelles prises d'armes, qui elles-mêmes multiplièrent les victoires de Charlemagne et aussi les rigueurs de sa justice devenue à la fin implacable. Witikind se soumit et se fit loyalement chrétien. — De 793 à 803, l'empereur Franc n'eut plus pour achever son œuvre en Saxe qu'à réduire les Saxons échelonnés sur les deux rives de l'Elbe. Pour en finir avec leurs continuelles révoltes, il transporta 10,000 d'entre eux dans le territoire des Obodrites. Les conditions posées à la paix et destinées à faire de la Saxe une terre chrétienne, civilisée et florissante, furent celles-ci : 1° que les Saxons renonceraient au Paganisme; 2° que, sauf la dîme payée à l'Église, ils seraient exempts de tout tribut vis-à-vis des Francs; 3° qu'ils seraient administrés d'après leurs propres lois, mais par des comtes Francs. La soumission de la Saxe fut obtenue, parfois par des rigueurs excessives, qu'Alcuin blâmait, et qu'assurément n'approuvait pas l'Église : n'oublions toutefois ni le caractère atroce des guerres Saxonnes, ni l'urgence du but à atteindre, ni la richesse des résultats, ni le caractère de Charlemagne et sa magnanime vertu.

Si la barbarie saxonne faisait courir du côté du Nord à la civilisation chrétienne de sérieux dangers, les plus terribles devaient lui venir par le Sud de la barbarie musulmane. Ici encore nous trouvons Charlemagne comme le boulevard de la chrétienté. — Profitant d'un secours armé que lui demandait l'émir de Sarragosse, Charles entra en Navarre (777) et força Pampelune la capitale, pendant qu'une autre armée franchissait les Pyrénées Orientales et venait le rejoindre sur les bords de l'Ebre. La campagne avait été

brillante, les conquêtes étendues, mais au retour un désastre et une grande douleur assaillirent le héros. Le fameux Roland périt dans une embuscade dressée par les Basques et avec lui toute l'arrière-garde de l'armée (778) (1).

La jalousie haineuse de l'Empire de Byzance le fit se heurter un instant contre le colosse d'Occident : il fut vaincu et dut reconnaître à Charlemagne le titre d'empereur (806). — Cette guerre fut un jeu, mais non pas celle des peuples du Nord. Charlemagne voulait pousser plus avant dans la Germanie, ses conquêtes, qui étaient celles du Christianisme. Il entreprit une série d'expéditions victorieuses contre les Bavares, les Avars, les Slaves, les Danois.

Toujours vainqueur, il étendit les bornes de sa domination au delà de l'ancien Empire Romain. Au Nord la domination Carlovingienne atteignait l'Eider et la Baltique, à l'Est l'Oder pour redescendre par la Bohême, la Theiss, la Drina, l'Adriatique jusqu'à l'Italie; au Sud l'Italie entière, moins une mince enclave laissée aux Grecs et les États de l'Église, puis la Sardaigne, la Corse, les Baléares, l'Espagne jusqu'à l'Ebre; à l'Ouest l'Océan Atlantique et la Manche. Souverain de cet immense empire, Charlemagne était comme le centre et la gloire du monde civilisé. Le roi des Asturies, Alphonse, l'appelait son seigneur. Les princes Anglo-Saxons briguaient son amitié; Offa, roi du Murcie, ambitionnait une alliance, les empereurs Grecs lui députaient leurs ambassadeurs pour réclamer son amitié, le patriarche de Jérusalem implorait son appui auprès du khalife de Bagdad, et ce khalife, le célèbre Aroun-al-Raschid, ravi de négocier avec le grand empereur d'Occident, lui faisait remettre, avec des présents magnifiques, la clef des Lieux-Saints.

(1) Léon Gautier, *La Chanson de Roland*, *Epopeés franc.*, t. II, p. 447.

III. Charlemagne organisateur chrétien. Tel était le Charlemagne du dehors. Vu dans sa vie et son œuvre intérieures, il ne paraîtra pas moins grand. Si le conquérant nous étonne, l'organisateur ne nous ravit pas d'une moindre admiration. — A l'intérieur de son vaste royaume, son regard embrasse tout, enveloppe l'ensemble comme il pénètre dans les plus minces détails, son génie organise tout, sa parole, sa pensée, sa volonté donnent la vie et le mouvement à tout, il est à lui seul l'âme de ce corps immense. Rien ne lui échappe, et, toujours attentif aux détails, il sait puissamment embrasser l'ensemble.

La religion le préoccupe avant tout. Son génie a compris qu'elle est seule aux États une base solide, et que les peuples conduits par la religion et la morale chrétiennes à leurs destinées éternelles, sont du même coup dotés de tout ce qui fait leur force, leur sagesse, leur prospérité dans le temps. Dans tous ses actes, le grand législateur a en vue l'accomplissement des préceptes divins. Quand un peuple reste fidèle à Dieu il le sera à ses princes. Charlemagne multiplie les prescriptions relatives à la célébration du dimanche, aux vices qui règnent, aux restes de la barbarie germane. Et comme la prospérité de la religion est liée intimement à celle du corps sacerdotal, Charlemagne est jaloux de l'honneur du clergé. Il le place dans ses conseils, il le charge de ses missions les plus délicates, il le protège avec une inflexible rigueur contre les agressions iniques des plus forts, il exige que tous s'inclinent devant une dignité plus haute que toute dignité humaine. — Mais aussi il est jaloux plus que prince ne le fut jamais, de la sainteté et de la science du corps sacerdotal. Nous avons dit plus haut qu'à cette époque de confiance mutuelle, alors que le Pape prodiguait à l'empereur les marques les plus empressées de dévouement et de vénération, et que l'empereur se disait le fils, le serviteur, le tuteur de la Papauté, les deux puis-

sances , sans s'absorber ni se confondre , s'unissaient néanmoins dans une action commune : Charlemagne s'occupait activement des questions relatives au clergé. Plus et mieux que les évêques eux-mêmes , il prenait un soin infatigable de la réformation du corps sacerdotal. Il s'enquérail de la vie et des mœurs des clercs , il stimulait le zèle des indolents , mettait paternellement en lumière les vertus et les talents des plus actifs , donnait à tous de continuelles marques de son amour et de sa dévotion. Le droit d'asile maintenu aux églises , en assurant le triomphe d'une justice lente et consciencieuse sur la brutalité des coups de main , attachait aux sanctuaires eux-mêmes , de la part des peuples , une vénération mêlée d'amour. Le clergé était électeur , il avait , dans une monarchie encore élective , des voix prépondérantes pour les plus dignes choix , et cette mission élevée ne contribuait pas peu à lui assurer le respect de la nation. Enfin Charlemagne suivit , en l'élargissant encore , le chemin de bienfaisance et de royales largesses , inauguré par les princes chrétiens qui l'avaient précédé. Ces largesses bâtissaient des hospices , des asiles , des orphelinats , des églises , des monastères , tout ce qui recueille la double misère du corps et de l'âme , tout ce qui assure à un peuple sa double sécurité. — Ne craignons pas , en voyant Charlemagne entrer parfois si avant dans les questions religieuses , qu'il y porte la confusion et le despotisme étroit et égoïste des empereurs de Byzance. Son génie a pénétré ce que saint Thomas d'Aquin formulera tout à l'heure avec une justesse et une profondeur si merveilleuses. Les peuples sont créés pour Dieu , et , tout aussi bien que les individus , le doivent servir. L'humanité chemine vers des destinées éternelles , sa vie du temps n'est pour elle que la moindre , la secondaire existence : dès lors c'est la puissance *surnaturelle* et *divine* qui est la première des deux puissances organisées par Dieu. Charlemagne subordonne toujours le pouvoir civil au pou-

voir religieux. Dans chaque province, il avait pour administrateur un comte, mais l'évêque était placé plus haut que lui. Charles donnait solennellement l'exemple de cette subordination, lorsque en tête dans ses lois, il écrivait : « Charles, par la grâce de Dieu, roi et gouverneur du royaume des Francs, *défenseur de la sainte Église et auxiliaire du Siège Apostolique en toutes choses.* » Dans un capitulaire il disait : « Que la chaire de Rome soit notre maîtresse dans les choses ecclésiastiques, nous devons pour cela, conserver à son égard l'humilité et la douceur et accepter, avec un pieux dévouement, le joug qu'elle nous impose. » Et encore : « Nous ordonnons que chacun obéisse aux évêques selon son pouvoir, en tout ce qui regarde l'exercice de leur ministère et la punition des méchants. Quant à ceux qui se montreront à cet égard, négligents ou désobéissants, fussent-ils nos propres enfants, qu'ils sachent qu'ils ne seront jamais nommés à aucune dignité de notre empire, qu'ils ne posséderont aucune charge, etc. »

Dans l'*organisation* et l'*administration*, si Charlemagne a pu être égalé par quelques grands princes, aucun d'eux du moins l'a surpassé. Un des caractères les plus remarquables de son génie organisateur est sa sagesse et son tempérament. Jamais de fougue, jamais d'excès même dans le bien. D'autres, comme Napoléon I^{er}, ont été de puissants organisateurs, mais leur centralisation est un lien sans élasticité, un joug qui écrase, une sorte de lit de Procuste où les individualités sont mutilées et amoindries ; Charlemagne centralise sans tyranniser, il est partout sans que sa présence et son action gênent les activités personnelles et anéantissent les lois et les coutumes locales (1).

(1) Un auteur assez peu favorable à Charlemagne, et qui ne paraît avoir compris ni son œuvre ni son esprit, M. Duruy, n'a pu s'empêcher de remarquer cette large manière de centraliser. « Avec les lois particulières

Mais s'il respecte les droits de tous, il n'en fait pas moins sillonner son Empire de surveillants intègres et désintéressés. Après qu'il avait visité lui-même ses États, il y envoyait ses *missi dominici*, chargés de réprimer les abus, étudier les plaintes de ses sujets, voir minutieusement leurs besoins et le renseigner sur toutes les améliorations à apporter dans le sort des peuples ou les rouages du gouvernement. Les *missi dominici* surveillaient, éclairaient, rectifiaient, récompensaient, punissaient, mais ils ne gouvernaient pas. Le gouvernement local était confié à des administrateurs spéciaux. L'Empire était comme autrefois divisé en comtés, en centenies et en dizainies. Les comtes administraient, mais sous l'active surveillance de Charlemagne et le contrôle de l'évêque de l'endroit. Quant aux *missi dominici*, composés d'un ecclésiastique et d'un laïc, ils réunissaient en assemblées les comtes, les vassaux royaux, les magistrats, les hommes libres, et là, la justice était rendue, les négligences réparées, les plaintes entendues, les affaires relatives aux églises, aux monastères, aux bénéfices royaux, étudiées et réglées. A leur retour, les *missi dominici* rendaient compte à l'empereur de leur visite et de l'état des comtés (1).

Charlemagne avait laissé subsister les nationalités, ou du moins, si ce mot dit trop pour l'époque, il n'avait pas détruit l'esprit particulier et le goût d'indépendance de chacun des peuples groupés dans son empire. Ces peuples n'étaient pas mêlés et fondus ensemble, ils étaient seulement réunis en un faisceau dont le lien était la volonté de Charlemagne et sa forte administration. » Duruy, *Hist. du Moyen-âge*, p. 164.

(1) Quant à l'organisation même de la maison impériale, voici ce que nous en savons :

Adhalard, abbé de Corbie et proche parent de Charlemagne, avait, dans un ouvrage, *De ordine Palatii*, décrit toute l'organisation de la maison de l'Empereur.

Cet ouvrage perdu a heureusement été résumé par Hincmar.

Hincmar donne de longs et minutieux détails sur l'organisation du palais. D'abord il y a le Roi, la Reine, leurs très nobles enfants. Puis vient l'Apocrisiaire, appelé chez nous le Chapelain. Il était chargé de toutes les affaires ecclésiastiques. Le Comte du Palais était chargé de toutes les af-

Les *assemblées générales* furent toujours maintenues et soigneusement employées par Charlemagne comme l'un des plus actifs rouages de son administration. Sans elles une tendance à l'absolutisme envahit presque inévitablement le pouvoir, avec elles le prince mieux renseigné sur les besoins de ses peuples les peut plus efficacement secourir, et d'autre part trouve dans la manifestation de cette volonté collective un frein qui comprime la sienne en même temps qu'une lumière qui la conduit. La forme ancienne des assemblées fut conservée, peu de modifications y furent faites, mais le grand empereur s'en servit fréquemment : on en compte jusqu'à trente-deux convoquées par lui durant son règne. Elles se composaient, comme précédemment, des évêques, des abbés, des comtes, et autres seigneurs et des hommes libres qui pouvaient s'y rendre. Dans les assemblées du printemps, plus importantes et plus nombreuses, on discutait les mesures générales et les lois, on décidait les expéditions militaires, on statuait sur les capitulaires préparés d'avance par l'empereur. Les décisions dernières étaient sans doute réservées à Charlemagne, mais à Charlemagne, parfaitement instruit du désir et de la pensée de son peuple (1).

fares civiles. A l'Apocrisiaire était adjoint le Grand-Chancelier, secrétaire du Roi, qui avait sous ses ordres des hommes d'une intelligence et d'une probité reconnues, afin de procéder à la rédaction et à l'expédition des actes du souverain.

Après eux on voyait le Chambellan, le Sénéchal, le Bouteiller, le Connétable, le maréchal-des-logis du Roi, les quatre grands veneurs, le fauconnier. Le maréchal des logis ou *Mansionarius* avait une attribution importante.

Les Rois Carolingiens n'étaient pas fixés à une même résidence. Leurs maisons, *mansiones*, étaient nombreuses et variées, ils allaient vivre au milieu de leurs peuples.

(1) Voici dans leur ordre et avec leurs dates la série de ces Assemblées : 770. Assemblée générale tenue à Worms. — 771. Assemblée générale tenue à Valenciennes. — Assemblée générale tenue à Worms. — 773.

Les *Capitulaires* que l'empereur envoyait à toutes les provinces de son Empire forment la partie la plus intéressante et la plus précieuse de ce gouvernement si admirablement constitué. Ils étaient rédigés d'après les délibérations des assemblées nationales et les renseignements fournis par les *missi dominici* : on en compte jusqu'à soixante-cinq qui contiennent onze cent cinquante et un articles sur toutes les questions religieuses, politiques, sociales, administratives, militaires; 621 articles appartiennent à la législation civile, 414 à la jurisprudence religieuse. Rien n'est beau comme

Assemblée générale tenue à Genève. — Assemblée générale à Duren. — 776. Assemblée générale tenue à Worms. — 777. Assemblée générale tenue à Paderborn. — Assemblée générale tenue à Duren. Capitulaires en 23 articles. — Assemblée générale tenue à Aix-la-Chapelle. Capitulaires en 11 articles. — 781. Assemblée générale à Worms. — 782. Assemblée générale tenue aux sources de la Lippe. — 785. Assemblée générale à Paderborn. — 786. Assemblée générale à Worms. — 787. Assemblée à Worms. — 788. Assemblée à Ingelheim. Capitulaires en 8 articles. — 789. Assemblée à Aix-la-Chapelle. Capitulaires en 60, 16, 23, 34 articles. — 790. Assemblée à Worms. — 792. Assemblée générale à Ratisbonne. — 793. Assemblée à Ratisbonne. Capitulaires en 17 articles. — 794. Assemblée à Francfort. — 795. Assemblée à Kaffenstein. — 799. Assemblée générale tenue à Lippenheim: Capitulaires en 5 articles. — 800. Assemblée générale tenue à Mayence. — L'an 800 : Capitulaires en 5 articles. — Charles va à Rouen, à Tours, revient à Aix, va à l'Assemblée de Mayence, part pour Ravenne, Ancône, Rome. Il est couronné Empereur le jour de Noël. — 801. Capitulaires en 8, en 1, en 22 articles. — 802. Capitulaires en 41, et en 23 articles. — 803. Assemblée générale tenue à Mayence. Capitulaires en 70 articles (*de villis*), en 1, en 1, en 11, en 29, en 12, en 22, en 8, en 13, en 3 articles. — 804. Assemblée générale tenue aux Sources de la Lippe. — 805. Assemblée générale tenue à Thionville. Capitulaires en 16, 23, 16 et 1 articles. — 806. Assemblée générale tenue à Nimègue. Capitulaires en 20 articles (partage des États), en 8, en 6, en 8, en 19, en 23 articles. — 807. Assemblée générale tenue à Coblenz. Capitulaires en 7 articles. — 808. Capitulaires en 30 articles. — 809. Assemblée générale tenue à Aix-la-Chapelle. Capitulaires en 37 et 16 articles. — 810. Assemblée générale tenue à Verden. Capitulaires en 18, 16, 5 articles. — 811. Assemblée générale tenue à Verden. Capitulaires en 12, 13, 9 articles. — 812. Assemblée générale tenue à Boulogne. — Assemblée générale tenue à Aix-la-Chapelle. Capitulaires en 9 et en 13 articles. — 813. Assemblée générale tenue à Aix-la-Chapelle. Capitulaires en 28, 20, 46 articles.

d'y voir le sage et fraternel accord des deux puissances, concourant ensemble au bien général des populations. Tel était le dévouement de ce fils pour l'Église, que cette mère fière et heureuse le laissait s'occuper des questions d'administration et de discipline ecclésiastiques. Rien de plus sage, de plus paternel, de plus religieux que les ordonnances qu'il envoyait au clergé sur les questions concernant leur saint état. Le titre seul du capitulaire indique l'esprit qui l'anime et le but où il tend : *Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum.*

IV. Les lettres sous Charlemagne. On a remarqué qu'à tout grand siècle politique se rattachait une époque glorieuse pour l'esprit humain. Cette illustration des lettres et des arts ne manqua pas au règne de Charlemagne. Son siècle, au point de vue littéraire, brille entre deux barbaries, celle des grandes invasions, celle qui va s'ouvrir à la dislocation de l'empire Carlovingien.

L'une des sollicitudes les plus constantes de Charlemagne fut la culture de l'intelligence dans toute l'étendue de son Empire. Il y employa deux moyens efficaces : il groupa autour de lui les savants qu'il attirait par ses bienfaits et retenait par sa royale affection. Les plus studieux étaient les plus estimés, les plus lettrés obtenaient les charges les plus hautes et les dignités les plus précieuses. Autant l'empereur se montrait sévère à la paresse, autant il louait et favorisait le travail. On peut dire que son palais devint l'asile et le sanctuaire du savoir. Paul diacre, Pierre de Pise, Théodulphe apportaient d'Italie le tribut de leur érudition; l'Anglais Alcuin donnait un essor puissant à l'enseignement des sciences. Travailleur infatigable, Alcuin recherchait partout les manuscrits anciens pour en corriger le texte, et composait lui-même des ouvrages qui sont loin

d'être sans valeur : des commentaires sur diverses parties de l'Écriture sainte, les livres sur la Trinité, sur la procession du Saint-Esprit, des traités des sept arts libéraux, des sacrements, quelques vies de Saints, surtout des lettres très curieuses pour qui étudie le mouvement intellectuel de cette époque. Charlemagne n'était pas lui-même déplacé au milieu des savants qui remplissaient sa cour. Il possédait les langues ; le latin à fond, le grec, le syriaque, l'hébreu à un degré remarquable pour l'époque (1). Tous les moments libres d'une vie si agitée et si pleine, le héros les donnait à son étude favorite de l'Écriture sainte. Ses connaissances en théologie étaient remarquables, il composa des poésies, fit quelques ouvrages d'astronomie et de météorologie, essaya de ramener à des règles grammaticales précises les dialectes tudesques. Jamais on ne trouvait Charlemagne sans ses tablettes et ses plumes, où il inscrivait, à mesure, toute bonne inspiration qui lui venait. — Dans son palais une véritable académie avait été créée, et des conférences scientifiques, en élucidant une foule de questions, ravivaient encore et développaient le goût de l'étude et l'amour du savoir. Et afin que ce mouvement intellectuel pût franchir la trop étroite limite de sa demeure, lui-même prenait soin de provoquer dans les portions éloignées de ses domaines l'étude des sciences, en y envoyant au clergé des questionnaires à remplir.

Un moyen plus permanent et plus solide fut la création

(1) Sur un texte mal compris d'Eginhard on a bâti cette fable absurde que Charlemagne ne savait pas écrire même son nom ! — Consulter : Ampère, *Hist. littér. de la France*.

Voici les œuvres qui nous restent de lui. Des capitulaires. — Des diplômes, 66 pour la France, 31 pour l'Italie, 26 pour la Germanie. — Des lettres. — Une grammaire tudesque, qu'acheva Olfride. — Des opuscules. — Des poésies, dont une très gracieuse à Paul, diacre ; d'autres fort belles au pape Adrien.

des écoles. Charlemagne pressait partout les évêques d'en ouvrir et de se rendre assez savants eux-mêmes pour les pouvoir diriger (1). Donnant l'exemple, il avait créé l'école Palatine, les autres s'élevèrent, par ses soins et l'inspiration d'Alcuin, de toutes parts : écoles *supérieures* formées dans les évêchés et les monastères, où s'enseignaient le Trivium et le Quadrivium, c'est-à-dire les sept arts libéraux ; écoles *primaires* réservées au peuple et établies dans les campagnes, où les prêtres enseignaient gratuitement la lecture, l'écriture, le calcul et le chant (2). Les arts floris-

(1) Voir Lebeuf, *Supplém. à la dissert. sur l'état des sciences sous Charlemagne*, t. XIV, n. 371.

(2) Les écrivains révolutionnaires ont essayé de nier ce point d'histoire.

Plusieurs ont menti effrontément. La vérité est que depuis la formation de l'Europe par l'Eglise, dès avant Charlemagne, l'instruction populaire fut toujours florissante et les écoles très nombreuses.

Sans pouvoir développer cette thèse, nous donnerons les renseignements suivants :

Chaque monastère Bénédictin avait son école populaire. — Sous Charlemagne les écoles populaires prirent une extraordinaire extension. — En 797 Théodulphe, évêque d'Orléans, écrivait : « que les prêtres établissent des écoles dans les bourgs et les villages. » « Des documents nombreux, dit le savant Léopold Delisle de l'Institut, établissent surabondamment combien les écoles rurales étaient multipliées au *xiii^e* siècle et aux suivants dans la Normandie. »

Ces paroles s'appliquent à presque tous les points de la France à la même époque, Auxerre (*ix^e* siècle), Autun (954), Montauban (985), Mortain (1032), La Ferté-Gaucher (1147), Provins (1166), Valence (1216), Moulins (1224), Bordeaux (1402). — M. de Beaurepaire, pour une partie de l'Ile de France, constate que l'on rencontre des écoles paroissiales dans les plus petites localités. — En Bourgogne, M. de Charmasse relève un grand nombre d'écoles populaires. — Paris, en 1676, renfermait 500 écoles. — Le savant Siméon Luce a résumé ainsi cette grave question. « Il est fait à chaque instant mention d'écoles rurales dans les documents où on s'attendait le moins à trouver des renseignements de ce genre, et l'on ne peut guère douter que, pendant les années même les plus agitées du *xiv^e* siècle, la plupart des villages n'aient eu des maîtres enseignant aux enfants la lecture, l'écriture et un peu de calcul. — Consulter les ouvrages de L. Delisle, de Beaurepaire, L. Maître, de Charmasse, Quentin, Merlet, Fayet, A. Ravelot, de Ribbe, Audiat, Rabeau.

saient à côté des lettres, créés au même souffle et épanouis sous la même protection. La construction d'un grand nombre d'églises amena toute une restauration dans l'art de l'architecture, de la peinture, de la sculpture. Des palais magnifiques rivalisaient avec les plus riches sanctuaires, et, dans ces palais comme dans ces sanctuaires, la musique religieuse, large et suave, faisait entendre ses premiers chefs-d'œuvre.

V. Quelques hérésies. La science religieuse put, durant l'époque de Charlemagne se développer dans une paix assez profonde. Peu d'hérésies la troublèrent et exigèrent ses combats. Nous ne trouvons guère que l'erreur des *Adoptionistes*, et les malentendus regrettables que fit naître en Occident la guerre des *Iconoclastes*.

Félix, d'Urgel, ville d'Espagne située dans les possessions de Charlemagne fut consulté par l'archevêque de Tolède *Elipand*, sur cette question : *Jésus-Christ*, comme homme *doit-il être dit Fils propre et naturel de Dieu, ou bien Fils adoptif*? La réponse de Félix fut une grossière erreur. Selon lui, Jésus-Christ, considéré comme homme, n'était que le Fils *adoptif* de Dieu. Toute l'hérésie de Nestorius était dans ces mots : de nouveau l'hérésie *déliait* le Christ, rompait le faisceau sacré de l'Incarnation, brisait le lien qui des deux natures fait une seule et unique personne. L'influence des deux prélats abusés, surtout l'état de désarroi où se trouvait l'Église d'Espagne, favorisèrent assez cette erreur pour que, de l'Espagne qu'elle infecta, elle se répandit dans la Gaule et jusqu'en Italie. L'an 784, l'abbé Beatus et l'évêque *Éthérius* combattirent vigoureusement l'*Adoptionisme* et le pape Adrien écrivit aux évêques Espagnols une lettre remarquable pour les éclairer. Condamné au concile de Ratisbonne en 792, Félix d'Urgel n'en continua pas moins à prêcher

son erreur en Espagne, aidé d'Élipand aussi entêté que lui dans cette subtile hérésie. Ils allèrent même jusqu'à vouloir entraîner Charlemagne et le prièrent de faire discuter leur doctrine dans une assemblée. Pendant qu'Alcuin écrivait contre les deux sectaires, Charlemagne ne négligeait rien pour faire pénétrer partout la lumière de la vérité, et en 794, de concert avec le pape Adrien, il procura la convocation du Concile de *Francfort*, où les hérésiarques furent frappés d'une condamnation (794) que renouvela le Concile de Frioul (796), ainsi que celui de Rome réuni par Léon III. Félix demeurait inébranlable dans son erreur. Charlemagne, poussant la longanimité jusqu'aux dernières limites, lui ménagea encore des conférences avec Alcuin. Confondu sinon convaincu, Félix ne donna que des signes assez douteux de son retour, fut relégué à Lyon où il mourut en 815. Le même doute pèse tristement sur la mémoire d'Élipand qui mourut en Espagne en 809. L'*Adoptionisme* ne survécut pas à ses auteurs.

Après cette erreur renouvelée du Nestorianisme grec, nous ne rencontrons plus que quelques traces de l'impiété des *Iconoclastes*. Nous en avons parlé plus haut. L'inquiétude causée par un malentendu et les falsifications perfides faites par les Grecs du second Concile de Nicée donnèrent naissance à un écrit assez malheureux qui porte dans l'histoire le nom de *Livres Carolins*. On doit douter que cet écrit soit de Charlemagne tant le ton et la manière diffèrent du calme et de la noble modération que l'empereur montre partout ailleurs, surtout envers le Pape. L'auteur de cet écrit, se méprenant complètement sur le sens des décisions des Pères de Nicée à propos des images, se livre à des diatribes sans valeur contre le septième Concile œcuménique. Si Charlemagne y collabora, il pécha par ignorance, mais eut le tort d'écrire avant d'avoir assez examiné et réfléchi. — Les Grecs trouvèrent commode d'accuser l'Occident

d'hérésie afin de repousser les charges trop continuelles et trop graves qui pesaient sur leur orthodoxie expirante. L'addition au symbole du *Filioque* dans les églises d'Espagne et des Gaules, servit de thème à leurs récriminations accusatrices. La France tint bon. Saint Paulin d'Aquilée au Concile de Frioul, Théodulphe d'Orléans dans un écrit composé sur l'ordre de Charlemagne, les Pères d'un Concile d'Aix-la-Chapelle (809), maintinrent fermement la doctrine et la formule. — Rome usa de prudence comme toujours. Léon III déclara la doctrine orthodoxe, mais remit à plus tard d'insérer à Rome le *Filioque* dans le Symbole.

Nous touchons au terme de cette gloire et de tant de puissantes et illustres choses. Le grand empereur décline, et à mesure que l'astre tombe, l'ombre redescend, la nuit se fait, une indéfinissable tristesse gagne le monde, on sent que les plus beaux et les plus féconds jours de la royauté chrétienne expirent, toutes les âmes sont saisies de vagues pressentiments. Le vieil empereur a lui-même pleuré (1). Si l'Église n'était immortelle, elle pleurerait aussi car elle quitte une époque de paix et de triomphe pour entrer dans deux siècle de calamités.

Dans l'assemblée de Thionville (806), par un acte signé de tous les membres, revêtu ensuite de la suscription du Pape, Charlemagne avait partagé entre ses trois fils la garde de ses domaines. En 813, dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, il avait déposé la couronne sur la tête de son fils Louis et

(1) Il était un jour à table dans une ville d'où l'on dominait l'Océan. Des barques parurent au loin qui s'enfuirent à la nouvelle que *Charles au large* était dans le port. Charlemagne à cette vue relevant tristement la tête demeura longtemps pensif, le visage baigné de larmes. « Savez-vous, dit-il à ses fidèles, pourquoi je pleure? Moi je ne saurais craindre ces pirates. Mais si de mon vivant ils ont osé insulter ce rivage, je vois les maux dont ils accableront mes descendants. »

l'avait associé à l'Empire. Il ne lui restait plus qu'à mourir : il le fit avec cette grandeur simple et tranquille qui avait été la compagne de toute sa vie (814). Il était âgé de soixante et onze ans et en avait régné quarante-sept. « Après ces terribles figures des Alexandre et des César, qui ont bouleversé le monde beaucoup plus pour y répandre leur gloire que pour y répandre le bien, avec quel plaisir on contemple cette figure bienveillante, majestueuse et sereine, toujours appliquée ou à l'étude ou au bonheur des hommes ! Modèle accompli du chef d'Empire, aimant les hommes, méritant d'en être aimé. Toujours appliqué à faire du bien, il leur en a fait plus peut-être qu'aucun souverain de la terre (1). »

(1) Thiers, *Hist. de l'Empire*, IV. On l'a accusé d'incontinence, c'est qu'on s'est étrangement mépris sur le mot *concubine* qu'emploient les contemporains. Charlemagne se maria huit fois et plusieurs de ses épouses, toujours *légitimes*, ne furent pas mariées selon le cérémonial et la pompe ordinaires. Elles l'étaient dans la forme *morganatique*. « Les mœurs de Charlemagne furent toujours pures, dit Bossuet, quoi que l'on ait écrit dans les bas siècles. »

Charlemagne est-il saint ?

Soit avant, soit après la canonisation faite irrégulièrement par Gui de Crémone, Charlemagne fut vénéré comme saint avec l'approbation tacite des Papes. On bâtit des églises sous son vocable ; on fit des offices en son honneur.

Les Bollandistes donnent le jugement de Henri Spondanus, évêque d'A-pamée, dans son *Epitome des Annales de Baronius*. Après un exposé des vertus héroïques de Charles, Spondanus remarque, quant à la canonisation par un pape non légitime, que les Papes légitimes ne l'ont jamais combattue. On sait que son culte a été propagé ensuite dans d'autres Églises des Gaules, de Belgique, de Germanie.

Baucoup de bréviaires renferment, au 28 janvier, l'office de saint Charlemagne. Voici l'oraison extraite d'un de ces bréviaires ; *Deus, qui superabundanti secunditate bonitatis tuæ Beatum Karolum Magnum Imperatorem et confessorem tuum, deposito, carnis velamine beatæ, immortalitatis gloria sublimasti, concede propitius, ut quem ad laudem et gloriam nominis tui honore imperii exaltasti in terris, pium ac propitium intercessorem semper habere mereamur in cælis : per Dominum, etc.*

De nombreux martyrologes font mention de Charlemagne.

Raban Maur, un manuscrit de Bruges, un autre de Liège, le martyrologe d'Usuard, celui d'Aix inscrivent Charlemagne parmi les autres saints.

On pourra voir cette question longuement traitée dans les Bollandistes.

III.

L'Église au temps qui suivit Charlemagne.

A quiconque voudrait scruter les vues de Dieu dans la marche et les péripéties de l'histoire, un étrange problème s'offrirait ici à lui. Si une œuvre parut jamais providentielle c'est assurément la formation de l'empire de Charlemagne. Cet empire rend impossible l'ère d'anarchie que laissaient entrevoir les grandes invasions. Il réunit dans un ensemble solidement chrétien les peuples Barbares convertis sans doute mais non instruits ni façonnés à la civilisation de l'Évangile. Or, quand cette œuvre est au faite de sa splendeur, elle croule ! l'Empire Carlovingien n'est plus qu'une ruine ; les nations, un instant réunies, reprennent leur indépendance, l'Europe est bientôt plus morcelée qu'auparavant. — Pourquoi, s'il nous est possible de scruter ces choses, un démembrement si subit et si complet ?

D'abord, remarquons-le, la mission de Charlemagne est terminée, son œuvre est faite. Dieu ne lui avait pas donné la force pour créer un empire, il lui avait donné de réunir un instant les nations Barbares pour les instruire, non pour les conserver sous son sceptre impérial. Un Empire aussi vaste, aussi puissant que l'Empire Carlovingien causait un danger trop imminent et trop terrible à l'Église, pour être dans les vues de Dieu. Tout à l'heure la Papauté entrera avec les princes et les rois dans une lutte formidable. La barbarie se déchaînera contre elle, le despotisme essaiera de l'étouffer dans son étreinte. Que fût-elle devenue si un Henri d'Allemagne eût été possesseur de l'Europe, et s'il eût pu, sans diversion possible, écraser à son gré l'Église que

ses passions lui faisaient haïr? Non : devant les mauvais jours qui s'avancent, il importe que le Césarisme Allemand trouve dans le partage des forces et la division des peuples un frein et une impuissance. Dieu qui nous laisse libres, doit toujours se prémunir contre notre liberté. — D'ailleurs il eût été désastreux que l'Europe n'eût plus fait que reproduire le Césarisme de la Rome antique, et fût entrée dans cette immobilité d'une conquête terminée et d'une fortune acquise. Avec le démembrement de l'Empire Carlovingien nous aurons cette admirable diversité des nations Européennes, cette prodigieuse activité que l'émulation enfante, sans craindre le retour du Césarisme ancien. — Quand, franchissant une douloureuse période de près de deux siècles, nous serons parvenus à l'apogée du règne temporel et social de l'Église, le plus magnifique spectacle s'offrira à nos regards. Au milieu de la famille des peuples Européens, comme la puissance paternelle au milieu de ses enfants, l'Église règne, elle déploie à l'aise tous les trésors de son intelligence et de son cœur, elle sème les merveilleuses œuvres de sa divine activité, elle suscite des siècles dont les institutions, les entreprises, les chefs-d'œuvre pourront hardiment défier tous les autres qu'on leur opposera. — Mais auparavant nous devons traverser toute une époque de bouleversement et de malaise. L'Église, elle aussi, doit enfanter dans la douleur. De 814 à 956, durant plus d'un siècle, les écroulements et les désordres politiques font éprouver à l'Église de rudes contre-coups. De 956 à 1046, l'Église, broyée sous la force brutale, tantôt la tyrannie Italienne, tantôt le césarisme Allemand, paraît n'être plus qu'une ruine d'elle-même : on la dirait prête à périr.

La période que nous nous contentons d'embrasser dans la fin de cette leçon va de la mort de Charlemagne (814) à la déposition de Louis le Gros (888). Elle nous conduit aux grandes douleurs de l'Église sans y entrer encore. C'est

le crépuscule qui fait pressentir la nuit. — Nous suivrons d'abord l'histoire de l'Église à travers les péripéties politiques qu'entraîne avec elle la dissolution de l'Empire Carlovingien. — Puis nous étudierons assez en détail cette *féodalité* qui bientôt éparpille toutes les forces Européennes sur les ruines de ce qui fut un instant l'édifice un et lié de la domination de Charlemagne.

I. L'Église de 814 à 888. De la mort de Charlemagne à la dissolution définitive de son Empire lors de la déposition de Charles le Gros, nous passons par quatre séries différentes d'événements : 1° le règne heureux à l'Église de Louis le Débonnaire : — 2° la triste guerre civile, qui déchire la France et ébranle l'Europe Carlovingienne, entre les fils de ce bon mais trop faible empereur : — 3° le glorieux pontificat de Nicolas 1^{er} et les dernières splendeurs de la Papauté, avant la longue épreuve que cette Papauté va subir : — 4° un intermédiaire, rempli par les pontificats d'Adrien II et de Jean VIII, période durant laquelle la puissance pontificale s'affaiblit sans être encore tyrannisée.

1. Louis, que sa faiblesse plus encore que sa bonté a fait surnommer le *Débonnaire*, ne pouvait qu'être rapidement écrasé par le fardeau que lui laissait son père. L'Église le sacra comme elle avait sacré Charlemagne, mais elle se donnait, dans ce prince bien intentionné mais incapable, un obstacle plutôt qu'un appui. A Léon III, mort en 816, avait succédé *Etienne IV*. Ce Pape, en 817, donna au fils de Charlemagne le sacre solennel. Ce fut la seule action bien marquante de son pontificat. Rentré en Italie, après le sacre de Reims, il mourut sept mois après son élection et laissa le trône à *Pascal I* (817). Cependant les débuts

de Louis le Débonnaire, heureux pour l'Église, étaient déjà maladroits et inquiétants pour l'Empire. Pour l'Église il se montrait animé d'un zèle sincère et ardent. Quand Pascal I^{er} lui eut envoyé des légats pour lui annoncer son élection et plus tard pour détruire certaines calomnies auxquelles des jalousies et des haines particulières avaient donné cours, Louis répondit en confirmant toutes les donations faites au Saint-Siège par Pépin et Charlemagne. Au Concile d'Aix-la-Chapelle qu'il fit tenir il provoqua de nombreuses et utiles réformes dans le clergé, et surtout prit d'énergiques mesures pour assurer la liberté des élections. L'année suivante, dans une réunion composée surtout de moines et d'abbés, l'on soumit les règles monastiques à une plus puissante uniformité. L'âme de cette réunion, saint Benoît d'Aniane, que l'on peut justement considérer comme le second fondateur de la famille monastique en Occident, consacra sa longue et fructueuse carrière à introduire partout la réforme que beaucoup d'abus réclamaient. Il mourut dans son monastère d'Inde, après avoir été le conseiller de Louis, la gloire du clergé de France et le restaurateur de la vie religieuse.

La vie politique de Louis le Débonnaire n'était cependant marquée que par des fautes. Un partage prématuré de ses États entre ses trois fils, Lothaire, Louis le Germanique et Pépin d'Aquitaine devint la première cause de ses disgrâces et des maux de l'Empire. Son neveu Bernard frustré et ambitieux se révolta : il fut puni sévèrement et mourut en 818. Mais sa mort n'en laissait pas moins trois fils avides et entreprenants en face d'un père faible, inconsideré et maladroit. L'humiliation et la pénitence auxquelles il se soumit à l'assemblée d'Attigny (822) pouvaient jeter sur lui l'éclat dont fut revêtue la pénitence de Théodose ; mais, dans un prince irrésolu et changeant, cet acte, que les contemporains ne trouvèrent pas sans

grandeur, ne fit qu'affaiblir un pouvoir déjà trop ébranlé : ce pouvoir, une nouvelle faute le jeta par terre. En 829, Louis voulut démembrer les royaumes partagés précédemment entre ses fils, afin d'y découper l'apanage d'un quatrième enfant, Charles, qui lui était né de l'ambitieuse Judith. Ce fut le signal de la plus triste des guerres, durant laquelle on vit des fils armés contre leur père, et un empereur, tour à tour déposé et rétabli, chassé et rappelé, jeter la défaveur et le mépris sur cette pourpre impériale que Charlemagne avait si magnifiquement illustrée. Le mécontentement de la nation était profond, la division générale. Dans le parti des fils l'on voyait la majeure partie des provinces et des royaumes : la Neustrie, l'Aquitaine, l'Italie, l'Allemagne, les noms les plus illustres, les personnages les plus importants, saint Agobard de Lyon, saint Bernard de Vienne, les abbés saint Adalart, saint Paschase Radbert, Hilduin, Wala. Louis gardait pour lui et sa cause l'Austrasie avec la plupart des Leudes, des abbés, des évêques du pays. En somme, l'Empire presque entier regardait Louis comme traître à ses engagements et coupable de troubler les peuples par son changement à l'ancien partage. Dans une assemblée générale tenue près de Strasbourg (833), dans un lieu appelé depuis le *Champ du mensonge*, la déchéance de Louis fut prononcée de l'avis unanime des seigneurs. Le Pape devait être consulté comme chef désormais reconnu de toute la famille européenne : il le fut et *Grégoire IV* (1), après avoir essayé une réconciliation, mécontent des deux partis, dut quitter l'assemblée, et regagner l'Italie sans l'espoir de voir, ou Louis régner sagement, ou ses fils éteindre leurs ambitions et vénérer leur père. — La déchéance de

(1) Après Pascal I^{er}, mort en 824, le trône pontifical avait été occupé par *Eugène II* (824); puis, le pape *Valentin* (827) n'ayant fait que passer, *Grégoire IV* (828-844) lui fut donné comme successeur.

Louis amena, de la part de Lothaire, un acte odieux, et de la part de la nation une réaction contre les fils en faveur du père. Dans une assemblée tenue à Compiègne, où le clergé ne parut presque pas, l'archevêque de Reims Ebbon, imposa, sur l'ordre de Lothaire devenu seul empereur, une pénitence publique au malheureux père, avec la flétrissure de l'incapacité. 47 évêques réunis à Thionville se firent les interprètes du mécontentement général, annulèrent l'acte de Compiègne, Ebbon donna sa démission, Louis le Débonnaire fut reconnu de nouveau empereur. Replacé par une réaction qu'avaient causée ses malheurs, ces malheurs continuèrent avec ses fautes; son fils Louis se révolta contre lui, et accablé de douleur, l'empereur mourut en 840, après un règne de 26 ans rempli d'intentions excellentes, de plusieurs bonnes actions, de fautes continuelles et de continuel chagrins.

C'est pendant le règne de ce prince que l'impiété des Iconoclastes d'Orient continua de pénétrer en France et trouva les évêques des Gaules trop irrésolus et trop accessibles aux perfidies byzantines. Un Iconoclaste véritable, Claude, que Louis le Débonnaire abusé fit archevêque de Turin, acheva de troubler les Églises d'Occident. — Des consolations se mêlaient à ces tristesses : l'Évangile pénétrait puissamment dans le Nord. Les Danois la recevaient (823), un monastère fondé en plein cœur de la Saxe, la nouvelle Corbie, devenait une pépinière de saints. Saint Anschaire pénétrait en Suède, et la Scandinavie s'affermissait dans la foi.

2. La mort de Louis le Débonnaire livrait l'ancien empire de Charlemagne à de nouvelles et plus terribles convulsions. Mauvais fils, les trois princes, Lothaire, Louis et Charles furent mauvais frères. Lothaire ayant aspiré à une universelle domination, donna lieu à Louis et à Charles de s'unir contre son ambition. Lothaire fut vaincu par ses frè-

res coalisés à la bataille de Fontenoy (841), et la dissolution de l'Empire ne fut que trop bien préparée. Lothaire, resté empereur, ne garda que le Centre et l'Italie, mais la partie Orientale et Occidentale demeurèrent indépendantes de l'empire meurtri et mutilé. Ce que la sanglante issue de Fontenoy avait préparé le traité de Verdun (843) le consacra. Le dessein de Dieu, qui voulait les nationalités modernes, s'accomplissait, mais l'œuvre de Charlemagne tombait tristement en lambeaux, de là les gémissements des auteurs contemporains (1).

A ce point où nous sommes parvenu l'aspect est double et tout différent : La société civile nous offre le plus sombre et le plus désolant spectacle : déchirée qu'elle est au-dedans par des luttes acharnées, battue au-dehors par les flots de nouvelles invasions. La société religieuse manifeste sa vitalité divine ; la Papauté, comme un dernier coin de terre éclairé avant l'orage, poursuit sa tâche de restauration et de règne, et est représentée par de saints et vigoureux Pontifes, dont le plus illustre est *Nicolas I^{er}*.

Nous n'avons plus à revenir sur les déchirements de l'empire Carlovingien, mais voici que de nouveaux et formidables ennemis se montrent, repus forts par ces luttes intestines : les Sarrazins au Sud, les Normands au Nord. — Sous le pontificat de Grégoire IV tels étaient l'audace et les succès des Sarrazins qu'il fallut fortifier Ostie contre leurs incursions. Ceux d'Espagne s'étaient emparé de l'île de Crète (824) et de là désolaient tout l'Archipel. Ceux d'Afrique avaient conquis la Sicile, et de là, comme d'un poste avancé, ravageaient à l'aise la Calabre, toute la côte Ita-

(1) « Jadis existait un grand Empire avec un éclatant diadème..., le superbe édifice a été de fond en comble renversé, l'Empire est dépecé en trois lambeaux ; au lieu d'un roi, il n'y a plus qu'un roitelet, au lieu d'un royaume que des fragments de royaume. » Florus, diacre.

lienne jusqu'aux portes de Rome. — Au Nord les flots de l'invasion Normande battaient l'empire Germanique et la France et y pénétraient par toutes les ouvertures. Pendant que les Arabes entraient au Midi par la vallée du Rhône et ne se retiraient que chargés de crimes et de dépouilles, les Normands, sauvages habitants des pays qui sont aujourd'hui le Danemark, la Suède et la Norwège, ne cessaient plus leurs incursions dévastatrices. Indomptés, cruels, impies, ces hommes du Nord, qui se riaient des tempêtes et prenaient plaisir aux fureurs de l'Océan, se riaient plus encore de la dévastation et du carnage, et ne semblaient se plaire qu'au milieu des ruines que leur férocité avait accumulées. Toute victime leur était bonne, toutefois ils semblaient s'acharner avec une rage plus contente sur les prêtres et les religieux, leurs coups de maître étaient l'incendie et le pillage des églises et des monastères; brûler les moines dans leurs abbayes, les prêtres dans leurs sanctuaires étaient leurs jeux favoris. Tels étaient ces hommes terribles, dont le nom seul jetait l'épouvante, dont l'approche faisait fuir les populations affolées. Les Normands remontaient les fleuves et les rivières sur une multitude de petites barques à voiles et à rames, ils s'insinuaient dans les terres, pénétraient jusqu'au cœur du pays. Vifs et agiles ils se montraient et disparaissaient avec une célérité prodigieuse, la dévastation, l'incendie et le carnage laissaient seuls connaître la route sanglante qu'ils venaient de parcourir. Les provinces riveraines de l'Escaut, de la Seine et de la Loire furent, durant un siècle, le théâtre de leurs dévastations, et ces dévastations nul ne saurait les redire. Plusieurs fois ils prirent et saccagèrent nos grandes villes : Nantes, Bordeaux, Rouen, le Mans, Tours, Orléans, Paris. Et partout où ils passaient, les Églises étaient renversées, les monastères détruits, les monuments en cendre, les prêtres, les moines massacrés, les populations dévalisées, les habitants

des villes et des campagnes égorgés par milliers. La France criait à Dieu dans sa détresse : *A furore Nortmannorum, libera nos, Domine!* mais le sanglant orage devait avoir son cours, et Dieu préparait de loin, dans cette douleur poignante, l'enfantement à la foi et à la patrie française de ces mêmes hommes du Nord qui en faisaient la désolation et en étaient la terreur.

Qu'était au milieu de cette détresse immense la monarchie Carlovingienne? Elle s'affaissait dans l'impuissance après s'être usée dans de longues et implacables dissensions. Charles le Chauve portait le titre d'empereur sans avoir rien retenu de son ancêtre, et ne savait pas plus protéger la France envahie par de nouveaux Barbares qu'il ne savait garder contre la féodalité naissante son pouvoir royal avili et usé. Sans songer même à organiser la défense, il aiguillonnait la rapacité des pirates Normands en leur payant des rançons ignominieuses. Bien plus, les seigneurs les appelaient à leur aide dans leurs querelles et leurs vengeances; l'anarchie était à son comble, et ce même Charles le Chauve, qui payait les pirates du Nord, laissait prendre aux seigneurs son autorité royale. Dans l'assemblée de Mersen (847), les grands inauguraient leur règne et la déchéance du pouvoir du roi en obtenant de ne le suivre à la guerre qu'en cas d'invasion étrangère. Le roi pouvait donc être légalement délaissé. Après Charles le Chauve trois fantômes de rois achevèrent d'annihiler le prestige et la puissance du trône. Louis le Bègue, Louis III, Carloman nous mènent à un nom plus nul encore, celui de Charles le Gros, sous lequel la dissolution de l'Empire devient définitive et la puissance féodale puissamment établie.

Cette prépondérance de la féodalité nous la voyons naître. Elle naît de la faiblesse du pouvoir, des nécessités de la défense. Quand il fut bien avéré que les rois ne tenteraient rien pour la défense du peuple, le peuple dut

songer à sa propre conservation : il chercha d'instinct l'épée des forts, il se réfugia sous les murailles des châteaux. « En ce temps-là, dit l'annaliste de saint Bertin, le menu peuple d'entre Seine et Loire se conjura contre les Normands établis sur la Seine et leur résista vaillamment. » Les associations guerrières ont leurs chefs, les seigneurs en devenant les soutiens du peuple obtiennent le pouvoir, leurs forteresses hérissent le sol, les monastères se fortifient, les villes féodales prennent naissance, il est manifeste que toute une révolution s'accomplit. Cette révolution nous l'étudierons tout à l'heure. Quittons un instant la société politique jonchée de ruines pour revenir à l'Église qui poursuit son œuvre, à la Papauté qui, à la veille de ses désastres, répand avec ses dernières gloires ses derniers bienfaits.

3. Ce que ne faisaient plus les descendants de Charlemagne, les Papes du ix^e siècle l'accomplissaient avec une intrépidité sans égale. Au-dedans, ils défendaient la discipline, comprimaient les passions, relevaient les ruines des mœurs; au-dehors, ils organisaient contre l'invasion Musulmane la plus opiniâtre défense. Admirables pontifes qui ont arraché les éloges même à un Voltaire ! « Le pape *Léon IV* (847-855) attaqué par les Sarrazins, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui, dans un temps de lâcheté et de corruption, tel qu'un beau monument qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage et ses soins furent secondés : on combattit les Sarrazins courageusement à leur descente (1). » Son prédécesseur *Sergius II* (844-847) avait déployé la même énergie dans un autre genre de danger. Ayant été élu sans le concours

(1) Voyez le cardinal Mathieu, *Pouvoir temporel*.

de Lothaire, et subissant pour ce motif la persécution rancunière de ce triste empereur, il tint ferme et ne plia ni devant les menaces impériales ni devant l'appareil d'armes et de soldats envoyés à Rome pour l'effrayer (1).

De 858 à 867, nous entrons dans l'un des plus puissants et des plus glorieux pontificats qui aient illustré le Saint-Siège, le pontificat de saint *Nicolas le Grand* (858-867). Tous les genres de gloire s'y concentrent comme toutes les vertus paraissent s'y donner rendez-vous. Saint Nicolas se montre à la fois le défenseur intrépide de la discipline contre le déchaînement des vices couronnés, il fait sentir à l'Orient sa domination invincible lors du schisme de Photius, il travaille à la conversion des Barbares scandinaves, slaves et bulgares, et, aussi grand roi, administrateur aussi vigilant qu'apôtre et pape magnanime, il assure le salut de Rome, et nourrit un peuple entier d'indigents. Il châtie et réprime les abus qui se sont introduits dans l'administration. L'archevêque de Ravenne, Jean, espérait couvrir sous la faveur impériale ses exactions, sa tyrannie, et les insultes dont il poursuivait les envoyés des Papes; Nicolas n'hésita pas à se rendre sur les lieux, à frapper le coupable et à réparer les maux causés dans l'Émilie et la Pentapole par son orgueilleuse domination. Jean humilié demanda pardon dans un Concile romain (861). Un autre prélat, plus respectable sans doute que Jean de Ravenne, mais dont les éminentes qualités ne peuvent faire oublier les fautes, Hincmar de Reims, voulait lui aussi agir à sa guise sans tenir compte de l'autorité du Pape. Zélé jusqu'à l'entêtement pour la grandeur et l'omnipotence de son Église de Reims, il était porté, sans nier la prérogative du siège de Rome, à s'exagérer étrangement la puissance des métropolitains. Ses plus belles

(1) A Sergius et à Léon IV succéda *Benoit III* (855-858); à Benoit III Nicolas 1^{er}.

qualités (1) étaient gâtées en lui par une tenacité et une violence qui semblaient parfois étouffer le tact et obscurcir la rectitude du jugement. En 861, il eut un démêlé avec Rothade, l'évêque de Soissons, son suffragant : poussant tout à l'extrême, sans prendre en rien l'avis du Pape, il le déposa avec un vice de forme dans la procédure et le fit enfermer dans une prison. Saint Nicolas examina l'affaire avec la sage lenteur que réclament de telles causes, et ordonna de mettre en liberté Rothade et de le rétablir sur son siège. Hincmar piqué au vif n'obéit que lentement et de mauvaise grâce, et poussa la désobéissance jusqu'aux plus inadmissibles procédés, ne donnant pas lecture des bulles pontificales, pour en mieux éluder les ordres. La même violence se retrouvera dans l'affaire des clercs ordonnés par Ebbon, son prédécesseur sur le siège de Reims. Plus tard encore, Nicolas et son successeur Adrien II eurent à intervenir dans des démêlés nouveaux, où, à propos de son neveu Hincmar évêque de Laon, Hincmar de Reims accusa et opprima les clercs et les évêques qui lui étaient opposés. Hincmar, en dépit de ses fautes, fut un prélat remarquable. Sa science était vaste, ses mœurs austères, il lui manqua d'avoir compris la parole évangélique et d'avoir été *doux et humble de cœur*.

Les évêques n'étaient pas les seuls à exercer le zèle et à sentir la main de fer du pape Nicolas. Les princes en portaient aussi le poids. Les passions bouillonnaient dans le sang des Barbares, et les flots de leur grossière et despotique luxure menaçaient d'emporter dans un désastreux naufrage l'indissolubilité du mariage chrétien. Lothaire II venait de répudier sa légitime épouse Theudberge pour se

(1) Lire dans Gorini, *Défense de l'Église*, une longue et belle étude sur Hincmar, l'auteur le décharge de plusieurs accusations injustes ou exagérées.

livrer aux amours adultères de Valdrade. Toute digue était emportée et rien ne résistait plus à ce scandaleux dévergondage. Les évêques de Lorraine acquiesçaient par lâcheté, les légats du Saint-Siège avaient trahi, la passion impériale était victorieuse, quand l'intrépide Nicolas brisa tout par son énergie. Il déposa Gunther, archevêque de Cologne, Thietgaud de Trèves, il excommunia Lothaire et Valdrade. La suite montra de quel profond abîme le grand Pape tirait l'Europe naissante et dans quel déluge de maux les vices des princes barbares l'eussent plongée. Furieux et armés, les évêques et la cour firent contre Nicolas une vaste coalition grossie des haines de Jean de Ravenne et de Photius; les évêques excommunièrent le Pape et la cour jeta sur Rome une armée de dévastateurs commandée par l'empereur Louis. Rome fut envahie et Nicolas resta deux jours sans nourriture dans son dernier asile de Saint-Pierre. Il tint bon, et bientôt son angélique douceur qui se montra sous sa fermeté, gagna et dompta l'empereur Louis, et en fit un défenseur du Saint-Siège et de la société contre les incursions des Sarrazins; les évêques coupables se soumièrent, mais Lothaire resta seul comme un terrible monument de la justice divine. Venu à Rome sous le successeur de Nicolas pour obtenir l'absolution d'un crime dont il ne faisait que simuler le repentir, Adrien II lui dit : « Si vous avez la ferme résolution de renoncer au commerce de Valdrade, approchez et recevez le Corps du Sauveur : sinon, n'ayez pas l'audace de vous incorporer, avec la Chair et le Sang du Christ, votre propre condamnation. » Lothaire impénitent approcha, communia et mourut (1).

(1) Il a fallu la haine et la mauvaise foi d'un Sismondi, pour faire peser sur le bon pape Adrien II un abominable soupçon d'empoisonnement, que tout dément, que la trame historique repousse et que les historiens simplement honnêtes, Aug. Thierry, Guizot, traitent d'accusation sans fondement.

Saint Nicolas le Grand n'eut pas la tristesse de ce spectacle : il était mort le 13 novembre 867. « Le caractère de saint Nicolas a forcé l'admiration dans une époque où la dynastie Franque commençait à déchoir et où les mœurs des grands et des évêques se relâchaient de plus en plus : il apprit aux souverains à être grands et aux prêtres à demeurer fidèles. Sa mort arriva le 13 novembre 867. Il laissait les princes avertis de leurs devoirs, la discipline maintenue, l'hérésie réprimée, le schisme de Photius entravé dans ses progrès, les Scandinaves, les Slaves et les Bulgares convertis. Les bons le pleurèrent, les méchants se réjouirent en secret. »

Les règnes qui suivent, ceux d'*Adrien II* (867-872) et de *Jean VIII* (872-882), traversèrent des difficultés sans nombre. Manifestement les jours devenaient mauvais : nous approchons de la grande crise du x^e siècle. L'Orient était plein des intrigues de Photius, l'Occident des ambitions des descendants de Charlemagne, l'Église des abus qui se glissaient partout. Quand, en 869, Lothaire mourut sans enfants, ses oncles Charles le Chauve et Louis le Germanique se partagèrent ses États au détriment de l'empereur Louis II, qui guerroyait en Italie contre les Sarrazins et dont le Pape défendait énergiquement les droits. Hincmar eut la faiblesse de couronner Charles le Chauve roi de Lorraine, il encourut par le fait la juste indignation du Pontife, fut menacé de l'excommunication, et, devenu insolent après avoir été coupable, ne craignit pas d'écrire contre le Pape et en faveur de la théorie brutale du fait accompli (1).

Jean VIII, pendant un pontificat de dix ans, fut absorbé dans les plus graves affaires, et donna souvent la mesure de la puissance sociale où la Papauté était parvenue.

(1) Néanmoins ses lettres au Pape furent toujours respectueuses dans la forme ; elles ne sont pas d'un révolté.

D'après le principe déjà solidement établi que le Pape choisit et couronne l'empereur, Jean VIII fut amené à se prononcer plusieurs fois. Louis le Germanique et Charles le Chauve prétendaient tous les deux à l'Empire, Jean VIII préféra le second au premier et le couronna à Rome en 875. Deux ans après, l'Empire étant venu à vaquer de nouveau, le Pape, après avoir songé à Louis le Bègue, puis à Boson, duc de Lombardie, arrêta son choix sur Charles le Gros qu'il croyait plus apte à soutenir l'Église et la chrétienté. Charles le Gros réunissait sous son sceptre l'ancien Empire de Charlemagne, mais deux choses lui manquaient : la valeur et le génie. Le calcul de Jean VIII fut trompé, et quand, entouré d'ennemis, assailli par les bandes musulmanes, il appela au secours du Saint-Siège et de l'Italie l'épée du Saint-Empire, cette épée resta honteusement au fourreau. Incapable de défendre l'Église, Charles le Gros ne protégeait pas mieux, contre les dévastations des Normands, le sol français. En 885, une flotte normande remontait la Seine, s'emparait de Pontoise et se montrait en vue de Paris. Deux héros organisaient la défense, Gozlin, abbé de Saint-Germain, et Eudes, fils de Robert le Fort et comte de Paris. Aux sommations arrogantes du Normand Sigefroi, l'on répondit par les armes, la population entière, avec les moines et les prêtres, repoussa les assaillants, mais ne pouvait soutenir longtemps une lutte trop inégale. Eudes, passant à travers les lignes ennemies, alla demander du secours à Charles le Gros, l'incapable empereur ne bougea que pour accepter une capitulation ignominieuse. C'était le comble : il fut solennellement déposé (888). Nous verrons tout à l'heure cette date devenir une date importante dans l'histoire de l'Europe nouvelle : elle donne le signal de la dissolution universelle et de la complète dislocation de l'Empire Carlovingien : la féodalité s'en dégage pour prendre un essor désormais irrésistible, tout un nouvel ordre de choses est né.

4. Avant de pénétrer dans cette situation nouvelle qui, à partir de 888, est faite à la société civile et à l'Église, retournons un instant en arrière pour recueillir certains faits et certaines notions que l'unité du récit historique nous a forcé de négliger. — Au sein de la confusion qui commençait à régner partout, l'ignorance et la barbarie multipliaient les coutumes abusives ou superstitieuses. Les *épreuves* étaient plus employées que jamais, et l'Église devait, devant un entraînement trop irrésistible, plutôt capituler que tout abolir. Elle proscrivait le duel. Elle adoucissait autant qu'elle le pouvait la trop grande rigueur de certaines épreuves, elle en proscrivait d'autres absolument, elle tolérait les troisièmes. Hincmar faisait un traité pour prouver la légitimité de l'*épreuve de l'eau*; le Concile de Verberie de 751 permet, dans certains cas, l'*épreuve de la croix*. Cette dernière épreuve, assez douce et inoffensive, consistait à donner gain de cause à qui tiendrait le plus longtemps les bras en croix. Comme toujours l'Église s'accommodait dans la mesure du possible au temps qu'elle traversait. — Un autre abus faisait encore souffrir l'Église et réclama parfois sa sévérité. Cette société des ix^e et x^e siècles, toute pénétrée de foi et de barbarie, apportait dans ses dévotions la naïveté des nations qui commencent, mais leur rudesse et leurs passions indomptées. On se croyait aussi dispensé de bien des vertus quand on possédait quelque relique. Or, pour s'en procurer, tous les moyens étaient jugés bons; le vol, la supercherie, la violence, l'avarice s'en mêlant, on fit de ces objets saints un trafic toujours inconvenant, parfois sacrilège. L'authenticité même des miracles des saints courut un véritable danger, quand des moines vagabonds, des marchands cupides, fabriquèrent des légendes pour accréditer leurs reliques. Que fût devenu ce culte vénérable, sans la vigilance et l'autorité d'une Église infailible ?

La doctrine subit peu d'attaques et eut à gémir sur peu de défections. Nous n'en faisons ici mention que pour mémoire, car nous reviendrons un peu plus tard, dans une étude spéciale, sur les erreurs au Moyen-âge. Le *Sabellianisme* trouva un champion en 561 dans le roi Chilpéric, qui prétendit un instant imposer à son royaume cette grossière erreur contre la très sainte Trinité. Le Concile de Frioul (796), eut à condamner, dans Claude de Turin, la véritable négation arienne. — Nous avons vu le Nestorianisme renaître dans Félix d'Urgel et Élipand. — Les erreurs gnostiques, que nous retrouverons sous des noms et des formes divers dans tout le cours du Moyen-âge, firent, à cette époque, une nouvelle apparition. Nous trouvons des gnostiques à Orléans, à Arras et dans le diocèse de Cambrai. Comme leurs ancêtres ces hérétiques audacieux et impurs avaient pour culte l'infamie, et l'absurdité pour symbole. Ils se montraient négateurs de toute révélation et rationalistes effrénés. Ils niaient nos mystères, expliquaient la création par le dualisme manichéen. A Turin, ils formulaient toute une théorie rationaliste sur Jésus-Christ; on croirait entendre Renan! A Orléans, ils eurent un parti formidable. Sans l'évêque Gebbard, Cambrai et Arras s'en seraient vus infestés.

Une controverse ardente s'ouvrit au milieu du ix^e siècle sur la *prédestination*. Esprit infatigable dans les plus téméraires investigations, âme inquiète et turbulente, moine aigri par une vocation forcée, lecteur plus ardent que judicieux de saint Augustin, *Gotescalc*, s'égara assez dans cette lecture pour donner comme une profondeur de l'évêque d'Hippone ce qui n'est que l'abominable et désolant système de la double prédestination : Dieu prédestine au mal et à l'enfer tout aussi bien qu'il prédestine au bien et au paradis. Hincmar, Rhaban-Maur, Nothing, dénoncèrent le moine hérétique dans deux Conciles et il fut condamné, battu de

verges et relégué à Hautvilliers. Quatre propositions furent dressées contre son hérésie. Scot Érigène mit sa subtilité souvent dangereuse au service d'Hincmar, plusieurs Conciles s'assemblèrent, mais la question alla s'embrouillant; tous étaient sans doute d'accord pour anathématiser l'erreur fondamentale de Gotescalc : la prédestination divine au mal, par suite, la damnation nécessaire et l'extinction du libre arbitre; mais la plénitude de la doctrine et surtout sa lucidité leur échappaient. Les quatre propositions d'Hincmar avaient des points vulnérables, les explications de Scot Érigène tombaient dans un nihilisme dérisoire : bref, il fallut le Concile de Touzy, en 860, composé des évêques des quatorze provinces, pour donner une solution. Sans faire mention des décrets des Conciles de Quierzy et de Valence, les Pères de Touzy décidèrent qu'il y a prédestination des élus, qu'il y a libre arbitre, que le libre arbitre n'a pas été anéanti dans l'homme par le péché originel, que l'homme a besoin de la grâce pour opérer le bien, que Dieu veut le salut de tous les hommes, que Jésus-Christ a souffert pour tous ceux qui sont soumis à la mort. Le Concile de Touzy eut la sagesse de formuler le dogme catholique sans toucher aux abîmes. Gotescalc mourut impénitent.

Le même esprit téméraire et inquiet se jeta dans des spéculations hardies et dangereuses à propos de l'Eucharistie. Ces discussions sans clarté se traînèrent durant près de deux siècles pour aboutir, après de simples obscurités, à l'erreur trop véritable de Béranger. Jusqu'à l'an 831, nulle question relative à la présence réelle n'avait troublé les esprits, lorsque quelques paroles de Paschase Radbert soulevèrent de vives réclamations. A tort ou à raison, on l'accusait de supposer un goût sensible à la chair du Sauveur, on lui attribuait une manière trop matérielle, trop capharnaïte, d'entendre la manducation eucharistique. La réaction, conduite par Ratramne, insista sur une totale différence entre

le corps de Jésus-Christ durant sa vie et son corps dans le Sacrement. Scot se jeta dans la controverse pour tout brouiller et tomba dans des hardiesses qui firent condamner l'un de ses livres au feu. Jésus-Christ n'aurait plus guère été dans l'Eucharistie que d'une manière figurative. Tous cependant admettaient la présence réelle. — On n'était encore qu'incorrect ou subtil : on n'était pas révolté. Béranger le sera au onzième siècle, mais nous aurons plus tard occasion de traiter de son hérésie.

Ce qui précède nous a donné occasion de signaler quelques écrivains de l'époque Carlovingienne : voici d'autres noms qu'il nous faut ajouter encore pour être complet. *Ago-bard* écrivit contre Félix d'Urgel, contre les erreurs Judaïques, contre les jugements de Dieu, les épreuves, et en particulier celle du duel, il défendit les droits des clercs contre les vexations des laïcs, et composa enfin un traité sur le culte des saintes images. *Amolon* écrivit sur la Prédestination et la Grâce ; *Jonas* d'Orléans a laissé sur la vie chrétienne et la conduite des princes des traités estimés ; *Amalaire* composa un livre des « offices ecclésiastiques » précieux à consulter dans l'étude de l'antiquité chrétienne. Nous avons déjà parlé de *Scot Érigène* dont les ouvrages sont remplis d'erreurs ; esprit plus téméraire que profond, plus subtil que judicieux, peu versé dans la science théologique et surtout rempli de suffisance et de présomption, Scot a été transformé par nos auteurs modernes Guizot, Henri Martin, Michelet, etc., en penseur transcendant : cela devait être puisqu'il frondait l'enseignement catholique et préludait aux révoltes du seizième siècle et à l'anarchie intellectuelle du dix-neuvième. Mais pour se permettre un tel jugement sur Scot Érigène, il faut ne l'avoir jamais lu.

Les Conciles furent très nombreux dans l'époque que nous venons de parcourir. Le seul Hincmar n'apposa pas son nom à moins de trente-neuf assemblées conciliaires. Les temps

devenaient difficiles et dangereux, l'ignorance commençait à descendre sur le clergé comme une ombre funeste, les mœurs se déréglaient, il était urgent d'endiguer le mal qui se répandait de toutes parts. Le ix^e siècle ne compte pas moins de deux cents Conciles tenus dans l'Empire Carlovingien. Dans un Concile d'Arles (813), on fait aux évêques un devoir pressant de la visite annuelle de leur diocèse. A Mayence, on ordonne qu'un évêque malade, absent ou empêché, se fera remplacer dans le ministère de la prédication. Au Concile d'Aix-la-Chapelle de 816, on dresse des règlements pour les chanoines et les chanoinesses.

Dans tous ces Conciles le trouble de l'époque se reflète tristement. Les vexations dont les clercs sont l'objet, le pillage des églises, la violence que les seigneurs font subir à leurs vassaux, la violation par les princes et les grands des plus saintes lois de l'Église, reparaissent continuellement. Le crime et l'obstination de Lothaire ne sont que trop bien imités. Tout s'assombrit, tout se brouille en Occident. La royauté forte et sage disparaît de plus en plus, et sur ses ruines s'établit et se propage la *féodalité*. Impossible de passer plus loin sans étudier, ne fût-ce que rapidement, cette institution nouvelle, ou, pour mieux dire, cette révolution qui bouleverse l'ancien état des choses et modifie profondément la physionomie de l'Europe chrétienne. La *féodalité* est à ce point mêlée à l'histoire religieuse, que nous ne pourrions plus rien comprendre aux événements qui vont suivre, si nous n'en tenions compte continuellement.

II. L'Église et la féodalité. 1. D'où est née la féodalité? Dès la fin du neuvième siècle nous la voyons couvrir le sol de l'Europe de ses châteaux fortifiés, et une multitude de petits royaumes se substituer à l'unité précédente

et se partager, en portions innombrables, les populations. Comment s'est opérée cette révolution? Ce morcellement d'où vient-il?

Peut-être eut-il les quatre causes que voici. — Il est incontestable d'abord qu'on retrouve dans la féodalité une vieille idée germaine. L'ancien Germain s'attache à un patron, à un guerrier noble et puissant, il devient son *fidèle*, il le suit à la guerre, et en retour de la protection qu'il en retire, il lui donne son obéissance et les services de son dévouement. Cette idée perce dans la féodalité. Là aussi un *patron*, un homme puissant et fort, capable de garder les plus faibles qui se groupent autour de sa vaillante épée, qui se mettent à l'abri sous l'ombre de son château-fort, et en retour lui rendent les services de la guerre et de la paix (1). — L'institution, dont nous trouvons la trace, assez vague sans doute, mais reconnaissable encore dans la sauvage Germanie, se précise et se développe lors de la conquête. Les terres sont partagées, le roi en distribue à ses guerriers les innombrables parcelles. En ce temps où le roi est puissant et respecté encore, la féodalité est en germe mais n'apparaît ni dans la force ni dans l'indépendance dont elle jouira tout à l'heure. Les possesseurs d'*alleux*, à plus forte raison les possesseurs de simples *fiefs*, se rattachent au roi par une chaîne hiérarchique dont tous les anneaux restent solidement liés. Il y a des seigneurs, plusieurs sont déjà puissants, mais la féodalité proprement dite n'existe pas encore. Deux dernières causes également puissantes la font tout à coup surgir tout armée vers le milieu du ix^e siècle : l'affaissement de la monarchie, les détresses formidables des nouvelles invasions. — A mesure que les descendants de Charlemagne, trop faibles pour son œuvre gigantesque, laissent échapper

(1) Voyez Taine, *Les origines de la France contemporaine*, t. II, *L'ancien régime*.

de leurs mains et lambeau par lambeau son vaste Empire, des États indépendants se forment; le travail de dislocation commence à peine qu'on en compte vingt-neuf; un siècle plus tard on en comptera cinquante-cinq, entièrement constitués, dans la seule monarchie française. « Les éléments de ces petites sociétés, de ces petits gouvernements locaux étaient tout trouvés. Les possesseurs de bénéfices obtenus des rois ou des domaines occupés par la conquête, les comtes, les ducs, les gouverneurs de provinces, en devinrent les centres naturels. Autour s'agglomérèrent de gré ou de force les habitants libres ou esclaves des environs; et ainsi se formèrent ces petits États (1). » — Toutefois la faiblesse des derniers Carlovingiens ne suffit pas seule à expliquer la prodigieuse extension du système féodal : une dernière cause au moins aussi puissante doit être cherchée dans la confusion et la détresse des nouvelles invasions qui s'abattent comme une effroyable tempête sur la société du neuvième siècle. Les Barbares au Nord comme les Sarrazins au Sud se précipitent sur la société, la ravagent, la piétinent, les populations fuient sans espérance et sans asile, réclamant de tous côtés protection et défense. La royauté agonisante ne répond pas à cet appel désespéré : dès lors tout se désagrège et se débande, un immense *saute qui peut*, éparpille les fuyards, puis les groupe par portions et fortuitement, selon qu'ils trouvent leur sécurité et leur salut. « La dissolution de l'État suscite une génération militaire. Chaque petit chef a planté solidement ses pieds dans le domaine qu'il occupe ou qu'il détient; il ne l'a plus en prêt ou en usage mais en propriété et en héritage. C'est sa manse, sa burgade, sa comté, ce n'est plus celle du roi; il va combattre pour la défendre. A cet instant le bienfaiteur, le sauveur est l'homme qui sait se battre et défendre les autres, et tel est effectivement le ca-

(1) Taine, *Les origines de la France contemp. L'anc. Rég.*

ractère de la nouvelle classe qui s'établit. Le noble est l'homme de guerre ; c'est lui qui pose la seconde assise de la société moderne. Au dixième siècle, peu importe son extraction, souvent c'est un comte Carlovingien, un bénéficiaire du roi, un hardi propriétaire d'une des dernières terres franches. Ici c'est un évêque guerrier, un vaillant abbé ; ailleurs un païen converti, un bandit devenu sédentaire, un aventurier qui a prospéré, les ancêtres de Robert le Fort sont inconnus, et l'on contera plus tard que les Capétiens descendent d'un boucher de Paris. En tout cas, le noble alors, c'est le brave, l'homme fort et expert aux armes qui à la tête d'une troupe, au lieu de s'enfuir et de payer rançon, présente sa poitrine, tient ferme et protège par l'épée un coin du sol (1). » Ce coin protégé devient un petit royaume, dont le guerrier est le roi. Voilà le comte, le duc, le marquis, voilà le seigneur féodal à tous les degrés de la hiérarchie. Le peuple de ce royaume ne se forme pas sous l'empire d'une autre cause, ni d'une façon moins naturelle. La terre protégée par l'épée se cultive comme autrefois : entre le paysan qui laboure et le brave qui guerroye pour le protéger, des liens se forment. Le paysan doit à son seigneur le service de ses bras et le suc de son travail devenu possible ; le seigneur aime, protège, défend son travailleur. Le seigneur possède le sol puisqu'il l'a seul sauvé des ravages de l'invasion ; mais moyennant taxe et redevance, le fermier le cultivera en paix et en vivra. Derrière cette première population fermière du sol, une seconde, moins favorisée se forme ; elle se forme des vagabonds, des fugitifs, des misérables qui viennent demander à tout prix le refuge et le pain. Ceux-là seront serfs et mainmortables. Ils seront la *chose* du seigneur, qui les pourra ressaisir où qu'ils aillent, et qui les appliquera, de père en fils, à tel métier qu'il lui plaira, taillables et corvéables à sa merci.

(1) Taine, *op. cit.*

2. Voici maintenant, d'après ces données générales, la physionomie complète du système féodal. Tout d'abord se présentent les grands possesseurs de fiefs, les grands feudataires, qui se sont rendus à peu près indépendants : ils ont organisé leur domaine à l'instar d'un royaume, ils y sont souverains, y font des lois, y battent monnaie, y lèvent des impôts, y rendent la justice. De plus, toujours à l'instar des rois, ils détachent de leur domaine des parcelles qu'ils concèdent à d'autres, et de ces autres ils font leurs fidèles et leurs vassaux. Derrière ces vassaux possesseurs à certaines conditions du sol lui-même, d'autres espèces de vassalages se superposent caractérisées par des pensions, charges, emplois, etc., obtenus du seigneur et lui créant d'autres sujets à des titres nouveaux. Si nous remontons la chaîne entière, voici de quels anneaux elle est composée. Au dessous de tous, les serfs, puis les fermiers, puis les vassaux inférieurs, puis les grands vassaux, puis le roi. Au jour de sa force la royauté dominera cette hiérarchie : en attendant, cette hiérarchie la dominera et l'écrasera.

3. Avons-nous ici à nous demander ce qu'il faut penser de la féodalité ? Fut-elle un mal ? fut-elle un bien (1) ? L'Église y trouva-t-elle du secours ou de l'oppression ? Le peuple eut-il dans le feudataire un père ou un tyran ? Impossible de

(1) C'est ici le cas de se rappeler les sages réflexions du savant M. Biot : « Quand les écrivains modernes mentionnent quelque usage local, quelque particularité isolée du Moyen-âge, c'est presque toujours pour en prendre occasion de les faire contraster en bien ou en mal avec ce qui a eu lieu aujourd'hui. De pareils rapprochements sont en général faux dans leur principe et sans justesse dans leurs conséquences... Tâchons, ajoutait-il, que notre philosophie ait la patience de bien connaître ces faits avant de se mettre à les juger. » Un homme qui avait beaucoup étudié les faits, M. Guérard, écrivait avec son sens droit : « Les institutions féodales, si défectueuses qu'elles nous paraissent aujourd'hui, n'en ont pas moins préservé la société et maintenu la France pendant bien des siècles. »

donner à ces questions une réponse précise. Une seule chose reste éternellement vraie : l'Église qui trouve dans toute situation, dans tout système politique, à travers tous les siècles, la douleur et l'oppression, ne change jamais ni sa mission ni sa devise : « Elle triomphe du mal par le bien. » Partout où elle passe, elle triomphe en faisant le bien (1). Elle s'est rencontrée avec l'Empire idolâtre, elle l'a vaincu et transformé en Empire chrétien; elle a vécu sous la monarchie barbare, elle l'a domptée et convertie; elle va être jetée au milieu de l'inextricable confusion de la féodalité, elle dominera cette confusion et triomphera de ce tumulte; l'Empire Allemand comme l'aristocratie Italienne cherchera à l'enserrer dans leur despotisme, elle sortira victorieuse de l'une et l'autre oppression. Telle est l'Église.

Quant à la société, gagna-t-elle ou perdit-elle à la féodalité? Question difficile et diverse. Quand l'Empire Grec se mourait, quand la royauté en Occident était faible et sans prestige, la féodalité découpa et partagea par portions, pour le protéger, un sol, dont aucun pouvoir ne s'offrait plus à défendre l'ensemble. La féodalité fut donc une nécessité, bonne ou mauvaise il la fallut subir. Sous elle le peuple trouva la protection et la vie : mais avec elle, avec ses rivalités, ses ambitions, ses querelles sans cesse renaissantes, le peuple et l'Église furent désastreusement foulés. L'Église eut sur tout à se plaindre. Les seigneurs devenus tout-puissants abusèrent trop souvent de leur force pour la tyranniser : ils s'immiscèrent dans ses plus délicates affaires, s'emparèrent des élections et des investitures ecclésiastiques, et ils nommaient, sans l'intervention de l'Église, aux bénéfices de leurs fiefs. C'était une porte ouverte aux plus

(1) M. Guérard écrivait : « Il y eut une grande amélioration sociale dans le Moyen-Âge, mais cette amélioration fut un bienfait du Christianisme. » (*Prolog. du Polyptyque*, p. 276.)

affreux désordres, car les créatures de leur choix étaient la plupart du temps absolument indignes de la cléricature. D'autres fois le besoin d'argent ou la rapacité leur faisait mettre les évêchés et les abbayes à l'enchère, la simonie étendit bientôt sur toute l'Europe sa hideuse et mortelle gangrène. Nous entendrons saint Grégoire VII pleurer comme un autre Jérémie sur les ruines du sanctuaire (1).

Or, nous touchons à l'une des plus désastreuses époques de l'Église : nous intitulerons avec trop de justice notre leçon suivante : « Les douleurs de l'Église ; » jamais ces douleurs ne furent plus poignantes et ces dangers plus pressants. Si, pendant la période que nous allons parcourir, de la dissolution définitive de l'empire Carlovingien (888) jusqu'à l'œuvre régénératrice de saint Grégoire VII, les assistances et les consolations ne manquent pas à l'Église, si le *x^e siècle* n'est pas exclusivement et sans remède un *siècle de fer*, les douleurs néanmoins y dominant et ne motivent que trop les flétrissures, parfois exclusives, mais cependant assez justes, que cette triste époque a reçues des historiens.

(1) On pourra consulter sur toutes ces questions le savant ouvrage de Gorini, *Défense de l'Eglise*. — Léon Gauthier, *Comment faut-il juger le Moyen-âge*. — Dureau de la Malle, *Mémoires de l'Accad. des Inscript.*, t. XIV, p. 51. — Delisle, *Etudes sur les condit. de la clas. agric.* — Taine, *Les origines de la France contemp. L'Ancien Régime*. — Louis Veuillot, *Le droit du seigneur*. — Anatole de Barthélemy, *Rev. des quest. hist.*, Juillet, 1866. — Du même auteur, *Revue mobilière*, 1868, t. 1, p. 118. — Guérard, *Prolég. du Polyptyque*. — Lecoy de la Marche, *La société au *xiii^e siècle**.

VINGTIÈME LEÇON.

LES MAUX DE L'ÉGLISE AU X^e SIÈCLE.

Jusqu'ici l'Église a engagé de gigantesques luttes, elle a accompli d'immenses œuvres, elle a affronté des dangers terribles, elle a assisté à l'écroulement d'un monde, elle a reconstruit pièce à pièce toute une nouvelle société; l'océan des Barbares a passé sur elle sans l'engloutir, comme toute la fureur de Rome païenne avait couvert son front de ses flots sanglants sans lui apporter autre chose que force et victoire. En somme, jusqu'ici l'Église a plus travaillé qu'elle n'a souffert, elle a plus été victorieuse qu'elle n'a subi de défaite. — Pourquoi? — C'est que si ses membres souffraient sa tête était saine et puissante; si les églises particulières, les parties spéciales de la chrétienté souffraient des pressions de la force, étaient travaillées par des vices, traversaient des temps calamiteux, la Papauté radieuse et immaculée, forte et entière, soutenait le monde chrétien, et l'animait de la plénitude de sa propre vie.

Il entre maintenant dans les desseins de Dieu, après avoir soumis toutes les parties diverses de son Église à des épreuves successives, qui, depuis huit siècles en manifestent la miraculeuse indéfectibilité, de jeter la Papauté elle-même dans la fournaise, de la livrer comme Daniel à la

fosse aux lions, de la donner en proie aux ennemis les plus terribles, aux bêtes les plus dévorantes : le monde verra ce prodigieux spectacle d'un homme, seul, désarmé, sans ressource, foulé aux pieds, assailli, écrasé sous toutes les tyrannies, rester vivant et vainqueur. Le monde verra plus encore, il verra le siège de Pierre souillé par quelques Pontifes incapables ou indignes, sans que la Papauté défaille elle-même jamais. Rome deviendra la proie d'une féodalité ambitieuse ; ou bien des empereurs, de tuteurs devenus tyrans, traiteront la ville des Papes comme un de leurs fiefs, y dicteront des lois, y introniseront des Pontifes. Une tyrannie odieuse imposera à l'Église des choix honteux qui feront sa douleur. L'Église subira toutes ces hontes et chancellera au milieu de toutes ces ruines, et Dieu montrera ainsi que seul il la soutient dans ses détresses comme seul aussi il l'exalte dans ses triomphes. — D'ailleurs ne voir du x^e siècle que ses maux et ses vices est une erreur et un déni de justice, il faut aussi connaître les consolations que le bien y ménage à l'Église et à la chrétienté éplorée.

Telle sera notre marche ; nous parcourrons les désastres et les hontes de cette funeste époque, sans chercher à en éviter ou à en atténuer aucune. — Mais en regard nous placerons le bien qui dans chaque pays fait au mal un consolant contrepoids.

I.

Les maux de l'Église causés par l'oppression de la Papauté.

Ces maux trouvent leur cause comme leur signal dans la dislocation du royaume des Francs en Occident et surtout en

Italie (879-888). Les princes se lèvent pour reconquérir leur indépendance : les ducs de Spolette, de Tuscie, les margraves de Frioul, une infinité d'autres. La féodalité s'enfante dans des commotions violentes, la confusion et le désordre sont partout. A l'anarchie intérieure s'ajoutent les dévastations des Barbares au dehors. Les Hongrois ravagent l'Allemagne et l'Italie, les Normands font en France des incursions désastreuses et sans cesse renouvelées, les Sarrazins mettent en feu la Provence et l'Italie, les Slaves mêlent leurs ruines à tant d'autres ruines. Ainsi tout semble conjuré pour faire retomber l'Europe dans la barbarie.

Avant de nous arrêter aux désastres de la Papauté, ce qui doit faire surtout le fond de cette étude, jetons un coup d'œil d'ensemble sur cette malheureuse société en ruine. Société civile, société religieuse, épiscopat, clergé inférieur, monachisme, peuple chrétien, tout est meurtri et blessé à mort : *A planta pedis usque ad verticem non est sanitas*. — La société civile est dans une complète anarchie : ni obéissance, ni justice, ni ordre, ni modération. La puissance royale succombe en France, le saint Empire échappe aux mains trop faibles des Carolingiens, sans que néanmoins la France cesse sa mission de protectrice de l'Église ; mais cette mission, elle cesse de l'exercer durant les mauvais jours qu'elle traverse elle-même au x^e siècle.

Les commotions politiques, à une époque où le clergé était déjà si mêlé à la société civile, devaient avoir sur lui le plus funeste contre-coup. Un souffle de rébellion passe sur l'Église, la violation du droit, le mépris des saints canons, le relâchement des mœurs bouleversent presque partout la discipline ecclésiastique. L'épiscopat ne présente en bien des endroits qu'une lamentable ruine. Depuis que les élections sont envahies par la féodalité, des princes sauvages, redevenus de véritables païens portent sur les plus grands sièges leurs fils naturels, leurs proches, leurs domestiques, leurs

hommes d'armes, parfois jusqu'à leurs favoris les plus dissolus et les pourvoyeurs de leurs débauches ! On voit promus aux évêchés des enfants de cinq ans ! Herbert de Vermandois y place son fils de quatre ans et demi, et, au dire d'Atton de Vercell, ce désordre révoltant n'est pas à l'état de fait isolé. Qui ne voit la conséquence ? Sur beaucoup de sièges épiscopaux régnera l'ignorance, l'incurie, l'incapacité, heureux encore quand les vices les plus éhontés ne s'y étaleront pas avec une sacrilège impudence. Aussi le respect des peuples périt avec la dignité et la sainteté du clergé. C'est un spectacle qui n'est plus rare de voir une population en révolte contre son évêque, l'évêque chassé ignominieusement, puis revenant à la force des armes, ou succombant dans la lutte et finissant par être massacré ! Un de ces évêques, Manassès, possédait ou plutôt tyrannisait à la fois quatre évêchés. Que dire encore des évêques guerriers ? Telle était la situation désastreuse d'une partie notable de la France, de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Au-dessous de l'épiscopat voici le clergé inférieur. Il nous est facile de nous représenter la dégradation où il tombe, sans chefs pour le conduire, sans frein pour le dominer et le retenir. Que pouvaient des évêques, choisis comme nous venons de le dire ? Sous eux on arrivait au sacerdoce par la brigue, la flatterie, à prix d'argent ou grâce à des compromis indignes. Une plaie profonde, incurable, que plus tard les décisions d'une multitude de Conciles auront une peine infinie à guérir, ce sont les *clerics vagabonds*, gens sans foi, ni mœurs, ni aveu, qui errent partout, cherchant aventure, soustraits à toute autorité, mercenaires, ou plutôt loups dévorants entrés dans la bergerie. Autre chancre hideux du x^e siècle : l'incontinence des clercs, le mépris du célibat ecclésiastique. Un quart du clergé est marié, et non-seulement marié mais souillé par un entourage de concubines ! L'Église envahie par les laïcs, tyrannisée par les

seigneurs, malade de l'impuissance de la Papauté, subissait ces ignominies sans pouvoir y porter remède, et montrait, pour l'instruction de tous les siècles, où mène infailliblement et avec une rapidité effrayante l'asservissement de la Papauté.

Si tels devinrent l'épiscopat et le clergé inférieur, il fut impossible à l'ordre monastique d'échapper à la commune décadence. Les couvents, détruits par les Barbares, parfois même par des seigneurs farouches et rancuneux, les moines dispersés et vagabonds, jetés au milieu des vices d'une société en effervescence, devenaient autant de causes puissantes de la dégradation où tomba le Monachisme. Ajoutons une cause plus universelle et plus désastreuse encore, l'envahissement par les laïcs, souvent les plus vicieux, des monastères et des abbâyes. — Que devenait le peuple chrétien? Inutile de le dire : il retournait à la barbarie et il était foulé sans appui ni consolation d'aucune sorte sous la brutale oppression du plus fort.

Telle est la sombre peinture du x^e siècle : il y manque, nous le savons, l'inventaire du bien que Dieu y laissa comme il laisse quelques restes de lumière au sein de la nuit. Ce bien nous le verrons plus tard. Concentrons-nous maintenant sur le mal qui surpassait tous les autres, qui était la source unique des désastres que nous venons de mentionner : l'*oppression de la Papauté*, oppression longue, cruelle, impie, qui durant plus d'un siècle fit du Saint-Siège la proie de toutes les ambitions, et restera la plus invincible preuve de la divinité du Siège Apostolique et de sa miraculeuse indéfectibilité.

Cette oppression se partage en trois phases, car elle revêtit trois formes différentes. La première phase s'étend de l'avènement du pape Formose à la mort de saint Agapet (891-956), et elle est caractérisée par la domination des marquis de Toscane. — La seconde, qui s'étend depuis

Jean XII, jusqu'à Sylvestre II (956-1003), est caractérisée par la tyrannie des empereurs Saxons. — La troisième, commencée en 1003 et finie en 1046 à l'avènement de Clément II, est caractérisée par l'oppression alternée mais toujours également odieuse des maisons de Toscane et de France. — Un étonnement nous poursuivra durant le cours de cette sombre étude : non pas qu'il y ait eu de mauvais Papes, mais bien qu'il y en ait eu si peu, et que ce peu se soit trouvé mêlé à tant de Pontifes restés inattaquables dans leur vie, et souvent très dignes de louanges pour l'énergie de leurs efforts et la féconde sagesse de leur administration.

1. Le dernier Pape dont nous ayons touché l'histoire est *Jean VIII* (872), qui rétablit Photius en Orient, et qui, en Occident, après avoir couronné trois empereurs, Charles le Chauve, Louis le Bègue et Charles le Gros, ne trouva en eux que des faiblesses et des incapacités. A Jean VIII succéda, en 882, le pape *Marin I^{er}*, pontife énergique qui condamna hardiment Photius. A Marin I^{er} succéda, en 884, *Adrien III*, qui ne fit que passer sur le trône pontifical et mourut en 885 en se rendant à une diète de Worms, où le conviait l'empereur Charles le Gros. *Étienne V* lui succéda en 885, subit les prétentions tyranniques de Charles le Gros plus occupé à exagérer ses droits d'empereur qu'à en remplir les charges, se montra le père des pauvres, le modèle de la piété et de toutes les vertus, et laissa en mourant le siège à l'évêque de Porto *Formose* (891).

C'est sous le pape *Formose* (1) que nous entrons dans les douleurs de l'Église et de la Papauté. — *Formose* avait, en 893, couronné Lambert, croyant trouver en lui un fils et un protecteur : il ne trouva qu'un tyran. Il appela alors à

(1) Les erreurs et les sophismes accumulés contre la validité de l'élection de *Formose* ne tiennent pas contre l'examen des documents.

son secours le parti Allemand, Arnoulf vint à Rome recevoir le serment du peuple : « Nous le jurons par tous les mystères de Dieu, sauf notre honneur et notre loi, sauve aussi la fidélité due au seigneur pape Formose, nous serons fidèles tous les jours de notre vie à l'empereur Arnoulf. » Ce nouvel appui croula comme tous les autres. Arnoulf meurt, les Allemands quittent Rome pour cinquante ans, et pendant cinquante ans Rome reste en proie aux factions italiennes qui en font le jouet de leurs ambitions. A Formose succède *Boniface VI* (896) qu'une faction populaire porte sur le trône pontifical, et qui en est chassé ou qui meurt quinze jours après. Après lui voici un ennemi personnel et acharné du bon pape Formose, *Étienne VI* (896), qui réunit un concile, y fait déchirer la mémoire de Formose (1) déterrer et mutiler le cadavre, et jeter les restes dans le Tibre. Étienne était vendu aux fureurs de l'aristocratie italienne, il expia cruellement sa faute, étranglé qu'il fut par le peuple dans un moment de réaction furieuse. Après lui passent deux pontifes, *Romain* (897) et *Théodore II* (898), qui rétablissent la mémoire du pape Formose et laissent le trône de Pierre à des complications et des troubles nouveaux.

Deux factions rivales avaient chacune leur pape à présenter : Jean IX et le diacre Sergius. *Jean IX* triompha et *Sergius* fut exilé (898). Jean IX, du parti des ducs de Spolette, se hâta de réunir un Concile où il conféra la dignité impériale à Lambert de Spolette, et où l'on prit de sages mesures pour prévenir les coups de mains dont les élections pontificales ne cessaient plus d'être menacées. Mais que

(1) L'attentat commis par l'intru Étienne VI dans cet atroce conciliabule fut plus abominable encore. Après avoir fait exhumer le cadavre de Formose il le fit placer sur un siège et lui fit subir un sacrilège interrogatoire. — Voir Zivellon, Auxilius, *Les Annales de Fulde, l'invectiva in Romam*.

pouvait la sagesse contre la brutalité de la force. En moins d'un an, l'ancien empereur et le nouveau, Arnoulf et Lambert, mouraient, Jean IX les suivait dans la tombe, Rome retombait dans l'anarchie et le Saint-Siège dans l'oppression. A Jean IX succéda *Benoit IV* (900), véritable saint, mais que la mort emporta en moins de trois ans. A sa mort (903), les factions italiennes rentrent en lice; l'élu de l'une d'elles, *Léon V*, périt abreuvé d'outrages dans un cachot; un autre nom surgit pour disparaître : *Christophe*, qu'Adalbert fait périr également au bout de six mois (904). L'exilé de tout à l'heure, *Sergius III*, lui succède (904). Muratori défend complètement la mémoire de ce Pape, Baronius avec de graves réserves. D'irréfragables documents (1) établissent que ses débuts furent mauvais et qu'il poursuivit la mémoire de Formose. Plus tard il régna en vrai Pape.

Après *Sergius III*, « qui, dit un monument du temps, déploya contre les usurpateurs une vigueur toute apostolique (2), » la tyrannie séculière se fait plus écrasante, le Saint-Siège achève d'être violé, et la Péninsule d'être meurtrie par les invasions étrangères. Pendant que les Hongrois y portent le ravage et que les Sarrazins infestent le Midi, les divisions des princes empêchent toute défense efficace. C'est au milieu de cette confusion sanglante et dans l'impuissance de plus en plus entière de la Papauté à se défendre, que la maison de Toscane s'établit à Rome pour y faire peser une honteuse et lourde tyrannie. Au marquis Adalbert se joint l'ambitieuse Théodora et ses deux filles pires qu'elle, Marozie et Théodora la jeune. Mariée successivement à Albéric de Toscane, Guido de Tusculum

(1) Lettre de Sergius à l'évêque d'Uzès. — Lettre de Sergius à Adalgaire de Hambourg. — Sigebert de Gemblours. — Adam de Brême.

(2) Ciaconius, *Vit. Sum. Pont.*, t. I, col. 695. — Watterich, t. I, n. 33. — Codex Regius.

et Hugues de Provence, roi d'Italie, la détestable Marozie, maîtresse du château Saint-Ange, posséda Rome et le Saint-Siège pour les souiller l'une et l'autre. Cependant, chose merveilleuse ! alors que cette impie pouvait faire monter sur le trône de saint Pierre les plus indignes pontifes, ces pontifes, à part quelques-uns, furent bons et habiles ; le doigt de Dieu était là. Le pape *Anastase*, successeur de *Sergius III* (911), se rendit recommandable par sa douceur et sa prudence. Après lui *Landon* (913) obtint une pacification entre les compétiteurs à l'Empire. Luitprand l'accuse d'incontinence, Flodoard le défend : on sait le peu de bonne foi et les haines de parti pris de Luitprand.

Jean X (1), successeur de *Landon* (914), après avoir été archevêque de Ravenne, était trop vertueux et trop énergique pour ne pas être la victime de Marozie. Après avoir, par des prodiges d'activité et de bravoure, réuni une armée contre les Sarrazins, poussé cette armée contre leurs forces envahissantes et les avoir entièrement défaits à la fameuse bataille de Carigliano (915), il excita la haine du parti Toscan et succomba à ses fureurs. Avant de recevoir de Hugues de Provence le secours qu'il en attendait, il fut par Marozie et son nouvel époux Guido de Tuscie, jeté en prison et étranglé (928). Son long pontificat fut rempli par les actes de sa sagesse et de son zèle : les Normands récemment convertis lui demandaient des règles de conduite, l'Allemagne et la France recevaient de lui des conseils et des décisions, l'Orient le vénérât comme l'Occident. Dans un autre temps il eût été un grand pape.

(1) Ce pape irréprochable fut la victime de la légèreté et de la haine du chroniqueur Luitprand qui, sur un « on dit », *ut dicitur*, l'accuse de commerce avec Théodora. Luitprand copiait un roman infâme qu'un anonyme avait mis en circulation sous le titre de *Vie de Théodora*. Ce qui y touche à Jean X est plein de contradictions et d'erreurs. Tous les écrivains hostiles ont exploité cette calomnie, mais comment concevoir que Fleury s'en soit fait l'écho ?

Deux bons papes succédèrent à Jean X, *Léon VI* (928) et *Étienne VII* (929), qui disparurent probablement par le glaive ou le poison de Marozie. Marozie, aussitôt après, plaça sur le trône pontifical son second fils, le malheureux pape *Jean XI* (1) (931), âgé de vingt-cinq ans, dont le frère *Albéric*, devint le bourreau. Ayant réussi à chasser le troisième époux de sa mère, Hugues de Provence, le duc Albéric resta, durant vingt-deux ans, maître de Rome et du sort des Souverains Pontifes. Après Jean XI vinrent *Léon VII* (936) et *Étienne VIII* (2) (939) qui, malgré la déplorable tutelle d'Albéric, ont laissé sur le Siège souverain un nom et une mémoire immaculés. Après eux le pape *Marin II* (942) et *Agapet II* (946) continuèrent l'œuvre si entravée de la pacification des factions italiennes et de la réforme plus difficile encore des abus. Les saints que renfermait l'Église, saint Odon de Cluny, saint Brunon de Cologne, saint Udalric d'Augsbourg, Othon de Verceil, poussaient des cris de détresse, et *Agapet*, dans un Concile de Rome qu'un instant de liberté relative lui laissait tenir (949), essayait de restaurer la discipline presque partout écrasée sous les abus. — Mais l'épreuve de l'Église n'était point à son terme, les fureurs de la tempête devaient encore augmenter. A la tyrannie des ducs de Toscane va succéder, sous le nom fallacieux de protection, la tyrannie la plus lourde des empereurs Saxons.

2. En Allemagne régnait (936) Othon le Grand, prince respecté, obéi, puissant, le seul qui alors sut noblement

(1) Luitprand se fait ici encore, en dépit des documents les plus authentiques, l'écho d'une infamie qui donne pour père à Jean XI le pape Sergius III. Jean était fils de Marozie et d'Albéric 1^{er} de Tusculum.

Nous sommes à l'époque la plus sombre pour l'Italie du x^e siècle.

(2) Que ce pape ait eu le visage affreusement mutilé par des sicaires, c'est une fable avec tant d'autres.

porter un sceptre. Assurément c'était à lui que revenait la mission de protéger l'Église. Mais pour les Othon la protéger sera bientôt l'asservir. Sous leur domination la Papauté ne sera plus qu'un fief, et du pape ils prétendront faire un vassal.

Avant d'entrer dans le récit de cette tyrannie nouvelle, il importe de nous rappeler ce que devait être et ce que furent le Patrice et l'Empereur protecteurs de la sainte Église de Jésus-Christ. Par une condescendance aussi ancienne qu'elle-même, l'Église admit dans ses ordinations le concours du peuple. Ce concours étant trop souvent tumultueux, il fallut s'en rapporter au sentiment de ses chefs; l'avis du prince fut alors courtoisement demandé par l'Église pour le choix de ses ministres. Les choses n'allèrent pas autrement pour les élections pontificales : l'empereur qui devait, l'épée à la main, protéger le Siège souverain contre tout danger de tumulte et de coups de main, était assez naturellement en position de prendre une part indirecte dans l'élection. De là une concession que l'Église laissa par condescendance devenir un droit. On se rappelle l'abus que Théodoric fit de cette condescendance et de ce droit. Néanmoins le droit de confirmation subsista et passa des Goths aux Grecs qui leur succédèrent dans la Péninsule. Quand l'Empire Grec fut tombé dans la honte et l'impuissance, la Papauté s'affranchit de cette sujétion devenue trop dangereuse. Charlemagne, grand en cela comme en tout le reste, maintint avec force le plein affranchissement des élections pontificales, mais ses successeurs ne l'imitèrent pas, et dès le milieu du ix^e siècle les tentatives d'intervention reparurent. Lothaire fit envahir Rome sous prétexte que Sergius II avait été élu sans son intervention. Le mal empirant sous Benoit III (855), les envoyés impériaux tentèrent de faire un anti-pape. Ainsi on franchissait les limites que l'Église avait pu tolérer; d'un simple droit de

confirmation accordé à l'Empereur pour les Papes déjà élus, on arrivait à attribuer aux princes une part directe dans l'élection. Cet abus fait déclarer énergiquement au pape Martin (882) et au pape Adrien III (884) *que le Pape sera consacré sans qu'on ait besoin d'attendre l'agrément de l'empereur*. Le droit de confirmation avait donc entièrement disparu de l'Empire Carlovingien. — Nous allons le voir reparaitre chez les empereurs Saxons, et reparaitre avec une nouvelle et plus désastreuse recrudescence d'absolutisme et de tyrannie. Reprenons la trame du récit.

Un mauvais Pape le rouvre douloureusement. A la mort d'Agapet (956), le chef du parti Toscan, Albéric II, fit monter sur le trône de Pierre son fils Octavien, âgé de dix-huit ans qui prit le nom de *Jean XII* (956). Jeune, étourdi, débauché, le nouveau Pape ne commit que des fautes. La plus lourde, et, en tous cas, celle qui eut les plus désastreuses suites, fut d'appeler à son secours, contre des ennemis puissants, l'empereur Saxon Othon le Grand et de lui donner la couronne impériale. Les paroles du nouvel empereur furent belles, ses actes furent mauvais. Il affecta d'abord les grands sentiments d'un Charlemagne, il confirma la donation des Carlovingiens, protesta qu'il n'entreprendrait jamais rien contre la souveraineté du Pape et qu'il n'exercerait aucun acte de juridiction et de gouvernement dans les États du Saint-Siège que requis par le Pape lui-même et officiellement. Les actes démentirent presque aussitôt ces protestations. Othon se faisait, dans les États pontificaux, prêter serment avant le serment du Pape. A Capoue il arrêtait deux ambassadeurs que le Pape envoyait à Constantinople; il avait jeté en prison, de sa propre autorité, un évêque et un prêtre. Jean XII chercha dans l'alliance d'Adalbert le moyen de se débarrasser des Saxons. Mais Othon était le plus fort, il marcha sur Rome d'où s'enfuirent Jean XII et son allié. Un conciliabule d'évêques allemands fut réuni, un anti-pape, Léon VIII, fabriqué, et

quand les Romains, fatigués de cette tyrannie, voulurent en avoir le terme en chassant Othon et son anti-pape, Othon, toujours le plus fort, mit la ville à feu et à sang. Mais quand il se fut retiré les Romains rappelèrent Jean XII qui châtia les chefs du parti Allemand et cassa les actes de Léon VIII. Ainsi allaient les choses, et Rome, comme un navire désarmé, était poussée d'un parti à un autre, d'un flot à un autre flot. Après la mort de Jean XII (964) les Romains, en haine des Allemands, refusent Léon VIII et élisent *Benoit V*, cardinal-diacre (964). Ce choix était excellent, mais devait irriter Othon, qui pour soutenir sa créature, assaillit Rome, en força l'entrée, y remit son anti-pape, lequel, dans un conciliabule, fit subir à Benoit V l'ignominie de la dégradation et de l'exil. Acte plus désastreux et plus inique que tous les autres, Léon VIII accorda à Othon le droit d'établir le Pape, de donner l'investiture aux évêques, de sorte qu'aucune ordination papale et épiscopale ne put plus se faire sans l'Empereur : le tout sous peine d'exil et de mort ! Sans doute cet acte d'une telle nature, émané d'un tel homme était nul et de nulle valeur, mais la force primait le droit, et la Papauté était désormais livrée comme une victime enchaînée à la tyrannie des empereurs allemands. Benoit V en fut la première preuve : il mourut dans l'exil en 965. Il était clair désormais que le Saint-Siège serait occupé par des Papes du parti allemand. Au moins n'eut-on qu'à se louer du premier choix, *Jean XIII* (965). Mais à Rome l'attachement à Othon était un crime, Jean XIII, malgré ses vertus réelles et sa sage administration ne put se faire pardonner l'origine de son élection. La féodalité italienne l'assaillit, l'enferma dans une prison, puis l'envoya en exil. La réaction ne se fit pas attendre, Othon vint remettre l'ordre (973), châtier les coupables et rétablir Jean XIII. L'un et l'autre moururent cette même année (973).

Pendant que le trône pontifical passait de Jean XIII à

Benoit VI (972-974) l'Empire passait lui-même d'Othon le Grand à Othon II, son fils, héritier de ses sentiments d'absolutisme impérial, mais non pas de sa force et de son prestige. — Sous un prince plus faible et moins redouté la féodalité italienne releva partout la tête, organisa de vastes plans de domination, qui présageaient à la Papauté des jours de plus en plus mauvais. Les Censi, jaloux d'exercer la même domination dont avait joui la maison de Toscane, s'armèrent, Crescentius à leur tête, s'emparèrent de Benoit VI, l'enfermèrent dans le château Saint-Ange et l'y firent étrangler (974). Leur anti-pape, Boniface VII, ne fut qu'un voleur éhonté qui, après avoir pillé les trésors des églises, s'enfuit à Constantinople pour y vivre à l'aise de ses vols. Le vrai successeur de Benoit VI, le pape *Donus* (974) (1), ne fit que paraître et laissa le trône à un Romain, neveu d'Albéric, *Benoit VII* (975) que ses puissantes relations avec les familles italiennes mirent en mesure de réparer les maux dont l'Eglise avait tant souffert sous les pontificats précédents. A sa mort, *Jean XIV* fut l'élu (984) de l'empereur Othon III; mais Othon n'était qu'un enfant, les Romains reprirent leur projet d'en finir avec la domination allemande, rappelèrent de Constantinople leur indigne anti-pape, Boniface VIII. C'était signer l'arrêt de mort du pape véritable, Jean XIV, qui périt de faim dans une prison. Mais Boniface ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes, massacré dans une émeute populaire, son cadavre fut traîné par le peuple dans un égout (985).

Trois pontificats, ceux de *Jean XV* (985), *Grégoire V* (996),

(1) Sous le prétexte assez frivole que le nom de *Donus* ou *Domnus* n'était pas un nom propre on a essayé de nier l'existence de ce pape. Le *Codex regius* est cependant très clair et très absolu. — Peut-être fut-il intronisé pendant que Benoit VI se mourait au fond d'un cachot. — Muratori considère le pontificat de Donus comme très réel, et avec lui la Chronique de Sigebert, Marianus Scotus, Martin Polonus, *Mansi*, *Pagi*.

et *Sylvestre II* (999), nous reposent un peu, entre les scènes d'horreur qui précèdent et les troubles qui vont suivre. — Jean XV était instruit et pieux, mais il était faible. Si dans le règne de ses prédécesseurs nous avons pu voir les funestes effets de la division entre le Sacerdoce et l'Empire, celui-ci nous montre le danger d'une paix menteuse, où le Pape trop condescendant, se laisse trop dominer. Crescentius menagea les dehors, gagna le Pape par une modération feinte, mais n'en domina pas moins à Rome et jusque dans les abords du palais pontifical. Cette tutelle odieuse à tous et qui excitait les plaintes véhémentes de Gerbert, tout à l'heure Sylvestre II, devint si intolérable que Jean XV dut implorer l'intervention d'Othon III, mais il mourut avant d'en jouir (996). Le neveu d'Othon, Brunon, était aussi recommandable par sa science que par sa vertu, il fut choisi et prit le nom de *Grégoire V* (996). Il sacra son oncle empereur l'année même de son élévation au pontificat, et cet acte, parfaitement naturel et légitime, servit à Crescentius pour armer contre Grégoire V les factions italiennes. Grégoire fut chassé, un anti-pape mis à sa place. Puis bientôt, par la réaction ordinaire à cette malheureuse époque, Othon s'en vint avec son armée investir Rome, chasser l'anti-pape, rétablir le véritable, et punir de mort l'ambitieux et sanguinaire Crescentius. Délivré de ses ennemis, Grégoire V se livra avec autant de courage que d'habileté au gouvernement de l'Église et appela près de lui, pour le seconder dans une mission que les malheurs du temps rendaient si difficile, le célèbre Gerbert qu'il fit archevêque de Ravenne et chargea de l'administration civile de l'exarchat. Grégoire V mourut tout jeune encore et laissa le souvenir d'un des Papes les plus accomplis (999). — Après Grégoire V, le premier pape allemand, voici que monte sur la chaire de Pierre, *Sylvestre II*, le premier pape français (999). Dans un court pontificat, Sylvestre médita et exécuta de grandes choses, et

lui-même était par sa science et son génie l'un des hommes les plus remarquables de son époque (1). Sa science alla au-devant de nos découvertes modernes (2) et les pressentit, son grand cœur s'éleva aux nobles entreprises et aux magnanimes desseins, son génie sut inaugurer les merveilles que d'autres siècles plus heureux accompliront. Dans un écrit demeuré fameux il trace le programme des futures croisades, il appelle l'Europe à la guerre sainte et ne se désiste que devant la glaciale immobilité de la chrétienté. Il passe pour l'initiateur du Jubilé, cette grâce immense qui remua si souvent et si profondément l'Europe et jeta sur Rome en flots si innombrables, les pieux et pacifiques pèlerins. Sa vigueur annonçait déjà Grégoire VII. Illustre à tant de titres, le pontificat de Sylvestre II fut couronné par la conversion des Hongrois. Ainsi fut réparée par Gerbert la faute, d'ailleurs reconnue et expiée, d'avoir autrefois occupé irrégulièrement le siège de Reims (3).

3. La mort de Sylvestre II (1003) nous rejette dans les calamités du Saint-Siège, mais avec une modification nécessaire à noter. Les factions italiennes se constituent en parti anti-allemand, l'Italie désormais sera horriblement tiraillée par deux partis rivaux et acharnés l'un contre l'autre : le parti italien composé, à quelques exceptions près, de l'aristocratie de la Péninsule, le parti allemand qui y a de puissantes racines, y jouit d'une force plus compacte et

(1) Voy. Olleris, *Œuvres de Gerbert*. — Budenger, *Ueber Gerbert's*, etc., Kassel, 1851.

(2) Voy. Michel Charles, *Comptes rendus des séances de l'Acad. des Sciences*, t. XVI, 136. — Olleris, p. 35.

(3) L'évêque Arnoul fut déposé irrégulièrement, et quand tout aussi irrégulièrement Gerbert occupa son siège, Jean XV annula cette usurpation, interdit les évêques qui y avaient trempé, rétablit Arnoul. Gerbert repenta fut plus tard placé sur le siège de Ravenne (998) et de là en 999 sur le trône de Pierre.

d'une unité plus puissante, et y exerce de tyranniques pouvoirs. Le parti italien est un parti ardent, remuant, révolutionnaire, audacieux à l'attaque, assez souvent faible et lâche dans la défense; le parti allemand est fort de sa masse et écrase patiemment ce que ses adversaires lui opposent tumultueusement. — Quant à la Papauté, ses jours mauvais durent encore, parfois même la longue tempête où elle vit depuis un siècle lui réserve des fureurs inouïes.

La mort de Sylvestre II est suivie des intrigues du parti italien qui nous mènent à travers les pontificats éphémères de *Jean XVI* (1003), *Jean XVII* (1) (1003), *Sergius IV* (1009), au pontificat restaurateur et fécond en bienfaits de *Benoît VIII* (1012). Porté au trône par la maison de Tusculum, chassé du trône par une autre faction, Benoît obtint de saint Henri II d'Allemagne le rétablissement et la sécurité, et lui donna en retour la couronne impériale. Henri II promet de respecter la liberté du Saint-Siège dans les élections, et ne réclama qu'un droit de présence au sacre pour ses envoyés, encore était-ce dans l'idée de Henri pour garder la personne du nouveau Pape et le sauver des sanguinaires tumultes des factions. Puissant au-dedans dans l'administration de l'Église, Benoît VIII le fut plus encore contre les ennemis du dehors, contre les Sarrazins qui venaient de fondre sur la Toscane et ravageaient le littoral de la Péninsule. Telle fut l'énergie du Pape et l'efficacité des mesures prises par lui que les Sarrazins subirent une pleine déroute et périrent presque tous dans la défaite et la fuite en tumulte dont la défaite fut suivie. L'Empire Grec, qui ne possédait plus en Italie que quelques villes, mais montait son ambition à la hauteur de sa lâcheté, forma le plan de reconquérir la Péninsule : il perdit ce qui lui restait dans une lutte qu'il avait eu la folie de provoquer et qu'il n'eut pas le courage de soutenir, et

(1) Ou, comme le comptent certains historiens Jean XVII et Jean XVIII.

l'Italie recouvra sa sécurité. L'entente heureuse du Sacerdoce et de l'Empire, valait à la chrétienté ces précieux biens (1). — Morts tous les deux l'année 1024, le Pape et l'Empereur eurent pour successeurs : celui-ci un duc de Franconie, Conrad II, celui-là son propre frère, second fils du duc de Tusculum, qui prit le nom de *Jean XIX* (1024). Peu glorieux, entaché de simonie, ce pontificat fut assombri encore par des rixes sanglantes entre le parti italien et le parti allemand. Au sacre de l'empereur Conrad, Rome fut remplie de tumulte et de sang. Déplorable extrémité où la Papauté était réduite ! « Loin de l'empereur, les papes, devenaient la proie des factions, près de l'empereur ils étaient presque aussitôt l'objet de la défiance de leurs peuples. La protection qu'ils achetaient des princes allemands était toujours douteuse, la dépendance qu'ils subissaient de la part des factions toujours avilissante. C'étaient les deux maux de ce siècle désastreux. » Jean XIX mourut en 1033.

Avec *Benoit IX* (1033) nous touchons aux hontes et aux douleurs suprêmes de la Papauté. Benoit IX de la maison de Tusculum est, quand il monte sur le trône pontifical, un enfant de dix ans, tout à l'heure il sera un jeune homme débauché et scandaleux (2). Rome indignée chasse Benoit et nomme un anti-pape, Sylvestre III. Benoit accepte de l'argent pour quitter la tiare, et un saint prêtre de Rome,

(1) De concert avec l'empereur, soutenu par ce que l'Europe chrétienne comptait encore de saints, aidé puissamment par la fameuse abbaye de Cluny, par les Odilon et les Guillaume, Benoit VIII se mit à l'œuvre. Au Concile de Pavie, le concubinage des clercs fut frappé vigoureusement. Mais le siècle était trop malade encore et Benoit VIII mourut trop tôt.

(2) L'abominable tyrannie du comte de Tusculum Abéric, l'intrusion simoniaque d'un enfant, les vices de ce malheureux nous sont attestés par d'irréfragables autorités. Bonizo, *Lib. V. ad. anvic.* — Saint Pierre Damien Epist. IV, *Patr. Lat.*, CXLIV, col. 291. — Léon d'Ostie, Arnulf de Milan, Hermann Contract, Othon de Frisingen. — Plus que tous Raoul Glaber fait entendre sur ces faits abominables et ces crimes de la maison de Tusculum des lamentations dignes de Jérémie, *Historiar.*, l. IV, c. 5.

Jean Gratien, le remplace sous le nom de *Grégoire VI* (1045). « J'avais soif, lui écrit saint Pierre Damien, que quelque bien nous pût venir du Saint-Siège. » Hélas ! le saint n'avait pas prophétisé la fin des maux qui, par la perversité humaine, accablaient la Papauté et désolaient l'Église. L'indigne Benoit IX aux scandales de sa vie ajoute le crime de troubler de nouveau les consciences, il se repent de sa démission et revendique le trône pontifical. Trois papes étaient en présence : deux faux, Benoit IX régulièrement démissionnaire, l'anti-pape Sylvestre III, et le pape véritable Grégoire VI. Grégoire VI pieux, saint et énergique, se mit en devoir de purger Rome de ses souillures, de comprimer les mutineries du peuple comme les ambitieuses licences des grands. En même temps qu'il usait de ses armes spirituelles en frappant d'excommunication les usurpateurs des biens de l'Église il les chassait par la force des armes de leurs domaines usurpés, il reprenait l'Église Saint-Pierre, et la délivrait des voleurs qui pillaient les offrandes des pèlerins. Tant de fermeté devait le rendre incommode à cette Rome habituée aux désordres, aux pillages et au sang : les Romains murmurèrent et se plaignirent, et l'empereur Henri III passa les Alpes pour rétablir l'entente et la paix. Des indécisions se faisaient jour sur la légitimité de l'élection de Grégoire VI : il avait, en arrivant au souverain pontificat, assuré une pension à Benoit IX, n'était-ce pas une pratique simoniaque ? Grégoire VI fut digne jusqu'au bout. Pour faire cesser la tempête, il se jeta à la mer, il se dépouilla lui-même au Concile de Sutri de ses ornements pontificaux, il abdiqua, et une nouvelle élection rendit la paix aux consciences.

Le nouveau pape fut encore un Allemand qui prit le nom de *Clément II* (1046). Henri III fut couronné empereur, et commit la faute, désormais originelle en Allemagne, de faire à prix d'argent, jurer aux Romains que « aucun pape ne serait élu sans la permission de l'empereur. » Clause

plus fatale encore au Saint-Empire qu'à la Papauté, et qui conduira tout à l'heure l'empereur à Canossa. — Quant au bon et magnanime pape Grégoire VI, redevenu le prêtre Jean Gratien, il finit ses jours à Cluny, où il avait amené le futur libérateur de l'Église, le jeune *Hildebrand*.

Avec *Clément II* saluons la première aurore de la délivrance : le ciel est sans doute bien noir encore, toute une nuit de vices, de désordres, de dangers, pèse sur l'Église, mais néanmoins un premier rayon commence à percer cette nuit. Clément II, dans un trop court pontificat, entreprend la lutte contre le clergé simoniaque; un Concile est assemblé contre la simonie des clercs, où l'on décide que tout clerc ordonné par un évêque simoniaque fera quarante jours de pénitence : essai bien timide encore de répression, mais qui, en découvrant par sa timidité même la profondeur du mal et la difficulté du remède, indique au moins le chemin que l'on va prendre et la grande lutte qui va s'engager. Enlevé à l'Église dont il était la joie et l'espérance, après un pontificat de moins de deux années, Clément II mourut en 1047. A sa mort le malheureux Benoit IX fait une nouvelle tentative pour ressaisir la Papauté, et pendant qu'il échoue et va mourir pénitent à Grotta-Ferrata, un saint, Poppo de Brixen, prend sur le trône pontifical, sous le nom de *Damase II*, la place d'un autre saint (1047) — Damase II ne fait que passer, et tous les yeux se tournent sur un évêque, le modèle et la gloire du clergé, l'évêque de Toul, saint Bruno. Après une résistance désespérée, Bruno accepte, mais il pose à l'empereur son parent une condition qui est à elle seule toute la délivrance et tout le salut de l'Église, il entend être nommé *librement*, sans participation impériale d'aucune sorte, par le clergé et le peuple Romains. Élu ainsi, il rentre à Rome, nu-pieds et comme pleurant sur tant de ruines; mais il les va réparer, le moine *Hildebrand* qui l'accompagne, en est la plus sûre et la plus

immédiate garantie. Le pontificat de Bruno de Toul qui prend le nom de *Léon IX* (1049), nous fait sortir définitivement de la dégradante oppression qui a pesé plus d'un siècle sur la Papauté.

Néanmoins, avant de parcourir l'époque nouvelle dont Hildebrand va faire une époque de régénération et de triomphe, nous devons un instant encore rentrer dans le x^e siècle, car n'y voir, comme nous l'avons fait jusqu'ici, que des détresses et des hontes, ce serait méconnaître la vitalité de l'Église et la Providence de Dieu.

II.

Les consolations de l'Église aux X^e et XI^e siècles.

S'il est impossible de nier les désastres qui fondirent sur l'Église au x^e siècle, il serait injuste et faux de les exagérer ou de n'y admettre aucun contrepoids et aucune compensation. L'Église était opprimée, mais elle restait divine : une épaisse couche de décombres jonchait son sol sacré, mais sous les ruines, sa fécondité se faisait jour, une floraison puissante traversait les obstacles et manifestait son indéfectible vie. Si Dieu livrait l'Église pieds et poings liés à une féodalité brutale et à des empereurs despotes et tyrans, si à la faveur de cette double oppression de la Papauté les vices naissaient en foule et se propageaient sans entraves, si au brigandage des seigneurs et à la décadence du clergé se joignaient les troubles profonds des peuples, les fureurs des factions, l'obscurcissement presque universel de l'esprit chrétien, Dieu proportionnait le secours au danger, la vitalité à tous ces assauts de la mort.

Trois études successives sur la société du x^e siècle vont nous convaincre de cette sollicitude de Dieu à sauver l'Eglise et la société chrétiennes des immenses dangers qui se sont abattus sur elles. — 1^o Des vertus puissantes, de fortes institutions, la science, la vertu, la perfection religieuse, forment contre la barbarie qui se répand sur le monde une digue d'une invincible efficacité. — 2^o Dans chaque nation Européenne restent des germes d'une puissante vie chrétienne et surgissent des éléments généreux du bien. — 3^o Enfin, la vie de l'Eglise, après avoir fécondé jusqu'aux ruines les plus désespérées, verse son trop plein sur les nations jusque-là rebelles à l'Évangile, et la foi fait dans les peuples idolâtres et persécuteurs de nouvelles et précieuses conquêtes.

I. Vitalité et œuvres de l'Eglise durant cette période. Deux chemins parallèles s'offrent à nous et nous mènent à cette légitime réhabilitation du dixième siècle qu'il nous est aussi aisé que juste d'entreprendre. Tout d'abord nous avons à contrôler les sources d'où les plus violentes attaques ont jailli contre la Papauté. — Puis nous avons à dérouler tout le bien qui, dans ce dixième siècle, triste sans doute à beaucoup d'égards mais néanmoins beaucoup trop assombri, s'efforce de contrebalancer le mal dont la société chrétienne est victime.

1. Les protestants se sont rués en furieux sur le dixième siècle; leur but est évident : ils veulent établir qu'à une heure donnée de son histoire, l'Eglise du Christ a failli. But magnifique, s'ils peuvent l'atteindre : aussi ils ne reculent devant aucun effort, ils fouillent, ils recherchent, ils saisissent avec avidité toute voix qui s'élève, fût-elle celle du pamphlétaire le moins consciencieux. Voilà le point vulné-

nable : ils tirent leurs accusations contre la Papauté du x^e siècle de deux auteurs du temps *Luitprand* et *Rathier*. Ce que valent ces deux hommes, leurs accusations le vaudront. Examinons donc ces deux auteurs et pesons la valeur de leur témoignage. Luitprand est évêque de cour, lié par instinct aux haines dont la Papauté est circonvenue. Sa partialité pour les ennemis du Saint-Siège paraît à chaque instant dans une crudité révoltante. Et si par impossible on voulait défendre sa bonne foi, resterait la légèreté déplorable de ses accusations, son manque presque absolu de critique, son invincible pente à accepter des on-dit pour des preuves, et les injures pour des arguments. — Quant à l'évêque de Vérone Rathier, assurément nous sommes loin de l'abaisser au niveau du pamphlétaire haineux et calomniateur Luitprand. Rathier, est bon évêque, trop bon même, car son zèle est amer, son amour du bien âpre et impatient. Il voit le mal, il aspire à le corriger, mais il brise le roseau et souffle violemment sur la mèche. Son existence est tourmentée comme son âme, constamment en guerre avec ses contemporains, chassé, repoussé, exilé, prodigieusement aigri par ces péripéties douloureuses, il jette sur la société qui l'entoure un regard sombre et la juge avec une violence que ne tempère plus la charité. Baronius est sévère, nous le savons, pour ce siècle, qu'il n'a pas tort d'appeler un *siècle de fer*; mais Baronius généralise trop et ne tient pas compte du bien que l'immense mal du x^e siècle renfermait encore.

Quant aux écrivains qui, venus après, ont composé avec ces documents trop peu sûrs, leurs diatribes passionnées et sans justice contre la Papauté du x^e siècle, il est aisé de voir où leurs jugements froissent toute vérité et toute bonne foi historiques. Ils ont englobé traîtreusement tous les Papes dans les justes accusations que méritent seuls deux ou trois d'entre eux. Ils ont dit : « la Papauté » là où il fallait dire

Jean XII (1) ou Benoît IX. — Un grand nombre de Papes du x^e siècle sont irréprochables, plusieurs furent de saints et admirables pontifes. Quand on fait un examen impartial et sérieux de la longue suite des Papes de cette époque, on peut affirmer les désordres de Jean XII et de Benoît IX, ces hommes vicieux imposés de force à l'Église par la puissance laïque victorieuse; on peut reprocher à Étienne VI la partialité et la violence de son jugement sur Formose. Mais les accusations portées contre Jean X et Jean XI ne reposent que sur la haine vide d'arguments et de vraisemblance du vindicatif Luitprand. Les chroniqueurs sérieux et calmes, Flodoard en tête, louent Jean X que Luitprand déchire. Le même Luitprand fait à Sergius un procès qui est tout entier à réviser. Luitprand en fait un simoniaque et un complice des débauches de Marozie, mais voici Flodoard, auteur tout autrement grave, judicieux et désintéressé que Luitprand, qui affirme, avec le diacre Jean, que Sergius fut élu à la demande des Romains et que l'univers catholique n'eut qu'à se louer et à se réjouir de son règne.

D'ailleurs, quand nous admettrions que sur une si longue liste de princes ecclésiastiques, qui régnèrent à une époque si désastreuse pour les mœurs, deux de ces princes ont failli, non pas dans la doctrine mais dans la conduite privée, quel autre trône peut offrir le même miracle d'une telle succession de bons princes sur une si infime minorité de mauvais? De plus qui confondit jamais *infaillibilité* avec *impeccabilité*? Dieu a promis aux Pontifes romains l'infaillibilité : où a-t-on

(1) Et encore, quelque triste que soit ce pape, s'en faut-il bien qu'il faille, sans contrôle, accepter les épithètes de Luitprand. Les accusations dont ce pamphlétaire dit que Jean XII fut chargé dans un Concile de Rome sont remplies de contradictions et d'in vraisemblance. Othon de Freisingue, auteur du xii^e siècle, sage et judicieux, déclare ne pas accepter le récit de Luitprand, qui est révoqué en doute par Rathier lui-même. Un Concile de 964 loue l'administration de Jean XII.

pris qu'il ait garanti l'impeccabilité à un siège qu'occupa, le premier, un grand pécheur pénitent? Il ne faut pas oublier non plus que les quelques instants de faiblesse ou même d'opprobre que l'histoire signale dans la Cour pontificale sont couverts par des siècles de vertu et ne sauraient, par leur effet propre, laisser de profondes traces dans la mémoire, ni de vifs ressentiments dans le cœur. Pour un pontife qui aura scandalisé l'Église on en compte cinquante qui l'ont édifiée, et la Cour de Rome, quoi qu'on en dise, est celle qui s'est le mieux défendue de la corruption humaine. « Royauté exemplaire! elle est debout depuis deux mille ans : plus de deux cent cinquante fois sa couronne a changé de front, et, chose admirable autant que certaine, parmi ceux qui l'ont ainsi représentée, le niveau de la vertu plane habituellement au-dessus de tous les trônes qui les entourent; très souvent ils la font monter jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, et c'est à peine si, à travers cette continuité de splendeur, vous surprendrez trois ou quatre noms dont on ne puisse pas vénérer la mémoire (1). »

2. Que la Papauté, opprimée comme elle l'était, soit néanmoins restée à un tel niveau de convenance, de sainteté et de noblesse, c'est une merveille dont il est impossible de trouver l'explication en dehors de la croyance à une intervention divine. Mais cette merveille, l'Église entière du x^e siècle la déroulait partout. Écrasée sous les vices des laïcs et même des prêtres, l'Église germait partout la sainteté et semait dans tous les pays les prodiges de sa fécondité et l'œuvre de sa puissance. Au plus fort de ses tribulations, en plein cœur de sa faiblesse, elle trouvait moyen, dans son Concile de Tribur, de s'occuper de son œuvre de civilisation, d'adoucir les mœurs farouches de la féodalité, et de

(1) Monseigneur Plantier.

préluder à l'institution de la « trêve de Dieu, » qu'elle réussira à établir un demi-siècle plus tard. Elle élevait une voix puissante contre le brigandage, les meurtres, les violences de toutes sortes que les puissants se permettaient contre les plus faibles, et elle ne reculait pas devant des interdits qui frappaient parfois des villes et des provinces entières. C'est elle encore qui, pour régler la fougue impétueuse des seigneurs, donner un aliment à leur humeur remuante et belliqueuse et porter la sagesse chrétienne et l'héroïsme divin là où les passions les plus désordonnées, souvent les plus sanglantes, avaient établi leur plus solide empire, créa l'admirable institution de la *Chevalerie*.

3. Avec cet instinct merveilleux qui l'accompagne à travers la variété des temps et des circonstances et lui fait démêler ce qu'elle peut tirer d'une société même mauvaise et à quel emploi salutaire elle pourra faire concourir même le mal, l'Eglise comprit le parti qu'elle pourrait tirer de la féodalité, à quoi il lui serait possible d'employer l'ardeur batailleuse et les passions indomptables des seigneurs. Deux résultats étaient à obtenir : il fallait d'abord trouver une épée généreuse qui voulût se consacrer à la défense des faibles que la force brutale écrasait et foulait de toutes parts : il importait ensuite à un titre au moins égal de frayer un chemin aux passions belliqueuses d'une aristocratie en arme et qui ne se complaisait qu'aux combats. Ce résultat double l'Eglise essaya de l'atteindre dans la création de la *Chevalerie* (1). Le chevalier est chargé de par Dieu et l'Eglise de soutenir la cause des faibles ; il venge les innocents, il châtie les coupables ; la justice en fait son mandataire et lui confie la plus sublime des missions ; l'Eglise l'honore d'une sorte de sacerdoce du dehors, car en même temps

(1) Voir Léon Gauthier, *Les épopées françaises, la Chevalerie*.

que le prêtre soutiendra la justice et vengera l'humanité par l'influence secrète de la parole, de la grâce, du sacrement, le chevalier en sera le champion extérieur, complétant ainsi la mission du prêtre et exécutant ses sentences. —

Aussi tout dans la Chevalerie respire la sainteté et se revêt de l'onction divine de l'Eglise (1) : le but, les devoirs, l'investiture. Le chevalier est inséparable du bon chrétien : sa première promesse comme son premier devoir est d'accomplir avec une fidélité héroïque la loi de Dieu. Il prend ensuite l'engagement de défendre la sainte Eglise : *Tout votre sang devez espandre pour la sainte Eglise deffendre* ; est-il dit au nouveau chevalier. Après ces deux divins objets de sa protection, Dieu et l'Eglise, il adoptera comme siens les malheureux, tous les êtres souffrants, opprimés, sans soutien, sans défense : il leur consacrera sa vaillance et jusqu'à son sang. Malheur à qui sous ses yeux foulera la veuve et l'or-

(1) Il faut se représenter la mère Eglise dans cette nuit, se proposant de tout éclairer et de christianiser la guerre elle-même. Elle a devant elle le caractère celtique, qui subsiste encore avec sa vivacité, son expansion, son impétuosité mal ordonnée ; elle a devant elle certains débris encore importants de la grande organisation romaine ; elle a devant elle, enfin, le courage germain, jeune, bouillonnant, maître de l'avenir. Elle suit d'un œil maternel les événements où sont engagés les intérêts de ses fils ; elle voit de loin la féodalité qui vient, pour plusieurs siècles, prendre possession de l'Europe chrétienne. Voilà l'Eglise en présence des seigneurs et des vassaux. Dépouillée souvent par les uns et par les autres, elle pense au bonheur céleste, et aussi à la prospérité temporelle des uns et des autres.

« Elle se recueille, elle médite en silence, et rien n'est digne de notre respect comme ce recueillement et ces méditations de l'Eglise. Empruntant au caractère celtique sa franchise, sa fierté, sa candeur ; empruntant aux anciens Romains leur force et leur persévérance ; empruntant surtout aux Germains leur vaillance tout en fleur, et profitant de ce système féodal qui mettait en relation perpétuelle la faiblesse des petits avec la force des puissants, l'Eglise, trempant toutes ces vertus naturelles dans le sang de Jésus-Christ, crée alors la plus grande institution militaire de tous les pays et de tous les temps, la Chevalerie ! » Léon Gauthier, *Etud. et Contr. hist.*

phelin ! D'ailleurs il sera un modèle accompli des vertus chrétiennes, il sera humble, chaste et doux, il symbolisera la droiture, qui dira chevalier dira l'homme sans ruse, ni perfidie, ni détour, l'homme « sans peur comme sans reproche. » Il saura quitter ses armes et son coursier pour entrer modestement à l'église, pour y entendre la messe ou y faire sa prière. En un mot, protecteur de tous, il doit être le modèle de tous.

Et la même Chevalerie qui assouplit assez le Barbare pour en faire un saint, veut aussi en faire un homme du monde aimable et du bon ton. Les cours de Chevalerie seront des asiles de bonnes manières, de courtoisie et de gracieux langage. L'Eglise ne donna pas seulement le fond solide et les vertus substantielles à nos ancêtres, elle fit luire sur leur rudesse native le premier reflet d'une exquise civilisation, et dans ces tristes siècles où la sauvagerie menaçait de ressaisir la société, elle créa dans le chevalier le type délicat et charmant du savoir vivre.

Impossible de s'y méprendre : le chevalier est l'œuvre de l'Eglise. Outre que les vertus qu'on lui impose sont les vertus chrétiennes, outre que sa vie entière est la mise en scène des plus purs et des plus héroïques préceptes de l'Evangile, son institution même est aux mains de l'Eglise. Après la réception de ses ministres l'Eglise n'offre rien de plus touchant et de plus beau que la réception de ses chevaliers. Le bain que prend le récipiendaire lui rappelle, avec son baptême d'autrefois, la vie immaculée que l'on attend de lui. Il se confesse, il communie, on le revêt d'une robe blanche, il passe au pied de l'autel une nuit en prière, puis l'Eglise lui met aux lèvres des paroles sacrées comme elle dépose dans son âme les plus hauts et les plus divins sentiments. L'épée que le chevalier, chargé de le recevoir, lui remet a été bénite par le prêtre. Dieu et les saints sont invoqués : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint

Georges, je te fais chevalier. Sois preux, hardi et loyal. » — Autant l'investiture est belle, autant la dégradation est sombre et terrible, et le prêtre assiste à l'une comme à l'autre. Pendant que monté sur un échafaud le chevalier qu'on dégrade se voit arracher pièce à pièce toute son armure, les prêtres récitent sur lui de sinistres anathèmes contenus dans le Psaume 108°, puis on le descend la corde au cou, on le recouvre d'un drap mortuaire, et une civière l'emporte hors de l'église, pendant que le clergé y chante l'office des morts. On comprend l'effet prodigieux que produisait cette scène dans ces siècles à la fois naïfs et violents, aptes aux héroïsmes de la vertu comme aux plus effroyables débordements du vice. L'Église saisissait ces hommes par de véhéments spectacles et assouplissait leur rudesse en la soumettant aux plus poignantes émotions. — Et certes ce n'était pas trop faire pour dompter ces natures de feu ! Malgré tout, le vice trop souvent reprenait son vieil empire. Si la Chevalerie produisit, et en foule, d'admirables types de courage, d'honneur, de vertu ; si elle fut entre les mains de l'Église un puissant moyen de civilisation, elle n'échappa pas elle-même à l'atteinte de la corruption. L'œuvre de l'Église était entravée sur bien des points par les vices aimables et les passions élégamment chantés. Les Troubadours et les Trouvères changèrent trop tôt l'austère et pure création de l'Église en des « cours d'amour » pleine de dissolution et de sensualisme.

4. A cet effort tenté par l'Église pour assouplir les Barbares, hôtes nouveaux de l'Europe, l'Église en joignit un autre moins délicat, mais plus puissant encore et plus étendu ; nous voulons parler de la *Trêve de Dieu* qui commença à s'établir en l'an 1000 (1). La féodalité produisait

(1) L'histoire nous a conservé l'un des serments que l'on prêtait à la

son fruit le plus amer, les guerres de seigneur à seigneur devenaient incessantes, la tranquillité ne régnait plus nulle part, l'agriculture devenait impossible, le commerce ne trouvait plus un seul chemin sûr pour ses caravanes, le pauvre peuple était la victime toujours ensanglantée des querelles féodales : l'Église prit sa défense, luttait contre un si grand mal et y chercha un remède comme elle put. Faire cesser les guerres lui était impossible, elle s'efforça d'en amoindrir les désastres et d'en atténuer l'intensité. « La Trêve de Dieu est un des plus admirables artifices que l'on ait jamais vu employer pour adoucir les mœurs d'un peuple barbare. L'homme qui durant quatre jours de la semaine, et pendant de longues périodes de l'année, se voit obligé de suspendre l'exercice de la force, devait nécessairement s'incliner à des mœurs plus douces, il devait finir par renoncer entièrement à la force. » Dès l'an 1000, nous voyons les Conciles se mettre résolument à l'œuvre pour établir et propager l'institution de la *Trêve de Dieu*. Les premières ordonnances interdirent aux seigneurs et aux chevaliers toute hostilité, du mercredi soir au lundi matin de chaque semaine de Carême et d'Avent. L'excommunication et une milice permanente se chargeaient de veiller à l'exécution de cette bienfaisante loi. — Par un progrès nouveau la *Trêve* s'étendit de l'Avent à l'Octave de l'Épiphanie, du dimanche de la Quinquagésime à l'octave de Pâques ; du dimanche avant l'Ascension au dimanche octave de la Pentecôte. Bien des jours de fête étaient aussi renfermés dans la même

Trêve. « Entendez, mes frères, que moi à l'avenir je jure de garder fidèlement cette constitution de la trêve de Dieu, comme elle est ici établie ; contre tous ceux qui se refuseraient de jurer ou de garder cette trêve, je prêterai secours à l'évêque ou à l'archidiacre. S'ils m'appellent à leur aide contre ceux qui refusent, je ne fuirai pas, je ne me cacherai pas, mais je partirai avec eux, je prendrai les armes et je porterai secours à tous ceux que je pourrai aider, sans mauvaise intention et selon ma conscience. Qu'ainsi Dieu me soit en aide et les saints ! »

prohibition. — La Trêve fit plus encore que restreindre le temps de la guerre, elle la rendit moins onéreuse au menu peuple : en tout temps les bergers et les troupeaux, les champs, les oliviers, les cimetières, les êtres faibles et sans défense, les femmes, les enfants, les vieillards, étaient en sécurité sous la garde de la Trêve. Un Concile d'Orléans de 1096, garantit une trêve perpétuelle aux marchands et à leur suite, aux bestiaux domestiques, aux chevaux de labour, aux agriculteurs, aux voituriers, aux clercs, aux moines, aux religieuses. Défense aussi d'attaquer un ennemi réfugié auprès d'une croix. Si la charité de l'Église est ingénieuse, admirons aussi sa puissance qui, dès les x^e et xi^e siècles était parvenue à dompter ainsi les plus indomptables instincts des races germanes, et à imposer un joug aussi intolérable à leur fureur d'indépendance, de licence et de combats.

5. Ces institutions supposaient à l'Église aux x^e et xi^e siècles une puissante vitalité. Or, la vitalité de l'Église suppose la pureté et la force dans la tête et le clergé. Étrange problème ! Aux effets produits dans la société civile nous sommes obligés de constater cette force, et, quand nous examinons le clergé du x^e siècle nous sommes forcés de pleurer sur des ruines : l'ignorance y règne, la destruction y a passé en y laissant un vide et un silence de mort, la féodalité a déformé le haut clergé, qui lui-même déforme le clergé inférieur, tout semble au premier aspect désolation et ruine. Mais alors comment rendre compte des œuvres puissantes que l'Église crée et maintient ? C'est que le premier aspect trompe étrangement dans l'étude des x^e et xi^e siècles. Sous les ruines trop réelles, s'élève, nous l'avons dit, tout une vigoureuse végétation, et à la grandeur des maux Dieu proportionne l'efficacité des remèdes.

Parmi ces remèdes, la création des ordres religieux doit

tenir le premier rang. — En 910, une régénération de la vie monastique surgit du monastère de *Cluny*, dont un duc d'Aquitaine avait donné la terre et où un saint, Bemon, abbé de la Baume, bâtit un illustre asile pour la science et la vertu (910). Son successeur saint Odon donna au nouveau monastère un tel renom que de tous les points de France, d'Allemagne et d'Italie les disciples de la règle bénédictine accoururent, et que tous les princes et seigneurs voulurent soumettre à la réforme de Cluny les monastères dégénérés et en ruines de leurs fiefs et de leurs royaumes. La splendeur du culte, la régularité des offices, la piété pour les morts, l'ardente dévotion pour la sainte Eucharistie, le cérémonial touchant et grandiose qui présidait à la confection des Saintes Espèces sont demeurés célèbres dans les annales du x^e siècle. Une foule d'illustres et saints personnages sortaient de Cluny et contrebalançaient par leurs vertus héroïques les débordements et les crimes du *siècle de fer*. Un roi de Pologne, Casimir I, portait sur le trône les vertus, auxquelles, moine, il s'était formé à Cluny.

Cluny n'était pas seul à éclairer la nuit de cette sombre époque ; il fallait des refuges nouveaux aux âmes d'élite, ces refuges furent créés. Saint *Bernard de Menthon*, issu d'une des plus illustres familles de Savoie, fonda sur l'un des sommets des Alpes l'héroïque monastère du Grand-Saint-Bernard. Là, sur un point aride et glacé, au sein d'une tempête éternelle, aux prises avec les plus épouvantables luttes de la nature alpestre, des hommes ou plutôt des anges se vouent à mille dangers pour recueillir du sein des neiges les voyageurs égarés et mourants.

Où la charité et l'héroïsme chrétiens n'ont-ils pas placé leurs sentinelles et bâti les forteresses du dévouement ? Au même moment, un autre seigneur, issu des ducs de Ravenne, saint Romuald (936), tiré d'une vie mondaine et poussé au cloître par l'ardeur de la pénitence, se voyait

entouré de disciples et était obligé de bâtir pour contenir leur foule croissante de nombreux monastères. De tous ces monastères où la règle bénédictine était observée avec adjonction de quelques observances spéciales et où la vie érémitique se combinait avec la vie cénobitique, le plus célèbre fut celui que le Saint bâtit dans un champ que lui concéda, dans une vallée des Apennins, le seigneur Maldoli, et auquel il donna, d'après le nom du donateur, le nom de Campo-Maldoli (Camaldule) (1012).

En 1015, dans une autre vallée des Apennins (*Vallis Umbrosa*), *Vallombreuse*, un autre saint, saint Jean Gualbert, fondait une autre congrégation. Jean Gualbert, jeune seigneur, personnifia à la fois l'action de la barbarie féodale et la puissance de l'Église sur cette barbarie. Au moment où il allait immoler à une vengeance de famille le meurtrier de son frère, ce malheureux désarmé, suppliant, les bras en croix, implora Gualbert au nom de la Passion du Christ : le chevalier fut vaincu, pardonna et devint un saint. Telle fut la fondation de *Vallombreuse*, centre d'une congrégation florissante où était suivie la règle de saint Benoît (1073).

Plus célèbre que les deux précédents, l'ordre des *Chartreux* fut fondé à peu près dans le même temps (1). Saint Bruno, né à Cologne, s'y était rendu célèbre comme théologal, quand l'Esprit de Dieu et la persécution de l'archevêque de Reims, Manassès II, prélat simoniaque et vicieux que le saint reprenait hardiment de ses désordres, le poussèrent de concert dans la solitude. Il s'en vint avec six compagnons demander à Hugues, évêque de Grenoble, une retraite dans les montagnes. Hugues avait, dans une vision de la nuit précédente,

(1) J. Corbin, *Hist. de l'ordre des Chartreux*, Paris, 1659. — De Tracy, *Vie de saint Bruno, fondateur des Chartreux*, Paris, 1785. — A. du Boys, *La grande Chartreuse*, 1846. — Ducreux, *Vie de saint Bruno*, Rouen, 1812. — *Annales Ordin. Cartusiensis*, Correr., 1687.

eu l'annonce des gloires que réservaient à l'Église les sept nouveaux venus, il les accueillit avec joie et les conduisit lui-même à la solitude de la *Chartreuse* qu'il leur destinait (1084). Le majestueux désert de nos Alpes françaises fut témoin des prodiges de sainteté et de grâce qu'eurent enviés les solitudes de Nitri et de Scété, et les siècles qui ont fait si lourdement peser sur tant d'autres familles religieuses le poids de leurs défaillances, n'ont pu entamer la vigueur de l'institut monastique de saint Bruno. La charité des Chartreux qui a traversé le Moyen-âge et a subi les vols audacieux et iniques de 93, n'a pas ralenti son essor ni diminué ses largesses. Ce que les Chartreux distribuaient autrefois de leur vaste et riche patrimoine, ils le tirent maintenant de leur industrie. Entre leurs mains l'herbe de la montagne, en même temps qu'elle apporte au riche son suc vivifiant, verse aux pauvres les plus intarissables aumônes. La charité ne vieillit jamais et jamais n'est vaincue, *caritas nunquam excidit*. Six ans après la fondation de son ordre et de son monastère, saint Bruno dut céder aux prières d'Urbain II et quitter sa chère solitude. Mais ne pouvant se faire au tumulte du monde, il demanda au Pape la permission de se bâtir dans la Calabre une retraite nouvelle, où il mourut en 1101.

6. La même vie divine qui poussait ces fleurs monastiques si florissantes et si embaumées, couvrait d'une floraison de saints le sol désolé du x^e et du xi^e siècles. La nuit se faisait noire, mais des astres jaillissaient de son sein qui en diminuaient la ténébreuse horreur. — Et pour que le rayonnement de ces astres eût plus d'étendue et de puissance, Dieu les plaçait sur les trônes et aux sommets de la féodalité. Jamais peut-être on ne vit un plus grand nombre de saints sous la pourpre des rois. L'Espagne admirait, en face de la perversité musulmane, les vertus de saint Sise-

nand de Compostelle et de la pieuse princesse Elvire. L'Angleterre possédait le roi Edgar qu'elle nommait *ses délices*, et saint Édouard le jeune. En Allemagne florissaient sainte Mathilde, mère d'Othon le Grand et sainte Adélaïde, son épouse, saint Vincelas, duc de Bohême, si pieux envers la divine Eucharistie. Le Danemark avait pour roi saint Harold, vrai apôtre des contrées du Nord. En France on vénérât Gérard, comte d'Aurillac et d'Auvergne. — Plus tard, au commencement du xi^e siècle, Henri II d'Allemagne et Cunégonde, son épouse, parvenaient par l'héroïsme de leur vie aux splendeurs d'un culte public. Un autre saint, saint Canut II, régnait à la fois sur le Danemark et l'Angleterre. Le pieux et valeureux saint Olaf était roi de la Norwège, tandis qu'un autre Olaf, son beau-père, faisait avec son fils Amon, fleurir la foi chrétienne dans la Suède. La Pologne possédait, dans son roi Casimir I, toutes les vertus du cloître. Les Slaves et les Angles obéissaient à deux autres saints, Gothescalc et Édouard.

En France, en 996, on voyait dans le successeur de Hugues Capet, Robert, la lutte des mœurs barbares avec l'esprit chrétien. Robert, coupable d'une union illégitime avec la princesse Berthe, fille de Conrad de Bourgogne et de Provence, ne résistait pas aux foudres de l'Église, et, triomphant de son cœur au profit de sa foi, se séparait de celle qu'il aimait si passionnément.

Le cloître et le trône épiscopal n'étaient pas stériles, eux non plus. Assurément la simonie et l'incontinence, avec leur hideux cortège de vices, remplissaient le sanctuaire que la féodalité avait sacrilègement envahi : Dieu néanmoins s'y réservait des témoins, et la vertu des soutiens et des défenseurs. Saint Odon et saint Dunstan illustraient le siège de Cantorbéry; saint Éthelvolde, celui de Winchester. Saint Gérard, abbé de Brogne, saint Ulric, évêque d'Augsbourg, saint Adalbert, archevêque de Magdebourg, saint Brunon,

frère d'Othon I archevêque de Cologne, saint Adalgade de Brême, saint Conrad de Constance, saint Léon de Bayonne, l'apôtre des Basques, saint Loup celui du pays d'Angers, saint Abbon la gloire du monastère de Fleury où il réunissait jusqu'à cinq mille auditeurs, etc., sont tous des saints, des apôtres, des savants illustres.

7. Le x^e siècle et le début du xi^e ne restèrent pas non plus stériles dans la culture de l'esprit. Assurément tout ce qu'avait envahi le vice était perdu pour la science, néanmoins nous avons quelques noms de valeur à recueillir. Les travaux biographiques et historiques d'*Odon* de Cluny sont remarquables. Un autre *Odon* (de Cantorbéry), nous a laissé un livre des constitutions ecclésiastiques. *Atton de Verceil*, qui avait rempli son diocèse d'écoles florissantes, ajouta à cette gloire celle que lui valent ses excellents écrits : un livre « des souffrances de l'Église, » un recueil des décrets des Conciles, des constitutions des Papes. Saint *Ulric* écrivit sur le célibat ecclésiastique et composa des sermons. Saint *Dunstan* de Cantorbéry nous a laissé une « concordance des règles monastiques. » *Flodoard* (894) est un chroniqueur d'une haute autorité ; sage, calme, judicieux, là où *Luitprand* est emporté et partial, *Flodoard* rétablit dans sa « vie des Papes, » de saint Pierre à Léon VII, la vérité des faits sur une foule de points, où chancela la science de *Baronius* lui-même. Quant à *Luitprand*, voici ce que *Fleury*, si peu l'ami des Papes, n'a pu s'empêcher d'écrire : « Homme de parti et très passionné, *Luitprand* distribue aux uns des injures, et aux autres des louanges excessives suivant ses caprices du moment. » Et voilà l'homme dont les ennemis de la Papauté font l'arbitre de leurs jugements sur les Papes du x^e siècle ! Nous avons parlé plus haut de *Rathier*, évêque de Vérone, dont les plaintes toujours acrimonieuses et les accusations souvent passionnées, témoignent plutôt d'une

âme aigrie que d'un zèle patient et charitable. Les monastères de Cluny et de Bobio étaient des pépinières de savants autant que de saints. Ainsi même, aux plus mauvais jours du x^e siècle, le mouvement intellectuel ne put être étouffé dans l'Église et la chaîne des travaux scientifiques ne fut pas rompue.

II. Vitalité catholique dans l'Europe chrétienne.

Ainsi pour donner de l'époque que nous parcourons une appréciation complètement équitable, il est nécessaire d'étendre son regard sur l'Europe entière. Ne considérer que l'Italie et la Papauté, c'est se condamner à des jugements incomplets et à une sévérité exclusive. Baronius n'a pas évité cet écueil. Préoccupé des ruines dont l'Italie était pleine, restant trop en face des désordres et des tragédies sanglantes dont Rome offrait si continuellement le spectacle, Baronius ne donna au reste de l'Europe chrétienne qu'un regard écourté; plusieurs situations lui échappèrent et des faits consolants de la plus haute valeur ne lui furent pas montrés. Il conclut trop vite, et généralisa injustement des désastres dont un point du monde catholique était beaucoup plus particulièrement la victime. — Nous devons ici, pour rétablir dans son entier la physionomie de la société chrétienne du x^e siècle, tracer à grands traits la situation des pays européens.

1. Commençons par l'*Allemagne*. Cette Église fut presque continuellement florissante. L'accord entre les deux puissances fut assez rarement troublé, et les choix que les princes firent pour remplir les sièges épiscopaux ne laissaient guère à désirer. Les rois, s'ils ne le cessaient pas tout à fait, diminuaient au moins dans une considérable mesure le trafic scandaleux des bénéfices. Othon I par la puissance

de ses armes comme par la sagesse de son gouvernement éleva l'Allemagne à une hauteur qu'elle atteignit rarement depuis, et s'il fut coupable de tyrannie envers le Saint-Siège qu'il n'avait que la mission de protéger, il ne porta pas cet absolutisme dans ses relations avec les églises de ses propres États. Au contraire, la puissance épiscopale y fut relevée et soutenue, la religion fleurit, et le Christianisme trouva dans ses victoires des accès possibles vers les contrées du Nord. Othon II et Othon III ne soutinrent sans doute ni la gloire ni la domination du grand Othon, au moins continuèrent-ils son œuvre pour le bien de la religion et dans les relations avec l'Église d'Allemagne. Trois femmes, trois saintes, furent alors les anges tutélaires de ces contrées, et comme l'âme de tout le bien qui s'y opéra : sainte Mathilde femme d'Henri I, Edithe, Adélaïde femme d'Othon le Grand. S'il nous faut flétrir énergiquement l'inique intervention des empereurs allemands dans les élections pontificales, il serait injuste de méconnaître la qualité de leurs choix. Grégoire V, neveu d'Othon III, fut un pape grand par son caractère et par ses œuvres. Sylvestre II porta sur le Saint-Siège la triple illustration de sa science, de son intrépidité et de son zèle.

Une pléiade de saints couronnait en ce même temps l'Église d'Allemagne. Nous avons parlé déjà des Bruno, des Ulric, des Conrad, mais ce que nous n'avons pas dit assez, c'est leur influence considérable sur leur pays. Bruno, frère d'Othon I, nous apparaît d'abord plongé dans de fortes et universelles études ; par lui, la cour purifiée et régénérée devient le rendez-vous des savants. Bruno qui dispose des sièges et des abbayes y nomme les plus méritants par leur vertu et leur savoir. On conçoit aisément quelle épuration et quelle noble émulation furent inaugurées ainsi dans le clergé de l'Allemagne. Le corps monastique ne ressentit pas moins l'influence régénératrice du saint, d'abord

moine et abbé, puis archevêque de Cologne. Partout il s'efforça de restaurer la discipline et de faire fleurir la perfection religieuse. Enfin sa haute position et ses principales alliances lui donnaient sur la féodalité, pour apaiser ses querelles et réprimer ses violences, un victorieux ascendant. — Saint Ulric, moine, puis évêque, comme Bruno travailla puissamment à la même œuvre. Ce fils des princes de Dillingen menait dans son diocèse d'Augsbourg la vie d'un apôtre. Ses biographes nous le montrent pauvre, couvert d'une grossière bure, traîné sur un lourd chariot, allant de paroisse en paroisse, prêchant, exhortant, inspectant, tantôt sévère et impitoyable pour les vices de ses prêtres, le plus souvent miséricordieux et patient. — Saint *Wolfgang* nous fait contempler l'ordre ecclésiastique sous un autre et non moins consolant aspect. De pauvre saint Wolfgang est porté par son seul mérite jusqu'au grand et illustre siège de Ratisbonne. Avant d'atteindre à ce faite, il est l'infatigable éducateur du clergé allemand. Devenu archevêque, deux soins l'absorbent : la réforme des monastères qu'il épure et vivifie dans toute l'étendue de son diocèse, puis la prédication ardente et assidue qui attire à lui d'incroyables multitudes et fait compter les conversions par milliers. — Le XI^e siècle voit croître encore la prospérité de l'Église d'Allemagne. Le seul règne d'Henri II nous donne vingt-deux évêques illustres par leur science et leur sainteté; telle est l'habitude qu'ont les peuples de voir à leur tête de bons évêques, qu'aux premiers choix simoniaques de Henri IV nous verrons tout à l'heure éclater des protestations indignées.

2. La *France* ne nous offre pas un aussi consolant spectacle. Le clergé paie un large tribut à la décadence universelle; la féodalité, plus morcelée, plus remuante, moins contenue qu'en Allemagne, jette dans l'Église de France un trouble que les invasions étrangères portent à ses dernières

extrémités. Ajoutons, dans le haut clergé, une tendance à la rébellion. Hincmar est d'un mauvais exemple (1). La Bretagne sous Judicaël veut se séparer de la juridiction de l'Eglise de Tours. Les monastères pillés et brûlés par les Normands et les Sarrazins ont laissé échapper de leur sein des moines qui perdent dans le monde leur prestige avec leur vertu; le clergé se relâche et la simonie le ronge comme une mortelle gangrène. Tandis que l'Allemagne compte des rois puissants, en France la race de Charlemagne dépérit misérablement et ne peut plus lutter contre une féodalité victorieuse qui l'écrase.

Après Charles le Gros (888) et sous Charles le Simple, le sceptre de Charlemagne ne fut plus qu'en tronçons. Eudes, comte de Paris, l'intrépide ennemi des Normands, était proclamé roi de la France occidentale et reléguait l'impuisant Carlovingien en Neustrie. Eudes mort, son fils Robert était couronné par l'archevêque de Reims. Puis vint Hugues le Grand qui ne laissa plus aux derniers Carlovingiens Louis d'Outre-mer, Lothaire, Louis le Fainéant que l'ombre de la puissance royale : la dynastie de Charlemagne finissait comme celle de Clovis. En 987, après la mort de Louis le Fainéant, les seigneurs assemblés à Noyon couronnèrent Hugues Capet fils aîné de Hugues le Grand. Ce ne fut pas une révolution : une couronne était posée sur son front, dans une famille où résidait déjà toute l'autorité dont la couronne est le symbole. Le successeur de Hugues Capet est ce bon roi Robert que la fermeté du Pape et la piété de son peuple ramenèrent d'un égarement passager et fixèrent dans la vertu digne de la majesté d'un roi. La France fut alors admirable. Quand Robert fut frappé des foudres ecclésiastiques

(1) Il mérita les blâmes et les réclamations sévères des papes Nicolas et Adrien II. Mais il faut se garder des exagérations de Guizot et Ampère. Voir sur cette question Gorini, *Défense de l'Eglise*, t. III, 1-151.

tiques pour son obstination à garder Berthe, ses sujets, sans cesser de l'aimer et de le reconnaître, eurent néanmoins le courage de faire autour de lui un vide dont la terreur amena sa pénitence. Revenu à lui-même et à son âme, Robert se montra admirable dans les sentiments de sa piété et les héroïsmes de sa tendresse pour les pauvres (996). Ce n'était pas là pour Dieu et l'Eglise une mince consolation et un insignifiant contre-poids. Un peuple doit espérer revivre quand de tels spectacles se déroulent au milieu de lui.

3. En *Angleterre*, la fin du ix^e siècle ne nous offre que des douleurs et des ruines. Les Normands et les Danois y font des dévastations affreuses, et y envoient au ciel d'innombrables martyrs. — Là aussi apparaît un Charlemagne; c'est Alfred le Grand, qui repousse les Danois, rend la paix et la sécurité à l'Angleterre et est proclamé roi par la nation (871). Mais tandis que dans Charlemagne nous admirons une continuité héroïque de la vertu, dans le héros anglais nous admirons l'héroïsme du repentir. Un instant livré à ses passions fougueuses, Alfred connaît la détresse et subit l'abandon, puis se relève, expie, triomphe, devient le sauveur de l'Angleterre qu'il pacifie et qu'il réorganise. Une législation admirablement fondée sur le Décalogue fait disparaître les derniers vestiges de la barbarie, les études renaissent, la discipline monastique se restaure grâce aux moines venus de France, Grimbald de Saint-Bertin et Jean de Corbie. L'épiscopat vigilant et énergique contient dans le devoir les rudes seigneurs Bretons, et parvient à éteindre la haine qui depuis quatre siècles les tient éloignés des Anglais. Les lettres fleurissent sous la protection du prince qui devient lui-même un des plus remarquables savants, et nous laisse comme monuments de son travail assidu, un recueil des chants nationaux, une traduction en saxon du *Pastoral* de saint Grégoire, de la « *Consolation* » de Boèce,

et de l'histoire de Paul Orose. De nombreux Conciles, mi-ecclésiastiques et mi-laïcs donnent au pays ses institutions, sa force, sa gloire qui survivent à leur glorieux protecteur.

Après Alfred l'Angleterre voit encore de hautes intelligences et de grandes vertus. Le chancelier Turquetil, saint Odon de Cantorbéry qui lutte si héroïquement contre les désordres du roi Edwi, saint Dunstan qui agit de même pour le roi Edgar, et livre aux clercs simoniaques et scandaleux la plus intrépide des guerres (969). — Mais cette guerre même nous fait entrevoir des désastres. Comme dans le reste de l'Europe, sauf peut-être la plus importante partie de l'Allemagne, le clergé est dévoré par la double lèpre de la simonie et de l'incontinence, et le mal est si violent qu'il résiste aux plus énergiques réformes. On sent partout que la Papauté n'a plus la force de rayonner jusqu'aux extrémités de l'Europe chrétienne, et qu'il faudra à cette Europe qui tombe l'énergie de saint Grégoire VII. Avec cette décadence coïncident les nouvelles invasions des Danois. Par intervalles, de bons règnes relèvent le pays, de saints rois, Canut, Edouard en font la prospérité passagère; mais la décadence s'accroît, et c'est elle que trouveront tout à l'heure les envahisseurs Normands.

4. L'Espagne est occupée par trois populations différentes. — Les *Arabes* : nous en avons vu plus haut les victoires et les conquêtes. — Les *Moxarabes*, c'est-à-dire les Arabes mélangés de chrétiens. Dans cette partie de l'Espagne, la persécution est irrégulière et intermittente. Les martyrs apparaissent, mais les temps de liberté et de fécondité chrétienne n'y sont pas inconnus. Une école catholique est fondée à Cordoue, et si saint Euloge, qui la dirige avec éclat avant d'occuper le siège de Tolède, meurt martyr, l'enseignement de la foi n'en est pas moins donné à la malheureuse Espagne. L'énergie du martyr qui joint à cet en-

seignement le spectacle éloquent de la force et des vertus du Christianisme illumine les âmes, et quand l'ambassadeur d'Othon I à la cour d'Abdérame, saint Jean de Vandières, se montre dans la noble fierté du croyant, l'Islamisme est confondu et les chrétiens sont fortifiés. Plus loin, dans les sauvages montagnes des Asturies, dans le royaume de Navarre fondé en 830, dans les marches d'Espagne délivrées par Charlemagne, vit héroïquement une population toute chrétienne. Alphonse le Chaste, Alphonse le Grand, en combattant pour la liberté, obtiennent des conquêtes et agrandissent leurs Etats. Une illustre victoire gagnée par Ramire II, roi de Léon, la victoire de Simancas, eût pu porter à la domination musulmane un coup mortel, mais tandis que les princes chrétiens se divisent l'Islamisme trouve dans son héros Almansor des forces et une énergie nouvelles (939). Plus tard néanmoins la grande et héroïque croisade chrétienne reprend le cours de ses succès (998), Ferdinand I, roi de Castille et de Léon, fait reculer encore les armes musulmanes, et dans le Concile national de Coyac (1050), la constitution toute chrétienne de la nation Espagnole est définitivement établie.

III. Conquêtes de la foi dans les pays du Nord. Déjà, dans ce qui précède nous avons pu voir de larges compensations aux maux étendus et trop réels du x^e siècle. La grande consolation de l'Église à cette époque nous reste cependant encore à étudier. La révélation faite par saint Paul sur le cours que suit la grâce, et les envahissements nouveaux qu'elle se ménage quand la révolte l'a précédemment repoussée, cette révélation s'applique d'une façon frappante à l'époque où nous sommes parvenu. L'Orient schismatique a repoussé le Christianisme qui n'a plus dans plusieurs portions de l'ancien Occident qu'une vie languis-

sante et un règne amoindri. Le flot divin est arrêté, l'océan catholique est repoussé d'un lit qu'il s'était si libéralement et si puissamment creusé : que fera-t-il ? il roulera vers le Nord son immensité et envahira d'autres peuples. Si la vieille Europe trahit le Christ, le Christ s'en ira éclairer et sauver d'autres vastes régions. — C'est cette merveille, qui remplit les ix^e, x^e et xi^e siècles, qu'il nous faut un instant contempler.

Déjà les premiers hommes du Nord sont convertis. Depuis 912, les *Normands* soumis à la foi, naissent à la civilisation et terminent sous leur illustre chef *Rollon* leurs sanglantes incursions à travers l'Italie et la France. Un duc de France a été le parrain de Rollon, auquel Charles le Simple a donné sa fille Gisèle avec une partie considérable de l'ancienne Neustrie. Rollon, chrétien, christianise, dompte, civilise ses bandes, fait renaître l'agriculture étouffée sous les ruines, relève les villes détruites, bâtit en grand nombre des églises et des abbayes, fait fleurir même les lettres et les sciences ; la belle et chrétienne Normandie est créée, et elle servira de rempart contre de nouvelles invasions. — Mais voici que ces nouvelles invasions elles-mêmes vont être arrêtées à leur point de départ, le Christianisme ira trouver dans leurs immenses retraites les Barbares de l'extrême Nord et de l'Est.

Au nord de l'Europe déjà chrétienne s'étend la vaste presqu'île Scandinave : — à l'Est la race Slave, la plus considérable des familles orientales après la race Germaine : — puis toute une race barbare, issue de la Tartarie et échelonnée sur les bords de la mer Noire. Telle est la triple conquête qui au x^e siècle commence à apporter à l'Eglise au sein de ses tristesses une si puissante consolation.

1. La religion des Scandinaves était avant tout une religion guerrière, leur olympe un camp armé, leur culte une

cruelle effusion du sang humain. Quand Charlemagne eut percé à jour la Saxe, ces terres sombres et ces peuples sauvages furent mis à découvert, et à peine découverts, furent convoités par le zèle catholique. Si les premières missions inaugurées par Ebbon, archevêque de Reims et le moine Halitgar eussent réussi (826), d'affreuses invasions eussent été épargnées à la France et à l'Angleterre. Mais de pareilles conquêtes ne pouvaient s'obtenir que lentement avec beaucoup de sueur et des flots de sang. Le premier succès fut la conversion du prince danois Harold, mais ce succès fut loin d'être décisif.

En 830, des envoyés Suédois arrivèrent à la cour de Louis le Débonnaire, demandant des prêtres pour instruire leur nation. Cette première ouverture fut saisie avidement; un glorieux apôtre, un autre Boniface, saint *Anschaire*, moine de Corbie, partit pour la Suède avec un autre moine nommé Vitmar. Cette première mission réussit et un siège archiepiscopal fut érigé où s'éleva depuis la ville de Hambourg, avec charge d'administrer les premières églises suédoises que la conversion de ces peuples faisaient surgir. Louis le Débonnaire pourvoyait aux dépenses, Grégoire IV nommait Anschaire son légat apostolique pour le Danemark, la Suède, la Norvège, le Groënland et l'île d'Islande. De là la foi chrétienne était placée en face du nouveau monde, et c'est à cette époque qu'il faut raisonnablement attribuer les vestiges du Christianisme qu'y retrouvera plus tard Christophe Colomb. — Comme toutes les œuvres de Dieu, celle-ci fut pénible et longue. Ebbon et Anschaire se virent plus d'une fois entravés et trahis. Les secours n'arrivaient plus, des réactions païennes les chassaient de leurs conquêtes. Toutefois la mission suivit une marche progressive jusqu'au milieu du ix^e siècle. Nicolas I avait permis la réunion de l'archevêché de Hambourg à l'évêché de Brême et cette concentration, en multipliant les ressources, fortifiait les succès.

Un peu avant la mort d'Anschaire (865), l'édifice entier pensa crouler sous l'effort de persécutions furieuses, et l'on pouvait croire le Christianisme éteint dans le Danemark et la Scandinavie. Dès 888, au moment où l'Occident entraît dans sa grande crise, l'Église scandinave inaugurerait une funeste période de troubles, de persécutions et de ruines. Le roi de Jutland Éric III, Gorm roi dans l'île de Sceland qui plus tard conquiert tout le Danemark, furent d'ardents persécuteurs et prirent à tâche de détruire le Christianisme dans toutes les contrées soumises à leur domination. La persécution et par suite l'immobilité de l'Évangile durèrent jusqu'en 934.

A cette époque, la puissante intervention des princes Allemands changea la physionomie des choses et sauva la foi dans le Danemark et la Scandinavie. Henri l'Oiseleur enleva à Gorm le Sleswig et imposa au pays un margraviat. Le chemin de la presqu'île était rouvert. Ulmi, archevêque de Brême, en profita et parut en Suède, où aucune voix catholique n'avait été entendue depuis soixante-dix ans. Après lui Adaldague reprit son œuvre et poussa ses conquêtes. Les victoires d'Othon achevèrent ce qu'un zèle intrépide avait commencé. Le Jutland eut trois évêchés soumis à celui de Hambourg, et le pape Agapet donna à Adaldague le pouvoir de consacrer des évêques pour tout le Danemark et les contrées du Nord. Ces évêques portaient la foi jusque dans la Finlande et la Zélande (948). — C'est l'époque des brillants succès de l'Église dans l'extrême Nord. Parfois des réactions subites, des persécutions violentes secouaient l'arbre, mais n'en déracinaient pas le tronc désormais trop robuste. Par exemple, quand un roi Harold persécuta le Danemark, un Éric de Suède fit tomber, en le vainquant, ses arrêts de persécution (980). Ainsi, attaqué sur un point, le Christianisme commençait à trouver sur d'autres d'intrépides et dévoués défenseurs. Canut le Grand, qui devint le dominateur de presque tout le Nord, compléta, en multi-

pliant partout les missionnaires, la conversion du Danemark.

La *Norwège*, centre et point de départ principal des pirates Normands, reçut par ces mêmes pirates, au retour de leurs expéditions de France et d'Italie la première connaissance du Christianisme. Les secondes lueurs plus précises lui vinrent du Danemark. Dès le x^e siècle un roi Norvégien, Harold à la belle chevelure fait le serment de ne plus sacrifier qu'au Dieu des chrétiens. Son fils Hacon, baptisé en Angleterre, jure de même, mais trahit par peur son serment et meurt repentant. Olaüs I lutte mais sans succès pour renverser les idoles (1000). Enfin saint Olaüs II (1014), d'abord roi de Mer, converti, baptisé à Rouen, revient dans son pays, y appelle des missionnaires, introduit solidement la foi, favorise la création de nombreux évêchés, et construit lui-même la splendide cathédrale de Drontheim. Apôtre infatigable, il parcourt son royaume, prêchant la foi, détruisant les idoles, brisant parfois durement les résistances, finissant par triompher de tous les obstacles. Il couronna sa belle vie par un héroïque martyre (1033). — Le Christianisme chancelant en Suède, saint Olaüs y avait envoyé Sigfrid avec une troupe de missionnaires, et l'œuvre de la conversion définitive de la Suède fut entreprise : le roi Juga et plus tard (xii^e siècle) saint Éric y mettront le couronnement.

L'île d'*Islande*, découverte vers 860 et peuplée en 870 par les Normands, reçut la lumière de la foi des missionnaires venus de Norwège. En l'an 1000, dans une assemblée nationale, le peuple se résolut à embrasser le Christianisme, mais avec des restrictions si graves que l'idolâtrie était loin d'être extirpée. Elle le fut quand, vers 1055, saint Olaüs envoya des missionnaires qui éclairèrent les Islandais et les amenèrent à une profession complète du Christianisme. C'est vers le même temps qu'Adalbert, évêque de Brême,

fit parvenir la lumière de l'Évangile jusqu'au *Groënland*.

2. L'immense famille *Slave* (1), originaire de l'Asie, s'établit à l'Est de l'Europe après les migrations des Barbares qui jetèrent bas l'Empire d'Occident. Ils adoraient deux principes et vouaient au dieu bon comme au dieu mauvais un culte égal. Ce culte se souillait du sang humain, et la femme subissait toutes les dégradations de l'esclavage. — La famille Slave se divisait en nations différentes : les *Croates*, les *Serviens*, les *Carinthiens*, les *Moraves* et les *Bohêmes*. — Les Croates furent les premiers à embrasser le Christianisme, et le reçurent de Rome par les missionnaires que les Papes leur envoyèrent. Dès l'an 879 il est question des évêques de la Croatie. — Héraclius s'occupa de convertir les Serviens, voisins des Croates, et de terminer par cette conversion les incursions dévastatrices dont ils désolaient les terres de l'Empire. Révoltés et retournés au Paganisme en 827, ils furent de nouveau soumis et ramenés à la foi chrétienne par l'empereur Basile en 868. — Les Carinthiens, en rapports continuels avec l'Empire des Francs par la Bavière reçurent, de ce voisinage et de ces relations, le bienfait de la foi. Un de leurs rois, Boruth, fit élever son fils Carost dans la religion chrétienne ainsi que son neveu Chétumar. Ce dernier demanda à Virgile, évêque d'Augsbourg, des missionnaires, et promit de se soumettre lui et son peuple à sa juridiction. Cette disposition devint plus tard un sujet de conflits qui réclamèrent l'intervention

(1) On pourra consulter les sources suivantes : Andrea, *Vita S. Ottonis*. — Stell, *Otto*, V. Bamberg. — *Codex Pomeraniæ diplomatic*. — *Chronicon Slavorum*, auct. Helmoldus, trad. de Laurent, Berl., 1852. — Arnoldus, Lubecensis, *Chronicon Glavor*. — Giesebrecht, *Wendische geschichte aus d. J.* 3 vol., Berlin, 1843. — J. Voigt, *Geschichte Preussens*, Kœnigs., 9 vol., 1840. — *Monumenta Histor. Warmiensis*. — Voigt, *Codex diplomatic Prussicus*, Kœnigs., 1840.

de Charlemagne. — Les Moraves, qui occupaient l'ancien territoire des Quades, eurent pour premiers apôtres les missionnaires que leur envoya Charlemagne. Puis l'évêque de Passau, Ulroif, les évangélisa en 824, et avec l'agrément du Pape érigea un évêché à Lauréacum.

Mais l'œuvre ne tint pas. Une différence trop complète de langue et d'usages entre ces peuples et les Latins l'avait compromise et les Grecs y devaient mieux réussir. Deux illustres missionnaires arrivèrent d'Orient, saint Cyrille et saint Méthodius, déjà apôtres des Chazares et des Bulgares. Ils savaient la langue, étaient initiés à la vie de ces peuples, leur mission eut un plein succès. Quoique Grecs, saint Cyrille et saint Méthodius rattachèrent leur Église de Moravie au centre de la catholicité, et allèrent à Rome pour rendre compte au Pape de leurs succès. Saint Cyrille mourut à Rome et saint Méthodius fut sacré évêque par Adrien II, avec le titre et les pouvoirs de métropolitain de Moravie et de Pannonie. Un second voyage à Rome eut une causé moins consolante. Saint Méthodius avait traduit en langue Slavone la Bible, les prières et composé toute une liturgie. On l'accusa de s'écarter de la doctrine du Saint-Siège et il dut aller se justifier auprès du pape Jean VIII, qui approuva tout ce qu'il avait fait (879). Pendant quelque temps l'Église de Moravie, sur la demande de ses princes, fut enlevée par le pape Jean IX de la juridiction de Passau pour vivre indépendante. Mais bientôt la Moravie fut ravagée par les Hongrois et incorporée à la Bohême, et le pape Agapit II rendit, en 946, à l'évêque de Passau, son ancienne juridiction. L'évêché d'Olmütz fut érigé en 1062.

Entre la Moravie et la Bavière s'étendait une autre famille de Slaves appelés *Bohêmes*. En 870, saint Méthodius convertit son duc Borziwoi ainsi que sa femme sainte Ludmille. Sous les deux petits-fils de sainte Ludmille le Christianisme passa par de douloureuses vicissitudes. Elle avait élevé

saint Venceslas, Boleslas le cruel l'avait été par Drahomire, païenne fanatique. Les haines furieuses et les atrocités ensanglantèrent bientôt le palais ducal. Drahomire tue sainte Ludmille, Boleslas tue son frère saint Venceslas. Mais le meurtrier attaqué et vaincu par Othon d'Allemagne doit céder à la force et mettre un terme à ses sanglantes fureurs. Après lui Boleslas le bon fait régner le Christianisme sur les ruines de l'idolâtrie complètement abattue. En 973, le pape Jean XIII érige l'évêché de Prague et impose la liturgie latine. Les successeurs de Jean XIII, Alexandre II et saint Grégoire VII interdiront de même l'usage de la langue vulgaire dans la liturgie.

Parmi les tributaires de l'Empire de Charlemagne se trouvaient vers le Nord-Est des contrées allemandes les tribus Slaves distinguées sous les noms de *Polonais* et de *Russes*. Ces Barbares, toujours prêts au pillage, ne cessaient d'inquiéter l'Allemagne par leurs incursions. Othon le Grand les soumit et y introduisit la vraie foi. Les Polonais commencèrent à se convertir vers l'an 965 sous leur duc *Micislas*, qui fut converti lui-même par sa femme la princesse de Bohême Dambrouka, et, converti, montra le plus grand zèle pour l'évangélisation de ses sujets. Le règne suivant, commencé par un scandale, finit bien et dans la même sollicitude pour l'entière conversion du pays. Boleslas l'intrépide, après avoir enlevé pour l'épouser, une religieuse allemande, Oda, fille du margrave de Dietrich, répara sa faute en se livrant lui et sa femme aux œuvres de la piété et du zèle chrétiens. Pendant ce règne furent établis le siège archiépiscopal de Gnesen et les évêchés de Breslau, de Cracovie et de Kolberg (992-1025). — La période suivante, ouverte par le règne de Micislas II, fut remplie de troubles et d'anarchie, l'Eglise souffrait autant que l'État était bouleversé (1025-1034). Enfin les nobles firent revenir de Cluny, où il s'était fait moine, le fils de Micislas, Casimir I, auquel

le pape Benoit IX donna les dispenses nécessaires. Casimir I fut un héros en même temps qu'un saint. Sous lui la Pologne, forte au-dehors et pacifiée au-dedans, donna par sa prospérité merveilleuse, un nouvel et frappant exemple de ce que fait, pour le bien des peuples, l'entente cordiale de l'Église et de l'État (1041-1058).

Il n'est guère parlé des Russes comme monarchie avant l'année 861. Rurick fut le fondateur de la première dynastie russe, et sous son fils Igor le Christianisme fut introduit en Russie par l'Orient, où Olga, femme d'Igor et chrétienne, demanda des missionnaires et des évêchés. Toutefois ces commencements furent précaires, et il faut reculer jusqu'en 987, sous Vladimir, la conversion véritable du pays. D'abord païen farouche et sanguinaire, Vladimir fut gagné, adouci, converti par sa femme, la pieuse Anne, sœur de l'empereur grec Basile. Les idoles furent détruites, et la nation entière demanda le baptême. — Les apôtres de la Russie avaient été des Grecs, mais comme le schisme Grec n'était pas consommé, l'Église Russe resta en union avec l'Église Romaine. Un roi de Russie viendra à Rome, pour soumettre à saint Grégoire VII son royaume, aussi bien pour le temporel que pour le spirituel.

3. Du fond de la Scythie s'était précipitée sur l'Europe une nation belliqueuse, mais farouche et sanguinaire, les *Madgyares* ou *Hongrois* qui, après avoir foulé et détruit les deux peuples des Avars et des Chazars, se mirent à faire des incursions formidables en Bavière, en Italie, sur les bords du Rhin et jusque dans la Lorraine. En France ils joignirent leurs sanglantes ruines à celles qu'accumulaient les Normands, mais en Allemagne ils furent vaincus et arrêtés par Henri l'Oiseleur (931). — Quelques années plus tard, un moine grec, Hiérophane, aidé puissamment par la femme du duc hongrois Geisa, la princesse Sarotte, opéra

des conversions nombreuses. Là finit le rôle de l'Eglise Grecque dans l'évangélisation de la Hongrie, et commence celui de l'Eglise d'Allemagne. Le duc Geisa est baptisé par saint Adalbert de Prague (972). Saint Étienne son fils et beau-père de l'empereur d'Allemagne saint Henri devient l'apôtre des Hongrois. Il triomphe des païens révoltés et les comprime, il appelle des missionnaires, bâtit des Églises, fonde des monastères dont le plus célèbre est dédié à saint Martin de Tours, enfant de la Pannonie. Du consentement de Sylvestre II dix évêchés sont fondés avec Strigonie pour métropole. Pour tant de zèle et de si belles œuvres, saint Étienne de Hongrie reçoit du Pape les plus précieux privilèges : de porter la couronne royale, de faire porter devant lui la double croix, de régler les affaires ecclésiastiques comme son vicaire (1000). Un si beau royaume devait appartenir à Marie, saint Étienne le lui consacra et acheva, par ses œuvres, ses institutions, ses victoires au-dehors, ses règlements et sa législation au-dedans, de le rendre digne de sa glorieuse Patronne. — Après la mort de saint Étienne et de saint Émeric son fils, la Hongrie entre dans une ère de troubles et de calamités d'où la tirera saint Ladislas vers la fin du xi^e siècle.

Telle est l'esquisse de cette conversion au Christianisme des immenses régions du Nord et de l'Est. Nous avons dit brièvement et sèchement comment ces vastes contrées et ces peuples innombrables devinrent chrétiens. Mais ce que nous n'avons pas dit, c'est le prodige même de cette conquête, non moins grandiose, non moins divin que l'écroulement du vieux monde et la formation de l'Europe chrétienne. Quelle œuvre ! Et comme elle suffirait seule à prouver la divinité du Christ et de son Eglise ! Voyez ces sauvages enfants du Nord, ces Normands qui ne respirent que le sang et le pil-

lage, ces innombrables tribus Slaves qui vouent à leurs dieux un culte plein d'horreur, hommes intraitables, véritables bêtes fauves que nulle crainte n'arrête, que nulle puissance n'a pu dompter, ces Madgyares qui immolent à leur dieu jusqu'à leurs propres enfants. Et ce n'est pas leur férocité seule qui est l'obstacle, leur nombre, leur multitude, la vaste et inaccessible retraite qui les renferme, les fureurs de cet océan humain toujours agité, toujours remuant, tout arrête, tout rend impossible l'action de l'Evangile, tout aurait dû écarter jusqu'à la pensée de prêcher à de telles nations la vérité. Eh bien ! sans qu'il soit possible de se l'expliquer humainement, les barrières sont tombées, les haines, que des défaites subies, parfois un joug imposé violemment auraient dû éterniser, se sont trouvées divinement éteintes. Quelques moines ont paru, quelques évêques missionnaires ont prêché, quelques faibles femmes se sont frayé jusqu'au cœur des princes les plus farouches de mystérieux chemins, et la multitude des Barbares de l'extrême Nord et de l'Est, est tombée aux pieds d'un Christ inconnu, qui par sa douceur leur devait être méprisable, et par sa croix sanglante leur était un objet d'horreur. — Mais la parole de ce Christ, Fils de Dieu, et dominateur des hommes, plane sur toute l'histoire humaine, et seule en donne une raisonnable explication : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.*

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.



DIXIÈME LEÇON.

LES HÉRÉSIES DU IV^e SIÈCLE.

	Pages.
I. Le Donatisme.	
Origine, développement de ce schisme. — Rôle magnifique de saint Augustin. — Concile d'Arles.	
Schisme des <i>Mélécien</i> s	2
II. L'Arianisme.	
1 ^o Source première de l'Arianisme. — Analyse de cette erreur. — Ses auteurs principaux	6
2 ^o Histoire de l'Arianisme. — Première phase jusqu'au saint concile de Nicée. — Le saint concile de Nicée.	12
3 ^o Seconde phase de l'Arianisme. — L'Arianisme sous Constantin. — L'Arianisme sous Constance. — Athanase le Grand. — Le concile de Sardique....	16
4 ^o Phase sanglante de l'Arianisme. — Concile de Milan. — La question du pape Libère. — Les conciles de Séleucie et de Rimini.	
L'Arianisme sous Julien l'Apostat. — Le concile de Constantinople de 381	19
III. Sectes dépendantes de l'Arianisme.	
Marcel d'Ancyre. — Les Apollinaires. — Macédonius. — Le Priscillianisme. — Les sectes infâmes : Jovienien, Helvidius, Bonose	31
IV. Le Pélagianisme.	
L'erreur du Pélagianisme. — Son histoire. — Les Docteurs qui le combattirent.	
Le Semi-Pélagianisme. — Son histoire. — Le Prédestinarianisme	35
LEÇONS D'HISTOIRE. — Tome II.	27

V. Le Nestorianisme.

Nature de cette hérésie. — Son histoire. — Le saint concile d'Éphèse..... 46

VI. L'Eutylianisme.

Nature de cette erreur. — Son histoire. — Le brigandage d'Éphèse. — Le saint concile de Chalcédoine..... 51

VII. Les autres hérésies en Orient.

- 1^o Les Monophysites. — Conduite indigne des empereurs d'Orient..... 56
- 2^o L'Origénisme. — Son histoire. — Le pape Vigile. — Le saint et œcuménique concile de Constantinople. 58
- 3^o Le Monothélisme. — Son histoire. — Désastreuse intervention des empereurs de Byzance. — La question du pape Honorius. — Le sixième concile œcuménique, troisième de Constantinople..... 64

ONZIÈME LEÇON.**LE GRAND SIÈCLE DES PÈRES DE L'ÉGLISE.****I. Étude générale.**

Mission providentielle des Pères de l'Église. — Leur suréminente valeur. — Idée de leurs écrits..... 71

II. Étude détaillée.

- 1^o *Les Pères grecs.* — Saint Athanase. — Saint Ephrem. — Saint Cyrille de Jérusalem. — Saint Basile. — Saint Grégoire de Nazianze. — Saint Grégoire de Nysse. — Didyme. — Saint Épiphane. — S. Jean Chrysostome. — Synésius..... 77
- 2^o *Les Pères latins.* — Saint Hilaire. — S. Ambroise. — Saint Jérôme. — Saint Augustin.
- Autres Pères latins..... 88

DOUZIÈME LEÇON.**LES MOINES DANS LES PREMIERS SIÈCLES.****I. Aperçu général sur le Monachisme.**

Le Monachisme s'est de suite et partout développé avec l'Église. — Le Monachisme a ses racines profondes

dans la perfection évangélique. — Il est en parfaite harmonie avec la nature de l'homme et son éternelle destinée.

- Les moines ont été les grands bienfaiteurs de l'humanité. — Leur mission multiple dans le vieux monde et l'Europe nouvelle. — Les Moines au milieu des Barbares. — Les Moines vrais fondateurs de nos villes et de nos campagnes. — Les moines et la science..... 98

II. Historique du Monachisme.

Le Monachisme dès les premiers temps de l'Église.

- 1^o *Les Moines en Orient.* — Saint Antoine. — Saint Paul. — Saint Pacôme. — Organisation première de la vie religieuse dans les déserts de Palestine, d'Égypte, de l'Idumée, de la Syrie.

Décadence du Monachisme en Orient..... 115

- 2^o *Les Moines en Occident.* — Caractère différent du Monachisme en Occident. — Le Monachisme jusqu'à saint Benoit. — Saint Benoit et sa mission providentielle. — Son œuvre. — Règle bénédictine..... 119

TREIZIÈME LEÇON.

L'ACTION DE LA PAPAUTÉ DANS LES PREMIERS SIÈCLES.

I. La Papauté dans les premiers siècles.

- 1^o *Puissance spirituelle.* — Dès les premiers siècles la Papauté étend sur l'Église toute entière une absolue et unique autorité. — Cette autorité reçue dans toute l'Église. Conciles. Docteurs. Faits. — Usage des peines coercitives. — Confirmation des conciles. — La Papauté source de toute juridiction. — Les appels au Pape..... 127
- 2^o *Puissance temporelle.* — Les titres sur lesquels repose le Domaine temporel de la Papauté. — L'historique de ce domaine..... 130
- 3^o *Puissance politique.* — La Papauté au sortir des persécutions. — Doctrine des deux pouvoirs. — Harmonie des deux pouvoirs sous Constantin et les empereurs chrétiens..... 137

	Pages.
4 ^o <i>Puissance tutélaire.</i> — Mission bienfaisante de la Papauté durant les derniers temps de l'Empire romain. — Durant les grandes invasions.....	142
II. La suite des Papes.	
Résumé du règne des Papes, depuis saint Sylvestre jusqu'à saint Grégoire le Grand.....	144

QUATORZIÈME LEÇON.

LES INVASIONS BARBARES.

I. Aperçu général sur les grandes invasions.

- 1^o Les grandes invasions furent un *châtiment*. — Elles furent une *renovation*. — Elles furent pour l'Église une formidable *épreuve*..... 156
- 2^o Caractère, — mœurs, — coutumes, — législation des Barbares. — Religion des Barbares..... 158

II. Le récit des grandes invasions.

- 1^o Position géographique des Barbares. — Les quatre grandes invasions. — Invasion d'Alaric et des Wisigoths. — Invasion des Suèves, Alains, Burgondes, Vandales en Italie. Invasion en Gaule. — Royaumes formés par les Barbares envahisseurs. Effroyable invasion des *Huns*. Les moines et les évêques seuls défenseurs des populations. — Invasion Vandale en Afrique..... 165
- 2^o L'Église au milieu des grandes invasions. — L'Église persécutée par les Barbares. — L'Église préparant peu à peu la conversion des Barbares..... 174

QUINZIÈME LEÇON.

CONVERSION DES BARBARES PAR L'ÉGLISE.

I. Histoire de la conversion des Barbares.

- Idée générale de l'œuvre entreprise par l'Église.
- 1^o L'Église convertit les *Francs*. — La France, fille aînée de l'Église. — Les débuts de la France catholique..... 186

	Pages.
2 ^o L'Église convertit l' <i>Angleterre</i>	204
3 ^o L'Église convertit l' <i>Allemagne</i>	216
4 ^o L'Église convertit l' <i>Espagne</i>	231
5 ^o Œuvre de l'Église dans l' <i>Italie</i> durant cette période.	233

II. L'œuvre de la Papauté dans la conversion des Barbares. — Saint Grégoire le Grand.

Étude du pontificat de saint Grégoire le Grand. — Rapports de saint Grégoire le Grand avec les Barbares envahisseurs. — Influence politique de la papauté à cette époque. — Administration intérieure. — Saint Grégoire, Père de l'Église et Docteur.....	245

SEIZIÈME LEÇON.

PHYSIONOMIE DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ.

I. De l'organisation politique du monde barbare.

1 ^o Le partage du sol. — La première féodalité. — Les serfs. — Les colons.	
2 ^o Gouvernement des peuples barbares. — Chefs. Assemblées. — L'organisation judiciaire. Les épreuves.	257

II. De l'organisation chrétienne du monde barbare.

1 ^o De l'action de la Papauté sur le monde barbare.	
2 ^o Des évêques dans la société barbare. — Leur rang. — Leur action. — Leur puissance. — Formation du clergé. — Les écoles épiscopales.	
3 ^o Les Moines dans la société barbare. — Leur immense influence au moment des grandes invasions : saint Benoît. Saint Colomban. Les Moines missionnaires. — Les Chanoines réguliers.	
4 ^o La discipline ecclésiastique dans la société barbare. Ses caractères.	
5 ^o Culte. Sacrements. Usages divers.	
6 ^o Sciences et lettres dans la société barbare. — Écrivains de cette époque	263

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

L'EMPIRE ANTI-CHRÉTIEN DE MAHOMET.

	Pages.
Profond dessein de Dieu de laisser en face de son Église, à travers tous les siècles, un empire ennemi, un ante-Christ. — De Rome idolâtre à Luther et à la Révolution, cet ante-Christ est Mahomet.....	277
I. Mahomet et sa doctrine.	
1 ^o État de l'Orient au temps de Mahomet. Préparation toute naturelle à l'immense diffusion de son empire.	
2 ^o Mahomet. Sa vie et l'histoire de son imposture.	
3 ^o Son système religieux. — Le Coran.....	278
II. Les débuts politiques de l'Islamisme.	
L'Islamisme devait parcourir deux phases : l'une de conquêtes, l'autre de déchirements intimes.	
1 ^o L'Islamisme lance trois armées conquérantes, fait trois grandes invasions et fonde trois dominations puissantes. — Dans l' <i>Arabie</i> , — dans la <i>Perse</i> , — dans les possessions de l'empire de <i>Byzance</i> , — dans l' <i>Égypte</i> , — dans l' <i>Afrique</i> , — dans l' <i>Espagne</i> .	289
2 ^o L'Empire immense de Mahomet partagé en trois tronçons. — Les Abassides d'Asie : leur histoire. — Les Omniades d'Espagne. — Les Fatimites d'Afrique	294
III. Rapports de l'Islamisme avec la Chrétienté.	
Raisons péremptoires pour lesquelles l'Islamisme devait être persécuteur. — Le fait même de la persécution	
	299

DIX-HUITIÈME LEÇON.

DÉCADENCE DE L'ORIENT.

Idée générale de l'Église grecque sous le Bas-Empire.
 — 1^o Les maux de l'Église d'Orient. — 2^o Les dernières illustrations, les derniers écrivains de l'Église d'Orient.

I. Les maux de l'Église d'Orient.

L'hérésie des *Pauliciens*. — Sectes fanatiques : les Bogomiles, les Manichéens..... 305

1^o *Les Iconoclastes*. — Première phase de l'histoire des Iconoclastes. Persécution de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme. — Confesseurs et martyrs : saint Germain, saint Jean Damascène, saint Etienne. — Convocation du *septième Concile œcuménique*, le deuxième de *Nicée*. — Contre-coup de l'hérésie des Iconoclastes en Occident.

Reprise de la persécution en Orient vers 815. — Confesseurs et martyrs. — Conciles à Constantinople. — Folie des Hésychiastes..... 306

2^o *Le schisme grec*. — Longue préparation de ce schisme. — Orgueil et ambition de l'Église de Constantinople. — Envahissement d'autorité. — Éloignement de Rome et tendance au schisme..... 315

Le schisme consommé par *Photius*. — Fourberies de Photius. — *Huitième Concile œcuménique* réuni à Constantinople. Photius condamné. — Retour de Photius au pouvoir. — Ses fourberies nouvelles. — Consommation du schisme.

Le schisme de *Michel Cérulaire*. — Lamentable situation de l'Église grecque : sa perte est sans espoir. — Des disputes sur le *Filioque*..... 320

II. Les derniers écrivains de l'Église d'Orient.

Les écrivains du sixième siècle. — Du septième. — Du huitième. — Du neuvième. — Du dixième. — Du onzième. — Du douzième..... 330

DIX-NEUVIÈME LEÇON.**L'ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE.**

Charlemagne placé comme un point lumineux entre deux obscurités. — Rôle unique de l'Église au sein des phases diverses de son histoire.

I. L'Église au temps qui précéda Charlemagne.

1^o Dangers que l'Église court en *Franco*s. — L'Église sous les maires du palais. Ébroïn et saint Léger.

— Secours qu'elle reçoit de Pépin. — Charles Martel, vainqueur de l'Islamisme : oppresseur des Églises.....	341
2 ^o L'Église en <i>Italie</i> . — Succession des Papes de saint Grégoire le Grand à saint Zacharie. — L'Église en face des Grecs du Bas-Empire. — L'Église en face des Lombards. — Admirable conduite des Papes. — Rôle et mission de la France en Italie en faveur de l'Église. Intervention victorieuse de Pépin. Le domaine temporel de la Papauté.....	348

II. Charlemagne.

Mission providentielle de Charlemagne par rapport à l'Europe chrétienne.

- 1^o Charlemagne *fondeur*. — Charlemagne et le domaine temporel de l'Église. Il fonde les vrais rapports de l'Église et de l'État. — Domination de la Papauté. — Question soulevée par les *Décrétales d'Isidore*. — Restauration de l'Empire d'Occident, devenu le *Saint-Empire*. Vrai sens et vraie portée de cette création. Rôle tout-puissant de l'Église dans cette œuvre. Pouvoirs respectifs du Pape et de l'Empereur.
- 2^o Charlemagne *conquérant*. — Les différentes guerres de Charlemagne. — Leur but essentiellement civilisateur et religieux.
- 3^o Charlemagne *organisateur*. — Œuvre de Charlemagne pour la religion et le clergé. — Administration civile. — Assemblées : capitulaires : *Missi dominici*.
- 4^o Charlemagne et les *Lettres*. — De la science religieuse sous Charlemagne. — Erreurs et controverses. Les Adoptionistes. Controverse au sujet des images. — Les écoles. — Les savants.....

360

III. L'Église au temps qui suivit Charlemagne.

Après Charlemagne la société civile entre dans une période de confusion, l'Église dans un temps de désordres et de souffrances.

- 1^o *L'Église durant les troubles politiques du neuvième siècle*. — Le règne de Louis le Débonnaire. — L'Église sous les fils de Louis le Débonnaire. — Maux

- de toute sorte qui fondent sur la société civile et religieuse. Sarrazins, Normands; féodalité naissante et ses premières tyrannies. — Nicolas le Grand. Les erreurs.
- 2° *La féodalité.* — Ses origines. — Sa structure. — Ses bonnes et mauvaises influences..... 389

VINGTIÈME LEÇON.

LES MAUX DE L'ÉGLISE AU X^e SIÈCLE.

Le x^e siècle doit être étudié sous l'empire de deux préoccupations. — Il faut en révéler les désastres : il faut n'en pas taire les consolations et les ressources.

I. Les maux de l'Église causés par l'oppression de la Papauté.

Triste situation de l'Église à partir de la fin du ix^e siècle.

— Cause unique et universelle de cette situation : l'oppression de l'Église, surtout dans son chef la Papauté. — Trois phases successives dans cette oppression de la Papauté.

1° *Tyrannie des marquis de Toscane.* — Lamentable histoire de la Papauté livrée à la maison de Toscane. — Quelques mauvais Papes seulement. — Grand nombre de Papes victimes des émeutes populaires comme de la cruauté des seigneurs de Tusculum.

2° *Tyrannie des empereurs Allemands.* — Les Othon d'Allemagne. — La Papauté livrée tour à tour aux colères allemandes et italiennes. — Plusieurs bons Papes durant cette période désastreuse.

3° *Tyrannie alternée des deux partis Allemand et Italien.* — Dernières douleurs de la Papauté. — Benoit IX désole l'Église, mais avec Clément II commence la résurrection et le triomphe..... 415

II. Consolations de l'Église au X^e siècle.

Trois grandes ressources forment contre-poids aux désastres subis par l'Église et la société : des institutions puissantes : dans la plupart des peuples

	Pages.
Européens des éléments généreux de sainteté : une force merveilleuse d'expansion et d'apostolat.	
1 ^o Les sources où l'on puise d'ordinaire les réquisitoires contre le x ^e siècle sont peu sûres. — Au x ^e siècle de belles institutions contrebalancèrent les maux de l'Église et de la société. La <i>Chevalerie</i> . La <i>Trêve de Dieu</i> . La création de nouveaux ordres religieux. La floraison des <i>Saints</i> . Une certaine culture intellectuelle.....	435
2 ^o L' <i>Allemagne</i> durant le x ^e siècle échappe en grande partie aux désolations communes. — Moins bonne situation de la <i>France</i> , mais consolations encore. — Prospérité de l' <i>Angleterre</i> sous Alfred le Grand. — Commencement des luttes héroïques de l' <i>Espagne</i>	451
3 ^o Magnifiques conquêtes du Christianisme dans l'extrême Nord. — Évangélisation des <i>Scandinaves</i> . — Évangélisation de l'île d' <i>Islande</i> , du <i>Groënland</i> .	
Magnifiques conquêtes du Christianisme chez les <i>Slaves</i> . — Apôtres des Slaves. — Fondation des principales Églises. — Les <i>Russes</i> et les <i>Polonais</i> .	
Évangélisation des peuples <i>Scythes</i> . — Les Madgyares. — Les Saints sur le trône de la Hongrie.....	457

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DE LA SUCCESSION DES PAPES

DEPUIS CONSTANTIN JUSQU'À SAINT GRÉGOIRE VII.

	Voir à la page
Saint Marc (336).....	144
Saint Jules I (337-352).....	18, 59, 144
Libère (352-366).....	19, 26
Saint Damase (366-385).....	27, 145
Saint Sirice (385-398).....	145
Saint Anastase I (398-402).....	145
Saint Innocent I (402-417).....	38, 145
Saint Zosime (417-418).....	39, 146
Saint Boniface I (418-422).....	146
Saint Célestin I (422-432).....	48, 146
Saint Sixte III (432-440).....	146
Saint Léon le Grand (440-461).....	51-56, 146, 172
Saint Hilaire (461-468).....	148
Saint Simplicie (468-483).....	148
Saint Félix II (483-492).....	149
Saint Gélase (492-496).....	149
Saint Anastase II (496-498).....	149, 190
Saint Symmaque (498-514).....	149
Saint Hormisdas (514-523).....	149
Saint Jean I (523-526).....	240, 150
Saint Félix III (ou IV) (526-530).....	150, 240
Boniface II (530-532).....	150, 240
Jean II (532-535).....	151, 240
Agapet (535-536).....	151, 240
Saint Sylvère (536-538).....	241, 151
Vigile (538-555).....	60-63, 151, 241
Pélage I (555-560).....	152
Jean III (560-573).....	153
Benolt I (574-577).....	153
Pélage II (577-590).....	153, 241
Saint Grégoire le Grand (590-604).....	245-256, 208
Saint Sabinien (604-605).....	348
Boniface III (605-606).....	348
Boniface IV (607-614).....	348
Saint Deusdedit (614-617).....	348

	Voir à la page
Boniface V (617-625).....	348
Honorius I (626-640).....	65, 348
Séverin (640-642).....	304, 348
Jean IV (642).....	348
Théodore I (642-649).....	348
Saint Martin I (649-655).....	304, 348
Eugène I (655-658).....	349
Saint Vitalien (658-672).....	349
Deusdedit II (Adéodat) (672-676).....	349
Domnus (676-679).....	349
Saint Agathon (679-682).....	349
Saint Léon II (682-684).....	349
Benoît II (684-685).....	349
Jean V (685-686).....	349
Conon (686-687).....	349
Saint Sergius (687-701).....	349
Jean VI (701-705).....	243, 350
Jean VII (705-708).....	243, 350
Sisinnius (708).....	350
Constantin (708-715).....	350
Saint Grégoire II (715-731).....	244, 350, 351
Saint Grégoire III (731-741).....	245, 350, 352
Saint Zacharie (741-752).....	350, 354
Étienne II (752-757).....	356
Saint Paul I (757-768).....	363
Étienne III (768-772).....	363
Adrien I (772-795).....	311, 364
Saint Léon III (795-816).....	314, 365
Étienne IV (816).....	391
Saint Pascal I (817-824).....	391
Eugène II (824-827).....	393
Valentin (827).....	393
Grégoire IV (827-844).....	393, 395
Sergius II (844-847).....	399
Léon IV (847-855).....	398
Benoît III (855-858).....	399
Saint Nicolas I (858-867).....	322, 399
Adrien II (867-872).....	323, 402
Jean VIII (872-882).....	325, 402
Marin I (882-884).....	420
Adrien III (884-885).....	420

	Voir à la page
Étienne V (885-891).....	420
Formose (891-896).....	420
Boniface VI (896).....	421
Étienne VI (896-897).....	421
Romain (897).....	421
Théodore II (898).....	421
Jean IX (898-900).....	421
Benoît IV (900-903).....	422
Léon V (903).....	422
Christophe (903-904).....	422
Sergius III (904-911).....	422
Anastase (911-913).....	423
Landon (913-914).....	423
Jean X (914-928).....	423
Léon VI (928).....	424
Étienne VII (929-931).....	424
Jean XI (931-936).....	424
Léon VII (936-939).....	424
Étienne VIII (939-942).....	424
Marin II (942-946).....	424
Agapet (946-956).....	424
Jean XII (956-964).....	426
Benoît V (964).....	427
Jean XIII (965-972).....	427
Benoît VI (972-973).....	427
Donus (974).....	428
Benoît VII (975-984).....	428
Jean XIV (984-985).....	428
Jean XV (985-996).....	428
Grégoire V (996-999).....	428
Sylvestre II (999-1003).....	429
Jean XVI (1003).....	431
Jean XVII (1003-1009).....	431
Sergius IV (1009-1012).....	431
Benoît VIII (1012-1024).....	431
Jean XIX (1024-1033).....	432
Benoît IX (1033-1045).....	432
Grégoire VI (1045-1046).....	433
Clément II (1046-1047).....	433
Damase II (1047).....	434
Saint Léon IX (1050).....	435

CONCILES ŒCUMÉNIQUES

TENUS DANS LES HUIT PREMIERS SIÈCLES.

	Voir à la page
1 ^o Concile de Nicée (325).....	14
2 ^o Concile de Constantinople (1 ^{er} de-381).....	28
3 ^o Concile d'Éphèse (431).....	49
4 ^o Concile de Chalcédoine (451).....	54
5 ^o Concile de Constantinople (2 ^e de-550).....	61
6 ^o Concile de Constantinople (3 ^e de-680).....	67
7 ^o Concile de Nicée (2 ^e de-787).....	311
8 ^o Concile de Constantinople (4 ^e de-869).....	323

TABLE SYNOPTIQUE.

Quatrième Siècle.

SAINT SYLVESTRE,
314.

Suite de Constantin. — Constantin et les Donatistes. — Constantin tristement mêlé à l'Arianisme.

Concile œcuménique de *Nicée*. — Fondation de Constantinople. — Développement du Monachisme. — Conversion des Abyssins. — Agissements de l'Arianisme.

Concile de *Constantinople*. — Mort d'Arius. — Mort de Constantin.

SAINT MARC,
336.

SAINT JULES I,
337-352.

Suite de l'Arianisme. — Canons d'Antioche. Concile de Sardique. Appels au Pape. Jules I défenseur d'Athanase. — Violences des Ariens. — Grande persécution en Perse. — Concile de Rome, où les évêques orthodoxes déposés sont rétablis. — Formules de Sirmium. — Concile d'Arles favorable aux Ariens. — Condamnation de ce Concile par Libère. Violences de l'empereur Constance. — Concile de Milan. Exil de Libère. — Félix à Rome. Dispersion et exil des évêques orthodoxes. — Prétendue chute du pape Libère.

Commencements des Pères du grand siècle. Saint Hilaire. Saint Cyrille. Saint Ephrem. — Naissance de saint Jérôme. — Naissance de saint Jean Chrysostôme. — Naissance de saint Augustin.

Concile à Constantinople. — Schisme de Lucifer de Cagliari. — Ulphilas, évêque des Goths, entraîne sa nation dans l'Arianisme. — Fureur des Donatistes en Afrique. — Julien entreprend de rebâtir le temple de Jérusalem.

Constantin II. — Constance, Constant, empereurs.

Guerres civiles. Usurpateurs : Magnence, Victorien, Népotien.

Constance seul empereur.

Julien bat les Allemands et se fixe à Lutèce.

Julien prend le titre d'Auguste et marche contre Constance.

Julien l'Apostat, empereur.

	Grandes lumières en Orient. Saint Basile. Saint Grégoire de Nazianze, etc. — Fureurs de Valens contre les Catholiques.	Mort de Julien. Jovien, empereur. Valentinien en Occident. Valens en Orient.
SAINT DAMASE, 306-385.	Mort du pape Libère. Travail actif des hérésies. Hérésie des Macédoniens. Apollinaristes Lucifériens. — Schisme des Méléciens. — Dans tout l'Orient persécution contre les orthodoxes. — Brillante époque des grands docteurs de l'Eglise. — Saint Ambroise à Milan. — Vastes travaux exégétiques de saint Jérôme. — Travaux de saint Damase.	Mort de Valentinien. Ses fils Gratien et Valentinien se partagent l'Empire.
	Deuxième concile œcuménique de Constantinople : Le symbole de Constantinople. — Nouveaux hérétiques sensualistes : Helvide, Jovinien. — Conversion, ordination, premiers travaux de saint Augustin.	Mort de Valens. Théodose a l'Empire.
SAINT SIRICE, 385-398.	Ordination et travaux de saint Jean Chrysostôme. — Troubles de l'Origénisme. Théophile d'Alexandrie. — Les <i>grands frères</i> .	Efforts de Théodose pour ruiner le Paganisme.
SAINT ANASTASE, 398-402.	Persécution contre saint Jean Chrysostôme. — Débordement des Barbares dans l'Empire. Alaric ravage l'Orient. — Multitude des conciles particuliers. — État florissant du Monachisme. — Solitaires extraordinaires.	Mort de Théodose; ses fils se partagent l'Empire. Arcadius en Orient. Honorius en Occident.

Cinquième Siècle.

SAINT INNOCENT I, 402-417.	Saint Jean Chrysostôme : son zèle : ses travaux : ses persécutions. — Son appel à Innocent I. — Ses exils, sa mort.	Alaric en Italie.
SAINT ZOZIME, 417-418.	Le Pélagianisme. — Lettre magnifique de saint Augustin. — Fermeté d'Innocent I, sa <i>Constitution</i> . — Condamnations répétées de Coelestius et de Pélage. — Le pape Zozime frappe de nouveau le Pélagianisme. — Julien d'Éclane. — Prédestinarianisme. — Semi-Pélagianisme.	Radagaise en Italie. Vandales, Suèves, Alains, Burgundes dans les Gaules.
SAINT BONIFACE, 418-422.		Barham persécute en Perse.

SAINT CÉLESTIN, 422-432.	Mort de saint Jérôme : mort de saint Augustin. — Multitude de saints évêques dans les Gaules. — Extension du Monachisme.	Les Vandales en Afrique.
SIXTE III, 432-440.	Nestorius. — Saint Cyrille d'Alexandrie. — Troisième concile œcuménique d' <i>Ephèse</i> . — Opposition de Jean d'Antioche. Théodoret de Cyr. — Les Pères et les Docteurs combattent à la fois le Nestorianisme et le Pélagianisme. Le Semi-Pélagianisme. — Saint Célestin écrit en faveur de la doctrine de saint Augustin.	Publication du code Théodosien.
SAINT LÉON LE GRAND, 440-461.	Écrits de saint Vincent de Lérins. — Continuation des persécutions en Afrique. — Saint Hilaire d'Arles. Saint Prosper d'Aquitaine. Saint Sidoine Apollinaire. Jean Cassien. Paul Orose. Prudence. Salvien, etc.	La dynastie mérovingienne en Gaule. — Les Saxons en Bretagne. — Invasion des Huns. Attila en Gaule. Attila en Italie. — Fondation du royaume de Kant par les Saxons. — Mort de Valentinien III.
	Premier concile d'Orange, de Vaison. — Eutychès. — Longue lutte de l'Eutychianisme. — Dioscore. — Brigandage d' <i>Ephèse</i> . — Admirable lettre de saint Léon à Flavien. — Quatrième concile œcuménique de <i>Chalcédoine</i> contre l'hérésie d'Eutychès. — Débordement des Barbares dans l'Empire. — Troubles profonds que cause l'Eutychianisme en Orient. — Administration universelle de saint Léon le Grand. — Ses efforts inouïs pour protéger les populations contre les Barbares. — Saint Mamert : les Rogations.	Flots de Barbares en Occident. — Attila et les Huns. — Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne. — Odoacre, roi d'Italie.
	Mort de saint Léon le Grand.	Fin du royaume d'Occident.
SAINT HILAIRE, 461-468.	Troubles de plus en plus profonds en Orient. — Les Eutychiens contre le concile de <i>Chalcédoine</i> . — L'Hénotique de Zénon. — Les Acéphales. — Schisme d'Acace. — Troubles monophysites en Palestine. — Décadence rapide et profonde de l'Eglise orientale. — Décrets de Gélase.	Théodoric renverse Odoacre en Italie. — Clovis : conversion des Francs.
SAINT SIMPLICIUS, 468-483.		
SAINT FÉLIX II, 483-492.		
SAINT GÉLASE, 492-496.		
SAINT ANASTASE II, 496-498.		

Sixième Siècle.

SAINT SYMMAQUE, 498-514.	Jugement de Théodoric au sujet de l'élection de Symmaque. — Calomnie contre saint Symmaque.	L'empereur Anastase persécuteur des catholiques.
SAINT HORMISDAS, 514-523.	Persécution en Orient sous l'empereur Anastase. — Fin du schisme d'Acace. — Les moines en Orient.	
SAINT JEAN I, 523-526.	Violences et persécution que subit le pape Jean I, de la part du roi Théodoric. — Meurtre par le même Théodoric de Boèce, Symmaque et du pape Jean I.	
	Saint Benoit fonde sa famille religieuse et compose sa règle. — Ecoles épiscopales, — Ecoles monastiques. — Développement du Monachisme en Occident.	Fondation des royaumes anglais.
SAINT FÉLIX III, 526-530.	Intention sacrilège de Théodoric dans cette élection. — Héroïsme de saint Félix III. — Denys le Petit. — Fin du Semi-Pélagianisme.	
BONIFACE II, 530-532.		
JEAN II, 532-535.	Triste situation de l'Orient. — Les partis monophysites, — Le Monothélisme, — Les moines vagabonds et turbulents, — Les Acéphales.	
SAINT AGAPET, 535-536.		
SAINT SYLVÈRE, 536-538.	Justinien dogmatise comme ses prédécesseurs. — Affaire des <i>trois chapitres</i> . — Édits dogmatiques de l'empereur. — Le pape Vigile. — Sa fermeté dans le fond même de l'affaire. — Ses changements de conduite parfaitement explicables. Son <i>Judicatum</i> . Son <i>Constitutum</i> .	Justinien.
VIGILE, 538-555.	Cinquième concile œcuménique de Constantinople. — Les trois chapitres au concile. — L'Origénisme au concile. — Jacques Bordai et les Jacobites. — Fin de l'empereur Justinien. — Ses travaux dans la législation.	Exploits de Bélisaire et de Narsès.
PÉLAGE I, 555-560.		Les Lombards en Italie.
JEAN III, 560-573.	Pendant que l'Orient achève de mourir de ses erreurs, l'Occident	Conversion des Suèves en Espagne. Saint Colomban.

BENOÎT I, 574-577. PÉLAGE II, 577-590.	se remplit de saints évêques, de moines, de missionnaires. — Travaux et missions des moines.	Troubles civils chez les Francs. — Brunehaut et Frédégonde. Fondation du royaume de l'Est-Anglie, de Mercie. L'Heptarchie. Invasion des Lombards.
Septième Siècle.		
SAINT GRÉGOIRE LE GRAND, 590-604.	Conversion des Lombards en Italie. — Premières missions en Angleterre. Le moine Augustin. — Fondation du royaume de Pologne.	Prétentions orgueilleuses des Patriarches de Constantinople. — Efforts du Bas-Empire pour tyranniser la Papauté, surtout dans ses élections.
SABINIEN, 604-605. BONIFACE III, 605-606. BONIFACE IV, 607-614.	Sollicitude universelle de saint Grégoire le Grand.	L'empereur Héraclius. — Chosroës : ses victoires. — Victoire d'Héraclius. — Prise de Jérusalem par les Perses. Commencements de Mahomet.
SAINT DEUDEDIT, 614-617. BONIFACE V, 617-625. HONORIUS I, 626-640.	Mission de Chine par la grande Tartarie.	Naissance et progrès de l'Islamisme.
SÉVERIN, 640-642.	Conversion du Northumberland. — En France, Maires du palais. Rois fainéants. Saint Léger, Ebroïn,	Le Monothélisme. — <i>Ecthèse</i> de l'empereur Héraclius. — Mort de Mahomet.
JEAN IV, 642.		Conquêtes des Musulmans. — — Prise de Jérusalem. Lâcheté d'Héraclius. Premiers déchirements dans l'Empire de Mahomet.
SAINT THÉODORE, 642-649.		Monothélisme. Persécution du Bas-Empire contre l'orthodoxie.
SAINT MARTIN I, 649-655. EUGÈNE I, 655-658. VITALIEN, 658-672.	Évangélisation de toute l'Angleterre. — Troubles intérieurs dans l'Église Anglo-Saxonne et Bretonne. — Conférence du Phare. — Grands évêques en Espagne. — En Gaule et en Angleterre multitude de monastères.	Othman : conquête de la Perse. Constant II et son <i>Type</i> . Suite de la persécution monothélite.

SAINT DEUDEDIT II, 672-676.		Conquête de l'Afrique par les Arabes. Siège de Constantinople.
DOMNUS I, 676-679.		Sixième concile œcuménique contre les Monothélites.
SAINT AGATHON, 679-682.	Saint Wilfrid évangélise les Frisons.	
SAINT LÉON II, 682-684.	Les évêques forment l'Espagne. — Conciles de Tolède. — Incroyable fécondité du monachisme en Angleterre.	
BENOIT II, 684-685.		
JEAN V, 685-686.	Pépin d'Héristal.	Les Pauliciens. — Réapparition du Manichéisme en Orient.
CONON, 686-687.	Mission de saint Kilien dans la Franconie.	
SERGIIUS I, 687-701.	Bataille de Testry. — Pépin seul maître de la puissance souveraine. — Extinction du schisme d'Istrie. — Grand nombre de Conciles disciplinaires. L'éducation des Barbares se poursuit par l'Eglise.	Concile in Trullo que rejette Sergius. Décadence de plus en plus profonde de l'Eglise Grecque.

Huitième Siècle.

JEAN VI, 701-705.		
JEAN VII, 705-708.		Conquête de l'Inde par les Musulmans. — Conquête de l'Afrique septentrionale.
SISINNIIUS, 708.	Avènement en Italie du roi Lombard Luitprand. — Conquête des Maures en Espagne. — Bataille de Xérès. — Les Maures envahissent la Gaule, et sont écrasés par Charles Martel. — Affluence des Anglo-Saxons à Rome. — Mission de saint Boniface en Germanie. — Le roi de Wessex, Ina, établit le <i>denier de Saint-Pierre</i> .	
CONSTANTIN, 708-715.		Erreurs et persécutions des Iconoclastes. Résistance des Papes aux prétentions tyranniques du Bas-Empire.
SAINT GRÉGOIRE II, 715-731.		
SAINT GRÉGOIRE III, 731-741.	Rapports de plus en plus intimes de la Papauté avec la France. — Avènement de Pépin. — Décadence de la discipline ecclésiastique dans la Gaule. — Conciles de réformation. — Les Francs	Guerres civiles chez les Arabes. Constantin Copronyme fougueux iconoclaste.
SAINT ZACHARIE, 741-752.		

ETIENNE II, 752-757.	au secours du Pape contre les Lombards. — Expédition de Pépin. — Sa donation. — Souveraineté des Papes en Italie. — Conversion de la Hollande.	Fondation du Khalifat de Cordoue.
PAUL I, 757-768.		
ÉTIENNE III, 768-772.	<i>Charlemagne.</i> — Chute de la monarchie Lombarde. — Guerres de Saxe. Witikind. — Contre-coup des erreurs Iconoclastes en Occident. — Les Adoptionistes. — Invasions Danoises en Grande-Bretagne.	Deuxième concile de Nicée, septième œcuménique, contre les Iconoclastes.
ADRIEN I, 772-795.		Haroun-al-Raschid.
SAINT LÉON III, 795-816.	Charlemagne empereur (800). Guerres de Charlemagne contre l'Is-lamisme. — Essor donné aux études. — Administration.	Chute de l'impératrice Irène.

Neuvième Siècle.

ÉTIENNE IV, 816.	Étienne sacre Louis le Débonnaire. — Troubles politiques en France. Guerres des fils de Louis. — Nouveaux troubles en Occident par rapport aux saintes images. — Évangélisation du Danemark. — Réformes de saint Chrodegang et de saint Benoît d'Aniane.	Léon l'Arménien : reprise de la persécution Iconoclaste.
SAINT PASCAL I, 817-824.		
EUGÈNE II, 824-827.		Excursions et ravages des Sarrazins d'Afrique.
VALENTIN, 827.	Premières invasions Normandes. — Commencement des controverses sur l'Eucharistie. — Gothescalc, Scot Erigène. — Bataille de Fontenay. Traité de Verdun. Première dislocation de l'Empire Carlovingien.	Martyrs en Espagne. Fin de l'hérésie des Iconoclastes. Concile de Constantinople.
GRÉGOIRE IV, 827-844.		
SERGIUS II, 844-847.		
LÉON IV, 847-855.	Fable de la papesse Jeanne. — Affaire de Lothaire et de Valdrade.	Commencements de Photius.
BENOÎT III, 855-858.		
NICOLAS I, 858-867.	Huitième concile œcuménique, tenu contre Photius. — Conversion des Slaves. — En Angleterre, règne d'Alfred le Grand.	Fourberies et crimes de Photius. Déposition de Photius. Conversion des Bulgares.
ADRIEN II, 867-872.		Faux concile de Constantinople tenu par Photius. Rejeté par Adrien II au concile de Rome.
JEAN VIII, 872-882.	Dislocation croissante de l'Empire Carlovingien. — Maux de toutes sortes qui fondent sur l'Occident.	

MARIN I, 882-884.	— Déplorable situation de la France. — Ravages des Normands et des Sarrazins.	
ADRIEN III, 884-885,		
ÉTIENNE V, 885-891.	Décadence générale.	
FORMOSE, 891-896.	Les Papes sous la domination de la maison de Toscane. — Lamentable situation de la Papauté. — Troubles continuels en Italie.	
BONIFACE VI, 896.	Commencement des Capétiens en France. — La Bohême évangélisée.	
ÉTIENNE VI, 896-897.		
ROMAIN, 897.	Anarchie complète dans l'Empire d'Occident. Désordres. Universelle décadence.	Le schisme de Photius est consommé.
THÉODORE II, 898.		
JEAN IX, 898-900.		Les Hongrois en Pannonie.
BENOÎT IV, 900-903.		

Dixième Siècle.

LÉON V, CHRISTOPHE, 903, 903-904.	
SERGIUS III, 905-911.	Anarchie à Rome. — Tyrannie odieuse des factions italiennes.
ANASTASE III, 911-913.	— Au milieu de cette affreuse tempête la Papauté se maintient noble et sainte. — Infinitement petit nombre des Papes reprochables. — Les Normands en Neustrie. Fondation de Cluny. — Réforme monastique.
LANDON, 913-914.	
JEAN X, 914-928.	Fondation du royaume de Léon.
LÉON VI, 928.	Admirables progrès de la foi dans les pays du Nord.
ÉTIENNE VII, 929-931.	Royaume d'Arles et de Provence.
JEAN XI, 931-936.	

LÉON VII, 936-939.	Othon le Grand, empereur. — Louis IV, d'outre-mer, roi de France.	Victoire des Maures en Espagne.
ÉTIENNE VIII, 942-946.	Grand nombre de Saints en Europe.	Fin des Khalifes.
MARIN II, 942-946.		
AGAPET II, 946-956.		Siméon Métaphraste.
JEAN XII, 956-964.	Expédition d'Othon en Italie.	
BENOIT V, 964.	Othon le Grand couronné empereur. Intrusion de Léon VIII. Rétablissement de l'Empire d'Occident après trente-huit ans d'interruption.	La princesse russe Olga se fait baptiser à Constantinople.
JEAN XIII, 965-972.	Micislas duc de Pologne embrasse le Christianisme. — Othon fonde de nouveaux évêchés. — Luitprand. — Rathier de Vérone. — Flodoard.	
BENOIT VI, 972-973.	Concile de Londres où saint Dunstan travaille à la réformation du clergé. — Geisa introduit la foi dans la Hongrie. — Mort d'Othon I.	
DONUS II, 974.	Continuation des troubles et de l'anarchie à Rome. — Crescentius.	
BENOIT VII, 975-984.	— Les Othon et leurs expéditions en Italie. — Oppression de la Papauté. — Les Sarrazins sont entièrement chassés de France.	
JEAN XIV, 984-985.	Troisième race des rois de France : Hugues Capet. — Intervention du Césarisme Allemand dans les affaires d'Italie.	Vladimir, duc des Russes, se fait chrétien.
JEAN XV, 985-996.		
GRÉGOIRE V, 996-999.	Le duc Étienne de Hongrie. — Missions de Prusse par saint Adalbert de Prague. — Commencement de la puissance maritime de Venise. — Gloire de Cluny.	Les Fatimites perdent leur puissance en Afrique.
SYLVESTRE II, 999-1003.	Sanche le Grand réunit sous son sceptre unique tous les royaumes chrétiens d'Espagne. — Invasions danoises en Angleterre. — Christianisme en Suède : Olaus.	Les Sultans en Perse.
	Zèle extraordinaire en Occident pour la construction des Églises.	

— A côté, triste état du clergé opprimé et corrompu par le régime féodal. — Sylvestre II songe aux croisades.

Onzième Siècle.

JEAN XVI, 1003.	Fondation de nouveaux ordres religieux.	
JEAN XVII, 1003-1009.	Saint Henri en Allemagne.	
SERGIVS IV, 1009-1012.	En France le roi Robert. — Ravages terribles en Angleterre. — Les rois Danois se rendent maîtres de l'Angleterre. — Canut roi d'Angleterre et de Danemark. — Les <i>Normands</i> en Italie. — Guy d'Arezzo invente les lignes et les notes de la gamme.	
BENOIT VIII, 1012-1024.		
JEAN XVIII, 1024-1033.	La Trêve de Dieu.	Invasion des Turcs Seldjucides en Asie.
BENOIT IX, 1033-1045.	Pape scandaleux imposé par la faction de Tusculum. — Concile de Sutri. — Fondation du royaume d'Aragon. Réunion de la Castille au royaume de Léon.	
GRÉGOIRE VI, 1045-1046.		
CLÉMENT II, 1046-1047.		
DAMASE II, 1047.	Lamentable situation de la Papauté. — Partout cependant éléments de bien qui contrebalancent les désastres.	
	Commencement de l'influence de <i>Hildebrand</i> . — Réveil et renaissance. La Papauté commence l'œuvre de son affranchissement.	Consommation dernière du schisme de l'Eglise Grecque. — Michel Cérulaire.

FIN DE LA TABLE SYNOPTIQUE.

YB 71367

M93884

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

